
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



THÉO-DÆDALUS

L'ANGLETERRE JUIVE

Israël chez John Bull

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ET LA PROGRESSIVE INFLUENCE
DES FILS D'ISRAËL DANS LA SOCIÉTÉ, LE NÉGOCE,
LA POLITIQUE, L'ARMÉE, LES LETTRES,
LES FINANCES ET LES MŒURS
BRITANNIQUES

QUATRIÈME ÉDITION

BRUXELLES
V^{ve} FERDINAND LARCIER
Éditeur
26-28, rue des Minimes

PARIS
FONTEMOING & C^{ie}
Éditeurs
4, rue Le Goff

1913

L'ANGLETERRE JUIVE

Israël chez John Bull

Regarde pulluler, foules toujours accrues,
Jaillissant de la glèbe et du pavé des rues,
De la nuit des prisons et de l'ombre des tours.
Ceux que l'on extermine et qui vivent toujours!...
Et tu sauras pourquoi, méprisant ta menace,
Le juif au cou têtu, le juif au doigt tenace,
Le vil juif, exécration à tout le genre humain,
Sera le Maître unique, et ton maître, demain.

ESTHER, REINE D'ISRAËL.

A LA MÉMOIRE DE
RICHARD PATRICK DAVEY

JOURNALISTE

HOMME DE LETTRES ET CRITIQUE
AUTEUR DE "THE PAGEANT OF LONDON"
ET DE "THE NINE DAYS QUEEN"

(1848-1911)

QUI EUT LA CLAIRE ET CONSTANTE VISION DE L'ANGLETERRE
EN PÉRIL D'ISRAËL

CE LIVRE EST AFFECTUEUSEMENT DÉDIÉ

THÉO-DÆDALUS

L'ANGLETERRE JUIVE

Israël chez John Bull

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ET LA PROGRESSIVE INFLUENCE
DES FILS D'ISRAËL DANS LA SOCIÉTÉ, LE NÉGOCE,
LA POLITIQUE, L'ARMÉE, LES LETTRES,
LES FINANCES ET LES MŒURS
BRITANNIQUES

CINQUIÈME ÉDITION

BRUXELLES

V^{re} FERDINAND LARCIER

Éditeur

26-28, rue des Minimes

PARIS

FONTEMOING & C^{ie}

Éditeurs

4, rue Le Goff

1913

DS135

.EST56

1913



32101 009399096

CHAPITRE I

Les Juifs dans le Monde et particulièrement en Pays Britannique au début du XX^e siècle

8535054548

1946461

1131

CHAPITRE I

LES JUIFS DANS LE MONDE ET PARTICULIÈREMENT EN PAYS BRITANNIQUE AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

Avant d'étudier plus spécialement comment s'exerce la puissance juive dans le Royaume-Uni, il nous semble nécessaire de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les différents pays où cette puissance s'est lentement implantée et peu à peu développée, au cours des deux derniers siècles.

Il n'est guère de contrée, en effet, où le juif n'ait établi son exploitation aussitôt que son flair avisé y pressentit quoi que ce soit d'exploitable. C'est ainsi que le bon historien Capfigue nous le montre (1) se livrant dans l'empire romain à toutes les petites branches du commerce; prenant à ferme les péages et tous les droits du fisc; vendant des filtres, faisant

(1) *Histoire philosophique des Juifs, depuis la décadence de la race des Macchabées jusqu'à la fin du VI^e siècle*, par M. CAPFIGUE. — Bruxelles, in-8°, 1840.

commerce de prédictions et d'horoscopes ; et, de toutes manières, attirant vers lui et ceux de sa race l'or et l'argent sans jamais rien produire de valable en échange.

Le commerce des esclaves était, comme bien on pense, un des trafics favoris des enfants d'Israël dans l'antiquité. Les pères de l'Eglise s'en plaignent en maints endroits de leurs écrits. Le souvenir s'en est conservé, d'autre part, dans de nombreuses légendes où l'on voit de saints évêques ou archevêques, en Bretagne et en Gaule, arracher des malheureux aux mains des juifs qui les avaient acquis pour les revendre comme esclaves. Les misérables sans conscience qui font aujourd'hui *la traite des blanches*, trop impunément, alimentant les mauvais lieux d'Orient ou d'Amérique, avec de pauvres jeunes filles recrutées dans l'Europe occidentale, grâce à de menteuses promesses, d'honorables situations et de postes commerciaux à l'étranger, peuvent reconnaître là les ancêtres dont ils ne sont que trop dignes.

Les moyens qu'ils emploient aujourd'hui pour arriver à la richesse, et par la richesse à la domination, de tous temps ils les ont employés, avec un égal esprit de lucre et un per-

manent succès. Aucun scrupule de conscience ne les vient arrêter, puisque tout ce qui constitue le monde des non-juifs est une proie que le Talmud livre à leur rapacité.

Un israélite converti qui vivait au XVI^e siècle, Antoine Marguerite, dévoila, entre autres pratiques édifiantes, le sens de l'absolution pascalle que les rabbins donnent à leur peuple dans les synagogues : « Les bons juifs sont, de par cette absolution, lavés de tous les actes de mauvaise foi qu'ils ont pu commettre dans le cours de l'année précédente. »

D'après Eisenmenger, l'auteur du *Judaïsme dévoilé*, publié au XVII^e siècle, cette absolution est préventive, et, si je puis dire, prophylactique; elle s'applique non pas au passé, mais à toutes les actions à commettre dans le cours de l'année qui va s'ouvrir.

Pour montrer à quel prépondérant degré d'influence cette morale pratiquée et appliquée avait poussé les juifs durant tout le moyen âge, — en dépit des oppressions et des persécutions qui maintenaient ou rétablissaient l'équilibre, — il suffira de rappeler que le million de maravedis nécessaire à l'affrètement des caravelles de Christophe Colomb fut avancé aux deux souverains des Espagnes

Ferdinand et Isabelle, par Luis de San Angel, trésorier de la maison royale, et Gabriel Sanchen, grand trésorier d'Aragon, tous deux notoirement de race juive, s'ils n'en professaient pas la religion.

La religion, en effet, n'a jamais été un obstacle à l'avancement du juif. Il n'y a pour lui aucune difficulté, lorsqu'il y voit un intérêt pressant, d'en faire bon marché ou plutôt un bon marché, pourrait-on dire, car il la troque volontiers contre une autre plus avantageuse. Les branches catholiques de familles juives sont devenues par là même assez nombreuses. Mais il est bien rare que les caractères ethniques ne persistent pas fort longtemps après le changement de religion. A plus forte raison se maintiennent-ils dans leur intégrité lorsque l'israélite va du judaïsme au protestantisme, comme il est fréquemment arrivé en Angleterre.

L'aversion des protestants pour le culte des images, leur habitude d'étudier l'Ancien Testament, de le commenter et de le citer sans cesse; le nombre des sectes et le principe du libre examen, qui permet de se former une croyance individuelle, sous quelque dénomination que l'adepte se soit enrôlé, rendent

infiniment plus facile aux juifs le passage de leur religion originelle à la religion de la réforme. Le révérend Moses Margoliouth, converti lui-même, et auteur d'une *Histoire des Juifs*, parue en 1846, le reconnaît en propres termes qu'il serait infiniment trop long de reproduire ici. La propagande faite parmi les juifs est d'ailleurs très active et date de loin.

Un des plus curieux documents, sur ce sujet, est une brochure imprimée en 1687. Elle contient deux lettres adressées par un marchand de Londres à un ami d'Amsterdam. La première raconte une controverse ardente qui aurait eu lieu chez ce marchand entre le père Saliam, jésuite, et le rabbin Jonathan : celui-ci réduit à néant tous les arguments du prêtre catholique. Dans l'autre lettre, on voit le même rabbin se lancer dans une conférence batailleuse avec certain protestant du nom de Beza, qui obtient des avantages dans ses réfutations. Jonathan exprime, en effet, son estime et sa reconnaissance pour son nouveau contradicteur, qui « a dit beaucoup en peu de mots et a complètement écarté les obstacles que lui, Jonathan, avait cru pouvoir rencontrer sur son chemin ».

Les conversions de juifs furent surtout nom-

breuses sous le règne de Guillaume III. Il arriva que plus d'un chef de famille se fit baptiser avec toutes les personnes de sa maison. Mais il n'était pas rare aussi que la grâce ne touchât qu'un seul des membres de la famille, généralement des enfants, d'ordinaire plus faciles à circonvenir et plus souvent un jeune hébreu, amoureux d'une fille de Gentils ? Alors, ses parents l'abandonnaient ; toute la congrégation juive se tournait contre l'apostat ; il y avait autour de lui, et entre ceux de sa race, une coalition qui s'acharnait à le réduire à la misère.

Il fallut une loi du Parlement, qui prit vigueur dès la première année du règne de la reine Anne, pour obliger les parents juifs à allouer à leurs enfants convertis une pension alimentaire proportionnelle à leurs moyens.

Le révérend Margoliouth rapporte, à ce sujet, une anecdote amusante. Un fils converti poursuivait son père en vertu de cette loi. Le père, ne voulant pas que son coquin de fils « mangeât du porc » à ses dépens, chargea un juriste fameux de trouver un moyen de ne pas payer. Quelque temps après, le juriste mande le juif, qui accourt et apprend avec une joie non feinte que, dans de longues insom-

nies, l'homme d'affaires a trouvé une manière ingénieuse de tourner la loi au profit de son client. Mais la découverte vaut son prix, c'est la forte somme et donnant donnant. L'hébreu, qui comprend qu'il y a parfois économie à se montrer généreux, allonge aussitôt l'argent demandé et l'avocat place le montant de ces honoraires immédiatement en sûreté. Après quoi il prouve que, comme cette loi fâcheuse pourvoit en faveur des enfants des juifs, mais non pas en faveur de ceux des chrétiens, la seule façon dont un père de famille, dans le cas de son client, puisse en neutraliser les effets, c'est de recevoir publiquement le baptême chrétien. « Si tel est le fruit de vos insomnies, s'écria le juif désappointé et furieux, que ne vous êtes-vous endormi, Monsieur l'avocat, pour ne vous réveiller jamais ! »

Au XVIII^e siècle, écrit un correspondant de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* (20 juillet 1910), ce fut en France et en Angleterre une espèce de sport pour les grandes dames que la conversion d'un juif. Ces cérémonies étaient prétextes à des fêtes magnifiques à l'église et dans les rues. De temps à autre, le *Mercure de France* y trouve matière à une excellente copie. Mais il ne semble pas

que ces conversions au catholicisme fussent bien sincères. Ce qui est certain, c'est que, dans nombre de cas, l'instruction des catéchumènes se prolongeait indéfiniment.

En voici un exemple :

De 1761 à 1763, les cinq frères Astruc, juifs de Bordeaux, s'étaient fait un fâcheux renom à Paris par « leurs friponneries et leur indocilité », aux termes des rapports de police. Ils avaient déjà écumé la province : ils y marquaient leur passage par « des banqueroutes ».

L'un d'eux principalement, Moïse Astruc, était noté comme « tapageur » et surveillé pour ses « mauvaises mœurs ». Il affectait les allures d'un petit-maître et, malgré les défenses de la police, s'obstinait à « porter l'épée et le couteau de chasse ». Certain jour, sur le Pont-Saint-Michel, il se battait avec un de ses coreligionnaires Ravel, quand l'inspecteur de police Buhot, prévenu, accourt pour les séparer. Moïse Astruc dégaîne. Le policier en fait autant pour défendre sa vie. Mais, du renfort survenant, le juif détail à toutes jambes et va se terrer dans une maison voisine, où l'inspecteur ne pénètre pas. On ne voit plus Astruc dans les rues de Paris. Le lieutenant de police le croit parti en province, où ce juif court les

foires, entre autres celles de Beaucaire et d'Avignon, comme associé de sa mère. En conséquence, Sartine, le lieutenant de police, prie les intendants de province de faire rechercher Moïse Astruc : il en donne le signalement : « Visage brun, maigre et bourgeonné, petits yeux et nez aquilin. »

Entretemps, il recevait lettres sur lettres de M^{mes} de Malon, de Beringhen et de Vernouillet qui sollicitaient sa clémence pour l'intéressant Astruc ; depuis deux ans, ce juif s'instruit dans la religion chrétienne ; et c'est la jalousie de ses coreligionnaires qui l'a dénoncé. Il dut néanmoins se rendre de lui-même à la prison du Petit-Châtelet pour y villégia-turer un mois durant.

Les dévotes, ci-dessus notées, réussirent-elles à lui faire abjurer le judaïsme ? Nous avons rencontré dans les *Archives de la Bastille* plusieurs exemples du même genre. Beaucoup d'israélites « se faisaient instruire » et même baptiser, pour plaire à leurs protecteurs.

Mais combien peu restaient dans le giron de l'Église catholique !

Quelle que soit la grande fréquence de ces conversions, elles n'atteignirent jamais qu'une infime minorité de la population juive.

Il en est de même aujourd'hui, que les ressources du prosélytisme protestant se sont multipliées, et que l'ardeur de propagande n'est pas moindre dans les pays anglo-saxons. Il y a au moins une douzaine de sociétés reconnues en Angleterre, s'occupant de la conversion des juifs dont la plus importante est la *London Society for Promoting Christianity Among the Jews*, qui a un revenu de 40,000 liv. sterl. et 154 agents. L'Amérique en compte un grand nombre et l'Allemagne quelques-unes.

Avec toutes ces ressources, les missionnaires spécialement occupés à prêcher l'évangile aux israélites à travers le monde ne sont en tout que 250. Le révérend R. W. Harden évalue à un millier le nombre des conversions annuelles, et le docteur Delitzsch ne croit pas que les prosélytes faits dans le judaïsme par la religion chrétienne (nous ne disons pas catholique) puisse dépasser 100,000; ce chiffre est déjà respectable.

Ajoutons que ces conversions sont, aujourd'hui comme autrefois, achetées souvent à prix d'argent ou d'avantages matériels, et que certains hébreux en font un vrai commerce, devenant relaps pour se reconverter peu après et tant qu'il reste une prime à toucher.

Parmi les sincères convertis, beaucoup embrassent l'état ecclésiastique. On en compte plus de 350 parmi les ministres protestants de la Grande-Bretagne. Nous n'avons pas de statistique pour les prêtres catholiques d'origine juive, mais on sait qu'il en existe un certain nombre, et il ne serait pas difficile de citer des noms, si nous devons prêter confiance à certains auteurs anglais et plus particulièrement à une autorité : M. Arnold White (1).

Depuis le commencement du XIX^e siècle, par suite de circonstances favorables, au premier rang desquelles il convient de mettre les illustres principes d'égalité établis par notre Révolution française, les juifs ont eu le champ de plus en plus libre dans les pays civilisés, aussi en ont-ils, on peut le croire, merveilleusement profité. Nous avons rassemblé les documents les plus authentiques et les chiffres les moins contestés, afin de présenter au lecteur le tableau des progrès de la race au cours de la période de cent années du siècle dernier, sans négliger de pousser notre étude jusqu'à l'heure présente, afin de témoigner combien les chiffres se sont amplifiés depuis 12 ans.

(1) ARNOLD WHITE, *The Modern Jew*. Heinemann.

De 1820 à 1830, on comptait environ 6 millions de juifs, dispersés dans le monde, dont l'Europe occidentale, la Moravie, la Pologne, la Valachie, la Moldavie et la Crimée contenaient pour le moins la moitié. Les israélites sévissaient surtout alors en Pologne depuis que Casimir-le-Grand (1333-1370) avait épousé la belle juive Esther, et avait permis à ses filles de suivre la religion maternelle. Malgré les facilités uniques données aux juifs de s'établir dans le pays, bien peu, il est intéressant de le remarquer, se firent cultivateurs et s'attachèrent par le travail au sol. L'immense majorité se cantonna dans des métiers de manieurs d'argent ou d'intermédiaires qu'ils exerçaient partout où on leur laissait quelque liberté. On en compta bon nombre qui se firent aubergistes, distillateurs, brasseurs, maquignons, brocanteurs, changeurs et usuriers. La secte des Caraïtes, en Lithuanie et en Crimée, comprenait 5,000 individus. Il y avait 26,000 juifs et 32 synagogues dans la seule ville de Salamine, 40,000 à Constantinople et 10,000 à Jérusalem.

Tibériade était entièrement peuplée de juifs. Ibrahim et Soliman, ministres des Pachalicks de Damas et d'Acre, appartenaient

à la race hébraïque. En France on en trouvait surtout en Alsace et en Lorraine, à Marseille, à Bordeaux et à Paris. En Italie, ils avaient principalement élu domicile à Livourne, Gênes et Venise. Le Ghetto de Rome, encore soumis à des règles rigoureuses qui évoquaient le moyen âge, en contenait 4,000 ; un soldat du pape montait la garde à l'entrée dudit Ghetto. Tout juif convaincu d'avoir passé la nuit en dehors de ce quartier sordide était frappé d'une amende. Cependant ils n'en demeuraient pas moins puissants ; la plupart des prélats romains avaient recours à eux dans leurs fréquents besoins d'argent ; ils savaient en tirer, on le pense bien, de gros intérêts directement ou indirectement, et, lorsqu'ils étaient enrichis, ils se transportaient ailleurs, laissant la place à leurs frères moins fortunés, qui s'en-graissaient bientôt à leur tour de la même manière (1).

Dans le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, ils pouvaient alors se chiffrer environ par un total de 10 à 12,000, disposant d'un capital de 800 millions sterling, soit 19 milliards 200 millions de francs, donnant un

(1) *The New Monthly Magazine*, 1829.

revenu annuel de plus de 40 millions sterling, à quoi s'ajoutait un bénéfice de 4 millions au moins, gagnés grâce à de bons courtages consentis par le gouvernement pour leurs bons offices, car Israël servait déjà d'intermédiaire pour les emprunts, négociations de bons du Trésor et autres opérations de hautes finances (1).

Aux Etats-Unis, la *North American Review* en comptait, en 1826, 9,000 environ, qu'elle répartissait ainsi :

Nouvelle-Angleterre, 3 ou 4,000; *Pennsylvanie*, 3 ou 4,000; *New-York*, 950; *Virginie*, 400; *Caroline du Nord*, 400; *Caroline du Sud*, 1,200; *Georgie*, 400; *Floride*, 30 ou 40; *Louisiane*, 200;

Un critique de la *Quarterly Review* pouvait écrire alors dans un article fort remarquable (1828) : « On rencontre des juifs sur toute la surface de la terre. Ils ont abordé en Chine, où l'on a tant de répugnance pour les étrangers; ils ont fondé des empires en Abyssinie, en Ethiopie, et sur d'autres points de la côte orientale d'Afrique. Les Afghans sont de race et de mœurs sémites, au point que l'on se

(1) *Blackwood's Magazine*, 1829.

demande s'il ne faut pas chercher là les descendants des dix tribus d'Israël dont la trace est perdue, et que certains auteurs ont prétendu retrouver chez les Anglais ». Il y en avait au Malaba, sur les côtes des Etats barbaresques, partout enfin, et quinze ans avant que paraisse l'ouvrage de Toussenel sur les *Juifs, Rois de l'Époque*, un rédacteur du *Blackwood's Magazine* (1829) puisait dans des documents indiscutables le droit d'écrire : « Dans toutes les contrées de l'Europe, la puissance de l'or se trouve entre les mains des israélites. »

« Nous les tolérons, dit un autre écrivain anglais, mais comme on supporte une maladie chronique qu'on ne peut songer à guérir (1). »

Dans un article intitulé : *De l'Etat des Juifs en Europe*, et publié par Alexandre Weill qui écrivit tant d'ouvrages curieux et intéressants par la verve, la liberté de pensée et la vigueur d'expression sur ses coreligionnaires, cet original écrivain, ami d'Offenbach et d'Albert Wolf, nous fournit la statistique suivante des juifs en Europe à la date de 1844 (2).

(1) *Quarterly Review*, 1829.

(2) *Revue Indépendante*, 1844, in-8°, article de 38 pages.

Cette statistique, déclare-t-il, est loin d'être arrêtée par des chiffres officiels ; à l'exception de l'Allemagne, elle ne fut établie pour les autres pays qu'approximativement et sur des chiffres flottants.

Voici cette statistique des juifs européens en 1844 :

Autriche	650,000
Prusse.	197,000
Bavière	65,000
Saxe	1,500
Wurtemberg.	10,000
Hanovre	3,000
Bade	12,000
Duché de Hesse	10,000
Hesse électorale	8,000
Anhalt-Oldenbourg	7,000
Duchés saxons	4,000
Mecklenbourg-Reuss.	3,000
Francfort et Hambourg.	13,000
Danemark	8,000
Hollande	35,000
Belgique	2,500
France.	95,000
Angleterre	100,000
A REPORTER.	1,224,000

REPORT. . .	1,224,000
Italie, sans les provinces autrichiennes	35,000
Turquie européenne	550,000
Russie et Pologne	2,110,000
Suisse	2,000
Suède	2,000
Portugal (Gibraltar)	2,500
Iles Ioniennes, Malte et Grèce.	4,000
Total . . .	3,929,500

Les juifs étaient alors émancipés en Hollande, en Belgique et en France. En Turquie, le dernier *Hattischerif* leur avait accordé des droits dont ils ne jouissaient même pas dans bien des Etats civilisés du christianisme.

Une vingtaine d'années plus tard, le Rév. Moses Margoliouth nous présente un tableau de la juiverie en Angleterre dont nous reproduisons les principaux éléments :

Dans ce court espace de temps — de 1830 à 1845 — le nombre des juifs a monté de 12,000 à 60,000. Il y a alors 10 synagogues à Londres et 36 en province. L'auteur de l'*Histoire des Juifs* nous donne sur l'établissement des israélites dans les grandes villes du Royaume-Uni des détails précieux.

A Birmingham les industries de la quincaillerie

lerie et de la joaillerie, si propres à alimenter le commerce des colporteurs et marchands ambulants, les attirèrent dès 1720. La ville devint promptement le quartier général des « chineurs » juifs, qui formaient une population flottante considérable, en dehors des 140 familles environ qui y étaient établies à demeure. Un juif du nom de D. Barnet y avait été plusieurs années de suite membre de la municipalité. Birmingham est habitée présentement par près de 5,600 circoncis.

Liverpool devint un centre juif considérable grâce à M. Yates, un des israélites que la reine Charlotte avait amenés avec elle d'Allemagne : Ce personnage ayant été nommé à un poste important dans les douanes, à Liverpool vers 1762, y attira plusieurs de ses coreligionnaires, distingués soit par leurs richesses, soit par leurs talents. Cette colonie prospéra si bien et prit une telle importance que, lorsque le prince Albert vint à Liverpool poser la première pierre de la *Maison des Marins* (*Sailor's Home*), plusieurs juifs s'assirent à la table du banquet que la ville lui offrit. Cela semblait alors un fait extraordinaire, stupéfiant et invraisemblable. Il y a 7,000 juifs aujourd'hui dans l'importante cité de Liverpool.

La première synagogue ouverte à Manchester le fut en 1780, grâce à un certain Nathan. Manchester possède aujourd'hui de nombreux temples juifs, avec une population de 30,000 israélites. C'est dans cette ville que, d'ailleurs, l'illustre Nathan Rothschild commença sa carrière.

A Bedford, un commerçant, du nom de Michael, Joseph, fonda une synagogue en 1803. Ce zélé religieux ne sut pas communiquer son ardeur d'apôtre croyant à ses fils, qui abandonnèrent le Judaïsme pour entrer dans l'Église anglicane. Sa fondation n'eut pas un avenir plus heureux : de synagogue elle devint un atelier de charpentier. Nous ne croyons pas qu'on y en ait bâti d'autre depuis. *Fortunatum nimium... Bedford!*

La congrégation israélite de Bristol date de 1800. Elle comptait environ 500 membres en 1850. En 1899 il s'y est produit 9 naissances, 9 enterrements et 5 mariages ; ce qui ne suppose pas un accroissement appréciable et sensible de la race envahisseuse. En effet, Bristol, en 1911, compte à peine un millier de circoncis.

La ville de Hull s'offre à nous comme un établissement juif très ancien, à cause de la

facilité des communications par mer, avec les ports hollandais, scandinaves et allemands. Le nombre des juifs à demeure y dépassait 200 il y a cinquante ans, et 500 à 600 juifs étrangers y débarquaient annuellement pour des destinations diverses. La population juive à la fin du XIX^e siècle était de 2,000 individus, fréquentant deux synagogues. Elle doit avoir augmenté de près d'un tiers. Quant au mouvement de transit, les données précises manquent pour l'évaluer exactement, mais il se chiffre certainement par plusieurs milliers.

En 1730, Canterbury n'avait pas encore de synagogue. Celle qui s'ouvrit peu après fut remplacée en 1847 par un édifice neuf, élevé sur l'emplacement d'un couvent de Templiers. Les juifs de Canterbury sont tous riches et, au sens anglais, « respectables ». Leur nombre n'a pas considérablement augmenté depuis 1850, car on ne comptait vers 1898 que 12 israélites en résidence dans la ville et aujourd'hui on nous en signale 14 (1911).

La colonie juive d'Ipswich remonte à 1730. Elle possède la réputation d'être superstitieuse à l'excès. On cite à l'appui de cette superstition cette anecdote. En 1812, deux pigeons furent sacrifiés rituellement dans cer-

taine famille d'Ipswich, pour faire un pâté le jour du Sabbat. La gorge mal coupée, sans aucun doute, les volatiles se mirent à courir dans la chambre, saignant et gémissant, au grand émoi des gens de la maison. La nouvelle se répandit instantanément, et tous les juifs d'Ipswich accoururent pour être témoins de ce phénomène. Ils n'eurent pas de peine à l'expliquer. Cette persistance de la vie chez ces malheureux volatiles s'offrait comme l'évident témoignage que des âmes humaines s'y trouvaient renfermées en expiation de leurs fautes. En conséquence les cadavres des deux pigeons furent enterrés dans le cimetière juif avec tous les honneurs liturgiques. Les *Jewish Year Books* de 1900 à 1911 ne font pas mention d'Ipswich parmi les agglomérations juives de quelque importance en Angleterre.

On trouve des israélites à Falmouth vers l'année 1740. Un siècle après ils y étaient au nombre d'une vingtaine de familles, tenant boutiques ou s'occupant de commerce. Cette colonie ne figure pas non plus dans le dernier *Jewish Year Book* de 1912.

Il en est de même de Penzance, dans la Cornouaille, où vivaient encore en 1850 quelques

juifs, presque tous colporteurs de quincaillerie et de faux bijoux.

Les juifs d'Exéter ont une synagogue depuis 130 ans. Le révérend Margoliouth les signale comme « nombreux, intelligents et sociables ». Ils comptent actuellement 30 coreligionnaires dans cette cité.

A Sheffield, il y avait une vingtaine de familles, formées en congrégation depuis 1838. Ils sont maintenant 2,250, et possèdent plusieurs synagogues.

Les juifs établis à Douvres y ouvrirent une synagogue en 1833. Un M. Cohen y avait fondé une *Classical and Mathematical Boarding School* pour les jeunes juifs des hautes classes. Il ne semble pas que cette institution ait prospéré. On y a pourtant créé en 1873 une école d'hébreu et d'enseignement religieux (*Dover Hebrew and Religious School*), fréquentée aujourd'hui par 20 élèves, 12 garçons et 8 filles. La synagogue de 1833 a été remplacée par une autre en 1862. Les israélites sont au nombre d'environ 120 actuellement à Douvres.

Cheltenham n'avait en 1824 qu'une petite congrégation juive, qui prit assez d'accroissement pour fonder une synagogue vers 1847. La synagogue existe encore, mais elle est fermée,

la population juive étant actuellement réduite à 4 personnes.

Ramsgate a été mis à la mode parmi les juifs par le fameux sir Moses Montefiore, dont nous aurons à parler plus d'une fois. Il y avait sa maison de campagne, et il y fit construire à ses frais une synagogue qu'administre peut-être encore son héritier sir Francis-Abraham Montefiore. On compte en ce moment 130 israélites (1911) domiciliés à Ramsgate.

Newcastle-upon-Tyne avait une synagogue dès 1833. Cependant, la ville ne renfermait encore il y a cinquante ans qu'une vingtaine de familles de vrais hébreux. Il y en a aujourd'hui 3,000, chiffre fourni par les statistiques générales juives et un temple neuf a été construit en 1880.

Il ressort de cette énumération que les centres de population juive, en Angleterre surtout, se sont notablement déplacés pendant la dernière partie du XIX^e siècle. Mais que cette population ait au total augmenté dans des proportions considérables, c'est ce que montrera la liste des autres localités où les juifs qui pullulent atteignent ou dépassent depuis 1900 le nombre de 100 :

Bangor, 90; Belfast, 1,200; Blackburn, 280;

Bradford, 300; Brighton et Hove, 500 environ; Brynmawr, 30; Cork, 400; Dublin, 2,700; Dundee, 160; Edimbourg, 250; Gateshead-on-Tyne, 123; Glasgow, 7.000; Great-Grimsby, 450; Hanley, 45; Leeds, 25,000 israélites; Leicester, 270; Manchester, 30,000; Northampton, 200; Norwich, 158; Nottingham, 750; Plymouth, 400; Pontypridd, 100; Portsea, 500; Reading, 200; Southampton, 25; Southport, 200; South-Shields, 140; Stockton-on-Tees, 100; Stroud, 100; Sunderland, 3,000; Cardiff, 1,800; Swansea, 1,000; Tredegar, 160; Volverhampton, 35 familles fournissant 170 circoncis; Harwich, 160.

En résumé, les forces juives dans l'empire britannique tout entier se répartissant ainsi :

GRANDE-BRETAGNE :

Londres, 150,000; provinces, 59,700; Écosse, 5,000; Irlande, 30,000. Soit au total, 244,700, *pour les Iles Britanniques.*

COLONIES :

Australie, 15,250; Canada, 95,500; Inde, 18,300; Nouvelle-Zélande, 1,900; Afrique du Sud, 50,000; Egypte, 50,000; Gibraltar, 1,300. Soit un total, pour l'ensemble de l'Empire bri-

tannique, de 232,250 israélites, exception faite de nombreuses colonies anglaises où les sémites, il est vrai, ne prédominent guère.

Le nombre des juifs répandus *dans le Monde entier* ne peut être connu que par approximation. Le recensement en est, de toute évidence, impossible. Les évaluations les plus modestes le portent à 9 millions environ pour l'Europe seulement, 2,300,000 pour les deux Amériques, 850,000 à 900,000 pour l'Asie et l'Afrique. L'Annuaire juif des Etats-Unis (1) arrivait, à la date de 1899, à un total de 10,728,491. L'Annuaire anglais pour 1900 nous fournit un état détaillé et comparatif, qui paraît aussi près que possible de la réalité. Les chiffres donnés pour 1891 dans les pays de l'Europe sont pour la plupart officiels, résultant du dernier recensement qui alors a été fait.

EN EUROPE :

Allemagne.	576,884	570,000
Autriche-Hongrie . .	1,860,106	1,800,000
Belgique	3,000	4,000
Bulgarie		16,500
A REPORTER. .	<u>2,439,990</u>	<u>2,390,500</u>

(1) *The American Jewish Year Book*, 1899-1900.

REPORT.	2,439,990	2,390,500
Danemark.	4,080	4,000
Espagne (avec Gibraltar)	2,500	4,500
France	72,000	80,000
Grèce	5,792	5,800
Hollande et dépendances.	97,324	100,000
Iles Britanniques	101,189	144,000
Italie	50,000	40,000
Luxembourg	1,000	1,000
Portugal	300	300
Roumanie	300,000	296,015
Russie	4,500,000	6,000,000
Serbie	4,652	5,000
Suède et Norvège	3,402	5,000
Suisse	3,609	3,000
Turquie	120,000	200,000
Total	<u>7,705,838</u>	<u>9,289,115</u>

EN ASIE :

Turquie d'Asie	250,000	
Perse	30,000	
Russie d'Asie.	50,000	
Turkestan, Afghanistan	14,000	
Inde, Chine et Japon	<u>19,000</u>	363,000

REPORT : ASIE. . . 363.000

EN AFRIQUE :

Egypte	25,300	
Abyssinie (Fellashas).	50,000	
Tripolitaine	60,000	
Tunisie.	55,000	
Algérie et Sahara . .	43,500	
Maroc	150,000	
Afrique du Sud . . .	20,000	
		403,800

EN AMÉRIQUE :

Etats-Unis	1,100,000	
Canada	30,000	
Antilles.	3,000	
Amérique du Sud . .	12,000	
		1,145,000

AUSTRALIE :

. 16,000

Total pour l'Europe. . . 9,289,115

Total général. . 11,216,915

D'après de nouveaux renseignements publiés en 1900 et 1910, le nombre actuel des israélites dans le monde entier atteint, s'il ne dépasse, le chiffre de ONZE MILLIONS ET DEMI et il augmente encore chaque jour considérablement.

Il est intéressant d'examiner de plus près la condition des juifs dans celles de ces contrées où ils peuvent exercer directement, sinon par contre-coup, quelque influence sur le nombre, la situation spéciale et la conduite des juifs d'Angleterre qui nous occupent plus particulièrement.

Nous ne parlerons pas ici de la France. Les fougueux ouvrages d'Edouard Drumont et de quelques autres véhéments écrivains qui se sont appliqués chez nous à l'étude de la question sémitique sont là pour nous fournir tous les renseignements désirables et sont faciles à consulter par nos lecteurs.

Le pays le plus important, en raison du nombre de juifs qu'il contient et aussi par la législation à laquelle il les soumet, est incontestablement la Russie. C'est de Russie que viennent, en une sorte d'exode continu, ces milliers de juifs qui se répandent sur l'Europe occidentale et sur les Etats-Unis, pauvres diables exhibant ingénument, sous leurs formes les plus viles et les plus repoussantes, tous les vices de leur race, au grand ennui des hauts barons du commerce et de la banque, leurs coreligionnaires, qui se voient chargés envers eux de devoirs charitables de plus en

plus onéreux, sans pouvoir retirer de cette compromettante fraternité autre chose qu'un regain d'impopularité, sinon de sourde haine, pour le nom juif et le caractère israélite.

L'Angleterre, avec ses traditions d'hospitalité et sa réputation solidement établie de loyale terre d'asile, est plus qu'aucun autre pays affectée par cette invasion de misère sordide, vicieuse et rapace. C'est à peine si les « Britishers » commencent à sentir le danger qui menace leur pays. Comme nous aurons plus d'une fois l'occasion de le constater au cours de cette étude, l'inquiétude toutefois se fait déjà sentir. C'est ainsi qu'en 1891 le lord-maire de Londres, assisté d'un grand nombre de citoyens notables et riches, organisa dans le Guildhall un meeting qui vota un appel au Tsar dans le but de faire adoucir certaines lois à édicter et à mettre en vigueur contre ses trop débordants sujets juifs. Le lord-maire envoya directement à l'empereur Alexandre III la résolution votée par le meeting. Le résultat fut ce qu'il pouvait être. Le document fut renvoyé à l'ambassadeur de Russie à Londres, qui le mit sous une enveloppe et l'adressa, sans autre commentaire, au Foreign Office, d'où il revint assez piteusement au premier

magistrat de la cité, sans qu'aucune sanction ait même été tentée.

Les motifs de l'ostracisme dont les israélites sont l'objet en Russie sont plus complexes qu'on ne le croit généralement : ils sont religieux, économiques et politiques.

La *question religieuse* est, sinon la plus importante peut-être, du moins la plus ancienne. Déjà sous le règne de Vasili Ivanovich (1505-1533), on voit les juifs molestés comme hérétiques. Ceci s'accroît encore sous Ivan le Terrible (1533-1584). On sait également que l'attitude hostile de Catherine II à leur égard fut due à l'influence du Procureur général du Saint-Synode, Fiofan Prokopovich. L'étendue du sentiment religieux, à l'heure actuelle, peut se juger par le fait que non seulement les juifs, mais les protestants et les catholiques sont vus d'un mauvais œil par une partie de la population et certains fonctionnaires.

Ce n'est guère que sous Nicolas I^{er} (1825-1855) que se manifestent clairement des arguments *économiques* contre les israélites. Les conservateurs redoutent la présence parmi les paysans illettrés, ignorants — et qu'on tient à maintenir dans l'ignorance — d'une race

trop progressive et habile. De là, toutes les mesures tendant à entraver l'instruction et l'avancement intellectuel des juifs, prises principalement sous Alexandre III et Nicolas II.

Le point de vue *politique* est celui qui est mis en avant par le monde officiel. Et il est impossible de nier la participation d'israélites aux mouvements révolutionnaires.

On sait que les juifs sont confinés par le gouvernement du Tsar dans les seize provinces de la Russie occidentale ainsi que dans les onze provinces de la Pologne. Ils ne peuvent être ni meuniers ni pêcheurs; il leur est interdit, sauf autorisations spéciales, d'acheter, de vendre et d'affermier la terre. Des autorisations se donnent, d'ailleurs, assez libéralement dans des conditions spécifiées de surveillance et d'emplacement. Il y a, par exemple, 30,000 juifs dans les gouvernements de Kherson et d'Ekaterinoslav, distribués en 21 colonies agricoles, cultivant avec un certain succès 60,000 hectares de terre. La première de ces colonies date de 1804; mais la plupart ont été établies par Nicolas I^{er}, en 1846, sur les sollicitations et les conseils de sir Moses Montefiore, déjà nommé ci-dessus. Elles produisent des résultats appréciables

au bout de deux ou trois générations ; mais la mesure ne saurait d'autant moins se généraliser que la grande majorité des juifs de Russie et de Pologne — dont sir Robert Morier, alors ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, évaluait le nombre, en 1891, à plus de 5 millions — se refuseraient à tenter l'expérience. L'émigration dans la République Argentine, où le baron Hirsch offrait des terres à ses coreligionnaires pauvres, a donc été très franchement patronnée par le gouvernement impérial ; mais la masse juive n'a pas subi de ce chef une diminution vraiment appréciable, et des déceptions de toute nature ont suivi cet essai de colonisation lointaine.

Il y manquait deux choses essentielles : la capacité physique des émigrants pour la culture et leur bonne volonté de s'adapter à un changement brusque et complet de vie et de climat. Le baron Hirsch a abandonné le soin de son entreprise philanthropique à la *Jewish Colonisation Association*. Celle-ci n'admet pas la presse indépendante à ses assemblées et ne donne dans son rapport annuel que de simples généralités dépourvues de tous détails. Il est donc à peu près impossible de se rendre un

compte exact de l'état actuel de la colonie juive dans l'Argentine. Mais il n'est pas douteux que l'échec, tout au moins au point de vue pratique de la colonisation par la culture, ne soit complet. Beaucoup de colons reviennent en Europe, en Russie même. Le 15 juillet 1888, ils étaient au nombre de 6,904; 200 de moins que l'année précédente, et le mouvement d'émigration ne s'était pas interrompu. Non seulement aucun d'eux n'avait encore alors remboursé des avances faites, mais tous se plaignaient amèrement, déclarant que le sort de leurs pères dans les pires Ghettos et au milieu des menaces de l'Inquisition, aidés d'*auto-dafé*, leur apparaissait enviable à côté du leur. Sans doute, il faut attendre la seconde et peut-être la troisième génération, comme dans les colonies agricoles de la Russie méridionale, pour pouvoir espérer quelque résultat. Mais combien restera-t-il de colons alors? Et, en tout cas, admettant une partielle réussite qui serait déjà contrôlable à l'heure actuelle (1912), qu'est-ce qu'une dérivation de 6,000 à 7,000 individus sur une masse de 5 à 6 millions d'israélites, qui s'accroît chaque jour considérablement et devient un des fléaux de la Russie et de la Pologne?

Le juif polonais constitue, en effet, la race la plus prolifique du monde, quatre fois plus environ que la race russe, qui l'est déjà infiniment plus que tous les autres peuples de la chrétienté.

Les juifs évitent le service militaire pour eux et pour les leurs par tous moyens en leur pouvoir. L'un des plus efficaces est de dissimuler, toutes les fois qu'ils en trouvent le moyen, la naissance de leurs enfants. Il s'ensuit que le chiffre des naissances est, en réalité, plus élevé que les statistiques ne le fournissent. Malgré cet élément certain d'insincérité, elles accusent toutefois entre les juifs et les chrétiens des différences énormes. Ainsi, dans la décade de 1882 à 1892, on constate chez les juifs une moyenne de 171.42 naissances contre 100 morts, tandis que, chez les chrétiens, la moyenne n'est que de 138.14. Sur 1,000 naissances, les orthodoxes ont eu 407 morts-nés et les juifs 232 seulement. A Varsovie, où les juifs forment le tiers de la population, le chiffre de naissances est égal chez eux à celui qu'on relève chez les deux autres tiers.

En s'appuyant sur ces observations et sur quelques autres analogues, M. E.-J. Dillon

calcule que l'accroissement annuel des juifs dans les provinces russes qui leur sont ouvertes doit être de 80,000 au bas mot. Ce chiffre est d'une éloquence supérieure (1).

Le réservoir dont le trop-plein s'épanche sur notre Occident n'est assurément pas près d'être épuisé.

Quelle que soit la rigueur des réglementations auxquelles sont soumis les juifs en Russie, il serait dangereux pour l'Etat d'y apporter le moindre adoucissement ou d'en relâcher la discipline.

L'agent principal du mouvement vers l'Argentine, qui a conduit les négociations avec le gouvernement russe, dans cette affaire, M. Arnold White, déclare nettement, dans un livre, publié il y a douze ans (2), « qu'aucune autre politique n'est compatible avec le développement de la Russie suivant la ligne de ses traditions nationales ». Après avoir insisté sur l'intelligence du juif, sur son âpre volonté, sur son ambition sans scrupule et prête à tous les sacrifices pour arriver à la fortune, M. Arnold White ajoute : « C'est un peuple

(1) *The Fortnightly Review*, janv. 1898.

X (2) *The Modern Jew*. Londres, W. Heinemann, 1899.

qui n'existe que lorsqu'il peut s'étendre et profiter, comme une excroissance parasite, de la sève vitale et des richesses d'une autre race. » Emanciper les juifs en Russie serait leur donner, à brève échéance, une prépondérance bien plus complète que celles qu'ils eurent déjà tant de peine à conquérir en France et qu'ils s'appliquent, actuellement, à affirmer en Angleterre. « Quel Tzar en son bon sens, quel Ministre russe sain d'esprit, oserait permettre à son pays de se suicider en cédant l'administration civile et la destinée des hautes charges de l'armée, à une minorité juive? »

La Russie se considère comme absolument dans son droit, en expulsant des citoyens américains porteurs de passeports réguliers, par cette seule raison qu'ils sont de religion israélite.

Un conflit sur ce dernier point divise en ce moment (1912) Washington et Saint-Pétersbourg. Il est peu de nos lecteurs qui n'aient entendu parler de ces difficultés. Nous nous bornerons donc à rappeler qu'à la suite du refus systématique par les autorités russes d'honorer les passeports délivrés par les Etats-Unis à leurs citoyens israélites, et dans

l'impossibilité d'arriver sur ce sujet à une entente avec le cabinet du Czar, le président Taft a notifié à la Russie, le 15 décembre 1911, que l'intention de son gouvernement était d'abroger le Traité de commerce et de navigation de 1832. Le motif mis en avant par le président est que ce traité renferme une clause dont l'interprétation par la Russie paraît être la cause du présent conflit. Le paragraphe visé est le suivant :

« ... Les habitants de leurs Etats respectifs auront la liberté de séjourner et résider dans une partie quelconque dudit territoire pour s'occuper de leurs affaires; et ils jouiront à cet effet des mêmes sécurité et protection que les sujets du pays où ils résident, à condition de se soumettre aux lois et ordonnances qui y sont en force, et particulièrement aux règlements en vigueur concernant le commerce. »

En Russie, on a considéré l'acte de M. Taft comme « peu amical », parce que ce chef d'Etat a fait sa notification aussitôt le vote, par la Chambre, de la résolution de M. Sulzer, et a escompté, en somme, le consentement du Sénat. La presse russe, on le conçoit, n'a pas été tendre, à cette occasion, pour le gouvernement américain. Elle a vu dans le geste du

président une manœuvre électorale, à l'effet de se concilier le vote israélite : certaines feuilles vont plus loin, et font allusion à une entente de M. Taft avec des financiers juifs.

La Russie est, il faut bien le reconnaître, tenue de se protéger contre la race sémite qui déjà l'étouffe et elle doit prendre toutes les mesures contre ces juifs qui se sont établis chez elle sous le règne du roi de Pologne Otto I^{er} et qui, depuis lors, n'ont cessé de se multiplier de façon périlleuse.

Il est, d'ailleurs, difficile de démêler si les grands juifs européens, ceux qui détiennent la fortune mondiale et impriment réellement la direction qu'ils veulent à la politique des Etats, ont vraiment à cœur l'émancipation de leurs frères russes. Ils ont bien, pendant quelque temps, suscité et entretenu une sorte d'agitation antirusse en Angleterre et aux Etats-Unis. Grâce à eux, les nihilistes et anarchistes exilés ou échappés de Russie, presque tous des juifs, ont pu publier des brochures et des livres contre le Tzar et son gouvernement. Un journal, *Darkest Russia*, dont nous aurons à reparler, a été substitué pour faire une campagne violente contre les persécuteurs de la race juive dans les pays slaves, et de jeunes

israélites, pleins d'ardeur et de talent, se sont avisés de comparer le Ministre Popedonotseff à Torquemada, et à inviter les Anglo-Saxons à « boycotter » les voyageurs russes visitant l'Angleterre ou les Etats-Unis. Tout cela n'a pas duré longtemps; *Darkest Russia* n'a pu poursuivre sa publication faute de fonds, et les banquiers juifs, après une fugitive grimace de mauvaise humeur, ont, en 1894, prêté à la Russie tout l'argent dont elle avait alors un urgent besoin, sans stipuler, en échange, la moindre réforme ni la moindre concession en faveur de leurs coreligionnaires opprimés. Ils tenaient, en ce moment où les événements étaient graves, la Russie à leur entière discrétion. S'ils lui ont fourni les ressources indispensables pour poursuivre sa politique intérieure et ses errements administratifs, ils se sont déclarés, par le fait même, ses approbateurs et ses complices. Ils ont leur part dans la suppression du journal juif le *Courrier du Nord* (1) et dans le suicide du prince Baria-

(1) Le *Courrier du Nord* (*Siévernï Viétsnik*), grand journal quotidien de Saint-Pétersbourg, avait été fondé par le prince Bariatinsky.

Celui-ci s'étant trouvé hors d'état de continuer à soutenir et diriger le journal, le *Courrier du Nord*

tinsky, qui l'avait fondé. Ils ne sont pas étrangers non plus aux mesures que Nicolas II s'avisait de prendre pour mettre en vigueur la loi de Nicolas I^{er}, restrictive du commerce des juifs étrangers, et leur refusant toute naturalisation.

Après la Russie, c'est en Autriche-Hongrie et dans les Balkans que les juifs pullulent et se multiplient le plus. En Roumanie, ils forment le cinquième de la population et figurent pour 63 p. c. dans l'excédent annuel des naissances sur les morts. Le gouvernement, vers 1899, prit des mesures rigoureuses contre eux; aussi émigrèrent-ils en grand nombre en Anatolie, en Australie, aux Etats-Unis et au Canada. Quelques-uns s'arrêtent au passage, dans les grandes villes comme Paris ou Londres : ils

trouva d'autres commanditaires et inspireurs. Il devint suspect à l'opinion publique et au gouvernement.

Celui-ci ne tarda pas à savoir que ce journal était commandité par un syndicat israélite. Au surplus, tout le monde le savait et le disait ouvertement.

Un communiqué officiel parut dans tous les journaux, ainsi conçu : « Les ministres de l'intérieur, de l'instruction publique et de la justice, etc., en vertu des articles, etc., assemblés en conseil, ont pris la décision suivante :

» La publication du *Courrier du Nord* est et restera interdite. »

augmentent la foule des tailleurs aux pièces, victimes misérables du *sweating system*, s'engagent chez les grands couturiers, deviennent de vagues courtiers, des « chineurs », des prêteurs sur gages ou à la petite semaine, répandant partout, dans leur lutte contre la misère, la démoralisation, le mécontentement, les grèves. Ils sont presque toujours animés du même esprit d'impitoyable convoitise qui les rend capables de tout tenter pour se libérer d'un mauvais marché et de s'accrocher opiniâtrement, à la façon des sangsues, à telle affaire qui doit, *per fas et nefas*, leur rapporter un profit.

En Autriche-Hongrie, l'élément juif est, d'après Elysée Reclus, devenu huit fois plus nombreux dans ce dernier siècle.

Les recensements officiels donnent, pour 1885, une population de 41,056,206 individus, dont 1,648,000 juifs, et, pour 1895, 41,448,474 individus dont 1,873,000 juifs, accusant un accroissement en faveur de ceux-ci très supérieur proportionnellement à celui du reste de la population.

Cette statistique est, d'ailleurs, en ce qui concerne les juifs, bien au-dessous de la réalité. Beaucoup de circoncis ont pris noms magyars

et sont, depuis lors, recensés comme tels.

Voici la marche suivie par la population juive, dans l'Autriche proprement dite, depuis le règne de Marie-Thérèse. Sous cette fameuse souveraine, on en compta 200,000. Venons aussitôt au XIX^e siècle.

En 1830.	355,000
En 1859.	476,000
En 1869.	822,000
En 1880.	1,000,000
En 1890.	1,143,305
En 1911.	1,225,000

Pour la Hongrie, le rédacteur en chef du *Deutschen Volksblattes*, de Vienne, M. Ernst Vergani, a donné le tableau suivant :

Sous Joseph II.	25,000
Fin du XVIII ^e siècle.	50,000
1830	100,000
1847	270,000
1870	500,000
1883	700,000
1900	1,000,000

A Vienne il y avait, en 1890, 118,495 juifs sur 1,214,363 habitants. On peut dire, sans crainte de se tromper, qu'il en faut compter aujourd'hui pour le moins près de 180,000.

C'est un progrès. En 1850, il n'y en avait que 32 sur 1,000 habitants.

Al'Université, on comptait en 1888 2,500 étudiants juifs sur un total de 6,350, soit 40 p. c.; parmi les professeurs, la proportion n'était que de 39 p. c. Dans les autres écoles de la capitale elle se répartissait ainsi :

Technique (Ecole) . . .	27 p. c.
Académie de commerce. . .	24 p. c.
Realschulen	26 p. c.
Realgymnasien	48 p. c.
Gymnasien	29 p. c.
Volks und Bürgerschulen	13 p. c.

Dans l'ensemble des *Mittelschule* ou écoles moyennes, les enfants juifs fournissent 77 p. c. de la population scolaire.

Budapest renferme plus de 186,000 juifs. Son Université, fréquentée, en 1888, par 3,679 étudiants, comptait 1,194 juifs et un tiers des professeurs étaient de la même religion. Ces chiffres n'ont pu que s'accroître fort sensiblement depuis vingt-cinq ans. Il en est de même de la « polytechnique » où il y avait 201 juifs sur 578 élèves, et de l'Académie de commerce (*Handelskademie*), où sur 599 élèves 119 seulement étaient chrétiens.

Prague, qui est célèbre par ses circoncis, compte plus de trente synagogues. En Galicie, le nombre des juifs s'est accru de 54 p. c. depuis quarante ans; ils forment 15 p. c. de la population et possèdent un cinquième de la terre. En Silésie, l'augmentation a été de 64 p. c.; et, sur 100 habitants, 16 sont juifs. En Bukovine, ils ne constituent encore que 11.8 p. c. de la population totale, bien qu'ils se soient accrus de 74 p. c.; mais 22 p. c. des grands propriétaires terriens y sont israélites et le reste du sol est, en grande partie, hypothéqué à des individus de cette race.

L'aristocratie autrichienne tient encore les juifs à l'écart. Seuls les Rothschild sont admis par elle; encore sait-on leur faire sentir, à l'occasion, que ce n'est qu'une condescendance.

7 On raconte que feu Edouard VII, alors qu'il était prince héritier, à la veille d'aller chasser chez son ami, le baron Hirsch, annonça au prince F... qu'il lui ferait sa visite en revenant de chez le financier israélite. « Remettez votre visite à une autrefois, lui dit le prince autrichien. Je serai heureux de vous revoir en toute occasion, mais pas à votre sortie de chez ce juif. » Cela n'empêche pas les hébreux,

en Autriche, d'avoir mis la main sur tout : commerce, finance, industrie, professions libérales, établissements de plaisir. A l'exception de quelques journaux tchèques, qui se sont maintenus indépendants, ils commandent et inspirent toute la presse.

« Avez-vous des chrétiens dans votre personnel? » demanda le romancier anglo-juif Zangwill (1) au rédacteur en chef du *Pesther Lloyd* à Budapest. « Je crois que nous en avons un », répondit ce dernier. En reste-t-il encore dans les rédactions de Budapest et même de Vienne?

Un tel état de choses fait qu'il n'y a pas de juifs pauvres dans ce pays des rives du Danube, mais que partout où il y a des israélites — et où n'y en a-t-il pas? — les paysans et les artisans chrétiens sont dans une sombre misère. Aussi sont-ils profondément haïs dans le peuple et la classe moyenne. C'est en Autriche-Hongrie, — et cela se comprend, — que l'antisémitisme est le plus violemment militant. Mais, comme le dit très justement l'auteur du livre *The Modern Jew* : « Les juifs ont acquis, grâce aux hypothèques sur le sol, une telle

(1) *Without Prejudice*.

prise sur la vie nationale, qu'une révolution seule pourrait la leur arracher. »

Des rixes sont fréquentes à Vienne entre juifs et chrétiens et même entre israélites de sectes différentes. En voici, par exemple, le témoignage récent (1^{er} mars 1912) :

« Une bataille sanglante eut lieu entre les partisans du judaïsme officiel et les sionistes. Voici les détails de cet intéressant épisode dont le récit devra toutefois être précédé de deux définitions à l'usage des profanes.

» On appelle *judaïsme officiel* celui qui, dans la plupart des grands centres européens, règle sa conduite et ses discours, en un mot, son attitude, sur les principes de l'opportunisme sans lequel il serait difficile aux juifs d'établir leurs positions commerciale, financière, politique, mondaine, et de se maintenir dans ces positions. Les juifs de cette catégorie se donnent pour citoyens du pays qu'ils habitent; ils nient que le judaïsme soit un peuple distinct ou une nation à part. Les uns soutiennent que la religion seule les différencie du reste des citoyens; les autres, se disant libres penseurs, nient toute différence et prétendent ne se distinguer que des cléricaux.

» Les uns comme les autres assurent qu'ils

sont en train de s'assimiler; à les entendre, ils y seront bientôt arrivés, pourvu qu'on ne les dérange pas; ils ne savent déjà que confusément qu'ils sont juifs, et il ne leur manque plus que quelques millions pour l'avoir oublié tout à fait.

» Trois catégories de juifs combattent les « assimilés », ou comme imposteurs, ou comme renégats de la nation : ces trois catégories sont les *orthodoxes*, les *nationalistes juifs* et les *sionistes*.

» Les sionistes propagent l'idée de la reconstitution territoriale de la nation, et le territoire d'Israël doit être, selon eux, la Palestine.

» Ils tiennent au nationalisme en ce que celui-ci affirme le caractère national du judaïsme, mais s'accommodent de la dispersion, à peu près comme les Croates de Dalmatie, par exemple, restent Croates sans songer à la formation d'un royaume de Croatie dont ils feraient partie. Les sionistes tiennent aussi aux orthodoxes; ils leur empruntent la tradition du retour futur à Jérusalem et, en la reprenant, ils trouvent parmi eux beaucoup de partisans ainsi que des subsides. Mais l'élément agissant du sionisme est fort peu religieux.

» Quant aux chefs, leur foi en l'idée qu'ils propagent est médiocre. Théodore Herzl avouait dans l'intimité qu'il s'était fait sioniste comme d'autres juifs se font assimilateurs, ou patriotes dans leur pays, ou royalistes, ou catholiques, ou quelquefois même antisémites.

» Mais cela n'empêche pas que les sionistes convaincus ne forment une masse nombreuse et très remuante.

» Donc, les pontifes du judaïsme officiel avaient retenu la grande salle Beethoven, dans la Cité, où le rabbin Grunwald devait se faire entendre au nom de la communauté cultuelle israélite de Vienne.

» L'objet du discours était la critique des idées d'un Herr professor de Berlin, nommé Sourbart, qui donne raison aux sionistes et dont les écrits font du bruit en Israël. Le président de la communauté, M. Stern, présidait la réunion. La salle était comble.

» Malheureusement pour les organisateurs, un nombre considérable de sionistes y avait trouvé place. A 7 heures, on ferma les portes, mais il était trop tard; l'ennemi était déjà installé. Aussi, quand le rabbin Grunwald lança ses premières attaques contre le sio-

nisme, des interruptions véhémentes s'élèvent, les altercations commencent et les coups pleuvent de tous les côtés. Les sionistes étant dispersés par groupes, le combat se poursuit sans résultat stratégique appréciable, toute la besogne se réduisant à des infortunes individuelles.

» Sur ces entrefaites, le personnel de la salle prévint la police qui fit son entrée. Peu s'en fallut que l'union ne se fît contre l'ennemi commun, car on entendit hurler : « C'est » nous les juifs qui sommes les maîtres ! A bas » les chrétiens ! » La personne des agents est sacrée ; on s'expose trop en les touchant ; aussi le courroux des juifs se porte-t-il sur les huis-siers, dont quelques-uns furent passablement maltraités.

» Pendant que cet inutile combat se livrait à l'intérieur, une action plus sérieuse s'engageait dans la rue.

» Un millionnaire juif, agitateur fort connu, nommé Lucien Brunner, apparaissait au milieu de trois cents sionistes et demandait qu'on lui ouvrît les portes. La police refusa. « Quand » vous venez mendier pour vos orphelins et » vos veuves, répliqua le juif, et placer vos » billets de loterie, je vous ouvre ma porte,

» moi ! » Il est arrêté et conduit au poste.

» A plusieurs reprises, la police repousse les sionistes et déblaye la rue ; mais ils se reforment et reviennent sans cesse. Enfin, une partie d'entre eux parvient au portail, l'emporte d'assaut, envahit l'immeuble et les voilà dans la salle. Au-devant d'eux se porte un notable du judaïsme opportuniste, M. Diamand : il est souffleté, roué de coups et presque mis à nu par vingt mains qui lui arrachent les habits du corps.

» Le sort de M. Diamand parut décider de celui de la bataille, car, dès ce moment, les sionistes occupèrent la tribune, dominèrent l'auditoire et firent la réunion pour leur compte. M. Stern, généralissime de l'armée vaincue, fit signe à quelques bedeaux de la cultuelle israélite viennoise ; il se posta au milieu d'eux et, protégé par ce rempart humain, il effectua la retraite, couvert d'invectives et de huées. Il tremblait de colère et surtout de peur ; parvenu dans la rue, il sauta dans une automobile qui s'enfuit à toute vitesse.

» Une bonne partie des opportunistes furent jetés hors de la salle ; le demeurant se tint coi ou s'écoula discrètement et le calme n'était pas encore rétabli quand sonna minuit.

» Trente-deux arrestations furent opérées. Plusieurs blessés ont été transportés à l'hôpital, mais presque tous se sont sentis mieux à peine hors du champ de bataille. Après minuit, l'armée sioniste se disloqua et alla camper dans les cafés des alentours, sans que leur présence en changeât la physionomie habituelle, car Vienne est Vienne, c'est-à-dire, en temps de paix comme en temps de guerre, un vaste ghetto (1). »

Après cette relation de cet événement si récent et fort typique, poursuivons notre étude sommaire des éléments israélites dans l'univers et des faits caractéristiques de ce temps en ce qui les concerne.

Guillaume II, Empereur d'Allemagne et roi de Prusse, est le héros d'une anecdote qui rappelle celle que nous racontions tout à l'heure. Pendant un séjour que le Kaiser faisait à Cowes, il y a quinze ans environ, le prince de Galles, son oncle, à la veille de régner, lui demanda de se laisser mettre en relation par lui avec un gentleman juif, qu'il comptait parmi ses grands amis, et qui attendait dans le salon la faveur de la présentation. Guillaume

(1) *La Libre Parole*, 3 mars.

refusa tout net, et le circoncis dut se retirer.

Le peu de cas que le souverain allemand fait le plus souvent d'eux ne l'empêche pas d'avoir, comme tous les chefs d'Etats, besoin de leur appui financier, et cette situation leur donne une audace et une ambition toujours plus grande. « Le juif, en effet, n'a jamais pu supporter la prospérité avec modération (1). On ne s'étonnera donc pas s'ils commencent à s'agiter en tous lieux avec tant d'arrogance. Au commencement de ce siècle, vers 1900, 500 notables juifs, réunis à Berlin, décidèrent de convoquer un congrès israélite qui eut pour programme de revendiquer la situation politique à laquelle ils prétendent avoir droit en raison de leur nombre, de leur richesse et de leur culture. Ce premier assaut donné au Parlement allemand fut suivi de quelques autres, dans le but de faire tomber les barrières qui les séparent encore de certains pouvoirs. Toute l'histoire prouve que les juifs, aussitôt qu'ils ne sont plus contenus par une série de règlements spéciaux, comme naguère en Angleterre et comme actuellement en Russie, deviennent prédominants à un degré alarmant

(1) ARNOLD WHITE, *The Modern Jew*.

pour la nation, en partie par leurs talents, en partie par la dédaigneuse indifférence de beaucoup d'entre eux pour les lois morales qui gouvernent ordinairement les rapports d'hommes à hommes (1). »

Aux Etats-Unis, et nous terminerons par là cette revue déjà longue des israélites en Europe, plusieurs juifs occupent dans le commerce et la banque des situations élevées comme sur le continent; mais la société new-yorkaise ne les admet encore guère plus que les gens de couleur. Les journaux comiques fourmillent de plaisanteries sur la rapacité, la laideur, le mauvais goût des Youtres. Mais la juiverie de New-York est forte de plus d'un million d'individus et, en une vingtaine d'années, la population israélite de la Nouvelle Angleterre s'est augmentée considérablement (2). L'accroissement doit être encore plus sensible dans les Etats de l'Ouest et du *Far West*, car c'est de ce côté que se dirige la grande majorité des émigrants venus de la Russie et de la Roumanie en passant par la France ou l'Angleterre.

(1) ARNOLD WHITE, *The Modern Jew*.

(2) JACOB RIIS, *The American Review of Reviews*, déc. 1900.

En résumé, sans parler des pays comme la Perse et le Maroc, où le juif est encore l'être vil qui se courbe sous le mépris et l'oppression, sur les 11 millions d'israélites dispersés dans le monde, il y en a bien 8 millions qui mènent une vie de misère et de tribulations. Mais au-dessus de cette tourbe où fermentent les désirs et les énergies de la race et d'où surgissent inopinément les pousses les plus robustes et les plus belles, se dresse une minorité de plus en plus riche et puissante qui domine déjà le monde entier. Le juif ne s'absorbe pas dans les peuples au milieu desquels il vit. Qu'il soit établi en France ou en Angleterre, il est isolé parmi ceux dont il fait profession d'être le concitoyen ; il y a toujours en lui quelque chose qui crie : « Je ne suis pas l'un de vous. » Il a vraiment pour frère le juif russe, le juif polonais, le juif du Levant ou du Maroc, pauvre, pouilleux, superstitieux, ignoble ; tandis que l'Anglais et le Français, au privilège duquel il entend prendre plus que sa part, n'est pour son cœur de sémite qu'un étranger, un méprisable fils de ses oppresseurs.

C'est de ce sentiment indéracinable qu'est sortie l'organisation de cette vaste république dont l'alliance israélite universelle reste le

témoignage vivant et agissant, et qui embrasse aujourd'hui le globe entier.

Qu'on y prenne garde; si les peuples, par un de ces mouvements imprévus que suggèrent l'instinct obscur de la conservation et des forces vitales ignorées ne se révoltent pas contre la prépondérance des israélites et ne trouvent point moyen de refréner leurs ambitions, le jour n'est pas éloigné, pour employer les expressions de M. Arnold White, « où les nations de l'Europe découvriront soudain que la fleur des biens du pays appartient à leurs sujets juifs, et qu'en faisant son œuvre estimée supérieurement humanitaire, la démocratie a travaillé aveuglement et sans le savoir au triomphe de la suprématie juive, en même temps qu'elle perdait la capacité de maintenir à part sa propre existence. »

Le réveil sera terrible, on le peut, hélas! déjà pressentir.

CHAPITRE II

Quelques Types caractéristiques d'Israélites dans l'Histoire de la Littérature Anglaise

BIBLIOGRAPHIE

des principaux ouvrages anglais écrits en faveur
des Juifs ou du Judaïsme

The Expulsion of the Jews from England, in 1290, by
B. L. Abrahams (1895).

Aspects of Judaisme, by Abrahams Israel, and Claude
G. Montefiore.

Short History of Jewish Literature, by Abrahams,
Israel (1906).

Jewish Life in the Middle Ages, by Abrahams, Israel.

Chapters on Jewish Literature, by Abrahams, Israel
(1899).

Records of the Jews in Liverpool, by B. L. Benas (1900).
(Jewish Historical Society, 1897.)

The Celebrities of the Jews, by Rev. Avigdor Chaikin
(Part. I, Sheffield, 1897).

The Jews and English Law, by Henriques, H. S. Q.
(1908).

Sir Moses Montefiore, by Israel Davis.

History of the Jews in England, by Hyamson, Albert-M.
(1907).

Shetaroth : Hebrew Deeds of English Jews, by Myer
David Davis.

The Return of the Jews to England, by Henriques,
H. S. Q. (1908).

Aaron, the Jew, by B. L. Farjeon.

Miriam Rosella, do.

*Jewish Sources and Parallels to the Old English
Romances of King Arthur*, by Rev. Moses Gaster
(Transact. of the Engl. Jewish Hist. Soc., 1887).

Jewish Folk-Lore in the Middle Ages, by Rev. Moses
Gaster.

Romance of Jewish History, by Marion Hartog and
Celia Moss (3 vol.).

Tales of Jewish History, by Marion Hartog and Celia
Moss.

Studies in Jewish Statistics, by Joseph Jacobs.

Jews of Angevin England, (up to 1206) do (1893).

Statistics of Jewish Population in London, etc., by
Joseph Jacobs (1894).

Biographical Sketches of Eminent Jewish Families, by
Rabbi Joseph Kohn Zedek.

Jewish Portraits, by Lady Magnus.

Sir Moses Montefiore, by Lucien Wolf (1884).

The Children of Ghetto, by Israel Zangwill (1892). Sous
le même titre : un drame en 4 actes.

Ghetto Tragedies, by Israel Zangwill (1893).

Dreamers of the Ghetto, do (1898).

They that walk in Darkness, do (1898).

The Mantle of Elijah, do (1900).

Ghetto Comedies, do (1907).

Memoir of Sir Francis Goldsmid, by Marks and Löwry.

Eminent Israelite of the Nineteenth Century, by H. S.
Morais (Philadelphia).

- The Rothschilds*, by John Reeves.
- Judaism and the Social Question*, by Dr Henry Berkwitz.
- Jewish Ideals*, by Joseph Jacobs (1896).
- Jewish Literature and other Essais*, by Gustav Karpeles (American Jewish Publication Society, 1895).
- Georges Eliot and Judaism*, by David Kaufmann (translated by J. E. Ferrier).
- The Jews of Modern Times*, by Rev. D. W. Marks.
- The Jew in English Fiction*, by Dr D. Philipson (Cincinnati).
- Jews as They are*, by C. K. Salaman.
- Studies in Judaism*, by S. Schechter.
- The Influence of the Jews on the progress of the World*, by Simon Wolf.
- History of Yiddish Literature in the Nineteenth Century*, by Leo Wiener.
- The Vale of the Cedars*, by Grace Aguilar.
- David Alroy*, by Lord Beaconsfield.
- The Rebel Queen*, by Walter Besant.
- The Scapegoat*, by Hall Caine.
- Dr Phillips*, by F. Danby (Mrs. A. Frankan).
- Lesser's Dangter*, by Mrs. Andrew Dean.
- Isaac Eller's Money*, do.
- Daniel Deronda*, by George Eliot.
- Orthodox*, by Gerard.
- A Handful of Exoties*, by Samuel Gordon.
- Daughters of Shem*, by do.
- Hermani the Jew*, by A. N. Homer.
- The Jew*, by Kraszewski.
- Reuben Sachs*, by Amy Levy.

- The Hasty Mariage*, a Sketch of Modern life, by Nathan Meritor (Mathias Levy).
- Little Mariam's Holiday Tales*, by Lady Magnus.
- Cecilia*, by Stanley Makower.
- A Son of Israel*, by Rachel Penn (Mrs. E. S. Willard).
- The Son of a Star*, by Dr W. B. Richardson.
- The World and the Cloister*, by O J. Simon.
- The Limb*, by X. L.
- The King of Schnorrers*, by Israel Zangwill.
- Curiosities of Judaism*, by Philip Abraham (1879).
- Yiddish-English Manual*, by Jacobs and Landau.
- Songs of Exile*, by Nina Davis.
- Esther*, a Drama in Verse, by A D. Goody.
- Songs of a Semite*, by Emma Lazarus.
- Songs of Zion*, by Mrs. Henry Lucas.
- The Jewish Year-Book*, annual record of matters jewish.
- Songs of the Ghetto*, by Mario Rosenfeld.
- Modern Judaism investigated*, by Moses Margoliouth.
- Justice to the Jew*, by M. C. Peters.
- The Jewish Question and the Mission to the Jew* (1894).
- The Modern Jew*, by Arnold White.
- The Spirit of Judaism*, by Grace Aguilar.
- The Jewish Faith*, by do.
- The Genius of Judaism*, by Isaac Disraeli.
- Jewish Dreams and realities*, by Henry Hiowzi.
- As Others saw Him*, by Joseph Jacobs.
- Messianic Expectations and Modern Judaism*, by Rabbi Solomon Schinder.
- The Modern Hep! Hep! Hep!* by George Eliot.

A Jewish State : An Attempt at a Modern Solution of the Jewish Question, by Dr Theodor Herzl (translated by S. d'Avigdor).

On the Physical Condition of Jews, by Prof. Mandelstamm.

Progresse of Zionism in England, by Joseph Gowen.

The Status of Jews in England, by L. J. Greenberg.

About the Jews since Bible Times, by Lady Magnus.

Lectures on the Origin and Growth of Religion as illustrated by the Religion of the ancient Hebrews, by Montefiore.

The Evolution of the Messianic idea. A study in the comparative Religion, by Oesterley.

The early Religion of Israël, by J. Robertson.

Publications of the Anglo-Jewish Historical Exhibition. — Office of the *Jewish Chronicle*.

Sketches of Anglo-Jewish History, by J. Picciotto (1875).

Manasseh ben Israël's Mission to Oliver Cromwell, by Lucien Wolf (1901).

Anglia Judaica, 1738, by Tovey.

The Jewish Encyclopedia, 12 vol. (1901).

Think and Thank, Biography of Sir Moses Montefiore, by W. Samuel Copper.

Diaries of Sir Moses and Lady Montefiore, by Dr L. Loewe (1890).

Israël in Europe, by G.-F. Abbott (1908).

Parody in Jewish Literature, by Israël Davidson.

Yddish-English Manual, by Jacob and Landau.

Anti Semitism, Its Causes and Cure, by Sir Andrew Wingate, and Rev. S. H. Wilkman (1907).

Judaism and Christianity; their Agreements and Disagreements, by I. M. Wise.

* * *

Nous bornons cette bibliographie aux ouvrages essentiels qui traitent de l'histoire et du rôle des juifs en Angleterre, et qui peuvent se rapporter à l'étude générale du judaïsme et aux écrits de certains auteurs anglo-juifs. Nous n'avons mentionné ici ni les publications sur le Sionisme, sur la Théologie, le Talmud, les Sermons, la question Russe ou Roumaine, non plus que ceux sur les Rituels, les Cérémonies, la Littérature Rabbinique, les Polémiques, la Philosophie, la Poésie, la Cabale et la Magie, la Législation, la Grammaire, les Etudes d'histoire biblique et autres qui, rien que pour l'Angleterre, formeraient comme livres de référence un volume assez important.

CHAPITRE II

QUELQUES TYPES CARACTÉRISTIQUES D'ISRAÉLITES DANS L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE

Ce serait certes une curieuse et intéressante étude à écrire que celle qui s'appliquerait à déterminer l'influence qu'exerça et qu'exerce encore la Bible, à travers ses différentes versions, sur l'inspiration, le développement et le ton de la littérature anglaise depuis Wiclef. Mais tel n'est point l'objet que nous poursuivons ici. Nous voudrions simplement exposer sous quels traits certains grands écrivains de l'Angleterre ont tour à tour vu, compris, interprété et décrit le type physique et moral du juif et donner une idée exacte de la production littéraire juive dans le Royaume-Uni.

Chaucer, dans une des *Canterbury Tales*, nous parle d'un israélite, vivant au milieu de chrétiens dans une bonne ville d'Asie, protégé par un seigneur du lieu et qui, pour le profit de celui-ci, retirait énormément d'argent de

son usure et de son encre, mais apparaissait comme un être odieux au Christ et aux honnêtes gens qui le suivent. Toutefois, la première figure juive qui nous apparaisse vigoureusement dessinée, parmi les images caractéristiques créées par la fiction anglaise, est celle de Barabbas dans le *Juif de Malte* (*The Rich Jew of Malta*). On connaît la fougue, l'énergie sauvage, hors de toute proportion avec la médiocrité de l'humanité moyenne, qui anime le puissant et farouche génie du grand prédécesseur de Shakespeare, Christopher Marlowe. Ce prodigieux esprit conçu et enfanta Faust près de deux siècles avant Goethe. De même on peut considérer le *Juif de Malte* comme le prototype du *Juif de Venise* et croire que Barabbas ne fut pas inutile à Shakespeare lorsque celui-ci entreprit de composer son immortel Shylock.

La pièce de Marlowe, jouée probablement vers 1588, nous montre en Barabbas un personnage considérable, riche marchand, que Selim Calymath, le fils héritier du Sultan, fait plus tard gouverneur de Malte. Il est à noter que, depuis l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492, toutes les îles de la Méditerranée étaient débarrassées de cette engeance pullu-

lante des Ghettos et que, d'un autre côté, les israélites avaient, dès 1290, été expulsés d'Angleterre, où ils ne furent rappelés que quelques siècles plus tard par Cromwell (1650). Il faut ajouter que le drame de Marlowe a un fondement historique. Le sultan Soliman II avait pour favori un juif nommé Joseph Nassi. Quelques années avant la pièce du dramaturge anglais, Soliman crée ce juif duc de Naxos, en le nommant gouverneur des Cyclades. Il nous faut avouer que nous ignorons si la ressemblance va plus loin, et si Nassi fut un abominable monstre comme Barabbas.

Toute la pièce roule sur les méchancetés atroces de ce juif, en qui Marlowe a condensé tout l'odieux que ses coreligionnaires inspiraient aux citoyens de son temps, non seulement comme descendants des déicides, mais surtout comme usuriers et exploiters haineux et impitoyables des populations chrétiennes. Ce n'était pas après tout, il faut bien y insister, un sentiment purement littéraire, fait de lectures et de légendes courantes qu'exprimait Marlowe en donnant aux vices les plus hideux, aux crimes les plus inexplicables, l'âme d'un juif pour terrain de culture. Le poète avait pu se faire une opinion personnelle et raisonnée.

Nous verrons, en effet, par la suite dans notre résumé historique, que, malgré l'édit d'expulsion d'Edouard, un nombre assez considérable de familles juives étaient demeurées en Angleterre, sans être inquiétées ni dans l'exercice de leur culte ni dans l'exploitation de leurs industries, à charge seulement, lorsque leurs coffres étaient largement remplis d'or, d'en déverser la grosse part entre les mains du roi.

Quoi qu'il en soit, le juif de Marlowe est animé d'une persistante et furieuse haine contre tout ce qui n'est pas lui et sa fille, Abrigail. Encore, maudit-il cette fille avant de mourir, cette unique créature qu'il ait aimé parce que, s'étant faite chrétienne par amour, elle ne voulait plus désormais se prêter aucunement à ses ténébreux et hypocrites desseins, à ses fourberies pitoyables. Les autres personnages, mahométans ou chrétiens, de l'œuvre de Marlowe, sont tous d'ailleurs des égoïstes perfides et cruels, car l'auteur a voulu, il le déclare formellement dans son prologue, mettre à la scène la morale discutable de Machiavel. Il n'en est pas moins vrai que c'est un juif qu'il a choisi pour réaliser le plus complètement son idéal, et tout aussitôt les spectateurs ont sans hésitation ni protestations reconnu et accepté

ce terrible portrait. Dans cette pièce d'une inspiration véritablement sauvage, où tout est tendu et exagéré jusqu'à l'outrance et au monstrueux, Barabbas tient au premier plan la place infamante qui lui revient. Nul de ceux qui le voient opérer, qui le jugent, ne proteste contre la noirceur profonde de son âme, contre la violence blasphématrice de ses paroles, contre l'atrocité injuste et aveugle de ses actes. Tous, au contraire, empoignés par la réalisation saisissante de cette ressemblance caricaturale, s'écrient d'une seule voix vengeresse : *C'est lui ! C'est bien lui ! C'est celui qui nous opprime et dévalise ! C'est le juif !*

Juif hyperbolique, si l'on veut, mais en qui s'épanouissent, comme en une fleur énorme et vénéneuse, tous les caractères et toutes les inconsciences de sa race.

Écoutons-le un instant et dites si vous ne le reconnaissez pas dans ces passages littéralement traduits :

Certains juifs sont méchants, tout aussi bien que
[certains chrétiens ;
mais admettez que la tribu dont je descends
a été tout entière damnée pour ses péchés,
dois-je être, moi, jugé pour ses crimes ?
L'homme qui agit droitement vivra.

Voilà le langage du pharisien, nourri d'orgueil et d'hypocrisie. Qui pourrait en douter lorsqu'il ajoute :

Ce n'est pas pécher de tromper un chrétien,
car les chrétiens eux-mêmes professent le principe
qu'il n'y a pas à garder sa foi avec les hérétiques;
et tous sont hérétiques, qui ne sont pas juifs.

A de tels sophismes il appuie sa haine et sa rage, dont l'expression prend des accents d'une magnifique trivialité :

Nous, les juifs, nous savons ramper comme des épa-
[gneuls quand il nous plaît,
et quand nous grimaçons un sourire, c'est pour
[mordre; cependant notre air est
innocent et inoffensif autant que celui d'un agneau.
J'ai appris à Florence à baiser une main,
à plier les épaules quand on m'appelle chien
et à plonger, d'une courbette aussi basse que celle de
[n'importe quel moine déchaux;
espérant les voir crever de faim dans leur boutique,
ou faire l'objet d'une collecte dans la synagogue,
de sorte que, lorsque le bassin aux offrandes viendra
[devant moi,
pour toute charité je puisse cracher dedans !

La popularité du drame de Marlowe fut de longue durée et se maintint même après que les grands succès de Shakespeare eurent transformé le théâtre anglais. Traduit en allemand,

on jouait encore le *Juif de Malte*, de l'autre côté du Rhin, vers la fin du XVIII^e siècle et, chose curieuse, il excitait les spectateurs à tel degré que, pour les ramener au sang-froid, à un équilibre mental mieux pondéré et les empêcher de se ruer, au sortir du théâtre, sur les représentants en Allemagne de la race maudite, on leur ménageait, immédiatement après le *Juif de Malte*, le spectacle philosophique, philanthropique et lénitif de *Nathan le Sage*, où Lessing a taillé le type de son héros juif sur le patron bienveillant et humanitaire estampillé par les encyclopédistes.

Est-ce le considérable succès de Marlowe qui incita Shakespeare à s'efforcer également de flatter la passion publique en prenant un juif pour protagoniste principal d'une de ses pièces? Doit-on croire qu'en dehors de toute autre considération, il fut séduit par l'intérêt dramatique de la double histoire d'argent et d'amour qu'il sut si merveilleusement nouer et dénouer dans le *Marchand de Venise*? Ce sont là des questions auxquelles il est fort difficile de répondre et qui, en somme, n'ont à nos yeux qu'un très secondaire intérêt. Ces amusantes spéculations de la critique littéraire éprise d'hypothèses sont ici hors de

place. Que Shakespeare ait connu ou non la ballade de *Gernutus*, que Percy a recueilli dans ses *Relics of Ancient Poetry* et qui rappelle par son début le passage de Chaucer mentionné au commencement de ce chapitre :

Dans la ville de Venise, non longtemps en ça,
Un cruel juif avait sa demeure,
Lequel ne vivait entièrement que d'usure,
Comme les écrivains italiens le racontent,

cela ne nous importe guère. Il nous suffit de constater et de confirmer que l'histoire de Portia et de Bassanio est empruntée aux *Gesta Romanorum* et l'épisode de la livre de chair à une nouvelle de Giovanni Fiorentino, intitulée *Il Pecorone*. Il n'est pas cependant sans intérêt de noter que, dès 1579, l'auteur d'un traité sur les abus (*The School of Abuse*), Stephen Gosson, mentionnait une pièce de théâtre jouée au « Bull théâtre » et intitulée *The Jew* (le Juif), où était représenté « l'esprit sanguinaire des usuriers ».

Il n'est, d'ailleurs, nullement prouvé que cette épithète de sanguinaire fasse allusion à la livre de chair et l'on ignore absolument si cette pièce, qui s'est perdue, a pu servir à Shakespeare. En tout cas, la question juive

était à l'ordre du jour et le grand Will était sûr d'intéresser son public en lui en parlant. C'est le cas de répéter s'il y eut plagiat ou copie que le Génie assassine ceux qu'il pille.

On a supposé que Shakespeare avait voulu, en dessinant Shylock, donner non pas un pendant au Barabbas de Marlowe, mais de fournir un contraste. On a même osé prétendre que toute sa sympathie était réservée aux juifs et que le stratagème par lequel Portia amène le jugement final n'était qu'une concession forcée faite au préjugé populaire qui n'aurait certainement pas souffert que le prêteur d'argent s'en allât les braies nettes.

A notre sens, Shylock exprime nettement et simplement la figure vivante et réaliste du juif, dont Barabbas n'est que la grimaçante et primitive caricature. Barabbas prend dans le drame de Marlowe les proportions d'un ogre sauvage; Shylock est maintenu par Shakespeare dans les données normales et se rapproche de la courante humanité. Tous deux cependant sont bien de la même famille, et il n'existe entre l'un et l'autre personnage du théâtre anglais que la différence qui sépare le génie et le caractère dramatique de deux auteurs essentiellement impulsifs.

Shylock, écrivit M. A. Mézières, « est un type puissant qui représente tout un groupe d'individus. Il a les défauts habituels de sa race, la cupidité, l'amour du gain obtenu par des moyens illicites, l'âpreté et la dureté de l'usurier; mais il y joint un sentiment que les natures énergiques éprouvent seules : c'est une rancune profonde contre les chrétiens qui l'ont souvent humilié et le désir de se venger d'eux... Il s'indigne de tout ce que souffre son peuple; il songe avec amertume à l'antiquité et à la sainteté de la race dont il est descendu en voyant les traitements qu'elle subit. Il aime à gagner de l'argent; il ne serait pas juif s'il n'y attachait pas de prix; mais il aime encore mieux se venger. La seule vue d'un chrétien lui inspire une aversion qu'il ne dissimule pas. Méprisé et haï, il rend mépris pour mépris et haine pour haine ».

Y a-t-il un de ces traits, si bien détaillés, qui ne s'applique au Barabbas de Marlowe? Celui-ci, sans doute, a, en plus, la hantise et le prurit du mal; il s'égoutte de donner au sacristain-fossoyeur l'occasion du « glas à sonner et des tombes à creuser »; il a les proportions extrahumaines, — inhumaines, le plus souvent, — des personnages évoqués dans

le cerveau titannique et fou de Kit Marlowe. Mais, pour le reste, Barabbas et Shylock sont semblables. Il n'est pas jusqu'à la tendresse paternelle, l'unique sentiment capable d'émouvoir leur cœur stérilisé qu'ils ne possèdent en commun. De même que Barabbas aime Abigail, Shylock aime Jessica, et ils en sont payés de la même façon.

La seule différence donc, en résumé, que nous puissions découvrir entre eux, — et cette différence est en vérité considérable, — c'est que Shylock est le produit de l'esprit le plus intelligent, le plus large, le plus compliqué, le plus subtile, le plus « humain » qui se soit jamais donné pour tâche d'étudier et de peindre dans toute sa profondeur le cœur de l'homme. Shakespeare eut et nous exprima la compréhension de tout ce qui est humain. En son vaste et lumineux cerveau, les contraires s'harmonisent et les antinomies s'accordent. Il jette son manteau mi-partie, rêve et réalité, sur la grandeur et la bassesse, sur la vertu et le vice, sur l'héroïsme et la trahison, sur l'exploit et le crime, sur l'honneur et la honte, et toujours, dans les plis de ce manteau magnifique, on sent vivre et palpiter, au milieu du tourbillon des passions nobles et

viles, la conscience de l'homme, cette conscience qui lutte, se débat, succombe ou triomphe. C'est bien pourquoi tous les partis, toutes les religions le réclament. Toutes les causes perdues ou désespérées, toutes les revendications, toutes les faiblesses et toutes les plaintes trouvent chez lui de fortifiantes paroles de redressement et de réconfort. Nous ignorons ce que vaut la prétention suivant laquelle Shakespeare appartient à l'Eglise romaine, et vraiment il ne nous intéresse aucunement d'approfondir cette question. Mais, une chose est certaine : c'est qu'il avait l'âme catholique ou, pour mieux dire, universelle.

Ce n'est donc pas pour contraster avec les stupides horreurs du *Juif de Malte*, ni pour protester contre les préjugés de son époque, ni pour exprimer des sentiments de sympathie personnelle, que Shakespeare a fait de Shylock un homme animé de rudes passions, logicien puissant, implacable ennemi du chrétien, père sensible et tendre. C'est qu'il connaissait le fond de la nature humaine et que le juif, comme le Maure, comme Iago, comme Macbeth, comme Hamlet, comme les ambitieux, les guerriers, les jaloux, les traîtres, les amants dont il peuple son théâtre, a sous

son aspect et ses attributs spéciaux ce fond éternel et irréductible d'humanité.

Nous ne nous attarderons pas à reproduire les grands morceaux du *Marchand de Venise*, qui sont dans toutes les mémoires. En somme, Shakespeare, tout aussi bien que Marlowe, conçoit le juif comme un ennemi des peuples parmi lesquels il s'implante, âpre à tirer l'argent et la puissance que l'argent donne, emmagasinant tous les affronts en un trésor de haine vindicative, fort d'un orgueil inlassable, et accessible aux sentiments tendres uniquement pour ceux de sa race, de sa famille et de son sang.

Bien plus tard, l'*Ecole de la Médisance* (*The School of Scandal*), de B. Sheridan (1777) montra de nouveau le juif en scène. L'israélite conçu et mis en action par l'auteur de ce chef-d'œuvre confirme absolument le type de l'hébreu classique; c'est un prêteur d'argent et un usurier sans scrupule. Tout à la fin du XVIII^e siècle, lorsque l'enseignement des philosophes encyclopédistes eut mis à la mode dans l'Europe entière ce que Musset a si bien appelé l'*humanitarerie*, et que le sport favori de la belle société fut de ramasser des serpents gelés pour les réchauffer dans son sein, un dramaturge

fécond, mais d'ordre inférieur, Richard Cumberland, écrivit une sorte de tragi-comédie bourgeoise, intitulée *The Jew*, digne, déclare le rabbin américain, David Philipson, par la noblesse des sentiments, la sympathie envers les persécutés, la bienveillance à l'égard d'Israël, d'être mise à côté du *Nathan le Sage*, de Lessing; mais le rabbin doit déclarer cependant que, comme ouvrage dramatique, celle de Richard Cumberland est indiscutablement supérieure.

C'est une excellente raison pour ne pas s'y arrêter davantage. Disons toutefois que, suivant la poétique particulière à ces réformateurs qui observent la nature dans certaines abstractions de leur cervelle matagrabilisée, les rôles traditionnels sont ici révisés. Tout en étant prêteur sur gages de son métier, — il y a des évidences auxquelles on ne peut se soustraire, — le juif Sheva est charitable et bon, tandis que le juif marchand chrétien, sir Stephen Bertram, est avare et sans pitié. Cela fait qu'un personnage s'écrie : « C'est vous, Sheva, que j'appelle *chrétien*, et c'est le fier et dur marchand que j'appelle *juif*. » A quoi l'hébreu répond avec un fin sourire : « Je ne vous remercie pas du compliment. » Réplique

tout à fait piquante de la part de cet israélite extraordinaire, qu'on nous présente comme ami de la veuve, père de l'orphelin, protecteur du pauvre et philanthrope universel !

Sheva n'est que la reproduction à la scène d'un type déjà inventé par Cumberland, sous le nom d'Abraham, dans une nouvelle dont l'action se passe en Espagne. L'auteur, aussi bien dans la pièce théâtrale que dans le conte, voulait faire « un appel à la charité du genre humain », car, dit-il, dans ses *mémoires* : « Il était grand temps de faire quelque chose pour une race persécutée. » Aussi nul de ses succès d'auteur dramatique ne fut-il plus doux à son cœur.

Le rabbin David Philipson, cité plus haut, qui veut bien reconnaître que le Sheva de Cumberland est aussi invraisemblable et impossible dans l'excès de sa bonté que le Barabbas de Marlowe dans l'excès de sa rage, s'écrie avec émotion à ce propos : « Le juif n'a plus rien d'étroit. Il est cosmopolite, c'est le citoyen de l'univers. Sa religion est large : un seul Dieu, une seule humanité. » Eh ! sans doute, un seul Dieu, dont il est l' élu ; une seule humanité moutonnaire et bêlante, avec

lui pour pasteur toujours prêt à traire et à tondre.

* * *

C'est dans le roman que nous trouverons désormais les principales figures juives de la littérature anglaise. Le vaste et prompt génie de Walter Scott, évocateur de la vie du moyen âge à laquelle il donnait, pour le plaisir de ses lecteurs, le charme de sa nature poétique et sensible, n'a pas pu s'écarter de la tradition littéraire ni de la vérité historique, en peignant le juif d'*Ivanoe*, Isaac d'York. De même que Shylock est un Barabbas intelligent et mesuré, Isaac est un Shylock atténué et moins original. C'est un vrai juif, avec son humilité fausse, sa peur d'être victime, son indifférence aux maux d'autrui, sa persistance à la poursuite de l'or, son égoïsme parfait et son unique tendresse pour sa fille Rebecca, sœur délicieuse des Jessica et des Abigail. Mais ce n'est pas le JUIF : c'est un *individu*, certainement pas le représentant pittoresque et typique d'une race. Scott en avait pris les traits, nous dit son biographe Lockhart, dans les récits que son ami Skene lui avait faits de la vie juive en Allemagne, où le vieux régime des

Ghettos n'était pas aboli. Il en a tiré le meilleur parti et nous a donné un vrai youtre bien vivant, fort couard et audacieux, cramponné à son usure, masquant de bonhomie sa cautèle, se glissant avec la viscosité d'une sangsue entre les barons, les chevaliers du Temple et les dignitaires ecclésiastiques, de la substance desquels il se nourrit et s'engraisse.

On a fait remarquer qu'Isaac d'York n'était, à l'époque de Richard Cœur de Lion et de Jean sans Terre, aucunement astreint à porter un chapeau spécial ni aucun signe indicateur de judaïsme. Ce ne fut, en effet, qu'au concile de Latran, sous le pape Innocent III, en 1215, qu'il fut décrété que les juifs porteraient un insigne en dehors du ghetto, et la mesure ne fut étendue à l'Angleterre que pour le concile d'Oxford, en 1222.

Mais qu'importe le chapeau? Pas plus dans le roman de Walter Scott que dans la société moderne, le juif n'a besoin d'aucun insigne particulier pour qu'on le reconnaisse à son seul aspect. Son visage est caractéristique, ses origines y sont nettement lisibles.

Une autre critique nous paraît mieux fondée. Comment Rebecca, « la belle rose du judaïsme impollué et flétri, dont l'arôme est

si rafraîchissant et si pur », peut-elle aimer un chevalier chrétien, même lorsqu'il se présente comme un malade, un blessé, qu'elle l'a soigné de ses mains expertes et qu'il lui doit la vie, même s'il s'offre à nous comme un modèle de beauté, de tendresse, de courage et d'honneur, tel que fut Ivanoe? Dans l'œuvre de sir Walter Scott, Rebecca, bien plus sûrement que son père, est représentative de la race. Elle en fournit le sentiment intense et raisonné. C'est pourquoi, affirme un écrivain et critique juif, il est *impossible* qu'étant ce qu'on nous la montre, elle puisse éprouver de l'amour pour un paladin chrétien. La femme qui dit au Templier : « Il faut que tu saches, fier chevalier, que nous comptons parmi nous des noms auprès desquels votre noblesse du nord, si vantée, apparaîtrait comme une calebasse à côté d'un cèdre. Tels étaient les princes de Judah. Et il en est maintenant parmi eux qui ne déparent pas une si haute lignée; ainsi sera-t-il de la fille d'Isaac, fils d'Adoni-Kam. » Cette femme, dans le sang bleu de qui bouillonne si véhémement « la première aristocratie du monde », peut bien avoir pitié d'un pauvre chevalier chrétien saignant et souffrant, mais est incapable, même le désira-t-elle, de dé-

choir jusqu'à vraiment l'aimer d'amour, de ce sincère, profond, prodigieux amour qui transforme tout.

Et voilà un nouvel argument en faveur de l'assimilabilité du juif par l'Aryen.

On en rencontre beaucoup d'autres de même nature dans les romans du plus grand écrivain de race juive qui ait eu pour retentissant instrument la solide langue anglaise, Benjamin Disraéli, plus connu désormais sous son dernier nom d'homme d'Etat, lord Beaconsfield. Petit-fils d'un marchand israélite de Venise, chassé en 1748 par l'Inquisition, son père, l'auteur des *Aménités de la Littérature* et de tant d'autres volumes de compilation fort diserte et indiscutablement curieuse, Isaac d'Israéli se querella avec la synagogue et fit baptiser les cinq enfants que lui avait donnés Maria Basevi, sa femme, israélite comme lui.

L'aîné des quatre fils devait être, à plusieurs reprises, le premier Ministre des Royaumes-Unis d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et ajouter aux titres de la souveraine, « protectrice de la Foi », celui d'*Impératrice des Indes*. En lui, le juif a atteint le sommet de la puissance politique et de l'illustration littéraire.

Un caprice de son père l'avait fait chrétien ; et le baptême lui assurait infiniment trop d'avantages pour qu'il ait jamais songé à renier le Christ. Mais il ne renia pas davantage sa race dans ses actes d'homme d'Etat publics et privés, non plus surtout que dans ses nombreuses œuvres d'écrivain. Il protégea Israël non seulement dans les pays qu'il fut appelé à gouverner, mais en tous les lieux du monde accessibles à son influence, chaque fois que l'occasion s'en présenta. C'est ainsi qu'au *Congrès de Berlin* il insista pour qu'en Roumanie tous les habitants eussent des droits égaux, émancipant par là les juifs si nombreux dans cette principauté.

Les propres instincts de sa politique, il les retrouvait dans les atavismes de sa race. Pour lui, le juif était essentiellement *tory* ; il représentait sur terre, depuis près de deux mille ans, l'élément conservateur. Aussi blâma-t-il hautement ceux qui mentent à la fonction qu'ils ont à remplir dans le monde et qui croient servir les intérêts de leurs frères en prêtant leur concours à la révolution. Il a écrit à ce sujet, après la commotion de 1848, des paroles qui, loin de vieillir, trouvent leur application de plus en plus étroite dans le

temps présent : « On rencontre la main du juif dans le dernier déchaînement de l'esprit de destruction en Europe. Une insurrection a lieu contre la tradition et l'aristocratie, contre la religion et la propriété. La destruction du principe sémite, l'extirpation de la religion juive, sous sa force mosaïque ou sous sa forme chrétienne, l'égalité naturelle de l'homme et l'abolition de la propriété, tout cela est proclamé par des sociétés secrètes qui forment des gouvernements provisoires, et l'on trouve des hommes de race juive à la tête de chacun d'eux. Le peuple de Dieu coopère avec des athées ; les plus habiles accumulateurs de la propriété s'allient aux communistes ; la race spéciale et choisie touche la main aux basses castes, à l'écume de l'Europe ! Et tout cela parce qu'ils veulent détruire cette chrétienté ingrate qui leur doit jusqu'à son nom et dont ils ne peuvent plus endurer la tyrannie. »

Sans parler de son roman oriental, *David Alroy*, les livres de lord Beaconsfield qui peignent particulièrement le juif sont *Coningsby* et sa continuation *Tanered*. Ce sont, au premier chef, des romans à thèse, où l'auteur fait soutenir par un personnage grandiose et mystérieux, inquiétant et charmeur,

Sidonia, la théorie de la pérennité de la race, qui constitue, en faveur du *Juif pur sang*, une descendance auprès de laquelle les fils des croisés datent d'hier. Dans ces romans, comme dans un des chapitres de sa biographie de Lord George Bentinck, Disraeli tient à affirmer qu'il appartient à un peuple qui, « dispersé, banni, pillé et humilié pendant des milliers d'années par les pharaons d'Egypte, les rois d'Assyrie, les empereurs romains, les croisés scandinaves, les chefs goths et les Saints Inquisiteurs, n'en a pas moins tenu bon à garder la pureté de la race et est resté jusqu'à ce jour irrépressible, indispensable, plein d'énergie et de génie ».

Disraeli possède, d'ailleurs, une façon particulière, fort caractéristique de cet esprit délié que les scrupules n'entravèrent jamais, de concilier la foi de ses aïeux à celle dont son père lui fit faire profession à douze ans, et qui lui valut sa prodigieuse fortune : « Fils d'Israël, s'écrie-t-il, s'adressant à ses congénères, en vous rappelant que vous avez créé le christianisme, vous pouvez pardonner aux chrétiens même leurs autodafés. »

Un autre écrivain contemporain, que non pas la naissance, cette fois, mais surtout la

philosophie et la philanthropie ont amené à considérer le juif sous le jour purement juif, c'est Mary Ann Evans, qui a rendu célèbre dans le monde entier le pseudonyme de George Eliot. Encore faut-il dire qu'elle subit dans sa première jeunesse l'influence d'une institutrice qui s'appelait Mrs. Lewis, et qu'elle vécut mentalement pendant de longues années avec le positiviste G.-H. Lewes, dont l'ascendance juive n'est aucunement douteuse. C'est dans son dernier roman, *Daniel Deronda*, publié en 1876, près de deux ans avant la mort de Lewes, qu'elle expose le résultat de ses études et de ses méditations sur la vie et les sentiments des juifs modernes.

Un jeune homme, fils d'une cantatrice juive, a été élevé comme chrétien, dans l'ignorance de la religion et de la race de sa mère. Ce n'est qu'à vingt-cinq ans qu'il prend conscience de ce qu'il est par le sang. Dès lors, sous l'influence d'un enthousiasme que l'idée et la fièvre rongent à la fois, de certain Moïsecaï, type juif, le plus pur et le plus haut de toute la littérature d'Outre-Manche, Daniel Deronda, prend en main les intérêts de son peuple et voue toute sa vie à une si grande cause. Il réhabilitera la race juive et en reconstituera la nationalité

en la ramenant à son originaire berceau, la Palestine, où elle se reformera en un admirable peuple dont la place est marquée au grand concert de la civilisation.

Il est probable que le caractère de Moidecai fut suggéré à George Eliot par les souvenirs de G. H. Lewes. Celui-ci, en effet, donne dans ses mémoires le portrait d'un juif allemand nommé Kohn, dont les traits essentiels se retrouvent, avec une indiscutable ressemblance, dans la physionomie intellectuelle et morale du mentor de Daniel Deronda.

Cette dernière production de George Eliot, romancier philosophe, ne fut pas la plus appréciée du public, ni même des juges autorisés et indépendants. Swinburne déclare qu'il n'a pas d'oreilles pour les mélodies de cette « harpe juive », et qu'il « laisse Daniel Deronda à sa place naturelle, au-dessus de la porte du regrattier. » Au contraire, le succès et les éloges furent grands parmi les circoncis, on le peut bien penser. « *Daniel Deronda* est un livre juif, non pas seulement en ce sens qu'il traite des juifs, mais aussi parce qu'il est éminemment calculé pour être compris et apprécié spécialement des juifs. » C'est pourquoi ceux-ci « proclameront toujours avec reconnaissance que

George Eliot a bien mérité du judaïsme ». Telle est l'opinion du docteur David Kaufmann, professeur au Séminaire théologique juif de Buda-Pesth, et telle est aussi celle du monde israélite. Nous ne savons cependant si les docteurs Herzl et Max Nordau montrent assez de gratitude envers la romancière anglaise qui, bien avant eux, avait inventé le Sionisme. Mentionnons en passant la nouvelle intitulée *The Modern Hep, Hep, Hep*, du même auteur, qui est dictée par le même esprit, écrite et dévouée à la poursuite du même but.

Avec Dickens nous rentrons dans la conception traditionnelle du juif et, il faut bien le dire, dans la vérité, non pas que nous prétendions que tous les juifs sont des professeurs de vol et des exploiters d'enfants comme Fagin, qu'il n'y en ait pas d'honorables et d'honnêtes, mais il n'est, hélas ! que trop certain que les pires moyens de gagner de l'argent n'ont rien de répugnant aux yeux de la majorité des gens de cette race, surtout s'il s'agit de gagner cet argent au détriment des chrétiens et des gentils. Même lorsqu'ils ont atteint des positions sociales élevées en richesse, en dignité et en considération, les israélites ont une morale à eux dont ils s'autorisent pour pratiquer des

vilenies profitables au détriment du Goy, et grâce à laquelle ils déforment tellement le sens des mots justice, honneur, probité, qu'ils les adaptent aux plus honteuses spéculations.

Il est vrai que le juif Fagin, d'*Oliver Twist*, a sa contre-partie dans le juif Riah, de *Our Mutual Friend*. Mais Riah n'est pas le personnage principal dans ce roman de la vieillesse de Dickens, et des critiques juifs, comme le rabbin Philipson, n'ont pu s'empêcher de reconnaître que ce modèle israélite de toutes les vertus chrétiennes est tout à fait invraisemblable.

Carlyle et Thackeray ont parlé des juifs incidemment, l'un et l'autre en termes assez durs. Le dernier surtout aime à les dépeindre dans les plus viles conditions et animés des plus bas sentiments. Or, on sait quel observateur pénétrant et fin fut Thackeray, et l'on ne risque guère à dire que, s'il les a peints ainsi, c'est qu'il les a vus, connus, appréciés et jugés tels qu'il les présente.

Depuis, le juif a pullulé dans la fiction anglaise. Durant des années on n'écrivit plus un « roman de société » sans y mettre un juif. Il le faut bien, puisqu'en effet l'israélite a pénétré partout dans la société britannique. Il est

rare qu'il soit antipathique. Au contraire, il est le plus souvent doué de tous les charmes du parfait *gentleman* et de toutes les vertus charitables et désintéressées. Pour apprécier comme il convient la sincérité de telles peintures, il faudrait savoir si le désintéressement du modèle est partagé par le peintre, ou si tant de qualités ne sont pas, directement ou indirectement, prêtées sur la carte à payer?

The Scapegoat (Le Bouc émissaire), dans lequel Hall Caine fait un tableau richement coloré de la vie juive et musulmane au Maroc, les romans et les nouvelles d'Israël Zangwill, écrivain juif de grand talent et d'audace qui choisit d'ordinaire ses sujets dans les souvenirs du Ghetto, doivent être mentionnés à part en cette rapide revue. Le juif n'est, dans ces œuvres et d'autres analogues, ni meilleur ni pire que les autres hommes ; la tendance de ses livres est de faire croire que les traits caractéristiques des juifs modernes sont souvent religieux, lorsqu'ils existent encore ; mais que, comme l'affirme le rabbin David Philipson, « il n'y a pas de traits nationaux juifs », c'est-à-dire qu'un juif ne diffère pas moralement d'un Anglais, d'un Allemand, d'un Américain ou d'un Français. Tel est le mot d'ordre

auquel la plus grande partie des auteurs modernes ne peuvent pas ne pas se conformer, s'ils ne veulent qu'une guerre implacable, ouverte ou sourde, soit faite à leurs productions. Les journaux et les revues qui dispensent la notoriété et propagent les livres nouveaux, ne sont-ils pas, en effet, entre les mains des juifs? Qui ne leur prodiguerait des compliments et des hommages pour parvenir à se les concilier?

Peu d'écrivains ont assez d'indépendance et de respect de leur propre dignité pour parler comme le faisait naguère M. Arnold White, l'auteur de *The Modern Jew*, à propos d'un roman « brillant mais sinistre », intitulé *Dr Phillips* :

C'est un fait assez peu compris qu'ici (à Londres), au cœur d'une grande cité cosmopolite, partageant, s'appropriant ses richesses, existe toute une nation demeurant à part, dans une séparation absolue, qu'elle entretient, dont elle s'enorgueillit et dont elle a honte à la fin.

Toutes les questions brûlantes du moment sont pour eux lettre morte : l'art, la littérature, la politique n'existent pas pour eux. Ils n'ont qu'un seul but : l'acquisition de la richesse.

Ajoutons, pour être exact, que l'acquisition de la richesse est, pour les chefs de cette

race, un moyen d'acquérir la domination, et qu'à ce double but ils font tout servir : politique, science, littérature et art.

Le premier livre anglais écrit par un juif est, dit-on, le recueil intitulé : *Discourses of the Ecclesiastical Polity of the Jews* (1706), par le rabbin Isaac Abendars, qui était professeur d'hébreu à l'Université d'Oxford, dans les premières années du XVIII^e siècle. Un peu plus tard, en 1722, un autre juif, Daniel Israel Lyra Laguna, traduisit en vers les psaumes de David. Cette version eut un succès qui dépassa la synagogue, et je ne serais pas étonné que quelques amateurs de la poésie du siècle passé conservassent encore sur le rayon de ses *poetae minores* favoris *A Faithful Mirror of Life*, car tel est le titre que Lyra Laguna choisit pour en étiqueter sa paraphrase.

On pourrait remonter bien plus haut, presque indéfiniment, si l'on voulait dénombrer et déterminer les canaux par lesquels la pensée juive, en dehors même des grands livres reconnus par les chrétiens comme sacrés, s'est infiltrée dans les manifestations intellectuelles des peuples européens. L'historien, dit James Darmesteter, « rencontre à presque tous les changements de la pensée une action juive,

soit éclatante et visible, soit sourde et latente. Ainsi l'histoire juive longe l'histoire universelle sur toute son étendue, et la pénètre par mille tranches (1) ».

Il dit encore :

Toute une branche de la littérature sort du Ghetto : celle du conte et de la nouvelle ; c'est de la main des traducteurs juifs que la France reçoit ses vieilles fables indiennes, nées au temps de Bouddha sur les bords du Gange, et qui vont avoir une si merveilleuse fortune aux bords de la Seine et de là dans toute l'Europe.

Mais nous ne pouvons pas nous lancer sur cette piste, pour le moment du moins. La part qui revient aux deux races sémitiques, arabe et juive, dans l'instruction et le développement intellectuel de l'Occident par les enseignements de l'Orient, est un sujet qui n'a jamais été traité à fond, et dont il nous faut seulement nous contenter de signaler le rare intérêt en passant, sans songer à en ébaucher l'étude.

Quoi qu'il en soit, les juifs, en Angleterre comme ailleurs, ont compris quel merveilleux instrument de polémique, de propagande, de

(1) *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif.*

persuasion, la presse offre aux esprits entreprenants et vite ils surent tirer un merveilleux parti du livre et surtout du journal. On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à feuilleter la volumineuse compilation de Jacobs et de Wolf intitulée *Bibliotheca Anglo-Judaica*.

Nous montrerons au cours de ces pages que presque toutes les directions et rédactions en chef de journaux et de périodiques influents, politiques, littéraires ou spéciaux, sont, en Angleterre aussi bien qu'en Allemagne et en France, entre les mains des juifs, qui n'ont aucune peine à créer des courants d'opinions dans le sens de leurs intérêts.

Donnons, en appendice à ce chapitre, une longue liste d'ouvrages de mérite et de sujets divers, dus à des juifs. Nous avons, d'autre part, relevé dans les dictionnaires biographiques anglais et contemporains (*Who's Who. Men of the Time*, etc.) plus de soixante-dix noms de journalistes et de publicistes juifs. Un bien plus grand nombre, dont la notoriété n'est pas encore assez grande pour qu'ils figurent dans ces recueils biographiques, affluent et grouillent dans les bureaux de rédaction. Enfin, parmi les derniers *Annuaire*s juifs (*The Jewish Year Book*) se rencontrent

les titres de dix journaux purement israélites, écrits soit en anglais, soit en hébreu, soit en jargon yiddish et publiés dans l'*Empire britannique*, en outre de quelques revues ou magazines dont les deux plus importants sont le *Jewish Quaterly Review* et le recueil édité par la maison Harper, sous le titre *Hebraica* (1).

(1) Voici les titres des journaux et magazines juifs publiés en Angleterre et dans les colonies (1892) et qui constituent l'*Anglo-Jewish Press* :

Jewish Chronicle, 2, Finsbury square, E. C., Londres, hebdomadaire (premier journal anglo-juif, fondé en novembre 1841).

Jewish World, 10, Duke St. Aldagate, Londres, E. C., hebdomadaire.

Jewish Review, (Routledge-Publisher), Londres, annuelle.

Jewish Club Magazine, 35, Porchester, Terr. w. Londres, mensuel.

The Zionist, 2, Park-place, Manchester, mensuel.

Hayehoodi (publié en hébreu), 6, Tenter, St. E. Londres, hebdomadaire.

Jewish Express (Yiddish), Osborn str., C. Londres, quotidien.

Jewish Journal (Yiddish), Osborn str. E. Londres, quotidien.

Jewish Herald, Melbourne (Australie), bi-mensuel.

Hebrew Standard, Sydney (Australie), hebdomadaire.

Canadian Jewish Times, Montreal (Canada), hebdomadaire.

South-african Jewish Chronicle, Johannesburg, hebdomadaire.

La nature cosmopolite de leur esprit comme de leurs intérêts oblige les juifs à posséder partout la presse ou à la soudoyer. Leur dernière entreprise, de ce côté, est tout à fait caractéristique : ils ont, il y a une quinzaine d'années, formé à Bâle une sorte de consortium international dans le but de publier, en diverses langues, la revue hebdomadaire *Die Welt (Le Monde)*, consacrée exclusivement aux œuvres littéraires ayant des tendances sémitiques.

Ils sont, comme on le voit, bien armés, et ils ont des raisons de croire qu'ils tiennent le monde. Ils pourraient se tromper, comme ils l'ont déjà fait tant de fois. En Angleterre comme en France, voilà qu'en dépit de tout, des hommes indépendants et dévoués à leur pays les regardent à l'œuvre, dénoncent les plans qu'ils forment, font la lumière des formidables ressources dont ils disposent, montrent à tous le travail de corruption, de dissolution et de ruine qu'ils poursuivent dans tous les Etats. C'est là le vrai moyen de leur faire échec et de les rendre inoffensifs, *sinon de les supprimer.*

CHAPITRE III

Les Origines d'Israël chez John Bull Simples Notes Historiques

CHAPITRE III

LES ORIGINES D'ISRAËL CHEZ JOHN BULL.

SIMPLES NOTES HISTORIQUES.

Il est assurément fort curieux de connaître par quelle série d'humbles empiétements, par quelles successives intrusions les consanguins de Shylock conquièrent l'Angleterre. Tolérés, puis expulsés au moyen âge, ils reviennent plus audacieux à l'époque des Stuarts, ils se terrent, puis se prodiguent et s'affichent, selon les lois qui les jugulent ou les affranchissent, jusqu'à ce que, dans notre société moderne, se jugeant maîtres par l'égalité des droits civils et politiques, ils se faufilent en grand nombre dans les loges maçonniques, quelquefois sous le masque d'un faux nom, et s'efforcent, aussi bien à la bourse qu'en politique, dans les affaires et dans toutes les agences qui aident à la direction de l'opinion publique, de prédominer par la toute-puissance de l'or ou la pression du pneumatisme financier.

L'histoire est nécessaire à toute étude comme les puits de moellons aux assises d'une construction. Pour ces études primesautières, nous donnons le minimum de fondation afin de franchir les préliminaires avec autant de hâte et de mobilité qu'un commando boer ou qu'un parti de franc-tireur sans grosse artillerie ni *impedimenta* de bagages documentaires.

*
* * *

L'histoire n'enregistre rien touchant la première apparition des juifs en Angleterre (1). Les documents que les anciennes familles juives possédaient sans doute à cet égard ont dû être détruits au cours des persécutions et des exodes que la race eut à subir.

Leur établissement est sûrement bien antérieur à la conquête normande.

Il est très probable que les juifs vinrent en Espagne, au temps des rois David et Salomon, avec les Phéniciens; et de là, la tra-

(1) Voir à ce sujet un très intéressant ouvrage : *The History of the Jews in Great Britain*, by the Rev. Moses Margaliouth (Londres, Richard Bentley, 1851, 3 vol. in-12), auquel nous avons emprunté nombre de nos documents.

versée en Grande-Bretagne n'était guère par bon vent que d'un jour et demi à deux ou trois.

Sir Isaac Newton dit : « Avec ces Phéniciens vinrent une sorte de gens versés dans les mystères religieux. » — Ces gens ne seraient-ils pas des juifs ?

Hérodote appelle les Iles britanniques « Cassitérides », ou îles de l'étain. Strabon se sert du nom *Bretanikè* (βρετανικη); or, ce mot est la corruption des mots hébreux *Barat-Anach*, qui signifient la même chose que *Cassitérides*.

On a remarqué une affinité étroite entre l'idiome gallois et l'hébreu.

— Il y avait des soldats juifs dans les armées romaines; ils étaient nombreux à Rome et dans les provinces occidentales de l'empire. N'ont-ils pas pu entrer en Grande-Bretagne avec Jules César, qui l'envahit deux fois ?

— Josephon ben Gorion, qui vivait sous Hyrcan, parle d'un édit de Jules César garantissant la liberté aux juifs, depuis les bords de la mer Indienne jusqu'au territoire britannique, et d'un autre édit analogue de César-Auguste. Cet édit est mentionné encore dans le calendrier juif anglais.

— Les apôtres qui fondèrent et organisèrent l'église chrétienne en Grande-Bretagne, quels

qu'ils fussent d'ailleurs, Pierre, Paul, Simon Zealotes, Joseph d'Arimathie ou tout autre, étaient certainement de race juive.

Les juifs ne sont mentionnés par les annalistes de la Grande-Bretagne qu'à propos des persécutions, des massacres, des extorsions ou des crucifiements d'enfants.

Whitglaff, roi des Merciens (833), défait par Egbert, se réfugie dans l'abbaye de Croyland, et en reconnaissance confirme à cette abbaye la possession de toutes les terres, domaines et autres dons qui lui ont été accordés par ses prédécesseurs ou par des fidèles, chrétiens ou *juifs*. (INGULPHUS, *History of Croyland Abbey*.)

Canut le Grand bannit les juifs d'Angleterre en 1020 (LINDO, *Calendrier juif*); le fait est confirmé par Basnage, qui dit qu'ils ne revinrent qu'après la conquête. Mais ils ne partirent certainement pas tous.

L'Angleterre possédait déjà quelques sujets israélites au VIII^e siècle, car nous voyons, dès 740, une sévère ordonnance de l'archevêque d'York, Elbright, interdisant à tout chrétien de trafiquer, de loger, voire même de prendre quelque nourriture avec des juifs et surtout d'assister aux fêtes juives.

Mais, ces sémites traités en lépreux étaient encore des objets de curiosité, et ce n'est guère qu'après la venue de Guillaume le Conquérant qu'apparaissent les premières cohortes des mercantis de Judée. Il paraîtrait que le duc de Normandie, fils de Robert le Magnifique, attira après la conquête tous les israélites de Rouen, mais il continua à leur usage la politique d'Edouard le Confesseur dont les lois portaient que les juifs et tous les biens qu'ils détiennent appartiennent au roi qui est leur seul gardien et protecteur et qui peut, s'il lui plaît, les revendiquer comme son bien propre. Les juifs qui suivirent Guillaume sur la grande île avaient déjà écrémé la Normandie, d'autres venaient des plaines lombardes où ils avaient mis *a quia* les fortunes des jeunes seigneurs amoureux et prodigues. Ils prirent pied sur l'antique terre des Angles et on les vit s'établir à Stamford, à Oxford, à Londres et autres villes du Royaume saxon, où, guidés par leur instinct, ainsi que des sauterelles, ils avaient pu flairer d'abondantes récoltes.

Ils s'y firent aussitôt remarquer par leur habileté à accaparer le menu commerce et à faire main-basse sur tous les terrains. En moins de trente années, ces prêteurs à la petite

semaine avaient raflé aux Saxons dans la détresse une partie de leurs biens. Pour ne parler que d'Oxford, ils possédaient, par de sournoises et louches menées, toutes les maisons des paroisses de Saint-Edouard et d'Aldegate. Ils y fondèrent même une manière de collège pour l'étude de la langue hébraïque et trois salles d'enseignement y sont demeurées célèbres : *Moser Hall*, *Jacobs's Hall* et *Lombard's Hall*.

On prétend que Guillaume, le vainqueur d'Harold, les tenait sous sa haute protection en raison des services financiers qu'il en avait reçus ; aussi ne tardèrent-ils pas à pulluler sous les règnes des premiers rois Normands ; ils formèrent à Londres, à Norwich, à Lincoln, à York, à Bristol des colonies importantes, si bien qu'à l'avènement au trône du valeureux Richard I^{er}, Cœur de Lion, ils se trouvaient au nombre de 20,000 pour une population insulaire qui ne comptait alors guère plus de 2,900,000 habitants.

Guillaume le Roux qui convoquait à Londres des conférences d'évêques et de rabbins, protège les juifs ; oblige les convertis à retourner à leur ancienne religion, et reçoit de l'argent des juifs fidèles. On cite l'histoire d'un jeune

israélite converti qui refusa de se soumettre à l'autorité du roi, et de revenir à son ancienne foi; le père réclame alors l'argent qu'il avait donné au roi (60 marcs d'argent), lequel se fit fort prier, et finalement ne rendit que la moitié de la somme.

Guillaume II avait l'habitude de laisser les sièges ecclésiastiques et les bénéfices vacants le plus longtemps possible, pour en toucher les revenus, et c'était à des juifs qu'il en confiait l'administration.

Sous le règne de Henri I^{er}, dit Beauclerc, les israélites prospèrent de façon si inquiétante dans le royaume britannique, que Joffred, abbé de Croyland, doit s'ingénier à l'organisation de missions pour s'opposer à leurs progrès et à leur prosélytisme. Ils possédaient alors des écoles supérieures à celles des chrétiens, à Cambridge, à Oxford, à Lincoln, à York, à Norwich, où l'on enseignait tout ce qui constitue les hautes études : mathématiques, la logique, sciences médicales, chimiques et juridiques, l'histoire des peuples et des religions; peut-être bien même l'astrologie (malgré les défenses formelles de Moïse et des prophètes), car une ancienne médaille juive trouvée à York au début du XIX^e siècle

porte des mots hébreux et des symboles astronomiques qui indiqueraient que bien avant Edouard I^{er} les israélites professèrent la magie et les sciences astrologiques.

Les richesses qu'ils avaient acquises sous le règne de Beauclerc appelèrent sur eux les convoitises et les persécutions et durant près de deux siècles ils eurent à subir de durs traitements.

Comme ils étaient la chose du roi, le roi les frappe à chaque instant de taxes et de contributions extraordinaires. — La populace est excitée contre eux, leurs maisons pillées et brûlées. — Ils sont emprisonnés, soumis à la torture, mis à mort dans les supplices.

Les troubles commencent sous *Etienne de Blois*, qui, à propos d'un meurtre commis par un israélite de Londres, impose à la communauté juive de cette ville une amende de 2,000 livres.

La neuvième année de son règne (1135-1154), *première accusation de crime rituel* : il s'agit du crucifiement d'un enfant, à Norwich, au moment de la Pâque israélite.

Ce meurtre rituel de la Pâque juive est demeuré inoubliable. Le petit crucifié, qui se nommait William, fut mis au nombre des mar-

tyrs chrétiens. Bien qu'il n'ait jamais été officiellement canonisé, il fut sanctifié sous le nom du bienheureux *Saint William de Norwich*. Nombreux sont les ouvrages qui célébrèrent sa légende (1).

Nous pouvons préciser les faits d'autant plus aisément que certain Moine de Norwich, Thomas de Monmouth, les exposa dans un manuscrit rédigé en 1172 et qui fut conservé. A la date où ce moine contait dans tous ses détails ce crime fameux et qui fit date dans l'histoire, le tombeau de l'enfant martyr était déjà un lieu de pèlerinage illustré par des miracles et le culte de Saint William était fort répandu.

(1) Il faut voir à ce sujet les publications suivantes :

The Life and Miracles of Saint William of Norwich, ed. by A. Jessop and M.-R. James. Cambridge, University Press, 1896, xci-303 pages in-8° et 5 planches. — Comparez : R. REUSS, *L'affaire de Tisza-Eszlar*, Strasbourg, 1883; — *L'Enfant de Tolède, Témoignage*, 1887, p. 323; — IS. LÖB, *Le saint enfant de la Guardia*, *Revue des études juives*, t. XV (1889), p. 203; — ID., *Un mémoire de Laurent Ganganelli sur la calomnie du meurtre rituel*, *ibid.*, t. XVIII (1889), p. 179; — H.-L. STRACK, *Der Blutbergglaube*, 4^e éd., Munich, 1892; — S. REINACH, *L'accusation du meurtre rituel*, *Revue des études juives*, t. XXV (1892), p. 161; — JOS. JACOBS, *Little St. Hugh of Lincoln*, Londres, 1894 (extrait de *The Jewish Chronicle*; cité d'après les *Analecta Bolandiana*).

Voici ce récit tel que nous le trouvons résumé dans un article signé S. Berger, qui parut dans la revue *Mélusine* en mars-avril 1897 :

« William était le fils d'un cultivateur des environs de Norwich, la capitale du comté de Norfolk. Pieux et charitable, il était aimé de tous. Depuis l'âge de huit ans, il avait été mis en apprentissage chez un pelletier. Les juifs, qui avaient à faire chez son patron pour l'entretien de leurs pelisses et des fourrures qu'on leur donnait en gage, apprirent à connaître l'enfant quand il fut âgé de douze ans. Depuis quelque temps ils cherchaient un chrétien qu'ils pussent immoler. Le prêtre Godwin Sturt, mari de la tante de l'enfant, et un nommé Wulward, chez qui il logeait, lui reprochaient ces fréquentations. Les juifs alors envoyèrent auprès de l'enfant, le lundi de la semaine sainte de l'an 1144, un homme qui se donna pour le cuisinier de l'archidiacre de Norwich et qui vint l'engager comme valet de cuisine; le tentateur triompha de la résistance de la mère en lui remettant un à-compte de trois shellings. L'agneau fut confié au loup. Une jeune fille qui les suivait vit le séducteur et sa victime entrer dans la maison d'un juif, et la porte se referma sur eux.

» Le mercredi au matin (c'était la Pâque juive), les principaux juifs de l'endroit se réunissent dans cette maison. On saisit l'enfant au milieu de son repas, on le baillonne, on lui noue une corde à nœuds autour de la tête et, après lui avoir rasé la tête, on le pique avec des épines. Alors on le crucifie, comme le Christ, en l'attachant à deux poteaux entre lesquels se trouvait un morceau de bois; on lie la main droite et le pied droit, le pied gauche et la main gauche sont fixés par des clous. Enfin on perce le flanc gauche de l'enfant jusqu'au cœur et, pour effacer la trace de son sang qui coule, on verse sur sa tête de l'eau bouillante. C'est ainsi que mourut l'enfant chrétien. C'était le mercredi saint, 22 mars 1144.

» Un très curieux tableau d'autel, conservé dans une église du Norfolk, à Loddon, et qui remonte au commencement du XV^e siècle, représente cette scène avec une grande exactitude, d'après notre texte.

» Comme le juif Eléazar, dans la maison duquel le crime avait été commis, s'en allait avec un compagnon, le lendemain matin, déposer le corps de la victime dans le bois dit Thorpe Wood, un bourgeois de Norwich, Ael-

ward Ded, qui faisait le tour des sanctuaires de l'endroit, les rencontra. Se défiant du sac qui était posé sur le garot du cheval, il le tâta et reconnut un corps humain, mais le shériff John, que les juifs avaient soudoyé, lui fit jurer qu'il ne dirait rien. C'est cinq ans après que, sur son lit de mort, Aelward avoua sa dissimulation au moine Wichemann et à un prêtre de Saint-Nicolas.

» Le vendredi saint, vers le soir, on vit en plusieurs endroits reluire une vive lumière, dont les rayons indiquaient l'endroit où avait été caché le corps de l'enfant. Henri de Sprowston, forestier et jadis chef d'écurie de l'évêque Ebrard, et une veuve, Legarda, qui soignait les malades auprès de la chapelle de Sainte-Madeleine, ainsi que ses pauvres, virent ces singuliers rayonnements. Au matin, Legarda va à la forêt et elle trouve étendu au pied d'un chêne l'enfant vêtu et chaussé et la tête meurtrie comme nous avons dit. Deux corbeaux essayaient en vain de becqueter le corps et une force miraculeuse les faisait retomber à chaque fois (ce fait est imité de la vie de saint Colomban). La femme chasse les oiseaux, fait sa prière et rentre à sa maison. A son tour, Henri de Sprowston, guidé par un paysan,

arriva auprès du corps de l'enfant et vit le baillon et les blessures, mais il renvoya au lundi de Pâques le soin d'enterrer le corps. La foule accourt et aussitôt on prononce le nom des juifs. La crainte du shériff empêche seule les habitants de mettre la main sur eux. Pendant qu'on mettait au tombeau le corps de l'enfant, un parfum délicieux, tel que celui des fleurs et des herbes des champs, se répandit autour de lui.

» Le prêtre Godwin Sturt, mari de la tante de l'enfant, accompagné de son fils, le diacre Alexandre, et de Robert, frère du martyr, s'en va à la tombe et il la rouvre pour reconnaître le corps ; il le trouve merveilleusement conservé et répandant le parfum le plus doux. A la prochaine assemblée du clergé, Godwin dénonce à l'évêque les juifs comme les meurtriers. Cités devant le doyen de Norwich, les juifs recourent à la protection du shériff, qui leur interdit d'abord de comparaître, puis les accompagne devant le synode, se retire avec eux, couvrant leur retraite, et leur donne enfin asile dans son château-fort. L'affaire étant ainsi arrêtée par l'opposition du magistrat, les gens d'église se bornent à transporter en grande pompe les restes de l'enfant martyr

dans le cimetière des moines, auprès de la cathédrale. Il y avait trente-deux jours que l'enfant était mort, son corps était intact, ses membres étaient flexibles et son corps répandait l'odeur des herbes et des fleurs. »

Les juifs coupables de l'assassinat de William moururent tous, paraît-il, de male mort. Le chef du complot Eléazar fut tué par un chevalier, son créancier, qu'il avait voulu rançonner. Le shériff John ayant eu l'outrecuidance de vouloir annuler l'élection d'un évêque fut puni par une fin pitoyable et cruelle.

Deux accusations de ce genre se renouvelèrent sous *Henry II* (1154-1189), dont l'une à Gloucester le 18 mars 1168. On trouva dans la Severn, à Gloucester, le corps mutilé d'un enfant nommé Harold; le cadavre portait des traces de brûlure, on voyait des épines enfoncées dans la tête et dans les aisselles. Les juifs furent accusés du meurtre.

Les moines et prêtres empruntaient alors aux juifs qui prenaient les vases ou vêtement sacrés pour gages; puis ils se plaignaient, et les prêteurs étaient condamnés à des fortes amendes.

Un des griefs de Henry II Plantagenet, contre son ministre, grand chancelier d'An-

gleterre, l'archevêque de Cantorbery, Thomas Becket, qu'il fit assassiner, était relatif à une somme de 500 livres que celui-ci avait empruntée à un réprouvé sur la garantie du roi.

Nombreuses furent les exactions qui frappaient tantôt la communauté tout entière, tantôt des particuliers.

Pour se préparer à la croisade, le roi imposa une contribution de 60,000 livres aux juifs, tandis qu'il n'en demandait que 70,000 au reste de ses sujets.

Les israélites furent alors accusés d'avoir crucifié, à Bury-St-Edmunds, en 1181, un enfant du nom de Robert, à qui l'on éleva un tombeau où, comme sur celui de William, se faisaient des miracles.

La mort du roi à Chinon, en 1189, les soula-gea au moment propice.

Il leur avait accordé le droit d'avoir un cimetière hors de l'enceinte de chacune des villes où ils habitaient; jusque-là ils n'en avaient qu'un, près de Londres, dans la paroisse de St-Giles, Cripplegate, appelé « le Jardin des juifs ».

Le fameux rabbin espagnol Aben Ezra visite alors l'Angleterre, y enseigne, y écrit plusieurs de ses livres.

Beaucoup de juifs étaient alors des médecins excellents, accusés de sorcellerie et d'art cabalistique, pour leurs cures merveilleuses.

Le premier acte de Richard Cœur de Lion (1189-1199) fut de défendre aux femmes et aux juifs d'approcher du palais pendant la cérémonie du couronnement.

Précisément, ce jour-là, des députés israélites des villes de province, ignorant sans doute cette défense, arrivèrent porteurs de grands présents par lesquels ils espéraient se concilier les faveurs du nouveau roi. Repoussés par les gardes, ils sont maltraités par la foule qui, s'excitant de plus en plus, se met à tuer les juifs londoniens, à piller et à brûler leurs maisons : le désordre dura toute la nuit. Trois personnes furent punies de mort : l'une, parce qu'elle avait pillé la demeure d'un chrétien et non d'un juif; les deux autres, parce qu'en mettant le feu à la maison d'un hébreu elles avaient fait courir aux maisons chrétiennes contiguës un danger d'incendie.

Le rabin Jacob d'Orléans périt dans ce tumulte (1190).

Le résultat fut que les juifs donnèrent au roi Richard, qui consentait à s'en servir, sans pour cela se décider tout d'abord à les favori-

ser, des sommes considérables pour son expédition en Terre Sainte au début de la troisième Croisade. Ces sommes augmentèrent de jour en jour et Richard enfin s'engagea, mais seulement pour la forme, à déclarer, dans une proclamation spéciale, qu'il prenait les Hébreux désormais sous sa protection.

Mais l'élan donné à la fureur du peuple et à l'esprit de persécution ne put être réprimé facilement. A Norwich, à Lynn, dans le Norfolk, et dans beaucoup d'autres villes importantes, des massacres eurent lieu. A Dunstable et dans de nombreuses cités anglaises, les israélites se convertirent en masse pour échapper aux mauvais traitements qui les menaçaient de toutes parts.

A Lynn, le signal du massacre fut donné par les juifs eux-mêmes qui poursuivaient un de leurs frères renégat pour le mettre à mort.

A Stamford, à Lincoln, les croisés excitent la foule contre les juifs, dont les biens doivent être employés pour l'œuvre de Dieu. Ce sont durant de longs jours tueries et pillage. Plusieurs israélites durent se réfugier dans la forteresse commandant la ville et acheter par l'offre de fortes sommes, plutôt qu'obtenir du gouverneur, abri et protection.

A York, 1,500 juifs se réfugient dans la forteresse avec leurs femmes et leurs enfants, y soutiennent un véritable siège et, quand la résistance devient impossible, s'entr'égorgent ou se font périr dans les flammes des incendies allumés. Le peuple aveugle dans sa haine, massacre tous ceux qu'il peut saisir.

A son retour de captivité, Richard Cœur de Lion établit l'*Echiquier des juifs*, sorte de Cour de justice, aussi appelée *Chambre de l'Etoile* (*Star Chamber*), à laquelle chaque hébreu devait déclarer le détail de tous ses biens et qui devait recevoir le dépôt de tous les actes (ventes, achats, prêts) où un juif était partie. C'était une machine bien inventée pour pressurer tout le peuple par l'intermédiaire du juif et cela ne contribua pas peu à augmenter les fervents de vengeance contre les fils de judas.

Le frère de Richard Cœur de Lion, quatrième fils de Henri II et d'Eléonore d'Aquitaine, voulut, dès son avènement au trône (1199-1216), conquérir les sympathies du monde israélite en amadouant ses sujets hébreux. On sait ce que fut Jean sans Terre, prince félin, cruel, astucieux et roi sanguinaire. Pour son début, il désigna un grand Rabin : Jacob le Juif, de Londres, dont la juridiction s'éten-

daît sur tous les judaïsants du royaume. De plus, il reconnut le pouvoir des rabbins comme juges dans tous différends entre coreligionnaires et en conformité avec leurs lois spéciales. Les différends entre juifs et chrétiens étaient jugés par un tribunal spécial devant un jury d'israélites qui prêtaient serment sur un rouleau de parchemin contenant les cinq livres du Pentateuque. Ces privilèges avaient coûté, aux bons sémites une somme évaluée à environ quatre mille marcs d'or (1).

La vindicte populaire ne fut pas amoindrie. Elle se manifesta publiquement en de nombreuses occasions contre la tribu maudite. Le Roi prit prétexte de ces hostilités pour adresser une lettre sévère au premier magistrat de Londres, lui rappelant que les israélites devaient être considérés comme étant désormais directement sous sa protection.

Cette protection, malgré les persécutions accidentelles, avait cependant permis aux habiles brocanteurs, prêteurs et usuriers que sont, presque sans exception les fils de Sem, de s'enrichir colossalement.

(1) Le marc valait 13 shillings et 4 pences de la monnaie d'alors.

C'était là sans doute que les attendait Jean sans Terre, qui, avisé de l'amas de leurs trésors, ne se priva pas, comme il en avait sans doute depuis longtemps formé le projet, de pressurer la bonne éponge à pactole. En 1210, il impose une taille de 60,000 marcs. Inutile de chercher une échappatoire : qui ne paie pas est saisi, emprisonné et torturé.

Tout sujet juif ou juive doit déclarer le montant exact et démontré de sa fortune sous peine d'être mis en étroite géole et régulièrement taquiné soir ou matin.

Aux récalcitrants on crevait un œil. Il y en eut assurément beaucoup. De là vint cette locution : « Ça vaut bien un œil de juif. »

Abraham de Bristol, taxé à 10,300 marcs d'argent, se laissa arracher une dent chaque jour pendant sept jours consécutifs, le huitième jour, il ne lui en restait qu'une ; il se décida à la conserver et en conséquence il paya la somme demandée.

D'autres taxes succédèrent à celle-ci. Le Roi donna à ses favoris quittance de leurs dettes envers les juifs ; ils prenaient d'ailleurs sans la moindre vergogne les maisons de ceux-ci pour en faire don aux seigneurs de sa cour (Isaac de Norwich et le comte de Ferrais).

La grande Charte des Libertés anglaises contient deux articles limitant les droits des juifs vis-à-vis de leurs créanciers et des héritiers de ceux-ci.

Pendant les troubles qui précédèrent la signature de cette charte par le Roi, les barons démolirent à ras de terre des maisons juives afin d'y trouver tous les matériaux nécessaires à réparer les remparts de la cité.

Richard, prieur de Bermudsen, éleva une maison pour les juifs convertis (1213). Elle fut pieusement consacrée à Saint-Thomas.

Après la victoire de Jean sur les Ecossais à Berwick, le Roi prit les juifs comme exécuteurs de ses hautes œuvres sur les prisonniers condamnés à mort.

« Pendant toute la période de l'âge des ténèbres le rôle du juif reste constamment subordonné aux volontés du Roi. C'est du moins ce que nous expose avec une grande profondeur de jugement un critique et sociologue anonyme anglais (1). Il réapparaît aux XI^e et XII^e siècles avec la Renaissance. La

(1) Voy. le magazine *The Eye-witness*, « The Jewish Question », article non signé, attribué sans qu'on le puisse affirmer, à l'éditeur de cette revue, numéro du 7 septembre 1911.

situation active de l'Europe durant cette période exige de nouveau son concours, et, pour la seconde fois au cours de l'histoire européenne, le voici devenu universellement important. C'est lui qui finance partout durant la première partie du moyen âge. Que ceux qui parlent de la grande puissance financière du juif actuel sachent que cette situation a son parallèle dans le passé et un parallèle qui prouve que la puissance financière du juif d'alors fut beaucoup plus forte que de nos jours. La construction de nos grandes cathédrales, de nos grandes abbayes, on pourrait dire toute la vie financière de cette époque, dépendait des capitaux accumulés par les juifs grâce à leurs prêts usuraires à la chrétienté productive. Un fait intéressant à constater succède à cette période florissante pour la race israélite. Le juif devient pauvre. Le hasard le ruine. On ne le dépouille pas, loin de là, car, avant sa débâcle, ses énormes richesses sont attentivement protégées par l'État contre les explosions occasionnelles de la fureur populaire.

» Lorsqu'il commence à perdre son argent, c'est-à-dire au cours du XIII^e siècle, ses ennuis reviennent. Mais des signes avant-

coureurs de la débâcle se manifestent avant la fin du XII^e siècle. Les fonds prêtés pour les Croisades sont mal gardés. Cette domination séculaire des juifs dans la finance porte des fruits fort amers ; néanmoins, le péril et la dégradation réels ne leur arrivent qu'avec la pauvreté et, s'ils sont alors chassés d'Angleterre, s'ils perdent leur prestige d'un bout à l'autre des autres contrées occidentales, c'est parce qu'ils cessent alors d'être les banquiers de l'Occident. »

Arrivons à Henry III (1216-1272), en nous référant encore à l'*Histoire des juifs en Grande-Bretagne*, par le Rév. Moses Margoliouth, leur coreligionnaire si bienveillant et si pitoyable à leurs misères et à leurs souffrances, si aveugle sur leurs méfaits.

Durant la minorité de Henri III, les israélites d'Angleterre se virent protégés et purent négocier en paix sans être inquiétés. Ils portaient le costume oriental qui les distinguait toujours des *Englishers* et les désignait à la haine ou au dédain du peuple dont ils étaient les usuriers rapaces, les prêteurs durs, exigeants jusqu'à la cruauté. Cependant, en plus de leur habit levantin, il leur fallait arborer sur la poitrine, comme signe distinctif, deux

larges bandes blanches faites de toile ou de parchemin, c'est-à-dire bien visibles. Beaucoup de leurs frères d'Orient ou d'Occident arrivaient, à cette époque, en Angleterre, attirés par le gain. Ils y étaient fort mal accueillis par la population, surtout par les autorités des « Cinq Ports ». Le gouvernement du Roi devait souvent s'efforcer de mettre bon ordre pour que les nouveaux débarqués puissent être hospitalisés sur terre anglaise et accueillis avec un esprit de tolérance.

Cependant, il y avait parfois conflit entre l'autorité ecclésiastique et le pouvoir royal. L'archevêque de Canterbury et l'évêque de Lincoln lançaient des mandements aux fidèles pour leur rappeler que les israélites devaient être considérés comme hors l'Eglise, c'est-à-dire tenus rigoureusement à part afin qu'aucune relation ne puisse être consentie avec ces réprouvés sous peine d'affliger le Dieu des Chrétiens.

Vers 1230, les persécutions contre les israélites engraissés par l'usure recommence. Tout juif qui se veut convertir est dépouillé de ses biens au profit du Roi qui fonde de nouveau un asile pour les hébreux convertis.

A Londres, durant leurs années de quiétude,

ils avaient construit une somptueuse synagogue, plus opulente d'aspect que toutes les églises de la grande cité. Le roi Henry III n'hésita pas à s'en saisir pour en faire don aux frères de Saint-Antoine de Vérone. De même, les juifs durent contribuer aux frais de la reconstruction et de l'ornementation de l'abbaye de Westminster.

C'est sous ce règne que furent commis les crimes rituels dont nous avons parlé plus haut qui exaspèrent la population de Norwich et qui sont demeurés légendaires en Angleterre. Des israélites accusés d'avoir circoncis un enfant chrétien furent écartelés ou pendus, tandis que leurs biens étaient aussitôt confisqués à la requête et au profit du Roi.

En 1240, le juif Jacob de Norwich fut accusé d'un crime rituel de même nature. L'affaire fit grand bruit durant plus de quatre ans ; les tribunaux ecclésiastiques s'en saisirent et condamnèrent quatre fils de Judas à être écartelés et pendus. La populace déchaînée brûla leurs maisons.

Quelques autres crimes rituels mystérieux eurent encore lieu à Norwich, à Gladstonbury et à Lincoln. On cite l'enfant d'Herbert noyé à Huntigdon, puis, en 1192, on fit grand bruit

d'un enfant crucifié à Winchester, à peu près dans les mêmes conditions que le petit William de Norwich. Ces crucifiements d'enfants chrétiens, dont le sang était livré aux fanatiques, constituent des meurtres inexplicables, tel ce cadavre de baby trouvé à Londres en 1244 avec des caractères hébraïques sur les cuisses, les bras et la poitrine et des marques de mauvais traitements sur tout le corps. Les inscriptions indiquaient le nom des parents et portaient que l'infortuné avait été vendu à Israël. Le reste était indéchiffrable. Précisément, certains juifs venaient de s'enfuir de Londres pour n'y plus revenir. La colère populaire grondait.

On a nié ces crimes rituels essentiellement israélites, mais les témoignages sont assez nombreux pour que le doute ne soit plus possible. Aujourd'hui même les meurtres rituels ne sont pas rares en Orient. Certaines sectes hébraïques occultes et superstitieuses pratiquent volontiers ces affreux sacrifices humains, à cette question :

Pourquoi les juifs commettent-ils des crimes rituels? un historien d'Israël répond nettement par la série des raisons suivantes :

— Pour célébrer la pâque : on mêle le sang au pain sans levain ;

— Pour se débarrasser de leur odeur spéciale;

— Pour faire des philtres amoureux;

— Pour arrêter l'hémorragie à la circoncision de leurs enfants;

— Pour guérir les maladies secrètes;

— Pour la cérémonie du mariage entre juifs;

— Pour oindre les mains du rabbin au moment de la bénédiction dans les synagogues;

— Pour faciliter l'accouchement des femmes juives;

— Pour rendre les sacrifices plus agréables à Jéhovah;

— Pour donner la sainte onction aux juifs mourants et leur assurer ainsi la vie éternelle;

— Pour évoquer les démons et les obliger à répondre à toutes les questions.

Le peuple hébreu ne fut donc pas aussi libéré des superstitions qu'on a bien voulu le dire. Dans la basse classe il se rencontre une crédulité fanatique et aveugle qui porte certains illuminés à devenir sacrificateurs d'enfants. Le célèbre sir Richard Burton, le voyageur anglais, écrivit un livre qui, bien que très indépendant d'idées, fournit quantité de preuves de ces coutumes sanguinaires dans quelques rares catégories d'hébreux qui consi-

dèrent le sacrifice d'un chrétien ou d'un infidèle comme agréable à Iaveh.

Parmi les meurtres rituels du temps de Henry III, rappelons celui d'un enfant crucifié à Lincoln, âgé de huit ans et qui se nommait Hugo. Après l'avoir engraisé pendant dix jours avec du pain blanc et du lait, ses bourreaux pratiquèrent sur lui toutes les cérémonies de la passion. Ses entrailles furent enlevées afin de servir aux maléfices. Enterré trois fois, trois fois la terre rejeta le cadavre. Le corps fut, enfin, précipité dans un puits de la maison du supplice où sa mère retrouva le cadavre. Le maître de la maison, après aveux répétés avant sa mise à mort, fut écartelé; quatre-vingt-dix-neuf juifs reconnus comme complices furent également exécutés.

Parmi les anecdotes des vieilles chroniques du XIII^e siècle, on peut citer celle-ci :

Abraham, riche juif de Berkhamsted, fit mettre une statue de la Vierge Mère dans un lieu indécent (les latrines?). Il s'amusa à la couvrir d'ordure. Il commanda à sa femme, la belle Flora, d'en faire autant. Celle-ci, dégoûtée, s'y refusa, et le juif, convaincu sans doute qu'il se conformait au précepte du Deutéronome (XIII, 6-9), l'étrangla.

Découvert, il fut jeté dans un cul de basse-fosse de la Tour de Londres. Il obtint sa grâce au prix de 700 marcs et contre la promesse de dénoncer ceux de ses coreligionnaires qui dissimulaient leurs richesses, ce qu'il fit avec beaucoup de zèle.

Pour permettre à l'éponge de se gonfler à mesure que la main royale la pressait, un acte du Parlement, vers le milieu du règne, autorisa les juifs à faire l'usure. Mais cette tolérance astucieuse ne fut que temporaire.

La vingt-septième année qui suivit son accès au trône, Henri III rendit un édit, d'accord avec les autorités ecclésiastiques, qui témoignait d'une grande sévérité contre les juifs, ceux-ci s'y trouvaient mis tout à fait à part du reste de la population parmi les infidèles réprouvés.

Lors de l'envahissement de Londres par les barons révoltés contre le Roi qui s'était enfermé dans la Tour, un de leurs chefs, John Fitz-John, tua de sang-froid le plus riche juif de Londres, Kokben Abraham; 600 ou 700 autres furent massacrés et une synagogue nouvelle fut détruite.

Des villes comme Newcastle, Derby, Southampton, Wycomb, Newbury, etc., obtinrent

des chartes leur permettant de ne point recevoir de juifs et même de renvoyer ceux qui s'y trouvaient déjà installés.

Après la bataille de Lewes, désastreuse pour le parti royal, le peuple s'emporta en violences contre les juifs. A Londres, beaucoup échappèrent au massacre en se réfugiant dans la Tour, dont le connétable leur fit ouvrir les portes. Une proclamation du Roi vint enfin, leur garantissant paix et protection relative.

Vers la fin du règne, les biens fonciers des juifs prenant des proportions dangereuses, le Roi publia un édit défendant aux juifs d'acquérir et de conserver toute terre libre, leur intimant de se limiter aux maisons qu'ils habitent et leur interdisant tout rapport domestique ou intime avec les chrétiens (24 juillet, 54^e année du règne qui dura cinquante-six ans). Le total des sommes extorquées par Henry III d'Angleterre a été fait en partie. Il dépasse 400,000 marcs, c'est-à-dire, pour l'époque, près de 4 millions de livres, dont il est difficile d'évaluer le prix relatif actuel d'après le renchérissement de l'argent.

Edouard I^{er} (1273-1307) fut encore plus systématiquement rigoureux et exacteur que son père vis-à-vis des israélites qui, au moment où

il prit le pouvoir, étaient exécrés par la population, accusés de magie, de fausse monnaie, de fabrication d'actes illicites, de crimes effroyables et réduits à se cacher, à se terrer dans leurs ghetti pour ne pas être maltraités par les chrétiens qui les traquaient et pourchassaient avec toute l'âpreté qu'apportent les persécuteurs en matière de religion.

On écrivit des commentaires sur leurs préjugés religieux, sur leur usure, leur avarice, leur manque absolu de scrupule dans l'organisation de leur fortune et sur leurs impitoyables procédés contre les malheureux incapables de leur rembourser capital et inavouables intérêts.

Edouard I^{er} publia le *Statutum de judaïsimo* (1275), interdisant l'usure aux juifs et limitant leurs droits sur leurs débiteurs; taillables seulement selon le bon plaisir du Roi; tous les israélites au-dessus de sept ans durent porter visiblement deux bandes de taffeta jaunes; il leur assigna enfin des villes de résidence.

Ce fut alors que les hébreux commencèrent à s'élever contre la religion chrétienne, religion qui ne peut venir d'un Dieu de miséricorde, puisqu'elle permet de telles cruautés.

En 1279, nouvel édit : tout juif surpris à nier

ou à ironiser la divinité du Christ sera mis à mort. L'insigne jaune sera porté par les juives comme par les juifs.

Deux cent nonante-quatre juifs furent mis à mort comme faux monnayeurs ou rogneurs de monnaie au début du règne.

En 1287, le 11 mai, tous les juifs d'Angleterre furent emprisonnés la même nuit, puis relâchés contre une rançon de 20,000 livres d'argent.

La haine du peuple devient de plus en plus grande. Leur expulsion est demandée partout.

Ce fut vers 1290 que fut lancé l'Edit de bannissement. On estime à environ 15 à 16,000 le nombre des israélites qui quittèrent l'Angleterre, mais tous ne partirent point. Un nombre assez important, qu'il est impossible de pouvoir évaluer, demeura sur le sol de la Grande-Bretagne, préférant abandonner la pratique d'une religion qui n'était plus tolérée, que d'abandonner des négoes fort lucratifs. Cependant, ces récalcitrants se tenaient peu en évidence, évitant de faire parler d'eux et demeurant humbles et obséquieux. Parmi les bannis se trouvait Nicolaüs de Lyra, élève d'Oxford, auteur d'un commentaire sur *Le Vieux et le Nouveau Testament*, une des plus

brillantes lumières de l'Espagne, véritable précurseur de Luther, qui se fit chrétien à Paris.

Le révérend Moses Margoliouth, dans son *Histoire des Juifs en Grande-Bretagne*, ne manque pas de dire quelle fut la persévérance et la ferme conduite des israélites au milieu des oppressions et des continuelles souffrances subies à ces heures sombres de la persécution. « Le courage qu'ils montrèrent, déclare-t-il, à braver tous les dangers et toutes les difficultés pour poursuivre la richesse, est une preuve caractéristique de leur opiniâtreté et de leur valeur. » Il ne reconnaît guère que les mœurs usuraires de ses coreligionnaires étaient devenus un danger pour le peuple anglais et que le roi Edouard, pour protéger ses sujets, avait été amené par la force des choses à l'Edit d'exil de tous les hébreux qui épargna peut-être au pays une sorte de guerre civile, tellement l'esprit public se trouvait alors déchaîné contre les circoncis.

Les maisons, les biens, les bibliothèques des enfants d'Israël furent rigoureusement confisqués. Il y avait dans ce butin des trésors et des œuvres inestimables. Roger Bacon, le merveilleux savant qu'on nomma le *docteur admirable*, raconte avoir découvert dans ces

bibliothèques judaïques des livres précieux et rares, des manuscrits de prodigieux intérêt dont il avoue avoir tiré le plus grand parti.

Après cet exode, qui se poursuivit jusqu'au delà de 1791, la Grande-Bretagne se vit libérée de ses tyrans financiers pendant près de trois cent cinquante années. Où furent alors ces errants ? vers quels ports d'Orient s'abattirent ces rongeurs ? on ne saurait le dire. Ils se répandirent un peu partout, principalement à Venise et en Orient.

Ils ne réapparurent à Londres qu'après la mort de Charles I^{er}. Ils y arrivaient alors, sentant l'époque troublée, presque en conquérants, les poches pleines, la mine assurée. Ils offraient à Cromwell, pour qu'il reconnût leurs droits d'établissement en Angleterre, une somme de 500,000 livres sterling pour le *Commonwealth* ou République britannique.

Pour ces 12,500,000 francs ils demandaient qu'on leur cédât la cathédrale de Saint-Paul, alors désaffectée, et la merveilleuse bibliothèque Bodléienne d'Oxford, dont ils désiraient faire des synagogues. Le gouvernement de Cromwell s'y refusa, et ce ne fut qu'un peu plus tard que le rabbi Menasseh Ben Israël, d'Amsterdam, reçut la permission

de se rendre sur le territoire anglais et d'y fonder une nouvelle colonie d'israélites à Londres.

Tous les juifs, répétons-le, n'avaient pas, d'ailleurs, quitté l'Angleterre après l'édit d'Edouard I^{er}. Il y avait toujours eu un ghetto ou *Jewry* dans les grandes villes. Mais les habitants de ces juiveries menaient une vie sordide et restaient parqués dans le mépris public.

Ces nouveaux immigrants sémites étaient presque tous originaires de Hollande ou d'Allemagne, et aucun costume spécial ne les distinguait plus des autres hommes. Ils se donnaient pour mission d'être des agents intermédiaires entre les négociants de la Cité et leurs frères levantins.

Les premiers juifs débarqués se rendirent en corps à Huntingdon, lieu de naissance de Cromwell, sous couleur d'y puiser des renseignements sur la famille du Protecteur ; ils affirmaient qu'ils étaient assurés de découvrir en lui le Messie qui leur était promis, mais le grand Olivier se révolta à l'audition de ces basses flatteries et, s'adressant à l'envoyé oriental d'Israël, le rabbin Jabob-ben-Uzriel, lui fit comprendre que, loin de lui être

agréables, les juifs du Levant risquaient de l'exposer aux risées du Parlement.

Un peu plus tard, le rabbi Menasseh-ben-Israël, d'Amsterdam, reçut la permission de rendre en Angleterre et d'y fonder une nouvelle colonie d'israélites. Il eut une entrevue avec Cromwell qui lui accorda la permission de fonder une colonie juive à Londres.

Ce fut à cette époque que l'East-End de Londres, sur l'emplacement même de l'ancien ghetto, fut envahi par les enfants d'Israël qui croyaient tenir déjà leur coin de terre promise. *Jewry*, près du *Guildhall*, *Whitechapel* et *Houndsditch* sont encore aujourd'hui le centre des hébreux impécunieux. Le *Jewry* a, depuis des siècles, cessé d'appartenir aux juifs. On en retrouve 50,000 de diverses sectes, Portugais, Orientaux, Hollandais et autres qui possèdent six ou sept synagogues et dont la vie et les mœurs, les superstitions et préjugés ont été remarquablement décrits dans un roman curieux paru en 1892 : *Children of the Ghetto* et qui a pour auteur Israël Zangwill, novelliste anglais d'indéniable talent.

* * *

Cette légère et sommaire exposition de l'origine et de l'occupation de l'Angleterre par les juifs nous semble suffisamment nutritive pour un premier chapitre où nous avons résumé autant que faire se pouvait le précis et l'examen des faits historiques essentiels.

Nous dirons bientôt ce que furent les juifs aussitôt leur retour en Angleterre vers la fin du XVII^e siècle, leur rôle dans le monde britannique au cours du XVIII^e et nous exposerons aisément par quels heureux coups successifs de passe-passe ces financiers sans scrupules, ces éternels pêcheurs en eau trouble, sont arrivés à être assez puissants pour déchaîner à leur seul profit d'inqualifiables guerres au pays des mines d'or et plus particulièrement dans l'Afrique australe.

CHAPITRE IV

**Le retour des Israélites en Angleterre.
De la Servitude à l'Emancipation.
Notes et jugements historiques.**

CHAPITRE IV

LE RETOUR DES ISRAÉLITES EN ANGLETERRE. —
DE LA SERVITUDE A L'ÉMANCIPATION. — NOTES
ET JUGEMENTS HISTORIQUES.

Avec des fortunes diverses, mais avec la même voracité patiente et la même rage du succès, — ici chassé, là rançonné, haï partout; — courbant l'échine, mais attentif au moindre gain, et jamais las d'espoir, le peuple juif a réussi, chez toutes les nations de l'Europe, cette invasion séculaire et infectieuse, dont nous venons de résumer plutôt que d'étudier les étapes en Angleterre.

Un coup d'œil rapide, sur la carte du monde, nous permettra de voir l'extension lente, mais ininterrompue, de cette lèpre sociale, qui dissout, qui décompose et qui tue.

Durant les trois siècles au cours desquels les rois d'Angleterre eurent le bon esprit d'éloigner le fléau, les juifs s'abritent principalement en France. Ils y sont tolérés, mé-

prisés et pressurés. On les accuse d'exercer la magie, d'empoisonner les fontaines, de sacrifier des nouveaux-nés... La haine issue du Golgotha flambe toujours, et tout prétexte est bon pour traîner un juif en justice, le condamner et lui faire suer des sommes. Ce qui est, après tout, la seule façon d'utiliser un juif, et le moyen unique de n'être pas, en fin de compte, ruiné par lui.

L'an 1495, les juifs ont du malheur en Espagne. Un édit de Ferdinand et d'Isabelle les chasse et les rejette en Portugal. Là, ils sont d'abord assez bien accueillis, affranchis par le roi Emmanuel d'un tribut énorme qu'avait exigé d'eux don Juan. Mais il arrive bientôt qu'Emmanuel veut s'allier au roi de Castille et que l'expulsion des juifs devient une des conditions de cette alliance. Les suites de ce traité se déroulèrent en scènes tragiques, dont nous empruntons la description à l'excelente notice de M. F. Morel (1).

« Les juifs reçurent l'ordre de sortir du Portugal, avec défense d'emmener ceux de leurs enfants qui n'avaient pas atteint l'âge de

(1) *Notice historique sur l'établissement des juifs en deçà des Pyrénées. — Revue du Progrès*, par F. MOREL.

quatorze ans, et qui devaient être élevés dans la foi chrétienne. A cette nouvelle, ils s'arrêtèrent aux portes de la ville et refusèrent d'aller plus loin : une lutte terrible s'engagea entre eux et les soldats d'Emmanuel, qui répondaient par les coups et les outrages à la douleur déchirante et solennelle de ces familles proscrites. Furieux alors et en délire, dit une narration contemporaine, les juifs égorgèrent eux-mêmes leurs enfants en bas-âge, sous les yeux des soldats, et les précipitèrent dans des puits, préférant ce hideux sacrifice à la souillure d'une croyance nouvelle. Cependant, l'édit de bannissement fut changé en un ordre de choisir entre le christianisme et l'esclavage; mais les choses en restèrent là, et la Cour de Rome blâma énergiquement cette violence ennemie de la loi du Christ. Cachés à Lisbonne, malgré la sévérité des peines portées contre eux, ils y étaient tolérés encore par les habitants, lorsqu'une peste qui ravagea le Portugal au commencement du XVI^e siècle vint appeler sur eux les vengeances aveugles d'une multitude soulevée par des moines. On les désigna à grands cris comme les provocateurs du fléau de Dieu; on demanda leur mort comme une légitime expia-

tion. Un rabbin qui voulut défendre un instant l'entrée de la synagogue, tacha le premier de son sang le pavé de Lisbonne. Ce fut le signal : tous les juifs périrent en un seul jour par le fer et par le feu, et à peine quelques familles nues et désolées parvinrent-elles à fuir sur une autre terre. »

De telles cruautés sont atroces et imbéciles : elles excitent la pitié. La pitié mène à l'attendrissement. L'attendrissement incite à désarmer. Et quand on a mis bas les armes, le juif se redresse, devient maître, tyrannise à son tour. Tel fut toujours, hélas ! le train de ce monde.

D'ailleurs, l'extraordinaire et quasi-surnaturelle vitalité du juif survit à tous les massacres, endure toutes les persécutions. Comparables aux tronçons du serpent fabuleux, les membres d'Israël, tranchés par le fer, deviennent autant d'hydres nouvelles qui vivent, et mordent, et injectent leur venin.

Mais revenons à nos notes historiques sur Israël chez John-Bull.

« Le temps, déclarait, avec son verbe génial, » le grand Shakespeare, est le seul bon vieux » juge qui sache encore, ici-bas, examiner tous » les coupables. » Les documents qu'accumu-

lèrent les siècles étant aussi encombrants et somnifères que des *minutes* de notaire, il convient, à qui veut aujourd'hui offrir de l'intérêt au grand nombre, de ne pas s'attarder dans l'histoire, de débayer le plus possible la voie qu'on se propose de parcourir, de procéder par élimination et de franchir les siècles à larges et prestes enjambées.

Nous avons montré Israël reprenant pied sur le sol anglais au temps du protecteur Cromwell. Nous allons étudier maintenant le long et acharné travail du dit Israël pour l'existence, pour l'extension, pour la domination sur ce territoire où il prétend *raciner* (1).

A Londres, c'est à Whitechapel que se forme le nouveau ghetto, point de concentration du retour judaïque au XVII^e siècle. L'ancien ghetto du moyen-âge, ce *Jewry* dont le nom subsiste encore près du Guildhall, n'est plus qu'un souvenir. A Whitechapel, beaucoup de familles israélites étaient restées, nous l'avons dit, échappant sous un prétexte ou sous un autre à l'ordre d'exil promulgué par Edouard I^{er},

(1) Voy., sur le retour des juifs en Angleterre, le livre de HENRY FINCH, grand jurisconsulte du temps de Jacques I^{er}, intitulé : *The World's Great Restauration; or, Calling (Vocation) of the Jews*.

et, terrées dans ce quartier misérable, attendaient depuis trois cents ans, avec une patience, pour ainsi dire ethnique, le retour des jours meilleurs et des habiles coreligionnaires.

Les jours sont meilleurs, mais pas très brillants encore. Avec la Restauration, l'animosité contre les juifs renaît chez le peuple anglais, et l'on voit un orfèvre, Thomas Violet, pétitionner au Parlement pour le renvoi des juifs et la confiscation de leurs biens.

Mais déjà les israélites avaient su gagner les abords du pouvoir. Charles II avait reçu, de certains d'entre eux, de profitables services à l'étranger; il avait conservé dans son entourage immédiat ces hommes habiles; il leur maintint sa protection.

Quand il s'agit d'assurer le mariage de Charles avec l'infante Catherine, l'intermédiaire employé par Monk fut un juif portugais. — En route, l'infante étant tombée malade d'un érysypèle, un circoncis encore se trouva là, Antonio Mendès, médecin de Jean IV de Portugal, professeur de médecine à l'Université de Coimbre : il accourt, soigne l'infante, la suit en Angleterre, appelle près de lui ses deux frères, dont l'un, Andrea, devient chambellan de la jeune reine. Ces Mendès

prireut alors le nom de Da Costa (1), sous lequel leurs descendants sont encore connus aujourd'hui tout autant que celui de Mendès.

Cependant, Israël pullule. En 1666, le roi autorise formellement les juifs à s'établir en Angleterre. Et ces derniers — flairant la riche proie, — arrivent comme des rats de toutes les sentines d'Europe. C'est à cette époque que se place l'apparition symbolique du « Juif-errant », — telle qu'on la trouve racontée dans une lettre de la duchesse de Mazarin à sa sœur, la duchesse de Bouillon.

Pour fortifier leurs racines en terre anglaise, nombre de juifs se convertissent, sans pour cela devenir dangereusement judaïques : tel le rabin Moses Scialitti, de Florence, qui prend le nom de Paul, — tel un marchand richissime, nommé Dupas.

Et l'année 1680 voit l'impression du premier catéchisme juif.

(1) Les Da Costa de la Commune, dont l'un, Gaston, fut secrétaire de Raoul Rigault, conduisit l'archevêque à la Roquette, et plus tard, paisible compilateur, composa la « Grammaire de la ville de Paris »; — sont-ils descendants de cette famille ? — Leur père, professeur libre de mathématiques, avait de la réputation au Quartier Latin avant 1870. Étaient-ils israélites ? — Nous ne saurions l'affirmer.

Le règne suivant, règne de Jacques II, — (1685-1689), n'est pas moins favorable aux sémites. Le roi leur accorde une protection singulière, onéreuse, sans doute, pour la couronne, mais beaucoup plus à coup sûr pour le peuple anglais. A l'instigation de sir Peter Vandeput, les droits d'exportation, ou *alien duties*, sont remis aux enfants d'Israël, ce qui constitue pour eux un privilège considérable. Protestations des négociants anglais, représentations indignées et suppliques très humbles : mais le roi fait la sourde oreille et *lâche* les intérêts de son peuple.

Et comme les pouvoirs publics se font toujours singes du souverain, il arrive que la faveur de Jacques II détermine chez les divers magistrats du royaume une singulière mansuétude à l'égard du plaideur circoncis. En 1687, un juif réclamait, devant le chief justice Jeffries, une grosse somme à un chrétien ; lequel chrétien, sans nier la dette, refusait de payer, s'appuyant sur le vieux texte : « Nulle action possible d'un juif contre un chrétien. » Le juge, après s'être assuré que la dette existait réellement, prononça : « En ma qualité de juge, » je vous dis qu'aux termes mêmes de votre » défense, vous êtes tenu de faire droit à sa

» demande et de payer ; car ce n'est pas à un
» chrétien qu'il a intenté une action, mais bien
» à un juif, beaucoup plus juif qu'il ne l'est lui-
» même. » Ce qui était faire justice avec une
double ironie, mais ce qui ne serait pas venu
à l'esprit d'un juge de *l'ancien jeu*.

L'or juif n'en tourna pas moins sa redoutable puissance contre Jacques II, qui aurait dû s'y attendre. Deux millions de livres sterling, fournis à Guillaume d'Orange par un israélite d'Amsterdam, au nom de ses coréligionnaires, le mirent en état d'entreprendre son expédition. Et cette magnifique fourniture de guerre, où l'on voit l'origine de la dette nationale anglaise, assure au peuple d'Israël une prise nouvelle sur le sol britannique.

Les juifs, chassés d'Espagne et réfugiés en Hollande, avaient, par leur activité et leur entente du commerce, dérivé vers ce petit pays les flots d'un véritable Pactole. Suivant en masse Guillaume d'Orange et s'établissant à sa suite, ils assurèrent à l'Angleterre les mêmes bienfaits pécuniaires dont ils avaient auparavant doté la Hollande. Le crédit anglais, la prospérité anglaise auraient donc, en un sens, une origine israélite. Il va sans dire que Guillaumed'Orange, devenu Guillaume III

(1689-1702), accorde aux juifs une large protection. Cependant, la clameur du commerce national anglais est telle, les réclamations des négociants autochtones, lésés par une concurrence intraitable, s'élèvent si impérieusement, que Guillaume III se voit forcé de supprimer cette exemption des *Aliens rights*, jadis accordée aux juifs, et pour eux source copieuse d'enrichissement. Toutefois, ce contre-temps ne paraît pas affecter leur prospérité générale. La race intruse gagne du terrain. Successivement on voit s'élever, dans Broad street, au frais de Moses Hart, la synagogue des juifs allemands et polonais; puis se reconstruire la synagogue espagnole dans Bevis Mark, là où elle est encore.

Sous le règne de la reine Anne (1702-1714), l'Ecosse se contamine, et l'on voit une congrégation de youtres s'établir à Dublin. Les juifs accèdent aux grandes opérations politico-financières, commencent à s'enrichir en spéculant sur les destinées du pays qui les reçoit, préludent aux *coups* de filets grandioses dans lesquels, plus tard, ils passeront maîtres, exempts qu'ils sont de toute entrave patriotique. C'est ainsi que l'on voit, près de Malborough, un certain juif Medina, qui suit

l'homme de guerre dans toutes ses campagnes, comme un requin suit le navire, qui lui achète, moyennant une annuité de 6,000 liv. st., le droit d'envoyer par exprès les nouvelles de la guerre, et qui tire ainsi de Ramillies, d'Oudenarde, de Blenheim, plus de richesses que le nom anglais n'y trouve de gloire.

Un autre fait montrera que les juifs de 1713 connaissaient déjà leur métier. Dans la dernière année du règne, le bruit courut subitement de la mort de la Reine, produisant une panique générale. Grand émoi : les spéculateurs chrétiens vendent à tout prix, les fonds publics s'écroulent... Tandis que Menasseh Lopez et quelques autres juifs *ramassent* au plus bas cours. Le lendemain, la Reine se porte bien, les cours bondissent, et Menasseh Lopez, loyal lanceur de la productive fausse nouvelle, encaisse la différence. On verra assurément mieux par la suite, mais on constate que les principes de l'art des coups de bourse sont dès lors déjà établis.

Aussi bien, quelques années plus tard, en 1720, sous le règne de Georges I^{er}, explose le grand *Krach* financier connu sous le nom de *South-Sea-Bubble*... Et, par une protection toute spéciale du dieu d'Israël, aucun juif

n'est pris dans le désastre!... Le grand financier de cette époque est Sampson Gedeon, grand ami d'Horace Walpole, et juif comme par hasard.

En 1723, un acte du Parlement admet les juifs à prêter serment en justice. Et, comme le serment chrétien ne les peut accommoder, on trouve à leur usage, et pour mettre leurs scrupules à l'aise, une formule nouvelle et complaisante.

Sur divers points du royaume, de successives éruptions signalent le progrès du mal juif. En 1726, une synagogue nouvelle s'élève dans Fenchurch-Street, puis c'est une congrégation juive qui se fonde à Birmingham.

Sous le règne de Georges II, nouvelle conquête partielle. Un acte du Parlement, en date de 1740, déclare sujet naturel de la Grande-Bretagne, sans même recevoir le baptême, tout juif qui, ayant passé deux ans dans les colonies d'Amérique, aura servi deux années durant sur un vaisseau de guerre britannique. Il est à remarquer que cette concession gracieuse du Parlement dut être à peu près sans résultat pratique, le juif, de tout temps, ayant montré une aversion déclarée pour toute carrière hasardeuse et, notamment, pour celle de marin.

Pendant les troubles excités par le prétendant Charles Stuart, la nation juive installée en Angleterre, pouvant garder le sang-froid dans un danger public qui n'est danger que pour le peuple anglais, trouve l'occasion d'exercer son ingénieuse rapacité. Les émeutes et les batailles, les plaies et les bosses du prochain peuvent devenir très profitables au spectateur attentif et subtil. En 1745, le grand juif Gedeon réédite, avec des variantes, le *coup* si bien réussi, trente ans plus tôt, par Menasseh Lopez. Apprenant par un de ses agents que le Prétendant vient d'échouer, il court à l'Exchange, annonce le succès de Charles Stuart, achète au plus bas prix toutes les valeurs tombées subitement en détresse et les revend le lendemain même quand, la vérité connue, elles ont repris du *montant*. Ainsi le bon Gedeon devient-il millionnaire.

L'année 1747 se signale par la construction d'un hôpital pour les juifs espagnols et portugais. L'année 1748, par le débarquement, en Angleterre, du grand-père de Benjamin Disraeli. Puis ce sont, un peu partout, des congrégations juives qui font, pour ainsi dire, pustules sur le sol britannique : à Canterbury, à Chatam, à Cambridge, à Bristol, à Exeter, à

Edimbourg, à Falmouth, Glasgow, Liverpool, Manchester, etc.

Toutes ces tentatives représentent les premiers efforts d'Israël pour étreindre sa proie. Mais, à l'époque où nous sommes arrivés, Israël est encore loin de la domination rêvée. Durant la seconde moitié du XVII^e et au début du XVIII^e siècle, tous ces mazaréens aux cheveux longs, à la barbe de bouc, s'appliquèrent à échafauder dans le silence et à étayer dans l'ombre leurs fortunes moissonnées sur les terrains les plus douteux, fécondées et ensemencées par des semis usuraires. Blottis à l'écart, dans les quartiers qui leur étaient assignés, ils vivaient entre eux, dévoués aux usages hébraïques, évitant d'attirer l'attention, ainsi que des êtres qui se sentent à peine tolérés, redoutant surtout des scandales toujours prêts à éclater et qu'ils étouffaient fréquemment, à tout prix, pour ne pas attirer la main de la justice sur leurs jolis petits négoce.

En dehors des menus trafiquants, joailliers, courtiers, changeurs, revendeurs d'objet d'art, prêteurs sur gage, tenanciers de maisons de jeux ou de tolérance, quelques-uns se distinguèrent dans la pratique de la médecine, dans le professorat ou la banque. Les moins timorés

se hasardèrent à faire montre de leurs biens. Les Salomon, les David, les Cohen, les Lévy, les Meyers apparurent vers le milieu du règne de Georges III dans les quartiers opulents de Bloomsbury ou de Soho, le West-End en formation. Mais, comme il leur était interdit de s'occuper des affaires publiques et que la société d'alors tenait fermement entre elle et eux un véritable bâton de longueur, ils se résignaient à leur rôle de outlaw et déployaient leur faste, d'un orientalisme de *rastas*, dans les vagues milieux des parias du Londres raffiné et débauché. L'heure n'avait pas encore sonné des juifs cosmopolites, turbulents, audacieux, jouant le tout pour le tout, décidés à la conquête et lançant éperdument l'épervier démesuré de leur ambition financière sur tous les fleuves d'humanité. Dans le Royaume-Uni, les Youpins n'auraient pu écorcher ouvertement leurs moutons; ils devaient se contenter patiemment de les tondre. Les lois anglaises les maintenaient, en effet, à demi-ligotés, dans l'impuissance d'opérer largement, en une servitude absolue. Ils ne pouvaient posséder et, par conséquent, acquérir ni maisons ni terrains sans en aviser le Roi dont ils étaient les serfs; ils n'étaient pas admis à la profession

d'avocat et n'exerçaient aucun des droits du citoyen. A vrai dire, quelques retors descendants de Judas achetaient bien des immeubles aux nobles seigneurs dans la débîne, ou tripotaient dans d'avantageux placements de crocodiles empaillés aux jeunes lords décavés par le jeu ou la galanterie, mais c'était en cachette et parce que nombre d'ordonnances royales demeuraient alors lettre morte.

Dès 1752, les juifs se crurent assez forts pour demander leur naturalisation, et, par suite, leur émancipation.

Entreprise téméraire, pleine de hasards et de dangers, pour laquelle ils avaient mobilisé d'importants capitaux destinés à acheter les suffrages parlementaires. Il y eut de violentes clameurs dans le public, et, au Parlement même, une séance tumultueuse. Dans les *Mémoires* du marquis d'Argenson, on trouve le récit de cette séance, dont le trait le plus caractéristique est celui-ci : Comme la question allait être posée aux législateurs, un membre de la Chambre se leva indigné et sortit de l'assemblée, portant au-dessus de son chapeau, en larges lettres d'affiche, ces mots sur une vaste pancarte : « A bas les juifs ! Point de naturalisation pour ce peuple maudit ! »

Malgré cris et protestations, par la puissance de l'or habilement et copieusement semé, les juifs en vinrent à leurs fins et crurent avoir ville prise. Par une loi de 1753, le Parlement proclama le *Jewish naturalization*, ouvrant toute grande la cité anglaise à cet envahisseur redoutable (1).

Le *tolle* de Londres gagna l'Europe, les cours étrangères demeurèrent stupéfaites devant l'aberration du Parlement anglais. Et de Versailles M^{me} de Pompadour écrivit au duc de Mirepoix ces lignes, où se constate la plus admirable clairvoyance politique :

« (1753) La démarche que le Parlement anglais a faite, en naturalisant les juifs, étonne toute l'Europe : le vieux maréchal dit que la religion, les lois et les mœurs des israélites les rendent incapables d'être de bons citoyens et de bons sujets; c'est toujours un peuple à

(1) Cette loi capitale relative aux juifs est ainsi déterminée dans les archives parlementaires d'Angleterre : « An Act to permit persons professing the Jewish Religion to be naturalised by parliament. »

Le vote de la loi d'annulation de cette loi est désignée : « An Act to repeal An Act of the twenty sixth year of His Majesty's Reign intituled : An Act to permit professing the Jewish Religion to be naturalised by parliament », etc.

» part qui forme un Etat dans l'Etat, et à qui
» il ne faut accorder des privilèges qu'avec
» discrétion. On suppose que l'or qui, comme
» l'amour, rend tous les hommes égaux, est le
» plus fort argument que les juifs aient em-
» ployé en cette occasion. La France sait de-
» puis longtemps que ce précieux métal est
» tout-puissant en Angleterre, et que tout y
» est à vendre, la paix, la guerre, la justice et
» la vertu. »

N'est-il pas très intéressant de remarquer combien, en cette occasion, M^{me} de Pompadour se montrait sage, prévoyante et vraiment « homme d'Etat » ? Les 160 années qui se sont écoulées depuis qu'elle écrivait cette lettre, ce siècle et demi tout plein de triomphe des sémites et de leurs mondiales rapines ont démontré qu'Israël est bien, en vérité, « un peuple à part, étranger au nôtre, incapable de » fournir de bons citoyens et de bons sujets ». La marquise avait donc raison contre les philosophes, les polémistes égalitaires, les moutons bêlants et les âmes sensibles.

Cependant, à Londres même et en Angleterre, le *Jewish naturalization* ne parvenait pas à « être digéré ». Le peuple anglais, à la fois révolté et effrayé par cette fraternité ju-

daïque qu'on lui imposait, fraternité incommode, ruineuse et fétide, le peuple anglais se défendit comme il put, par des émeutes et par un renouveau de *brimades* contre les enfants d'Israël. Un déluge de quolibets, d'affronts et de caricatures s'abattit sur les nouveaux frères circoncis. Ils furent traités plus durement qu'ils n'avaient jamais été, mis en quarantaine, chassés des théâtres et des endroits de plaisir, conspués en toute occasion, humiliés et quelque peu frottés à l'endroit de l'échine. La colère publique, grandissante, s'en prend aussi aux *Pot-de-Vineurs* du Parlement, Panamistes avant la lettre, et veut qu'on leur fasse rendre gorge... Ce qu'à la fin on fut nettement obligé de faire, la corruption ayant été manifestement démontrée.

Bref, le haro devient si général et si violent qu'il emporte tout. Une loi de 1754 défait ce qu'avait fait la loi de 1753, et le *Jewish naturalization* est rapporté. C'est à recommencer pour Israël...

Israël, d'ailleurs, reprend aussitôt son travail de sape, avec la patience d'animal fouisseur qui lui a été départie par Jéhovah. Dès 1755, un nouveau contingent lui arrive, par suite du tremblement de terre de Lisbonne.

Nombre de juifs, enfermés dans les cachots de l'Inquisition, sont alors délivrés : ils accourent du Portugal en Angleterre, viennent renforcer leurs coreligionnaires déjà agrafés au sol anglais, partagent leurs déboires présents et leur indomptable appétit de la proie, de la proie nationale que l'avenir doit à leurs griffes.

Un regard d'ensemble, jeté sur la société anglaise du milieu du XVIII^e siècle, permet de reconnaître ce fait suprêmement intéressant et qui demeure trop oublié : c'est que les catholiques, en Angleterre, étaient alors logés à la même enseigne que les justiciables du Sanhédrin. Après avoir héroïquement résisté, pendant plus de deux siècles, aux tyrannies de l'église anglicane, d'un si étroit formalisme, tous les fidèles aux dogmes de l'Eglise romaine étaient tenus dans de rigides obligations et mis hors la loi par une religion d'Etat qui montrait toute la dureté d'une *Inquisition blanche*.

Les quatre cent mille catholiques qui vivaient en Angleterre, y compris l'Irlande et l'Ecosse, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, n'étaient point reconnus pour sujets du royaume, ne pouvaient acquérir ni

maisons, ni terrains, ni écoles, ni valeurs réelles dépassant 5 liv. st.; ils demeuraient en butte à l'intolérance, au mépris, à la risée des protestants, incapables d'admettre la souveraine image du pape, qu'ils désignaient de ce nom superbement diabolique : « *The Scarlet woman* », « la femme rouge de l'Apocalypse ».

Cette implacable rigueur de l'Eglise réformée n'était point populaire dans les basses classes sociales que la réformation avait si longuement persécutées. Il se formait partout des groupements de bourgeois ou de paysans désireux de s'affranchir du lourd manteau de plomb dont l'*Anglican Church* enchasublait leur tempérament naguère vigoureux, expansif et crâneur. De là vinrent ces sectes dissidents des quakers, des méthodistes, des baptistes, apostoliques, latitudinaires, piétistes, presbytériens, Antimoniens, et plus de deux cents autres dont les adeptes furent terriblement jugulés à l'égal des catholiques.

La libre pensée avait fort à faire pour s'imposer à l'Angleterre. Ce furent les théories des encyclopédistes français qui, par infiltration, fécondèrent l'école des penseurs et réformateurs sociaux de la Grande-Bretagne : John Horne, Tooke, Francis Hardy, Jean Thelwall,

Thomas Payne, lesquels s'efforcèrent de répandre les nouvelles idées révolutionnaires dans un pays déjà excessivement avancé comme esprit politique, mais hélas ! étroitement et mesquinement conservateur et intran-sigeant quant à la doctrine religieuse.

La question juive se confondit donc dans la question générale des sectes religieuses, qu'il s'agissait de libérer du joug de l'église d'Etat.

A distinguer pourtant ceci : quand il s'agit des juifs — race âprement et puissamment *temporelle*, d'ailleurs nullement férue de prosélytisme — la contestation purement théologique et doctrinale se trouve assez hors de saison. Aux côtés du rabin son serviteur, toujours le dieu d'Abraham et de Jacob a soin de placer un financier délié, qui fait fortune — qui, riche, devient puissant — et qui, puissant, sait très bien faire respecter, par les chrétiens de toutes les confessions possibles, les millénaires enseignements du rabin.

Voilà comment, tout au long du règne interminable de Georges III, la race juive sert très efficacement son dieu par le commerce, par la spéculation, par l'usure et par tous les moyens connus d'accumuler le numéraire. Elle arrive à une indicible prospérité financière.

De plus en plus, elle se rend incommode aux Anglais qui regimbent, qui injurient, sans arriver à se délivrer des tenailles, des tenailles hébraïques qui commencent à serrer ferme.

En l'année 1780, des troubles se produisent à Londres, et la population s'évertue en bousculades, chantant ce refrain *peu amical* : « *No Jews, no wooden shoes!* » (Point de juifs, point de sabots!) Les sabots symbolisent ici les Français, et les Français n'apparaissent dans la chanson que pour la rime... ou plutôt pour satisfaire le goût du peuple à mettre toutes ses haines en un même sac. Or, qu'arrive-t-il? Quand le peuple a crié, les juifs, qui n'ont pas pour cela perdu un petit écu, se remettent à creuser leurs galeries souterraines...

En cette même année 1780, un membre de la haute aristocratie anglaise, lord Gordon, a eu l'originale idée de se convertir au judaïsme. On le siffle, et, sous prétexte d'un pamphlet écrit par lui contre Marie-Antoinette de France, on l'emprisonne à Newgate. La juiverie va-t-elle secourir ce néophyte sympathique et malheureux? Une caution lui serait nécessaire... Mais nul millionnaire hébreu ne consent à la fournir, et lord Gordon a la simplicité d'en concevoir beaucoup de chagrin. Il meurt quel-

ques années plus tard, ayant formulé le désir de reposer dans le cimetière juif. Malheureux jusqu'au bout, on l'inhuma dans le caveau de sa famille...

Pour un transfuge tel que lord Gordon, l'Eglise anglicane reçoit en son giron sévère nombre d'israélites marquants, pour qui cette manœuvre théologique n'est qu'une spéculation de plus. Sous le masque puritain, ils serviront plus sûrement leurs intérêts personnels et ceux de leur race. Ainsi se trouvent purifiés, par les ondes baptismales, l'économiste David Ricardo, puis sir Sampson Gédéon, financier illustre, lequel entre dans le « Peerage » d'Irlande, au titre de baron Eardly de Spalding.

Parmi les innombrables bienfaits répandus sur le monde par la Révolution française, l'un des plus sûrement bienfaisants, sinon le plus notable, fut un nouvel enrichissement des juifs d'Angleterre. Bien tranquillement, sans quitter Londres ni les alentours du Stock-Exchange, sans se passionner pour aucune des utopies qui s'affirmaient alors de tous côtés, ces hommes vraiment circonspects surent habilement monnayer les infortunes de la France et convertir en livres sterling parfaitement

réelles les immortels principes de 89. On put reconnaître, en cette occasion, l'un des procédés les plus rémunérateurs du juif : tactique vraiment spirituelle et froidement philosophique, qui consiste à spéculer sur l'idéologie du voisin, à le divertir par des apparences, à lui laisser généreusement l'ombre en saisissant la proie.

Le XIX^e siècle, à ses débuts, vit apparaître dans le ciel hébreu, à l'horizon de Londres, une constellation nouvelle qui doit surpasser en éclat les astres juifs précédemment observés. Bien avant 1808, Nathan Rothschild vient s'établir dans la capitale anglaise.

Il y avait depuis longtemps, en Angleterre, quantité de juifs tout en or : négociants, banquiers, manieurs de pécune de tout acabit. Il y avait, dans les Indes occidentales anglaises, quantité de juifs opulents et prospères, échappés pour la plupart des possessions espagnoles, où la persécution sévissait, et qui, fondateurs de comptoirs devenus puissants, avaient leurs représentants attitrés dans la métropole. Il y avait encore, à Londres, quantité de juifs portugais, italiens, levantins, qui commerçaient avec un insolent bonheur, et s'étalaient chaque jour avec plus de luxueuse importance. Mais

à présent, voici le Veau d'or en personne.

Nathan était issu de Maier-Anschel Rothschild. Et Francfort, en 1777, l'avait vu naître. A dix-neuf ans, il quitta la maison paternelle, que les canons du général Kléber venaient de mettre à mal, et s'en vint à Manchester pour y trafiquer de son mieux, comme *money-lender* et *pown-broker*, c'est-à-dire bailleur de fonds et prêteur sur gages. Toute sa fortune était alors de 1,000 florins.

Mais, à cette époque, les fluctuations du *Cotton-trade* offraient, aux gens attentifs, des occasions de fortune que Nathan sut ne pas négliger, si bien qu'à cinq ans de là il avait en sa poche 200,000 livres sterling.

C'est avec cette fortune, déjà considérable pour l'époque, que Nathan vint à Londres vers 1801, et que, pressé d'amour, il épousa la fille de Lévi-Barnett-Cohen, demoiselle pesant un poids précisément égal : 200,000 livres sterling. Il s'établit alors au Stock-Exchange, comme sur l'essieu même de la roue de la Fortune.

Quelques misères publiques vinrent bientôt à son aide. En 1810, sir Francis Baring et Abraham Goldsmith s'étant chargés d'un emprunt de 14 millions de livres sterling pour le

compte du gouvernement, il arriva que Baring mourut et que Goldsmith, ne pouvant faire face à la coalition des intérêts contraires, s'empoisonna. Ce fut le *State Loan*, ou emprunt de l'Etat, en suite de laquelle un grand nombre de sujets anglais furent ruinés.

D'autre part, Wellington, qui luttait en Espagne contre les troupes de Napoléon, réclamait désespérément des fonds que le Trésor anglais, à sec, ne pouvait envoyer...

Nathan Rothschild, sérieusement renseigné, sûr à l'avance de la victoire anglaise, acheta donc les fonds publics au plus bas cours, permit de solder les notes de crédit de Wellington, attendit la victoire qui vint fidèlement, revendit à la hausse, et de la sorte, empochant une fortune colossale, apparut aux regards des Anglais comme sauveur de la patrie et restaurateur du crédit national.

Après ce coup de subtile audace, l'heureux youpin commença de resplendir avec intensité. Il devint une sorte de financier d'Etat, eut les confidences du ministère, fut employé comme médiateur dans les traités que l'Angleterre combinait avec les puissances anti-françaises. Nathan Rothschild devint dès lors un ambassadeur de l'argent... mais un embassa-

deur qui fait la diplomatie pour son compte personnel.

Sa grande affaire est de connaître, vite et sûrement, ce qui se passe par l'Europe, dans ce moment où l'Europe, toute retentissante du bruit des armes, toute secouée par les convulsions des peuples, produit en abondance ces événements sensationnels, si favorables à la hausse et à la baisse.

Déjà, par ses relations avec le gouvernement anglais, et par le fait que son frère, là-bas, à Francfort, guette l'Allemagne et l'Europe centrale d'un petit œil éveillé, d'un œil youpin, déjà, par ces deux avantages, Nathan Rothschild se trouve admirablement armé pour les luttes de la Bourse. Cependant, il veut plus encore, et, dans sa fièvre de *connaissances utiles*, il organise un véritable et complet service de renseignements.

Des pigeons voyageurs survolent à tire-d'aile le continent et la Manche; ils vont comme flèches du champ de bataille au Stock-Exchange; ils ont au cou le petit billet chiffré qui dit la victoire ou la défaite, et qu'un bon espion juif, posté juste à point, leur a confié pour l'édification de Nathan Rothschild.

Une flottille de petits bateaux pêcheurs va

constamment de l'Angleterre au continent, du continent à l'Angleterre. Mais ces bateaux pêcheurs n'ont cure du poisson ; ils prennent en leurs filets les nouvelles exactes, inviolées encore, fraîches et succulentes, dont Nathan Rothschild va faire de beaux lingots.

Et, comme rien ne vaut l'œil du maître, Nathan Rothschild opère lui-même. Il passe parfois en France et en Allemagne, s'approche cauteleusement et prudemment de l'endroit où *se passe quelque chose* ; puis, quand hommes et chevaux couvrent la plaine d'une moisson sanglante et gémissante, lui, juif malin, regarde, conclut et profite...

C'est ainsi que, le 18 juin 1815, il se trouve à Bruxelles, et de là, comme le Fabrice de Stendhal, court au canon de Waterloo... Mais ce n'est point pour voir frissonner les étendards, c'est pour le bon motif. Avant la fin de l'action, dès qu'il sent la chance décidée, Nathan Rothschild part à toutes brides, au triple galop, dans la direction de l'Angleterre. A Ostende, il trouve une épouvantable tempête déchaînée ; mais, en face de l'or, sa décision vaut celle de César ou de Bonaparte : il engage un bateau, passe dans le tumulte des vents et des flots, débarque à Bexhill en Sussex. — Là,

il faut un cheval, *mon royaume pour un cheval!* Nathan Rothschild connaît à ce moment des transes terribles. Il s'agite, il court, il promet des sommes... Enfin, très tard dans la soirée, il rencontre un fermier du nom de Hudson, lequel, moyennant le prix fort et très fort, consent à louer sa charrette, et, dans la nuit, conduit le financier à Londres...

Le lendemain matin, 20 juin, Nathan Rothschild est à sa place au Stock-Exchange, pâle et décomposé, et tel qu'un homme intérieurement déchiré par les malheurs de la patrie. A quelques agents sûrs, qui sont là, il murmure tout bas le mot d'ordre : « Faire courir le bruit d'un désastre subi par les Alliés : Wellington écrasé, Blücher mis en pièces!... » Puis, quand les cours effondrés jonchent le sol de la cote, Nathan ramasse, ramasse, ramasse... Tant que le lendemain, au soleil de la victoire enfin connue, Nathan peut faire reluire un million de livres sterling gagné dans cette opération. Comme on voit, la tactique est toujours la même, mais il y faut, à dose géniale, la dissimulation et l'impudence, facultés éminemment juives.

Maintenant Nathan Rothschild, *rex Judeorum*, va répandre sa puissance et son nom sur

le monde. Il prête au Czar, aux Républiques Américaines, à la France même, au Sultan, au Pape!... Comme des colonies fructueuses, des Banques Rothschild s'établissent à Naples, à Vienne, à Paris, etc. Formidable machine à mille tuyaux d'aspiration, qui s'en vont, étreignant la planète, desséchant et ruinant autour d'eux, pomper l'or partout où l'or risque son reflet jaune.

On ne doit pas perdre de vue que, malgré cette pluie d'or qui les inonde comme dans un ballet féerique, les juifs sentent toujours peser sur eux cette déconsidération qui les a suivis au cours des siècles.

Ils sont tenus à l'écart de la haute société, même les plus riches, même les mieux doués. Aucun d'eux ne peut mettre le pied à la Cour. Dorés, mais humiliés. L'aristocratie anglaise se venge comme elle peut, par le mépris, par l'insolence. Et l'on cite le fait de lord Melbourne visité par Nathan Rothschild en personne, le laissant attendre à la porte, puis dans l'antichambre, pendant des heures... et dégustant avec délices, tandis que l'aiguille tourne, l'affront qu'il fait au Roi des Parvenus.

Or, cette mise au rebut semble d'autant plus insupportable aux juifs que, richissimes

maintenant, ils ressentent la fringale de tout ce que peut donner la richesse; et les dilata-tions de l'orgueil leur deviennent aussi néces-saires que les jubilations des sens. A quoi bon des millions, s'il reste quelque chose à désirer?...Israël désire, Israël fermente. Et sa fermentation devient plus aigre quand, en 1820, les catholiques obtiennent, enfin, la li-berté.

Rejetés depuis deux siècles hors du droit commun, taquinés, rabroués, traités en ré-prouvés, les fidèles de l'Eglise romaine ar-rivent, en effet, grâce aux efforts éloquents de O'Connor, de Brougham et autres, à cette conquête des droits civils et politiques qui les rend égaux à leurs concitoyens anglais. Et, dès lors, Israël ne tient plus en sa peau mal-odorante qu'il ne soit devenu, à son tour, aussi Anglais que John Bull lui-même. Qu'une loi de Nature ait arrangé les choses autrement, cela n'importe guère... Un bill du Parlement cassera la loi de Nature, et les boucs seront déclarés bouledogues!

A partir de 1820, cette ambition sournoise est embusquée sous chaque front de juif, d'un bout à l'autre du Royaume-Uni, et tout l'effort de la tribu tend au même point : recommen-

cer la tentative d'émancipation avortée en 1753; créer dans le public, par cent mille efforts sourds et convergents, l'état d'esprit qu'il faut pour réussir cette fois.

Et quand dix ans se sont écoulés en patientes préparations, en cheminements souterrains, la volonté hébraïque paraît et lutte à ciel ouvert. C'est alors une campagne politique et parlementaire qui va durer vingt ans, campagne ardente, jalonnée d'échecs et de succès partiels.

En 1830, M. Grant, membre du Parlement pour Inverness, présente un bill en vue de délivrer les juifs de toute incapacité civile ou politique. Des pétitions l'appuient, dont l'une signée par 14,000 marchands et banquiers de la Cité. Le bill est repoussé.

En 1831, les juifs marquent un point : ils sont admis à la franchise de la Cité de Londres.

En 1833, M. Grant et lord Bexley renouvellent leur effort. Cette fois le bill, voté par les communes, est rejeté par les Pairs.

Même aventure en 1834.

En 1835, succès considérable des juifs. Ils obtiennent, par le *Sheriff's Declaration Bill*, le droit d'être appelés au poste de Sheriff et

d'exercer les fonctions municipales. Et tout aussitôt ils en jouent : D. Salomon est élu Sheriff de Londres et Middlesex, puis Alderman du district d'Aldgate.

En 1836, le bill de M. Grant, présenté de nouveau par M. Spring Race, est de nouveau rejeté.

L'an 1837 voit l'arrivée au trône de la Reine Victoria, et le début d'un règne plein de douceur pour les fils d'Israël. Tout d'abord, on enrubanne et pomponne un notable youpin, Moses Montefiore, ancien Sheriff de Londres et Middlesex, protecteur très actif des juifs d'Orient. Moses Montefiore est créé baronnet : quelques années plus tard, pour comble de gentillesse, il aura droit de mettre des *supports* à ses armes, et fera la figure d'un noble chevalier, dont les ancêtres furent délivrer le Saint-Sépulcre. Et celui-là n'est pas le seul : faveurs, titres, petits cadeaux et gros avantages commencent à pleuvoir sur les juifs : c'est la rosée du Ciel et la manne nourrissante. Israël danse devant l'Arche, et déjà distingue à l'horizon les verdoyants bocages de la terre promise.

Cependant, le bill délicieux doit attendre quelques années encore. C'est en 1846 qu'il

passé derechef à la Chambre des Communes. Encore lui met-on ce faux-nez : *Religious Opinions Relief Bill*. Mais, somme toute, le texte voté place les juifs au même rang que les autres citoyens anglais. Et comme il ne faut pas laisser rouiller une arme neuve, dès l'année suivante, les élections parlementaires ayant eu lieu (1847), le baron Lionel de Rothschild brigue les voix des citoyens de Londres et devient membre du Parlement.

Comment va-t-il prêter l'obligatoire serment, qui porte les mots : *On the true faith of a christian?* S'il ne prononce par ces mots, la fê-ôrme est mécontente, et, s'il les prononce, c'est Jéhovah qui rage... Cruelle alternative. Hésitation, scrupules respectables, petites mines de dignité. Mais, très obligeamment le premier ministre Lord John Russel vient au secours de Rothschild en détresse, et l'on convient (la Chambre des Communes y consent) qu'en présence d'un nez juif la formule malencontreuse sera supprimée. Cette décision met une telle joie en Israël qu'on y frappe une médaille en l'honneur de lord Russell.

Joie prématurée encore, car tout n'est pas fini. En 1848, la Chambre des pairs, ferme en son propos, repousse une fois de plus le bill.

No Jews! Et, dans la discussion, le premier ministre et les juifs sont obligés d'entendre quelques vérités désagréables.

L'évêque d'Oxford, par exemple, ne se gêne pas pour dire que : « le premier ministre, » n'étant pas sûr de son élection, a cru com- » mode, pour s'assurer le succès, de s'allier à » une maison (*firm*) où l'un des associés trou- » verait le capital et l'autre l'honorabilité ». A quoi lord Stanley ajoute ceci : « En fait, les » juifs *dans* ce pays ne sont pas *de* ce pays ; » c'est une nation à part. Ils y résident tempo- » rairement, ont droit à l'hospitalité et à la » protection, mais n'ont que des intérêts juifs » et non des intérêts britanniques et chré- » tiens. » Opinion que nous avons vue expri- mée déjà, en 1753, par la marquise de Pom- padour ; opinion qui s'est affirmée juste au contact des faits, en tous temps et en tous pays ; opinion qui reflète la vérité politique, la vérité humaine, la vérité toute nue.

Pour abrégé, c'est en 1851 seulement que les juifs prennent possession définitive de la terre promise. Sous les seules conditions d'être nés en Angleterre et de ne rien entreprendre contre la religion protestante, ils sont recon- nus citoyens dans toute l'acception du titre,

peuvent siéger dans les assemblées corporatives, municipales et politiques. Et s'ils deviennent membres des Communes ou de la Chambre des pairs, une loi complaisante leur permet de prêter serment sur le Vieux Testament. Quelques hautes charges, celles, par exemple, de lord high chancellor, de lord keeper, de lord lieutenant de comté, de vice-roi d'une colonie, etc., sont encore réservées aux chrétiens. Mais un juif peut devenir membre du cabinet et décider des destins d'Albion.

Les synagogues, les écoles, asiles, hôpitaux juifs sont entourés des mêmes garanties légales que les établissements des autres cultes. Les mariages célébrés en synagogue deviennent respectablement authentiques, moyennant la formalité d'une double signature des conjoints sur le registre civil, que l'on apporte à la cérémonie religieuse. Bref, Israël a le vent en poupe, et vogue la galère!

Tout ce travail de termites ne s'est pas fait, tous ces avantages successifs n'ont pas été obtenus sans une opposition furieuse des fidèles anglicans, lesquels, comme on peut croire, voyaient dans chaque succès juif la main noire et crochue de Belzébuth. Mais on les laissa crier et montrer dans le ciel les

signes précurseurs du jugement. Les juifs avaient pour eux leur ténacité d'insectes foreurs, ils avaient l'argent, — ils avaient aussi, disons-le, l'appui des catholiques, leurs anciens compagnons d'infortune, nullement fâchés d'une occasion de brimer à leur tour les brimeurs protestants.

Par-dessus toutes choses, les juifs avaient l'encouragement et la complicité de la Reine Victoria, véritable bouclier d'Israël. Tout au long de son règne, cette souveraine laissa voir, à l'endroit des circoncis, une bienveillance bénisseuse et quelque chose comme un royal *béguin*. Penchant si décidé, si prodigue en concessions fructifiantes que certains chercheurs, par la suite, ont prétendu en trouver l'origine dans l'ascendance même de la reine. Et, vers 1901, nous rencontrons dans la revue anglaise, *Black and White*, cette irrévérence historique d'une *gracious queen*, présentée comme un *sang mêlé* judéo-anglo-saxon. Les preuves?... *Black and White* n'en donne point de très sérieuses, se bornant à quelques remarques, à savoir : « Que la reine Victoria fut » la première souveraine d'origine juive, que » sa mère, la duchesse de Kent, était à moitié » d'origine juive par les Saalfeld, famille is-

» raélite pure, et que le visage du roi Edouard
» marque certains traits distinctifs de la race
» élue. »

Nous ne prendrons pas à notre compte cette assertion aventureuse et, d'ailleurs, réfutée. « Saalfeld », comme l'a fait observer, dans son numéro du 17 avril 1901, l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, « Saalfeld n'est » pas un nom d'une famille, mais bien le nom » d'un fief princier, situé en Thuringe, et qui, » depuis le moyen âge (1389), a toujours fait » partie des possessions de la maison de Wettin, autrement dit : de Saxe ».

C'est donc, une fois de plus, le Pirée pris pour un homme, — et voilà Victoria nette de toute contamination ancestrale. Il n'en reste pas moins qu'elle fut volontairement ou par hasard judaïsante et — par religiosité peut-être, par contagion biblique, par tendresse pour les Sarah, les Rebecca, les Judith, les Esther... — assez souvent disposée à satisfaire toute sollicitation israélite.

On ne sut que trop jouer de ces tendances ou de ces faiblesses dans son entourage direct.

Ce *furieux tendre* d'une reine pour les parasites de son peuple, — et qui fait penser à une bonne dame adorant les puces de son toutou,

— ce doux penchant philosémite ne se contentait point, chez Victoria I^{re}, de faveurs, de préférences, de décorations, de titres et de jolis cadeaux à l'objet chéri. Elle donna ses sujets eux-mêmes, par le soin qu'elle eut de placer au pouvoir, et d'y maintenir énergiquement, les hommes d'Etat les plus propres à conduire l'Angleterre dans les voies d'Israël.

Nous avons vu, en 1846, lord John Russel lutter pour l'affranchissement des juifs, et s'y compromettre au point de faire naître un soupçon de vénalité.

Mais, de tous les Ministres philosémites de la Reine Victoria, le plus célèbre, le plus utile et profitable, le plus doux aux cœurs juifs fut le séduisant lord Beaconsfield, ou Disraëli.

Celui-là était de race israélite-espagnole. Son père, le vieux Benjamin Disraëli, fixé d'abord à Venise, puis en Angleterre, avait pris soin, dès son débarquement, de se convertir au protestantisme et de recevoir le baptême.

Le fils fut baptisé de même, en paraissant au monde. Mais il n'en resta pas moins juif, et toute l'eau du Jourdain n'aurait pu changer la forme de son esprit non plus que celle de son nez, ni faire battre son cœur autrement

qu'un cœur juif. Il a d'ailleurs le facies juif et tous les traits moraux du juif... mais du juif supérieur.

Disraëli, ce n'est pas le youpin allemand, du type Rothschild, absorbé par l'érection d'une montagne de pécune, et sordide jusque dans l'extrême luxe. Disraëli, qui d'ailleurs possède l'argent par sa femme, apparaît tourmenté d'un prurit supérieur, qui est l'ambition du pouvoir, le goût de régner sur un peuple et sur tous les peuples du monde. Il possède les plus rares qualités de l'écrivain et de l'homme d'Etat; il a pour armes un esprit vaste et compréhensif, une imagination sensuelle et toute orientale, un type physique étrangement séduisant, par on ne sait quel charme mystérieux et lointain. Tout cela enchante et anime le bon public anglais. Dès ses premiers livres, Disraëli recueille une popularité très chaude, qui des lecteurs gagne la masse. Il devient le « Dizzy » du peuple de Londres, et *Punch* n'a de caressantes plaisanteries que pour lui.

Quand Benjamin Disraëli arrive au pouvoir, on peut dire que le peuple d'Israël y monte avec lui. Disraëli, ministre anglais, garde en son cœur le culte de sa nation véritable, la

nation juive; et c'est en juif de grande envergure qu'il va gouverner.

N'est-ce pas la pensée-mère de Benjamin Disraëli, sa pensée directrice, que nous trouvons, échappée de sa plume, au détour d'une page de roman? Il écrit dans *Coningsby*, et c'est un personnage, Sidonia, qui parle... Il écrit donc ces mots : « On n'observe pas un » grand mouvement intellectuel en Europe où » les juifs n'aient une grande part. »

Ainsi se confondent et s'entr'aident les grands sentiments et les petites habiletés sectaires. Une rhétorique toute spéciale s'est créée, dont on reconnaît ici les premiers balbutiements, — un verbiage sentimental et mou, ingénieux à faire flotter sur le vide la draperie fallacieuse des mots abstraits, — répétant en *leit-motiv* : « Humanité, Fraternité... » — sans qu'il y ait, à ces obsédantes litanies, d'autre raison ni d'autre résultat que de placer, partout, toujours, un juif au bon endroit...

... Un juif à la commode embuscade d'où il pourra, sans danger, détrousser les autres humains, ses frères!

D'ailleurs, avec quelle aisance dégagée, de quelle bonne mine le Ministre Disraëli fait le saut!... Il passe, des considérations gén-

rales, humanitaires, fraternelles, grandiloquentes, à certaines contingences très particulières, qui n'ont plus rien de commun avec «le grand mouvement intellectuel en Europe!» Par lui, les sordides manières d'argent du Ghetto se décrassent. Un Rothschild, un Goldsmith se faufile dans le grand monde, voit s'entr'ouvrir des portes longtemps sévères, et, s'il y met le prix, arrive à se maquiller en grand seigneur anglais. Chaque juif de rapacité, d'usure, d'agio, de sournois empiètement, arrive, avec la protection du trône et du ministère, à son maximum de malveillance. Tant qu'à la fin, si les nationaux anglais ne sont pas circoncis, au moins sont-ils notablement diminués et réduits. John Bull a trouvé son maître. Désormais, s'il reste, en apparence, possesseur de son île, c'est par une dernière habileté d'Israël; mais il faut que John Bull dispute, partage, et le plus souvent perde les douces libéralités de la mère-patrie. Il a un frère, un faux frère, un terrible bâtard qui, peu à peu, le pousse hors du logis.

Ainsi, durement persécutés au cours du moyen âge, jetés hors d'Angleterre, exilés pendant trois siècles, — puis timidement reparus au temps des Stuarts, — humblement actifs,

— modestes encore pendant le XVIII^e siècle, mais cheminant dans l'ombre des loges maçonniques, où tous vont s'embusquer, — les juifs, sous le règne de Victoria et par la protection de Disraëli, arrivent à la plus effroyable puissance qui jamais se soit abattue sur un peuple. Désormais ils jetteront le masque, règneront, spéculeront en liberté, jusqu'à ces temps présents où il semble que, de morsure en morsure, leurs dents de rats aient rongé l'Angleterre.

Nous en voulons pour garant un patriote anglais, marin de bonne race britannique, commandant en second de l'escadre anglaise en Méditerranée, — et qui, naguère, jetait un cri d'alarme. Dans un article de la *York American Review* il dénonçait « La Gangrène de l'argent ». Et c'est sur les paroles anxieuses de ce marin que nous voulons terminer ce chapitre historique.

« ... Dans la mère-patrie, dit-il, la corruption de l'argent exerce des ravages effroyables dans les rangs de la société. Aux Etats-Unis, il y a déjà des signes précurseurs d'un orage analogue; des deux côtés de l'Atlantique, le ploutocrate gagne chaque jour en puissance et le démocrate risque d'être écrasé sous le talon

d'un tyran mille fois pire qu'un roi recouvert de pourpre ou qu'un ecclésiastique ayant à sa disposition les foudres du pouvoir temporel.

» La société anglaise est rongée par le chancre de l'argent. De la base au sommet, l'arbre est pourri. Les plus immoraux posent devant le public comme étant les plus philanthropes, La beauté est esclave de l'or et l'intelligence conduite par la beauté danse aux sons des violons qui ont été accordés par la ploutocratie.

» ... Que dirons-nous du nouvel ordre basé sur la richesse, de cet ordre de choses qui fait que ceux qui devraient être les plus fermes protecteurs de la race, abandonnent tout et se jettent eux-mêmes au pied du dieu d'Or. »

C'est le principal danger qui menace la race britannique. La mer qui fait mine de l'engloutir n'est pas formée des flots furieux des races latines, mais elle est surtout faite des vers rongeurs que cette race porte en son propre cœur ; et de l'indolence, de l'immoralité luxuriante, du manque de courage moral dont ces parasites laissent derrière eux le germe. Le danger qui a menacé Babylone, Carthage, Athènes, Rome et grand nombre d'autres nations puissantes et de races florissantes dans le passé menace maintenant la race à laquelle

les anglo-américains appartiennent; mais à ce danger il faut convenir que ceux-ci opposent une force que les civilisations antiques n'ont jamais possédée au même degré: la puissance de la démocratie. « L'Angleterre, écrivait Hume, son historien, n'a rien à redouter autant qu'elle-même. »

La voix du peuple est la voix de Dieu, dit le vieux proverbe. Et, en somme, cela est vrai, car il est impossible que les masses soient purement égoïstes ou uniquement avides d'esclavage. C'est aux masses que les Anglo-Saxons devront faire appel pour régénérer l'Etat et sauver la race, mais les races sont déjà bien entamées!

Il faut bien craindre, malheureusement, que tous les peuples soient sur la pente fatale de la ruine par excès de ploutocratie, aussi bien que l'Angleterre, alors même qu'à un moindre degré peut-être. Depuis que la France, il faut bien le dire, abandonna son ancienne politique de générosité, de sentimentalité et de secours aux faibles, le monde livré aux juifs trop largement émancipés ne semble plus aimanté que vers l'argent. La guerre et la politique d'intérêt nous dominent et nous font de plus en plus féroces, aveugles et sourds pour tout ce qui ne

touche point la caisse sociale ou la bourse individuelle. Qui se battrait encore aujourd'hui pour *une idée* dans notre Europe gouvernée par des marchés financiers? Existe-t-il seulement un Don Quichottisme national quelconque depuis 1870? Partout s'éveillent ou grandissent des appétits de fortune; partout rôdent des boutiquiers avides de placements, des hommes d'affaires prêts à tous les courtages; même entre Etats pour le bénéfice de certaines guerres ingénieusement amenées. On ne voit en tous lieux que des agents d'industries dressés à la recherche de l'or, comme les porcs, dont parle de Wet, le sont à la découverte des truffes, et l'on trembla généralement moins d'effroi ou de pitié dans la plupart des capitales de l'univers, à l'annonce d'une bataille payée au prix d'un millier de vies humaines, qu'à la nouvelle que telles ou telles mines d'or au cours de la guerre sud-africaine auraient été sérieusement endommagées par les vertueux Boers.

Regardons les grands hommes d'alors, de la toujours plus grande Angleterre. Quels furent-ils? Des Chamberlain, fournisseur des armées et agioteur effronté; des Cécil Rhodes, qu'on osa appeler le *Napoléon du Cap*, et des géné-

raux d'une médiocrité sans nom, qui se firent au retour *at home*, payer leurs services au prix de dotations usuraires. Auprès et autour d'eux, c'est une société de ploutocrates accueillants aux parvenus, de sémites triomphants, tels que furent les Weernher et les Beït, qui ont pu réaliser des millions et des millions de livres sterling, et qui, la guerre achevée, *cette guerre dont ils furent en partie les auteurs*, virent d'un œil satisfait, sans être inquiétés aucunement et sans avoir à payer les pots cassés, leur capital doublé et leur puissance plus solidement assise et plus souveraine que jamais.

Si la société, la justice, le bonheur de l'humanité pouvaient peut-être un jour futur profiter, par une voie détournée et encore invisible à notre jugement, de toutes ces turpitudes qui, jusqu'alors, ne servent que les intérêts des habiles, des illustres Gaudissart de la politique et de tous les sans-scrupule du cosmopolitisme, cela serait consolant pour les historiens philosophes de l'avenir, mais il ne faut guère espérer que les hommes reviendront à des jouissances plus saines et plus réelles que celles que leur procure l'or. De plus en plus, nous allons à un brigandage légitime, officiel, au *Brigandage d'Etat*, et le seul salut nous

pourrait venir de la dépréciation totale de l'or, quand toutes les mines du monde, encore à leur début d'exploitation, fourniront ensemble leur maximum de rendement.

Les temps ont-ils vraiment changé en Angleterre depuis que Shakespeare écrivait : « L'or est le pire des poisons pour l'âme humaine. Il commet plus de mises à mort dans ce monde corrompu qu'aucune drogue vénéneuse. »

L'or brillant et jaune, dur et froid, mérite-t-il tant d'hommages, de sang, de hontes et d'iniquités? Hélas! Si le meurtre exécuté pour sa possession fait un *assassin*, des millions de meurtres créent un *héros*. *Le nombre sanctifie le crime et les financiers opèrent en grand*. Les petits seuls sont passibles des maisons centrales; les maîtres du genre deviennent les *Napoléon du Cap*.

CHAPITRE V

Étude parallèle sur les Juifs à la fin du XVIII^e siècle en France. — Les Encyclopédistes, Voltaire, le Prince de Ligne et les Israélites. — Observations curieuses et nécessaires.

CHAPITRE V

ETUDE PARALLÈLE PAR LES JUIFS A LA FIN DU
XVIII^e SIÈCLE EN FRANCE. — LES ENCYCLO-
PÉDISTES, VOLTAIRE, LE PRINCE DE LIGNE ET
LES ISRAÉLITES. — OBSERVATIONS CURIEUSES
ET NÉCESSAIRES.

De même qu'il y aurait une étude supérieurement intéressante à écrire sur le rôle des juifs à l'époque de la Réforme, en Angleterre, de même un ouvrage sur les israélites, avant, pendant et après la Révolution française, offrirait nombre de précieux chapitres d'une très grande variété de Documentation susceptibles d'éclairer certains points obscurs de cette histoire générale qui, selon Lamennais, n'est que le successif martyrologe de l'humanité.

On n'ignore point avec quelle fougue et quel esprit d'entregent, les enfants d'Israël se remuèrent en France, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, en vue de leur émancipation. Malesherbes qui était rentré au minis-

tère avec M. de Lamoignon, avait, sur leurs sollicitations réitérées, formé une commission dans le but de réunir tous les témoignages capables de favoriser une solution à leur convenance. Il se proposait de faire accepter un projet au roi Louis XVI qui aurait émancipé les éternels persécutés du peuple élu, mais les événements qui se précipitèrent de 1786 à 1789 en interrompirent les études.

A cette même époque, les disciples de Moïse rencontraient un nouveau défenseur dans la personne du comte de Mirabeau qui publia un ouvrage important (1) sur le fameux Moses Mendelssohn, l'ami intime de Lessing, qui venait de créer un schisme dans le Judaïsme en portant au Thalmud des coups décisifs. Le comte de Mirabeau fit une éloquente défense des juifs quelques années plus tard devant l'Assemblée constituante avec ces collègues Clermont-Tonnerre, l'abbé Grégoire, Dupont, et Barnave.

Avec l'ère nouvelle des Droits de l'Homme,

(1) Sur Moses Mendelssohn, sur la réforme politique des Juifs et en particulier sur la Révolution tentée en leur faveur en 1753 dans la Grande-Bretagne, par le comte de Mirabeau, à Londres, en 1787, in-8°, 130 pages.

les israélites subirent une réforme. La Révolution française, en plaçant les juifs sous la protection de la loi commune pour tous, retira la juridiction civile aux thalmudistes. Les principaux membres de plusieurs communes juives abandonnèrent avec déterminisme le thalmud et les rabbins et une secte nouvelle fut formée qui se fit désigner du nom de *Neumodisch*. Ce fut celle des juifs modernes. Toutes leurs écoles furent réformées et l'on ne saurait dire ici l'énorme portée de cette Révolution dans le monde d'Israël.

Il ne faudrait pas croire, en dépit de beaux principes de liberté et d'universelle tolérance et malgré le goût général pour tous projets d'affranchissement qui se rencontraient partout sur la fin du XVIII^e siècle, que l'esprit juif eut alors « une bonne presse », comme nous disons aujourd'hui. Les hommes de lettres, les savants, tous ceux qui se trouvèrent à la tête du mouvement révolutionnaire n'étaient pas en majorité favorables aux israélites.

Voltaire, J.-J. Rousseau, Diderot même étaient plutôt hostiles à cet esprit juif dont ils avaient rencontré tant de traits divers et déplaisants aussi bien à travers leurs travaux qu'au cours de leur existence. Ils appré-

ciaient toutes les nuances de cet esprit et tout en reconnaissant l'influence que purent avoir sur l'histoire de l'humanité Moïse, Jésus et Spinoza, ils se défiaient de l'ensemble des circoncis et ironisaient volontiers à leur sujet.

Cet esprit juif, ne peut-on pas, en effet, le suivre au cours des âges? Né avec Celse et les auteurs des contre-évangiles, blotti au moyen âge dans l'enceinte du Ghetto, il en sort timidement d'abord, puis s'enhardit,... marche de front avec la Réforme, serpente souterrainement pendant le règne sévère de Louis XIV, éclate, enfin, dans l'œuvre des philosophes français du XVIII^e siècle.

— Où donc Voltaire, Jean-Jacques, d'Alembert et Diderot et les autres, vont-ils s'armer, si ce n'est dans le vieil arsenal juif où depuis des siècles, obscurément, inlassablement, les rabbins, les polémistes, les penseurs d'Israël accumulaient les engins de revanche?

— Croyant détruire tout le passé, et le passé juif comme les autres, tous ceux de l'Encyclopédie, les raisonneurs, les persifleurs, les hommes sensibles bataillent et piaillent avec une grande animation. Puis, quand leur catapulte a brisé les murs, quand la brèche est

ouverte dans la tradition des peuples, qui est le premier à pénétrer dans l'enceinte? Le juif qui était là, qui ne disait rien, qui attendait!

— Cette aventure est d'autant plus plaisante à observer que les Encyclopédistes, d'un bout à l'autre de leur œuvre, ne manquent jamais une occasion de dauber sur le peuple hébreu, son histoire et ses livres sacrés. C'est qu'en sapant la Bible on coupe les racines du catholicisme, et qu'il faut, par-dessus tout, être désagréable au Pape. On sape donc, on cogne, on fend pêle-mêle l'Ancien et le Nouveau Testament. En travaillant, les bûcherons chantent, et, par-dessus les autres voix s'entend le fausset de Voltaire, très irrévérencieux et sardonique.

Il semble que Voltaire n'ait jamais vu dans la Bible, non plus que dans les psaumes et les prophètes, autre chose qu'une mine inépuisable de cocasseries. Noé, Loth, Mathusalem, David et Salomon, Adam lui-même, ... les personnages les plus considérables enfin, et dont la gravité paraissait établie dans les siècles des siècles, tous ces ancêtres et ces *pères-nobles*, Voltaire se fait un plaisir toujours neuf de les saisir, eux et leurs dames, en flagrant délit de

polissonnerie et de bamboche, et de les embarquer en des scènes bouffonnes où Pulcinelle, Guignol et Gnafron leur pourraient donner la réplique. On connaît ce jeu du vieux singe de Ferney, et l'on peut s'en donner le divertissement à presque toutes les pages des *Contes*, du *Dictionnaire philosophique* ou de la *Correspondance*. Nous voulons cependant, pour montrer à quel point Voltaire, et, par conséquent, le temps de Voltaire, avaient pris l'habitude de *passer la jambe* aux juifs, nous voulons signaler le pamphlet : *Un chrétien contre six juifs*, paru à La Haye en 1777, et qui semble bien le *nec plus ultra* de l'irrespect. C'est de l'exégèse en grimaces, et l'on ne peut manquer de vénération avec plus de vivacité. Il y a là, sous couleur de discussion historique ou théologique, toute une série de tire-langues et de pieds-de-nez, avec d'impayable considérations sur le Veau d'or d'Aaron, fondu en vingt-quatre heures, alors que M. Pigalle demande six mois pour cette opération, sur le prince Zamri et la princesse Cosbi, massacrés *nubendi tempore in ipso*, sur l'or potable, sur le penchant des anciens hébreux pour les chèvres et de leurs épouses pour les boucs, galanteries étranges qui se seraient accom-

plies dans les déserts de Pharan, de Sin, d'Oreb, de Cadès Barné, où l'on était fort désœuvré, sur les griffons et les ixions, sur la femme à Michas, soupçonnée d'idôlatrie, sur le nabi Ezéchiél, scatophage, et sur le nabi Ozée, juponnier, sur David, qui dansa sans culotte devant l'arche; à qui Michol, sa femme, aurait reproché d'avoir, en dansant, « montré tout ce qu'il portait aux servantes, en se mettant tout nud comme un bouffon », et qui, le fat! aurait répondu : *Certes! Et j'en serai plus glorieux devant les servantes!* sur Abraham, qui, ayant une belle femme, la fit passer pour sa sœur en Egypte, afin qu'il lui fût fait du bien à cause d'elle, et qui par ce bel artifice, obtint beaucoup de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de brebis, de chameaux, de serviteurs et de servantes, etc., etc. Bref des quolibets et des indécences, la Bible chez Tabarin, et tout ce qu'il faut pour couvrir de ridicule un peuple sacré! Voilà le procédé habituel de Voltaire.

Déjà, vers 1720, Voltaire aimait à plaisanter sur le youpinisme et sa petite muse épigrammatique en a laissé des traces. Dans une épître à la comtesse Fontaine, après avoir félicité cette dame d'avoir obtenu une taxe sur

les juifs de Metz, le simiesque Arouet lui décoche ces vers :

Adieu, malgré nos épilogues,
Puissiez-vous tous les ans
Me lire deux ou trois romans.
Et taxer quatre synagogues.

Cependant, comme un esprit de cette puissance ne peut masquer indéfiniment la vérité, un jour vient où Voltaire, quittant le ton du sarcasme, écrit ce qui suit dans son *Dictionnaire philosophique* : « Enfin, vous ne trouverez dans les juifs qu'un peuple ignorant, paresseux et barbare, qui joint depuis longtemps la plus indigne avarice à la plus détestable superstition, et à la plus invincible haine pour tous les peuples qui les tolèrent et les enrichissent. » Cette dernière ligne contient la pensée qu'il faut indéfiniment répéter quand il s'agit des juifs, le *Garde-à-vous* qu'il faut crier aux peuples assez fous pour se laisser enjuiver. Dans « *Dieu et les hommes* » (chap. X) il appelle les juifs « la plus haïssable et la plus honteuse des petites nations ». Dans ses *Essais sur les Mœurs* (chap. XLII) il écrit : « La nation juive osa étaler une haine irréconciliable contre toutes les nations; elle se

révolte contre tous ses maîtres ; toujours superstitieuse, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rampante dans le malheur, insolante dans la prospérité. » — Dans la *Défense de mon Oncle* (chap. VII) son jugement est bref : *Les juifs n'ont jamais rien inventé*. Dans l'*Essai sur les Mœurs* il expose, dans plusieurs chapitres, que toujours, à l'école des autres nations, les juifs ne leur ont jamais rien enseigné, même leur musique, si généralement louée, lui est intolérable : « Retournez en Judée, le plus tôt que le pourrez », écrit-il, vous y exécuterez à plaisir, dans votre détestable jargon, votre détestable musique (*sixième lettre du Dictionnaire*). Ailleurs, il explique encore la singulière stérilité intellectuelle des juifs par leur passion sans mesure pour l'argent : « L'argent fut toujours l'objet de leur conduite dans tous les temps. » Il se moque d'eux dans *Zadig* (chap. X) où l'hébreu remercie Dieu « de lui avoir donné le moyen de tromper un Arabe ».

Enfin, dans sa *Lettre au Chevalier de Lisle*, du 15 décembre 1773 (écrit vers la fin de sa vie), « que ces Déprépucès d'Israël se disent de la tribu de Nephthali ou d'Issachar, cela est fort peu important, ils n'en sont pas moins les

plus grands gueux qui aient jamais souillé la face du globe ».

Aucun prélat fanatique n'alla jamais plus loin que le prototype des libres penseurs, le tolérant et libéral Voltaire.

« Il ne faut pourtant pas les brûler », ajoute-t-il souvent avec sa drôlerie constante. Répétons cependant, pour en finir avec Voltaire que, plaisant ou sérieux, et malgré son attitude invariablement hostile, le grand démolisseur, en fin de compte, a démoli au profit des juifs. Il a plus fait que Moïse pour mener Israël en Terre promise. Israël, qui le sait, ne manque pas de soigner la réputation de Voltaire. Et, s'il y a quelque justice en ce bas monde, on verra par la suite le « *patriarche* de Ferney » vénéré dans les synagogues, et mis au rang des autres patriarches, imposants vaticinateurs et respectés.

Jean-Jacques Rousseau pourrait également être placé dans une niche voisine, sans considération de ce que sa Bohême eût de peu respectable. Car il fut, lui aussi, *sans le savoir*, bon ouvrier du peuple élu. Il le fut avec un génie farouche et imprécateur, mieux fait que l'esprit de Voltaire pour séduire l'imagination

juive. Il ira sûrement rejoindre Voltaire, Abraham et Jacob.

Au demeurant, la bande tout entière des encyclopédistes sembla toujours ignorer la valeur historique et la formidable menace d'Israël. Elle le persifla en passant, pêle-mêle avec les autres cultes. Elle lui prépara les voies sans y prendre garde, étourdiment, perdue qu'elle était dans les vapeurs brumeuses de l'idéologie. Il fallut quelques années encore pour qu'une étude sérieuse, et vraiment pleine de pensée, vienne jeter quelque lumière sur les odieuses menées des circoncis.

Nous voulons parler de ce *Mémoire sur les juifs* écrit par le prince de Ligne à la veille de la Révolution, et qui, prophétiquement, signale déjà les grands barons de la finance européenne.

Malgré la verve alerte et l'ironie mordante qui sont la marque du siècle, cette œuvre est sérieuse, attentive, soucieuse de conclusions pratiques. Le prince de Ligne pose d'abord l'idée fondamentale que nous avons vu exprimée par M^{me} de Pompadour, par Voltaire, et depuis par Lord Stanley, à savoir qu'*Israël est une nation* : « L'israélite hollandais ou portugais n'est ni hollandais ni portugais ; il n'est

» que juif. » On s'étonne qu'une vérité si apparente ait besoin d'être formulée; et cependant très rares sont les esprits qui ont su l'entrevoir. En général les gouvernements et les écrivains, tout comme le vulgaire, ne consentent à voir dans le juif qu'un homme *d'une autre religion*, alors qu'il est en réalité un homme *d'une autre nation*, d'une nation éparse, mais unie, et terriblement militante. Cet incroyable aveuglement, qui met les peuples à la merci d'un ennemi insoupçonné, a fait la puissance d'Israël.

Considérant donc la nation juive, telle qu'elle se présente en Europe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le prince de Ligne y signale d'abord « quelques juifs bien élevés : banquiers, commerçants, quelquefois » barons, presque nobles, établis dans les capitales des chrétiens... Il y en a plusieurs dont » on connaît le mérite et l'honnêteté, qui ont » des amis, à qui l'on rend justice pour de » belles actions d'humanité. »

Puis derrière ces circoncis d'élite, une poullerie vraiment inquiétante s'étale sur l'Europe. — « Veut-on avoir leur portrait? » Toujours suants à force de courir les places » publiques, les cabarets, pour y vendre; » presque tous bossus, une barbe rousse ou

» noire et toujours crasseuse, teint livide,
» brêche-dents, nez long et de travers, le re-
» gard craintif et incertain; tête branlante,
» cheveux crépus épouvantables; genoux pi-
» cotés de rouge et découverts, pieds longs et
» en dedans; les yeux caves, menton long,
» effilé, bas noirs troués et tombant sur leurs
» jambes desséchées; chapeau jaune à Avi-
» gnon, manche jaune à Prague; bonnets de
» grenadiers en Pologne; ailleurs, bonnets de
» poil sous un grand vieux feutre percé et ra-
» battu, ou petit chapeau pointu, la pointe en
» l'air... Voilà comme sont en Europe dix
» millions d'hébreux. »

Pourtant le prince de Ligne n'oublie pas la beauté des femmes juives, qu'il a parfaitement distinguées et qu'il apprécie en amateur :
« C'est, avec un peu plus de dureté, peut-être,
» et moins de cette charmante volupté moel-
» leuse, le genre de la beauté des Grecques; et
» toutes ces figures orientales sont au-dessus de
» celles de notre triste et vulgaire Occident,
» qui est ce qu'il y a de moins piquant. »

Mais quel parti tirer des juifs? Le prince de Ligne voudrait utiliser ces noires fourmi-
lières et tirer d'elles un bénéfice social, — par
où l'on voit qu'il a gardé quelque ingénuité...

— « Excepté faiseurs de tours de gibecières, » ce qui prouve leur adresse, et maquignons » (à qui toutes les religions permettent d'être » des fripons), on ne voit presque, parmi eux, » de métier que celui de graveur. Il n'y a » qu'un pas de là à être joailliers, orfèvres, » metteurs en œuvre, tourneurs, manufactu- » riers; ils aimeront mieux faire des armes » que les porter, et construire des charrues » que les conduire. »

Car une tentative de juifs guerriers a été faite sous les yeux du prince, mais sans succès. — « En 1787, le prince Potemkin voulut » en faire des cosaques! Rien ne m'amusait » plus que de voir ce commencement qui s'ap- » pelait Israëlowski. Nous en avions déjà » deux escadrons : leurs piques, la terreur » qu'ils avaient de leurs chevaux (en atten- » dant celle de l'ennemi) les rendaient co- » miques. C'est à cheval qu'ils ont plus encore » l'air de singes. »

Puisqu'il est impossible de les animer au son de la trompette, ne pourrait-on pas les utiliser autrement? Profiter de la manifeste tendance des juifs à ramasser l'argent, — les engraisser... et les dégraisser ensuite? — « Si » on leur donnait à défricher les landes de

» Bordeaux, les bruyères de la Hongrie, les
» steppes des Tartaries russes, ils cherche-
» raient des colons, des ouvriers; et les juifs
» les plus riches, aidant les pauvres, en tire-
» raient un si bon parti que, dans dix ans, ils
» seraient en état de payer de bonnes contri-
» butions à la couronne... Ils feraient le calcul
» qu'il faut donner la moitié de sa fortune
» pour conserver l'autre... Plus on fournirait
» l'occasion aux juifs de s'enrichir, et plus on
» pourrait les pressurer dans les grands be-
« soins des finances d'un Etat. »

Ceci est proprement la *tonte* des juifs, pratiquée à de lointaines époques par quelques souverains avisés, et qui s'est toujours trouvée facile et profitable. — Mais le prince de Ligne écrit à une époque où la philosophie a fait de grand progrès; et, dès que la philosophie entre en jeu, ce n'est plus de tondre les juifs qu'il s'agit, mais d'être par eux tondus.

D'ailleurs le prince de Ligne, manifestement atteint par les idées de l'Encyclopédie, *homme sensible*, n'a point de repos en son âme qu'il n'ait fait le bonheur des 10 millions d'hébreux qu'il trouve si laids, et de leurs femmes si agréables. Dans son zèle imaginaire, il entreprend de leur rendre une patrie,

et *lance* positivement le Sionisme. — « Je voudrais que quelqu'un de ceux qui sont en Turquie fût assez habile pour prendre du crédit auprès du Grand Seigneur, qui leur rendrait leur royaume de Judée, où ils se conduiraient sûrement mieux qu'autrefois... Jérusalem, petit trou horrible à présent, redeviendrait une capitale superbe... On rebâtirait le temple de Salomon... On fixerait les eaux du torrent de Cédron... On retrouverait le jardin d'Eden, et les quatre sources des fleuves, qui en feraient le plus beau jardin anglais du monde... Les déserts seraient défrichés et habités... » — Et voilà les rêves d'un homme parfaitement bien intentionné... Mais la Révolution va venir à l'instant même, et les juifs auront mieux à faire que de rebâtir le temple de Salomon : ils trouveront, sans quitter la France, un Eden fructueux et fleuri, bien autrement délicieux que l'ancien. Quand le prince adjure les peuples chrétiens de renoncer à l'horreur séculaire qu'ils ressentent pour les juifs, et termine son *Mémoire* par ces mots : « Une colère de dix-huit cents ans me paraît avoir duré assez longtemps. » — Quand donc le prince parle ainsi, il croit faire preuve d'une

élégante mansuétude, nullement dangereuse pour les nations maîtresses de leur sol. — Mais le temps est tout proche où la mansuétude va s'appeler : *Liberté, Égalité*, — la colère de dix-huit cents ans ne prendra pas fin pour cela, mais les juifs à leur tour l'exerceront, cette colère, pour la ruine et la dépossession des peuples.

La Révolution française, à voir les choses dans leur ensemble, n'eut d'autre objectif et d'autre résultat que de légiférer la déclama-tion de Rousseau. Les hommes étant *nés bons* et égaux en droits, il devenait nécessaire, pour l'honneur des principes, que les *bons* juifs fussent investis de toutes les dignités du citoyen...

« Mais vous voyez bien que les gens de cette race sont doués d'une particulière rapacité, et qu'une fois démuselés ils vont dévorer tout...! Tant pis! Périssent la France plutôt qu'une page du *Contrat social*! »

Dès 1789, une proposition fut soumise à l'Assemblée nationale, en vue de donner aux juifs et aux comédiens les droits dont jouissaient tous les citoyens. Mais, un reste de séculaire horreur subsistant encore, cette proposition rencontra des obstacles. On discuta;

puis, sur l'intervention de Mirabeau, le projet émancipateur fut ajourné (séance du 24 décembre 1789).

Ce ne fut d'ailleurs pas pour longtemps, et l'année suivante vit Israël couronné de fleurs. Le 28 janvier 1790, un décret émancipa les juifs portugais, espagnols et avignonnais, avec cette amabilité supplémentaire « qu'ils jouiront des droits de citoyens actifs lorsqu'ils réuniront les conditions requises par les décrets de l'Assemblée. »

Puis, le 20 juillet, c'est l'abolition de toutes taxes et redevances spéciales imposées aux Israélites... La mangeoire grand ouverte aux appétits étrangers, le patrimoine français envoyé aux requins.

Enfin, le 27 septembre 1790, émancipation complète des juifs de France, qui sont investis de tous droits civils et politiques, et légalement *déguisés* en Français. Il y a des carnavals austères, et celui-là peut passer pour l'un des moins joyeux qui se soient constatés depuis l'invention de l'éloquence humaine et des faux-nez.

Dans ces premières années de la Révolution, le peuple français se trouvait en proie à de telles berlues philosophiques, qu'il n'est pas

impossible que, de bonne foi, il ait admis les juifs comme d'inoffensifs et fraternels concitoyens. Cependant, par-ci par-là, on se méfiait encore, et tout spécialement aux armées, là où de pressantes réalités et des dangers visibles obligeaient à la prudence. Nous n'en voulons pour preuve que la proclamation suivante, édictée en l'an II, par un conventionnel que toute la rhétorique ambiante aurait dû, cependant, ouater de philosémitisme :

Juifs !

Il est défendu aux juifs de suivre l'armée à peine de mort.

Les généraux, les commandants des postes de l'armée et le comité de surveillance de la commune de Mons recevront les dénonciations contre les contrevenants, et les feront arrêter sur-le-champ, pour être exécutés dans les vingt-quatre heures.

Mons, ce 16 messidor, l'an II de la République française.

Le Représentant du peuple près de l'armée du Nord,

LAURENT (1).

Comme on voit, rien de tel qu'une rangée de canons bien pointés pour remettre les es-

(1) Nous trouvons ce texte, vraiment militaire, dans l'ouvrage de M. OUVÉRIEUX, *Les juifs de Belgique sous l'ancien régime*.

prits en équilibre et faire voir les choses telles qu'elles sont. Mais c'était là des clairvoyances isolées, individuelles et passagères. D'une façon générale, pitoyablement abusé, Jacques Bonhomme en carmagnole faisait fête à Judas et le pressait civiquement sur son cœur!

Ainsi, grâce à la Révolution française, les juifs, en quelques années, ont franchi le désert de haines qui depuis tant de siècles les avait séparés des autres hommes. Il ne leur reste plus qu'à dresser officiellement leur foi devant la foi chrétienne, et c'est Napoléon qui s'en charge.

Le 30 mai 1806, un décret impérial vient couronner l'œuvre de 1789 et 1790, par l'organisation du culte israélite. Dans un préambule assez long, l'Empereur (ce sur-homme a de l'entendement!) constate que certains juifs « n'exercent d'autre profession que celle de » l'usure, qu'ils accumulent les intérêts les » plus immodérés, et mettent beaucoup de » cultivateurs de ce pays dans un état de » grande détresse ». Ce dont il conclut (ce sur-homme a l'imprévu du génie!) qu'il faut ramener parmi les juifs « les sentiments de la morale civique ». Effet qu'il se propose d'obtenir par une meilleure organisation du culte et de

l'enseignement israélite. Il ordonne une assemblée de notables juifs à qui douze questions seront posées concernant la foi hébraïque. Et les réponses de cette assemblée ayant paru plausibles au Conseil d'Etat, l'Empereur, à la joie d'Israël, décide la réunion du Grand Sanhédrin, assemblée générale des juifs. C'est la consécration officielle du culte juif : Moïse salué par les préfets à l'égal de Jésus !

Réuni le 10 décembre 1806, le Sanhédrin compose un règlement organique auquel, le 17 mars 1808, un décret impérial vient donner force de loi. Les synagogues se bâtissent, les consistoires s'établissent, et la rapine juive prend un air gouvernemental, imposant et décent, qui ne l'a plus abandonnée par la suite.

Dès cette époque, les juifs sont mis à *même* la société française, et c'est un morceau copieux, nourrissant et juteux auquel, sans tarder, ils adaptent des millions de suçoirs. L'Angleterre ne leur sera servie que quarante ans plus tard, mais dès 1808 on peut s'attabler à la « douce France », ce qui permet de patienter en se gonflant.

Au surplus, il n'y a qu'à laisser faire les juifs. Dès qu'un pays a la sottise de leur laisser

prendre un pied chez lui, ils ont bientôt pris quatre pieds, mille pieds et tous les pieds. Au début de ce XX^e siècle, dans cette Angleterre que nous venons d'étudier, et dans cette France sur laquelle nous avons jeté un rapide coup d'œil, on peut dire que les autochtones n'ont plus que les grimaces de l'indépendance, alors que la réalité du pouvoir, complète, absolue, oppressive, est aux juifs.

Dans toute bonne embuscade de politique ou de finance, partout où se fabriquent la richesse et la domination, qui se prélassent? Un juif. — Et si ce n'est un juif — Israël n'est qu'une goutte, mais qui corrompt un lac — c'est quelque fonctionnaire protestant ou catholique, parfaitement domestiqué et stylé par les juifs; plus souvent c'est quelque franc-maçon, quelque *libre-penseur* qui ne pense qu'à servir... servir..., servir les juifs dispensateurs de grâces!

Par l'enseignement public, qu'ils occupent comme on tient un blockhaus, les juifs soignent le cerveau du peuple soumis, n'y laissent entrer que les sophismes, les illusions, les préjugés utiles. L'instituteur, sans qu'il s'en doute, est le bedeau du rabbin.

Par la presse, qui est la grosse artillerie

d'Israël, les juifs font connaître et laissent ignorer ce qu'il faut, afin que le peuple tributaire, fier de savoir lire, continue de payer, d'obéir, de servir.

Moyennant quoi Israël, bourré de pécunes immodérément grossissantes, assure sa tyrannie masquée, épuisante et mortelle. S'il fallait enseigner la jeunesse dans la réalité positive, non dans l'hypocrisie des choses, les géographies scolaires devraient porter ceci : *France, Angleterre : colonies juives.*

D'ailleurs, l'étude des autres nations de l'Europe et de l'Amérique, que nous n'avons pas ici le loisir d'entreprendre nous amènerait à cette conviction que la race parasite enserre, étreint, comprime le monde entier. Partout nous verrions le même *processus* lent, patient, muet et finalement victorieux : l'envahissement par infiltrations insensibles, la ténacité, l'endurance exaltée dans les persécutions, la captation de l'or poussée jusqu'à l'héroïsme, l'attention à répandre parmi les peuples (comme la seiche son encre), ces idées d'amollissement humanitaire, si profitables à ceux qui guettent, puis, quand le peuple envahi est à point, bien éberlué, bien désarmé... la main crochue jetée aux bons endroits,

laissant à la vie nationale ses apparences, grippant ce qui profite le pouvoir et l'argent.

C'est, comme on voit, la politique de Tartufe dans la main d'Orgon. Elle a réussi aux juifs pendant les premiers actes de leur histoire, et tout fait présager qu'elle finira autrement que dans Molière : par la dépossession complète et la ruine du bonhomme trop confiant. Il sortira de sa maison, avec sa famille en larmes. Où donc, au XX^e siècle, trouverait-on le Prince *ennemi de la fraude*, qui dépêche un exempt?

CHAPITRE VI

Israël émancipé. — Deux figures dominantes : Le Baron Nathan Rothschild et Benjamin Disraëli Lord Beaconsfield.

CHAPITRE VI.

**ISRAËL ÉMANCIPÉ.— DEUX FIGURES DOMINANTES :
LE BARON NATHAN ROTHSCHILD ET BENJAMIN
DISRAËLI, LORD BEACONSFIELD.**

Bien que, dans un chapitre précédent, nous ayons pu parler accidentellement de deux grandes figures juives du XIX^e siècle anglais et déterminer le rôle financier de Nathan Rothschild et celui de l'illustre Benjamin Disraëli, depuis Lord Beaconsfield, nous estimons qu'il convient de faire remordre avec plus de vigueur et d'acuité la silhouette de ces portraits d'originaux qui eurent une place si prépondérante dans cette histoire, où, comme le remarque J. Darmesteter, on rencontre à presque tous les grands changements de la pensée une action juive, soit éclatante et visible, soit sourde et latente.

On a écrit énormément sur les Rothschild; livres, brochures, articles se sont succédé en tous pays à leur sujet, colportant avec beau-

coup de légendes infiniment trop d'erreurs.

Une série d'études parue dans la *Deutsche Rundschau* de Berlin, au courant de l'année 1901, vient détruire certains récits erronés et remplacer par des données exactes les légendes dorées, c'est le cas de le dire, qui poussèrent autour du berceau tellement envié des rois de l'or. Grâce à des documents inconnus ou inédits, découverts dans les différentes archives allemandes ou communiqués obligeamment par les intéressés, M. Richard Ehrenberg est arrivé à nous faire connaître la source réelle des millions historiques qui ont fait tant de petits.

Rappelons à cette occasion qu'à l'exception d'un ouvrage anglais de Reeves, qu'il faut consulter avec une certaine méfiance, et d'une notice écrite par Frédéric de Gentz (1) en 1826 et publiée en partie dans le *Dictionnaire de la Conversation* de Brockhaus, l'étude de M. Ehrenberg est la première tentative sérieuse d'écrire l'histoire de la plus grande maison de banque de l'Europe contemporaine.

Meyer-Amschel Rothschild naquit en 1743 à

(1) *Schriften von Friedrich von Gentz, fünfter Theil*, p. 113 et s., édit. 1840.

Francfort sur le Mein où son père était commerçant. Après un apprentissage dans la maison Oppenheim, de Hanovre, il fonda dans sa ville natale un bureau de change, ce qui le mit en relation avec le prince héritier Guillaume de Hesse-Cassel. Le général von Estorff, qui avait connu le jeune Rothschild à Hanovre, le recommanda au prince Guillaume; le hasard voulut que, lors de sa première visite au château de Hanau, le général et le fils du Landgraf jouaient aux échecs; un conseil donné par Rothschild fit gagner la partie au prince, qui trouva plaisir à causer avec le jeune négociant en monnaie et se servit de lui pour enrichir sa collection de médailles. Cela a dû se passer vers 1775. Rothschild négocia aussi des lettres de change sur Londres que le prince Guillaume avait à tirer contre les fournitures de soldats allemands au gouvernement anglais, en guerre avec ses colonies américaines. En 1789, quatre ans après son avènement au trône de Cassel, Guillaume reçut une offre de service de Rothschild; les renseignements recueillis sur celui-ci furent satisfaisants : « Il avait la réputation d'un homme honnête et travailleur, auquel on pouvait accorder du crédit. » En 1794, le Land-

graf avait 150,000 livres sterling à vendre; sept concurrents francfortois étaient sur les rang : Bethmann, Melzler, Heyder, Ruppell, Gontard, d'Orville et Rothschild; les quatre premiers furent chargés de l'opération et ce n'est qu'en 1795 qu'à Rothschild fut confiée la négociation d'effets sur Londres, qu'il paya comptant; à cette époque, il n'était encore que *Hofagent* financier du Landgraf, il devint *Oberhofagent* en 1801.

Le Landgraf était un des plus riches capitalistes de son temps; il employait le produit de la vente de ses soldats et des traites sur Londres en affaires de banque; il prêtait aux gouvernements étrangers, de même qu'à des particuliers, à des officiers, des fonctionnaires, sans négliger la petite clientèle des boulangers et des cordonniers. En 1784, une opération fut faite par lui avec la cour de Danemark; mais afin de déterminer le prince à consentir au prêt, les Danois durent payer une commission de 2 1/2 p. c. à ses conseillers.

Ce n'est qu'à partir de 1800 que les relations entre Guillaume et Meyer-Amschel Rothschild deviennent intimes et suivies; Rothschild reçut en dépôt de son protecteur 160,000

thalers à 4 1/2 p. c.; en 1801, 200,000 florins au même taux; il négocie pour lui l'achat de 120,000 florins d'obligations 4 1/2 p. c. du Palatinat, échangés en 1802 contre destitres de la dette de Francfort; en 1803, 499,000 florins ville de Francfort; en 1804, 400,000 florins, Hesse-Darmstadt. Il n'avait d'ailleurs pas le monopole de ces opérations, il partageait avec d'autres maisons la confiance du Landgraf. La première grande affaire que Meyer-Amschel fit, toujours pour placer les capitaux de Cassel, fut avec le gouvernement danois, qui après avoir eu recours jusqu'en 1780 au marché hollandais, se servait depuis une vingtaine d'années de banquiers francfortois, notamment de la maison de Bethmann. En 1804, celle-ci avait proposé à Copenhague de trouver quelques centaines de mille thalers, qui formaient le solde d'un emprunt non placé, à condition qu'il leur fût accordé 8 p. c. de commission. C'est alors qu'intervint une offre plus acceptable faite sous le couvert de la maison Lawaetz, d'Altona, pour compte de Rothschild, qui demanda au début de ne pas être nommé et qui avança ainsi successivement 1,750,000 thalers. En 1806, lors d'un prêt de 1,300,000 thalers, son nom fut indiqué pour la première

fois et les coupons furent dits payables à sa caisse. Contrairement à l'usage antérieur de ne faire des prêts qu'à courte échéance, l'emprunt, conformément aux désirs du Landgraf, qui voulait avoir un revenu élevé et durable, fut conclu pour une série d'années; l'intérêt ressortait, à 6 p. c. Pour la première fois aussi, il fut émis des obligations en coupures libellées en chiffres ronds et facilement négociables. C'est vers cette époque (octobre 1806) que l'électeur de Hesse confia sa fortune liquide à son *Hofagent* qui, contrairement à l'opinion courante, ne la conserva pas, mais la fit passer à Londres, où se trouvait son fils Nathan Meyer. Celui-ci a raconté qu'il reçut par la poste 600,000 livres, qu'il administra à la satisfaction du déposant princier; et ce dernier comme témoignage de reconnaissance, lui fit plus tard cadeau de vin et de linge. Meyer Amschel mourut en 1812, après avoir, en 1810, modifié la raison sociale en Meyer Amschel et fils : il laissa la réputation d'un homme intègre, extrêmement bienfaisant et grand connaisseur en antiquités, en médailles et en objets d'art.

Des cinq fils de Meyer Amschel, ce fut le troisième, Nathan Meyer, qui exerça la plus

grande influence sur le développement de la maison. Nathan se rendit en Angleterre, pour y faire des affaires en marchandises (vraisemblablement en étoffes); il avait apporté avec lui 20,000 livres sterling qu'il tripla en quelques années. L'exportation d'Angleterre était difficile dès 1800, bien que le blocus continental n'eût été décrété qu'en 1806, mais elle était lucrative. Après avoir passé quelques années à Manchester, Nathan s'établit à Londres, où il reçut en 1806 l'argent hessois et remplaça comme banquier de la cour, la maison Van Notten. Il avait alors 28 ans. Cette même année, la compagnie des Indes fit vendre sur le marché 800,000 livres sterling en or; Nathan acheta tout le métal, dont il savait que le duc de Wellington avait un pressant besoin et dont il détenait une grande quantité de lettres de change, acquises à bon marché. Le gouvernement fit venir l'acheteur de l'or et lui déclara qu'il lui fallait ces 800,000 livres: une fois en possession, on ne sut plus comment le faire passer en Portugal. Nathan s'en chargea et il dit plus tard, à sir Thomas Burton, le célèbre philanthrope anti-esclavagiste, que c'était la meilleure affaire qu'il eût jamais faite. Vers cette époque (1808-

1810) Wellington, engagé dans la guerre d'Espagne, où il devait tout payer en espèces sonnantes, était obligé de se procurer des fonds en vendant des traites sur la Trésorerie, négociées à perte. Il existait alors un syndicat de changeurs, établis à Malte, en Espagne, en Sicile, qui exploitait la situation financière difficile. La partie la plus compliquée de l'exploitation pour Nathan Rothschild était le transfert des espèces en Espagne.

En 1812, après l'assassinat de Perceval, Vansittart devint chancelier de l'Echiquier et eut pour bras droit dans ses opérations financières avec le continent, un homme de premier ordre, le commissaire général Herris. L'Angleterre, déterminée à poursuivre vigoureusement la guerre contre Napoléon, se trouvait avoir des alliés : l'Autriche, la Russie et la Prusse, dont les finances étaient dans un état déplorable et auxquelles il fallait absolument venir en aide par des subsides.

De 1813 à 1815, l'Angleterre accorda 15 millions de subsides, dont 11 millions aux trois grandes puissances, tandis que le reste était partagé entre les petits Etats. Le prince d'Echingen reçut pour sa part 1.615 livres. Il fallait en outre pourvoir à la solde et aux dé-

penses des troupes anglaises qui, en 1815, coûtaient encore 1 million de livres par mois. Le transfert de ces sommes considérables se fit en 1813, par les envois d'argent en lingots ou en monnaie, ou par la négociation de traites sur Londres. Ces deux procédés avaient de graves inconvénients. On faisait bien des envois d'argent sur des navires de guerre, ce qui n'écartait pas le danger de prise ou de naufrage et il fallait payer jusqu'à 8 p. c. comme prime d'assurance. Le transport par terre n'était pas moins dangereux; il était en outre difficile de se procurer en Angleterre du numéraire en si grande quantité. Le change anglais subissait une forte dépréciation : 30 p. c. en 1813, c'était une grosse perte pour le Trésor anglais ou pour les Etats subventionnés, qui avaient en outre de la peine à écouler de fortes quantités d'effets sur Londres et cependant les besoins étaient urgents. En 1813, la Prusse avait à recevoir 630,000 livres de subsides, le conseiller de cour Bartholdy, envoyé de Berlin à Vienne, réussit à grand'peine à écouler 83,000 livres; à Berlin on ne put vendre que 25,000 livres. Au milieu de ces difficultés Herris proposa au chancelier de l'Echiquier un nouveau plan pour assurer le service de la

Trésorerie sur le continent. Ce plan avait été élaboré par Nathan Rothschild; il fut envoyé en secret, avec des instructions, en Hollande et en Allemagne, pour acheter, partout où il en trouverait, même à Paris, de la monnaie française et la faire parvenir, par les voies les plus diverses, au quartier général de Wellington, qui put tout payer comptant, tandis que les alliés combattaient contre les plus terribles embarras d'argent. Rothschild manœuvra si bien que la Bourse ne s'aperçut pas de ces opérations et 700,000 livres sterling de traites sur la Hollande et Francfort purent être achetées, sans peser sur le change.

Un israélite converti, M. l'abbé Leman, nous apprend d'ailleurs que Nathan était l'intime ami de Wellington.

« Cette amitié, écrit-il dans son ouvrage sur *Napoléon I^{er} et les Israélites*, datait de la guerre d'Espagne. Le gouvernement britannique, fort embarrassé pour faire parvenir régulièrement au duc de Wellington les fonds qui lui étaient nécessaires, s'était adressé à la maison Rothschild... Cette mission d'intermédiaire valut à l'opulente maison en huit années, 1,200,000 livres sterling (30 millions) et créa

des rapports étroits entre le duc de Wellington et Nathan Rothschild... »

En 1814 les opérations de Rothschild prirent encore une plus grande extension; il acheta tout d'abord 200,000 livres sterling de traites sur Paris, nécessaires pour payer les frais de voyage de Louis XVIII rentrant dans sa capitale; on négocia ensuite avec les Etats du continent pour les convaincre de l'intérêt qu'il y aurait à leur remettre des effets payables sur le continent en cessant de tirer sur Londres; le gouvernement anglais se chargeait d'assurer le mode de paiement; toutes les opérations devaient être centralisées à Paris et l'intermédiaire, dont le nom ne fut pas nommé, était Rothschild. Herris fut envoyé à Paris, où la livre sterling ne valait que 17 fr. 50; il paya d'abord 100,000 livres en or apportées avec lui de Londres ainsi que 137,000 livres en traites sur Francfort et Berlin que Rothschild avait achetées et de la même façon, des sommes considérables à la France, l'Autriche, aux troupes anglaises. Grâce à cette nouvelle méthode le change sur Londres remonta rapidement à 21 francs. L'intervention de Rothschild demeura secrète. Le Trésor anglais réalisa une économie de

120,000 livres. Le nom de Rothschild ne fut connu de la foule que pendant les Cent Jours. Durant cette période, au moment des embarras financiers de la Prusse, Herris fit verser 200,000 livres à Berlin et ce fut la première fois qu'on y entra en contact avec Rothschild. Salomon de Rothschild fut chargé d'y apporter l'or; il fournit encore 150,000 livres, mais à des conditions si défavorables que le gouvernement anglais dut se décider à rembourser la perte subie par la Prusse dans l'opération. Herris, dans deux rapports en 1816 et en 1822, a rendu compte de la façon dont le paiement des subsides a eu lieu et il y révèle que, depuis 1814, 18 millions de livres sterling furent payées sur le continent par l'intermédiaire d'un seul agent. L'économie réalisée a dépassé 500,000 livres. Herris déclare hautement que c'est uniquement à l'intervention de Rothschild et de ses frères sur le continent que le succès a été dû.

Après la mort de leur père en 1812, les cinq fils avaient continué les affaires en s'établissant dans les différentes grandes villes, ce qui avait facilité considérablement le transfert de l'argent anglais. Anselme, l'ainé, demeura à Francfort; le second, Salomon, résida d'abord

à Berlin, puis définitivement à Vienne; Nathan était à Londres; le quatrième, Charles, s'établit en 1821 à Naples. James, âgé de vingt ans, se rendit à Paris où il fonda en 1817 la maison de Rothschild frères.

M. Ehrenberg nous montre après 1815 les Rothschild essayant d'entrer en concurrence avec les grands banquiers Baring de Londres qui avaient acheté en 1814 l'ancienne maison Hope et C^{ie} d'Amsterdam. On sait comment, en 1817, Baring et Hope contractèrent pour la France un emprunt de 350 millions, moyennant un taux de 2 1/2 p. c.

Mais ne poursuivons pas au-delà cette étude de M. Ehrenberg qui nous entraînerait trop loin et revenons exclusivement à notre Nathan de Londres.

« Si l'argent va devant, tous les chemins s'ouvrent », — Nathan Rothschild fit sienne cette parole d'un des plus cyniques personnages du grand *Will*, et s'efforça d'en démontrer toute l'amorale justesse.

En quelques années, à Manchester, grâce à ses offices cumulés de Mont-de-piété, d'agent de change et de courtier dans le commerce des cotons, il réalisa environ 200,000 liv. st., soit 5 millions de francs qu'il apportait comme

entrée de jeu pour ses opérations sur le marché de Londres.

Peu après, il doublait ce premier capital en épousant la fille de Lévi Barnett Cohen, et, à la mort de son père, — survenue en 1812, à Francfort, dans cette même *Judengasse* où il avait grandi, — il s'associa avec cinq de ses frères et fonda à Londres cette maison puissante, ce grand collecteur des économies publiques qui joua un rôle pneumatique considérable dans la plupart des importantes opérations financières du temps.

Nathan Rothschild s'était assuré le concours de tous ses riches coreligionnaires, négociants, banquiers, boursiers qui, depuis la fin du XVIII^e siècle, avaient songé à s'établir dans la plupart des possessions anglaises, et principalement aux Indes occidentales, aux Iles-sous-le-Vent, à Bahama et à la Jamaïque. Ces juifs étaient presque tous des réfugiés des possessions espagnoles d'où les persécutions et les révoltes antisémites les avaient expulsés. Avec leur appoint et grâce aussi aux Youddis levantins et italiens, Rothschild de Londres pouvait aspirer à cette royauté de l'or qu'il voulait étendre sur l'univers dans un rêve immodéré d'impérialisme financier,

qui ne se distingua pas énormément de celui que personnifia longtemps avant la guerre du Transvaal ce glabre chambardeur de l'Afrique australe qui a nom Chamberlain.

« Le prix de la monnaie est le pouls d'un Etat », écrivait Voltaire. — Rothschild de Londres s'entendit merveilleusement à percevoir, à nomber exactement les pulsations du crédit des royaumes et à opérer la transfusion de l'or dans les Etats délabrés. L'histoire des sommes considérables qu'il avança en 1813 au gouvernement anglais, et celle de ses prêts à divers autres pays, seraient intéressantes à conter. Il acheta à vil prix les *bills* ou bons de guerre de Wellington (guerre d'Espagne), que le gouvernement ne pouvait pas solder, et, après le succès de la campagne, les réalisa à gros bénéfice. Cette opération attira sur lui l'attention du gouvernement, qui l'employa comme intermédiaire dans ses emprunts en Europe, aidé en cela par son frère de Francfort. Il devint l'argentier des nations dans la détresse, l'habile général, le *ma tante* intermédiaire à trouver. Ses commissions importantes favorisèrent outre mesure l'accroissement de sa fortune.

De plus, s'il n'inventa pas l'agiotage que

le système de Law fit si durement connaître à la France, il fut en Angleterre, le grand-maître des *coups de Bourse*. Il sut concevoir supérieurement et employer, avec la subtilité nécessaire, les manœuvres les moins délicates pour produire des variations inattendues dans le prix des effets publics et tourner ainsi à son profit les débâcles financières qui en résultaient. Il se révéla comme le grand écumeur du Stock Exchange et régna par la terreur sur tous les marchés économiques du monde. — Ce fut Rothschild de Londres qui créa le brigandage du capitalisme, légalement organisé avec la complicité des gouvernements, des ministres et de l'hypocrite civilisation pseudo-humanitaire qui, depuis soixante ans, dépouille les pays d'âge d'or heureusement sauvages que les hommes d'affaires s'efforcent d'initier aux raffinements d'injustice et de malhonnêteté des races déclarées supérieures.

L'organisation de l'office des renseignements de ce Rothschild était, au début du Premier Empire, extraordinairement comprise.

Jamais grand chef de routiers ou de contrebandiers n'imagina service plus ingénieux, avant l'heure des chemins de fer et des télé-

phones. — Il avait fait dresser à son usage particulier, nous l'avons déjà mentionné plus haut, d'innombrables pigeons voyageurs qui apportaient des nouvelles de tous les pays d'Europe et emportaient des ordres et avis pour les agents étrangers. Pour plus de sûreté, il entretenait à Douvres, Herne-bay, Hastings et Folkestone, une véritable flottille de bateaux de pêcheurs qui croisaient dans la Manche pour lui faire tenir avant même que les gouvernements en fussent avisés, les nouvelles d'événements les plus récents sur le continent. Lui-même payait de sa personne et partait fréquemment à l'improviste, et inconnu, pour venir observer en France ou en Allemagne ce qui s'y disait, s'y tramait ou s'y passait. C'est ainsi que le 18 juin 1815, Nathan Rothschild quittait Bruxelles, à la première heure, pour assister de loin aux péripéties de la bataille de Waterloo (1).

(1) D'après une lettre de M. Ch. Le S..., ancien maire de L..., qui demande que son nom ne soit pas cité : C'est un agent de Rothschild, un certain Schmitt qui fit le voyage. Il s'était mêlé à l'état-major de Wellington, et lorsque celui-ci, à l'apparition des Prussiens, s'écria, en levant son chapeau : « Maintenant la journée est à nous, en avant ! » Schmitt partit précipitamment pour Londres. Le reste est exact. Schmitt

Dès qu'il fut assuré de la terrible défaite qui mettait fin à l'Epopée napoléonienne, il partait pour Ostende à toutes brides, y frétait un voilier, traversait la Manche en dépit d'une effroyable tempête, débarquait dans le comté de Sussex, à Bexhill, s'y procurait, en pleine nuit, une voiture de fermier qui, à prix d'or, le conduisait à Londres dans la matinée du 20 juin. — Pâle, nerveux, un peu ému comme un homme qui va jouer un coup décisif, il apparut tel qu'à son habitude au Stock-Exchange. Il avisa ses coreligionnaires de ce qu'il attendait d'eux, à l'aide de ces mouvements fortifs, avides, mystérieux, de ce langage secret des hommes de bourse, dont parla si judicieusement Balzac, et qui forment dans la Juiverie comme autant de signes d'une Franc-Maçonnerie des passions.

Le bruit d'une victoire écrasante de l'Empereur se répandit aussitôt; les valeurs tombèrent vivement des mains des boursiers comme dans la déroute les fusils ou les sacs

reçut pour ce service une gratification de 1 million, et quitta quelque temps après la maison de Rothschild pour vivre de ses revenus à Gênes. C'est là que le père de notre correspondant de L... le connut et reçut de sa bouche même le récit de cette opération.

quittent les mains des soldats. Rothschild et ses acolytes n'eurent qu'à se baisser pour moissonner toutes ces défaillances. Le lendemain, quand fut proclamé le triomphe de Wellington à Londres, il revendait au plus haut prix tout ce papier déprécié la veille, réalisant pour sa part plus de 1 million de livres sterling, c'est-à-dire 25 à 28 millions de francs, peut-être bien davantage.

L'histoire de ce puissant Minotaure de la finance est connue; les fleurs qu'on prodigua dans la biographie de premier Rothschild, baron autrichien, ont évidemment trop dissimulé les galeries honteuses, les oubliettes et chausse-trappes de cette vie aventureuse pleine de cadavres et de ruines. Il faudrait, comme aux *Aventures de Cartouche*, plusieurs tomes in-4° pour exposer tous les jolis méfaits et les iniquités de ce financier de grand chemin. La ruine de son collègue Goldsmith, ses tentatives contre la Banque Loyd, combien d'autres actes de scélératesse légalisée, à côté de traits de grandeur factice et de générosités d'apparat seraient utiles aux lecteurs *youpinophobes* pour leur apprendre, à connaître les débuts véritables de l'omnipotence juive dans l'Angleterre contemporaine.

Ce qui est étrange, c'est que Rothschild, de Londres, ait pu jouer, au grand jour, un rôle si prodigieux à une époque où le juif était encore méconnu comme citoyen dans le royaume britannique. Cependant, il fut nommé consul en 1820; admis comme baron en 1822, mais, bien qu'il avait redoré la licorne anglaise, beaucoup de grands seigneurs se plaisaient à le traiter *like a Jew*, et l'on raconte que lord Melbourne s'offrait le doux plaisir de faire attendre des heures et des heures ce roi de la finance dans son antichambre, au milieu des petits quémandeurs sans importance.

Les services rendus par Rothschild furent sans doute de quelque poids dans la décision qui fut prise au milieu du siècle d'accorder l'émancipation à tous les israélites établis en Angleterre. Grâce à l'éloquence d'O'Connor, de lord Brougham et de Wellington, les catholiques jouissaient de leur entière liberté depuis 1820. Dès 1851, tous les juifs anglais avaient titre de citoyens. Ils étaient admis aux élections municipales et dans les corporations de la Cité avec l'engagement de ne jamais rien tenter contre l'Église anglicane. Leurs écoles, synagogues, asiles de charité et hôpitaux

étaient reconnus par le gouvernement au même titre que les établissements similaires des autres cultes.

Leurs mariages dans les synagogues devenaient légaux. Ils pouvaient aspirer à être membres du Parlement, dans la seconde division, soit pour la chambre de commerce, soit pour celle des lords, pourvu que le candidat prêtât serment sur le Vieux Testament. On reconnut leurs droits à la direction des affaires publiques en tant que membres du cabinet, mais on leur refusa la possession de certaines charges, par exemple, celles de Grand lord de la Chancellerie, de *lord Keeper* ou de *lord Commissioner*, et aussi celles de lieutenant de comté ou de vice-roi des colonies.

Toutes ces concessions ne furent pas faites aux israélites sans une considérable opposition de la part des puritains religieux. Les catholiques, toutefois, favorisèrent l'émancipation juive de tous leurs efforts et la cause triompha grâce à l'appui de l'illustre lord John Russel, l'un des fils de l'opulent duc de Bedford, représentant du comté de Huntingdon et qui fut le plus intrépide défenseur de la liberté des cultes en Angleterre.

Les juifs étant émancipés avaient encore à

vaincre des préjugés sociaux très rigides et invétérés dans toute l'aristocratie anglaise inscrite au *Peerage*, qui est le livre d'or de la noblesse d'outre-Manche. — Qui les patronnerait, ces Youtres libérés, dans ce monde si dédaigneux et si fermé à tout ce qui n'est pas *introduced* par un haut et puissant seigneur? — Qui ouvrirait les portes des salons du *High-Life* à ces élégants des ghetti, depuis si longtemps avides de prendre place dans les réceptions aristocratiques et les Drawing-Rooms de la Reine? Ce fut lord Beaconsfield qui se présenta pour remplir cet office. Disraëli se fit l'introducteur d'Israël, il eut sur la situation sociale des juifs en Angleterre une décisive influence.

Hébreu d'origine, petit-fils de négociants vénitiens, il descendait de ces familles juives que l'Inquisition avait chassées d'Espagne et qui s'étaient réfugiées dans la grande république des Doges, si hospitalière à tous les proscrits. Son père, Isaac Disraëli, littérateur des plus distingués, qui vécut une partie de sa vie dans le Buckinghamshire, sachant combien il lui avait été dur de se faire un nom en raison de sa religion réprouvée, voulut éviter à son Benjamin de pareils déboires. Il se

convertit donc par simple calcul étant foncièrement libre penseur, disciple de J.-J. Rousseau et il fit baptiser et convertir son fils au protestantisme en 1817, treize ans après sa naissance, mais il avait été circoncis six jours après sa venue au monde.

Lord Beaconsfield n'oublia jamais, par la suite, ses anciens coreligionnaires, et leur tendit la main en toute occasion. — Physiquement et moralement, Benjamin Disraëli conserva toujours les caractères de sa race ; son imagination sensuelle et orientale se découvre dans toutes ses œuvres qui indiquent plus de facilité et de dons d'assimilation que de génie. Arrivé au pouvoir, quand il fut ce populaire *Dizzy* que le *Punch* caricatura chaque semaine, il ouvrit les portes des salons les plus fermés aux Rothschild, aux Goldsmith, aux Jessel, aux Salomon, et prépara, en quelque sorte, l'avènement de la prépondérance juive contemporaine, tout comme on peut dire que le *Juif de Malte* de Marlow prépara la venue du puissant *Shylock* de Shakspeare.

M. Maurice Muret, dans une excellente étude sur lord Beaconsfield (1) a saisi à mer-

(1) MAURICE MURET, *L'Esprit juif*, Essai de psychologique ethnique. — Paris, Perrin et C^{ie}, 1 vol. in-8°, 1901.

veille le caractère, les goûts dominants et la politique de cet homme d'Etat : « Ses historiographes, écrit-il, jusqu'aux plus favorables à sa cause, ont marqué nettement, le caractère étranger de Disraëli et son isolement dans la série des grands politiques anglais de notre temps : S'il avait hérité, observe Froude, d'un caractère anglais, il eût pu se vouer plus complètement aux grandes questions nationales.

» Il eût inscrit son nom pour toujours parmi les sommités anglaises. Mais il n'était Anglais que par adoption et il ne s'identifia jamais complètement avec le pays qu'il gouverna. Il était juif et son grand orgueil était de gouverner, bien qu'il fût hébreu, une grande nation chrétienne. Sa carrière est le résultat de circonstances spéciales et d'un caractère spécial. Il est seul de son espèce dans l'histoire politique anglaise. Plus catégorique encore le langage de M. de Haye avec Disraëli, c'est l'idée juive qui arrivait au pouvoir et tant qu'il eut l'autorité la race persécutée et bannie a pu dire qu'elle menait l'Etat. »

Lord Beaconsfield croit en tout et partout à la supériorité d'Israël. On connaît ses théories par la pureté triomphante de cette race ethnique : « Sémitisme et religion, dit encore

M. Maurice Muret, signifient pour lui la même chose. Le christianisme est la fleur du sémitisme. La religion juive est un tronc immense qui a jeté deux maîtresses branches : le mosaïsme et le christianisme. » Cette théorie chez lord Beaconsfield s'explique par la situation particulière où il se trouvait d'être à la fois circoncis et converti au protestantisme. Son système a pour but de sanctionner la rencontre en sa personne de ces deux sacrements hétérogènes et successifs.

Dans un discours célèbre, tendant à l'admission des juifs au sein du Parlement britannique, il exposa un jour son orgueilleuse doctrine. Il osa réclamer cette importante réforme, non pas en vertu des principes de tolérance généralement professés aujourd'hui, mais bien en raison des services rendus à l'humanité par la race juive. L'homme d'Etat anglais commettait le même sophisme que le poète allemand Henri Heine. Il concluait à l'identité primitive du judaïsme et du christianisme : « Le christianisme, disait-il avec dédain, c'est le judaïsme à l'usage de la multitude, mais c'est encore le judaïsme », ou bien : « le christianisme est le judaïsme complété ou n'est rien ». En d'autres termes : Le christianisme est un ju-

daïsme approprié à l'infériorité des *Gentils*. Sans doute, il n'y a pas incompatibilité sur les points essentiels entre l'éthique juive et l'éthique chrétienne, remarque M. Muret. Un juif et un chrétien, en vertu de la stricte morale émanant de leur religion respective, agiraient de la même façon dans le plus grand nombre des cas. Mais on ne saurait prétendre que le Christ n'ait absolument rien changé à l'enseignement des prophètes. Sa doctrine aurait-elle soulevé de telles colères au sein du peuple juif si elle eût été en conformité parfaite avec l'esprit de cette nation? C'est parce que sa parole d'humilité froissait l'orgueil juif, c'est parce que ses principes d'abnégation et de renoncement contrariaient les instincts matériels et jouisseurs d'Israël que ce peuple le persécuta avec tant de férocité. »

On ne saurait découvrir chez lord Beaconsfield le fameux cosmopolitisme juif que l'on rencontre chez tant d'autres de ses coreligionnaires, mais on trouve en lui cet « étranger sans la moindre goutte de sang dans les veines » que dénonçait un jour Gladstone, son intransigeant adversaire. Disraëli s'efforçait de dissimuler cette tare étrangère qu'il sentait en soi et qu'il devinait pouvoir être un obsta-

cle à son ambition effrénée. C'est ce qui le poussait à se montrer populaire et à s'attirer les suffrages des petites classes : « Je sors du du peuple, déclarait-il un jour à ses électeurs de Hugh Wycombe, mais si je n'ai dans les veines ni le sang d'un Plantagenet ni celui d'un Tudor, il n'en est que plus sûr que je désire mettre le bonheur du plus grand nombre au-dessus de la satisfaction de quelques-uns. » On reconnaît là son esprit subtil et roublard.

Nul mieux que lui ne savait s'adapter aux circonstances et ne possédait aussi bien toutes les ficelles de l'arrivisme quand même. Il se déclara d'abord, à l'exemple de son père Isaac, un fervent adepte des idées des encyclopédistes et un admirateur des hommes et des principes de la Révolution française. Dans *Fancred*, dans *Sibyl*, dans *Lothair*, dans *Coningsby*, il est aisé de découvrir nettement l'influence de la littérature du XVIII^e siècle en France, mais on la sent peut-être davantage encore, cette influence, dans nombre de ses contes à la façon de Voltaire qu'il écrivait dans sa jeunesse.

S'appuyant sur le peuple, Disraëli sentit le besoin d'une solide assise dans cette société londonienne sans laquelle il est impossible

de réussir. Il avait pour y assurer son succès son mérite littéraire, l'éclat de la notoriété que lui avait donné ses œuvres successives, mais il voulait mieux. Il prétendit devenir le *Swell*, le *Smart* gentleman, et comme il n'avait rien en lui qui dénonçât le pur *britisher*, il eut quelque mérite à y parvenir. « Il habilla, dit M. Maurice Muret, ses idées radicales de vêtements somptueux et, ainsi parées, les introduisit dans la société de Londres où elles furent accueillies avec bienveillance. » Benjamin Disraëli pratiqua dans sa jeunesse un dandysme savant. Mais son dandysme était d'une nature bien spéciale. Vers cette même époque le sévère Brummel rédigeait le *Code mondain de l'homme de goût*. On en connaît les dispositions générales : « Eviter les couleurs éclatantes et surtout ce qui peut attirer l'attention, les objets neufs, les formes exagérées. » Combien le dandysme violent du jeune Disraëli : hispano-italo-anglais, ressemblait peu à cette correction froide ! De son origine juive, du séjour de ses ancêtres en Orient d'abord, puis en Espagne et à Venise, il restait à Benjamin Disraëli l'amour des étoffes chatoyantes, de la verroterie et du clinquant.

La nature lui avait donné un charmant vi-

sage, de sorte qu'il supportait triomphalement ces oripeaux ridicules. Mais fallait-il que ses traits prévinssent en sa faveur pour qu'on lui fît bon accueil en dépit de son accoutrement grotesque ! Parfumé de tous les aromates de l'Arabie, la joue gauche à demi-voilée par des mèches folles de cheveux noirs, la veste de velours à frange de soie, ouverte sur un gilet éclatant, il allait brandissant sa canne à glands d'or et à pommeau d'argent ciselé. Des chaînes d'or s'entrecroisaient sur sa poitrine, cerclant son cou, reliant ses poches. Les passants, admiratifs ou goguenards, se retournaient, suivant des yeux Benjamin Disraëli, le jeune auteur fêté, le moqueur redouté, l'ambitieux dont on attendait beaucoup.

N'est-ce pas là le sincère portrait de l'israélite triomphant, de l'étranger qui se veut imposer par une apparence dont il ne peut sentir le côté caricatural et l'expression rastaquouère. Mais ce sémite à tendances orientales n'ignorait pas que tout est accepté à Londres, même le ridicule de la mise, pourvu qu'on parvienne à y imposer ce ridicule et à le faire consacrer par le temps. Il connaissait la psychologie du snobisme social anglais et toutes les faiblesses de cette fameuse société

rigoriste qui ferme les yeux si profondément sur les défauts de ceux qu'elle adopte. Disraëli eut le tour de main, il se fit accepter malgré ses outrances de costumes qu'il tempéra par la suite.

Lorsque, consacré grand homme d'Etat, chargé d'honneurs et de célébrité mondiale, il présidait à la destinée de cette nation anglaise qui n'était que sa patrie d'élection, son champ d'affaires et d'opérations vaniteuses, il n'avait plus conservé ces fameuses lettres de crédit qu'il devait à ses traits de jeune aventurier levantin. Son visage s'était régulièrement durci et trahissait avec dureté son origine sémitique. Tout en lui dénonçait l'hébreu typique du temps médiéval, le front, la coupe de la barbe, la coloration du facies et surtout le nez, ce nez aux narines poilues qui lui donnait l'apparence d'un vieux rabbin d'Alsace épris de tabac à priser et qui porterait des roupies jaunâtres aux commissures de l'appareil olfactif.

Lord Beaconsfield eut de nombreux et excellents biographes. Peut-être ne l'a-t-on pas suffisamment étudié en tant que juif, aussi bien dans ses œuvres de réelle valeur littéraire, que dans ses actes et discours politiques? Son idéal politique était un idéal juif, basé sur le

culte de l'opinion publique. Ne rêva-t-il pas de la suppression du Parlement, avec le plan d'un rouage unique entre le souverain et le peuple, et cette puissance intermédiaire s'était à son sentiment nettement inspiré des concessions juives modernes.

L'heure est prochaine où l'œuvre de Disraëli pourra être consciencieusement exposée et jugée dans son ensemble et ses résultats. Il faut le recul nécessaire pour embrasser les conséquences d'une impulsion politique et voir où s'arrêta cette impulsion et les bienfaits sinon les ravages de son élan, et de son évolution à travers les ans. Les Israélites montrent déjà avec quelle rapidité et quelle prodigieuse souplesse ils ont profité de la partie ouverte pour gravir à tous les capitoles britanniques. Il n'y a qu'à regarder ce qu'ils ont fait de ce Pays que Shakespeare magnifia si superbement. Disraëli fut le Saint-Pierre qui leur ouvrit les barrières de ce Paradis de la grande île où ils n'ont que trop croissé et multiplié. « Jamais on ne sait comment on périra, écrivait Balzac; le Pourquoi est la tâche de l'historien. »

Disraëli aura son heure au tribunal de l'histoire.

CHAPITRE VII

La Guerre de l'Or.

La Politique juive et l'Afrique australe.

Les Financiers au Transvaal.

CHAPITRE VII

LA GUERRE DE L'OR. — LA POLITIQUE JUIVE ET L'AFRIQUE AUSTRALE. — LES FINANCIERS AU TRANSVAAL.

Les juifs ont toujours particulièrement aimé et pratiqué la vie publique. Partout, à chacune des heures de leur histoire, ils ont librement apprécié et critiqué les actes de ceux qu'ils ont eu pour prêtres, pour juges ou pour administrateurs de leurs intérêts communs. Tout en étant soumis aux docteurs de la loi qu'ils ont accepté pour conseillers et pour guides, ils ne se sont jamais fait faute de discuter les questions qui ont trait au bien-être ou à l'avenir de leur race dans des assemblées populaires où le plus petit ouvrier, bottier ou tailleur, a le même droit de se faire entendre et la même chance de voir adopter sa motion que le haut baron de la finance ou le sacrificeur descendant des Cohen. Dans les Ghettos du moyen âge, dans les villages de la Pologne

ou de la Bohême, comme dans les cités anglaises où ils se trouvent en nombre suffisant, partout ils s'organisent en une sorte de démocratie hiérarchisée, dont les membres se montrent toujours zélés pour la chose publique.

Il n'est pas étonnant qu'à mesure que les barrières sociales et politiques s'abaissaient devant eux, ils se soient souciés de porter ce même zèle dans la sphère plus vaste qui leur était ouverte et que peu à peu, en Angleterre notamment, ils aient pu arriver à s'imposer comme les faiseurs les plus actifs des diverses politiques locales, nationales, impériale ou royale.

On voit de très bonne heure des juifs briguer et recevoir les fonctions municipales dans maintes villes du Royaume-Uni. A Londres, les Lords Maires de race juive se sont succédé durant quelques années de la fin du XIX^e siècle presque sans interruption. Les élections au Parlement furent, dans certaines circonscriptions électorales, vers la fin du règne de Victoria, telles que celles de Southwark, de Marylebone, de Chelsea, de Leeds, entièrement entre les mains des juifs. Les candidats, enfants d'Israël, furent alors au nombre de 21, dont 12 radicaux et 9 noministes. L'honorable sir

Samuel Montagu, le candidat pour le canton central de Leeds, appuyait de son influence 5 coreligionnaires de sa famille : 3 neveux et 2 beaux-frères, candidats contre lui. Depuis lors on connut sa fortune politique et ses fonctions de sous-secrétaire d'Etat aux Indes.

Faut-il rappeler que les israélites sont hardiment entrés à la Chambre Haute avec Benjamin Disraëli, lord Beaconsfield, et qu'ils ont gouverné effectivement l'Angleterre à maintes reprises, sans cesser, même lorsque les whigs prenaient le pouvoir, d'obtenir l'oreille de la reine Victoria, qui ne les favorisa certes pas. On dira sans doute que lord Beaconsfield était chrétien. Prenez un Hottentot et baptisez-le, en sera-t-il moins nègre?

Pour ce qui est de l'excellente reine Victoria, on a souvent raconté des anecdotes qui tendraient à prouver sa répulsion pour les enrichis israélites. Il n'en est pas moins vrai, sans insister sur le cas de lord Beaconsfield, que, dès 1837, année de son avènement au trône, le juif Moses Montefiore fut, par elle, créé chevalier. Mais laissons la parole aux *Archives israélites* : « En 1840, alors que sir Moses se rend à Constantinople et au Caire pour plaider la cause des malheureuses victimes de l'accu-

sation rituelle de Damas, il est reçu en audience par la Reine, précieux encouragement pour notre vaillant coreligionnaire dans la délicate mission qu'il a entreprise.

» Plus tard elle crée baronnets MM. Isaac-Lyon Goldsmid et Moses Montefiore.

» Les visites que la souveraine daigna leur rendre, ainsi que celle qu'elle fit en 1890 au château du baron Ferdinand de Rothschild, attestent combien la Reine était étrangère aux préjugés qui animent encore de nos jours tant de souverains... et de simples bourgeois. A côté de ces marques de bienveillance particulière, il y en eut de publiques qu'elle témoigna aux israélites.

» Trois israélites furent, en outre, créés lords : MM. Nathaniel Mayer de Rothschild, Henry de Worms et Sydey Stern. »

Il y a aujourd'hui plus de douze familles juives figurant au livre du *Peerage et Baronetage* anglais, noms vigoureux, qui donnèrent naissance à des branches trop nombreuses pour qu'on tente d'en faire ici l'énumération. Les juifs eux-mêmes, qui n'ont pas l'étonnement facile, n'en reviennent pas. Dans *La Jewish Chronicle*, on constatait naguère, sur un ton d'orgueilleuse stupéfaction, ce fait unique jus-

qu'ici dans l'histoire de l'Angleterre : la proclamation du roi Edouard VII au Concil privé, qui fut signée par trois juifs : lord Pirbright, sir George Faudel-Phillips et sir Marcus Samuel, baronnet depuis 1903.

Notons en passant que lord Pirbright s'appela de son nom d'origine Henry de Worms et qu'il épousa la fille aînée du baron von Tedesco, de Vienne; que George Faudel-Phillips, ancien lord-maire de Londres, comme le fut son père, prit pour femme la fille de lord Pirbright, et que Marcus Samuel, ex-alderman de la Cité, ex-sheriff et ex-*Justice of the Peace*, pour le comté de Kant, se maria à Fanny-Elisabeth, fille d'un autre juif, nommé Benjamen-Binjamin. Voilà, n'est-il pas vrai, de beaux exemples d'assimilation.

On pense bien que les postes politiques plus modestes, mais d'accès faciles et, par leur nombre et leur nature, d'influence non moins pénétrante et efficace, doivent être systématiquement recherchés et occupés par les juifs. Les consulats, qui leur permettent d'entretenir avec profit leurs relations internationales avec les parents et coreligionnaires qu'ils rencontrent partout et de se faciliter d'un pays à l'autre les spéculations de bourse et de

commerce qui les enrichissent, sont extrêmement convoités. Francfort, Vienne, Berlin, Hambourg, Dresde, pour ne citer que ces grandes villes commerciales de l'Europe centrale, ont des consuls britanniques juifs. « Tant qu'il en sera ainsi, avoue mélancoliquement l'auteur de « *the Modern Jew* », le commerce anglais ne profitera guère. » Et il ajoute : Mais si l'on voulait changer cet état de choses, toute la juiverie crierait à la persécution.

Le même écrivain, M. Arnold White, ancien agent du baron de Hirsch, en Pologne et en Russie, pour la colonisation juive du territoire cultivable de l'Argentine, n'est certes animé d'aucun mauvais vouloir contre Israël ; mais il est contraint par l'évidence de la vérité à reconnaître que le nombre des juifs à la Chambre des communes devient tout à fait hors de proportion avec le nombre de leurs coreligionnaires dans le pays, et il doit constater : « Le pouvoir croissant de la race juive, sa tenue à l'écart des nations au milieu desquelles elle habite, et la patience déclinante des peuples parmi lesquels elle s'établit. »

« La supériorité intellectuelle, la subtilité orientale et l'éducation de la douleur donnent

aux juifs une puissance complexe et mystérieuse refusée à toute autre race vivante », dit encore Arnold White.

» On les trouve dans toutes les nations, mais, comme le Gulf-Stream, ils restent à part de la masse de l'océan qui les entoure.

» Pourtant ils reflètent, comme le caméléon, la texture et la teinte du rocher sur lequel ils reposent.

» Attaqués du dehors, la juiverie présente un seul front à l'ennemi.

» C'est le peuple le plus intéressant du monde : plus fort que les Pharaons, Nabuchodonosor, Rome, la féodalité, les Romanoff, le Kaiser, la troisième République française. »

Tout leur est bon pour asseoir et accroître leur influence. Ainsi, une association fondée en juillet 1871, sous des apparences purement philanthropiques, prend une portée politique tout à fait inattendue lorsqu'on sait que cette *Anglo-Jewish Association*, dont le but avoué est la protection des juifs persécutés et l'éducation des enfants juifs en Orient, non seulement subventionne en Asie des écoles juives fréquentées par plus de 10,000 enfants, mais est affiliée à l'*Alliance israélite universelle*, et qu'elle entretient une correspondance diplo-

matique avec les gouvernements étrangers, de concert avec le *London Committee of the Deputies of the British Jews*, lequel date de 1860, et a pour tâche spéciale de surveiller la législation anglaise en ce qui peut intéresser les juifs.

Il suffit de faire comprendre par quelques exemples le détail de la mise en œuvre des forces judaïques en Grande-Bretagne. Analyser les rouages, décrire les moyens d'action, énumérer les résultats feraient de ce seul chapitre initial un gros volume. Constatons seulement qu'en Angleterre comme en France les juifs tiennent toutes les situations avancées, qui aboutissent à diriger l'opinion du public... et à expurger la Bourse de la masse populaire, Presse, Théâtre, Concerts et Music-Halls, lieux de divertissements de toute espèce, ceux qui ne sont pas immoraux et les autres, maisons de prêt sur gage, banques, *Stock Exchange*, etc.

Avec ce double levier, la Presse et l'Argent, la juiverie peut tout faire. Elle le sait parfaitement pour l'avoir expérimenté, et, dans ses moments d'audace ou d'abandon, elle s'en vante. Aussi est-ce avoir une vision très nette de la réalité que de dire, ainsi que le fait

M. Arnold White : « La communauté juive en Angleterre, bien qu'elle ne soit pas forte numériquement, domine une si grande partie des forces financières et journalistiques du pays que tout Ministre qui entreprendrait de lutter contre cette puissance serait aussitôt infailliblement désarçonné. »

Il y faudrait un mouvement populaire, que l'indignation, le dégoût et le sentiment exacerbé des misères subies provoqueront peut-être quelque jour, mais dont on est encore très loin.

En somme, la destinée de l'Angleterre, non moins que celle des autres Etats, est entre les mains des grands financiers juifs. Nous avons déjà eu l'occasion de faire remarquer que, depuis la chute de la maison Baring, aucune maison de crédit chrétienne ne peut désormais leur faire contre-poids. C'est dire que toute la politique du monde civilisé est menée par eux. Il serait curieux d'étudier par le menu les mobiles qui les font agir, et comment ils ne perdent jamais de vue ce qui peut amener en leurs caisses cet or, dont la possession assure toutes les « possibilités », comme disent les Anglais, en nuancant de la couleur de leur esprit pratique le sens de ces *mots*.

L'adoption exclusive de l'étalon d'or, la ruine des colonies espagnoles, la désorganisation sociale et militaire de la France, les préparatifs de dislocation de l'Empire Autrichien, les progrès de l'Allemagne prussienne, l'élan furieux d'impérialisme qui emporta les Etats-Unis et l'Angleterre (nous ne parlons pas des spéculations, étranglements, accaparements, syndicats et *trusts* de toute sorte, dont les grèves, les ruines particulières et la misère publique sont les plus visibles effets) rien de tout cela qui ne soit du fait de la *finance internationale*, c'est-dire des juifs.

Leur politique est profonde et à longue portée. Jamais ils ne se désolidarisent de leurs frères de race et de religion; c'est à ceux-ci que vont presque exclusivement leurs œuvres charitables qui sont, après tout, considérables et nombreuses. Mais ils n'hésitent pas à sacrifier le bien-être de ces frères misérables, à retarder indéfiniment leur délivrance, à leur refuser de prendre le rang auquel ils ont droit dans la « première aristocratie du monde », pour mieux poursuivre des vues lointaines sur lesquelles l'initié seul peut former autre chose que des conjectures. On a fait ressortir, et nous avons eu l'occasion de le signaler au

cours de cet ouvrage, combien il eût été facile à la haute banque de contraindre le gouvernement russe à limiter les juifs aussi bien que ses autres sujets, lorsque l'empire russe avait un besoin pressant d'argent et qu'il ne pouvait s'en procurer qu'auprès des israélites. Il y eut un commencement de campagne de presse, des propositions de *boycottage*, — battage et *bluff*, — qui aboutirent à la réussite de l'emprunt russe, sans qu'aucune tentative sérieuse eût été faite pour empêcher cet argent, fourni par l'intermédiaire des banquiers israélites, de servir en partie à assurer l'oppression des juifs russes.

Il entraînait apparemment dans les plans de la finance cosmopolite de provoquer cet exode des juifs orientaux qui se sont épandus comme une eau sale et corrosive sur notre Occident, sur l'Amérique et, plus que partout ailleurs, sur l'Angleterre.

« Tant qu'il n'a pas obtenu la liberté et l'égalité, dit M. White Arnold, le juif est humble, plus suppliant et plus doux que les autres hommes; mais, une fois que l'égalité lui est accordée, le despotisme spirituel de Rome elle-même n'est pas plus absolu que l'intolérance du juif prospère, mais non spirituel. »

Est-ce pour faire arriver plutôt leurs coreligionnaires à cette égalité, dont ils font un si profitable usage, que les banquiers de Paris et de Londres n'ont pas voulu chercher à gêner la Russie dans une réglementation dont l'effet aurait été de déverser des milliers de misérables circoncis dans les pays d'Occident où, sans autre transition que le voyage, de chiens qu'ils étaient là-bas, ils seraient aussitôt devenus citoyens.

Est-ce pour introduire de nouveaux et plus puissants éléments désorganiseurs dans une société dont la décomposition, où ils se gorgent, n'est pas encore assez rapide au gré de leur avidité de vautours?

C'est l'un et l'autre, il faut le croire si l'on veut concilier ce qu'on sait de leurs appétits avec ce qu'on dit de leur esprit de solidarité.

La dernière manifestation de la toute-puissante juive sur la destinée des Etats et même des peuples dure depuis plusieurs années et a pour objet l'appropriation sans contrôle des mines d'or et de diamants de l'Afrique australe.

M. Hyndman, président de l'Association démocratique socialiste anglaise, a donné en 1900, dans une interview avec un journaliste

bruxellois, des appréciations intéressantes sur les causes de la guerre du Transvaal.

D'après lui, ce sont les juifs qui furent coupables.

— Voyez, dit-il à son interlocuteur, comment ils se sont emparés de notre presse, comment ils ont corrompu notre *society*. Tenez, voici brièvement une liste des journaux juifs à l'heure actuelle (1900) :

Le *Daily Telegraph*, qui appartient aux Lewis; le *Daily Wels*, qui appartient à Henry Oppenheim, d'égyptienne notoriété; le *Financial News* de Harry Marks, membre du Parlement; le *Sun*, qui appartient à la même personne; la *Saint-James-Gazette*, de Steinkoff; la *Saturday Review*, appartenant à Alfred Beit; le *Statist*, appartenant à plusieurs financiers juifs; *The Observer*, de M^{me} Rachel Beer, le *Sunday Special*, appartenant à Spyer.

Eh bien, tous ces journaux préconisèrent cyniquement la guerre presque dans les mêmes termes.

Quelle que soit leur opinion politique, qu'ils soient tories, libéraux-unionistes, libéraux ou radicaux, ils disent tous la même chose au sujet du Transvaal. N'est-ce pas significatif?

— Oui, en effet.

— Eh bien, dans la *society* de Londres, ils exercent autant d'influence que dans la presse. Enfin, qu'il me suffise de dire qu'à l'heure actuelle, au sujet de la question sud-africaine, *nous sommes une nation dominée par les juifs*. Ils ne savent pas ce que c'est de jouer franc jeu. Je parle, notez-le bien, des capitalistes juifs de Londres, car je compte parmi mes connaissances des juifs d'un caractère tout à fait différent et pour lesquels j'ai la plus grande affection. »

La conquête des deux républiques sud-africaines est proprement une entreprise juive, sans les complications dynastiques et historiques dont le moteur principal se masque ordinairement. C'est pourquoi il est intéressant ici de faire une revue rapide des principaux événements qui, en dehors de l'action militaire, ont précédé et accompagné la guerre du Transvaal.

Cette guerre de dépossession et de piraterie financière, entreprise contre d'honnêtes cultivateurs, remet en mémoire un vieil adage mexicain, évidemment importé du sombre catholicisme d'Espagne : « Derrière la croix se tient le diable, mais derrière l'épée du soldat rampe, épée, se dissimule le juif spoliateur. »

Dès que les champs d'or ont été découverts, la rafle de la moisson fut, sans tarder, décidée par l'Angleterre juive. Une première incursion de forbans officieux, bien que désavoués, ayant échoué, Albion, aux dents longues, l'Albion judaïsée dans son organisme gouvernemental, décréta la conquête du Rand.

Décret d'autant plus monstrueux que, tout en étant résolu à le promulguer et à le mettre à exécution dès que les préparatifs seraient bien complets, le gouvernement de Sa Majesté la reine niait cyniquement l'évidence, protestant de son désir de maintenir la paix et faisant tout pour la rendre impossible aux Boers.

On peut sans aucune peine faire comprendre le rôle du juif dans le *Boom* sud-africain, organisé en 1894 et dans la création de la *Chartered Company*, qui contenait en germe la guerre à mort contre les Républiques.

Qu'on se rappelle seulement comment la haute société, appauvrie par le maigre revenu des terres, par les death's rates et généralement fort endettée, en arriva à ne plus repousser le monde israélite et, bien au contraire, lui ouvrit ses salons, l'accueillit et y vendit ses titres comme références à des entre-

prises financières, se fit payer les honneurs d'être chairman ou directeur dans telle ou telle Company Limited, minière ou autre; comment les ducs d'Abercorn et de Fife, lord Aberdeen, presque tous les noms du Peerage se succédèrent à la tête des prospectus d'actions à 1 livre sterling qui furent successivement lancés chez les gogos des deux mondes, bien avant la fin du XIX^e siècle.

Qu'on ajoute à cela les atavismes de Cecil John Rhodes, fils du révérend Francis-W. Rhodes, recteur Bishop Stortford, dans le comté de Hartford et d'une mère authentiquement juive, dit-on, et les israélites, fraternels amis et associés du grand exploiteur du Cap : Barnato, le clown-jongleur, qui commença sa fortune en avalant des diamants volés qu'il eut à rechercher dans l'élément porte-veine de ses excréments ; Beit, petit employé chez Porteur, puis Eckstein ; Werner, Naumann et combien d'autres qui, en moins de quatre ou cinq années, se révélèrent comme les principaux agents de dépouillement des petits pécules et réalisèrent des fortunes estimées de 200 à 400 millions environ. C'en sera assez pour souscrire sans réserve à l'opinion de l'Ecossais J. Keir Hardie, qui ne craignit pas

d'écrire dans la revue de l'*Humanité nouvelle*, ces énergiques et sincères paroles :

« Cette guerre est une guerre de capitaliste, créée par l'argent des capitalistes, soutenue par les mensonges d'une presse capitaliste, parjure et mercenaire, patronnée par des politiciens sans scrupules, à la merci eux-mêmes de la classe capitaliste. Les Boers, peuple de pasteurs, ont probablement tous les défauts des belles qualités qui sont l'apanage de leur genre de vie ; mais, quels qu'ils soient, ces défauts sont encore des vertus, comparées à la honteuse corruption et à la cruauté raffinée qui sont inséparables des louches opérations du capitalisme. »

Empruntons, d'autre part, à un ouvrage de A.-G. Hobson, intitulé la *Guerre de l'Afrique du Sud, ses causes et ses effets*, les considérations suivantes :

La première et sans comparaison la plus importante industrie du Transvaal, celle des mines d'or du Rand, est entre leurs mains (lisez les mains d'un petit groupe de financiers internationaux). La brève énumération des compagnies principales, qui représentent le récent syndicat des intérêts miniers, va montrer l'étendue de leur puissance. D'abord

viennent les Wernher, Beit and C^o, plus communément connus par le nom de leur directeur, comme « le groupe Eckstein and C^o ».

Il comprend vingt-neuf mines d'or et trois autres entreprises. La valeur du capital nominal est de 18,384,567 livres sterling, mais la valeur sur le marché, au commencement d'août 1900, dépassait 76 millions de livres (près de 2 milliards). Ce groupe Eckstein est le principe actif, combinaison plus grande et plus puissante qui renferme les Consolidated Goldfields, S. Neuman and C^o, Farrar et A. Bailey.

Les Goldfields (Beit, Rudd and Rhodes) ont dix-neuf mines et un capital de 18,120,000 livres. Neuman vient ensuite avec un capital de 8,806,000 livres. Agissant séparément, mais virtuellement sous le même contrôle, il y a deux autres groupes, dont le capital est en grande partie allemand, Goerz and C^o et Albn and C^o... Il y a, d'autre part, J.-B. Robinson avec dix-neuf mines, et d'autres affaires (capital d'émission, 14,317,500 livres), et la maison Barnato, moins importante.

... Sous la direction du groupe Eckstein, dont le principal instrument est la chambre des mines, ce groupe tend non seulement à absorber toute l'industrie minière, mais en-

core à contrôler la vie industrielle et indirectement la vie politique de Johannesburg, formant le noyau *d'un monopole qui deviendra au Rand ce que la De Beers a été pendant des années à Kimberley.*

Cette rapide esquisse a seulement pour objet de prouver la domination d'un petit nombre de personnes sur une vaste industrie dont le capital avait récemment une valeur de 150 millions de livres (3 milliards 750 millions de francs).

Mais, quoique la puissance de ce capitalisme soit basée sur l'or, elle n'est pas limitée aux mines. Aussitôt que nous sommes en présence d'un intérêt important, nous la rencontrons.

La presse de Johannesburg est sa propriété. Il apparaît donc que l'avenir industriel et agricole du Transvaal est hypothéqué à un petit nombre de financiers étrangers. Un peu de réflexion montrera que, tandis que cette classe de financiers s'est abstenue dans d'autres contrées d'une active participation à la politique, elle fera la *politique* du Transvaal. Et politique ne signifiera pas pour elle libre échange et bonne administration : l'industrie du Transvaal requiert, en effet, l'intervention constante et le vigoureux appui de

l'Etat. Il lui faut une main-d'œuvre régulière, économique et soumise, qui est ici la pierre angulaire des bonnes affaires. Les tarifs de chemins de fer et de douane, les règlements de l'exploitation des mines la forceront à la politique. Elle y apportera les mêmes qualités qui l'ont rendue heureuse dans la spéculation. En un mot, simplement et inévitablement, elle ajoutera à ses autres affaires l'affaire politique. »

On ne retracera pas depuis ses débuts la carrière du *Très Honorable*, et déjà si profondément oublié, feu John Cecil Rhodes, le fondateur de la *Chartered British South Africa Company*, dans laquelle il fit entrer une de ses créations antérieures, la *De Beers Consolidated Mines Company*, aidé dans ces opérations par le Rothschild de Londres et par le juif Alfred Beit. Rhodes connaissait depuis très longtemps le Dr Jameson, praticien établi à Kimberley, qui partageait son ambition, souvent exprimée, de faire flotter le pavillon anglais aussi loin que possible, jusqu'au Zambèze et au delà. Le docteur abandonna bientôt sa clientèle de Kimberley, et vint commander le fort Salisbury en Matabeleland, au nom de Cecil Rhodes qui le fit nommer en 1891 admi-

nistrateur de la *Chartered*. Tous les deux firent un voyage en Angleterre, trois ans après, et répandirent, par leurs conversations et des discours publics, l'idée de créer une fédération de l'Afrique australe sous la souveraineté britannique. C'est durant ce voyage que Cecil Rhodes fut nommé membre du Conseil privé. De son côté le Dr Jameson recevait le diplôme de Compagnon du Bain, distinction honorifique beaucoup plus rare que n'est chez nous la Légion d'honneur. Ainsi encouragés, les deux compères retournèrent au Cap, pendant que l'agitation des Uitlanders commençait à faire du bruit à Johannesburg. Le Dr Jameson, sous prétexte de protéger les enfants et les femmes que personne ne menaçait, accourut avec des soldats de police et des volontaires, et entra sur le territoire du Transvaal. Mais il fut obligé de mettre bas les armes, conduit à Prétoria et condamné à mort. Le Président Krüger le grâcia, lui et ses officiers, ce qui valut au chef de l'Etat transvaalien un témoignage de la satisfaction de la Reine, en même temps que l'Empereur d'Allemagne le félicitait, en une lettre demeurée célèbre, d'avoir su conserver l'indépendance de son peuple.

Naturellement le gouvernement anglais désavoua Jameson. Cecil Rhodes, tout en avouant qu'il l'avait aidé d'argent et de conseil, affirma être resté étranger au *raid* proprement dit. Chamberlain déclara *urbi et orbi* que le Dr Jameson, sans avoir rien fait qui pût entacher son honneur, avait commis la plus grande faute qu'un homme politique pût commettre. Le peuple seul, dans ce concert de désaveux, ne prit pas la peine de mentir, et lorsque le docteur vint subir son procès à Londres il lui fit une enthousiaste ovation. Une condamnation à quinze mois de prison fut prononcée contre l'enfant perdu, qui, dédaignant de partager la responsabilité de son acte, ne compromit personne, mais ne put s'empêcher de dire à l'issue du procès : « Si j'avais réussi, comme on m'aurait pardonné ! »

L'histoire n'a pas les mêmes motifs que lui d'être discret, et la certitude est acquise aujourd'hui que le Dr Jameson ne fut qu'un instrument de Cecil Rhodes et de Joe Chamberlain, celui-là même qui qualifia son acte si durement, et, disons-le, si exactement; car la plus grande faute que puisse commettre un homme politique c'est l'insuccès.

« Le raid a été une tentative, non du gou-

vernement, mais d'un ministre de la Reine, pour dépouiller une fois de plus le Transvaal de sa liberté et de son indépendance », disait M. Léonard Courtney à l'assemblée annuelle de la *Cornwall Liberal Unionist Association*.

Et pourquoi cette tentative, si grosse de responsabilités?

Une brève analyse de la liste des actionnaires de la *Chartered Company*, publiée par M. William Thomson, répond, non sans éloquence, à la question.

Le marquis de Lorne, gendre de la Reine; le duc de Fife, le duc d'Abercorn, le comte Grey, le baron de Worms, le comte Coventry, le comte Chesterfield, lord Rothschild, M. Léopold Rothschild, sir J. Sievwright, chef du parti rhodésien de Capetown, rival de M. Schreiner; des pairs, des députés et des banquiers jusqu'au nombre de 80, 350 officiers généraux, colonels, capitaines, dont la plupart servent en Afrique, et, enfin, un grand nombre de journalistes de la presse jaune, parmi lesquels M. Alfred Harmsworth, du *Daily Mail*, et toute la tribu du même nom.

Les événements contemporains les plus importants ne laissent dans la plupart des mémoires qu'un souvenir incertain, qu'une

impression générale qu'on ne sait plus appuyer sur des faits précis. Il n'est donc pas inutile d'énumérer chronologiquement les événements qui procédèrent et accompagnèrent la tentative de l'audacieux Dr Jim.

1895. Septembre. — La pétition des Uitlanders pour obtenir la « Franchise », c'est-à-dire les mêmes droits civils et politiques que les Boers, signée de 38,000 noms, est rejetée par le *Volksraad*.

Octobre. — Le président Krüger envoie le Dr Leyds, secrétaire d'Etat, à Berlin et à Londres; M. Leo Winthal, représentant de l'Agence Reuter et administrateur du journal officiel de Pretoria.

Novembre. — Convocation de l'Union nationale du Transvaal en grand meeting pour le 27 décembre suivant, à l'effet de réclamer les « droits élémentaires de l'homme libre ».

16 décembre. — M. White, agent du Transvaal à Londres, télégraphie au président Krüger pour l'avertir du vaste complot qui se forme contre son gouvernement.

18 décembre. — Le Président interdit le meeting et menace de le disperser par la force.

23 décembre. — Publication de la pétition des droits. Le meeting est remis au 6 janvier.

24 décembre. — Krüger tient conseil avec Kotze et Joubert.

28 décembre. — Appel apocryphe des Uitlanders de Johannesburg au D^r Jameson pour la protection des femmes et des enfants. Une garde civique se forme pour la préservation de l'ordre. Le correspondant de la *Vossische Zeitung*, de Berlin, écrit à son journal que le gouvernement boer s'attend à voir entrer sur son territoire le D^r Jameson à la tête de 800 hommes.

Dimanche 29 décembre. — Jameson quitte Mafeking avec 500 hommes, 8 Maxims et 4 canons Whitworth et se dirige sur Johannesburg.

Krüger, informé, concentre ses troupes.

Les Uitlanders s'organisent et s'arment. Les fonctionnaires et la police boër quittent Johannesburg sans être molestés.

Krüger prend une attitude conciliatrice et permet de faire droit aux réclamations.

30 décembre. — Jameson s'avance rapidement à travers le *Veldt*. Exode des femmes et des enfants de Johannesburg.

31 décembre. — Le gouvernement boër proclame l'abaissement des taxes sur les denrées alimentaires et d'autres réformes.

Chamberlain désavoue l'acte de Jameson et ordonne à tous les sujets britanniques de lui refuser assistance.

1896. 1^{er} janvier. — Combat de Krügerdorp entre la troupe de Jameson et les Boërs, pendant toute la journée et une partie de la nuit.

Le *Times* publie pour la première fois la nouvelle de la marche du Dr Jim.

2 janvier. — Retraite de Jameson. Il est contraint de se rendre.

3 janvier. — Lettre de félicitation de l'Empereur allemand.

Chamberlain demande l'indulgence de Krüger.

On voit par ce bref exposé que Jameson ne s'est pas livré à un coup de tête, mais qu'il agissait suivant un plan préconçu. L'agitation des Uitlanders était au fond très factice. Ils obéissaient à un mot d'ordre venu des hommes puissants et avides qui avaient intérêt à mettre la main sur les mines d'or du Transvaal, infiniment plus riches que les gisements superficiels découverts dans la Rhodesia. Johannesburg était déjà une ville juive. Parmi les nombreuses maisons qui y trafiquaient avec succès des actions des compagnies minières, une seule n'était pas dirigée par un circoncis. Les Uit-

landers y formaient une population de décavés, d'êtres hétérogènes venus de tous les points du globe, individus louches, hommes et filles de joie, dont plus de 80 p. c. étaient d'origine sémite. On y comptait 12,000 juifs polonais dont la plupart débitaient des liqueurs fortes. Ces gens-là n'avaient, comme nous en donnerons la preuve, aucun souci réel du droit de vote et de la naturalisation, qu'on leur faisait bruyamment réclamer. Ils l'ont avoué plus tard, et se sont plaints amèrement que la guerre, prolongée hors de toute prévision, eût arrêté leurs trafics honteux et tari la source de leur fortune.

On aura remarqué la lenteur et la mauvaise grâce mises par le *Times* à annoncer la tentative et l'échec de l'homme à tout faire de Cecil Rhodes. Le grand journal de la Cité était pourtant au courant de tout, car son correspondant dans l'Afrique Australe, Miss Flora Shaw, avait ostensiblement trempé dans l'entreprise, et fut comprise parmi les accusés jugés pour haute trahison à Westminster; elle n'en resta pas moins attachée à la rédaction du *Times*. Ce journal accueillit avec enthousiasme Jameson et Rhodes après le *Raid*, et publia des vers où le poète lauréat Alfred

Austin chantait la bande de héros qui avaient, au péril de leur vie, défendu les femmes et les enfants de Johannesburg menacés d'égorge-ment par les Boërs (1). Le *Times* avait, en effet, lancé cette fable, sur la foi d'un télé-gramme faux, préparé longtemps à l'avance, et publié au moment précis où le *Raid* ne pou-
vait plus être tenu secret.

Cette complicité du *Times* ressort avec la dernière évidence des lettres trouvées sur le major White, un des prisonniers du *Raid*. Ces lettres ont été livrées à la publicité sans qu'on ait pu les démentir. Il suffit d'en citer deux. Le 10 décembre 1895, Miss Flora Shaw écri-
vait à Cecil Rhodes :

« Pouvez-vous me dire quand vous commen-
» cerez (de mettre à exécution) les plans. Nous
» désirons envoyer à la prochaine occasion
» des instructions cachetées au représentant
» du *Times* de Londres dans les capitales euro-
» péennes. Il est très important qu'ils usent
» de leur influence en votre faveur. »

Le 28 du même mois, le D^r Harris, qui avait servi d'intermédiaire entre les comploteurs et

(1) *Jameson's Ride*, «La Chevauchée de Jameson».

Joe Chamberlain, écrivait au même grand chef de file :

« J'ai déjà dit à Flora d'aller voir Chamberlain et de lui dire que nous avons l'appui du » *Times*. »

Si l'on se demande pourquoi ce grand journal s'engageait ainsi dans cette aventure, on ne peut s'empêcher de se dire qu'il venait d'éprouver dans l'affaire Parnel de très grosses pertes d'argent, et que la *Chartered Company* était assez riche pour rémunérer largement un tel concours. Ce n'est un mystère pour personne que, en dehors des nombreux appuis qu'il s'était assuré au *Colonial Office* et au *War Office*, Cecil Rhodes avait su mettre de son côté la majorité de la presse anglaise, qu'il arrosa de si belle façon qu'on le nommait le Jupiter de cette Danaé à la plume facilement mercenaire.

Une anecdote racontée par le fameux directeur des *Reviews of Reviews*, M. W.-T. Stead, si malheureusement disparu dans l'affreux naufrage du *Titanic*, en avril 1912, à un rédacteur du *Figaro*, trouve ici sa place toute marquée :

« Un soir, après-dîner, Cecil Rhodes s'adres-

sant négligemment à Alfred Beit, lui dit :

— Il se prépare quelque chose au Transvaal.

En tirant une bouffée de son cigare, et sans demander le moindre éclaircissement (ils se comprennent à demi-mot), Alfred Beit répondit :

— Je suis de moitié.

Et l'on causa d'autre chose. Quelque temps après, le raid Jameson échouait, vous savez de quelle façon. Alors Cecil Rhodes s'en fut chez Alfred Beit :

— Vous savez, mon cher, vous me devez 250,000 livres.

— Comment cela ?

— Vous vous rappelez le soir où je vous ai dit que quelque chose se préparait...

— Oui, et je vous ai répondu : « Je suis de moitié. »

— Parfaitement, mais ça tient toujours. Eh bien ! voici les faits : ce quelque chose c'était le raid de Jameson, il a coûté 500,000 livres.

— *All right!* répondit Alfred Beit, voici 250,000 livres, pour ma part. »

Une telle attitude ne manque pas d'allure, concluait le regretté M. Stead, et tout cela sans le moindre traité!...

En définitive c'est l'honnêteté proverbiale des brigands qui opèrent ensemble. Mais il reste que 500,000 livres sterling font douze millions 500,000 francs et que devant une telle averse bien des fenêtres ont dû s'ouvrir.

La complicité de Joë Chamberlain ne fait pas plus de doute que celle de Cecil et du *Times*. Ce Ministre des colonies est un des plus forts actionnaires, par lui ou par ses plus proches parents, de la *Chartered* et d'autres compagnies du même genre. Les dénégations n'ont pas empêché la preuve d'être faite, et même, lors du rachat de la compagnie à charte de Niger, il dut finir par reconnaître ce qu'il ne pouvait plus dissimuler. Pour ce qui est du *raid* Jameson, entre les lettres dont nous avons déjà parlé, l'*Indépendance belge* a publié toute une correspondance échangée entre M. Hawkesky, conseil judiciaire de la *Chartered Company* et avocat particulier de Cecil Rhodes, M. Fairfield, chef de la section sud-africaine au *Colonial Office*, et d'autres personnages compris comme lord Grey, le Dr Harris, le major Willoughby, etc., qui ne laissent pas le moindre doute sur la part que le chef du *Colonial Office* a prise dans l'essai de révolutionner le Transvaal au profit de la *Chartered*.

Cette correspondance a trait à l'enquête officielle qui se menait alors sur le *raid* et sur ceux qui, de près ou de loin, y avaient joué un rôle, enquête préparatoire au procès, qui fut « la plus odieuse comédie du siècle », au dire de feu M. Labouchère, le courageux et spirituel directeur, à son heure, du journal londonien la *Vérité* (*Truth*). Elle montre que l'avocat de Rhodes était tenu au courant de tout ce qui se faisait au ministère des colonies et dans le gouvernement relativement aux fauteurs du raid, qu'il y contribua au choix des juges, que Joë Chamberlain mettait tout en œuvre pour sauver les personnages compromis, assisté en cela par sa belle-sœur, par lady Dudley et autres grandes dames du Royaume, enthousiastes de Rhodes et de Jameson, et que si celui-ci, avec quelques autres, fut condamné à une peine nominale, dans l'application de laquelle toutes les rigueurs ordinaires furent écartées et qu'ils n'accomplirent pas jusqu'au terme fixé, c'est que l'acquiescement eût causé dans le monde anglais vraiment trop de scandale. Mais, — et l'*Indépendance belge* ne manque pas de le constater en publiant ses lettres, — le tribunal fut trié sur le volet, des documents furent soustraits à son examen, on

falsifia le plus possible la vérité. Elle ajoute même que les journaux anglais auraient pu reprendre alors les articles indignés qu'ils avaient publiés à propos de l'affaire Dreyfus : tout ce qu'ils en avaient dit s'applique point par point aux hommes à la fois audacieux et hypocrites qui ont, dans un intérêt particulier et inavouable, jeté l'Empire Britannique sur un petit peuple honnête, laborieux et inoffensif.

Cette publication de l'*Indépendance belge* a été, paraît-il, rendue possible par un employé de l'avocat Hawkesky qui avait pris copie des pièces et qui les aurait vendues au journal de Bruxelles. Il y en a beaucoup d'autres; mais des influences faciles à démêler, sans qu'on puisse savoir à quel chiffre on les taxa, arrêrent le cours de ces révélations.

Quand on songe aux indignations vertueuses, bruyamment manifestées en Angleterre au sujet d'irrégularités problématiques commises au cours du procès en conseil de guerre d'un traître avéré, on se demande avec stupéfaction pourquoi les soutiens de la justice de l'autre côté du détroit, ayant tant à faire chez eux, n'ont pas songé à employer ailleurs et leur activité *at home*, plutôt que de s'ingénier dans

des questions étrangères qui ne les regardaient pas et auxquelles ils ne connaissaient absolument rien.

Ce dossier fut, d'ailleurs, supprimé lors des débats devant les juges vraiment *select* donnés à Jameson, à miss Shaw et à quelques autres auteurs du *raid*.

Qu'y a-t-il d'étonnant que, dans ces circonstances, le président Krüger ait songé à mettre son pays en état de défense et qu'il ait acheté des armes et des munitions? Une statistique dressée par M. Alfred Marks et que personne n'a tenté de contredire, montre que de 1882 à la fin de 1894 les dépenses de l'Etat du Transvaal furent normales. Ce n'est qu'en 1895 que les Boers songèrent à prendre des mesures contre des attaques imminentes. Qui donc pourrait les en blâmer? C'était leur droit et leur devoir.

Les hommes politiques désintéressés et de bonne foi l'ont reconnu en Angleterre comme partout. M. Léonard Courtney le proclamait dans un discours à la *Cornwal Liberal Unionist Association*. On sait du reste avec quelle répugnance les gouvernements du Transvaal et de l'Orange se décidèrent à la guerre; le président Krüger acceptait finalement de don-

ner satisfaction à toutes les réclamations des Uitlanders, soutenues par le *Colonial Office*; il accordait même plus qu'on ne lui demandait, et ce ne fut que lorsque la Colonie du Cap fut pleine de troupes et d'artillerie anglaises, lorsque le monde entier ne put douter de la résolution de l'Angleterre, que les présidents du Transvaal et de l'Orange se résignèrent à prendre les devants et à entamer une action qui, quelques semaines plutôt, aurait eu toutes les chances d'un succès foudroyant.

Une des prétentions qu'affichent les Anglais pour se justifier de cette guerre, c'est d'avoir voulu protéger les races indigènes, et aussi de s'être efforcés de soustraire les malheureux Caffres et Hottentots à la tyrannie cruelle des Boers « qui les obligent à travailler » et ne rougissent pas de profiter de ce travail.

M. Yves Guyot, naguère rédacteur en chef du *Siècle*, dont les sentiments anglophobes eurent, du moins, le mérite de ne se point dissimuler, est un de ceux qui ont le plus fait, sans y réussir énormément, d'ailleurs, pour propager cette manière de voir en France. Nous trouvons dans une coupure déjà ancienne d'un de nos journaux dont nous regrettons de n'avoir pas noté le titre, une réponse topique

à cette ridicule accusation : « J'ai sous les yeux, dit le journaliste en question, le rapport annuel de la *British South African Company*, autrement dit la *Chartered*, dont M. Cecil Rhodes, le principal instigateur de cette guerre, a été le fondateur et est resté l'âme.

L'auteur de ce document examine les moyens de forcer les Caffres à travailler à vil prix dans les mines et il en propose un que nous recommandons aux philanthropes anglais, à M. Rudyard Kipling, par exemple, l'auteur du fameux poème : *The White man's burden*.

Il consiste à augmenter dans des proportions considérables l'impôt déjà existant sur les huttes des Caffres. Un accroissement progressif de cette taxe forcera les indigènes à travailler, dit le rapport, car, s'ils ne travaillaient pas, ils ne pourraient pas payer la taxe et le fisc brûlerait leurs huttes.

M. Rudd, directeur des *Consolidated Goldfields* dit, de son côté, qu'il faut trouver un procédé pour contraindre les Caffres à travailler même contre leur gré. Le but que poursuivent ceux qui ont voulu cette guerre est donc, entre autres, la chose est évidente, d'établir dans l'Afrique du Sud, sous une

forme plus ou moins jésuitique, l'esclavage de l'homme de couleur au profit du blanc. Cette guerre, entreprise au nom du progrès, est en réalité un crime qu'aucune escorbarderie ne peut ni justifier, ni excuser. »

Qu'on lise le livre de M. Hobson sur la situation sociale de l'Afrique australe et tant d'autres ouvrages écrits depuis lors et l'on n'aura pas de peine à réduire à leur valeur — c'est-à-dire à une manœuvre d'audacieuse hypocrisie — cet étalage de sentiments humanitaires envers les nègres. Eux ne s'y trompent pas, comme en témoignent de successives révoltes; ils préfèrent encore labourer les champs et conduire les bestiaux des Boers, plutôt que de peiner pendant quatorze heures par jour au fond des mines où ils gagnent juste de quoi ne pas périr de faim.

Les esprits impartiaux, qui ne sollicitaient point des appétits d'argent et à qui les fumées de l'impérialisme laissaient la vue claire, ne s'y trompaient pas davantage, au Cap et à Londres, dès le début des affaires du Transvaal; et ce qui s'est passé depuis n'est pas de nature à faire changer d'opinion. Il est intéressant d'en donner ici quelques preuves convaincantes qu'il serait facile de multiplier.

Au lendemain du *Raid*, pendant l'enquête du *Select Committee*, le président Krüger, dans des conversations qui ont été rapportées par la *Westminster Gazette*, disait à M. J. Robinson, homme politique et financier considérable de l'Afrique du Sud : « Croyez-vous que nous ne sachions pas les véritables promoteurs du Raid ? Comment votre gouvernement peut-il ignorer que les premiers instigateurs sont MM. Rhodes et Beit ? Le noyau de la conspiration se compose de douze individus, que nous connaissons, associés pour se partager nos dépouilles et diviser le Transvaal entre eux. Ce sont eux et leurs Compagnies qui ont fourni l'argent. Pensez-vous que nous soyons assez innocents pour ne pas savoir que M. Rhodes tenait métaphoriquement le pistolet sur la gorge de certains personnages anglais, et leur disait : « Si vous ne me soutenez pas, je vous dénoncerai, vous et votre complicité dans le Raid ? »

Ce que déclarait alors le vieux Krüger s'est éclairé et vérifié depuis. Il paraît acquis maintenant que le plan primitif était bien la mainmise des compagnies financières et minières juives du sud-africain sur le Transvaal ; mais le ministre Chamberlain, initié à un projet

qui l'intéressait au premier chef, obligea les conjurés à se montrer sous le drapeau anglais et fit échouer le coup de main en en changeant le caractère ; il compromettait ainsi l'Angleterre, lui inspirait une revanche à prendre, et, dès lors, rendait inévitable la guerre de conquête qu'il désirait.

Une lettre d'un Uitlander, publiée en janvier 1900 pour le journal de M. Labouchère, montre assez combien l'agitation qui servit de prétexte au *Raid* était factice et le résultat d'un « coup monté »... « Les Boers, y est-il dit, s'ils jugeaient les Européens par les spécimens qu'ils en avaient sous les yeux à Johannesburg, avaient parfaitement raison de s'opposer à tout changement politique qui eût donné aux Uitlanders la suprématie dans le pays... Les Boers étaient grossiers, mais ils étaient généralement animés de bons sentiments envers les Uitlanders, tant que ceux-ci ne violaient pas la loi. D'un autre côté, la population européenne ne faisait point un secret de son mépris pour les Boers, et semblait toujours disposée à croire que ceux-ci étaient d'une race inférieure et devaient s'estimer heureux qu'on leur permît de vivre dans leur propre pays. Les « griefs » ont été un

coup monté. J'ai moi-même signé la pétition à la Reine demandant qu'on y remédiât, car je ne me souciais pas de courir le risque de refuser mon nom ; mais je n'ai jamais eu aucune dispute avec les Boers ; je n'avais pas l'intention de vivre, de me fixer pour toujours dans leur pays, et je ne songeais pas plus à abandonner ma nationalité anglaise et à me faire Transvaalien pour le plaisir de jouir de la « franchise », que de me faire Hottentot. En cela j'étais semblable à la majorité des Anglais avec qui je me trouvais en contact et qui étaient employés dans l'industrie de l'or. »

Dès 1894, le juif Lionel Philipps écrivait à Alfred Beit : « Je n'aspire pas ici à avoir des droits politiques ; et je crois que la population, prise dans son ensemble, n'a aucune ambition dans cet ordre d'idées... Notre projet est de déboursier une grosse somme pour obtenir aux élections un *Raad* (Chambre des députés) plus favorable à nos vues. »

Mais la corruption n'est pas toujours si facile que les juifs l'imaginent, même quand on n'y met pas le prix. On peut, en s'y prenant de longue main et en profitant habilement des occasions, s'emparer de toute la presse d'un pays, et avoir ainsi à sa dévotion les instru-

ments qui expriment et façonnent à la fois l'opinion publique. C'est ce que Cecil Rhodes avait fait, comme l'expose M. J.-G. Hobson (1).

Longtemps avant la crise, il s'était assuré, avec Eckstein et Barrato, un intérêt prépondérant dans le *Cap Argus*, le journal du soir de la Ville du Cap, qui était alors exploité par une Compagnie possédant en même temps le *Johannesburg Star*, le *Buluwayo Chronicle*, le *Rhoderian Herald* et l'*African Review*. La feuille la plus influente de la colonie, le *Cap Times*, avait la moitié de ses actions entre les mains de M. Rutherford Harris, directeur de la *Chartered* et associé de M. Cecil Rhodes. Enfin, le beau-frère de ce Harris, administrateur général du *Cap Times*, finit par réussir à acheter pour 12,500 liv. st., le *Diamond Field Advertiser*, de Kimberley.

Cela ne suffisait pas. On ne se sentait pas encore maître du *Raad*. Versés dans le corps électoral par le fait d'une naturalisation instantanée, 15 à 20,000 Uitlanders, sans attaches dans le pays et prêts à tout, afin de faire plus rapidement et plus sûrement fortune, en auraient changé la nature et permis de

(1) *The War in South Africa : Its Causes and effects.*

faire entrer au *Raad* un certain nombre de créatures du syndicat Rhodes, Eckstein, Wherner et Beit. Mais le procédé était lent et l'impatience des exploiters ne pouvait plus attendre. Aussi lorsque, après l'échec du raid, l'enquête et la condamnation des chefs, Chamberlain eut décerné à Cecil Rhodes une attestation publique de patriotisme et d'honorabilité, tandis que les sentiments impérialistes surexcités faisaient de Jameson un héros, la guerre de conquête fut chose décidée dans les conseils associés de la finance anglo-africaine et du *Colonial Office*.

D'un côté, ainsi que le remarqua l'écrivain anglais qui signe Jan Maclaren, le peuple pastoral des Boers avait le légitime désir de conserver la direction des affaires de son pays ; et, de l'autre, une poignée de millionnaires, pour tirer plus de profits de leurs mines d'or et de diamants, étaient résolus à s'en emparer. Des poètes, Alfred Austin, Rudyard Kipling, Swinburne, pour ne nommer que ceux-là, des hommes d'Etat comme lord Rosebery, mari d'une Rothschild, et aussi Sir Alfred Milner, ce haut commissaire britannique au Cap, qui ne craignait pas de falsifier les dépêches du président Steyn, pour

favoriser les vues de Cecil Rhodes, poussèrent à la guerre, la proclamèrent inévitable, lui donnèrent devant la nation anglaise, hantée par les orgueilleux rêves d'un impérialisme universel, le prestige de leur talent et de leur autorité, de leurs discours et de leurs vers.

Dès lors tout effort pour éviter le conflit devenait utile.

En vain, Krüger accepta-t-il de faire toutes les concessions qu'on lui avait réclamées; en vain même offrit-il des conditions de naturalisation plus faciles et plus immédiates que celles dont on lui avait impérativement formulé le programme : rien n'était plus suffisant; la colonie du Cap se remplissait de soldats anglais, et il ne resta plus aux deux présidents, on ne saurait trop le répéter, que la ressource de commencer les hostilités avant que ces formidables préparatifs fussent poussés assez loin pour rendre l'attaque irrésistible.

Enfin, Cecil Rhodes touche le but poursuivi si tenacement. La guerre est commencée. Aussitôt il s'enferme dans Kimberley, la ville aux diamants, afin de mieux marquer le sens de cette lutte monstrueuse. Cet homme qui a trouvé, pour honorer le drapeau anglais,

l'idée géniale de l'assimiler à un titre de bourse en l'appelant « la plus haute valeur commerciale qui soit au monde », et qui déclare que les droits des Boers à posséder leur patrie sont de « misérables bêtises sur la priorité d'occupation » — c'était le raisonnement de la belette vis-à-vis de Jeannot Lapin — cet homme honnête et honorable, selon la morale de Joë Chamberlain, se jeta dans Kimberley, afin que cette guerre fût plus encore sa guerre, et pour que les Anglais vainqueurs l'eussent à leur tête, ou qu'assiégé sa délivrance fut leur unique objectif. « Le général Buller, le général Methuen sont ses victimes, a-t-on dit avec raison, c'est vers lui qu'ils allaient, pour lui seul qu'ils ont accumulé les défaites. Sauvé, qui le Napoléon du Cap va-t-il perdre? Coûte que coûte, il veut gouverner l'Afrique. Nous le verrons s'opposer à tout effort de paix, à toute proposition d'arbitrage. Périssent l'Angleterre, plutôt que l'Empire Africain qu'il a rêvé d'édifier sur une boue de sang et sur des ruines! »

L'Angleterre finit par triompher en dépit de l'obstination dans l'héroïsme des Boers; la force écrasa une fois de plus le droit. Mais Albion n'y eut aucun prestige et la guerre sud-

africaine n'est pas de celles dont elle se puisse montrer vaniteuse. L'avenir de l'Afrique du Sud est encore incertain ; la métropole peut s'en rendre compte.

Les avertissements ne manquèrent pas à la nation anglaise. Plus d'une Cassandre éleva la voix, l'élève parfois encore, pour faire ressortir à des yeux troublés par les faux calculs sinon par la passion, des conseils marqués au coin de la simple justice et de l'humanité. John Bull, cédant à des excitations toutes puissantes sur sa nature sanguine, orgueilleuse et violente, a lancé son mercenaire Thomas Atkins à la conquête des mines d'or et de diamants. Cette conquête lui coûta plus cher qu'elle ne lui doit rapporter.

L'Angleterre peut se souvenir aujourd'hui des hommes qui, dès le début, affrontèrent les huées, les calomnies, les accusations et les sourdes menées de haine et de vengeance, en s'efforçant de lui faire voir la vérité. En effet, à côté de la grande presse qui domine et triture l'opinion, à côté du *Times*, dont nous avons montré la complicité dans les intrigues financières sud-africaines, du *Daily Telegraph* qui alors appartenait aux Lewis, du *Daily News* en possession de Henry Oppenheim, du

Sun et du *Financial News* qui étaient à Harry Marks, M. P., de la *Saint James Gazette*, organe de Steinkoff, du *Saturday Review*, magazine d'Alfred Beit, de l'*Observer* et du *Sunday Times*, propriété des époux Beer, du *Sunday Specil*, patronné par Spyer, du *Statist*, exploité en commun par plusieurs financiers juifs, et de la plupart des autres journaux et périodiques politiques entraînés dans le même orbite, il y eut des publications comme *Truth*, de M. Labouchère, la *Review of Reviews* de M. W. T. Stead avec ses trois éditions, anglaise, américaine, australienne, le *Reynolds' Paper*, la *Westminster Gazette*, la *Westminster Review*, le *Morning Leader*, d'autres encore, qui soutinrent énergiquement le droit des Boers à défendre leur indépendance, et dénoncèrent les iniques cupidités des millionnaires qui mirent en jeu toutes les forces de Empire britannique pour supprimer ce droit. Le très regretté W. T. Stead prononçait dans une conférence publique tenue dans Westminster même, et répétait naguère dans une lettre au *Matin* ces belles et fortes paroles :

« En donnant leur assentiment à ce complot de fraude devant le *Select Committee*, complot qui avait pour but d'imposer au monde cet

inepte mensonge que M. Chamberlain et le Colonial Office ne connaissaient absolument rien de la conspiration Rhodes-Jameson, les deux partis de l'Etat (conservateurs et libéraux) ont rendu la nation complice de ce mensonge.

» Ce mensonge est venu, maintenant, s'implanter chez nous. C'est la source première de tous les innombrables mensonges causés par cette guerre criminelle. Où que nous nous tournions, à toutes les étapes par lesquelles nous sommes successivement arrivés à la position actuelle si alarmante, nous nous heurtons toujours à un mensonge.

» Nous sommes descendus dans l'abîme d'une guerre injuste par une échelle dont chaque échelon est un mensonge.

» Mensonges, mensonges, mensonges, jusqu'en bas, mais partant de ce premier et de ce plus horrible des mensonges, d'un mensonge imposé à une nation sans défiance, par le parjure le plus impudent et la suppression de témoignages, la plus cynique qui ait jamais déshonoré un tribunal.

» Ce fut le mensonge des mensonges, l'injure suprême à la conscience humaine. C'est de cela que nous souffrons aujourd'hui et que

nous continuerons à souffrir davantage et encore davantage, que nous confessons notre péché, que nous inflignons aux coupables un juste châtiment et que nous fassions telles réparations que nous pourrions aux innocentes victimes de notre crime. »

On ne saurait mieux stigmatiser dans ses origines cette abominable manifestation de la politique juive, la condamner en la déplorant dans son exécution, en prédire, enfin, les conséquences et l'expiation nécessaires.

Le correspondant londonnien d'un journal français écrivait au mois de février 1900 :

« Nous sommes convaincus que la finance israélite est au fond de toute cette affaire. Nous n'ignorons pas que ses ressources sont incalculables. Un de ses plus beaux ornements, le juif allemand Beit, l'associé de Rhodes, de Chamberlain et de lord Rothschild, possède, à ce qu'affirmè le *Morning Herald*, six milliards de francs. La chose n'est pas impossible, si l'on considère que Beit et Rhodes, principaux propriétaires des mines de Kimberley, sont les deux seules personnes autorisées à faire disparaître, par des procédés électriques, l'excès de production diamantifère capable de faire baisser le prix de la précieuse marchan-

dise. C'est ce qui explique aussi que, Beit étant absent de Kimberley, Rhodes ait préféré aller s'y enterrer plutôt que de permettre à d'autres de mettre le nez dans ses diamants. »

En prévoyant que le gouvernement anglais sera obligé de faire appel, pour continuer la guerre, à la caisse de ceux au profit desquels il travaille, le journaliste ajoute : « Se mettre sous la tutelle de l'or juif est un procédé employé de longue date par les malheureuses républiques sud-américaines, toujours à court de numéraires. Nous savons où cela les a conduites. L'Angleterre serait-elle à la veille de suivre leur exemple ? *Ce serait alors la dictature jingo-juive à bref délai.* »

Tout ce qu'on vient de lire prouve assez que le délai ne se fit pas attendre.

La dictature juive est désormais assise sur l'Angleterre ; c'est le grand mal dont elle souffre, comme le reconnaît le président de l'association démocratique socialiste anglaise, M. Hyndman, qui ne fait pas difficulté de dire : « Nous sommes une nation dominée par les juifs. »

Souhaitons que cette nation en ait bientôt conscience, et qu'ayant appris à connaître son

mal, il lui reste encore l'énergie de vouloir en guérir.

L'humoriste américain Mark Twain — à qui l'humanité est redevable de quelque peu de gaité, grâce à ses illustres boutades et à des contes remplis de trouvailles d'un tour imprévu et parfois hilarant — sollicité, par un journal new-yorkais, d'écrire une salutation de bienvenue de sa façon au nouveau siècle, vers la fin de 1899, s'exécuta en ces termes :

« Siècle vingtième, je t'amène une respectable matrone, *Madame Chrétienté*, qui revient crottée, salie et déshonorée de mainte piraterie dans la Chine, la Mandchourie, l'Afrique australe et les Philippines. Elle a l'âme pleine de médiocrité : la poche, de butin, la bouche, de pieuses hypocrisies. Donne-lui du savon et une serviette, mais cache lui le miroir. »

Jusqu'ici, il faut bien le dire, on le lui cache, le miroir à notre vaniteuse chrétienté : aussi se farde-t-elle d'une foule d'euphémismes, d'hypocrite civilisation ; aussi croit-elle, avec une étrange infatuation, en sa moralité, à sa perfection, à ses vertus et surtout à sa haute supériorité sur les peuples d'autres continents qu'elle s'efforce d'exploiter, de dominer et de pourrir, sous le plaisant prétexte de les endoc-

triner, de les sauvegarder de la barbarie et de les mettre à la hauteur des révolutions du jour. »

Jamais peut-être, en effet, Son Excellence l'Europe et leurs Altesses ploutocratiques les Etats-Unis d'Amérique n'avaient affirmé avec plus de désinvolture qu'en ces dernières années du XIX^e siècle leurs instincts de brutales conquêtes et de tyrannie universelle. L'expansion coloniale des Nations constitutionnellement organisées aura, depuis cinquante années, causé plus de ravages, plus de meurtres et de pillages que naguère les hordes de Tamerlan ou d'Attila n'en commirent. On ne saurait avouer franchement et par le menu comment se comportèrent les troupes expéditionnaires anglaises, françaises, russes, allemandes, italiennes, espagnoles et américaines sur les territoires et peuplades familiales et paisibles que de meurtriers soldats s'avisèrent d'aller civiliser. Nous demeurons encore inconscients de ces iniquités, car nous sommes toujours sans aucune idée juste de l'histoire noble ou odieuse que nous fabriquons au jour le jour. Mais une heure viendra sans doute, heure néfaste ou ne restera plus un coin sur le globe que n'ait pénétré cette soi-disant bien-

faisante civilisation à voies ferrées. A cette heure-là, les derniers sages s'apercevront qu'on a détruit, sans profit réel pour l'humanité, et bien au contraire à son *détriment*, les dernières contrées au milieu desquelles florissait, en quelque sorte, *l'âge d'or primitif*, pour y apporter en échange les angoisses, les luttes, les infamies, les mœurs sans nom de l'âge d'argent dont le règne s'exaspère avec le concours des juifs.

Ces vagues perceptions de l'infinie cruauté des civilisations contemporaines nous sont surtout inspirées par les échos des pirateries exercées en Chine, les répressions sanglantes pratiquées aux Philippines, et surtout les abus de force des soldats anglais et des misères de toute nature tolérés en Afrique australe. Nous venons de relire le résumé d'un admirable discours que l'étonnant général boer Christian de Wet prononça naguère à Klerksdorp et que le correspondant de la *Gazette de Francfort* envoya alors à son journal. Cet extrait est plus que suggestif.

« Il faut aimer son voisin, y déclare Christian de Wet, citant la *Bible*, mais il faut réprouver l'Anglais. Du moins, c'est d'après ce principe que j'élève mes enfants. On dit

qu'il doit y avoir quelques bons Anglais sur terre, mais ils sont évidemment morts depuis longtemps, car je n'en ai jamais rencontré.

» Le succès final sera pour nous. Que les Anglais dévastent le pays tant qu'ils peuvent. Il refleurira, car les capitalistes eux-mêmes le fertiliseront avec leur argent. Les capitalistes viendront sur ce territoire, *comme les porcs vont aux truffes. Pour le Sud africain, les truffes, ce sont les mines d'or.* »

Et de Wet disait juste, c'est la *Guerre de l'or*, la guerre des pourceaux de la finance juive qui s'est déchaînée contre les braves républicains de l'Orange et du Transvaal. Partout, c'est l'or qui attire la conquête; la fièvre du métal précieux, véritable fièvre jaune, s'est emparée de toutes les nations et plus particulièrement de l'Angleterre aujourd'hui beaucoup plus profondément corrompue dans toutes ses hautes classes qu'il y a cinquante ans et désormais vouée à une mégalomanie moins noble que celle qui, si longtemps, constitua sa vigoureuse politique de successives conquêtes sur l'Univers entier.

Les juifs ont déjà marqué leur œuvre néfaste dans l'organisme constitutionnel, dans la vie sociale et dans les mœurs de la vieille

Angleterre. Les *britishers*, que n'aveugle point un excessif orgueil, s'en peuvent déjà rendre compte en comparant leur nation du milieu du siècle dernier, ses institutions, sa grandeur incontestable, sa prodigieuse vitalité et sa respectabilité avec celle que leur façonnent à l'heure présente les libéraux au pouvoir et les grands financiers qui mènent le branle. Il y a quelque chose de pourri dans le Royaume-Uni. Ce sont les fils d'Israël qui ont intoxiqué par les perfides ferments dont ils sont détenteurs la puissance d'Old Albion. Chaque jour, John Bull peut constater davantage les prodromes du mal qui le doit terrasser et qui le mine peu à peu, mais sûrement. Le colosse ne sent plus déjà toute l'intégrité de sa force vis-à-vis du péril germanique dont il voit surgir l'imminence avec une anxiété croissante. Les juifs sont les impitoyables microbes qui ruinent sa constitution. Peut-être John Bull en a-t-il la prescience, et sent-il qu'il est déjà bien tard pour chasser et détruire les tenaces infusoires, les voraces macrophages qui se nourrissent de ses cellules vitales et compromettent cette santé superbe qui faisait hier encore l'admiration du monde contemporain.

CHAPITRE VIII

La Société nouvelle Judéo-Anglaise. — La ploutocratie aristocratique et financière. — L'annuaire juif et les Associations ou Sociétés israélites. — La franc-maçonnerie. — Les juifs conquérants de Londres dans tous les milieux sociaux. — L'armée et la marine juives.

CHAPITRE VIII

**LA SOCIÉTÉ NOUVELLE JUDÉO-ANGLAISE. — LA
PLOUTOCRATIE ARISTOCRATIQUE ET FINANCIÈRE.
— L'ANNUAIRE JUIF ET LES ASSOCIATIONS OU
SOCIÉTÉS ISRAÉLITES. — LA FRANC-MAÇONNE-
RIE. — LES JUIFS CONQUÉRANTS DE LONDRES
DANS TOUS LES MILIEUX SOCIAUX. — L'ARMÉE
ET LA MARINE JUIVES.**

Certain juif anglais, parvenu au sommet de ses ambitions, s'écriait un beau soir, vis-à-vis d'un groupe de ses coreligionnaires, au sortir du quatrième *Congrès sioniste*, à Londres, en août 1901 :

« Pourquoi diable ! l'idée nous pourrait-elle venir de retourner à Jérusalem, si nous pouvons continuer, comme nous avons si bien commencé de le faire jusqu'ici, à façonner l'Angleterre à nos mœurs et coutumes ? »

Cette réflexion, profondément juste dans le cynisme de sa drôlerie, témoigne du peu de succès relatif obtenu en Royaume-Uni par le nouveau mouvement nationaliste juif connu

sous le nom de *Sionisme*. Le *Sionisme* qui a pour but d'assurer pour l'avenir aux victimes de la persécution antisémite un asile sûr dans un pays définitivement réservé à la régénération d'Israël, qui trouverait son plein développement intellectuel et politique dans un *Etat juif*, très normalement déterminé en Palestine (1).

La plupart des israélites établis en Europe et aux Etats-Unis ne se soucient certes point d'avoir une nouvelle patrie; ils ont trop d'avantages à tirer profit de toutes les patries opulentes de la chrétienté où ils savent vivre et s'enrichir si plantureusement. Ceux d'Angleterre plus particulièrement ne songent guère à se préoccuper de *Sionisme*. Depuis près de trois quarts de siècle, tout sourit à leurs efforts. Non seulement ils ont acquis ou acquièrent encore des fortunes considérables, mais aucune classe de la société ne leur étant plus fermée, ils peuvent désormais étaler

(1) Ce problème fut résolu en 1896, par un jeune journaliste viennois, de grand talent, le docteur Théodore Herzl. Son livre : *l'Etat juif*, dans lequel il expose sa théorie, lui valut l'admiration de tous ses lecteurs, amis ou ennemis. Ses partisans de la première heure furent le docteur Max Nordau et Bernard Lazare.

publiquement leurs vanités, se montrer partout et au premier rang, faire de la piaffe, agiter de la poussière, recevoir l'aristocratie, figurer à la Cour, dans les drawings rooms les plus fastueux, participer à la politique des nations où ils se sont implantés peu à peu de façon insidieuse. — Que pourraient-ils désirer de plus? — Un *Etat juif* ne pourrait à tout point de vue leur être qu'infiniment défavorable. Jouisseurs au premier chef, âpres à toutes les curées du plaisir et des honneurs, épris de luxe, de vie fiévreuse et d'hommages publics, ayant le goût immodéré des relations cosmopolites et des constants déplacements pour les villes d'eaux, les plages internationales, les grandes cités soleillées d'hiver, où tous les enrichis des deux mondes se donnent rendez-vous, ils ne trouveraient aucun goût à vivre désormais dans une Jérusalem reconstituée qui, à leurs yeux, ne serait qu'un retour à un Ghetto nationalisé.

Sur le sol britannique, aujourd'hui, leur triomphe est complet, assuré; il semble définitif. Rien ne s'y oppose plus à leurs actions les plus démesurées; seuls les rois de l'or des Etats-Unis, ces fameux multi-millionnaires américains, qui ne sont pas tous, beaucoup

s'en faut, d'origine sémite, les humilient et les inquiètent, car ils se sentent distancés, eux et leurs Rothschild, et déjà relégués au second plan, par les grands industriels des Etats confédérés et les grands brasseurs d'argent qui dominent le marché de Wall street, à New-York.

A part cela, ils doivent reconnaître qu'Albion a favorisé largement leur expansion *at Home* et réalisé toutes leurs ambitions. Pour nous en convaincre, il suffit d'ouvrir l'*Annuaire juif anglais*, ou, pour mieux dire : *The Jewish Year Book*, an *Annual Record of Matters-Jewish*, publié chaque année par le révérend Isidore Harris, M.-A., et édité à l'office de la *Jewish Chronicle*, 2, Finsbury square, à Londres. Le dernier paru porte la date de l'année hébraïque 5672-73 (1^{er} janvier au 31 décembre 1872).

The Jewish Year Book, en quelques centaines de pages de petit texte, exprime tout ce qu'Israël possède, sert, subventionne, légifère ou endoctrine dans la métropole.

Naguère, il était édité avec luxe en un fort volume confortable, relié de cuir souple. Depuis cette année 1912, son édition s'est démocratisée afin d'atteindre aux gros tirages et l'*Annuaire*, d'impression menue et sur pa-

pier mince, n'est plus couvert que d'une enveloppe de toile rouge et ne coûte qu'un simple shilling. Il est fort bien divisé, ingénieusement compris et fort instructif pour notre enseignement. Les matières qu'il renferme nous documentent abondamment sur toutes les questions à envisager.

On y trouve des notes précieuses sur toutes les associations, groupes, sociétés, institutions israélites de Londres et des grandes villes anglaises, la désignation des collèges, des synagogues, des clubs, des assemblées sionistes, la liste des célébrités de la noblesse ou des arts et des lettres dont s'enorgueillit le sémitisme vainqueur des préjugés de races.

On y lit des statistiques sur la progression des Youpins dans l'Empire britannique, des index d'événements intéressant spécialement les hébreux, la liste des naissances et des morts et celle des acquisitions faites par l'idée juive dans tous les mondes et toutes les sphères juridiques et morales, depuis le Parlement jusqu'à la Cour. C'est un livre substantiel, abondamment documenté et qui ne laisse rien à désirer.

Pour cette année 1912 — (qui, dans le *Calendrier israélite*, porte le millésime 5672) — le

Jewish Year Book nous expose une sorte de bibliographie de tout ce qui a trait à la littérature juive, rabbinique, talmudique, à l'histoire de la Juiverie générale et de la Juiverie en Angleterre, aux essais, romans et nouvelles, aux almanachs, aux rites, à la musique de synagogue et aux journaux, magazines et revues, qui sont hebdomadaires, mensuels ou trimestriels.

La *Revue Juive*, le *Jewish Club Magazine*, *Le Sioniste*, le *Hayehoudi*, imprimé en hébreu, le *Jewish Express* (Yiddish), le *Jewish Journal* (Yiddish), sont publiés à Londres. Le *Jewish Herald*, à Melbourne, l'*Hebrew Standard* à Sydney, le *Canadian Jewish Times*, à Montréal, et le *South-African Jewish Chronicle*, à Johannesburg, où les juifs pullulent.

A New-York se publie le *Jewish Morning Journal* et le *Daily Jewish Herald*, ainsi que le *Volksavocat*, très répandu parmi les israélites d'outre-océan.

Cette presse juive est bien servie et donne un tirage respectable (1); elle rayonne aussi

(1) La circulation des feuilles juives est importante. Le *Jewish Chronicle* compte plus de 40,000 abonnés et le *Yiddish Express*, de Leeds est organisé pour tirer plus de 60,000 exemplaires.

bien en Angleterre qu'aux Colonies où les juifs sont si solidement campés que rien que pour Bombay nous découvrons deux grands halls de lectures réservées aux israélites : *The Beni Israël Reading Room and Library* et *The Jew Free Library and Reading Room...*

Les catholiques aux Indes sont, sans doute, logés à moins bonne enseigne.

Ce que cet Annuaire du monde hébreu nous révèle de plus caractéristique, ce sont les sociétés amicales juives, les *Friendly and Benefit Societies* qui, pour l'Empire britannique, sont au nombre d'environ cent soixante, en comptant les *Metropolitan Charities*, les literary societies et professional unions, les sociétés chorales et socialistes, les clubs sportifs et compagnies athlétiques. Beaucoup de ces associations sont maçonniques et reliées au *Grand Ordre d'Israël* et à ceux des anciens *Macchabéens*, du *Shield of Abraham* ou du *Brethren of Israël*.

On voit, à cette lecture, comment et combien fortement et étroitement liés se tiennent nos bons sémites sur tous les points du globe, quelle est leur puissance d'association, leur esprit de corps, leur *coude à coude*, comme disent nos voisins. Leur front de combat sem-

ble nettement organisé aussi bien pour l'offensive que pour la défensive sociales ; il se dissimule, s'efface, selon la tactique judaïque, ne se découvre jamais, mais il exerce d'autant mieux son pouvoir qu'il est plus occulte.

La guerre que les Youddis font sourdement aux chrétiens est une guerre d'embuscade, de partisans ; chacun y travaille personnellement à la façon des pick-pockets, mais il y a toujours, derrière les individus, une communauté qui facilite les opérations et les recels, une sorte de camp retranché où l'on vient faire légitimer le butin raccolé.

Toutes ces associations amicales, ces sociétés fraternelles hébraïsantes se couvrent d'une enseigne de secours mutuels ou bien affirment un but de bienfaisance, de religion ou de culte historique.

Nous y trouvons l'*Ordre hébreu des Druides*, l'*Ancien Ordre du Mont Sinaï*, l'*Ordre des anciens Macchabéens*, l'*Union de la Paix*, l'*Union de la Fraternité*, l'*Amicale Société hébraïque de la main dans la main*, la *Société des Juifs indépendants*, la *Société des filles d'Israël*, la *Société amicale à la gloire de Jacob*, etc., etc.

Les israélites ont d'ailleurs trouvé en Angleterre le milieu le plus favorable au développe

ment de leurs associations plus ou moins secrètes.

Le peuple anglais est entraîné de longue date vers les sociétés occultes; elles surabondent dans le Royaume-Uni où la liberté de réunion est relativement très grande.

L'abbé Rosea, de Madison, en a signalé soixante qui arborent des titres cabalistiques et se décorent d'attributs moyen-âgeux qui stupéfient.

Un dramaturge de la vieille école romantique aurait tressailli d'enthousiasme à l'audition de ces noms mystérieux : *La Salle de fer*, *La Légion de la justice*, *Les Princes de la chaumière*, *Les Chevaliers de l'Aigle d'or* ou bien encore *Les Fils de Saint-Georges* et *L'Ordre amélioré des Sept Sages*.

Les Trades-Unions et associations du travail juif mériteraient également une étude longue et approfondie qui ne saurait trouver place ici.

La London Society for Promoting Christianity amongst the Jews, dont Lewis Way fut le principal fondateur, entre 1808-1814, — a fait un très grand nombre de convertis au protestantisme anglican; de sorte que beaucoup de juifs, qui n'ont rien perdu des caractères de

leur race, ne sont plus considérés comme israélites, mais comme de purs Anglo-Saxons.

Il y avait, au temps de Margoliouth (1851), plus de quarante clergymen de l'Eglise anglicane transfuges des synagogues. Le premier évêque anglican de Jérusalem, le D^r Alexandre, avait été le rabbin de la synagogue de Norwich et de Plymouth.

L'Eglise d'Ecosse a imité celle d'Angleterre dans son œuvre de propagande parmi les juifs; — les différentes sectes protestantes ont fait de même.

Il y a un nombre très important de juifs chrétiens en Angleterre, dont la statistique est impossible à faire.

La franc-maçonnerie devait normalement naître dans cette Angleterre demeurée à travers le temps si gothique d'âge, d'expression et d'art architectural.

On conçoit qu'un antiquaire alchimiste, qui fut héraut d'armes de Windsor sous Charles II, Elias Ashmole, en ait établi les bases, imaginé le culte, formulé les symboles à l'aide de nombreux emprunts faits aux Rose-Croix et aux Templiers.

Ce ne fut toutefois qu'en 1717 que fut instituée à Londres la franc-maçonnerie à grandes

Loges, telle qu'elle existe encore aujourd'hui.

Son berceau fut *Auberge du Pommier* dans *Charles Street*.

Dès 1742, la famille royale patronnait cette puissante société qui devait servir davantage en particulier les intérêts anglais que l'humanité en général.

Le duc de Cumberland, prince du sang, en fut à cette date élu Grand-Maître et, à la mort de celui-ci, son neveu, prince de Galles et Georges IV, lui succéda.

Les juifs furent exclus de la Grande Loge de Londres et du Grand Orient pendant longtemps ; mais, dès le XVIII^e siècle, ils étaient admis dans les autres loges.

L'histoire de la franc-maçonnerie anglaise qui fut écrite il y a quinze ans par Jacques Georges-Gould, est d'un rare intérêt et fait éclore de mélancoliques et douloureuses observations chez le lecteur qui sait y trouver les raisons de son influence néfaste contre le catholicisme romain, autrement dit le *papisme*.

Pie IX montra une louable énergie en excommuniant cette société occulte comme une société antireligieuse.

Mais, sous son Pontificat, les catholiques qui y figuraient en bon nombre, bien qu'ils y combattissent mollement, désertèrent imprudemment, laissant la place aux éléments juifs qui firent irruption dans les Loges.

Le Sémitisme y est aujourd'hui triomphant, comme on a pu s'en convaincre au moment de l'affaire Dreyfus et comme également pourrait le dévoiler l'influence des F.·. M.·. dans le Raid Jameson et la guerre sud-africaine.

Depuis que les Youpins cosmopolites ont pris pied dans la maçonnerie anglaise, le caractère de cette société changea considérablement. On y forma quantité de nouvelles Loges dans un but de favoritisme israélite.

Il y eut la Loge dramatique de Dury Lane qui pousse en avant les juifs managers et acteurs, la Loge du *Savage Club* qui soutient la presse jaune et les petits journalistes fraîchement admis dans la compagnie des *Newspapers Men*. Plus d'un cinquième des Maçons anglais sont israélites.

On trouve des Loges, telle la *Shelley*, où les trois quarts des F.·. sont juifs, d'autres, comme l'Hiram, sont exclusivement sémites, cette dernière Loge causa tant de scandales que le Grand-Maître de l'Ordre Edouard-Al-

bert, depuis Edouard VII, dut se résoudre à l'excommunier.

Quelles enquêtes curieuses on ferait sur l'ordre diabolique et youpin de l'*Archiberith*, qui comprend les Loges du Roi Salomon, du Roi David, du Roi Saül, du baron Hirsch, de lord Rothschild, de Henry Bernstein, de sir Albert Sassoon et autres. Il est impossible, en quelques lignes d'une passagère étude, de dire et de démontrer par un suffisant nombre de faits le rôle acquis par Israël dans la franc-maçonnerie anglaise, surtout depuis la guerre franco-allemande.

Le grand rabbin est maçon. Le *Times* est « maçon » au point de faire figurer les symboles maçonniques en mosaïque devant sa porte.

Un écrivain intéressant, qui publia sur la question de l'Angleterre et de la Franc-Maçonnerie plusieurs ouvrages qu'on aimerait voir peut-être un peu mieux ordonnés et condensés, M. Louis-Martin Chagny, fait, à ce sujet, cette inquiétante remarque (1) :

« Le juif qui se fait F. . est immédiatement

(1) Voy. les ouvrages de M. LOUIS-MARTIN CHAGNY très intéressants sur la question de l'Angleterre juive. Cette œuvre comprend quatre volumes : *La Sémitique*

mûr pour le Palladisme, c'est-à-dire pour le Satanisme. Le F. . n'est qu'un juif artificiel ; le juif qui entre dans la franc-maçonnerie ne fait donc en quelque sorte que déchoir, s'il se met sur le même pied que ses FF. . de race japhétique. Il y a la même différence entre un juif et un F. . qu'entre un Français et un juif naturalisé français. De même, l'Anglais ne trouvant pas la F. . M. . suffisante, a créé les triangles et l'Oddfellowship, satanique au second degré.»

Il est curieux de remarquer que les hautes classes en Angleterre sont de descendance franco-normande et que ce sont celles-là qui se laissent duper par les juifs et les Francs-Maçons avec la même nonchalance que nous autres, Français. Le paysan, qui est Saxon, se tient à l'abri de ces vampires. En Ecosse, on a le Celte. Celui-là — que n'est-il partout le même! — ne se laisse duper par personne. Il a sa franc-maçonnerie à lui et il n'y a guère de juifs à Glasgow, ville moitié catholique, moitié presbytérienne, comme on peut le con-

Albion, mœurs anglaises. Paris, 1898. — *L'Angleterre et la Franc-Maçonnerie.* 1 vol. — *L'Anglais est-il un juif?* 1 vol. in-18. — *L'Angleterre suzeraine de la France par la Franc-Maçonnerie.* 1 vol.

stater dans notre chapitre I^{er} intitulé : *Les Juifs dans le monde.*

Pour bien saisir l'opinion de M. L.-Martin Chagny, il faut savoir qu'en un de ses livres instructifs il soutient cette thèse assez inattendue que l'Anglais serait un juif et descendrait de tribus perdues d'Israël, le mot *saxon* étant manifestement, au dire d'un écrivain de la *Pall Mall Gazette*, une corruption de *Isaac's son*, fils d'Isaac.

Mais que fait-on en ce cas de l'élément anglo-normand ?

Les Normands primitifs descendraient de la tribu de Benjamin. Indices de sang juif chez les Normands modernes. M. Martin Aubry soutient curieusement cette thèse que nous ne saurions analyser ici.

L'aperçu est en tout cas plaisant, mais il est un fait, c'est que, comme le juif et le franc-maçon, l'Anglais est toujours *anticlérical dans la religion des autres.*

L'Angleterre et l'Ecosse comptent 225,600 maçons, parmi lesquels près de 43,000 israélites montés en Loge et qui piédestalisèrent l'impérialisme de Chamberlain.

Tous les grands [hôtels nouveaux, érigés avec l'argent juif, ont un « temple maçon-

nique » aménagé spécialement pour l'accomplissement des rites et pour les banquets des frères maçons. La propagande n'a jamais été aussi active ; on recrute des novices avec ardeur ; on fait la chasse aux livres anti-maçonniques ; le mouvement s'accroît à mesure que les adeptes se font plus puissants et plus nombreux, — sinistre boule de neige.

La maçonnerie écossaise, dont les prétentions sont peut-être excessives, est dans ses visées à la fois sainte, mystique et athée. Toujours elle s'efforça de protéger les révolutions qui se déchaînèrent sur le continent ; elle exerça un rôle aujourd'hui reconnu dans la Révolution française et au cours des insurrections italiennes. Garibaldi et Mazzini furent tous deux affiliés à des Loges du Rite écossais. Les juifs, qui ne peuvent vivre en bon contact avec ces *canny scotchs*, comme ils disent pour désigner ces « Roublards écossais », sont très peu nombreux dans les loges des Highlands, qui sont d'ailleurs le plus souvent foncièrement anticatholiques.

Dans l'excellente introduction de son ouvrage sur *Les Israélites dans la société française*, l'abbé Lemann, juif converti, qui interprète si habilement ce que d'autres ne peu-

vent concevoir et qui a le courage d'énoncer tout ce que taisent tant d'autres auteurs qui furent ses coreligionnaires, nous apporte de précieuses révélations sur les sociétés secrètes essentiellement juives et sur le goût déterminé des juifs pour les associations mystérieuses.

Tous les israélites militants se sont servis de la franc-maçonnerie pour aider leur ambition et étayer les bonnes affaires entreprises. « Une chose bonne à noter, nous apprend M. Edouard Demachy dans son important ouvrage sur *Les Rothschild* (1), est la déclaration faite dans le Rapport de Mayence que les Rothschild faisant déjà partie des loges maçonniques françaises et allemandes dès 1809, il était devenu impossible de rien faire contre cette déjà puissante maison sans que les intéressés n'en fussent préalablement avisés. La direction de la franc-maçonnerie, observe M. Demachy, est essentiellement sémite et le but poursuivi par l'ordre est l'annihilation par la corruption des grandes qualités

(1) *Les Rothschild*. Une famille de financiers juifs au XIX^e siècle. 2 vol. in-18, par EDOUARD DEMACHY. — Paris, 1896. Chez tous les libraires et chez l'auteur, 48, rue Pergolèse.

de la race aryenne. Pour arriver à ce but, la franc-maçonnerie a cherché, avant toute autre chose, à détruire l'autocratie et la religion catholique basée sur l'autocratie papale. Elle tolère le christianisme protestant parce qu'elle se rend compte que son manque d'unité dogmatique lui enlève toute espèce de puissance par suite de la division des sectes à l'infini. C'est pour cette raison que nous voyons dans la franc-maçonnerie, juifs et protestants se donner la main dans une touchante confraternité pour arriver plus vite à la destruction complète du catholicisme. »

Le point essentiel qui caractérise la situation moderne du juif, écrit l'auteur anonyme d'une revue anglaise (1), est sa prédominance dans les sociétés secrètes et principalement dans la franc-maçonnerie.

« Personne ne saurait sérieusement méconnaître qu'une société secrète existant au sein d'une communauté souveraine, ne devienne une offense à cette communauté, pas plus qu'on ne pourrait nier que l'unique excuse morale pour la création d'une société secrète

(1) *The Eye-Witness. The Jewish Question.* Septembre 1911. Divers numéros. Article non signé.

réellement puissante soit une manifestation quelconque de tyrannie ou d'oppression ne pouvant être combattues qu'au moyen de la conspiration secrète.

» Néanmoins, ces sociétés secrètes, auxquelles les classes aisées européennes s'affilièrent follement il y a cent cinquante ans, ont maintenant fait leur temps et sont devenues un tel objet de risée dans les contrées les plus spirituelles du temps moderne — surtout en France — qu'il serait ridicule d'exagérer leur influence. Pourtant, il fut un temps où cette influence était considérable; elle l'est encore en Angleterre. Et il est digne de remarque que, en n'importe quelle contrée européenne, l'élément juif tendit moins à créer ces sociétés secrètes qu'à les contrôler une fois constituées. Certaines d'entre elles (et les plus importantes) adoptèrent même un rite quasi-hébraïque. Ce n'est là qu'un détail insignifiant; mais ce qui est important, c'est l'ample coopération des juifs à l'organisation de la franc-maçonnerie en tous pays. Aujourd'hui que le temps des sociétés secrètes est passé, cette tendance commence à prendre le sens inverse; toutefois, ce n'est guère que depuis quelques années. Quoique la race juive

et les sociétés secrètes ne puissent être considérées comme ayant une semblable signification, on doit reconnaître qu'il existe entre elles deux une telle corrélation que quiconque ayant la prétention d'être versé dans la politique européenne est obligé d'en faire l'observation. Et, constatation la plus significative de toutes, partout les sociétés secrètes attaquent exactement ce qu'attaqua toujours le juif et défendent précisément ce qu'il défendit toujours. Le simple fait d'avoir exclu la populace de ces organisations secrètes est d'une énorme importance, et, aujourd'hui, ces sociétés secrètes, qui commencent à comprendre le rôle ridicule qu'elles jouent aux yeux des foules, ne peuvent que s'en prendre à elles-mêmes d'avoir, en excluant les prolétaires de leur sein, retranché le principe même de leur vitalité. Elles tombèrent successivement presque toutes dans la fatale et grossière erreur anti-Européenne de mépriser l'homme du peuple et d'exalter la classe moyenne et ses ambitions idéales bien que matérielles. Ces sociétés occultes commencent déjà à entrevoir leur châtiment qui, bien entendu, sera leur déchéance totale et fatale.

Mais nous ne pouvons ici qu'indiquer au pas-

sage la puissance du juif par les associations innombrables qu'il sait si bien créer et faire prospérer et tout le parti qu'il sut tirer de sa multiplication dans les loges maçonniques.

Des livres entiers ont été écrits sur la question, qui sont pour la plupart fort curieux à consulter.

Revenons à nos israélites en Angleterre. M. Arnold White, dans son *Modern Jew*, les divise en quatre classes : 1° *l'Aristocratie nouvelle*. Rien de semblable en Russie ou en Amérique où le juif est méprisé, ironisé, exclu de la société et est devenu, comme si souvent en Orient, un sujet de désordre et de scandales. Ceux de l'aristocratie anglaise en sont arrivés, peu à peu, à tenir le haut du pavé et à traiter de gré à gré avec les plus hautes classes de la nation britannique. Ils font grande ostentation de patriotisme, de charité. Rien n'égale la subtilité et la souplesse de leur intelligence pour s'offrir à tous comme des mécènes éclairés et généreux, des amateurs de goût, des collectionneurs incomparables ou de fastueux seigneurs comprenant merveilleusement les nobles gestes de l'hospitalité.

Être reçu chez ces juifs *di primo cartello* est devenu un titre pour les jeunes hommes

et femmes du monde *smart*. L'exclusion des cercles et des clubs où ils règnent est considéré comme une calamité. Ces youpins parvenus au pinacle ne fraient volontiers qu'entre eux; ils dédaignent les autres juifs et n'ont avec eux que des rapports officiels ou pseudo-philanthropiques. Ils s'efforcent de marier leurs filles avec les plus illustres descendants des seigneurs du *Peerage* et ils affichent une volonté déterminée de s'ouvrir toutes les voies des honneurs, en se prodiguant en offrandes publiques et en démonstrations d'œuvres de charité et de philanthropie.

On rapporte certains mots de la vieille reine Victoria qui prouvent combien elle eut de l'éloignement pour les enrichis juifs ou judaïsants. « J'admire les gens de talent et les artistes; mais je n'ai pas de place chez moi pour les millionnaires, » dit-elle un jour à une personne de son entourage qui sollicitait l'admission à la Cour de quelque Naumann ou d'un vague et ambitieux Sassoon.

Une autre fois, on lui représentait que tel personnage exclu de la Cour avait donné de très grosses sommes à des œuvres charitables auxquelles elle s'intéressait et qu'il méritait peut-être quelques égards. « Qu'est-ce que cela

me peut faire? s'écria noblement l'impératrice et reine. La charité se fait à Dieu et aux pauvres. Elle ne doit prétendre qu'aux récompenses célestes. Si cette personne n'a donné de grosses sommes que pour être reçue à la Cour, ce n'est plus un acte de charité. Dans tous les cas, je n'ai pas à m'en occuper. »

La reine Alexandra partagea toujours les sentiments de sa belle-mère; mais elles furent les seules à la Cour à dédaigner l'entregent israélite.

La *seconde classe* des israélites anglais est toujours, d'après l'auteur du *Modern Jew*, celle des grands juifs cultivés et opulents, souvent peu pratiquants, mais férus de l'orgueil de race et ne se mariant qu'entre eux. Ceux-ci visent à encombrer les hautes situations financières, commerciales, politiques, même les beaux-arts, du moins les professions de marchands d'antiquités ou de tableaux qui les conduisent à certains honneurs. Ils descendent, en général, de trois ou quatre générations établies en Angleterre. Ils font habilement leurs affaires et font peu parler d'eux.

La *troisième classe* est composée, d'après Arnold White, de juifs d'origine allemande ou

slave en général (*asehkenadim*, opposés aux *sephardim*). Ces israélites, originaires de Pologne, de Bohême, de Russie, poursuivent avec une opiniâtre passion le gain matériel; ils se montrent d'un cosmopolitisme affligeant et cynique. Ils se soustraient à tous devoirs patriotiques et même commerciaux. Jouisseurs sans préjugés, vaniteux, pleins du désir de parader, d'esbrouffer, de se montrer en tous lieux de plaisirs et de fêtes, dans les palaces hôtels, les casinos, les meetings mondains de toute nature, on les voit partout empressés à cueillir ce qu'ils estiment être les seules joies matérielles de la vie. Ils sont haïs dans tous les milieux où ils fréquentent; ce sont eux qui constituent le principal danger d'Israël chez John Bull.

Enfin, la quatrième classe est celle de la *Destitute alien* et des misérables émigrés des nations slaves et des pays germains et qui vivent dans les quartiers pauvres cherchant à se produire, à sortir de la plèbe et à marcher à la conquête de l'or par tous moyens plus ou moins scrupuleux. On les trouve à White-chapel, à Petticoat Lane et Garlston street, à Londres; ils se sont peu à peu annexé Ham-bury street, Fashion street, Pelham street,

Old Montagu street et beaucoup d'autres rues des quartiers avoisinants.

La *Destitute alien question* est devenue difficile à résoudre. La société, bien connue sous le nom de *Jewish Bond of Guardians*, trouve chaque jour sa tâche infiniment plus ardue et plus lourde. La baronne de Hirsch lui légua naguère 120,000 liv. st. et d'autres dons lui furent faits de divers côtés, mais, en dépit de tout, ses ressources ne sont plus, depuis longtemps, à la hauteur de ses besoins. Les immigrants russes ne cessent d'envahir l'Angleterre sous le prétexte des vexations qu'ils ont à subir en pays moscovite, mais, en réalité, par la raison qu'ils connaissent la merveilleuse charité qui les attend chez Albion. Aussi les miséreux, les anarchistes et les filous juifs se multiplient-ils chaque jour en plus grand nombre sur le sol britannique.

D'ailleurs, nous avons eu, au cours des chapitres précédents, à faire de nombreux emprunts aux articles que publia, en février et mars 1900, dans la *Libre Parole*, notre distingué confrère Octave Uzanne sous le titre : *L'Angleterre juive*. Ces études successives, fort bien documentées et qui ne sont certes pas écrites par un antisémite avéré, vraiment

passionné jusqu'à l'aveuglement, mais plutôt par un historien et un érudit indépendant et sincère, ont peut-être, avec le temps, perdu de leur rigoureuse exactitude par le fait que la physionomie de l'Angleterre s'est modifiée depuis la retraite de Joe Chamberlain et l'avènement du parti libéral et également par suite du décès de nombreux personnages qui y sont cités. Nous ne saurions mieux faire, toutefois, que d'y avoir de nouveau longuement recours ici. On y verra la situation très nettement exposée et assurément mieux que nous ne le saurions et pourrions la montrer à propos de cette société judéo-aristocratique et ploutocratique si influente dans la capitale du Royaume-Uni.

« L'auteur de *La Comédie humaine*, observe M. Octave Uzanne, dans cette curieuse étude, faisait cette remarque judicieuse que, parmi les hommes les plus étranges à observer dans notre société, ceux qui y sont adonnés au commerce de l'argent se livrent à des efforts énormes pour se sortir de leur indifférence et aussi de leur milieu.

» Après avoir débauché la Fortune et l'avoir soumise à toutes leurs fantaisies dans les lupanaires du Stock Exchange, les premiers

gros financiers juifs anglais, gorgés de millions ramassés durant la Révolution française, et prélevés sur les faillites de la noblesse, songèrent à faire fleurir leur puissance de vulgaires manieurs d'or dans l'élégance et la respectabilité des salons si longtemps fermés à leurs intrigues, de la vieille aristocratie du Royaume britannique.

» Ils furent dévorés de la faim sacrée des esprits ambitieux; ils inspirèrent aux titres, au rang social; ils voulurent être admis à pratiquer ces lois de l'honneur qui règlent les relations des gens du monde, ils s'efforcèrent de donner une noble effigie à cet argent frauduleusement gagné et de lui faire jouer un rôle sur le puissant théâtre avoisinant la Cour. Dans cette traditionnelle démocratie britannique, ils firent serment de créer une seconde aristocratie, une aristocratie de hauts vols, celle de la Richesse.

» Ils trouvèrent en Disraëli un appui sérieux, bien que le grand ministre fît profession en public de mépriser ses congénères, surtout lorsqu'ils étaient d'origine allemande. *Les Juifs, disait-il volontiers, c'est comme le homard, ça ne passe pas toujours. Il faut savoir le digérer.*

» Lord Beaconsfield enseigna à la haute société anglaise l'art et la science de cette digestion; il prépara le goût et l'assimilation du homard dans l'organisme du Royaume. Ce fut lui qui conduisit les Rothschild chez Lady Emily Peel, belle-fille de l'illustre sir Robert et fille du marquis de Tweeddale, la première grande et honneste dame d'Angleterre qui ait laissé tomber sa fine main praticienne dans celle d'un youtre brasseur de bank-notes et de guinées.

» Sœur de la seconde duchesse de Wellington et de la marquise de Dalhousie, lady Emily, délicieusement belle et spirituelle, était assez puissante pour imposer un croc-en-jambe à l'*old fashion* et aux vieux préjugés. On parla quelque temps de cette apparition soudaine des Rothschild dans un monde jusqu'alors si furieusement fermé aux israélites; mais ceux-ci, comme toujours, trouvèrent moyen de se faire agréer par une obséquieuse bonne grâce et aussi par des fêtes luxueuses et presque orientales qu'ils donnèrent en leurs palais enfin ouverts à ce *cant* du *smart people* dont ils avaient craint si longtemps de ne pouvoir amadouer la rigueur.

» A la suite des Rothschild, d'autres familles

juives de Londres se faufilèrent habilement dans la société. Ce furent les Goldsmid, les Jessel, alliés aux Rothschild et aux Goldsmid Montefiore et dont le père, créé *baronnet*, fut nommé *chief-justice* ou premier juge de la nation ; puis les Salomons, adonnés aux sciences et préparant silencieusement les voies ; enfin, les Sassoon, se disant des *Parsees* (qui sont encore des sémites), mais, en réalité, nés juifs de Bombay. Ces derniers, d'une richesse tapageuse, d'allure bohême, aimant à se mettre en évidence et à afficher leurs relations, au premier rang desquelles apparut un instant le prince de Galles Edouard-Albert, futur Edouard VII, qui fréquenta souvent Arthur Sassoon dans son château de Hove.

Arthur Sassoon est mort à Ascott, en mai 1912, dans la résidence de Léopold de Rothschild.

» Sir Edward-Albert Sassoon épousa une fille du baron Gustave de Rothschild ; Sir A. Sassoon, très coloré, presque nègre, se maria à une Perugia, sœur de M^{me} Léopold de Rothschild ; d'autre part, miss Sassoon s'est mariée à un journaliste israélite, M. Frederick-A. Beer, et, sous le nom de M^{rs} Rachel Beer, est devenue célèbre comme propriétaire

et éditrice du journal *l'Observer*, qui eut, on s'en souvient, des démêlés avec le fameux personnage de l'affaire Dreyfus, Esterhazy. Le *Sunday Times* appartient également à cette femme active, à la fois membre des instituts de journalistes et des *Women Journalists*.

» Londres possédait encore au début de ce siècle cinq Rothschild. Depuis la mort du baron Ferdinand James de Rothschild, le plus éclairé, le mieux doué au sens « amateur » et aussi le plus généreux, car il légua au *British Museum* pour plus de 3 millions de francs d'objets d'art, ils demeurent quatre. Lord Nathan Meyer Rothschild, le grand banquier, devint le chef de la maison. Ses réceptions en son palais de Piccadilly et au château de *Gunnesbury Park*, dans le *Middlesex*, furent tout ce qu'il y a de plus *fashionable*. Les *smarts* du plus pur gratin tenaient à honneur d'y être invités. On y rencontra longtemps avant son règne Albert-Edouard, prince de Galles, rarement la princesse. On affirme que l'héritier du trône, autrefois, à l'époque où il aimait le faste et la fête qui accompagnèrent sa jeunesse, aurait emprunté au fameux banquier juif la forte somme et que, ne pouvant s'acquitter, il ennoblit son créan-

cier vers 1885, poussant ses faveurs à ce point que la reine Victoria fut mise en demeure de faire visite au nouveau lord, ce qui causa un bruit considérable dans le monde select qui avoisine Hyde-Park.

Une anecdote : Rothschild avait prêté 1,200,000 livres à la Banque Loyd, dont le chef devint quelque temps après Lord Overstone. Comptant ruiner le crédit de cette banque, qui légênait, Rothschild réclama un jour brusquement la somme prêtée : il la lui fallait tout de suite, fût-ce sans intérêt. « Faites-là prendre, répondit Lord Overstone; elle est en sacs dans notre cave. » Le banquier, flairant le danger, ne s'était pas servi de cet argent et l'avait conservé intact. Le vieux Rothschild avait trouvé cette fois plus fin que lui et en fut pour ses frais.

« Nathan-Meyer Rothschild, baron de l'Empire d'Autriche, né en 1840, fils de Lionel-Nathan de Rothschild, né en 1842, épousa la fille du baron Charles de Rothschild, de Francfort, dont il eut un fils, *Lionel-Walter*, naturaliste distingué. De 1865 à 1885, lord Rothschild fut membre du Parlement pour Aylesbury; depuis son élévation au *peerage*, il fit partie de la Haute Chambre.

» Le frère cadet de ce dernier, Alfred-Charles de Rothschild, consul général austro-hongrois, resta célibataire et eut une liaison connue avec Mrs W., dont il afficha longtemps la fille — sa fille — dans l'avant-scène des théâtres avant qu'il ne la mariât avec un noble et jeune lord excentrique et décaqué qui fut longtemps l'adorateur, connu à Paris, de lady de G...

» Collectionneur d'objets d'art, il a publié (*for private circulation*), deux gros volumes sur ses propres collections.

» La société de *Mister Alfred*, comme on le nomma longtemps à Londres, fut toujours très recherchée par tous les fêtards et superficiels. On sait qu'il mit son amour-propre à être l'amphytrion des artistes londoniens et français et que, chez lui, on s'encabotinisa agréablement à *Seamore Place* et aussi à la campagne, en sa demeure du Herts : *Halton House*. Les fins soupers en galante compagnie y étaient fréquents. M. *Alfred* se montra un élégant agent de la démoralisation anglaise contemporaine. — On rencontrait souvent ce célibataire au *Marlborough Club*, que fréquenta assidument Albert-Edouard, prince de Galles, alors qu'il n'avait, de Saint-James Palace, qu'à traverser

Pall Mall pour passer à ce petit club. M. Alfred fit partie également du *Saint James's*, du *Bachelor*, du *Turf* et d'autres clubs.

Le troisième frère Rothschild, Léopold de Rothschild, né en 1845 et qui fut très répandu à Londres, épousa une juive de Trieste, Maria Perugia, fille d'un marchand de chevaux. Ce sportsman amateur, que l'on vit à Ascott, où il a une superbe propriété ainsi qu'à Newmarket, est surtout connu par celle d'Hamilton-Place, à Londres. Il fit peut-être moins parler de lui que ses aînés. On lui prêta toutefois des goûts plutôt excentriques.

» Tous ces Rothschild sont apparentés au noble lord Rosebery, ex premier Ministre qui, en 1878, épousa Hannah, fille du baron Meyer, morte en 1890. Lord Rosebery est, du reste, le premier *noble* anglais qui ait épousé une juive. Après lui, vient lord Curzon dont la femme, miss Leiter, est Américaine, mais d'origine israélite, affirme-t-on. Tous ces ploutocrates israélites font montre d'une générosité d'apparat, n'aliénant jamais une somme capitale sans en rechercher l'intérêt immédiat, dans une réclame savante. Il n'y a point parmi eux de donateurs comparables à Tate, qui abandonna à la nation une galerie d'œuvres d'art

contemporaines qui constitua à Londres une sorte de merveilleux musée du Luxembourg; il n'y a pas de charitables Peabody, de baronne Burdett-Coutts, de ducs de Norfolk ou de Westminster ayant toujours l'argent au bout des doigts pour les pauvres et les institutions populaires. Bienfaiteurs admirables, comprenant toute la volupté de faire le bien en cachette et exprimant dans l'art de la charité cet ineffable langage de la bonté accessible à tous, ce langage pénétrant du christianisme que les muets savent parler et que les sourds peuvent entendre.

» La liste nobiliaire des Anglo-Juifs, des aristo-ploutocrates du West-End, des millionnaires de Park-Lane serait longue, — poursuit le chroniqueur susdésigné de la *Libre Parole*, — (en 1900). Depuis lord Wandsworth (Sydney James Stern) jusqu'au baron Pirbright (Henry de Worms). Les Stern ont souvent fourni des témoignages de déséquilibre moral, on en cita un qui du prendre retraite dans une maison de santé. Un autre a récemment épousé une miss Bradshaw, qui n'est point juive; ses revenus sont de 150,000 livres et il en dépense à peine 5,000. Il a pour sœur lady Sherbone. Dans le défilé nous verrions apparaître sir George

Faudel-Philipps, fils de l'ex-alderman et lord-maire de Londres, époux de la fille de Levy Lawson, directeur du *Daily Telegraph*, puis sir Samuel Montagu, économiste et financier, marié à une fille de Louis Cohen du Stock-Exchange, puis sir Francis Abraham et sir Joseph Sebag-Montefiore, petit-fils du célèbre Moses Montefiore, puis sir David Salomon, fils de David, premier lord mayor juif de Londres, en 1853. (Il y en eut bien une dizaine depuis.) Enfin, sir Saul Samuel, sir Bernhard Samuelson et une quantité d'autres *Gentle Baronets*, ayant des charges dans l'Etat et des situations prépondérantes dans la société.

» Il nous faudrait montrer aussi les Battersea alliés aux Rothschild, les Lévy Lawson déjà nommés et devenus les Lawson, les Bischoffsheim et surtout celle qu'on nomme « *La belle Madame Bisch* », la fille d'un joaillier de la cour de Vienne et sœur du fameux *Bischoff*, célèbre boulevardier de Paris, dont le salon mériterait tout un humouristique chapitre. On remarquerait, dans cet exposé biographique et anecdotique, la prodigieuse progression de la juiverie dans la haute société de Londres et le soin que tous ces enfants d'Abraham ont

apporté et apportent encore à maquiller leur origine, à travestir leurs noms, à se convertir à la religion protestante ou catholique afin d'assurer leurs mariages et de dissimuler pour toujours cette souche sémite dont ils rougissent.

» Nous verrons comment le réseau juif est arrivé à enserrer de toute part, aujourd'hui, la plus vaste métropole du monde et comment Londres est menacé de périr par l'intoxication de ce homard d'Israël, qui s'est multiplié au point de ne plus passer, malgré tout l'esprit de lord Beaconsfield, qui professa l'art de son assimilation israélite. Sans parler même des cosmopolites, les juifs sont vraiment trop actuellement à Londres pour être absorbés. L'Angleterre finira, tôt ou tard, par les vomir.

» L'apparition dans la haute société anglaise d'une aristocratie nouvelle judaïco-financière ne tarda pas à démanteler les fortifications d'acier poli qui formaient l'orgueilleuse citadelle de la vieille noblesse du royaume. Derrière ces retranchements, dans le *cant* et le respect d'un spleen distingué, s'épanouissait naguère comme une fleur de supérieure humanité, une politesse un peu rigide, nourrie de préjugés et revêtue de correction élégante.

» La juiverie des ploutocrates jouisseurs, turbulents, toujours en action, ayant besoin de mouvement continu pour dissimuler leur indigence morale, modifia les façons sociales, désorganisa les lois de bienséance, de haute étiquette et de bonne tenue, et constitua une sorte de compagnie hétérogène pour l'exploitation du plaisir en commun en syndiquant les inépuisables capitaux d'ennui qui naissent et se multiplient dans l'oisiveté des classes riches des modernes civilisations.

» Ce furent ces nouveaux millionnaires qui apportèrent en Angleterre un laisser-aller et un sans-gêne plutôt levantins, qui extériorisèrent les réceptions mondaines en attirant le *smart people* dans des cabarets fastueux et des hôtels d'un luxe tapageur et oriental fondés par leurs soins.

» Ce furent eux également qui déchaînèrent le genre de la Bohême dorée en attirant, au détriment de l'art même et des relations sociales, les peintres, les écrivains, les acteurs surtout, dans les salons des gentlewomen. Ce furent ces anciens réprouvés, âpres à la curée sociale, qui organisèrent ces soirées théâtrales, littéraires et musicales par qui furent transformées les réunions mondaines où ago-

nise lentement et bêtement l'esprit de cause-rie. Ce furent encore eux qui installèrent dans le monde ce terrible parasitisme du cabotinage en représentation, qui poussèrent enfin à la désertion du *Home* pour aller en bonne fortune dîner et souper aux restaurants à la mode en des sociétés étrangement mêlées, bercées dans leurs ivresses factices par des musiques tziganes, préparant ainsi cette décadence de la vieille aristocratie britannique menacée de mort au milieu d'un luxe prodigieusement fleuri qui surprend toujours les continentaux en voyage chez Albion en fête.

» Assurément, cette vie nouveau jeu, patronnée par les juifs émancipés, nouvellement reçus dans le *high life* fut encore exagérée par les extravagances et les vulgarités d'allure de certains éléments brillants et factices du monde américain.

» Cette autre société, itinérante en formation, avide de joie, d'alliage et d'alliances, superficielle, banale, accueillante à tous les cabotinages éclatants, aveugle sur l'origine des fortunes, mais jugeant l'homme à ce qu'il gagne, est elle-même fortement atteinte dans son organisme par le virus à incubation rapide du sémitisme. Elle contribue, par son apport

excentrique sur le marché de l'élégance et du luxe de Londres, à la désagrégation des sociétés fermées qui furent si longtemps le prestige et la gloire de la « naissance » dans le Royaume-Uni.

» Il n'est pas de société élevée sans un principe de sévère sélection. « Il est important, » disait Shakespeare, de bien choisir ses compagnons de vie. La sottise et la sagesse se gagnent avec la même aisance que les maladies contagieuses. »

» Il faut croire que le jour où l'aristocratie anglaise ouvrit son giron à Israël, elle ne fit pas un beau « chopin ». Elle troqua ses respectables préjugés contre un déséquilibre de croyances et de moralité que tout l'or et le faste des modernes hébreux ne saurait hélas ! désormais pallier ni racheter.

» Ce qu'il est plaisant de constater, c'est que la brèche sociale demeurant ouverte dans le high-life et la révolution s'accroissant chaque jour davantage dans les coutumes mondaines et dans les manières qui sont une partie essentielle des mœurs, il n'y eut plus de distinction possible dans la confusion des rangs et l'uniformité de la fashion. Tous les juifs aspirèrent, dès lors, à devenir des *swells* ou de « smart

gentlemen ». — « Laissez venir à nous les petits Youpins », semblaient dire les grands parvenus de l'échelle de Jacob, dans leurs frises dorées d'apothéose. Place aux juifs sur tous les praticabes des féeries du théâtre social !

» Aussi, au milieu des ghettos de White-chapel, dans les marchés à la ferraille, chez les brocanteurs et antiquaires, les cœurs paternels des vieux Salomon battirent d'émotion et d'ambition pour les succès décisifs de leur progéniture, surtout depuis vingt ans et plus : *Des Lords ; eux aussi, nos fils ?... Pourquoi pas !*

» Tel naguère le baron Hirsch, contemplant du haut des escaliers de son hôtel où il recevait tous les hauts personnages de la chrétienté d'Europe, s'écriait avec mépris devant ses enfants réunis : « Tous ces gens-là, d'ici » vingt-cinq à cinquante ans, seront tous nos » gendres ou nos concierges ! »

» Les fils des immondes usuriers de Houndsditch ou de Leadenhall street s'échappent donc en masse de leur crasse ancestrale. On les baptise, on les dote d'un nom sortable, on maquignonne leur origine, on s'efforce de les faire admettre à Rugby, à Harrow, même à Eton, puis à Oxford sinon à Cambridge où ils

se relationnent avec tout ce que l'Angleterre compte de plus choisi parmi les fils de la jeune et vieille noblesse sportive, militaire ou politique.

» Au sortir des Universités, ils s'établissent dans le West-End, font partie de clubs fashionables, sont nommés *Barristers*, médecins ou professeurs de haut rang; ils ne visitent qu'en cachette leurs vieux parents dont ils sont l'orgueil, dans ces quartiers sordides que le très intéressant romancier israélite Zangwill a si bien décrits au cours de son œuvre principale : *Les Enfants du Ghetto*.

» Ce *struggle for high-life*, cette lutte pour la vie fashionable, aiguillonne et met en goût de truquage d'état-civil, aujourd'hui, toute la basse youpinerie de Londres. Les enfants se font catholiques et protestants, et modifient leur extrait de naissance. Ceux qui sont nés *Abraham* choisissent un nom dérivé du nom originaire : *Brams, Braham, Brayam*; ceux qui sont issus de *Samuel* se disent : *Sams, Sammy* ou *Sammell*; les *Bernard* choisissent : *Barnetts, Burnetts, Bennets, Bens*; parfois la transformation est absolue et tourne au pseudonyme : ainsi Moïse Cohen, qui lança sa réputation à Londres et y fit blanchir son linge et

ses origines, est devenu le musicien Isidore de Lara.

» Une fois lancés dans la haute société, ces jeunes israélites déguisés se montrent fort audacieux : ils se faufilent en tous milieux et tendent volontiers la main à leurs coreligionnaires moins habiles qu'eux-mêmes pour les introduire dans les clubs fréquemment soutenus par l'argent de financiers venus de Francfort. Ils se font un point d'honneur de s'habiller chez des tailleurs à la mode avec une sévère correction, ils visent à la suprême élégance et y atteindraient parfois si les pieds et le nez, l'indestructible nez, n'accusaient trop vivement leurs ascendances.

» Toutefois, il n'est pas rare que certains de ces gentlemen aussi circonspects que circoncis ne trouvent moyen d'épouser, très chrétiennement, quelque riche héritière peu perspicace sur la physionomie des races ; c'est la consécration par l'inavoué youpin qui se garde d'inviter à ses noces son auteur, le vieux Jacob, la tante Rebecca et les petites cousines Esther et Sarah, mais il faut bien être raisonnable et savoir ne pas compromettre toute une vie de savantes dissimulations, à la veille surtout de fonder une famille

nouvelle, très orthodoxe, une famille de juifs sans le savoir, et parmi lesquels se rencontreront peut-être, par la suite, de véhéments, fervents et sincères antisémites, — tout arrive.»

Les jeunes filles juives de familles nouvellement enrichies à Whitechapel ou ailleurs, aiment à épouser des chrétiens, qui les traitent mieux, disent-elles, que leurs coreligionnaires.

C'est ainsi qu'à Londres, où la société est forcément très mélangée par suite de fréquents mariages entre diverses classes sociales très distantes en apparence, le juif peut opérer ouvertement ou insidieusement en dissimulant ses origines. — Tout ce qui corrompt, fermente, et tout ferment corrompateur se rencontre dans le germe du sémitisme qu'on rencontre certainement avec excès dans tous les milieux de la métropole anglaise.

Pour ne considérer que la presse de Londres, on peut affirmer qu'elle est pour une trop grande partie livrée aux mains d'Israël. Beaucoup de *managers* ou *editors* dissimulent leur religion, truquent leur nom ou usent d'un pseudonyme. Là où il n'y a pas, de toute évidence, de directeur youtre, il y a commanditaire pour exercer la judicature.

Chacun, suivant son caractère et sa façon d'envisager les choses, exagèrera ou diminuera l'importance du problème juif, écrit le rédacteur anonyme d'une étude sur la *question juive* dans *The Eye Witness*, en septembre 1911.

» On entend, dit-il entre autres choses, déclarer de tous côtés que les juifs sont les maîtres de la presse. Ce n'est absolument pas vrai. En Angleterre, qui est notoirement l'unique contrée d'Europe où l'on exhibe un respect excessif envers la puissance juive, ils ne détiennent à l'heure actuelle qu'un seul journal important (*Le Times*). Sur le continent, on constate que si certains organes principaux, comme la *Neue Freie Presse* de Vienne et la *Tribune*, de Rome (ainsi qu'une ou deux douzaines d'autres feuilles par ailleurs) sont juifs, il y en a par contre une centaine d'autres qui font la fortune d'hommes absolument étrangers au sang juif et n'éprouvant aucune particulière sympathie pour les idées juives. »

Il y a là un singulier optimisme, M. Octave Uzanne, en 1900, signalait dans la *Libre Parole* les journaux suivant ayant des directions ou

des attaches antisémites. Voyons la revue qu'il en faisait alors :

» Au *Daily Telegraph*, nous trouvons comme propriétaire sir Edward Levy Lawson, qui, empochant le *Levy*, devint avant de quitter son post sir Edward Lowson. Au *Daily News*, saluons le directeur capitaliste M. Oppenheim, dont le nom est tout un programme; alors que sir J.-R. Robinson soit le manager et M. E.-T. Cook l'éditeur littéraire. A la *Saint-James's Gazette*, derrière M. Hugh Chisholm, le rédacteur en chef, veille et surveille le bon propriétaire sémite W. Steinkop.

» A la *Daily Mail*, M. Alfred-C. Harmsworth (depuis Lord Northcliff) serait, sans qu'on le puisse affirmer, d'origine israélite. Au *Sunday Times*, c'est la fille de Sassoon, l'active M^{rs} F.-A. Beer, qui gouverne avec une quantité de rédacteurs juifs. A l'*Observer*, la même dame exerce son autorité suprême, à la *Woman*. M. E.-A. Bennet sévit, au *Young-Israel*. Le *Jeune Israël* ne pouvait faire défaut à Londres, M. L.-J. Greenberg dirige la marche vers les terres promises.

» Nous avons vu, à propos du raid Jameson, comment le *Times* se montra profondément attaché et franc-maçonniquement lié à la

cause juive, et le rôle qu'il a joué dans la guerre financière du Transvaal. On peut voir le triangle et autres attributs maçonniques figurés en mosaïque à l'entrée de ses bureaux. Au *Standard*, le rédacteur Sydney Law est israélite, au *Sun*, à la *Westminster Gazette*, au *Sunday special*, les youtres commandent la cavalerie de Saint-Georges.

» Dans toutes les feuilles anglaises personne n'oserait, actuellement encore, accuser la Banque juive, ni dénoncer la néfaste influence des israélites dans les affaires générales du pays. Quelle que soit la maison des *Chief Newspapers* de Londres, à laquelle on s'adresse, on peut être assuré d'y trouver un veto mystérieux pour tout ce qui serait susceptible de nuire aux Judaïsants. »

Parmi les principaux journalistes professionnels — qui hébraïsent à Londres, un peu partout, avec peut-être plus d'autorité que de talent, nous devrions à ce sujet dresser une longue liste, mais nous préférons éviter les personnalités et nous soustraire à d'inutiles polémiques. Aujourd'hui, il y a des changements dans la presse anglaise et la situation n'est plus celle d'il y a douze ans :

Le *Daily News* a changé de propriétaire il y

a quelques années; il appartient maintenant, croyons-nous, à *George Cadbury*, riche fabricant de la Maison *Cadbury brothers Limited*, fameuse pour la préparation du cacao. Cadbury n'est pas juif, mais il est un fort non-conformiste, et son journal est devenu l'organe de ce parti-là. Il y a quelques mois, le *Morning Leader*, journal radical, s'est amalgamé avec le *Daily News*.

La *St-Jame's Gazette* n'existe plus, ayant depuis quelques années fusionné avec l'*Evening Standard*.

La *Westminster Gazette* est maintenant devenue la propriété d'un certain *Mond*. Il est désigné Sir Alfred Moritz et il s'est marié chrétiennement. A l'Université, paraît-il, les étudiants lui ont donné jadis, ainsi qu'à son frère, les sobriquets de *beau Mond* et du *demi Mond*! Sir Alfred Moritz Mond est propriétaire de *The English Review*, et président d'un nombre considérable de sociétés industrielles.

Le *Sun* n'existe plus.

Il y a maintenant un autre journal du matin, le *Daily Express*, dont le rédacteur est *M. R.-D. Blumenfeld* et le sous-rédacteur *M. Ellis Baker* ou *Barker*, qui s'appelait autrefois *Ellembacher* ou *Ellembach*. Tous les deux

sont peut-être des israélites pour ne rien affirmer.

Edmond Picard, dans sa psychologie juive de l'*Aryano-Sémitisme*, signale l'aptitude singulière de l'Hébreu à l'entregent, à se pousser, à s'insinuer dans une fonction qui le peut mettre en relief ou lui fournir des occasions d'influence ou de profit. Il expose la hardiesse spéciale du Sénat pour passer en avant, briguer tous les postes avantageux sans avoir conscience de la retenue dont la généralité de ceux au milieu desquels il vit ne peuvent se défendre, par une impossibilité morale plus forte souvent qu'une impossibilité physique. Rien n'est plus exact.

A Londres, les israélites tiennent les clefs des réservoirs les plus puissants, ceux où l'humanité cherche à venir se désaltérer de l'ennui de vivre; ils possèdent l'or, les plaisirs, le toxicophores de l'ivresse, les théâtres, les caravansérails des sociétés factices, les magasins d'art et les temples de la richesse.

Il est peu de théâtres, dans la métropole, qui leur échappent. — A la direction de l'Opéra de Covent Garden, après sir Augustus Harris, qui était de la Synagogue, nous avons vu l'international Maurice Grau, dont le *Bar-*

numisme s'étendit de Londres à New-York et qui aima à lancer, soutenir et favoriser cabots et musiciens de sa race, dont la divine Sarah.

Ce fut lui qui fit jouer Cohen, dit Isidore de Lara, et a qui a produit sur sa scène, la plus select du royaume, les œuvres de Erlanger et celles de Frédéric Hymen Cowen, compositeurs aussi authentiquement juifs que feu Meyerbeer et qui s'efforcent de pousser leur harpe de David à la hauteur des plus hautes ambitions, en ce pays des Saül. — Arthur Sullivan, le compositeur, à ce qu'on affirme troqua son nom de Salomon contre celui de Sullivan. Est-ce exact? — *Chi lo sa!*

Le Napoléon des Théâtres anglo-saxons contemporains, à New-York, et aussi depuis longtemps à Londres, c'est le juif américain Charles Frohman, qui possède *quarante-huit théâtres aux Etats-Unis et quatre en Angleterre*, tous gérés par un syndicat de Youpins. Charles Frohman exerce une omnipotence tyrannique sur tous les artistes anglo-saxons, forcés d'accepter ses conditions sous peine d'être *boycottés* dans toutes les nations de langue anglaise. A Londres, il a su accaparer de nombreuses scènes. Les auteurs, adaptateurs, traducteurs dramatiques israélites, ainsi

que les auteurs de même origine, sont accueillis par lui avec une préférence marquée.

Le directeur du théâtre national de *Drury Lane* fut longtemps un juif. Egalement Youddi, Tom B. Davis qui présida aux destinées du *Lyric* avant de prendre *L'Apollo*. De même Loenfeld du *Prince of Wales Theatre*; citons aussi Loewenstein, qui réunit dans ses mains crochues la direction de deux grands Guignols importants.

Le maître tragédien sir Herbert Tree, nouvellement Knight, qui quitta *Haymarket* pour se faire construire *His Majesty's* où, comme directeur-auteur, il personnifie avec un incontestable talent et un art consommé de mise en scène, tous les grands héros shakspeariens, serait fils, dit-on, d'un Sémite: Julius Beerbohm; mais cela ne saurait être démontré. Sir George Alexander, de son vrai nom George Sampson, auteur et directeur au *St-James's* théâtre, pourrait moins aisément nier ses attaches à la religion de Moïse. Hugh Moss, qui dirige le nouvel *Hippodrome*, bâti par l'argent d'Alfred Rothschild, et qui, d'autre part, est le chef d'un syndicat pour l'exploitation de *trente-huit Music Halls*, tant à Londres que dans les provinces, serait également, si nos

renseignements sont exacts, un juif très caractérisé.

Parmi les costumiers de théâtre on trouve des Auguste, Nathan et des May en nombre important.

A l'*Alhambra* et l'*Empire*, syndicats juifs; au *Princess Theatre* naguère : E. Arthur, eut une même marque de fabrique; aux *Earl's Court Exhibition*, qui ont presque terminé leur carrière et à la *White City*, Israël pullule; que penser du *Coliseum* et d'Oswald Stolle, son directeur? Enfin, si nous ouvrons une enquête dans le Bottin des acteurs anglais, dans le *Players Directory*, nous aurions une longue liste de Judéo-cabots et cabotes-anglo-américains, ce qui, au demeurant, serait de mince importance, si tout ce monde parfois interlope n'envahissait point les salons, et n'était un considérable facteur de contagion par d'illégitimes croisements dans la haute société, croisements dont les mystérieux produits intrigueront, dans l'avenir, les anthropo-sociologues stupéfaits à la découverte de l'expression sémite des types et des mœurs dans la protestante capitale anglaise. .

Dans le commerce des arts, les israélites sont rois à Londres aussi bien qu'à Paris. Les

Art Gallery, les *Continental Gallery*, la *New Gallery*, la *Mendoza*, la *Japanese Gallery* et combien d'autres furent et sont encore en leur possession. Tous les grands marchands de tableaux de Bond street exercent leurs qualités judaïques dans le négoce des toiles de haute marque.

Tout Londres connut Wertheimer, dont Sargent peignit, il y a quinze ans, les traits joyeusement jouisseurs, l'œil en fanal, le nez en banane, les lèvres ourlées en piment doux, ce qui fit dire aux Londoners en visite à la *Royal Academy* : « *Ce n'est pas le portrait d'un homme, mais d'une race.* »

A côté de ce richissime et typique Wertheimer, décédé aujourd'hui croyons-nous, nous remarquons les bons faussaires de chefs-d'œuvre sous crasse, les grands acquéreurs de chez Christie, les Davis, Benjamin, Joseph, Dürlacher, Duween, Goring, Cohen, Litchfield, Sedelmeyer et cinquante autres qui gagnent ce qu'ils veulent en spéculant sur la vanité des naïfs et candides millionnaires amateurs.

Il n'est pas un chrétien qui leur puisse faire concurrence dans le métier s'il n'est point solidement assis sur la fortune colos-

sale d'un Agnew ou d'un Martin Colnaghi. Tous ceux qui, à Londres, aventurent quelques maigres capitaux dans la peinture ancienne, sont nettoyés en six mois par la tribu juive de Old et New Bond street.

Tous les nouveaux grands hôtels de Londres, le Cecil, le Savoy, le Victoria, le Carlton, le Hans Place, le Métropole, les Gordon Hotels sont aux mains de syndicats plus ou moins judaïsants. Tous ont des temples maçonniques aménagés dans leurs hôtels. Les concessionnaires des établissements *Spiers et Pond*, qui nourrissent et alcoolisent Londres et beaucoup de villes anglaises furent à la fin du XIX^e siècle des Youddis étrangers, voire des israélites Français, Crémieux, Javal et Louis Léon. La Maison Lyons, qui alimenta *Earl's Court Exhibition*, Crystal Palace et près de quarante restaurants, eut pour concessionnaires à ses débuts des hébreux qui érigèrent de formidables recettes tout en pressurant leurs employés ainsi que plusieurs procès publics en font foi.

Les fameux centralisateurs de tabacs de Londres, les Salmon et Glukstein ont des traités de fournitures avec un millier de débiteurs de tabacs qui, en quelque sorte, tra-

vaillent en leur nom. — Ce sont des juifs. Ils ruinent par ce pseudo-monopole la liberté de vente des cigares et des produits de Virginie et des Philippines. Le *Bon Marché* de Bayswater « Whiteley » était israélite; il domina et anéantit le commerce de son quartier, comme Barner, autre juif, interdit toute concurrence dans le district de Kensington et comme Harrold dans l'arrondissement de Brompton attira tout à lui dans ses vastes bazars. On sait quelles furent les mœurs de ce Whiteley, l'universel pourvoyeur, assassiné par son fils illégitime. Un retentissant procès, scandaleux en tous points, reste encore dans la mémoire de tous les Anglais.

Les grands tailleurs de Tottenham Court Road, d'Oxford street, du Strand sont presque tous Youpins; aussi que les bijoutiers, les orfèvres-joailliers, les couturiers pour dames, y compris le décoré, Isidore Jacob dit Paquin, qui possède 80,000 actions de la compagnie Paquin (Limited). Youpins également les 1582 prêteurs sur gages ou monts-de-piété de Londres, les antiquaires, beaucoup d'avocats, de médecins, de professeurs. La dominante juive se montre partout, se manifeste de toute part dans l'orchestration des monnaies re-

muées dans la métropole de l'empire britannique.

Et si nous parlions du Stock Exchange! Quel ghetto sans qualificatif imaginable nous découvririons dans ce temple de l'agiotage! Que de Dreyfus qui se disent Français et qui viennent de Germanie! Depuis le *boom* Sud-Africain, on y parle plus allemand qu'anglais, et les Cohen, pour ne citer que ce nom, tiennent quatre colonnes du *Directory*, comme Brokers et agents financiers divers. Les observateurs peuvent, pour avoir noté les faits, affirmer que partout où, dans Londres, il y a bruit, éclat et scandale, il se trouve des israélites.

On les voit, en effet, dans les établissements de débauche découverts à Cleveland street; on n'est pas étonné de les rencontrer dans l'affaire des petits télégraphistes et dans celle de D'Ardlemont.

On les trouve encore comme tenanciers de maisons de massage et de bains esthétiques, entreprises inavouables qui firent florès à Londres. En tous endroits où la purulence des mœurs entre en gestation, là où l'argent peut être considéré, selon le mot de Tolstoï, comme la possibilité d'exploiter le travail d'autrui, de créer un esclavage impersonnel, de domesti-

quer l'homme et la femme, le juif apparaît pour atteler, sous quelque prétexte que ce soit, ces modernes îlotes au manège qui sert à draguer l'or dans tous les bas-fonds de la corruption, de la vanité et de la sottise humaines.

Les *Pawnbrokers* ou prêteurs sur gages, et directeurs de monts-de-piété, sont presque tous juifs, il y en a près de deux mille, mais le tant pour cent est réglé d'après la loi. Ce sont les *Money lenders* (ou prêteurs d'argent) qui sont la terreur du pays. Depuis trente ans ils fourmillent, et on eut beau faire des lois pour les modérer et régler, ils y échappèrent toujours avec ruse. Il y eut *Isaac Gordon*, véritable monstre, juif polonais d'origine. Il arriva à Londres sans le sou. En quatre ans il parvint à prêter 42,000 liv. st. à quelques jeunes nobles à 60 p. c. d'intérêt. Ce fut un scandale. Cet homme posséda à Londres trente-deux bureaux, tous sous un faux nom. Dans une rue il s'appelait Barnet; dans une autre, Edmunds; dans une troisième, Charles. Bref, il compta cinquante-deux pseudonymes, car il eut près de vingt bureaux en surplus dans les provinces. Tous les jours ce nom de Gordon parut dans les journaux, mais toujours sans décisif résultat, car il parvint toujours à es-

quiver la justice, bien que la justice ait été assez sévère à son égard. Cet Isaac Gordon ruina des centaines de personnes, et ce fut un scandale qu'il n'ait jamais été puni. Il mourut à 35 ans laissant près de trente millions de francs. Il y en a d'autres. Tel *Sam Lewis*, qui eut un palais à Grosvenor Square. Plus rusé encore que Gordon et moins usurier, il devint l'ami de tous les nobles décaqués. A sa table on rencontra des marquis, des lords, des jeunes squires de la campagne. Sa grosse femme, bonne musicienne, patronnait les acteurs et les chanteurs. Les *Sam Lewis* furent longtemps pour ainsi dire à la mode. On prétendit qu'ils aidaient de leurs finances les Isaac Gordon et les autres aventuriers Polonais et Allemands.

Les juifs allemands, polonais et hongrois qui se trouvent en nombre à Londres actuellement sont terribles de vulgarité, d'audace et de malhonnêteté. Ils n'ont cœur ni entrailles. *Arnold White* dit, dans son livre si souvent cité, *The Modern Jew* : « Ces juifs cosmopolites, sans religion ni moralité, ne font absolument rien pour les pauvres, ni même pour les pauvres coreligionnaires. Ce sont des cosmopolites qui ont abandonné la France ou

l'Allemagne pour ne pas devenir davantage Anglais. Ils ont la peau plus dure que celle d'un éléphant. Vous les chassez d'une porte et ils rentrent par la fenêtre. Ils n'ont point de délicatesse. Très riches, ils ne dépensent leur argent que pour satisfaire leur luxe et leurs goûts sensuels. Ils jettent l'argent malhonnêtement gagné, en plaisir, en hôtels, en restaurants et théâtres. Ce sont eux qui emplissent les « stalls » de l'Opéra. Mais demandez-leur un shilling pour un pauvre, qu'il soit juif ou chrétien, et vous n'en obtiendrez qu'un rire sarcastique. M. R. Kisch, juif, directeur de l'organisation de secours aux pauvres juifs, dit que ces juifs cosmopolites ne donnent absolument rien aux pauvres. Matérialistes et sans cœur, ils ne font que corrompre le peuple au milieu duquel ils vivent, par l'amour du faste.

Les *Aschkenasim*, ou bas juifs polonais et allemands, se sont donné rendez-vous à Johannesburg, et ce sont eux qui ont contribué dans le Sud-Afrique à déchaîner cette guerre qui fut si désastreuse, à tant de points de vue.

Quand la police fait un « raid » chez des maisons « disorderly », ou des « clubs » de bas étage, on découvre toujours que ce sont des

juifs qui en sont les patrons, ordinairement des juifs polonais ou allemands.

Un quartier (faubourg) de Londres qui s'appelle « Highbury New-Park, et qui était habité autrefois par des boursiers et riches négociants, etc., est maintenant tout à fait juif, et on l'appelle maintenant, ironiquement, « Highbury Jew-Park ». Un autre quartier, hors du centre de Londres, et au nord-est qui s'appelle « Stoke Newington » (c'est tout près de Highbury) est devenu aussi un nouveau Ghetto.

Il y aurait une étude curieuse à faire sur les quartiers juifs de Londres aussi bien dans Whitechapel que dans le West-End. Mais un livre suffirait à peine à la description de tous les types des diverses colonies israélites de la métropole. Les notes que nous avons prises sont si abondantes que, pour ne pas surcharger ce chapitre, nous préférons ne pas les inventorier.

L'envahissement de l'Angleterre par les éléments juifs fut assez rapide. Il y a juste un siècle, en 1812, le Royaume-Uni ne comptait guère plus de 8,000 juifs, dont 6,000 résidaient à Londres. Dès ce moment, la population juive de l'Angleterre augmenta sans cesse, s'accrois-

sant avec lenteur, mais régularité, d'éléments venus des Pays-Bas et d'Allemagne et qui finirent par occuper tout un quartier dans le East-End de la capitale. Brusquement, vers 1881, date de la grande persécution russe, le mouvement s'accrut. A l'immigration individuelle succéda l'immigration collective. Les masses juives affluèrent de l'Orient en Angleterre et jusque dans ses colonies. En 1901 (outre les émigrants qui forment une population flottante échappant aux statistiques), les juifs n'étaient pas moins de 160,000 dans le Royaume-Uni et de 100,000 dans ses colonies. En 1908, on évaluait leur nombre à 250,000 pour la Grande-Bretagne seule. Dans ce nombre, Londres entre pour moitié, Manchester, Leeds, Liverpool pour une part importante, chacune de ces villes possédant une grande communauté. Dans les colonies, l'accroissement de l'élément israélite fut à peu près parallèle.

Les juifs devaient en effet et selon toute logique, accourir en foule sous ce drapeau de l'Angleterre devenu, selon l'expression à jamais typique de Cecil Rhodes, le *plus grand actif commercial du monde*. Ils prirent goût à marcher à l'abri de ce pavillon d'universel

négoce pour y pratiquer toutes les sortes imaginables de mercantilisme, de courtages et d'échange qui s'apparentent aux écoles de ruse et de tromperie.

Il y eut une poussée formidable vers 1890; plus de 30,000 juifs de la plus basse classe émigrèrent de Russie en Angleterre, non pas en masse, mais par petits paquets successifs. La plupart s'installèrent à Londres dans le *East-End*, où leurs riches coreligionnaires leur accordèrent tout d'abord quelques secours. Ne vivant que de pain et d'eau, ils acceptaient les plus vils salaires. Ce fut le moment où florit avec le plus de vigueur le *sweating system*, qui fait *suer* le travail au pauvre diable affamé. Les tailleurs juifs — entre frères on s'aide — exigeaient de ces malheureux vingt heures de travail par jour et les payaient douze sous. L'opinion publique s'émut; il y eut des articles dans les journaux, des études dans les revues; et l'on put craindre un instant que les prolétaires anglais ne s'insurgeassent contre une telle concurrence. Il n'y eut rien, en somme, sinon qu'ils durent, de leur côté, se résigner à *suer* un peu plus.

Sur ce salaire de meurt-de-faim, les misérables trouvèrent cependant à prélever quel

ques sous qu'ils prêtèrent à d'autres pauvres hères plus prodigues qu'eux, à condition d'être remboursés du double avant la fin de la semaine. Et, dès lors, ils furent sauvés et les miséreux de Londres nourrirent un fléau de plus.

Ces juifs trouvèrent bientôt un autre moyen d'exploiter la misère. Ils arrivaient avec les idées socialistes et anarchistes répandues en certains milieux russes où ils avaient été le plus actif des ferments. Ils se firent les apôtres des mêmes idées dans les tavernes et les lieux de *meeting* anglais, et commencèrent un travail de sape et de dissolution qui ne se voit guère encore, mais qui risque de produire des résultats désastreux.

Enfin, en outre de ces éléments dissociaux, ils répandent à Londres et dans les grandes villes anglaises des éléments de corruption et de dégénérescence physique, car ils sont presque tous affligés de névrose et de maladies de peau; leurs femmes sont plus malsaines encore et les enfants chétifs qu'ils procréent ont tous des tares qui s'aggraveront et se multiplieront chez leurs descendants.

Beaucoup d'entre eux s'étaient embarqués pour l'Amérique; mais le gouvernement des

Etats-Unis n'en a pas voulu et les a renvoyés à l'hospitallière *Old England* comme indésirables.

Aujourd'hui, tous ces misérables espèrent arriver au pinacle comme tant de leurs prédécesseurs dans la carrière. Ils voient déjà les parvenus qui figurent à la Chambre des Lords, au Parlement, dans tous les hauts postes du gouvernement et même dans toutes les parties de l'armée navale ou territoriale britannique.

Ouvrons, en effet, l'*Annuaire juif* et voyons la situation à cette date de 1912.

Dans la pairie (peerage) israélite nous rencontrons les noms du baron Michelham, d'Hellingly (Sussex), du baron Rothschild de Tring (Hertford), du baron Swaytkling, de Swaythling (Hampshire), du baron Wandsworth, de Wandsworth (Surrey); à titre étranger, citons ceux du baron George de Worms, baron de l'empire d'Autriche, et de la baronne de Goldsmid de Palmeira (baronne portugaise).

Le *Baronetage* juif compte les personnages suivant : Sir George Albu, Sir Herbert Benjamin Cohen, Hon Sir Sassoon Jacob David, Sir George Faudel Phillips, Sir Charles S. Henry (Membre du Parlement), Sir Charles James

Jessel, Sir A. Levy Lever, Sir George Henry Lewis, Sir Alfred Mond (Membre du Parlement), Sir Francis Abraham Montefiore, Sir Sigmund Newmann, Sir Lionel Phillips, Sir Herbert Henry Raphaël (Membre du Parlement), Sir Edouard Levier Samuel, Sir Marcus Samuel, Sir Edward Albert Sassoon (décédé en mai 1912), Sir Jacob Elias Sassoon, R. H. Sir Edgard Speyer, enfin Sir Adolph Tuck ; au total, près de vingt Baronnets authentiquement sémites, sans parler de ceux qui ont déguisé leurs origines.

Le Knightage juif, comprenant des chevaliers à titres non transmissibles, apparaît moins florissant. On y voit figurer : Sir Frederic Cowen, Sir David Harris, R. H., Sir Rufus Isaac (Membre du Parlement), Sir Otto Jaffe, Sir Sidney Lee, Sir Maurice Levy (du Parlement), Sir Joseph Lyons, Sir Philip Magnus (du Parlement), Sir Frederick-Louis Nathan, lieutenant-colonel Sir Mathew Nathan, Sir Nathaniel Nathan, Sir Harry Simon Samuel, (du Parlement), Sir Isidore Spielmann, Sir Edward David Stern.

Dans le *Companionage* israélite figurent : Lionel Abraham, Charles Davis, Waldemar Mordecai Wolf Haffkine, le Colonel Sir David

Harris, Hermann M. Kisch, Alfred Mosely, Robert Nathan, Alfred Charles de Rothschild, Léopold de Rothschild; Arthur Sassoon, Sir Isidore Spielman (déjà knight), Mark-Aurel Stein.

Parmi les Membres du Gouvernement actuellement au pouvoir, le Général Post Master est un israélite; le Right Honorable Herbert, L. Samuel, le sous-secrétaire d'Etat pour les Indes est également juif, c'est l'Hon. Edwin S. Montagu. L'Attorney général est sir Rufus Isaac. Disraëli, — on doit en convenir, — a largement ouvert la porte à ses coreligionnaires.

Seize juifs ont été nommés députés : Frank Goldsmith, par le comté de Suffolt, Sir C. S. Henry, par le Shropshire, Sir Rufus Isaac (Reading), Captain Jessel (St. Pancras), Sir Maurice Lévy (Leicestershire), Sir Philip Magnus (London University). Sir Alfred Moritz Mond (Swansea), the Hon. Edwin S. Montagu (Cambridgeshire), Sir Herbert H. Raphaël (South Derby), Lionel de Rothschild (Bucks), Sir Henry S. Samuel (Norwood), Righ Hon. Herbert L. Samuel (Cleveland), Stuart M. Samuel (Tower Hamlets), Sir Edward Sassoon (décédé) (Hythe), Arthur Strauss

(North Paddington), enfin, E. A. Strauss (Berkshire).

C'est un joli record israélite, avouons-le, à la Chambre des Communes.

Les Assemblées Municipales des districts de Londres ne sont pas moins bien partagées. Douze juifs de qualité y ont pris place, progressistes et réformateurs municipaux (Municipal Reformers). Nous y voyons des Frank Goldsmith, des Jocely Brandon, des Isidore Salmon, des Percy Simmons et des Percy Harris, des Herman Gordon, des Sébag Montefiore qui s'agitent dans les municipalités du South St-Pancras, de Hammersmith, de Wethechapel, de Clapham, etc.

Venons au nombre des juifs dans l'armée du Royaume-Uni. Ce nombre semble s'accroître chaque jour davantage, surtout parmi les troupes de la Métropole, où il y a plus d'honneur à parader que de danger de combattre. Un détail peut nous documenter : le 26 novembre 1910, étant la fête juive de Chanukah, les juifs de l'armée anglaise ont assisté à un service dans le Central Synagogue de Londres, Great Portland-street, au nombre d'environ 300 officiers et hommes (selon le *Morning Post*, qui a publié le compte rendu de

cette cérémonie). Il y en avait là de toutes les parties de l'armée, les Gardes y compris, la marine et les volontaires (territoriaux). Il y avait également quelques matelots juifs-américains qui étaient en ce temps là à Londres. Toutes ces troupes se trouvaient sous le commandement de D. de Lara Cohen, colonel de la première division londonienne du génie (volontaires). Le sermon fut prêché par l'aumônier des soldats juifs dans l'armée britannique, qui parla du nombre « toujours croissant de juifs qui entraient dans l'armée et la marine et parmi les volontaires ». « Le *War Office* (Ministère de la Guerre) lui avait demandé récemment, disait-il, combien de juifs avaient pris part à la guerre de Sud-Afrique, et il avait pu répondre que le chiffre était de presque 3,000, dont 116 y avaient perdu la vie. » — Ceci serait à démontrer.

Donnons la liste des officiers juifs dans la marine royale et dans l'armée régulière, sans nous attarder aux forces territoriales, où le nombre des officiers dépasse assurément la centaine. Cette liste approximative a été arrêtée en octobre 1911 par le chapelain honoraire des marins et soldats de Sa Majesté, le révérend Michaël Adler :

Royal Navy.

Com. C. G. R. Brandon	H.M.S. Queen.
Lieut. H. D. Warburg	H.M.S. Research.
Lieut. A. S. Susman	H.M.S. Powerful.
Lieut. V. R. Brandon	H.M.S. Cornwall.
Lieut. C. H. Michaelson	H.M.S. Cyclops.
Lieut. F. E. Fielmann	H.M.S. Vulcan.
Sub-Lieut. G. L. Davidson	H.M.S. Agamemnon.
Midshipman Daniel de Pass	H.M.S. Hibernia.
Major H. E. Blumberg	Royal Marine Light Infantry.
Captain G. P. Oppenheim	ditto.
Lieut. G. H. Furtado Abraham	ditto.

Regular Army.

Lieut. W. Sebag-Montefiore	5th Lancers.
Lieut. S. J. Sassoon	6th Dragoons.
Lieut. V. E. Mocatta	14th Hussars.
Lieut. E. H. L. Beddington	16th Lancers.
Lieut. M. G. Micholls	17th Lancers.
Major C. H. Leveson	18th Hussars.
Lieut. W. H. M. Micholls	20th Hussars.
Major H. S. Seligman	Royal Field Artillery.
Captain O. M. Harris	ditto.
Lieut. A. Z. Blumenthal	ditto.
Lieut. T. H. Sebag-Montefiore	ditto.
Second-Lieut. F. A. de Pass	Indian Army.
Lieut. P. B. Simon	Royal Garrison Artillery.
Second-Lieut. E. S. Halford	Royal Engineers.
Lieut.-Col. Sir M. Nathan, <i>G.C.M.G.</i>	ditto.
Major W. S. Nathan	ditto.
Captain J. L. Meyer	ditto.
Captain A. J. Wolff	ditto.
Captain O. G. Brandon	ditto.
Captain T. T. Behrens	ditto.
Lieut. J. J. Jacobs	ditto.
Lieut. C. D. W. Bamberger	ditto.
Lieut. E. M. Sinauer	ditto.
Second-Lieut. F. H. Kisch	ditto.
Lieut. H. J. Solomon	A.S.C.
Lieut. C. H. Hart	A.S.C.
Lieut. R. L. Q. Henriques	2nd Bn. Queen's (Royal West Surrey) Regt.

Lieut. G. Q. Henriques		2nd Bn. East Kent Regt.
Lieut. A. C. Hart		1st Bn. Northumberland Fusiliers.
Captain S. J. Lowe		2nd Bn. Royal Fusiliers.
Lieut. O. C. Mordaunt		2nd Bn. Somerset Light Infantry.
Lieut. A. R. Kino		1st Bn. East Yorkshire Regiment.
Lieut. H. Levin		1st Bn. Yorkshire Regiment.
Captain W. H. Samuel		4th Bn. Middlesex Regiment.
Lieut. C. H. Marks		ditto.
Lieut. A. C. Oppenheim		1st Bn. King's Royal Rifle Corps.
Lieut. C. J. Elkan		1st Bn. Royal Irish Fusiliers.
Captain J. E. V. Isaac		4th Rifle Brigade.
Captain J. Salomone		Royal Malta Artillery.
Lieut. E. H. Lewin		Indian Army.
Lieut. H. M. Liepmann		ditto.
Captain B. I. H. Adler		ditto.
Lieut. C. E. Montefiore		ditto.
Lieut. C. M. Gabriel		ditto.
Lieut. C. M. D. Enriquez		ditto.
Captain A. Leventon		Indian Medical Service.
Lieut. L. Hirsch		ditto.
Captain A. E. Oppenheim		Indian Commissariat.

Reserve of Officers.

Colonel Sir F. L. Nathan		Royal Artillery.
Major H. B. Lewis-Barned		Royal Garrison Artillery.
Captain E. C. Arnold		Royal Fusiliers.
Captain H. S. Oppenheimer		Colonial Office.

Special Reserve.

Lieut. G. C. Landau		Cornwall and Devon Miners R. F. A.
Major A. M. Brown		7th Bn. Royal Fusiliers.
Second-Lieut. O. J. Shrager		R.F.A.
Second-Lieut. L. Löwe		R.F.A.
Captain F. M. Beddington		3rd Yorkshire Light Infantry.
Captain E. J. Heilbron		ditto.
Captain C. H. Wolff		4th Bn. Bedford Regiment.
Lieut. L. H. Josephs		6th Bn. Middlesex Regiment.
Captain A. Ginsberg		3rd Bn. Manchester Regiment.
Captain E. J. Heilbron		3rd Bn. King's Owen Regiment.
Lieut. W. Stanford Samuel		4th The King's Liverpool Regiment

Militia.

Surg.-Capt. A. C. Stamberg,	M.D.	3rd Bn. Royal Jersey Militia.
-----------------------------	------	-------------------------------

Ce document des officiers juifs dans l'armée britannique est plus éloquent que tout ce que nous pourrions ajouter. Les juifs, assurément, ne sont jamais militaires, comme le remarquait le prince de Ligne, surtout lorsqu'il y a quelque péril à porter les armes et à s'en servir, mais ils aiment l'uniforme, le panache, la respectabilité qui s'attache au titre d'officier; ils ont le goût du galon, de l'or qui fait passementerie sur les dolmans et les coiffures. C'est pour eux un témoignage précieux de leur situation nouvelle dans la société anglaise que de porter un brillant uniforme. Pour ces cosmopolites sans patrie réelle, c'est une vanité de paraître servir une nation dont ils sont les hôtes plutôt que les enfants.

L'étude seule des juifs installés à Londres, dans les districts de Houndsditch, de Whitechapel et du West-End fournirait matière à un ouvrage considérable et de véritable intérêt. Il ne peut entrer dans nos prétentions de l'entreprendre ici, car les chapitres que nous avons réunis dans ce livre d'*Israël chez John Bull* forment déjà un ensemble respectable et nous ne saurions le grossir davantage.

Nous ne saurions même fournir sur les possibilités d'un mouvement antisémite, à plus

ou moins brève échéance, les éléments du travail élaboré sur ce sujet si délicat et difficile à exposer.

Le problème juif commence à préoccuper l'opinion anglaise ; des esprits modérés et perspicaces ont écrit d'excellents articles sur les solutions qui pourraient intervenir. Aucune ne donne vraiment satisfaction à ceux qui jugent les faits avec la philosophie de l'histoire. Il ne peut y avoir absorption, d'où il serait logique de conclure qu'il pourrait advenir un vomissement. Dans les cas d'intoxication d'un individu ou d'une race, il faut, de toute nécessité, rejeter ce qu'on ne saurait absorber.

John Bull vomira-t-il Israël ? Evacuera-t-il ses toxines et aura-t-il le courage un jour de ses nausées ? Il le faut espérer, mais l'avenir seul renseignera nos petits-neveux sur cette question qui angoisse tous les peuples civilisés d'Europe et d'Amérique, lesquels souffrent du même mal, de ce *sémito-morbus* dont le sérum est encore à découvrir.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE I. — Les juifs dans le monde et particulièrement en Pays Britannique au début du XX^e siècle	3
CHAPITRE II. — Quelques types caractéristiques d'israélites dans l'histoire de la littérature anglaise	67
CHAPITRE III. — Les origines d'Israël chez John Bull. — Simples notes historiques	103
CHAPITRE IV. — Le retour des israélites en Angleterre. — De la servitude à l'émancipation. — Notes et jugements historiques.	143
CHAPITRE V. — Etude parallèle sur les juifs à la fin du XVIII^e siècle en France. — Les Encyclopédistes, Voltaire, le prince de Ligne et les israélites. — Observations curieuses et nécessaires.	195
CHAPITRE VI. — Israël émancipé. — Deux figures dominantes : le baron Nathan Rothschild et Benjamin Disraëli, Lord Beaconsfield	221

	Pages
CHAPITRE VII.— La Guerre de l'or.— La politique juive et l'Afrique australe. — Les financiers au Transvaal	255
CHAPITRE VIII.— La Société nouvelle Judéo-Anglaise.— La ploutocratie aristocratique et financière.— L'annuaire juif et les associations et sociétés israélites. — La franc-maçonnerie. — Les juifs conquérants de Londres dans tous les milieux sociaux. — L'armée et la marine juives	309

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY

PAIR



32101 009399096

L

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Princeton University Library



32101 061268460



S596
A89

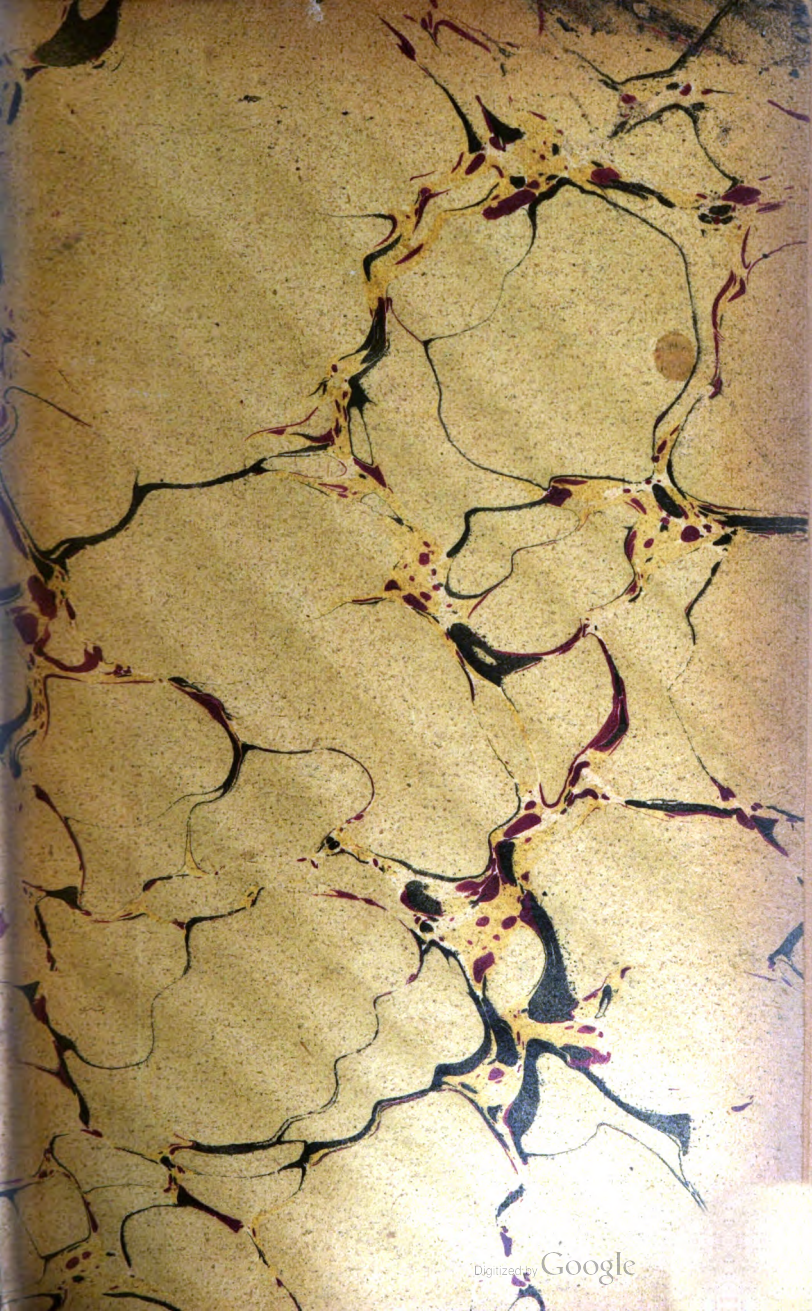
Library of



Princeton University.

GUSTAVE BORD
COLLECTION





L'ANGLETERRE
ET
LA FRANC-MAÇONNERIE

LOUIS MARTIN

L'ANGLETERRE

ET

LA FRANC-MAÇONNERIE

(MŒURS ANGLAISES)

Faire connaître l'Angle
terre, est le meilleur moyen
de la combattre et de nous
défendre contre ses empié-
tements.



PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

12, RUE DES PYRAMIDES, 12

1895

Tous droits réservés.

PRÉFACE

Nous avons songé à intituler ce livre : « La France Anglaise », la France étant pour notre malheur aussi anglaise que juive, ce qui n'est pas peu dire.

Mais nous avons préféré laisser ce titre à d'autres, Nous ne livrons au public que des notes de voyage, prises sur des tables d'hôtels en Algérie, en Portugal et en Ecosse, dans des hôtels souvent peu confortables et sales. Nous avons été obligé de les classer à la hâte, sans avoir guère le loisir de les retoucher, à la veille d'un nouveau départ pour l'étranger.

Peut-être auront-elles le charme des photographies d'amateurs, moins artistiques, moins travaillées, mais plus brutales, plus vraies que les photographies des professionnels, qui abusent parfois trop de la permission de ne plus ressembler en rien à la réalité.

Beaucoup de faits que nous affirmons, paraîtront avoir été inventés à plaisir, dans un but d'opposition au gouvernement maçonnique de la France.

Ils ne constituent cependant que l'ABC des connais-

HS 596
A 89

RECAP

sances de ceux qui s'occupent même de loin des questions coloniales.

Si cet ABC est ignoré de la plupart des Français, de ceux mêmes qui lisent plusieurs journaux par jour¹, cela prouve simplement, comme l'a dit Develle, dans un moment de gaffe sublime, qu'une grande partie de la presse française est vendue à l'Angleterre. « Il prétendait en avoir la preuve dans son tiroir. » La presse a fait la conspiration du silence autour de cette gaffe magistrale.

Develle n'a rien appris à ceux qui sont le moins du monde au courant des questions anglaises et coloniales... La presse est maladroite. Entre deux articles dans lesquels certains journaux et des plushuppés donnent à manger de l'Anglais à leurs lecteurs, — pour faire croire à leur anglophobie, pour tenir la dragée haute aux Anglais et faire apprécier davantage leurs services maçonniques — ils donnent certaines nouvelles odieusement fausses, favorables aux prétentions anglaises, reposant sur des faits qu'ils se figurent ne pouvoir jamais être vérifiés.

C'est un peu comme ces sandwiches des gares anglaises. Entre deux morceaux de pain frais, on fourre du jambon, du beurre et de la moutarde avariés, qu'on cherche à écouler, qu'on espère devoir faire passer inaperçus.

Il y aurait de l'outrecuidance de la part de certaine

1. Que ceux qui ne connaissent pas ces événements écrivent aux journaux dont ils sont les abonnés cette question embarrassante : « Pourquoi ne nous avez-vous jamais parlé de Madagascar ? Vous étiez fondé à cette époque, cependant. Vous n'avez pas à prétexter un changement de direction. » Les directeurs feront une tête embarrassée.

presse à se figurer qu'elle détient le monopole des informations coloniales et anglaises, qu'elle pourra en imposer indéfiniment à la nation. Ce n'est pas la trahison à effet brusque, comme celle de Bazaine, c'est la trahison à effet lent.

Rendons, en passant, justice aux journalistes qui ne se sont pas contentés de déclamations qui pouvaient paraître sincères, mais ne l'étaient pas ; qui se sont lancés dans des révélations désagréables pour Albion, révélations qu'il a fallu reconnaître justes ; qui ne se sont pas contentés de faire mine d'aboyer, mais ont résolument enlevé le morceau.

« Le monde, a dit Disraëli (encore un autre gaffeur), est mené par des gens que l'on ne soupçonne pas » et certaine presse, ajouterons-nous, est chargée de mettre un bandeau sur les yeux de ceux que l'on veut mener.

Nous autorisons très volontiers les lecteurs à vérifier ce que nous affirmons ; nous les y invitons même expressément. Ils verront à quelles réponses embarrassées, cauteleuses, ils donneront lieu.

Et que l'on ne dise pas que la Franc-Maçonnerie se meurt, est morte. Les F. :. comme les roseaux, plient sous les sarcasmes, renient leurs dieux en public autant qu'on le veut, mais ne rompent pas. Ils tiennent du Juif et de l'Anglais. Ils n'en continuent pas moins à agir sourdement, replacent triomphalement Floquet, Wilson, au pouvoir, à la barbe du chène qui n'en peut mais. Ils se sentent soutenus par toute la juiverie, laquelle est soutenue par des millions d'Anglais, et ils sont en réalité très forts. Que l'on ne se presse pas trop de les condamner à mort. Ils sont de taille à

nous tenir tête. Qu'on le sache bien ; ne soyons pas trop superficiels ; changeons pour une fois nos habitudes invétérées.

Que l'on se mette à étudier les questions coloniales. On verra que l'Algérie qui est près de nous, que nous pouvons surveiller, va à peu près bien ; que le Tonkin qui est plus éloigné, ne va que d'une aile (nous sommes indulgents) ; que Madagascar que nous ne pouvons presque pas surveiller, ne va pas du tout.

Observons aussi que les maladresses du quai d'Orsay — puisqu'ils ne veulent parler que de maladresses et ne veulent pas laisser croire à une trahison systématique — sont toujours désavantageuses pour la Russie, (Crimée, Saghallo, accusations contre l'ambassadeur russe) et toujours avantageuses à l'Angleterre (Siam..... etc.... etc.) C'est singulier.

Nous regrettons de ne pouvoir livrer aux lecteurs un livre à l'usage des couvents et maisons d'éducation religieuse. Mais réellement, quand on parle des mœurs de la pudique Albion, des mœurs de ces F. . qui n'ont pas trouvé dans toutes les religions existantes chaussure à leur pied et ont été obligés d'en inventer une spéciale, il est difficile de ne pas dire de choses raides.

Nous prions les lecteurs d'être indulgents au sujet des diverses incorrections de style ou d'impression. Nous avons été obligé de faire paraître ce livre très rapidement, pour ainsi dire, entre deux trains.

L. M.

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

On ne sait pas suffisamment en France que c'est en Angleterre et par de pieux Anglais qu'a été créée la Franc-Maçonnerie en 1717; que c'est par de vertueux Anglais que cette secte a été répandue dans le monde, notamment en France, sous couleur de bienfaisance, en réalité pour servir leurs intérêts.

On est arrivé à égarer l'opinion sur ce point et à donner à cette secte des origines absolument nuageuses.

Nous n'avons pas la folle prétention de prouver d'une façon définitive, dans un volume de quatre cents pages, que nous n'avons pas voulu rendre d'aspect trop sévère, ce qu'il faudrait de nombreux volumes pour étudier. Nous n'avons pas non plus la folle prétention de détruire en cinq minutes l'œuvre séculaire d'une presse odieusement anglophile.

Nous nous sommes surtout attaché, dans ce premier volume, à fixer la psychologie de l'Anglais.

Pour bien comprendre la F. : M. :., il est indispensable d'en bien connaître les tenants et les aboutissants que l'on a trop négligés jusqu'ici, d'étudier à fond ces Juifs, qui sont arrivés à se dissimuler depuis de nombreux siècles sous le nom d'Anglais et à échapper ainsi à leur honteuse destinée.

Nous croirons nous être rendu utile, si nous arrivons à déraciner les idées invraisemblables qui ont cours en France et qui sont énoncées d'une façon doctrinale par des gens qui n'ont vu de l'Angleterre que les voitures Cook, dites « paulines », et quelques fils d'Albion sur nos boulevards. Il est temps de voir l'Anglais, tel qu'il est, non tel que veulent bien nous le représenter les anglophiles de la politique et de la plume, les Huguenots et les Francs-Maçons, les badauds qui n'ont pas su percer les apparences souvent fort séduisantes de cette race.

Dans ce volume, nous avons appelé l'Anglais un Néo-Juif. Nous avons été frappé des rapports nombreux et essentiels qui existent entre lui et le Juif; mais nous n'avions soupçonné qu'une parenté morale, non une parenté nationale entre eux. Depuis nous avons été amené à ne voir qu'une seule nation portant des noms différents. Le Juif, après s'être dissimulé sous le nom de Phénicien et de Carthaginois dans les temps anciens, se serait dissimulé sous le nom d'Anglais dans les temps modernes.

Sur le Continent où il est en infime minorité, il est impossible d'étudier le Juif dans une civilisation qui

lui soit propre, par conséquent de l'étudier dans de bonnes conditions. En Algérie, cette Judée moderne, bien qu'il soit plus nombreux, il est encore obligé de compter avec divers autres éléments ethniques. En Angleterre, le Juif dit Anglais, vit dans sa propre civilisation, après avoir anglifié par des intermariages les races celte, normande, norvégienne,... etc. qui ont habité ce pays. L'Angleterre serait donc le lieu par excellence, où l'on peut déterminer les éléments essentiels de la nation juive, et plus spécialement signaler son invraisemblable inconscience.

Quand on aura bien compris l'Angleterre, on comprendra certainement mieux la F. : M. : . Quand on connaît bien la mère, on connaît souvent mieux la fille. Nous retrouverons plus tard le caractère de l'une fidèlement reflété dans le caractère de l'autre.

Nous présentons ci-dessous une liste d'ouvrages qui ne soutiennent pas la même idée que notre livre : idée nouvelle, paraît-il, mais dont la lecture est venue nous confirmer dans les opinions que nous avons déjà émises.

Remarquons très incidemment que nos pronostics se sont réalisés : Dreyfus a paru et les Japonais rossent de main de maître les Chinois.

Les Anglais veulent continuer à nous faire cette guerre à coups de baisers, à la Judas, qui ne leur a que trop réussi jusqu'ici, grâce à la complicité de nos gouvernements monarchiques ou républicains, maçonnisés par eux. Nous estimons qu'il est temps

de fuir un genre de lutte où nous avons forcément le désavantage, et, malgré leurs larmes rageuses, d'entamer le duel à la plume,..... en attendant le duel définitif qu'ils rendront nécessaire.

L. M.

Janvier 1895

BIBLIOGRAPHIE

Les Sociétés secrètes et la Société, par Dom Deschamps, avec introduction par Claudio Jeannet. — Livre II, chap. II, § 4.

On trouve des appréciations curieuses sur le rôle occulte d'Albion dans cet ouvrage dont l'éloge n'est plus à faire.

Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme, par l'abbé Barruel, Hambourg, Fauche, 1803.

L'auteur, dès cette époque, avait clairement vu le rôle de la F.·-M.· dans la Révolution, mais n'a pas vu dans la F.·-M.·, celui des Anglais. Il professe même pour leur piété, très séduisante à première vue, une profonde admiration. Lire son amusante réponse à la *Monthly Review* (Tome V) qui s'était sentie atteinte, dans laquelle il se montre beaucoup moins favorable aux Anglais qu'au début.

Le Juif, le Judaïsme et la Judaisation des peuples chrétiens, par Gougenot des Mousseaux, Paris, Wattelier, 1886.

Fait un portrait des rabbins qui ressemble étrangement à celui qu'on pourrait faire des clergymen anglais.

L'Eglise romaine en face de la Révolution, par Crétineau-Joly. Tome II, livre 14.

Si l'Anglais a eu le pouvoir de susciter sournoisement des révolutions considérables et meurtrières, comme le prétend M. Crétineau-Joly, il ne semble pas déraisonnable d'admettre qu'il ait la

capacité d'en soulever de moindres et de plus pacifiques, qu'il ne se fait pas faute d'en profiter.

Cours de Maçonnerie Pratique (rite écossais ancien et accepté) par le très puissant souverain commandeur d'un des suprêmes conseils confédérés à Lausanne, publié par « un Profane », chez Letouzey et Ané. Tome I, page 36.

Le Commandeur, avec source à l'appui, nous apprend que la F.-M. est née à Londres en 1717, et a été transportée de là sur le continent.

Le Ministère de la Lâcheté Extérieure, par Lionel Radiguet, chez Savine.

Il s'agit de ce triste quai d'Orsay, qui n'a su rien répondre aux accusations portées contre lui et dont il faut considérer le silence comme un aveu honteux.

La Pétaudière coloniale, par A.-H. Canu, chez Chamuel, 1893.

L'auteur met à mal ces messieurs des Colonies, qui ne trouvent rien à répondre et ont du reste fort à faire pour se protéger contre la marée de boue qui va les ensevelir prochainement.

Erreurs et mensonges historiques, par M. Ch. Barthelemy, chez Blériot. (De la supériorité et de la prospérité des nations protestantes, 6^e vol.)

Fait bonne justice des apparences anglaises pour pénétrer jusqu'au fond de cette race et la montrer sous un jour peu favorable. Nombreuses remarques excellentes.

La République Universelle gouvernée par les Juifs, race supérieure, par E. Dupont, chez Savine.

Excellente et courte brochure qui nous montre le désir chez les Juifs *non territorialisés* ou Israélites, de gouverner occultement le monde. On pourra par extension leur assimiler les Juifs *territorialisés* ou Anglais, qui sont monarchistes chez eux et volontiers républicains chez les autres. L'idée maîtresse chez les diverses branches de la Juiverie est la domination des autres races.

La Domination juive en Algérie, par Gurgeot, ancien interprète de l'armée d'Afrique, chez Pierre Fontana, Alger.

Excellente brochure, trop peu connue. La psychologie du Juif en Algérie est très sensiblement la même que celle de l'Anglais en Angleterre.

La Vermine, par J. F. Debauge, 8, rue François I^{er}.

Renseignements très curieux sur la F. . M. . condensés dans une courte brochure.

Le Secret des changes, par le Marquis de Morès, Imprimerie Marseillaise, Marseille, 1895.

Aperçus très pratiques et courts sur les dangers de notre système monétaire, qui nous saigne au profit de l'Angleterre, chaque année, des sommes considérables, grâce au concours voulu de nos économistes anglophiles, qui sont fort coupables d'avoir égaré l'opinion.

La France vassale de l'Angleterre, par le colonel de Polignac.

Sous ce titre énergique et trop justifié, le fils du ministre qui nous donna l'Algérie, dénonce les agissements sournois des Anglais en Afrique, agissements qui ne sont pas ignorés de ces messieurs du Ministère des Colonies, mais contre lesquels ils se garderont de faire quoi que ce soit, de peur de déplaire à l'Angleterre. Ils veulent bien semer de l'or et du sang, mais entendent ne rien récolter.

L'Antisémitisme, son histoire et ses causes, par Bernard Lazare, chez Chailley, 1894.

M. Lazare ne parle pas des Anglais. Mais il élargit avec raison la question juive en montrant que les seuls Juifs ne sont pas seulement ceux que se figure généralement l'opinion populaire, qu'il y a des Juifs jaunes et des Juifs noirs. Il nous montre le caractère juif du protestantisme à son origine, lequel n'est qu'un « judaïsme catholicisé », si nous pouvons nous exprimer ainsi, cherchant à se faire gentil, aimable, pour donner le baiser de Judas au catholicisme et le renverser ensuite. Le protestantisme ne pouvait qu'être accepté par les Anglais, voulant dissimuler leur origine judaïque qui n'a été suspectée que récemment et n'osant pas pratiquer le pur judaïsme, d'une part, d'autre part ne pouvant prendre du catholicisme que les apparences. Le judaïsme ne serait pas une affaire de race, mais toutes les races qui vivaient en Judée, auraient participé à la malédiction divine, auraient été frappées d'inconscience, auraient été judaïsées. Telles sont les conclusions que nous tirons de son intéressant ouvrage.

La Russie juive, par Kalixt de Wolski, Savine, 1887.

Tableau complet de l'organisation du Kahal.

La Haute Banque et les Révolutions, par Auguste Chirac, 1888.

Contient une étude sur la créance sur l'Angleterre et les détournements commis par son gouvernement sur les fameux fonds de garantie.

Lire aussi les ouvrages d'Hector France, *les Va-nu-Pieds de Londres*, *les Nuits de Londres*, *la pudique Albion*, *En Police Court*, et ceux bien connus de Max O'Rell, qui dévoilent aux profanes du Continent bien des faits aussi vrais qu'ils sont invraisemblables.

L'ANGLETERRE

ET

LA FRANC-MAÇONNERIE

I

LA PALL MALL GAZETTE

Au Siam, les Français se sont conduits comme des voleurs de grands chemins qui vous mettent le poignard sous la gorge et vous crient : « La bourse ou la vie ! »

Pall Mall Gazette.

Il y a quelques années, la *Pall Mall Gazette* (P. M. G.) faisait les Ré-Vé-La-Ti-Ons que l'on sait. Quelques aristocrates, des gens touchant à la famille royale, avaient des vices ignobles. Ils avaient défloré nombre de fillettes dont les aînées avaient dix ans, dont beaucoup avaient sept ou huit ans. On décrivait les scènes complaisamment : les salles en sous-sol, matelassées pour empêcher d'entendre les cris des victimes. C'était un plaisir coûteux, quelque chose comme les chasses royales, que peu de gens pouvaient se permettre.

Si les rédacteurs de la *Pall Mall Gazette*, au lieu d'écrire cet article, avaient été dans n'importe quelle artère de la ville, principalement dans le Strand, ils n'auraient pas manqué d'apercevoir ce qu'un continental débarqué à Londres depuis cinq minutes, ne pourrait s'empêcher de remarquer.

Ils auraient vu des centaines de fillettes de huit à dix

ans, aux yeux bleus charmants, aux cheveux blonds et fins flottant ingénument sur le dos, fraîches et gaies, provoquant les passants, parlementant avec eux. Puis une fois l'affaire conclue, ils auraient vu le couple, — la fillette accompagnée d'un vieillard à figure de Père Eternel ou d'un jeune homme, joli garçon, aux allures séraphiques, aux yeux rêveurs — marcher ensemble. Un peintre aurait trouvé là de superbes modèles de fresques religieuses. Les amoureux quittaient ensuite l'artère principale, prenaient une rue sombre, gluante, humide, *londonienne*, où descend un léger brouillard. A côté du joli est l'horrible. C'est du Shakespeare.

La rédaction de la P. M. G. aurait vu cette scène se renouveler mille fois pendant la soirée, dans le Strand, dans tous les autres coins de Londres, dans toutes les villes d'Angleterre, dans beaucoup de colonies anglaises.

Il est très remarquable que, au moment de la Dé-Cou-Ver-Te des MM. P. M. G., la presse maçonnique française, se gardant bien de présenter la chose sous son véritable jour, se soit faite la complice des turpitudes de la presse anglaise. Elle signala les scandales, mais elle s'abstint de dire que ce qui eût été un scandale ailleurs, ne l'était pas en Angleterre. On ne peut réellement pas se scandaliser d'actes que l'on commet soi-même journellement, que l'on voit commettre journellement autour de soi. C'est du reste une habitude de cette presse maçonnique française d'escamoter prestement tout ce qui pourrait être de nature à discréditer les Anglais, aux yeux de ses lecteurs.

Ces révélations faites, comme un bon propriétaire qui vient de tendre un piège à loups, les MM. P. M. G. ont attendu que le ressort joue, l'énergique ressort de l'hypocrisie nationale qu'ils savaient de bon acier. Ils se sont dit que les Anglais ne manqueraient pas de protester hautement contre de pareils crimes et de chercher à se tailler dans la matière un manteau de *respectability* pharisaïque.

Tout le monde a fait semblant de croire qu'une di-

zaine d'aristocrates avaient à eux seuls mis à mal plusieurs milliers de fillettes à Londres, autant en province et autant dans les colonies; qu'ils suffisaient à achalander, ce commerce et à apporter une honnête aisance à toutes ces enfants. C'étaient eux que l'on voyait en même temps dans toutes les villes du royaume! Voilà une dizaine de lords qui se multipliaient diablement! La plèbe ne pouvait les accuser de rester inactifs.

Au point de vue mercantile, le coup du rédacteur de la P. M. G. n'était pas une mauvaise affaire. Les proxénètes immédiates ont touché une forte somme, mais e les ont dû verser de lourdes amendes. Et une fois touchée, la somme ne revenait plus. Ce n'était pas la petite rente qui revient souvent. Et les MM. P. M. G. ont su merveilleusement comprendre qu'il vaut parfois mieux être au second plan qu'au premier. Ils se sont fait une rente. Je ne parle que pour mémoire des tirages énormes de la P. M. G., dont chacun se faisait un devoir de lire ostensiblement les numéros.

En France, un de nos chéquards les plus incontestés, envoyait son journal aux fonctionnaires. C'était la carte forcée. Si le fonctionnaire avait du nez, il s'abonnait. Le journal devenait alors un paratonnerre contre les dénonciations. C'était la prime.

En Angleterre, on trouve des journaux qui sont une prime contre les accidents. D'autres confèrent un certificat d'honnêteté au lecteur. C'est dans cette dernière catégorie que doit être classée la P.M.G. Ce sont des primes-réclames. C'est ce côté mercanti qui semble ne pas avoir échappé aux rédacteurs proxénètes de la P. M. G.

Un numéro de la P. M. G. était un talisman dans ces jours sombres où chacun se regardait d'un air méfiant et inquisiteur.

Et la P. M. G. continue à être un certificat de bonne vie et mœurs. On l'achète pour sa prime. Elle est fort respectée. Quand le tirage baisse, on essaye de dénicher quelque nouveau scandale. Elle lâche ses policiers

pour dénicher quelque chose, puis pousse des cris indignés.

A côté de l'horrible est le côté drôle. Des loustics, se disant avec raison du reste que, de temps immémorial, chez les nations civilisées, suivant une coutume universellement respectée, on a donné le nom des inventeurs à leurs découvertes — ont appelé ces fillettes des « pmg »¹. C'est bien le moins que l'on fasse cela pour ces gens qui nous ont fait ces prodigieuses Ré-Vé-La-Ti-Ons, et nous ont indiqué un ordre de choses dont personne n'avait soupçonné l'existence jusque-là.

Après l'horrible et le comique, vient le fantastique. C'est toujours Shakespeare. Toutes ces fillettes ont disparu. Où sont-elles allées ? On ne les voit plus. D'un coup de sa baguette magique, la P. M. G. a tout transformé.

Quand on passe dans le Strand, le soir, on songe au Colysée qui contenait des foules énormes, où le peuple se pressait, criait, applaudissait, chantait, qui n'est plus maintenant qu'un squelette sans vie. Le Strand qui fut au temps des « pmg », la rue la plus mouvementée de Londres, où l'on pouvait difficilement circuler, maintenant est désolé, vide. On rencontre de loin en loin quelques passants isolés. C'est un quartier tué. Les boutiquiers ont l'air morne. C'est la mort.

Mais le vice existe toujours. Les Anglais se cachent un peu plus. Ils mettent davantage en œuvre leur puissance de dissimulation. La récompense est au bout.

Les « pmg » sont ces fillettes que vous voyez se promener avec un air de *respectability*, de candeur, ces sujets de fresques religieuses pour les peintres.

Quelquefois les hasards de l'existence vous amènent le soir près des « fortifs » de Paris. Là, vous voyez *Bibi de*

1. Prononcez pi-em-dji, en prenant par abréviation les initiales de la gazette, selon l'antique usage anglais.

la Glacière, un sòuteneur émérite, et ses compagnons qui « travaillent ». Ils ont des pantalons de coton à coupe étroite, une blouse bleue ample, un mouchoir rouge autour du cou, une casquette à trois ponts, enfoncée sur les deux oreilles. Ils ont les mains dans les poches pour « travailler », la tête renfoncée dans les épaules et tendue en avant, par suite d'une adaptation professionnelle. Ils surveillent leur « marmite » « faut ben, quoi ! »

Ces gens sont cyniques, mais ils sont moins sinistres que les rédacteurs de la P. M. G. avec leurs airs de Pères éternels, avec leurs redingotes et leurs chemises splendidement empesées. Ces gens ne « travaillent » que dans l'adulte ; leurs « marmites » semblent plutôt se rapprocher de l'âge canonique. Ces gens-là ne cherchent pas à râcler quelque chose, à glaner après les proxénètes. Ces gens-là ne font pas du... mercantilisme à encaissement continu, comme les P. M. G. qui vivent encore sur la vitesse acquise par leurs révélations.

Ces gens sont nés on ne sait comment, ni où. Ils n'ont pas connu leurs parents. Ils n'ont été élevés par qui ce soit. Ils ne sont pas des citoyens en vue d'une des premières villes du monde, de Londres, des citoyens connus dans le monde entier par l'importance de leur situation. Ils ne sont pas approuvés par la population tout entière, comme les MM. P. M. G. ; ce sont des hors la loi.

Si nous continuions, nous arriverions par contraste à élever Bibi de la Glacière et ses congénères sur un piédestal.

Ils ont des risques que n'ont même pas les MM. P.M.G. Les actions de cette gazette sont devenues le placement type du père de famille. Toutes les mères voudront placer en actions de la P.M.G., les économies qu'elles consacrent à doter leurs filles. Elles doivent être recommandées comme valeur de tout repos à l'attention des familles bourgeoises qui aiment à vivre loin des agitations démoralisantes de la spéculation.

Et beaucoup de ses lecteurs semblaient prédestinés à

vivre en rapport journalier avec les rédacteurs de cette feuille vertueuse, à entrer en communauté d'idées avec eux. Parmi les abonnés, bon nombre, je pense, ont dû poursuivre en dommages intérêts ceux qui avaient témoigné un empressement suspect auprès de leur femme et ont dû vivre confortablement avec cet argent. *Bibi de la Glacière* est distancé. Quand enverrons-nous nos équipes de Montmartre et des « fortifs » faire un match avec ces bons Anglais. Parmi ces abonnés, certains d'entre eux n'auraient-ils pas partagé la grenouille avec leur douce moitié et sont-ils bien sûrs de n'avoir pas un peu préparé le traquenard qui les fait vivre confortablement au milieu du respect général !

C'est le milieu qui veut cela !

Ce n'est pas que nous plaignions outre mesure les aristocrates anglais qui ont écopé. Ils sont aussi hypocrites que les pharisiens qui ont fait le coup. Les descendants des preux du Moyen-Age, qui ont brûlé Jeanne d'Arc et Perrinaïc, devraient donner l'exemple de la loyauté. Mais, nous le verrons plus loin, l'Anglais n'est pas libre d'être hypocrite ou loyal.

Dernièrement, à Victoria, dans l'île de Vanconver, où il y a de nombreux Chinois, où ils ne peuvent amener de femmes qu'en payant des droits de douane énormes, les Chinois, ces Anglais de l'Extrême-Orient, avaient introduit des « pmg » chinoises, qu'ils avaient importées en leur faisant revêtir des costumes de petits garçons. La P. M. G. indigène a poussé les hauts cris, la société anglaise, locale a gémi. Ces horreurs ne s'étaient jamais vues avant, prétendaient-ils.

Quand vous jetez les événements de la P. M. G., au nez d'un Anglais qui vous reproche les « vices français », confondant vices avec des plaisirs peu orthodoxes peut-être, mais conformes à la nature d'une race ardente ; qui sait du reste que le capitale française est une

des plus chastes du monde, — ce bon Anglais devient rêveur,... il semble chercher dans sa mémoire... consciencieusement... très consciencieusement... mais il ne se rappelle réellement pas... « Non, vous avez dû vous tromper », vous dit-il (il surveille votre physionomie pour voir si cela prend et voit que cela n'a pas l'air de prendre)... voyons ! il cherche de nouveau (s'apercevant que cela ne prend pas davantage)... *let me see...* (voyant que cela prend de moins en moins)... « Oh ! oui, quelques aristocrates... il avait oublié cela... un plaisir royal, mais pas un plaisir démocratique. »

Drumont prétend que les Juifs qu'il connaît bien sont mystérieux. Mais les Anglais ne le sont-ils pas davantage ? Si l'on tentait un match, je crois que Drumont serait obligé de handicaper fortement ses favoris.

II

ENCORE LA PALL MALL GAZETTE

A la soirée de gala donnée à l'Opéra, en l'honneur des Russes, l'inévitable et bien pensant Arthur Meyer, s'il avait su faire les choses, eût dû retourner tous les sièges et placer les spectateurs tournant le dos à la scène. Les acteurs qui sont souvent bons diables, eussent parfaitement compris la chose. Ils eussent admis volontiers que l'on pouvait entendre ces chefs-d'œuvre chantés par eux tous les soirs, tandis que c'était réellement un fait rare et peu banal de voir le Polonais Floquet, les russophobes Ribot et Waddington, ces émanations malades du quai d'Orsay et Arthur Meyer, au premier rang. L'intérêt de la soirée n'était évidemment pas sur la scène, mais dans les loges où paraissait toute cette interlopie. Ces fauteuils retournés eussent été le monde renversé, nous le voulons bien ; mais précisément c'eût été couleur locale ; c'eût été l'image exacte des couches politiques françaises travaillées par le virus anglo-juif ou maçonnique.

De même, dans l'incident soulevé par la P.M.G., ce qui était réellement digne d'attirer les regards, ce n'é-

taient pas ces individualités débauchées, comme il s'en trouve dans tous les pays; ce n'étaient pas davantage ces fillettes qui avaient été vues et revues par de nombreuses générations anglaises : c'étaient les MM. P. M. G., et la société anglaise. Ce n'étaient pas les acteurs qui suscitaient l'intérêt, mais les spectateurs.

On pourrait écrire des volumes et encore des volumes sur ces événements que les Anglais affirmeront, dans quelques années, avoir été inventés, en trouvant dans tous les pays des F. . qui verseront une encre abondante dans les journaux en faveur de leurs prétentions. C'est au point de vue historique, un événement aussi important dans son genre que la bataille d'Austerlitz. Mais les historiens, généralement anglophiles, se garderont bien de mettre en lumière, ces histoires où le drôlatique l'emporte presque sur l'immoral.

Si ces honnêtes industriels, les MM. P. M. G., avaient opéré en France, ils auraient été bien sûrs de recueillir le lendemain toutes les claques disponibles sur les boulevards, et de recevoir tous les affronts possibles.

Pourquoi ? Ils ne comprendraient pas, ils resteraient suffoqués. Nous sommes convaincu en effet que si ces hommes apprennent jamais ce qu'on pense d'eux sur le Continent, ils n'en seront pas furieux, ils en demeureront ébahis, consternés. Puis, ils rougiront non d'avoir honteusement agi, mais de s'apercevoir que ce trou béant, absolument vide qu'est l'âme anglaise, recouvert d'élégances très raffinées, est mis à nu devant l'Europe. Ils rougiront d'avoir inconsciemment, maladroitement, donné aux Continentaux un moyen de jeter un regard indiscret sur ces infirmités honteuses, bizarres, de l'âme anglaise. Ils resteront ensuite estomaqués en songeant que le nom de la P. M. G. a été donné narquoisement à ces fillettes. Ils n'auraient jamais découvert ces choses qui se présentent immédiatement à l'esprit du Continental. On verra ces Pères Eternels rester, pour un moment, la figure rougie par l'émotion, la bouche ouverte par la stupéfaction.

Ces gens-là, dans la simplicité de leur âme anglaise,

dans laquelle beaucoup de facultés ont été coupées, supprimées durement, où ces facultés diverses ne viennent pas corroborer leurs efforts et en multiplier l'intensité, se sont simplement dit ceci :

« Il y aurait là une bonne affaire qui augmenterait probablement notre tirage, et les dividendes des actionnaires. Il y a peu de risques. Par surcroît, nous augmentons personnellement notre *respectability* et celle de nos lecteurs. C'est une denrée dont on n'a jamais trop. De plus, on fera tort aux Conservateurs, ce qui est dans le rôle d'une gazette libérale. On fera une loi qui empêchera ces fillettes de sortir le soir, ce qui n'effarouchait nullement la conscience anglaise, et ne choquait personne, mais nous exposait aux lazzis des continentaux. Sans supprimer ce vice qui existera toujours, la crainte de la répression diminuera un peu le nombre de ces enfants. On ne supprimera pas ce besoin étrange et vicieux, qui est au fond de notre race, mais on en supprimera en partie les conséquences. »

Peut-être ont-ils agi en la matière sans méchanceté, avec de bonnes intentions même. S'ils n'ont pas vu tout ce que nous voyons, ce n'est pas de leur faute. C'est de la faute de leur race, de leur cerveau incomplet.

Il y a là un de ces sujets d'études psychologiques qui ne se représentent pas tous les jours, et dans laquelle la race se trahit ingénûment, s'étant laissée aller à ses instincts, sans songer qu'elle était surveillée de la galerie. C'est une action-type. La race anglaise s'y reflète comme dans un miroir. Nous ne prenons pas comme sujet d'études un Tropmann, honni par la société entière, mais des hommes respectés, auxquels tout Anglais serait fier de donner sa fille.

Cet événement fera mieux connaître la race à l'historien qui voudra plus tard l'étudier, que toutes nos révolutions françaises qui ont été artificielles et probablement fabriquées de toutes pièces à Londres.

Les MM. P.M.G. ont donné un audacieux croc-en-jambes à la sincérité, la première de toutes les vertus, l'indice que l'on possède la plupart des autres, qui est

un peu comme ces tubes de verre qui permettent de voir le niveau du liquide dans une chaudière obscure.

S'ils avaient dit : « *Les Anglais ont certains vices honteux* », c'eût été parfait. Mais ils ont dit : « Quelques Anglais ont certains vices honteux. Un mot a fait tout le mal. Ce mot a été un mensonge.

Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'ils n'ont probablement pas fait ce mensonge de propos délibéré. Chez l'Anglais l'instinct est froid, lent, mais plus impérieux que l'instinct bouillant du Français, qui avant d'agir, fait appel à sa raison, à son honneur, à son sens moral. Ces qualités chez l'Anglais n'existent pas. L'instinct commande et il ne trouve pas ces forces pour lui résister. L'Anglais n'est pas un être libre, comme nous le verrons plus loin. Comme les enfants au-dessous de quatorze ans, il mérite de bénéficier du verdict ; discernement incomplet.

Et ce proxénétisme, ce chantage ont eu un caractère bien particulier comme tout ce qui est Anglais.

Un proxénète ordinaire s'occupe d'organiser la prostitution dans un but de lucre. Les MM. P.M.G. utilisent dans le même but la prostitution déjà organisée. C'est plus aristocratique ; on ne met pas ainsi la main à la pâte ; le travail ne vous rend pas les mains calleuses. C'est l'instinct juif, l'instinct de l'occulte, qui ne produit pas, mais opère sur le travail d'autrui. On verra plus tard que l'épithète de Néo-Juif appliquée à l'Anglais est bien justifiée.

Les maîtres-chanteurs ordinaires extirpent l'argent des poches de leurs victimes mêmes. Les MM. P.M.G. maîtres-chanteurs du beau pays d'Angleterre, où tout est le monde renversé, le tirent de la poche de leurs lecteurs. Le but et le résultat sont toujours les mêmes : c'est toujours une dénonciation en vue d'un lucre.

Pourquoi les MM. P.M.G. qui avaient passé plusieurs milliers de fois dans le Strand, où pullulaient les « pmg », sans s'indigner, se sont-ils émus, quand il s'est agi de lords. Ils devraient se douter cependant que ces fillettes ne sont pas venues au monde déflorées et qu'el-

les avaient toutes dû passer par l'opération à laquelle les lords avaient soumis quelques-unes d'entre elles.

Pourraient-ils nous dire aussi comment ils ont découvert le pot-aux-roses. Il y aurait là probablement des choses peu dignes de leur part, qui sentiraient encore plus mauvais que le pot-aux-roses qu'ils ont pris soin d'exposer aux yeux et aux nerfs olfactifs de leurs lecteurs.

Nous savons que l'âme anglaise est délatrice, que pas un Anglais ne rougit de voir des écriteaux ainsi conçus affichés partout : « (Dans un urinoir) 20 sh. seront donnés à celui qui dénoncera ces gens qui écrivent sur les murs. — 200 liv. seront données à celui qui nous mettra sur la trace de John Bass, le meurtrier de Daisy Booth. » Mais elle est aussi parfois plus que délatrice ; et nous serions heureux, puisque nous consentons pour un moment à nous mettre le nez et celui de nos lecteurs sur les excréments de MM. P. M. G., comme le médecin le fait pour suivre le cours d'une maladie, de savoir comment ils ont découvert les dévergondages de ces lords.

Les MM. P. M. G. ont menti *quadruplement*, tout en disant une vérité. Ils ont dit une vérité en affirmant que ces lords avaient entaché leur hermine de pairs. Mais ils ont menti en laissant entendre que personne en Angleterre n'était coutumier de pareils actes, que ces lords s'étaient lancés dans des voies inexplorées jusqu'alors. Ils ont, à dessein, blanchi les Anglais d'une part, et d'autre part noirci ces lords, plus que ceux-ci ne le méritaient. Ils ont menti en prétendant qu'ils allaient faire une révélation ; tout le monde se doutait bien que les lords étaient logés à la même enseigne que le reste de la nation. Ils ont menti en laissant croire qu'ils voulaient la répression d'un mal, qu'ils savent parfaitement irrépressible en Angleterre, qui existe encore et existera toujours, et que la moralité de la nation était leur principale préoccupation. Est-ce assez tortueux ! Ont-ils voulu donner là un exemple de sincérité à leurs compatriotes qui en auraient tant besoin ?

On peut leur demander de plus, s'il est moral

1° De chercher à se faire une auréole, en remuant toutes ces boues dans un journal, qu'ils affirment pouvoir être lu par les jeunes filles et les enfants.

2° De se livrer à ces opérations de proxénétisme à encaissement continu, à détentes successives.

3° De se faire les complices, ou mieux les instigateurs, de ces scènes d'hypocrisie anglaise, de donner un aliment à cette tendance abjecte et basse de l'âme nationale, chacun s'arrachant les numéros de la P. M. G. pour se persuader lui-même de son honnêteté et l'imposer aux autres, sans parler du régal pornographique.

4° De se faire dénonciateur. Dénoncer Floquet, Fleur-de-chèques, Pourri-de-chèques, c'est bien. C'est un mandataire auquel on demande compte de ses actes politiques.

5° De chercher à soulever les passions des classes moins favorisées contre les classes plus favorisées, sous couleur de vertu ?

On pourrait allonger indéfiniment cette liste en cherchant bien.

« Mais, objecteront les MM. P. M. G. il est incontestable que nous avons fait du bien. On ne voit plus ces fillettes dans les rues harcelant les passants ».

C'est un progrès, nous l'admettons; il y a moins de tentations, la faute est plus difficile à commettre.

Mais c'est dans la terre classique du paupérisme que l'on voit le plus rarement des pauvres; dans le pays de l'ivrognerie, que l'on voit le moins d'ivrognes; dans le pays du « pmgisme », que l'on voit le moins de « ping ».

Il se produit de plus un phénomène d'ordre anglais, semblable à celui qui se passe dans l'Armée du salut. Les gens sortant du bain y sont admis à bras ouverts, on leur cherche des situations, on leur donne des secours; s'ils deviennent capitaines, ils obtiennent une solde hebdomadaire assez forte. Ils ont leur soûl et n'éprouvent plus le besoin de voler. Sont-ils réellement convertis? Nous doutons, que les pitreries hypocrites de cette secte aient beaucoup relevé leur âme. Mais ils aiment mieux la situation actuelle que d'avoir à re-

faire connaissance avec la police. Ils ne sont pas meilleurs, mais ils se gardent du crime.

De même, on n'a nullement extirpé ce vice du cœur anglais; on l'a rendu caché, au lieu de l'étaler naïvement, comme cela se passait auparavant. C'est un palliatif, au moins pour l'honneur d'une nation qui se dit chrétienne et compte tant de missionnaires.

Il est rendu plus difficile pour les masses anglaises, qui font parfois entendre à ce sujet des doléances comiques fort amusantes. On n'arrivera jamais à circonscrire le mal dans un groupe restreint de gens viciés, comme dans les autres pays; ce sera toujours un mal national, un vice d'être inassouvis, qu'il est inutile de chercher à couper dans ses racines.

La police et la magistrature anglaises, aussi abjectes l'une que l'autre, se contenteraient volontiers de laisser dormir la loi, pour juger de temps à autre des continentaux, avec un scandale inouï et des discours indignés sur les vices continentaux. Ils leur donneraient le maximum de la peine, et les sujets britanniques resteraient impunis.

Mais la *respectability* britannique intervient. Les grands lamas de la justice anglaise tiennent probablement la main ferme à la loi réprimant la prostitution infantile, pour se tailler à bon compte un manteau de *respectability*. Ils ne feraient qu'imiter les chefs des diverses universités anglaises qui, dans le même but, chassent impitoyablement de leurs villes les dames à ceinture dorée qui y apparaissent. Ils se taillent ainsi une *respectability* personnelle dans la vertu forcée et involontaire des étudiants.

On ne se doute pas, en France, de ce qu'est ce besoin anglais de *respectability*, cette passion plus forte réellement que la nécessité de boire et de manger. Elle peut faire braver aux magistrats les colères des masses, comme elles font les chefs universitaires braver les colères des étudiants. C'est probablement le désir de *respectability* qui engage les magistrats à tenir la main ferme à cette loi impopulaire.

Enfin, quelle que soit la raison, si la campagne des MM. P. M. G, a fait un bien réel, nous serons heureux de le constater. Le blé qui nous nourrit pousse souvent dans le fumier. Mais nous doutons qu'elle ait eu d'autre résultat que de rendre clandestin ce qui s'affichait publiquement auparavant.

III

TOUJOURS LA PALL MALL GAZETTE

Il n'est pas sans intérêt d'examiner les « pmg » en elles-mêmes.

On est assez porté à se figurer le vice sous des couleurs honteuses. On songe à des orgies ignobles d'êtres bas dont les instincts dépravés ne savent trouver la satiété. Cela est une conception continentale du vice.

Mais ce vice anglais au contraire avait un aspect souriant, honnête, aimable, agréable, séduisant, sympathique.

Ces fillettes au teint de lys et de rose, sur la peau desquelles la moindre tache de saleté se serait aperçue, étaient très propres. Et l'on sait que la propreté dans les classes nécessiteuses est un indice d'honnêteté, d'activité, est un espoir de relèvement. Elles avaient une gaieté énorme, qui n'est pas la caractéristique d'une âme très noire. On voyait qu'elles étaient bien traitées et considérées dans leur famille, dans laquelle elles apportaient une honnête aisance. Elles contribuaient gentiment aux charges de la famille. Que veut-on de plus !

Les poursuites dont elles étaient l'objet de la part de

jeunes gens aux regards séraphiques, de Pères Éternels à la démarche respectable, à l'âge où les fillettes n'attirent encore qu'une attention distraite, ne contribuaient pas peu à cette gaieté de bon aloi.

Mais c'est horrible, pensera-t-on; ces enfants étaient des martyres. Il faut croire qu'il y a des grâces de race, comme il y a des grâces d'état. Encore une fois, elles étaient d'une gaieté folle, celles au moins que l'on voyait. Elles paraissaient trouver que tout était pour le mieux dans le plus anglais des mondes. Et la plupart des dames anglaises à ceinture dorée ne semblent nullement se ressentir à l'âge adulte des traitements de l'enfance. C'est le monde renversé. Elles paraissent aussi saines, douées d'une aussi bonne santé que leurs collègues continentales. Elles ont de plus des yeux d'une pureté et d'une candeur qui font rêver.

On restait stupéfait sur son coin de trottoir, dans le Strand ou quelque autre rue d'Angleterre. Après avoir vu ces fillettes folichonner et vous importuner de leurs offres, on les voyait s'en aller avec des hommes, très gravement, très dignement. Cela prenait alors un aspect honnête. On pensait involontairement aux petites pensionnaires de nos couvents au teint frais, à la mine éveillée et futée, allant se promener avec leur grand-père, leur oncle, leur frère aîné, et caquetant gentiment pour avoir quelques sucreries ou de jolies étrennes. Et tout cela avait de la race, énormément de race, une finesse de sang aristocratique, séduisante. Puis elles apparaissaient de nouveau, au tournant d'une rue, se livrant à quelque gaminerie provocante pour se faire remarquer.

Et le brouillard laissait voir tout cela à travers un voile fantastique, mystérieux, étrange.

On ne voit plus ces petits cafés-chantants de Oxford-Street, familiaux, où l'Anglais était chez lui, où presque tous les numéros étaient remplis par des fillettes de dix ans, blondes, très jolies, miaulant très drôle-

ment des airs parfois gentils, accompagnés par un orchestre indigène. Ces jeunes étoiles étaient abordables pour des prix modiques. On rentrait chez elles après la fin du concert, très gravement, dignement, pieusement. On paraissait être leur frère, leur cousin, le monsieur qui logeait chez leur famille. Rien ne semblait plus naturel.

Mais les MM. P. M. G. ont mis ordre à cela. Maintenant ce sont des grands cafés-concerts, comme l'Eldorado, le Concert Parisien; on y danse le cancan à l'instar de Paris et de New-York; il y a des artistes françaises, allemandes, de tous les pays. L'orchestre n'est plus indigène, il ne comprend plus un seul Anglais. Les orchestres indigènes sont relégués au diable vert, comme les fourchettes d'étain qui indiquent une extraction peu relevée et dont on rougit. L'Anglais n'est plus chez lui. Les fillettes ne remplissent plus que un ou deux numéros. Souvent même, des femmes mûres, très mûres, viennent avec des robes courtes, essayent d'imiter les miaulements des fillettes. On ne veut pas sevrer trop brusquement l'alcoolique de son breuvage chéri. Mais ce n'est plus cela. Les Anglais ont alors un peu cette mine décontenancée des chiens venus faire conduite à une chienne, que le maître renferme brusquement sans égard pour les droits acquis, et qui se voient impitoyablement menacés du fouet. C'est comique de voir ces êtres luttant d'un air résigné entre leur impérieux besoin de *respectability* et leurs instincts lubriques.

Dans quelques années, ils raconteront avec assurance que jamais ces scènes ne se sont passées, comme ils prétendent actuellement que leurs hauts faits en Acadie ¹ sont inventés de toutes pièces.

Mais c'était très curieux de voir ces fillettes très jolies, de race ultra-fine et délicate, aux vêtements de couleurs tendres, chantant gentiment, accompagnées par un orchestre que n'eût pas désavoué Behanzin.

1. Voir page 24.

L'extrême civilisation auprès de l'extrême barbarie.

Pour avoir un orchestre national, ces gens sont obligés de choisir scrupuleusement un chef d'orchestre qui n'ait pas une goutte de sang anglais, des musiciens dans les mêmes conditions. Quand il y a un Anglais dans le groupe, cela se sent immédiatement. Et ces bons Anglais dans leurs journaux donnent gravement des conseils, accompagnés de critiques bienveillantes, aux chefs d'orchestres français, allemands, italiens.

Les Anglais ont la rage des « pmg » au théâtre. Les fillettes pénètrent sur la scène, s'entrelacent de façons écœurantes, puis arrivant jusqu'à la rampe, lancent leurs jambes par dessus leur tête indéfiniment, laissant voir sinon leurs chairs, au moins le linge qui les recouvre, jetant des regards lubriques aux messieurs.

Les dames anglaises, ces créatures inconscientes, si faciles à choquer, trouvent cela *all right*, s'en ouvrent à la sortie avec leurs amies, se promettent d'amener le lendemain ceux de leurs autres enfants qui n'ont pas vu ces ballets « parfaitement bien réglés », louent la pièce avec ces intonations de voix, ces sonorités détachées qui rappellent les carillons lugubres du dimanche anglais. Ces pièces sont encore plus infectes que les pince-culs — nous voudrions trouver une expression plus académique, mais elle serait moins juste — du Grand-Orient : là, au moins, on n'opère pas sur des fruits verts. Et les messieurs anglais, Pères Eternels et Séraphins, massés dans des groupes sympathiques, avec leur gravité d'animaux repus, regardent la scène. De temps en temps, d'une prunelle part un éclair lubrique, plus bref qu'une étincelle électrique, qui dure aussi un quart de seconde, et la *respectability* reprend ses droits.

IV

LES ANGLAIS ET LA FRANC-MAÇONNERIE

On n'a pas suffisamment étudié jusqu'ici les ressemblances de caractère qui existent entre les Juifs et les Anglais. On est trop porté à croire que le Juif est fatalement un grippe-sou et que l'Anglais ne l'est pas. On n'a pas, d'autre part, assez rapproché leurs traits communs : le manque d'honneur, le masque impassible, les façons cachottières, la recherche exclusive de l'argent, l'esprit peu créateur. Peut-être différent-ils surtout en ce que les uns ont presque toujours vécu persécutés, et que les autres ne l'ont pas été. Ceux-ci y ont gagné de grandes manières et arrivent souvent à faire croire qu'ils sont désintéressés.

Dans la famille anglaise, il faut distinguer l'Irlandais, l'Eccossais et l'Anglais.

L'Irlandais, *Pat ou Paddy*, est le Juif qui arrive pauvre et dénudé d'un pays de persécution. Il coûte à la famille; c'est le parent pauvre auquel on reproche le pain qu'il mange. Mais l'Anglais vend tout ce qu'il paraît donner. Il calcule que l'Irlandais fait du nombre et c'est à considérer dans une nation qui ne compte

que 30 millions de sujets. Il est vrai qu'il y a les sujets coloniaux, mais on compte peu sur eux.

L'Écossais ou *Sandy* est le Juif qui est arrivé. Il fait de « ponne betide gommerce. » Il travaille ferme et économise encore plus ferme. Il est facilement rapiat, tout en cherchant à ne pas le paraître. Mais c'est un sujet remarquable, qui est généralement à la tête de toutes les grandes maisons, en Angleterre, en Amérique, partout où il va. Il en veut à l'Anglais qui affecte des airs de grand seigneur. Dans certaines villes d'Écosse, à Aberdeen notamment, le Juif ne peut pas vivre : Sandy lui fait une trop forte concurrence.

L'Anglais ou *John Bull* est le Juif grand seigneur. Il travaille peu, il dépense facilement quand cela doit être remarqué ou lui rapporter. Il ne procède qu'à coup d'argent. Je le répète, il travaille peu. Il demande à son argent de lui produire une jouissance, jouissance d'amour-propre, ou des bénéfices le plus souvent. Il est jaloux de Sandy qui empiète sur lui, prend les meilleures places. Mais il trouve que Sandy est un associé si fort, si fort, qu'il lui pardonne. Quand on lui parle de Sandy, il laisse paraître un sourire de satisfaction et d'admiration. Ce qui l'étonne, c'est que Sandy est encore plus hypocrite que lui. Il en est estomaqué et à bon droit.

Pour ces Juifs, le *goy*, c'est le Continental. Ils apprennent tous sur les genoux de leur mère que « un Anglais vaut 2 Français, 4 Allemands, 6 Russes, 8 Espagnols. » Ils méprisent les Continentaux. N'ont-ils pas raison ? Ne les mènent-ils pas à leur fantaisie !

C'est en Angleterre et plus spécialement en Écosse qu'est le corps de cette pieuvre maçonnique dont les tentacules sucent le monde entier.

« Voyons, a dit John Bull, c'est bien le moins que nous payions quelque argent pour faire arriver au pouvoir ces F. : Français qui nous sont si dévoués. Songeons que la F. : M. : est notre vraie cuirasse, peut-être la seule. Songeons à tous les services qu'elle nous rend. » — « Elle nous rend en effet d'énormes services, a ré-

pondule le pieux Sandy; elle nous est même indispensable. Mais croyez-vous qu'il soit nécessaire de verser de l'argent. Nous prêtons à ces gens l'appui d'une société fortement organisée, cette admirable société qui a pour but de nous prêter mutuellement secours. C'est déjà quelque chose. Quand ces gens seront au pouvoir, ils chéquardront, ils recevront des pots de vin... etc, et ils y seront reconnaissants. » John Bull a compris et il sourit d'un air d'admiration.

Et le bon Sandy, ce colosse des montagnes, avale une lampée de whisky et commence à ronronner, comme un matou auprès du feu. De temps en temps, il soulève onctueusement la marmite maçonnerie, voit que cela va et s'écrie : « Bravo, Floquet, mon bien bon ami ! Courage, Clémenceau, travaillez pour cette chère patrie française que nous aimons tant ! Ribot et Develle qui nous tenez de si près au cœur, Dieu vous voit et vous admire. Monsieur Freycinet, Dieu vous bénira ! » Il laisse retomber le couvercle, l'ampoule une nouvelle gorgée de whisky, recommence à ronronner. Un moment après, il soulève le couvercle de la marmite allemande et, satisfait de voir que cela mijote, il avale une nouvelle gorgée de whisky. Il ronronne. Il soulève comme cela le couvercle de diverses autres marmites, les marmites autrichiennes, italiennes, etc. Puis un nuage passe sur son front. On voudrait voir Sandy toujours heureux ! Il a l'air si bon ! Il vient d'apercevoir dans un coin la marmite russe. Soulèvera-t-il le couvercle ? Il pousse un soupir profond. A quoi bon ? Cela troublerait son bonheur. Il le soulève tout de même. Son visage devient moins serein. Et il avale une nouvelle lampée de consolation. Pauvre Sandy, pourquoi faut-il que ce « peuple de barbares » trouble votre sérénité ? Mais entre nous, Sandy, ne seriez-vous pour rien dans le nihilisme ? Vous savez que je vous aime bien. Vous pouvez me faire des confidences dont je n'abuserais certainement pas. Et si vous ne vous exécutiez pas, peut-être aurions-nous prochainement l'occasion de jeter quelques projections électriques sur certains

coins que vous aimeriez à voir demeurer dans l'ombre.

En France, nous avons toujours été d'une candeur énorme vis-à-vis des Anglais. « Sans doute, admet-on, les Anglais ont une politique ignoble. C'est un dés-honneur d'abriter sa tête sous le drapeau anglais. Mais individuellement ce sont parfois de bonnes gens. Ils ne sont pas si hostiles que cela à la France. » Quelle candeur ! Mais la politique anglaise, n'est pas l'œuvre de quelques politiciens. C'est la politique de la franc-maçonnerie dont presque tous les Anglais font partie, dont tous feront partie demain, s'il devient nécessaire d'augmenter leur majorité. Ce n'est pas une politique de politiciens. C'est *l'âme de la nation* qui dirige cette politique. Tous comprennent d'instinct ce dont il retourne dans les Loges, avant d'y avoir mis les pieds. Il s'agit d'enchaîner le Continent.

Nous autres, Français, nous nous prenons d'amour souvent irréfléchi, mais sincère, pour telle nation. Cet amour augmente, diminue, augmente de nouveau, selon ce que l'on nous dit. Nos démonstrations d'amitié suivent la même progression augmentante et descendante. — Mais chez les Anglais, ce n'est pas cela. Leur haine pour toutes les autres races est immuable, C'est un instinct qui n'est susceptible ni de progrès, ni de recul. Leurs démonstrations d'amitié sont les mêmes en tout temps. Elle ne s'altéreront jamais. Allez actuellement en Angleterre, où l'écorce s'est légèrement fendillée ces temps derniers, pour laisser voir à travers les apparences, où la nation sentant qu'elle ne pouvait sortir du fourreau l'épée... ni de l'Allemagne, ni de la Chine, a fait entendre les sifflements de la vipère dérangée dans son sommeil, et a hué le drapeau français ; — allez en Angleterre, dis-je, et vous verrez tous ces bons Anglais venir vous serrer la main et vous dire, les larmes dans la voix : « Si fâché de ce qui arrive ! » Ces instincts de haine et de dissimulation semblent leur avoir été donnés par la nature pour compenser les qualités qu'ils n'ont pas. C'est une arme offensive et défensive.

Et ces Anglais qui vous serrent affectueusement la main, aux démonstrations desquelles vous croyez, ont leurs frères, leurs amis, dans cette armée franc-maçonne qui ne connaît pas la paix, qui tire sur nous à jet continu, qui d'un revers de main a abattu l'armée française en suscitant Bazaine. Ce ne sont pas les Allemands qui nous ont vaincus en 70; ce sont les Anglais. Il est vrai qu'ils nous ont envoyé quelques boîtes de conserves pour sauver les apparences.

Je n'ai jamais trouvé qu'un Anglais qui m'a avoué abhorrer la France. Cet Anglais était fou. Trois jours après, il était enfermé dans un asile d'aliénés.

Dans certaine petite ville de province, en France, je pourrais citer des salons « de la société », pour employer une expression favorite, où l'on ne recevrait à aucun prix un boucher français. Mais on y reçoit journellement une famille de bouchers anglais qui sont venus d'un village d'Angleterre que je pourrais nommer, après certains événements peu édifiants qu'il me semble inutile de raconter. « Vous prenez une exception que vous posez comme une règle, m'objectera-t-on. »

Mais non, c'est bien la règle. Sur le continent, on a le physique de l'emploi; vos qualités et vos défauts, se reflètent plus ou moins sur votre figure. Si vous êtes cordonnier, mon Dieu, vous en avez le physique; peut-être votre fils sera un des généraux de l'Empire qui sont tous sortis du peuple. Mais les Anglais seraient diantrement fâchés que leurs qualités se reflètent sur leurs figures. Ils n'iraient pas loin avec cela. C'est un masque qu'ils prennent et, tant qu'à faire tant qu'ils y sont, ils préfèrent le prendre le plus chic possible. Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.

A chaque instant, on entend dire en France : « Nous avons voyagé avec des *gentlemen* anglais; quels voyous ! » Mais ce ne sont pas des *gentlemen* anglais, la plupart du temps. Ce sont des cordonniers de chef-lieu de canton qui ont fait des économies, ou quelque bon ou mauvais coup et qui s'offrent un tour sur le Continent. Ce sont des « *five guineas a day* », (5 guinées par jour;)

c'est-à-dire des gens qui ont par exemple 300 francs à dépenser pour leur plaisir. Au lieu d'aller dans les hôtels de leur rang, comme ferait un petit bourgeois continental, ils vont dans les premiers hôtels, sablent le champagne, vivent sur le pied de 50 fr. par jour, épatent les populations ambiantes, se font passer pour grands seigneurs, en éprouvent la plus haute jouissance que puisse trouver un Anglais et rentrent chez eux passer tristement la fin de leur congé, mais savourant les satisfactions d'amour-propre qu'ils ont reçues. Que ces gens vous sifflent au nez ou se permettent quelque incongruité, cela n'a rien de bien étonnant. A cause de leur éducation d'abord ; puis, parce qu'ils veulent voir si cela prend. Mais très souvent aussi, ils cherchent à se conduire en grands seigneurs, se tiennent bien, montrant seulement un peu d'arrogance que l'on a du reste pleine liberté d'abattre.

On ne se rend pas compte en France qu'en Angleterre, on trouve très peu de paysans, (on en rencontre davantage en Ecosse et en Irlande), et que, si l'on va dans une ville, à part les loqueteux, les vagabonds, du reste habillés en vestons, en jaquettes, on ne voit rien ressemblant à nos ouvriers, à nos petits bourgeois, à nos commis. « Où sont-ils ? se demande-t-on. » Mais ce sont tous ces gens que vous voyez dans la rue, qui ont les apparences de personnages importants.

Disons-le bien haut et, qu'on se le répète, ce peuple a le génie des apparences. C'est sa force, sa seule force. Et cette famille de bouchers anglais dont je parlais à l'instant, trouvera moyen de faire bonne figure près de la famille d'un colonel, d'un juge, sortis évidemment d'un milieu plus élevé. Un Français s'y trompe. Elle sera plus religieuse que le pasteur, aussi bien habillée que la famille du colonel avec des vêtements qui seront payés ou non ; elle sera d'une affabilité et d'une aménité parfaite ; elle n'aura que de bons côtés ; elle sera d'une générosité anglaise, générosité qui rend les gens bienveillants et jette de la poudre aux yeux ; elle donnera des poignées de main

laissant l'impression de la plus parfaite franchise.

Pourquoi laisse-t-on une si grande liberté aux jeunes gens et aux jeunes filles ? Mon Dieu, s'ils prennent de mauvaises habitudes, des vices, s'ils commettent des vilenies, (les Anglais n'en commettent jamais sans qu'il y ait une réelle opportunité et quand ils en commettent, ils les dissimulent habilement), les apparences resteront toujours splendides, honnêtes, loyales, angéliques, n'est-ce pas ? Alors que faut-il de plus ?

Du reste, il existe moins de différences entre l'homme du peuple et l'homme bien né anglais qu'il n'y en a dans les autres pays. Le fond est le même ; on trouve ces mêmes instincts que l'éducation, le milieu, les degrés de civilisation ne peuvent changer. Les apparences, servies par un physique agréable et raffiné chez l'homme des classes moins favorisées, se rapprochent de celles de l'homme des hautes classes chez un peuple qui a le génie des apparences. Ce peuple qui a bu toutes les hontes, commis toutes les vilenies, est aristocrate ; il tire l'œil.

Bref, cet homme dont les allures franches nous séduisent, n'est jamais qu'un fourbe faisant partie ou prêt à faire partie de l'armée maçonnique, qui ne connaît pas les armistices. Cet homme aux allures nobles n'est presque toujours qu'un sabotier de village, très heureux de voir que nous le prenons au sérieux.

Je terminerai ce chapitre déjà long en racontant un fait historique trop peu connu en France. Au Canada, une partie des colons français s'étaient établis autour de Montréal et de Québec, c'est-à-dire à trois jours de l'Océan ; d'autres, s'étaient établis sur les bords même de l'Océan, dans l'Acadie, et étaient à trois jours de leurs frères, et même davantage, parce que dans ce temps la vapeur n'existait pas, et les communications par terre dans ce pays de brousses et de montagnes n'étaient pas faciles. Les Anglais débarquent un beau jour sans crier gare, vers 1750, trouvent des braves gens en train de cultiver leurs terres, n'ayant d'autres armes

que leurs faux, en tuent une partie, mettent les autres sur des navires qu'ils font partir en différentes directions et s'emparent des terres. Ces infortunés furent dirigés sur les Etats-Unis, les Antilles, l'Espagne, la France, l'Angleterre. En France, Belle-Isle en Mer, certains villages des Landes, du centre, du Nord sont peuplés de ces Acadiens. Ajoutons la note anglaise. On avait mis le père sur un navire, la mère sur un autre, le fils sur un autre, la fille sur un autre, et, à un signal donné, fait partir tous ces navires dans une direction opposée, sans laisser connaître aux intéressés où on les dirigeait. Le poète américain Longfellow a raconté cela dans l'*Evangeline*. « Mais les Anglaisse sont civilisés depuis, diront de bonnes âmes. » Est-ce que la civilisation a aucune prise sur les instincts qui sont immuables comme la nature?

V

LES CLERGYMEN ANGLAIS ET LA FRANC-MAÇONNERIE

Le clergyman anglais avec beaucoup de formes est la plupart du temps un homme répugnant.

« Nous aimons tant les catholiques, répètent-ils à chaque instant. Du reste, nous différons si peu d'eux actuellement; nous nous rapprochons tous les jours davantage et il n'y a plus rien à nous séparer. Comme nous voudrions qu'il y ait chez nous la même discipline que chez vos prêtres catholiques. Malheureusement, nous en sommes loin. »

En effet. L'esprit mercantile suinte de toutes parts à travers leurs lévites. Les uns recherchent la clientèle de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie; ce sont les anglicans. Les autres, celle du haut commerce, ce sont les presbytériens. Les autres, celle des classes moins favorisées, ce sont les wesleyens. Les autres, celle des repris de justice, des clients des cours d'assises et de la correctionnelle, « des marlous, des purotins et des filous », que chante Bruant : c'est l'armée du salut. Il ne faut pas rire ! Pourquoi cette dernière classe aurait-elle abandonné toute idée d'hypocrisie ? Cesse-t-on d'être anglais, parce que l'on a des crimes de droit commun sur la conscience ?

Quand on a bu trop de whisky, pour dissimuler l'odeur qui vous trahit, avant d'aller aux offices, on avale un verre de limonade dans laquelle on ajoute une pointe de vinaigre. Avec cela, il n'y a plus à craindre que les émanations inopportunes de votre gosier viennent troubler les nerfs olfactifs de vos voisins et vous trahir, quand vous chantez les hymnes. Bien entendu, plus vous avez bu de whisky, plus vous prenez de limonade au vinaigre. De même, plus vous avez de canailleries sur la conscience, plus vous avez besoin d'avoir recours aux démonstrations hypocrites. C'est ce qu'a merveilleusement compris le maréchal Booth. Et il y a fait une fortune qui dépasse plusieurs millions. Il faut bien vivre, après tout.

Quand l'armée du salut passe, ce qu'il y a de plus curieux à examiner, c'est l'expression de la physionomie des spectateurs. Leur premier mouvement est de rire. Ils sont habitués aux excentricités, mais celle-là, malgré tout, leur paraît forte. Mais ils cessent bien vite de rire. Les salutistes jouent leur comédie religieuse avec tant d'apparences de conviction ! Et dès lors que les apparences y sont, que peut-on demander davantage en Angleterre ? Eux-mêmes ne viennent-ils pas du temple ? n'y ont-ils pas joué aussi la même comédie religieuse avec des apparences saisissantes de conviction ? Salutistes et non-salutistes ont dans la même journée donné libre cours à leurs besoins d'hypocrisie ; officiers de l'armée du salut et clergymen n'ont-ils pas mis de la même façon en coupe réglée cette hypocrisie. Ils ne diffèrent que par les moyens.

Cette hypocrisie anglaise n'est pas comme l'hypocrisie que l'on peut rencontrer chez les Continentaux, une qualité qui augmente ou diminue selon les circonstances, les milieux, les individus, les âges, les sexes, le degré plus ou moins avancé de civilisation. C'est un instinct, un sens particulier à la race, aussi impérieux que peut l'être le désir de boire et de manger. Pour satisfaire son appétit, on va chez le boucher ; pour donner un libre épanchement à ses besoins d'hypocrisie, on

va au temple. Le second lieu est incontestablement plus imposant que le premier; mais assurément aussi moins respectable. Dans le premier, on satisfait un besoin naturel; dans le second, un vice.

Certaines matrones exploitent l'amour; les clergymen exploitent l'hypocrisie nationale.

Malheureusement, la concurrence existe entre ces mercantis. Les places dans les pays civilisés sont très demandées et ici apparaît le clergyman sous sa seconde incarnation, le missionnaire. Ce clergyman du pays civilisé, trouvant la concurrence trop dure, n'ayant pu découvrir une nouvelle interprétation des livres saints, ni fonder une nouvelle secte, s'avise tout à coup que, si l'on n'a pas tous les avantages de la civilisation dans les pays sauvages, néanmoins on y vit largement, on arrive à y gagner beaucoup d'argent, soit en faisant le commerce avec les indigènes, soit par les secours que l'on reçoit des sociétés bibliques (de bien saintes institutions!), soit par les « petites commissions » que l'on reçoit des commerçants dont on écoule les produits. Et au bout de quelques années, on se retire, affaires faites. Bref, le clergymen qui ne trouve pas de place assez large pour ses appétits, se sent tout à coup appelé par une voix divine qui l'incite à aller convertir les sauvages, ceux de Madagascar, par exemple.

On voit même des gens qui n'ont jamais été clergymen, des déserteurs, des gens qui ont eu des histoires désagréables, trouver subitement leur chemin de Damas. Ils vont chez le coiffeur, se font raser à la mode ecclésiastique, achètent une lévite, et prennent un billet pour le prochain paquebot. Fortune faite ou si les affaires ne marchent pas, ils jettent leur lévite aux orties et reviennent prendre le commerce paternel.

Une fois arrivé en terre sauvage, s'il se trouve en contact avec un prêtre catholique, comme cela arrive à Madagascar, dans l'Extrême-Orient, sur le Continent Noir, en Algérie même qu'ils commencent à lécher... etc., ne pouvant attaquer la vie du missionnaire catholique, il trouve un biais. Il va trouver les sor-

ciers, les bonzes, les chefs religieux et leur dit : « Ces hommes sont admirables; vous ne pouvez pas vous douter comme nous les aimons. Ils ont d'autant plus de mérite à faire ce qu'ils font, que, chez eux, ils sont persécutés. Regardez les Français, la principale nation catholique. Ils ne peuvent pas supporter les prêtres. Et, s'ils viennent ici, ce sera fini de rire pour vous. Votre autorité sera perdue et, ce qui vous touche davantage, les profits que vous en retirez. »

Au besoin, on persécute le clergé sur place, malgré le mot de Gambetta qui, ce jour-là, avait négligé d'aller prendre le mot d'ordre aux Loges : « L'anticléricalisme n'est pas un objet d'exportation. » Témoin ce procès grotesque fait ces dernières années à l'évêque de Madagascar.

Les marchands de gris-gris ne se le font pas dire deux fois. — On sait avec quelle rapidité les nouvelles se transportent dans ces pays, ils deviennent hostiles à nos missionnaires et aux Français. La marque catholique est remplacée par la marque protestante. C'est un simple tour de passe-passe de commis-voyageur qui supprime un confrère.

Ces clergymen sont souvent francs-maçons, frères des Clémenceau, des Floquet... etc. Leur cachet de F. . . est souvent affiché dans leur salon. Comment pourraient-ils se dispenser d'être affiliés à une société de secours mutuels? N'est-il pas bien de se secourir mutuellement dans ce monde?

Comprenez-vous, prêtres français, pourquoi il faut que vous soyez tracassés, chassés? Ne croyez pas qu'il y ait là une question de haine. Il s'agit au fond d'une question d'intérêts. C'est la force motrice de l'anticléricalisme. La haine n'est que la gaine qui entoure la machine.

Comprenez-vous pourquoi il faut que l'on rogne vos traitements. La France a assez d'or pour vous assurer une vie honorable. Mais il faut que vous soyez persécutés!

Comprenez-vous, Français, pourquoi on vous impose des lois anti-cléricales qui blessent vos convictions, si

vous en avez, et, si vous n'en avez pas, votre dignité d'homme. C'est Albion qui, voulant détruire l'empire colonial de la France et se l'approprier, vient vous faire la loi chez vous. C'est l'Eternelle Disqualifiée qui repa-rait. C'est l'Anglais et surtout l'Ecossais qui profitent de leur écrasante majorité dans les Loges, pour nous imposer leur volonté. La France une seconde fois est envahie comme au temps de la guerre de Cent Ans. L'Anglais et surtout l'Ecossais sont maîtres chez nous.

Nous sommes bernés par une presse franc-maçonne qui nous trahit, qui prend bien garde d'attirer notre attention sur ce qui se passe dans nos colonies. *Car c'est là qu'est le fil conducteur qu'il faut suivre pour saisir les intentions de nos gouvernants maçons. On trouve là à chaque pas le fil blanc qui sert à coudre leurs ruses igno-bles.* Mais il faudra quelque temps, avant d'habituer le public français à s'intéresser aux questions coloniales; il faudra refaire cette éducation que la presse s'est ap-pliquée à défaire.

Comprenez-vous, prêtres français, pourquoi la Franc-Maçonnerie ne persécute pas les prêtres chez les autres nations catholiques; en Espagne, dans l'Amérique Es-pagnole, en Grèce, au Canada, même en Italie? Ils n'ont pas de colonies guignées par l'Angleterre?

Comprenez-vous toutefois pourquoi il faut que l'on persécute le pape? Nos missionnaires ayant parlé aux indigènes du pape, et ne pouvant se dispenser d'en parler dans leurs enseignements religieux, il fallait bien aussi que le pape soit persécuté.

Y a-t-il rien de plus bête au monde que ces anti-cléri-caux français qui font le jeu de l'Angleterre! Ils sont presque toujours commerçants et énoncent leurs doc-trines d'un air triomphant. Et ils ne comprennent pas que l'Angleterre se sert d'eux, pour réduire davantage leur champ d'action commerciale, qui n'est déjà pas si large et qui se rétrécit peu à peu.

Tant va la cruche à l'eau qu'elle finit par se casser. Il en sera de même de la Franc-Maçonnerie avec ses secrets qui deviennent ceux de Polichinelle.

VI

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LES COLONIES FRANÇAISES

I

Nous avons dit que les F. . français étaient complètement au service des F. . anglais et écossais, grossis de quelques Irlandais catholiques, qui ont une majorité écrasante dans les Loges. Voyons ce qu'ils ont fait dans nos colonies

Madagascar.

On a donné plusieurs fois à des Anglais des territoires grands comme un de nos départements. Plus récemment, on en a donné un aussi grand que l'Alsace-Lorraine. *Cela a été ratifié par un ministre patriote des Affaires Etrangères* qui sait que la France est puissance protectrice et suzeraine, et que la reine de Madagascar ne peut rien concéder sans l'autorisation de la France.

Les soldats que l'on a envoyés à Madagascar, pour satisfaire l'opinion publique, ont reçu l'ordre de *ne pas avancer et de ne tirer aucun coup de fusil*. Pas un n'est mort

d'une balle ennemie. Ils sont morts de fièvres, de privations, de rage de voir quel rôle on leur faisait jouer. Se voyant attaqué par une batterie hova, un officier de marine, se conforma aux règlements qui lui ordonnaient de répondre. Il a été désavoué et mis à pied.

Quand il y a un procès entre un Anglais et un Français, l'Anglais est sûr de gagner. C'est le régime des coups de pied au derrière. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les Anglais, venant en France, veuillent voir si ce système qui réussit si bien entre gouvernements, ne prendrait pas vis-à-vis des particuliers.

Pour faire croire aux sorciers malgaches que la France ne sait respecter aucune religion, que leur influence sera brisée le jour où les Français seront maîtres de Madagascar, on a fait un procès idiot à l'évêque de Madagascar. Procès si idiot qu'il a été gagné en appel en France.

Indo-Chine

Nous ne parlerons pas des tracasseries ignobles auxquelles les militaires qui ne sont généralement pas francs-maçons, sont soumis, de la part des autorités maçonniques locales.

Nous ne parlerons pas, non plus, des tracasseries non moins malpropres auxquelles les colons, qui ne savent pas faire risette aux Anglais, sont en butte de la part des-dits Anglais. Il y a eu au Tonkin des Garnier et des Dupuis : il ne manquerait plus qu'il y ait des La Bourdonnais et des Dupleix, le jour où Albion voudra mettre la main sur cette colonie, que l'on a eu grand tort de dénigrer, cela lui rendrait son accaparement plus difficile.

Nous avouons n'être pas du tout dupes, de ces dirigeants qui feignent de n'être au courant ni des agissements anglais, ni des agissements chinois, les deux races disqualifiées par excellence ; qui font mine de s'en apercevoir brusquement ; au moment des élections ou quand l'opinion publique devient houleuse, et alors s'empressent d'envoyer quelques soldats à massacrer.

C'est comme ces charlatans qui font durer une maladie pour avoir à la soigner plus longtemps. Trucs du lardin qui fait l'idiot pour n'avoir pas à avouer qu'il a sifflé une bouteille de vin. Ce sont ces F. :. filandreux, obtenus par sélection dans ce que la F. :.-M. :. a de plus bas, qui ont inventé l'expression clérico-*cafards*. Quelle valetaille !

Algérie

De pieuses missionnaires anglaises sont venues dernièrement en Algérie. Il faut bien apporter la lumière du christianisme aux pauvres infidèles ! Elles ont appris l'arabe avec un zèle que la religion seule peut donner. Elles ont enseigné aux Kabyles combien peu les Français savent respecter leur religion et leurs prêtres, à plus forte raison la religion et les prêtres des autres. Elles espèrent que cela traversera l'Ouest africain avec une rapidité électrique, et parviendra au moins jusqu'à la *Royal Niger C^o*. Quelques colons indignés demandent leur expulsion. Le ministre des affaires étrangères français, pour calmer l'effervescence produite, écrit alors une lettre au Foreign Office demandant leur rappel. Cette lettre dont je n'ai pas ici la copie et que je ne puis malheureusement transcrire, est splendide. Elle est d'un patriotisme magnifique.

Les missionnaires anglaises sont parties en effet quelque temps après, comme elles ont coutume de le faire à l'approche des chaleurs, et elles sont revenues, comme elles ont coutume de le faire, à la fin des chaleurs ! continuer leur œuvre tranquillement, paisiblement, sous l'œil bienveillant des ministres français. Cela nous vaudra plusieurs expéditions dans le goût de celle du Dahomey. Et on dira que la politique coloniale coûte cher. Cela s'étendra de proche en proche dans le Continent Noir. Quelque Flatters, quelques Crampel paieront de leur vie cette nouvelle trahison de nos gouvernants. Mais que voulez-vous ? on n'est pas affilié pour rien à une société internationale

dans laquelle les Anglais dominent et se vantent d'avoir la haute main.

Continent Noir.

On a vu quel accueil a été fait au général Dodds à son retour. D'une part, on lui a remis les étoiles de général : il faut bien satisfaire l'opinion publique. D'autre part, on lui a fait à peu près toutes les saletés que vous fait une cuisinière à laquelle on vient de donner ses huit jours.

Le *flibustier* Mizon (style anglais) est rappelé aussi. Que s'est-il passé ? Nous n'en savons trop rien. Mais nous savons qu'il avait déjà tenu haut et ferme le drapeau français devant les chefs de la *Royal Niger C^o*, ce coin par lequel l'Angleterre espère s'ouvrir un passage dans le Continent noir, passage qu'elle compte élargir, jusqu'à ce qu'elle ait accaparé toute la région. A ce nouveau voyage, aurait-il commis la même faute ? Lui, officier français, aurait-il manqué à son devoir en ne s'aplatissant pas devant les Anglais ? Son cas serait grave. D'autant plus qu'il y aurait récidive. La loi Bérenger ne pourrait lui être appliquée.

J'en passe sans doute. Voilà ce que se gardent bien de dire les journaux francs-maçons et même les journaux non-maçons, qui sont renseignés par des agences exotiques, lesquelles ne laissent passer que ce qu'elles veulent. Voilà ce que presque tout le monde en France ignore.

« Il y a assurément du parti pris dans ce que vous racontez, me dira-t-on. Vous laissez soigneusement de côté les explorations Dybosky, Monteil... etc. »

A cela, je répondrai d'abord que Dybosky et Monteil ne se sont pas aventurés près de la *Royal Niger C^o*.

J'ajouterai que les F. . tiennent des Anglais. Ils aiment à sauver les apparences pour cacher leurs agisse-

ments reptiliens. Ils ne sont peut-être pas fâchés non plus de faire défricher le terrain pour le laisser prendre, quand l'heure sera venue, par les Anglais qui le lèchent et le couvent déjà des yeux. De plus, les F. : ne sont pas si forts qu'ils le voudraient. Ils sont obligés de faire des concessions à l'opinion publique. *Ils endorment l'attention pour arriver à leur but.* C'est là leur force. Ils ont su attirer la confiance; quand on aura soulevé la juste défiance de la nation, ils auront un mauvais quart d'heure à passer.

« Mais enfin, ces F. : que vous vilipendez, ont voté avec un ensemble que l'on n'a pas rencontré dans la Chambre allemande toutes les lois militaires. Ils sont patriotes, voyons donc ! »

Je suis très heureux du résultat. Mais cela me laisse absolument sceptique. J'étais de cet avis, il y a quelque temps; mais j'ai absolument changé. Suivez mon raisonnement :

L'Angleterre veut la division sur le Continent 1° parce qu'il faut *diviser pour régner*; 2° parce qu'elle redoute une coalition; 3° parce que, pendant que la guerre est en Europe, elle peut continuer ses empiètements coloniaux. Ce n'est pas une question de luxe pour elle. *C'est une question de vie ou de mort.*

Elle a cherché à brouiller la Russie et la France en nous faisant faire la campagne de Crimée; en faisant bombarder Sagallo par le F. : Floquet, son très humble serviteur; en suggérant au F. : Ribot, son non moins humble serviteur, de traiter M. de Mohrenheim de chéquard. Malgré tout, les deux nations restent excellentes amies.

Elle a mieux réussi avec l'Allemagne. Le F. : Bazaine en trahissant, a vendu l'Alsace-Lorraine. La question de l'Alsace-Lorraine tient toute l'Europe sous les armes, sauf Albion. La seule nation désarmée force les autres à s'armer jusqu'aux dents : c'est plaisant. Elle empêche l'Europe de s'occuper des empiètements d'Albion.

Donc, c'est dans le programme maçonnique; donc, tous les députés maçons ont voté pour. Ils auraient

voté contre, si cela avait déplu à Albion. Et ces mêmes députés qui ont voté une loi patriotique, sans pour cela avoir le moindre patriotisme, se sont bien gardés de voter une loi excluant de l'armée tous les F. . ., les Bazaine de l'avenir. A qui obéiront-ils ces officiers maçons, à leurs chefs hiérarchiques ou à leurs chefs maçonniques¹ ? Il est vrai que, ainsi que cela s'est produit pour Bazaine, on favorisera leur évasion, quand l'attention publique se sera fatiguée.

Nous admettons bien volontiers, que parmi les F. . ., il y a les F. . . au premier degré qui sont souvent très honnêtes, très patriotes, souvent même anglophobes à tous crins (quel comble !) Il y a les F. . . au deuxième degré qui peuvent avoir encore ces qualités. Mais quant aux F. . .-M. . . au troisième degré, ce sont des êtres parfaitement pourris. Mais ils ont des airs vertueux ; ils en imposent ; ce sont de bons Anglais.

Pourriez-vous me dire, pour terminer, messieurs les F. . ., pourquoi vos frères anglais ne font aucune difficulté, au contraire, d'avouer qu'ils sont F. . ., de montrer leurs insignes ; tandis que vous vous cachez honteusement. Serais-ce qu'ils sont dans leur rôle et que vous, vous n'y êtes pas du tout. Pourquoi les Anglais, d'ordinaire cachottiers, agissent-ils ici à ciel ouvert ? et pourquoi les Français qui, considèrent l'ouverture de caractère comme une des plus nobles qualités de leur race, se cachent-ils ainsi que de véritables Anglais ? Pourquoi ce monde renversé ?

Je ne puis mieux terminer ce chapitre déjà long qu'en comparant les agissements des divers ministères qui se succèdent en France et se ressemblent du reste absolument, étant tous *franc-maçonisés* — agisse-

1. Voir la *Libre Parole* du mois de février 1894.

ments tant en matière coloniale qu'en matière métropolitaine — aux agissements des garçons de restaurant dans les circonstances délicates. Ils vous servent une portion que vous estimez insuffisante ou que vous désireriez voir plus forte. S'ils accèdent à votre désir, ils font tort au patron qui peut les destituer. S'ils restent sourds à vos prières, ils peuvent faire leur deuil du pourboire. Grâce à un coulisement professionnel des yeux, ils cherchent à voir s'ils sont surveillés par le patron; s'ils le sont, vous pouvez vous fouiller; s'ils ne le sont pas, vous serez au comble de vos vœux. Tel est le rôle que les F.°. qui nous gouvernent jouent, accédant tantôt aux désirs de l'Angleterre qui les brisera, s'ils n'obéissent pas, tantôt aux désirs de la France qui devient parfois houleuse. Encore ce rapprochement est-il fort peu flatteur pour la corporation des garçons de restaurant parmi lesquels se rencontrent souvent des hommes dévoués et fort honnêtes. F.°. savent que si c'est la France, aveuglée par une presse vendue, qui paie ses hommes d'État, c'est l'Angleterre, par la F.°.-M.°, qui les nomme et les dégomme.

VII

L'ARMÉE ANGLAISE ET LA FRANC-MAÇONNERIE

Je voyais, il y a quelques mois, dans une ville d'Écosse, une musique de *highlanders* ou soldats écossais, dans leur pittoresque costume, juchée sur le haut d'un omnibus, se rendant à une fête de charité, dont elle devait être l'un des ornements. Dans l'intérieur de l'omnibus, étaient les *pipers*, ou joueurs de biniau, qui remplacent les fifres et les clairons chez les *highlanders* ; ils étaient silencieux. Mais les musiciens avec leur casaque rouge, jouant très vite le quadrille des Lanciers, sur leurs instruments aigres et durs, rappelaient d'une façon frappante les musiques de cirque parcourant la ville pour annoncer la représentation du soir. Un Continental fraîchement débarqué s'y serait mépris. C'était absolument choquant. Mais personne ne paraissait froissé.

Il ne semble pas du reste que les Anglais fassent une différence bien nette entre les gens de cirque et les soldats. Les uns comme les autres sont surtout faits pour les amuser. Les uns font des exercices individuels,

les autres font des exercices d'ensemble. Les uns ne sont pas commandés par des gentlemen, les autres le sont.

J'ai vu dans une colonie anglaise, à une revue, devant une foule éblouie, l'infanterie se déployer subitement en triangles, en losanges, en cœurs, en étoiles. Je crois, sans toutefois en être sûr, que cela n'existe plus dans la métropole ; mais cela indique un état d'esprit bien spécial.

Une autre fois, au *Military Tournament* à Londres, après un carrousel du reste très bien conduit, le génie a simulé la construction d'un pont, que l'infanterie a commencé à franchir. Des officiers supérieurs d'artillerie, juchés sur une plateforme, se mirent à canonner les troupes. Des hommes tombaient, simulant des blessés et des tués, on les emportait sur des brancards. Les tribunes étaient en délire.

Plus dernièrement, dans une fête de charité, le programme comprenait une escarmouche de *highlanders*. Les vainqueurs en grand uniforme, firent alors les vaincus en petit uniforme se ranger en ligne et les fusillèrent. Ceux-ci tombèrent en faisant des bonds, puis, un moment après, se relevèrent en se tordant de rire. C'était réglé comme une féerie du Châtelet. Nulle plume humaine ne saurait décrire l'enthousiasme qui régnait parmi les spectateurs.

Je pourrais multiplier les exemples à l'infini. Pas une fête publique ne se passe sans une exhibition de ce genre.

Il ne faut du reste nullement croire que les Anglais en veulent à leur armée de faire bafouer leur drapeau partout où elle va. Vellington, à son retour de la campagne d'Espagne ou de Waterloo, les soldats d'Inkerman, ces autres régiments qui, dernièrement, ont détalé si prestement devant les nègres africains et ont donné le dernier coup à cette légende de la valeur guerrière anglaise, eussent reçu un accueil frais à leur retour, chez les nations continentales. En Angleterre, on les acclame.

Parfois, on cherche bien à donner quelque coup de pousse à la vérité historique. Cambronne, surtout qui sut si bien leur dire : « Ce serait mourir deux fois que de mourir de ta main », est l'objet des racontars les plus fantaisistes. Bientôt on niera son existence.

Ils disent parfois encore, ce qui m'a été répété mille fois : « Je trouve que Wellington et son armée étaient plus grands que Napoléon et son armée. Car le premier disait à ses soldats : « Je vous ai conduits au devoir et écrivait au gouvernement : « Mes soldats ont fait leur devoir. » Le second disait à ses soldats : « Je vous conduis à la gloire » et écrivait au gouvernement : « J'ai conduit mes soldats à la gloire. » Les soldats français sont braves, mais ils sont comme de petites pies qui courent après ce qui est brillant. Ne trouvez-vous pas que Wellington avec son idée de devoir est plus grand que Napoléon avec son idée de gloire ? » On lève les épaules et, voyant que cela ne prend, pas ils vous servent un sourire, qu'ils tiennent en réserve pour la circonstance.

Les Anglais sont du reste comme les oiseaux chez lesquels l'organe visuel prime tous les autres, tient une place considérable dans le cerveau, au détriment des facultés, intellectuelles et morales. Il ne s'occupe surtout que de ce qui se voit. Pourvu que les apparences y soient, peu lui importe le reste.

Or, il faut convenir que le moindre soldat anglais ne manque pas d'apparences. Il est mieux habillé que la plupart des sous-officiers continentaux, même que bon nombre d'officiers. Que faut-il de plus ? Il faut être raisonnable. Pourquoi un Anglais irait-il demander à son armée l'esprit de sacrifice qui fait supporter les privations, quand il sent instinctivement que, lui, serait incapable de le faire, que ce n'est pas dans les habitudes de sa race. Il ne faut pas demander ce qu'on ne peut obtenir. L'armée l'amuse. Quand il est fatigué de voir les exercices individuels des clowns, il va voir les exercices d'ensemble des soldats. Et il paie largement les uns et les autres. Pourquoi demander à l'ar-

mée ses états de service, puisque les apparences y sont?

C'est comme en matière de religion, l'autre grand dada des Anglais: la Vertu et la Force. Les apparences sont splendides, pourquoi demander davantage ! Si un Anglais ne va pas le dimanche dans une de ces salles en forme de temple, où pénètre une lumière crue mieux faite pour une exhibition que pour une prière recueillie, on est bien sûr qu'il lui a été matériellement impossible d'y aller. L'église protestante, bonne mère, ne le frappera pas de ses foudres spirituelles, sachant que le brave homme est le plus privé dans l'affaire, qu'il n'aurait pas manqué de gaieté de cœur une occasion de se mettre en représentation, de faire étalage de vertu et de religion, de chanter des hymnes dans les tonalités larmoyantes et coutumières de la piété alcoolique de l'Anglo-Saxon. Il a mal mesuré sa dose de whisky et n'a pu se lever pour aller à l'office. Il se bornera à dire le lendemain qu'il a été la veille pénétré par l'esprit divin et que, au lieu d'aller prier en public, il a préféré rester chez lui, goûter des jouissances séraphiques et extatiques. Personne n'y coupera. Mais les apparences y seront et tout le monde sera content.

La vérité est que l'Angleterre sait qu'elle ne peut compter ni sur son armée, ni sur ses coloniaux dont le patriotisme est sujet à caution ; ni sur ses métropolitains, volontaires ou non, qui, au moment d'une invasion, prétexteraient d'une affaire importante pour filer ; ni sur sa marine marchande qui, au premier bruit de guerre, s'enfuirait au plus vite pour éviter les risques et irait peut-être proposer ses vaisseaux comme navires de courses à la nation ennemie, comme cela s'est produit il y a quelques années, lors d'une alarme anglo-russe.

Tout ce qu'elle peut faire, c'est de tirer l'épée... de l'Allemagne ou de la Chine, ce qui est à considérer.

Mais leur véritable armée, ce n'est pas l'armée apparente, c'est la société de secours mutuels, appelée Franc-Maçonnerie.

C'est là, plus que sa ceinture marine, plus que sa

flotte qui peut être à la merci d'une aléa, plus que son armée, la véritable cuirasse d'Albion.

L'empereur Guillaume peut jeter demain ses régiments en France, s'il le veut. Qu'il essaie de les lancer sur l'Angleterre, immédiatement la Franc-Maçonnerie s'y opposera, la presse agira, tous les moyens seront mis en action. S'il persiste, il sera brisé comme un verre.

Que la France déclare demain la guerre à l'Allemagne, cela ira tout seul. Qu'elle déclare la guerre à l'Angleterre, on lui suscitera mille empêchements. Elle n'y arrivera pas.

Mais la Franc-Maçonnerie est un peu comme les hémisphères de Magdebourg : si nulle force humaine ne peut les séparer, un peu d'air mis au bon endroit, les fait s'ouvrir d'eux-mêmes.

Elle renverse en un tour demain l'armée française. Elle suscite un Bazaine. Elle fait, en se jouant, ce que l'armée allemande n'aurait pu faire qu'à grand-peine.

L'armée française recule, comme par enchantement, à Madagascar, devant quelques Malgaches. On se croirait à la *Flûte Enchantée*. Le joueur de flûte à ce moment était, si mes souvenirs sont exacts, Monsieur de Freycinet, ministre de la guerre. Les officiers avaient « ordre supérieur ».

C'est toujours Etienne Marcel vendant Paris aux Anglais. La Franc-Maçonnerie est arrivée à en faire un de nos grands hommes historiques, un de nos grands patriotes.

Et il y a toujours des francs-maçons dans l'armée française !

Cette Franc-Maçonnerie est une véritable armée de défense et d'attaque, c'est la plus terrible des armées européennes.

VI

UNE SCÈNE JAPONAISE

Dans certaines villes des Etats-Unis, sur la côte du Pacifique, on trouve un quartier habité par des Japonaises. Les maisons sont petites, faites sur mesure ; les volets sont rattachés avec des faveurs, aux couleurs tendres. On voit des figures de Japonaises aux fenêtres, faites également sur mesure, proportionnées. Beaucoup semblent ne pas appartenir à la race dite jaune. Elles ont souvent des joues énormes¹, mais très drôles, fraîches et roses comme celles de nos filles de campagne. Le nez n'existe pas, ou du moins il n'a pas de relief. On voit seulement les lignes généralement très fines, de la base ; cette base est mince près des sourcils, se renfle vers le milieu, pour s'amincir de nouveau plus bas et se renfle encore à la base. L'emplacement est seulement indiqué. Il semblerait que l'on se soit contenté de dessiner la place, de tout préparer,

1. Les photographies japonaises que nous avons vues en Europe, ne rappellent en rien ce type. Elles ne laissent pas non plus voir les jeux de physionomie si particuliers de cette race.

pour en mettre un rapidement, si le besoin s'en faisait sentir. Les joues, n'ayant pas d'attaches à un nez qui n'existe pas, ballottent facilement dans toutes les directions. Elles semblent complètement indépendantes du reste de la figure qui, sauf les lèvres aux riches carnations, est d'un blanc tendre et délicat, transparent. Elles semblent presque avoir été mises là après coup, comme encadrement, comme ornement.

Au-dessus se trouvent les yeux parfois ouverts, parfois en coulisses. Dans les moments d'émotion, de vif intérêt, les deux prunelles glissent l'une vers l'autre, et arrivent presque à se toucher. Les yeux sont très noirs, intelligents, vifs, facilement énergiques, mais très doux, d'une franchise étonnante.

Puis, au-dessus, vient le front sur lequel sont tracées des lignes d'une suprême candeur, et qui est aussi lui d'un teint du blanc le plus pur. Le tout est couronné par cette singulière coiffure japonaise, très artistique, si appropriée à la figure qu'on la prendrait pour un signe de race, qu'on se demande involontairement si les mousmés ne naissent pas peignées de la sorte.

Ce diadème de cheveux noirs relève la gravité orientale des Japonaises qui semblent attribuer à toutes choses une importance énorme, et prend un air drôle, amusant, quand la figure des mousmés perd sa gravité un peu enfantine pour se laisser aller à des éclats d'une gaieté très franche, séduisante et agréable.

Toutes ces maisonnettes se touchent, sont habitées par des Japonaises, prêtresses de Vénus. Elles ont un air honnête, peu défiant; elles ne semblent pas des créatures mises au ban de la société, comme le sont les dames à ceinture dorée dans certaines autres nations. Elles n'ont pas l'air de chien battu que l'on trouve parfois chez leurs collègues de la race européenne...

Disséminés dans la ville, se trouvent des Japonais presque tous commerçants, dont le type est assez répandu en France pour qu'il soit inutile de le décrire.

De temps à autre, les Anglais vont les trouver et leur disent :

— Je ne crois pas que les Japonais soient aussi pieux, aussi religieux que les Anglais. En Angleterre, nous avons de pieuses missionnaires qui vont convertir les infidèles, s'attachent très spécialement à ramener au bien les aborigènes des colonies françaises. Mais nous n'avons pas de ces femmes (au contraire !)

Les Japonais sont navrés et leur douleur se reflète sur leur visage. Leur amour-propre national est piqué au vif. Et ils répondent : « Oh ! toutes les femmes au Japon ne sont pas de la sorte. Nos mères furent honnêtes. »

— Je ne croyais pas cela, mon bon Jap. Vous avez ici 500 Japonaises et elles sont toutes cocottes. Donc toutes les Japonaises sont des cocottes. Elles sont comme les Françaises qui sont, elles aussi, toutes des cocottes. Il n'y a pas de vertu en France comme en Angleterre.

Les Japonais restent atterrés. Ils se sont laissé monter le coup. Puis ils se réunissent et, furieux, courent au quartier des Japonaises. Les mousmés averties, voyant de quoi il va en retourner, rentrent précipitamment chez elles... On entend cinq ou six taquets se fermer en même temps, comme si chaque mousmé avait plusieurs mains... Les mousmés effrayées se blottissent dans le fond de leur chambre... Les Japonais brisent les carreaux, secouent les portes qui résistent, lancent des insultes, des gros mots... Les mousmés s'attirent alors rapidement à travers les fenêtres brisées, répondent aux insultes... Si elles croient avoir le temps, spontanément, impulsivement, elles ouvrent la porte, mettent un pied dans la rue ; leurs lèvres roses sanguines s'allongent comme celles des petites filles qui veulent dire un secret, s'allongent, s'allongent ;... elles lancent le mot qu'elles ont préparé, qui leur semble être le véritable qualificatif pour les actes inqualifiables qui se passent... leurs figures excitées par le mouvement, l'émotion, sont plus rouges

que d'habitude, deviennent luisantes, leurs yeux lancent des éclairs, du reste dépourvus de méchanceté, sur leurs cheveux noirs et lisses se reflètent des éclats lumineux... Elles rentrent précipitamment chez elles pour éviter un groupe de Japonais dont elles ont attiré l'attention et qui vient sur elles... Elles ont des morceaux de bambous pour répondre aux cannes des messieurs... Elles ferment les taquets... on n'entend que bruit de verres brisés, de portes qui s'ouvrent, de milliers de taquets qui se ferment, en même temps, de jurons, de gros mots lancés d'un air très convaincu, mais peu haineux... les policemen arrivent... bon nombre de Japonais se sauvent ; les plus enragés, aveuglés par la colère, restent, sont pris, emmenés au poste... Chaque mousmé regarde les carreaux cassés, les portes marquées d'empreintes de coups de pied, se fait d'abord à elle-même, à mi-voix, des remarques sur les funestes événements qui viennent de se passer... puis elle va rejoindre des groupes d'amies où l'on échange à haute voix ses impressions, regardant aux extrémités de la rue, s'il ne revient pas quelques Japonais, prêts à se précipiter de nouveau dans sa maison, à faire jouer précipitamment les taquets.

A quelque temps de là, un étranger passe dans la rue, est appelé par une Japonaise, va s'asseoir sur la fenêtre et la conversation s'engage.

L'ÉTRANGER. — On voit peu de Japonais, ici ; cependant il n'en manque pas dans la ville.

LA JAPONAISE, *subitement attristée. Un air de mélancolie passe sur son visage. Et, à mi-voix, comme si elle se parlait à elle-même, ayant l'air de vouloir douter, mais d'avoir malheureusement une conviction sur laquelle il lui est impossible de revenir* : — Les Japonais ne sont pas bons !

L'ÉTRANGER, *ne pouvant s'empêcher de sourire en voyant cette femme qui n'a pas encore atteint l'âge canonique, 25 ans environ, cette fillette qui n'a peut-être que 12 ans, qui semble si heureuse de vivre, si dépourvue d'arrière-*

pensées, ainsi désillusionnée sur ses compatriotes. — Oh! croyez-vous?

LA JAPONAISE, *avançant le menton et allongeant macaroniquement ses lèvres sanguines, comme si elle voulait arriver jusqu'à vous, comme si elle voulait en faire un tuyau acoustique*: « Non : Non ! » *Et chaque « non » dure un temps énorme, est lui aussi macaronique. Elle surveille en même temps votre visage qui semble sceptique, pour voir si la conviction se fait dans votre âme; voyant que vous n'êtes pas parfaitement convaincu, elle recommence une seconde fois* : Non, Non ! Non, Non !

L'ÉTRANGER. — Qu'est-ce qu'ils ont donc à n'être pas bons ?

LA JAPONAISE. *toujours affligée, cherche une réponse et finit par dire* : — Les Japonais ne sont pas bons ! Non ! Non !

Que résulte-t-il de tout cela ? Il n'y a ni tués, ni blessés, heureusement ! Il y a eu même une scène absolument drôlatique pour le spectateur. Les Japonais ont été condamnés à payer les dégâts. Une partie de leur argent est passée de leur poche dans celle des quelques vitriers, qui en commerçants avisés, avaient mis le feu aux poudres. Ensuite on voit plusieurs centaines de cœurs séparés à tout jamais, de cœurs ardents, faits pour s'entendre, qui s'aiment tant là-bas, à Nippon, comme ils disent pour parler du Japon ; un voile de mélancolie comique descend parfois sur ces visages si gais.

On sourit en songeant que heureusement il n'y a pas grand mal. Et, de temps en temps, les vitriers, en quête de travail, vont retrouver les Japonais et leur disent que les mousmés ne sont pas vertueuses.

Ce qui se passe en petit dans ces villes de la côte du Pacifique, se passe en grand en Europe. Mais le sang y coule à flots. Ce n'est plus drôlatique, c'est horrible.

L'Angleterre cherche à brouiller la Russie et la France. « Mais où donc avez-vous été prendre cette toquade ? Vous êtes persécuté comme Yves Guyot, voyons !

Documentez-nous cela au moins ! » Je ne cherche pas à convertir les nombreuses gens qui sont convertis depuis longtemps. Je sais d'autre part qu'il n'y a de pires sourds que ceux qui ne veulent entendre. Il est donc presque inutile d'aborder ce sujet. Néanmoins, je vais vous en dire quelques mots.

Dernièrement, je me trouvais dans un cercle d'une petite ville de province. Tous ces messieurs, mon ami entre autres, immédiatement après le dîner, s'excusèrent près de moi et allèrent à leurs occupations. Je restai seul pendant un moment et, ne sachant que faire, je tirai de ma poche la *Libre Parole*. Un des membres un juif, rentra en coup de vent, passa derrière moi, et m'adressa quelques paroles aimables. Je détournai la tête pour lui répondre et j'aperçus sa figure. On a souvent vu dans les livres des zigzags représentant la foudre qui tombe. Cela peut à peine donner une idée des contractions qui couraient sur la figure de cet Hébreu. Il venait de voir le titre du journal. Les yeux avaient une expression nettement accusée, profondément accentuée. Ils n'avaient aucune expression de colère, de rage, mais une expression de douleur impuissante, résignée. La figure trahissait la sensation que doit éprouver l'homme qui, ayant reçu un coup de couteau dans les intestins, sent la vie lui échapper et comprend l'inutilité de tous ses efforts pour la retenir. Cela se passa évidemment très rapidement et, ennuyé d'avoir été surpris, il ajouta je ne sais quelle phrase saugrenue pour tâcher de donner le change. Je pourrais au besoin préciser le lieu où cette scène s'est passée.

Eh bien ! chez l'Anglais, si vous savez vous y prendre, user d'un peu de diplomatie, vous arrivez à lui faire prendre une expression de figure à peu près analogue, en lui parlant de l'alliance franco-russe.

Pourquoi ? Je ne vous dirai pas. Au sujet de la guerre de Crimée, si vous me demandez quel en a été l'instigateur : Is fecit cui prodest. Je dirai : « Is fecit cui..... necessarium est. »

Il faut bien se rendre compte que l'Allemagne est

plus riche qu'on ne le laisse croire en France ! mais, d'autre part, nous sommes toujours restés une race qui a des qualités supérieures.

La France reprendra son rang dans le monde, si elle ne l'a repris actuellement, quand elle ne sera plus rongée par le chancre maçonnique, quand la Faculté nous en aura fait l'ablation. Elle est toujours idéale, chaude, disciplinée, capable de toutes les abnégations, et il y a là des richesses qui échappent aux mesures du système métrique.

La Russie, de son côté, est vaillante et colossale. Elle est loyale. Sa poignée de main vaut mieux que la poignée de main anglaise.

Il y a dans cette union que Ribot a cherché à briser, (il a cherché à se tirer de ce mauvais pas en faisant l'âne pour avoir du foin ; mais cela ne prend pas !) une force colossale, qui contrebalance puissamment l'Allemagne et la Triplice, qui sont plutôt en décroissance.

L'Angleterre craint que la Russie et la France, intimement liées, ne disent à l'Allemagne : « La France veut l'Alsace-Lorraine, que vous ne pouvez digérer. Rendez-la-lui ! Nous allons vous tailler une compensation dans les flancs d'Albion. Vous aurez là des ports superbes que vous n'avez pas en Alsace. Vous deviendrez une puissance commerciale, que nous opposerons à Albion. Vous êtes plus commerçante que nous. Les commerçants français sont actuellement annihilés par leur séjour dans les Loges, où sous prétexte de les aider à lutter contre les autres classes, ouvriers, fermiers, bourgeois, on fait dévier le meilleur de leur activité en les dégoûtant du commerce extérieur. Ils se figurent bêtement que Albion fait leur jeu, alors que leurs intérêts commerciaux sont juste le contraire de ceux d'Albion.

« Nous prendrons en même temps, toutes deux, un pied-à-terre en Angleterre. Ça peut servir. Nous nous passerons peut-être quelques autres fantaisies dans le traité.

« Vous avez un autre défaut, Messieurs les Allemands. Vous nous envahissez peut-être un peu trop en

temps de paix. Ce n'est pas un crime. Cela ne vous empêche pas d'avoir des qualités que l'on vous refuse parfois parce que l'on vous confond avec les juifs allemands. Vous avez un surcroît de population. Envoyez-le dans cette nouvelle Alsace-Lorraine.

« Si vous la trouvez trop peuplée, faites comme les Anglais firent aux Acadiens, il y a cent ans. Dépossédez-les. Donnez-leur cinq ans pour purger les lieux. Nous en ferons autant dans notre pied-à-terre. Nous ne vous demandons pas de mettre le père anglais sur un bateau, la mère sur un autre, le fils sur un autre, et d'envoyer les navires dans diverses directions, comme firent les Anglais en Acadie. Non ! Vous n'êtes pas des Anglais.

« Puis vous envoyez petit à petit votre trop plein de population sur ce point. Vous abandonnez l'indemnité de guerre aux populations que vous chassez. Albion n'a pas fait la même chose aux Acadiens. Vous agissez proprement. Albion prendra des airs indignés ! cela vous gênera peu, je suppose.

« Nous avons aussi parfois des difficultés douanières. La presse maçonnique désirant, pour obéir aux intérêts anglais, « diviser pour régner », jette du pétrole sur le feu. Nous nous arrangerons entre les trois puissances de façon à soumettre ces difficultés à un arbitrage. Nous verrons à ce que l'eau qu'on jettera sur le feu soit bien de l'eau, pas du pétrole.

« Ces projets généreux nous ont été inspirés par les journaux anglais qui voulaient, il y a quelques années, diviser la France entre l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre. Les hypocrites sont des enfants terribles qui ne manquent jamais d'indiquer leurs points faibles et de montrer à leurs ennemis, par où on doit les prendre.

« Cela fait, nous pourrions songer à examiner un sérieux projet de désarmement. Vous respirerez plus à l'aise. Votre peuple se lancera moins dans le socialisme. Vous lui trouverez des colonies, où il vivra plus au large, où les occupations de la colonisation, le grand air le distrairont de ses pensées

« Voilà à quoi devraient songer les membres de la *Ligue pour la Paix* qui n'est qu'une forme de l'*alliance calviniste universelle*. Peut-être nous battons-nous, à l'avenir. Mais ce ne seront plus des guerres maçonniques. On ne verra plus un Napoléon III qui était un brave homme, peut-être naïf, vouloir la guerre de 70; on ne verra plus des hommes en blouse poussés par je ne sais quelle Loge, crier « à Berlin »; on ne verra plus la presse maçonnique des deux nations pousser à la roue; on ne verra plus un Bismark, entraîné par le courant, donner le coup de pouce qui a fait jouer toute la machine. Nous ne nous battons plus, quand on voudra. Nous nous battons, quand nous voudrons. Saisissez-vous la nuance ?

« Nous ne nous battons pas pour un rien, si vous le voulez, comme au Moyen-Age, pour une belle que nous choisirons. Mais plutôt à Dieu que cette belle ne fût pas Albion, la maison *John Bull, Sandy, Pat and Co, limited*, désireuse de faire un coup de commerce, pendant que nous avons le dos tourné.

« Nous demanderons un impôt de guerre aux Anglais. Il n'y aurait là rien d'agressif. Ce serait purement défensif. Cela les empêcherait de payer chez nous des bonnes gens pour faire faire ce que nous ne voulons pas, des journaux chargés de nous berner.

« Ne serait-ce pas comique de voir cette masse de fer et d'hommes que Albion voulait pousser les uns contre les autres, retomber sur elle et l'écraser. La seule nation désarmée qui tient les autres armées et qui vit des chairs que l'on broie sur les champs de bataille, ferait une tête amusante. »

Mais cela briserait le cœur à quelques gens en France; à ces nombreux larbins qui portent la livrée anglaise, le tablier maçonnique fait pour préserver des éclaboussures; à ces gens qui vivent noblement de ce que l'Angleterre leur donne; qui reçoivent de quoi payer leurs élections, c'est-à-dire monter à la Chambre, où ils chéquardent et sub-chéquardent; qui, une fois arrivés, font leur petit Canada en cédant, en Madagascar, à des An-

glais, des terrains payés du sang des soldats français.

Que penseraient les gens de maison, si l'on supprimait brusquement le quartier des Champs-Élysées et les riches bourgeois, leur gagne-pain? Que penseraient les F. . ., si l'on supprimait Albion, leur gagne-pain? Ils se regimberaient ferme! *Voilà un des principaux secrets maçonniques.*

Savez-vous, F. . ., que je ne vous engagerais pas trop à sortir aujourd'hui, processionnellement, ornés de vos insignes. Le peuple commence à comprendre que vous vous êtes joués de lui; que, ne pouvant vous appuyer sur les classes plus favorisées, vous vous êtes appuyés sur lui, mais que vous n'êtes pas avec lui. Vous risqueriez d'être jetés à la Seine.

Savez-vous, F. . ., que les gens calmes deviennent facilement féroces, quand on trouble leur tranquillité. Savez-vous qu'avec vos agissements anglais, vous la troublez singulièrement cette tranquillité, et à l'extérieur et à l'intérieur, et dans la métropole et dans les colonies?

Le moment approche où l'on vous fera les trois sommations que négligent de faire vos argousins quand ils chargent les étudiants. Ceux d'entre vous qui sont encore honnêtes, feront bien de se mettre du côté des forts et des patriotes, et de jeter leur tablier au nez de leurs patrons.

Et l'on vous dira : « Voyons, mes bons amis, avant de mourir, dites-nous votre secret. Si vous saviez quelque chose d'intéressant pour l'humanité, si vous avez découvert quelque secret scientifique, vous avez eu bien tort de ne pas nous en faire part. Est-ce un secret de cette nature qui vous lie? Alors quel est votre secret? Il me semble profondément mystérieux pour quelqu'un qui veut bien s'attacher à vos pas pendant quelques instants. »

IX.

DES DOCUMENTS, S. V. P.

Quand un Français arrive en Angleterre, s'il a une prononciation passable, il arrive généralement à se faire comprendre.

Mais souvent aussi cela est dur. Qu'il n'ait pas les intonations, les accentuations anglaises, qui ne s'obtiennent qu'après un long séjour en Angleterre, en s'*anglisant* autant qu'un Français peut le faire, il aura des difficultés.

Vous avez besoin de gants et vous demandez à un passant un marchand de *gloves*. Il réfléchit un moment et vous dit : « Dove (colombe) ». — « Mais non, espèce d'idiot, est-ce que *Dove* ressemble à *Glove* ! dites-vous intérieurement et vous répétez *Glove* » — « Dover ? (Douvres) », ajoute-t-il, voyant que vous êtes Français, et pensant que vous avez besoin de reprendre le bateau. « Mais non, triple cancre ! pensez-vous. G-L-O-V-E », lui hurlez-vous dans la face, impatienté. Il réfléchit encore un moment, et dit : « Oh ! glove ! je vois » et il vous montre très obligeamment un magasin. Vous êtes du reste tout ahuri, et incapable de saisir en quoi votre

prononciation (glove) diffère de sa prononciation « glove ».

Eh bien ! il y a là quelque chose d'essentiellement suggestif. Il y a eu deux mouvements dans cet homme.

N'ayant pas saisi du premier coup, son premier mouvement a été de ne prêter qu'une attention distraite aux sons sortis de votre bouche. L'Anglais est cependant très bien intentionné, quand il donne des renseignements. Il est d'une patience que nous n'avons pas, que nous n'avons pas à avoir, car si nous n'avons pas compris du premier coup, nous ne comprendrons jamais.

Mais en homme habitué aux choses diplomatiques, qui sait attendre patiemment, pour qui le temps n'est rien, malgré le fameux adage « Time is money », qui est peut-être américain du reste, il ne se demande pas ce que vous avez dit, il cherche plutôt à comprendre ce que vous voulez. Il vous cite des mots qui n'ont qu'un rapport de consonnance très éloigné avec celui que vous avez prononcé. Vous êtes étranger. C'est peut-être une cocotte que vous demandez, que vous appelez d'un nom voilé « colombe, dove ». Non ; il voit que ce n'est pas cela. Vous êtes Français et vous voulez peut-être reprendre le bateau à « Dover ? » Non, ce n'est pas encore cela.

Il voit qu'il n'arrive pas à comprendre de cette façon et, à ce moment, vous dites pour la quatrième fois : « Glove ». Au lieu de continuer à chercher à droite et à gauche, il change alors de tactique. Vient le second mouvement. Il cherche alors à comprendre votre mot, non vos intentions. Il a facilement l'esprit lent, et il lui faut un certain temps pour revenir des régions écartées où son esprit a vagabondé, à l'endroit précis où il aurait dû tomber d'aplomb. Et, une fois revenu, il ne peut que comprendre « glove » et non « dove, Dover » et il comprend enfin.

Voit-on ces deux mouvements : le premier est de ne tenir qu'un compte excessivement vague de votre mot, mais de rechercher votre intention. Le second est enfin d'agir directement.

Veut-on un second exemple. Vous dites : « Aberdeen », ville d'Ecosse. Il vous regarde, vous êtes blond, il vous prend pour un blond Allemand et non pour un Français, que, à l'étranger, on ne peut se figurer que brun, et il vous répond : « Berlin? »

L'Anglais est un Normand, métissé avec une race de plusieurs degrés inférieure, l'Angle, qui devait être quelque chose comme un Patagon à peau blanche et qui était en grande majorité dans la Grande-Bretagne, à l'arrivée de Guillaume le Conquérant.

Un Français qui sera établi dans quelques années à Madagascar, quand la chute du régime maçonnique sous lequel nous vivons, aura rendu cela possible, écrira à sa fiancée :

« Ma chère Marguerite,

» Je brûle du désir de vous voir. Heureusement l'heure approche. Notre syndicat devient une force terrible, nous obtenons tout ce que nous voulons du ministère, nous sommes très soutenus. Notre syndicat n'aura de repos que lorsqu'il aura chassé les Anglais, ces intrus, et il les mène bon train. »

Un Anglais, actuellement à Madagascar, écrit à sa fiancée :

« Ma chère Dolly,

» Je brûle d'amour pour vous. Nous sommes séparés par la mer. Je ne lui en veux cependant pas, car elle m'apporte du whisky, des pickles et des biscuits, qui sont très bons. Nous nous retrouverons dans 10 ou 20 ans. Oh! il n'y a pas urgence. Mais alors jamais plus, jamais plus, nous ne nous séparerons. Ce sera bien bon de vivre unis! Les pasteurs font beaucoup de prosélytes. »

Nous Français, nous comprendrons intuitivement un Anglais nous demandant la rue de *Révaole* (Rivoli),

à Paris; nous comprendrons discursivement que la F.-M. est un poignard dans une gaine de velours. Un Anglais comprendra discursivement un Français parlant même bien sa langue, mais intuitivement il comprendra que l'armée anglaise est là pour la frime et que cette chose douceuse, onctueuse au toucher qu'est la F.-M., cache une arme véritable.

Déplacement d'énergies, voilà ce qui caractérise l'Anglais. Prenez un Anglais et un Continental équivalents, je ne dirai pas égaux, car ils ne coïncideront jamais. Le Continental vaudra ce qu'il vaudra. Mais sur sa figure vous verrez le reflet, le simple reflet, une image diminuée de ses qualités internes; vous pourrez à peu près le peser. L'Anglais ne vaudra souvent rien, mais toutes ses énergies se seront rejetées vers les apparences. Ce n'est pas un reflet qu'il aura, ce sera un masque uniforme. Tous les Anglais ont l'air également honnêtes, également religieux, également intelligents, également valeureux.

L'Anglais au fond est un malade, il est très faible, il a conscience de sa faiblesse, c'est un être essentiellement déséquilibré. D'instinct il se raccroche à l'association et frapper ses compatriotes, est l'atteindre lui-même. Ils se servent tous de multiplicateurs, comme les dards du faisceau de la fable.

L'Anglais se dit supérieur à toutes les races. C'est le plus terrible aveu qu'il puisse faire de son infériorité. C'est l'éternelle punition de l'hypocrite qui, obéissant à je ne sais quelle fatalité, vous prête tous ses défauts, d'impiété cachée, de faiblesse dissimulée... C'est le pont-levis qu'Etienne Marcel abaissa pour faire entrer les Anglais dans la place, c'est le point faible qu'il indique fatalement, instinctivement, à l'homme droit avec lequel il entre en lutte. Il y a là un phénomène psychologique, une force mystérieuse, troublante. Serait-ce le commencement de la punition? Est-ce le châtiment? Est-ce Méphistophélès, dans la scène de

l'Eglise, torturant sa proie, la léchant déjà! Est-ce le commencement de la revanche du Bien sur le Mal, dès cette terre?

L'Anglais vous dit qu'il vous est supérieur. Traduisez : « Vous lui êtes inférieur ». Intervertissez ce qu'il a lui-même interverti et vous arriverez à cet aveu : « Je suis inférieur à toutes les races ».

L'Anglais pense à côté, parle à côté.

Vous demandez des documents. On trouve des documents anglais, mais ils sont plus rares que partout ailleurs. L'Anglais pense à côté, parle à côté, écrit à côté.

Lisez la lettre du Français de Madagascar, vous y trouverez un document : le syndicat français chasse les Anglais. Lisez la lettre de l'Anglais de Madagascar qui veut dire : « La F.-M. chasse les Français », vous n'en trouvez pas. Mais un Anglais comprendra parfaitement que le clergymen agit pour la F.-M., c'est-à-dire pour l'Angleterre, qu'il fait des progrès, que les Français sont molestés. Il fait comme le bonhomme qui donne des renseignements, il cherche à côté, avant de chercher la lettre de l'écrit.

Et les destinataires français et anglais seront aussi bien renseignés l'un que l'autre, par ces deux lettres fort différentes.

Qu'un Français lise la lettre anglaise : il commencera par être ahuri. Pourquoi cet Anglais écrit-il à sa fiancée que les pasteurs réussissent? Cela a un intérêt, je le veux bien, mais enfin l'état de sa santé, de ses affaires, des progrès de la civilisation, des progrès de l'influence anglaise, devrait le préoccuper davantage qu'une question religieuse. Et encore qu'il songe à son âme, c'est une question religieuse étroite; mais à celle de ces Malgaches! Encore une fois, il pourrait parler d'autres choses à sa fiancée.

Un Anglais, lui, n'aura tenu aucun compte du texte, songera : « La religion, oui, il l'a dans le nez, parbleu! comme nous tous, malgré nos airs de Pères Eternels et

de Séraphins. Mais si les clergymen réussissent, c'est que la F.-M. et l'influence anglaise progressent. » Et il avalera une lampée de whisky!

L'Anglais qui lira la lettre du Français, se dira : « Qu'est-ce que ces mots cachent? » Il réfléchira, soupèsera la lettre instinctivement : « Ils ne semblent rien cacher. » Encore les deux mouvements du bonhomme qui donne les renseignements.

Le Français qui lira la lettre française en aura pour une seconde, car il ne cherchera rien derrière le texte. L'Anglais qui la lira mettra cinq fois plus de temps. Il perdra son temps à chercher ce qu'il y a derrière le texte.

« Tout cela est très joli, bien que... un peu long, m'objecte l'amateur *sine qua non* de documents. Alors vous n'avez pas de documents!

— Je ne dis pas absolument cela. Je dis simplement qu'un Anglais laissera dix fois moins de documents qu'un Continental, qu'il est bien plus difficile d'en trouver. Mais, évidemment, ils sont parfois obligés de confier des choses précises à l'écriture et ces papiers peuvent se trouver. Mais, en mettant les choses au pire, en admettant que je n'aie rien, voulez-vous que je reste sans défense contre un être dont je sens partout les attaques. Alors, parce que l'on prend soin de ne pas laisser de documents, on est inattaquable, d'après vous? Ce serait vraiment trop, beaucoup trop commode.

Alors je suis un être sans défense? Je n'ai qu'à me laisser manger? Non. Ce serait trop bête. Voyez-vous un lion se laissant dévorer par un âne? La nature a fait les choses mieux que cela. Si elle n'a pas donné à l'Anglais l'instinct de ne laisser nulle part des traces de son passage, elle n'a certainement pas voulu en faire un être inattaquable, l'état de guerre étant la loi qu'elle impose le plus rigoureusement aux animaux.

Nous sommes des gens d'honneur. Vous ne voudriez pas me voir attaquer un homme qui a toujours vécu au

grand jour, auquel personne n'a rien à reprocher, briser sa réputation, le diffamer. Vous m'en voudriez et moi aussi. Cet acte me pèserait. Il est inutile que vous preniez soin de diriger ma conscience, qui est très délicate en la matière.

Mais si je viens dire que ce n'est pas 300.000 fr. que Charles Floquet a touchés, mais bien 305.000 ; si je viens affirmer que ce n'est pas 7 personnes qu'a assassinées Tropmann, mais bien 8 ; et si l'on vient me prouver que je me suis trompé, croyez-vous que j'en éprouverai une grande confusion, un profond déplaisir ? Mon Dieu ! non ! Quel résultat auront eu mes affirmations. Aurai-je attaqué leur réputation ? ils n'en ont plus. Leur aurai-je même fait le moindre tort ? Non ! Il y a des gens qui sont inattaquables, parce qu'ils placent au-dessus de toutes les accusations, et d'autres qui sont inattaquables, parce qu'ils n'ont plus de vertu que l'on puisse attaquer. Il y a des gens qui sont au-dessus, d'autres au-dessous de toutes les attaques.

Quelquefois, le soir, vous flânez dans les rues de Londres, de cette ville fantasque, shakespearienne, sinistre. Vous vous entendez héler. Vous avez peut-être perdu votre mouchoir. Vous vous détournez. Vous vous trouvez en face de quelque vieille prostituée, édentée, sentant l'alcool, sale, londonienne. Vous voulez fuir. La curiosité vous retient. Vous êtes jeune et vous voulez connaître la vie anglaise, que vous y êtes venu observer. Cette femme vous cause à tort et à travers, au milieu de la rue, pour vous y faire rester un moment. Puis devenant tout à fait menaçante, elle vous dit : « Si vous ne me donnez pas une demi-couronne, j'appelle ce policier, qui passe là-bas, et je dis que vous m'avez déflorée. » Votre cas est très mauvais ; en justice, le témoignage de cette prostituée primera le témoignage d'un honnête homme ; vous vous exécutez et vous filez rapidement.

On songe involontairement à Millevoye, lui aussi, *déflorant* Albion, à la Chambre. Comme si Albion pouvait être déflorée ! On ne peut plus attaquer l'Angle-

terre. On ne peut que répéter le cri d'alarme : « *Caveant consules* », Français, il se trame quelque chose, veillez » Mais les consuls étaient des larbins anglais qui portaient le tablier emblématique du F. . ., pour éviter de se salir dans les travaux d'homme à tout faire auxquels on les emploie. Ils se sont mis à rire.

Parfois le drapeau français passe dans les rues de Paris. Au-dessus des têtes d'hommes qui portent le drapeau, semble flotter une escorte d'âmes. Ce sont les âmes de ceux qui ont tout sacrifié pour l'honneur de la France.

Parfois, à Londres, on voit des Anglais à l'air respectable déchirer furieusement un morceau de calicot aux trois couleurs. D'autres sifflent épileptiquement. Que se passe-t-il donc ? Mais, mes bons amis, ne vous fatiguez donc pas comme cela. L'essai a quitté la ruiche, pourquoi vous acharner après ces débris de terre et de bois qui furent la maison des abeilles ? Vous allez attraper chaud ! Je ne vous comprends pas. Pensez-vous donc un seul instant que l'escorte des âmes ait franchi la Terre du Déshonneur avec le drapeau. Quand elles ont vu la direction que prenait le drapeau, elles ont préféré rester sur le Continent. Elles ne trouveraient pas à qui parler ici. Pourquoi donc, mes bons amis, lacérer du calicot comme cela, avec cet acharnement ? Je me croyais en Angleterre, serais-je à Charenton ? Regardez donc les Parisiens qui vous voient, haussent les épaules. M. Clémenceau, ne sauriez-vous déjà plus insulter ? Ce serait grave, savez-vous : serait-ce le commencement.... ?

Les Français se mettraient-ils à comprendre qu'il y a au monde deux espèces de races, deux familles ; que la lutte à mort est engagée entre ces deux familles ; qu'il faut tuer l'une, si l'on veut protéger les siens ; que, malheureusement, la famille adverse se refuse à une lutte courtoise ; que l'homme fort et loyal, est toujours dans un état d'infériorité vis-à-vis du lâche qui le cajole, l'endort et lui plonge un couteau dans le cœur ; que la lutte dans ces conditions devient im-

possible pour l'homme loyal, qu'il aura forcément le dessous; qu'il se doit cependant à son instinct de conservation; que la famille adverse n'aura à s'en prendre qu'à elle des moyens employés.

Cette famille comprend trois nations étranges, bizarres, trois nations qui semblent avoir une fraternité morale, trois nations qui semblent avoir été mises sur la terre pour molester les autres : ce sont les Anglais, les Juifs, et les Chinois.

Tous les trois sont des mercantis, sont insensibles aux sentiments d'honneur, recourent d'instinct à la ruse et répugnent à employer la force; sont débordants et envahissants, pénètrent partout, ont le même masque impénétrable, le même regard fuyant, les paupières clignotantes, sont des êtres bizarres, mystérieux. N'ayant guère d'histoire nationale. Ils vivent pour vivre. Ils sont patients, savent attendre longtemps, dissimulent leurs déconvenues qui, en se manifestant, pourraient démasquer leurs buts souterrains, cachés, mystérieux, néfastes pour les autres nations. Ils ont la cruauté basse et s'attaquent de préférence aux faibles. Ils subissent facilement tous les affronts. Ils ont des trésors de haine accumulés, dissimulés, n'éclatant que quand ils n'ont pas à craindre une répression. Ils semblent mis sur la terre pour y semer la lutte entre les autres nations, y entretenir l'état de combativité, y déclencher des guerres profitables pour eux. Ils ont bu toutes les hontes.

Les Anglais et les Chinois ont une certaine probité commerciale, qui n'est pas basée sur l'honnêteté, mais sur l'intérêt bien compris. Et encore est-il bon de voir cette probité commerciale de loin, si l'on ne veut avoir d'atroces désillusions.

Les Anglais ne sont-ils pas peut-être encore plus bas que les deux autres races? Dernièrement, à propos de Siam, ils ont voulu faire le Chinois tirer l'épée pour eux, et n'y arrivant pas, n'ont pas eu le courage de mettre en avant leur marine double de la nôtre. Quel peu de fierté cache leur morgue! s'adresser à des Chinois!

Et l'on se demande si, dans les puissances continentales, l'ambassadeur de ces nations ne devrait pas avoir un rang à part, être traité d'après des règles à part, s'il devrait même exister. Il serait temps de créer une distinction entre les diverses races, au lieu de cette confusion qui est pour nous la source de graves erreurs, d'inconvénients vitaux, confusion que l'on fait tout pour entretenir, que l'on devrait signaler comme un poison. Notre politique est enfantine. Nos politiciens, journalistes et hommes d'état, laissent les complications se produire ; puis, débordés par le travail journalier qui absorbe leurs forces, qu'occasionnent ces complications, ils négligent toujours de remonter aux sources. Ils oublient souvent que, en donnant un coup de sécateur au bon endroit, on tue un jeune arbre. Ils attendent que l'arbre soit devenu géant et se donnent des peines inouïes pour l'abattre.

Bref, les Anglais livrent peu de documents, c'est vrai. Mais d'autre part, on se dit qu'en les attaquant, on ne peut faire de tort à la réputation de gens qui ont bu toutes les ignominies, on ne peut donc mal agir, et que l'on peut faire du bien. On obéit au besoin bien instinctif de se défendre.

Du reste, je trouve que l'on abuse de ce besoin de documents.

Les tribunaux qui ne se contentent pas d'accuser, mais qui punissent même, vous envoient passer plusieurs années en prison pour des faits qui parfois ne sont pas infamants qui vous frappent même de la peine de mort, ne demandent guère de documents. Ils condamnent des gens dont les moyens de défense sont presque toujours très plausibles. On voit cela surtout, lorsqu'on suit la Correctionnelle. On se demande s'ils ne condamnent pas à la légère. Et l'on n'entend parler que bien rarement d'erreurs judiciaires.

Ce besoin de documents est un peu factice. Docu-

mentez l'histoire de Napoléon I^{er}, de Louis XIV c'est très bien; éclairez-la d'un nouveau jour en débrouillant des palimpsestes, c'est très bien. Mais ne documentez pas l'histoire de votre larbin qui a fait crever votre cheval, espérant avoir une commission sur le prix d'achat de son remplaçant. Laissez le document dans le domaine de l'histoire, mais qu'il n'envahisse pas tout.

Ce mot de larbin revient trop souvent sous ma plume, et je suis ennuyé moi-même de l'y rencontrer souvent. Mais, quand on connaît les Anglais, non pas tels qu'on les juge en France, où l'on vit trop chez soi — n'apprécie bien un peuple que chez lui — cette idée vous hante et vous obsède.

Dans leurs temples, le clergyman leur dit : « Cantique n° tant » et ils se reportent aux divers cantiques indiqués. De même, dans la vie journalière avec eux, alors qu'on ne se laisse plus arrêter par les apparences et qu'on va droit au fond, on se dit : « Manuel du Parfait Larbin, cliché n° tant : le nouveau domestique qui arrive, charmant, empressé, pieux, dévot, ayant toutes les qualités. Cliché n° tant : la femme de chambre à qui l'on vient de donner ses huit jours. »

Que l'on voie si les Russes et les Canadiens-Français qui vivent côte à côte avec l'Anglais, s'en laissent imposer. Cela ne prend guère avec eux.

L'Anglais est un phoque paraissant tout flambant sur son rocher, et qui se sent mal à l'aise sur la terre ferme, où il fait mauvaise figure près des autres animaux, où il a conscience de son infériorité, où il met tout en œuvre pour ne pas la laisser voir, par esprit de conservation. L'Anglais est un *timide*. Il se contracte, il se raidit, il exagère, pour ne pas le laisser paraître. De même que chez le blessé, où tout le sang afflue à la partie lésée, pour tâcher de le sauver, on doit abandonner au besoin les autres régions du corps; de même chez l'Anglais, tout se porte aux apparences qui sont à peu près sa seule sauvegarde.

Les Anglais n'ont pas besoin de tant de documents pour écrire dans leurs histoires que « Cambronne ren-

dit tranquillement son épée », puis « l'officier anglais pri^t Cambronne par ses aiguillettes et l'emmena prisonnier ». On songe à l'histoire classique du Marseillais qui lui aussi emmena un sodomite chez le commissaire de police. On me répondra que, lorsqu'on discute avec sa cuisinière, on n'est pas forcé de lui emprunter sa dialectique. Je l'admets bien facilement. Mais encore ne faut-il pas que la France meure d'une crise scientifique aiguë. Il est parfois dangereux de transporter les habitudes scientifiques dans la vie pratique. Il ne faut pas que le sens du document tue en vous le sens de l'Anglais, vous empêche de sentir la forte odeur du putois anglais qui ne quitte pas le champ de notre politique. Et si vous avez le nerf olfactif paresseux, que vous ne le sentiez pas en France, allez dans certaines de nos colonies, là vous le découvrirez vite et vous reviendrez à jamais de votre manie des documents. Il ne faut pas que le document tue l'instinct. Cela vous ferait cependant plaisir en l'espèce, n'est-ce pas MM. les F. ? Il est vrai que les F. font tout leur possible pour empêcher les Français qui ne sont pas des leurs, d'aller aux colonies.

Il ne faut pas aller jusqu'à dire que rien n'a été fait, avant l'apparition du Document, avant ces dernières années. Caton criant : « Delenda est Carthago » et passant aux actes, ne semblait pas atteint de cette manie. Nous en voulons aux Allemands qui nous ont pris loyalement deux provinces. Quels sentiments devrions-nous avoir vis-à-vis des Anglais qui nous ont pris déloyalement notre ancien empire colonial, et veulent encore tourner à leur profit l'ore et le sang que nous a coûtés notre nouvel empire colonial. Documentez ! documentez ! vous irez loin ! Cela vous donnera bien le sens de l'Anglais qui vous manque totalement ! Avec les documents anglais, que vous ne saurez même pas lire, vous vous laisserez prendre à la glu comme un papillon au miel. Vous êtes comme ces jeunes gens, frais émoulus des bancs du collège, qui suintent le grec, le latin, et se laissent prendre aux sourires de la

première fille de brasserie qu'ils rencontrent. Quand vous aurez respiré l'air des colonies, vous commencerez par agir et puis ensuite vous documenterez... si vous n'avez absolument rien de mieux à faire. Cet intellectualisme peu intelligent comprime absolument chez vous les lobes renfermant l'esprit d'initiative, d'entreprise, qui ont bien leur valeur aussi.

Documentez ! Et pendant ce temps-là, vous laissez prendre en France tous les postes salariés, importants, par des juifs, par des étrangers ; vous laissez également commettre tous les empiètements dans vos colonies qui sont bonnes, quoiqu'on ait tout fait pour les déprécier. Documentez, crevez de faim, et que l'Anglais, fait tout au plus pour cirer vos bottes, continue à être votre maître. Je crois que vous n'êtes pas encore remis du régime scolaire que vous avez subi pendant dix ans, par lequel on cherche à faire de vous des pédagogues ridicules, qui ne vous a même pas laissé comprendre un seul mot des chefs-d'œuvre que l'on aurait dû vous faire apprécier.

Et documenter quoi ? Que les Anglais sont les maîtres de la F. : - M. : ? Mais ils vous le disent très volontiers, — ils ont facilement le triomphe maladroit, — quitte à s'en mordre les doigts plus tard, quand ils ont vu qu'ils ont fait une boulette.

Documenter les choses anglaises, excellents F. : ! qui vous esclaffez quand Millevoye vous crie que le putois anglais est dans la Chambre ! Vous êtes fous ! Si vous ne voulez croire qu'aux horreurs anglaises que vous documenterez, les Anglais seront de grands saints. Si vous connaissiez davantage vos F. : anglais, qui vous mettent dedans carrément du reste en vous rendant quelques services pour vous amuser (système anglais), vous ne vous exposeriez pas à demander la lune, comme des bébés naïfs. Rira bien qui rira le dernier, et vos applaudissements ironiques accompagnés de haussements d'épaules contraints eussent été singulièrement appréciés en France, si la majorité de la presse n'était pas vendue.

Quant à moi, je trouve que faire certains rapprochements fâcheux sur le compte de personnes déjà suspectes, de relever les traces d'une piste, de faire ressortir le fil conducteur, est aussi intéressant que de réunir quelques documents. Croyez-vous que le Foreign Office qui est à huit heures de Paris, y conserve tant de documents compromettants? Croyez-vous que les Anglais qui voyagent si volontiers confient tant de choses au papier? L'Anglais est probablement l'homme du monde qui écrit le moins.

Les Anglais ont horreur des documents, respectons leur goût.

X

LA TRIPLICE OCCULTE

L'expression « antisémitisme » ne nous semble pas très heureusement choisie. Mais, en attendant que l'on trouve mieux, elle rallie un nombre toujours croissant de fidèles, et c'est le principal. Cette expression ne nous paraît pas très heureuse pour diverses raisons.

Elle comprend les Juifs et c'est toute justice.

Nous nous trouvons dans cette situation, en France, que, soit dans le fonctionnarisme, soit dans le commerce, les autochtones n'ont plus où se caser. Sauf dans l'armée et dans certaines fonctions, que les Juifs trouvent trop peu rémunératrices pour eux, on rencontre des étrangers partout.

Est-ce leur intelligence supérieure qui leur vaut cela? Non, c'est une solidarité instinctive, basée sur un sentiment de leur infériorité de race qui les a amenés là. Un d'eux y est entré par surprise, en se dissimulant, en se faisant très petit; il a profité d'un moment d'inattention pour faire pénétrer quelques-uns de ses compa-

triotés dans la place. Et maintenant, c'est l'éternelle histoire de la lice et de sa compagne, du cheval de Troie.

C'est le vampire profitant du sommeil de quelqu'un, pour pénétrer dans sa chambre, et sucer le sang de l'imprudent qui a laissé sa fenêtre ouverte.

Veut-on émigrer, avec esprit de retour, comme nous le faisons presque toujours? Nous allons alors dans quelque pays neuf, nous nous adressons à notre consul, qui, nous prenant pour un touriste, se montre très aimable :

« Le pays comme vous le voyez est agréable, un peu chaud; mais on s'y fait; on n'est jamais malade. La joie règne sur tous les visages.

Vous. — Et de plus, il y a, je crois, de l'argent à gagner. Je suis venu surtout dans ce but.

Le consul devenant subitement fou de rage. — Mais, monsieur, le pays est détestable ici. Il fait une chaleur accablante. La maladie règne partout. *Avec ce son particulièrement dur de voix qu'emploient les gens qui veulent faire entrer dans votre tête une idée qu'ils savent fausse, mais qui est conforme à leurs désirs.* — Monsieur, il n'y a rien à faire ici pour vous.

Vous. — Je ne viens pas absolument vous demander votre avis. J'ai déjà parcouru le pays. J'ai causé avec presque tous nos agents consulaires, qui eux ne dépendent pas aussi strictement que vous du Quai d'Orsay, qui ont leur franc-parler. Je sais au contraire positivement qu'il y a à faire ici. Je venais seulement vous demander votre appui.

Le Consul de plus en plus durement. — Je vous répète, monsieur, qu'il n'y a rien à faire pour vous ici.

Vous. — Je vous remercie de mettre si bienveillamment votre appui à ma disposition. Je vous félicite en même temps d'appartenir à cette administration qui subrepticement, à la juive, à l'anglaise, a cédé dernièrement une partie de Madagascar aux Anglais.

Et vous allez parfois trouver les consuls étrangers qui se montrent très aimables. Vous vous adressez

même parfois à l'agent britannique qui est d'une amabilité angélique, s'il ne voit pas de péril français.

C'est aussi ce qui se passe dans nos colonies, au Tonkin et à Madagascar, si vous ne savez pas donner une poignée de main maçonnique ou si vous ne venez pas avec un mot de passe.

En un mot, nous sommes enfumés dans notre terrier. On nous empêche de sortir ; cela déplairait aux Anglais qui redoutent notre concurrence et veulent avoir le champ libre. Et les commerçants ne font rien pour changer cette situation qu'ils connaissent parfaitement. Ils vont prendre le mot d'ordre dans les Loges, et ceux qui n'y vont pas, gravitent, comme des satellites, dans l'orbite de la masse qui y va. On leur dit là qu'il ne faut pas déplaire aux Anglais, que c'est mal. Et ils se plaignent de ne pas faire d'affaires. Dame ! Et l'on se plaint de ce que la natalité diminue. On ne fabrique cependant, généralement, qu'en prévision des débouchés que l'on sait devoir trouver.

Les Anglais, eux, ont un masque agréable, aimable, attirant, qui empêche de soupçonner ce qui existe en dessous. Comme chez les Anglais, chez les Juifs (ils se ressemblent sous tant de rapports), une partie de leurs énergies vitales sont employées à se faire un masque. Ils prennent avec une facilité étonnante le type de la race chez laquelle ils vivent.

Eh bien ! si, les Bretons, les Gascons, grâce à certaines facultés de race, esprit de solidarité basé sur un sentiment instinctif de faiblesse, esprit d'accaparement... etc., devenaient un danger ou même une cause d'ennui pour la patrie, on saurait très bien leur faire ce que l'on a déjà fait en 93, et envoyer quelques corps d'armée pour les mettre à la raison. Et l'on n'aurait pas tort.

Ne serait-il pas plus juste de supporter des inconvénients de cette nature de la part de nationaux que de celles de ces Juifs qui prennent notre masque, sont anti-français, et entre eux, ne se considèrent nullement comme nos compatriotes.

Comment mettre ces Juifs à la raison? A coups de fusil, comme on ferait pour les Bretons? Mais où les prendre? Il faudrait faire la guerre dans toute la France en même temps. Et ces gens, essentiellement nomades, fileraient à l'anglaise, pour l'Étranger, afin d'y laisser passer la tourmente, et de revenir quand elle serait apaisée.

Et l'on se dit qu'il n'y a peut-être qu'un moyen : leur interdire de posséder. « Les Français aiment à être ton- dus, prétend Rothschild », et les Juifs détestent cela. Quand ils seraient sous le coup d'une tonte perpétuelle, ne chercheraient-ils pas un refuge dans des pays plus hospitaliers? Qui s'en plaindrait? Une poignée de F. : qui ont un secret merveilleux, que personne ne connaît, dont personne ne se doute à l'heure qu'il est : c'est d'accaparer, au moyen de l'or anglo-juif, les sièges des Chambres, pour plier le Gaulois qui s'est relevé fièrement après 70, sous le joug anglo-juif. Ces races occultes n'ont pas le courage de paraître. La nature semble les avoir privées de tout moyen d'action, les avoir faites, sous ce rapport, de beaucoup inférieures aux autres races. Elles ont en même temps le besoin instinctif d'agir. La Nature qui ne pouvait, laisser ses créatures sans armes défensives et offensives, leur a donné la F. : M. : cette puissance de perversion qui est leur force. Et dans la joie du triomphe, ils nous passent sur la figure ce balai qui a trempé dans toutes les fanges depuis le Wilsonisme jusqu'au Panama.

On songe à certaines femmes, foncièrement malhonnêtes sous leurs apparences hypocrites, qui n'ont pu corrompre leur mari, mais qui finissent par le rendre inconscient, le poussent à commettre des vilenies qu'il eût été absolument incapable de perpétrer, s'il n'avait été circonvenu; elles trouvent moyen de plaider non coupables, quand la justice s'élève, elles réussissent à faire retomber la faute sur le mari et en sortent presque indemnes.

Que les F. : se rappellent Gabrielle Bompard, ramenant son amant à la justice, l'abandonnant, le trahis-

sant, livrant sa tête, quand il ne pouvait plus lui être d'aucune utilité. Qu'ils se disent que, eux aussi, du train dont ils y vont, ils seront vite usés et que la débâcle une fois commencée ira peut-être loin, que les anglo-juifs les lâcheront, comme on jette sur le pavé l'écorce d'une banane que l'on a sucée.

La race sémite comprend aussi les Chinois. C'est une espèce abjecte. L'homme qui n'a de dégoût pour aucune autre race, ni pour les Nègres, ni pour les Peaux-Rouges, ne peut arriver à subir leur contact. Il semble impossible de supporter leurs regards fuyants et l'on est amené à détourner la tête. Comme les Anglais, ils ont une grande uniformité de caractère ; au moins chez certains, car la Chine contient des peuplades de sangs bien différents.

Ce sont nos « voisins de campagne » au Tonkin qui serait une excellente colonie, sans ce grave inconvénient. Quelle folie d'avoir fait un crime à Jules Ferry de la conquête du Tonkin ! Comme si ses adversaires n'auraient pu trouver aisément d'autres griefs avec lesquels il était facile de le tomber.

L'on songe que là encore, les intérêts russes et les intérêts français se rapprochent.

Et de temps en temps, les Chinois, les Anglais de l'Orient, s'entendent avec la diplomatie anglaise pour organiser des incursions sur nos territoires. Nos gouvernants en sont avertis ou doivent l'être par Lanessan ; ils pourraient étouffer le serpent dans l'œuf ; mais ils ne bougent pas. Ils sont avertis plus tard par le prince d'Orléans qui a visité ces contrées, et ils font mine de ne rien entendre. Ils attendent que l'insurrection soit mûre, comme ils attendent à Madagascar que les Malgaches aient débarqué suffisamment de canons. Alors ils disent : « Les colonies coûtent cher ! » Ce n'est pas vrai, les colonies rapportent au contraire. C'est la bêtise, ou plutôt la trahison franc-maçonne qui coûte cher. Le contribuable français crache son argent. Les parents

français envoient dans l'infanterie de marine leurs fils qui meurent, non pour servir la France, non pour lui acquérir de nouveaux territoires, que l'on donnera en sous-mains aux Anglais, mais pour dégoûter la France, rivale coloniale de l'Angleterre, des entreprises coloniales, où elle ne peut que gagner. Et l'on parle du Panama! Voilà ce que couvre le tablier blanc des F. . . ! Voilà sur quoi la presse maçonne, payée par l'Angleterre, se garde d'attirer l'attention publique.

Cet argent et ce sang versés ne le sont pas *pour* la France, mais *contre* la France! Ne confondons pas. Il ne s'agit pas d'acquérir des colonies, mais au contraire d'en *perdre*, avec *l'assentiment de l'opinion publique*. Il s'agit d'obtenir cet assentiment et seulement de cela.

L'antisémitisme ne saurait s'appliquer aux Japonais. Ces insulaires asiatiques semblent être l'antidote de nos insulaires européens, qu'ils n'aiment guère.

Je voyais dernièrement, dans un récit de voyage anglais, que, au moment de l'arrivée des Européens au Japon, « les Japonais croyaient tout ce qu'on leur disait et tous ceux qui leur parlaient ». Pauvres Japonais! Ils ont dû en voir de raides. On se demande aussi si l'intrusion des habitudes européennes dans leur politique, a été un bienfait. Et l'on voit ces visages japonais, qui débordent parfois d'une gaieté si franche, s'absorber dans Schopenhauer qu'ils dévorent, dont ils font une épouvantable consommation. On ne tient pas assez compte, dans les reproches parfois aigres qu'on leur adresse, de cette situation bizarre où les amènent d'une part le goût qu'ils manifestent si franchement, si ouvertement pour les choses européennes, et les inconvénients qui en résultent pour eux.

Quant aux mousmés, elles sont d'une suprême ingénuité. Les dames à ceinture dorée arrivent parfois à pouvoir mentir et à plumer très convenablement les pigeons qui s'approchent trop près. Mais c'est là un don acquis; ce n'est pas plus un don naturel que, chez

les jeunes filles européennes, de danser sur la corde. Leur regard a encore souvent plus de franchise que celui des hommes. Et quand elles causent, elles le font portes et fenêtres ouvertes. Elles ont un amour de la vérité parfois enfantin, mais qui est consolant et fortifiant.

Les Japonais appellent le Chinois le « Juif oriental. » De même que tous les bibelots rares qui sont chez le baron de Rotschild, sont à vendre, affirme-t-on, si on veut lui permettre de réaliser un gain; de même les Chinois ne refusent jamais un marché, s'ils y voient un profit, si mince qu'il soit.

Certaines races indo-chinoises ne sont pas sans affinités avec les sémites, sans toutefois avoir les défauts que l'on est convenu de reprocher à cette race. Les Magyars ou Hongrois aussi sont de race jaune, prétend-on, sans pour cela mériter d'être classés parmi les sémites que l'instinct de la conservation nous force à combattre.

On a donc le plus grand tort de ne pas étendre l'antisémitisme aux Anglais et aux Chinois.

C'est cette Triplice occulte qui est bien plus redoutable que la véritable Triplice, dans laquelle l'Angleterre, fidèle à ses habitudes de diriger sans mettre les mains à la pâte, refuse d'entrer. C'est la première qui a fait naître la seconde pour détourner l'attention, afin de « diviser pour régner ». Cessons de nous laisser jouer par cette triplice occulte, composée de races inférieures, mais d'une lâcheté plus dangereuse que la plus impétueuse bravoure.

Finissons ce chapitre, pour ne pas le prolonger indéfiniment, en parlant des mangeurs de prêtres, frères en loges maçonniques et excellents amis des Pères Eternels et Séraphins que l'on voit psalmodier, avec des airs d'extase, dans les temples d'Outre-Manche. Depuis le temps qu'on mange du prêtre l'ensemble de livres consommées doit représenter un total respecta-

ble. Il est vrai que ce n'est pas celui qui en mange, qui paye. On passe cela par le compte : « Colonies : campagnes de Madagascar, Dahomey, Tonkin, expéditions l'atters, Crampel... etc. » Nous demandons qu'il soit ouvert un compte spécial dans le budget, intitulé : « Râtelier des F...F... ». Ce sera plus franc, cela sentira moins le torchon ou le tablier maçonnerique. On verra plus exactement ce que les colonies nous coûtent.

Ajoutons que pour ce qui est de la « question d'Orient », dont nous assomment les feuilles maçonneriques, « Je l'ai dans l'œil », comme dit le Marseillais. Si l'ordre maçonnerique, renouvelé ou non des Templiers, n'est pas capable de nous protéger contre cela, on ne voit pas à quoi il sert. Il faut l'abattre comme un vieux tronc inutile qui ne produit plus que de mauvais fruits : Floquet, Yves Guyot, Develle, Ribot... etc. Mais ce que nous voyons bien plus clairement, très nettement, c'est la question du Nord, la question Anglaise. Il ne faut pas trop chercher à nous donner le change et à nous faire prendre l'une pour l'autre.

Cette question d'Orient est renouvelée de celles des Druses et des Maronites, pour lesquelles nous avons fait la guerre de Crimée.

Et c'est en Angleterre que nos familles royales dépossédées, dépossédées par l'Angleterre qui voyait d'un mauvais œil une union étroite du trône et de l'autel, qui voulait l'anticléricalisme en France, — vont chercher un refuge ! Quel aveuglement !

Ne devrait-il pas nous être au moins permis d'attaquer la reine d'Angleterre et Dufferin. Ce ne sont plus des souverains ou des ambassadeurs étrangers puisque nous sommes devenus un pays de protectorat, dont Sa gracieuse Majesté est la reine et dont Dufferin est le Lord gouverneur. Nous chanterons bientôt le *God save*, tête découverte, comme certain principal d'un collège de province, qui faisait donner une aubade devant un cercle anglais en l'honneur du mariage du duc d'York et des événements du Siam. La Franc-Maçonnerie est la béquille indispensable grâce à laquelle le colosse aux

pieds d'argile se tient debout. C'est la béquille de la corruption. Comme les Juifs, les Anglais ces êtres déséquilibrés, ne vivent que *pour* l'or et *par* l'or. Ils sont très faibles ; leur seule habileté consiste à jeter des bûches dans les jambes de leurs concurrents, pour les empêcher d'avancer.

Notre époque est la contre-partie de la guerre de Cent Ans. Mais dans la guerre de Cent Ans, les Anglais étaient en corps et en âme, et cela ne leur a guère réussi. Maintenant, ils ne sont qu'en âme ; il y a une âme anglaise sous chaque tablier de franc-maçon, et ce sont ces larbins qui tiennent les destinées de la France entre leurs mains.

XI

DOLLY AU BAIN ET M. BÉRENGER

La tête de madame Donaldson émerge des herbes qui bordent la plage. La *respectability* accumulée de cette dame, capitalisée pendant des années, se traduit par une rigidité de cou, qui fait malgré soi penser aux gallinacés. Son regard, fort peu intelligent et morne, perdu dans le vague, rend la ressemblance encore plus saisissante.

M. Bérenger, que l'on considère à tort ou à raison, comme la Pudeur-Réclame, se trouve à passer et vient présenter ses hommages à madame Donaldson.

Nous ne connaissons pas dans ses détails l'histoire du bal des Quatre z'Arts. Mais tout en trouvant que la police eût bien fait d'intervenir, surtout préventivement, nous estimons qu'il y avait d'autres moyens d'action plus efficaces pour M. Bérenger, que de porter la chose devant le sénat. Cela lui eût peut-être fait moins de réclame, mais nous ne tenons pas à voir la *bande à Calvin* importer chez nous les mœurs délatrices des pharisiens d'Outre-Manche. Que chaque pays conserve sa flore spéciale. Disons, en passant, que

M. Béranger ferait mieux de s'occuper des agissements hypocrites de ses coreligionnaires anglais et français à Madagascar. Quand il envoie une note au procureur au sujet du bal des Quatre z'Arts, qu'il s'arrange au moins de façon à ce que cela ne passe pas par la chambre présidée par Toutée, qui est un peu de la partie.

Madame D. « Je ne viens pas généralement accompagner ma fille Dolly aux bains, car cela ne m'intéresse pas. Je sais que Dolly est bonne nageuse et qu'elle est prudente » *Appelant* : « Dolly ! Dolly ! » (*Prononcez Dô-ô-ôlly, l'o du milieu accentué, et les deux autres ayant de ces intonations anglaises, cristallines, envolées, pures comme les carillons anglais du dimanche*).

Dolly, se préparant à aller au bain, vient de quitter son dernier vêtement et n'a même pas les guirlandes de feuilles qui cachaient notre mère Eve. A l'appel de sa mère, elle se lève et aperçoit subitement M. Béranger.

Madame Donaldson dit d'un air détaché : « Aoh ! indeed ! » Elle se rend vaguement compte qu'il y a quelque chose d'anormal dans cette situation, sans trop saisir exactement quoi.

M. Béranger s'avance vers Dolly, se disant qu'il y a là un ministère à remplir et qu'il n'y peut faillir. Le devoir avant tout. Pour la morale, que ne fait-on pas ?

Dolly pousse des cris plus joyeux qu'épeurés ; puis s'allonge par terre et se jette des poignées de sable sur le corps. Puis, estimant que ces quelques grains de sable ne sont pas suffisants, pour voiler ses charmes de jeune blonde anglaise, elle se retourne, ne laissant voir que le dos. Une idée géniale lui vient ; les situations désespérées font quelquefois naître ces idées. Elle saisit avec empressement le dernier roman qu'elle est en train de lire, qui contient au moins un meurtre par page, veut se l'appliquer en guise de feuille de vigne. Elle se le met sur les reins, tout en regardant en face M. Béranger, d'un regard interrogateur, pour voir s'il est satisfait. M. Béranger paraît plutôt courroucé. Elle se l'applique alors sur les genoux.

M. Bérenger paraît trouver cela insuffisant. Elle fait alors un bond, enfle son pantalon de bains puis son veston. M. Bérenger semble enfin se trouver mieux.

Ce n'est pas que les Anglaises, celles du moins qui sont honnêtes, soient impudiques, de parti pris : il leur manque simplement le sens de la pudeur. En agissant ainsi, elles obéissent à l'un de ces instincts sans raison d'être que l'on trouve dans la nature, chez le cheval par exemple, qui gratte la terre avec son sabot. Pourquoi le fait-il ? Parce qu'il est originaire du plateau central d'Asie, où il y a continuellement de la neige, où il est obligé de gratter le sol avec son pied pour trouver sa nourriture. C'est un héritage affaibli du Celte, du Normand. etc., perdus dans l'Anglais. En réalité la pudeur est une de ces facultés directrices qui manquent à l'Anglaise, comme tant d'autres, et que l'on essaye de remplacer par la *respectability*.

B. « Voyons, Dolly, recommençons cette opération. Permettez-moi de vous donner quelques conseils. Rhabillez-vous dans votre costume de ville et, en prenant votre costume de bain, je vous en supplie, ne me faites pas rougir de nouveau. »

Dolly regarde M. Bérenger bien en face avec ses beaux yeux bleus, avec un regard que l'on serait porté à croire franc, et, en fille, obéissante, soumise, prend son costume de ville. Puis elle se déshabille de nouveau, commençant par tirer son veston, puis reparait le buste nu. Elle jette de nouveau un regard interrogateur sur M. Bérenger, quêtant ses approbations. Madame Donaldson qui domine la scène, la contemple de son œil de gallinacé, ne voit rien à reprendre au point de vue de la *respectability*. Mais M. Bérenger pâlit.

B. « Voyons, Dolly, vous me faites de la peine. Re commençons cela ! »

Dolly, avec cette patience qui est un des plus beaux, et presque le seul attribut de sa race, se rhabilie, puis se déshabille de nouveau. Cette fois, elle commence par le bas, la scène inverse se produit. M. Bérenger reste atterré.

B. « Voyons, Dolly, laissez-moi vous montrer comment l'on fait. De mon temps, il n'y avait pas plus de cabines de bains qu'il n'y en a aujourd'hui sur cette plage écartée. Les dames faisaient ainsi. »

M. Béranger prend une couverture de voyage, disparaît rapidement dessous et fait des mouvements, comme s'il se déshabillait.

Dolly a compris, saisit la couverture, et opère, cette fois, sans encombre. Puis elle va prendre son bain, nageant correctement, regardant M. Béranger qui l'a suivie jusqu'à l'onde, comme un toutou en train de se baigner qui regarde son maître. M. Béranger s'éponge, tant d'émotions l'ont surmené.

Dolly revient en disant que l'eau était très bonne. Les Anglais ont l'âme si charitable qu'ils se permettent difficilement de dire que l'eau est mauvaise ou que le temps est vilain. Elle fait sauter ses vêtements, puis, dans la plus parfaite nudité, les étale sur un rocher voisin pour qu'ils sèchent, s'étale à côté pour sécher sa peau et éviter ainsi les rhumatismes et les douleurs, si pénibles dans l'âge avancé. Madame Donaldson qui employait la même méthode, en est complètement exempte.

M. Béranger, un moment distrait de ses fonctions, se retourne subitement. Il devient vert. Tant d'efforts ont été inutiles !

B. « Mais, ma chère Dolly, en sortant de l'eau, il faut faire comme en y entrant, prendre les mêmes précautions. Voici la couverture. »

Il y a encore là une faculté directrice qui manque aux Anglais, et que toute la *respectability* du monde n'arrivera pas à remplacer. A côté de la civilisation, l'état primitif. C'est Shakespearien. Et, quand nous disons l'état primitif, nous sommes incomplets, parce que généralement on peut progresser, et que les Anglaises en la matière imiteront plus ou moins adroitement, ne feront qu'une copie servile et maladroite.

C'est l'orang-outang se construisant une maison que l'on croirait faite par des humains et se couchant à côté.

C'est comme l'arrêté légendaire du maire de Falaise : Art. 1. Les habitants de Falaise ne devront sortir qu'avec une lanterne. — Art. 2. Cette lanterne devra contenir une chandelle. — Art. 3. La chandelle devra être allumée.

La police anglaise devrait écrire sur ses pancartes : Art. 1. Les dames sont priées de se baigner en costumes. — Art. 2. Avant le bain, elles ne devront pas quitter leur vêtement de ville avant d'avoir revêtu leur costume. — Art. 3. Après le bain, elles ne devront pas quitter leur costume avant d'avoir revêtu leur vêtement de ville.

C'est l'imitation simiesque et inintelligente du continent. Maintenant que les Anglais ont des cabines de bains sur presque toutes les plages, Dolly est souvent obligée, pour aller à l'eau, de traverser des groupes d'hommes nus, s'essuyant avec leur serviette-éponge, posant les Apollons du Belvédère. Et les fillettes de 12 ans et plus, folâtres toutes nues, sous l'œil paternel des policemen. Un peu plus loin, hors des limites, les femmes mûres, en font autant, mais ceci devient plus rare. « Nous nous civilisons, disent tristement les Anglais. » Il serait plus juste de dire : « Nous copions la civilisation sans la comprendre ».

XII

LA FRANC MAÇONNERIE INDISPENSABLE A L'ANGLETERRE

Nous avons dit en parlant de la Franc-Maçonnerie que le dicton « *Is fecit cui prodest* » ne signifie rien, qu'il faut le transformer en « *Is fecit cui.... necessarium est* » Nous n'avons pas la prétention de creuser la question à fond. Nous laissons à des gens plus profonds que nous, plus au courant des faits que nous le soin de formuler un jugement.

Mais nous nous plaçons, sans plus de façon, au dessus des chéquards, sub-chéquards et amis des chéquards de la Chambre, qui, lorsqu'ils sont pris la main dans le sac, conformément aux habitudes traditionnelles des *Chevaliers du Torchon*, aiment mieux passer pour des gens idiots que pour des gens coupables. Laissons-leur le premier titre qu'ils réclament et n'insistons pas aujourd'hui. Posons-nous la question : « Qu'arriverait-il si la France déclarait la guerre à l'Angleterre ? »

Il arriverait ceci. C'est que la lutte commencerait par une action navale, avec des aléas plus considéra-

bles que les luttes terrestres, quand Méphistophélès-Bazaine ne se met pas de la partie. L'Angleterre, ayant une supériorité de nombre — elle prétend qu'elle n'était jamais prête au début des guerres navales, que, de là, proviennent ses revers. Admettons! — il serait probable que la lutte traînerait en longueur comme les opérations de Fabius Cunctator de défunte mémoire. Il arriverait alors que toutes les nations qui font du commerce avec l'Angleterre, se trouveraient lésées; qu'il y aurait des tiraillements, des plaintes diplomatiques; il se trouverait que les Chevaliers du Torchon Allemands, Italiens soudoyés par l'or anglais, se joindraient aux commerçants lésés; que nous serions obligés, même tenant la corde, d'abandonner la partie et de transiger, peut-être, à n'importe quel prix.

Admettons, au contraire, que l'Angleterre nous déclare la guerre. C'est le refrain d'une vieille chanson bretonne : « M.... pour le Roi d'Angleterre qui nous a déclaré la guerre ».

Ces mêmes puissances étrangères viendraient nous dire : « Cette guerre nous ennuie ». Nous répondrions : « Et nous donc! Mais que voulez-vous? nécessité fait loi. Imposez la paix. Nous ne disons pas que nous ne tiendrons pas la dragée haute, — très haute — excessivement haute. A part cela, nous sommes disposés à toutes les concessions et à bien d'autres encore. »

Serions-nous affamés par une guerre contre l'Angleterre?

L'Espagne qui a Gibraltar dans le... dos, peut recevoir nos denrées et transporter les nôtres. Un tarif douanier faciliterait la chose! L'Espagne est une nation loyale, noble, qui a deux dents contre nous. La première est que nous sommes républicains, comme si nous ne comptions pas autant de royalistes qu'elle! — Que l'Espagne se dise bien une chose, c'est que si la Franc-Maçonnerie ne s'en est pas prise à la royauté chez elle, c'est-à-dire à l'autel, c'est parce qu'elle n'a pas

de colonies que guigne l'Angleterre. Nous avons expliqué cela plus haut. — La seconde est que les F. :. espagnols, comme tous les F. :. du monde, sont des miroirs dont les feux convergent vers la France et vers la Russie, qui se permettent d'avoir des visées coloniales.

Les Italiens pourraient aussi trouver des bénéfices à l'affaire; ce serait plus profitable que de se transformer en guignols inconscients conduits par des chevaliers du Torchon italien. L'Allemagne, montée contre nous par ses journaux F. :. payés par l'Angleterre, comme ceux qui chez nous ont été dénoncés, entrerait peut-être dans la même voie. La Belgique aussi.

A ses moments perdus, la marine française irait faire des prises, qui viendraient augmenter l'indemnité accordée aux compagnies de navigation lésées. Elle irait de temps en temps se mettre sur quelque voie de paquebot, dont la compagnie serait obligée de payer des frais énormes, d'assurances et se trouverait donc paralysée. L'Angleterre serait prise par son commerce, ce qui ne lui sourirait guère, par son ventre, ce qui lui irait encore moins.

Supposons que nous ayons à la tête du gouvernement un Cambronne qui voyageait avec peu de documents dans ses poches, mais avait un sens profond de l'Anglais. Il n'aurait certainement pas parlé à un parlementaire continental comme il parla au parlementaire anglais. Peut-être était-il supérieur à ces chéquards, qui veulent faire les pédants, se posent en élèves de l'école des Chartres, veulent des documents là où ils savent qu'il est presque impossible d'en trouver, qui ont leurs mouchoirs saturés de l'essence « Putois Anglais » et veulent avoir l'air de ne pas le sentir dans le champ de notre politique.

Cela deviendrait embarrassant pour Albion qui serait obligée d'en passer *par où l'on voudrait*. Heureusement pour elle, elle a la Franc-Maçonnerie qui ferait des siennes sur le Continent; où depuis 70 elle a su mettre mal ensemble l'Allemagne et la France; elle les lancera l'une contre l'autre, quand elle voudra.

Le gouvernant qui pourrait mépriser les F., serait à même de provoquer Albion, d'user et d'abuser de la situation, et de dire aux nations continentales : « Nous ne désirons pas la guerre. Si Albion la veut, tant pis pour elle. » Et l'on dira que la Franc-Maçonnerie n'est, pas non seulement utile, mais encore nécessaire à Albion ? *Is fecit cui... necessarium est.*

L'histoire du blocus continental nous a du reste toujours paru peu claire. Nous voyons bien qu'on a voulu l'expliquer, comme la guerre de Crimée, mais ces explications nous rappellent trop celles du valet qui a cassé un vase de Sèvres et dit : « C'est le marbre de la cheminée ; je tenais le vase à la main ; il s'est brisé tout seul. »

Supposons la conversation suivante entre le Président de la République française et le lord ambassadeur d'Angleterre, ramené à n'être plus le gouverneur qu'il a convenu à Sa Gracieuse Majesté, la Reine Victoria d'imposer à la France, ramené au simple titre d'ambassadeur, et même d'ambassadeur d'une nation méprisée, ou plutôt du syndicat commercial *John Bull, Pat, Sandy and Co, limited* :

Amb. — Votre gouverneur de Madagascar a chassé nos clergymen, sous prétexte qu'ils soulevaient le pays.

Prés. — Il a parfaitement fait. Cela nous fera des économies de sang et d'argent.

Amb. — Votre gouverneur d'Algérie a fait la même chose ; il a chassé nos pieuses missionnaires.

Prés. — Le Nord-Ouest africain sera plus paisible. Cela nous fera des économies de sang et d'argent.

Amb. — Je ne trouve pas non plus que vous ayez le droit de mettre à la raison les Siamois que nous nous étions donné la peine de soulever contre vous.

Prés. — M. le Représentant de la Maison John Bull, veuillez me f... la paix.

Et, alors, le représentant de cette race prenant cette tête amusante que font tous ses congénères devant un monsieur qui est résolu à ne pas se laisser monter le coup, se dirait : « Nous serions très embarrassés si

on nous déclarait la guerre. Mais nous serions dans un bien plus mauvais cas, s'il fallait la déclarer nous-mêmes. » Et, avec l'air doux, pieux, noble, aimable, qu'ils ont dans ces circonstances il ajouterait :

« Monsieur le Président, j'ai justement sur moi du tabac anglais. Je serais très content de vous en offrir. »

Voilà comment les choses se passeraient, s'il n'y avait pas la Franc-Maçonnerie.

On est trop porté à exagérer la valeur de la diplomatie anglaise. Avec cette armée de F. : qui obéissent au doigt et à l'œil, à la Franc-Maçonnerie ; qui n'ignorent pas qu'ils se trouveraient dans un très mauvais cas, si l'on se doutait qu'ils appartiennent à cette congrégation non autorisée, qu'ils seraient peut-être écharpés par le peuple, certainement mis au ban de la société ; qui sont atteints de cette timidité juive et anglaise ; qui se sentent, comme les criminels, toujours prêts à être découverts, auxquels leur faiblesse donne un profond instinct de solidarité et de discipline. Il ne reste plus grand'chose à faire pour la diplomatie anglaise, tout se faisant comme par enchantement.

XIII

TOUJOURS LA FRANC-MAÇONNERIE

Que sont-ce ces nihilistes russes? Les âmes fières sont parfois représentées comme ennemies de tout joug. Il ne faudrait cependant pas croire que, avant le 21 janvier 1793, il n'y ait pas eu d'âmes fières en France et que la réelle grandeur d'âme date de la Chambre chéquarde réélue l'année dernière, et qui sent si fort le torchon maçonnique.

Ne jouons pas aux naïfs et admettons carrément que l'on fait de la politique non avec des sentiments, mais avec des intérêts. Les sentimentaux en politique sont rares. Peu se lancent par simple esprit de devoir dans cette carrière, démoralisante entre toutes, qui est un si merveilleux bouillon de culture pour le bacille anglais.

Et disons-nous que si les âmes idéales veulent voir de la noblesse de sentiment dans la pensée qui anime le nihilisme, elles sont vite défrisées quand elles se rendent compte des moyens employés. C'est l'étiquette splendide, loyale, généreuse. Cachons le mode d'action bas, honteux. Ce sont toujours les contrastes de Sha-

kespeare. Cela sent l'Anglais. C'est Ribot, splendide d'indignation honnête, accusant l'ambassadeur de Russie. C'est Ribot, ne voulant pas laisser voir à quels mobiles il a obéi, préférant laisser croire à un acte bête qu'à un acte malhonnête. C'est Ribot faisant comme ces chiens qui vomissent dans un salon et avalent leur vomissure pour ne pas se faire fouetter. Cela sent l'Anglais, la Loge. On voit trop le fil blanc.

Et l'on songe que l'Anglais, cet être simple, qui se vend constamment comme tous les hypocrites, n'a que ce mot à la bouche : « Comment les gentils Français, qui comprennent au moins la liberté, pas si bien que les Anglais assurément, mais qui la comprennent mieux que tous les autres peuples continentaux, — comment les Français peuvent-ils songer à s'allier à ces brutes de Russes qui n'ont jamais vu le soleil de la liberté ? Un Anglais vaut deux Français, six Russes. » Et il rage, comme le Juif qui voit le titre de la *Libre Parole*. Et il en est obsédé. Et il en parle mille fois par jour, sous toutes les formes, à toutes les sauces ! Il vous assomme avec le Russe.

Voyez-vous cette société occulte, qui se rencontre par enchantement (c'est merveilleux !) avec l'Anglais et avec Ribot. Et l'on se dit que si le Czar était enfin tué, il y aurait un moment de stupeur en Europe, on tâcherait de pêcher en eau trouble, on tâcherait d'allumer la guerre continentale, tout en n'y participant pas — pas si bête ! — et l'on en profiterait. Les missionnaires anglais allumeraient la guerre chez les Kabyles, chez les Malgaches... etc. Et les Communards réparaitraient, en épargnant encore les immeubles de Rothschild. Excellents Pères Eternels ! Séraphins aux airs doux ! que vous êtes honnêtes ! Ladies indignez-vous, quand un monsieur se permet de sourire le dimanche !

Le Russe, cet être qui ose regarder l'Anglais en face en Asie, d'un air même légèrement narquois, mérite bien d'être puni de son impudence.

La F. . M. . s'en prend moins aux Allemands que l'Angleterre ne rencontre devant elle, aux colonies,

qu'à l'état d'individus isolés. Elle se contente de les tenir sous les armes, ces paisibles Allemands qui aimeraient tant la paix, qui se disent avec raison qu'ils n'ont guère qu'à perdre à une nouvelle guerre franco-allemande. Les Anglais savent qu'ils ne résisteraient pas, malgré leur avance considérable, à une concurrence à armes égales. Que les Allemands se préparent à se faire ouvrir les entrailles par les boulets français. Et, quand ils perdront leur sang, crèveront de soif, s'efforceront de se traîner près de quelque rigole rougie du sang des chevaux et des hommes, chercheront à s'achever pour éviter des douleurs intolérables, qu'ils songent pour se consoler, au soldat-gentleman anglais, qui n'existe que pour la parade. Qu'ils sachent au moins dire gracieusement, en se tournant vers le Nord : « *Ave, Cæsar, morituri te salutant.* » C'est bien le moins qu'ils sachent pour qui ils meurent, ces gens ! C'est pour la *John Bull, Pat, Sandy and Co, limited*. C'est pour la « bedide gommerce » de John Bull, cet être inférieur, qui, à défaut de fierté, de dignité, a une morgue qui s'effondre parfois d'une façon assez piteuse.

Après les guerres religieuses et les guerres de succession des derniers siècles, viennent les guerres commerciales dans l'intérêt d'Albion, mais pas dans le nôtre.

La dernière guerre franco-allemande, rappelle un peu trop le duel de Faust et Valentin. Celui-ci voulait venger l'honneur de sa sœur, Faust ne pouvait reculer. On croyait que le duel allait être loyal. Pas du tout. Méphistophélès frappe Valentin de son épée, Méphistophélès, c'est Albion, c'est Bazaine, l'éternel traître dans notre histoire de France¹, le successeur de l'évêque Cauchon, d'Etienne Marcel, de Voltaire, le

1. Le traître auquel on a prêté dans la presse franc-maçonne des idées de Restauration, (où a-t-on été les prendre ?) qui n'a pas voulu dire son secret de F.°, que l'on a fait évader, comme plus tard Lesseps que l'on a protégé, dorloté, comme plus tard on dorlotera Floquet qui aura rendu des services aux Loges.

précurseur de....., si nous n'y prenons garde. L'histoire se renouvelle un peu trop en France ! Il est vrai que les pédants qui font les programmes universitaires, les font si intelligemment ! On insiste fort peu aux examens sur ces questions cependant intéressantes ; on préfère infliger une année de plus de prison aux potaches qui ont fait une faute dans un discours latin de trois pages.

Et en Italie, que se passe-t-il ? Quels sont les intérêts qui poussent les Italiens contre nous ? sont-ce des intérêts nationaux ou les intérêts privés de bonnes gens qui se sont élevés et vivent par les Loges ? Cette haine est-elle factice ou réelle ? Dans ces récents événements d'Aigues-Mortes que s'est-il passé exactement ? On n'en sait encore trop rien. Ce qui est acquis, c'est que les F. . (c'est par bêtise, n'est-ce pas ? toujours par bêtise ? pas par méchanceté) ont laissé envahir la France par des étrangers ; que ce qui devait arriver, est arrivé, arrivera de nouveau, si l'on ne se met à suivre une politique inverse. La F. .-M. . aurait-elle voulu aussi raviver les sentiments de haine qui mollissent parfois dans la Triple Alliance ? Aurait-elle eu recours à des meneurs et aurait-elle fait un de ces coups si faciles à exécuter ? Cela semblerait aussi indiqué. Est-ce là l'effet des menaces anglaises au sujet de Siam ?

Non ! il commence à être temps que nous cessions en Europe de faire comme les Japonaises, qui ont le défaut, de leur qualité, la franchise : une excessive crédulité.

Voyons clair ! Ayons notre volonté propre, non une volonté d'hypnotisés que nous sommes ! Que la nation se sépare nettement des F. . qu'elle a mis à sa tête. Qu'elle se mette à contrôler ce que lui disent les journaux vendus à l'Angleterre.

Et méfions-nous surtout des faux anglophobes, de ceux qui attaquent l'Angleterre, comme les F. . qui veulent s'occuper de nos colonies... peut-être les débayer pour l'accaparement britannique.

Quand enfin sera-t-il donné aux Anglais de voir ce

spectacle si désiré: le czar écharpé, un moment de stupeur dans l'Europe, des déclarations de guerre à la suite de ces coups de théâtre que l'on appelle incidents de frontière, le Continent en sang, la France, la rivale coloniale de l'Angleterre trahie par un nouveau Bazaine, nos colonies se soulevant comme l'Algérie en 71 (tout naturellement, n'est-ce pas? Encore ces phénomènes de génération spontanée!), les intermissionnistes et collectivistes entrant en scène, les nations haletantes, épuisées, l'Angleterre s'emparant de nos colonies que nos F. ., ces chevaliers du torchon leur ont décrassées, nettoyées...?

C'est ce qu'on appelle la question d'Orient, chère aux feuilles maçonniques, qui espèrent empêcher l'attention de se reporter vers la question anglaise, la seule, la vraie!

Et si tout cela déraillait. Et si les nations continentales se révoltaient, dans un moment de colère que l'on sent grossir, unies par le péril commun, comprenant enfin de quoi il en retourne, se disant enfin non pas « Cherchons la femme », mais « Cherchons l'Angleterre » se précipitaient sur elle, en disant : « Tiens! Mais voilà certaines colonies qui sont en fort bon état, prêtes à prendre; il y a des docks splendides, des ports magnifiques. Il y a aussi des maisons confortables : cela résout la question des habitations à bon marché. Le peuple se lotit dedans et oublie les questions socialistes. On se partage les dépouilles d'Albion : l'Espagne reprend Gibraltar... etc. La paix que, seule elle trouble en Europe, renaît. De temps en temps, on entend quelques coups de fusils, qui avaient été fabriqués pour servir à des hécatombes sur le Continent, partant contre les groupes anglais qui n'obéiraient pas avec assez de rapidité, aux injonctions qu'on leur adresse. L'Anglais qui n'a pas encore été persécuté, l'est; il s'appauvrit, perd la puissance de l'or, ne corrompt plus. C'est le valet insolent, baissant honteusement la tête. C'est le ballon dégonflé gisant piteusement sur le sol.

Nous en voulons beaucoup à un nègre qui abat d'un coup de matraque un nègrillon et le mange. Nous ne songeons pas que, dans ces pays, l'on n'est pas tous jours sûr d'avoir à manger le lendemain, qu'on a parfois faim, que l'on est éloigné des Halles centrales, qu'un nègrillon, n'a pas la même valeur morale qu'un blanc, qu'un nègre n'a pas forcément le sens moral très développé.

Mais, nous n'en voulons nullement à un ministre auquel tout le monde va dire : « On débarque tous les jours de la poudre et des canons à Madagascar », — auquel le prince d'Orléans va dire : « Les Siamois s'agitent, » — auquel le P. Dorgère (un « calotin » qu'on trouve là où le F. : commerçant n'ose pas mettre les pieds) va dire : « Les Dahoméens s'agitent. Prenez-vous-y à temps, » — et qui répond : « Chut ! Chut ! Mes bons amis, je le sais aussi bien que vous. Mais vous comprenez, si j'envoyais des soldats maintenant, il n'y en aurait pas un de tué : attendons que l'abcès soit mûr. Alors il y aura des chances d'avoir plusieurs milliers de soldats de l'infanterie de marine tués. Cela fera du bruit. Cela dégoûtera des colonies ! Et puis on dira que cela coûte cher... L'Angleterre n'aura qu'à venir faire sa cueillette habituelle. Cela amuse ces gens de se faire casser la figure pour l'honneur du drapeau, et l'Angleterre sera enchantée. Tout le monde sera content. »

L'histoire de France est réellement merveilleuse. Toujours le traître qui arrive à point, comme par enchantement, pour servir les intérêts anglais. C'est comme au Châtelet. Il ne faut pas croire qu'il y ait des machinistes dans le sous-sol, en haut, à droite, à gauche. Non, ces phénomènes se produisent tout seuls.

Et l'on songe à cette institution de la F. : M. : , où l'on embrigade le plus de gens possible, où on les met en observation, où on fait une sélection à bon escient ; où l'on élève les traîtres aux premiers rangs. Je comprends qu'un Français se cache d'être F. : . Qu'ils sont beaux ces Anglais jugeant sacrilège de sourire le dimanche !

Wilson est un petit garçon au milieu des chéquards, sub-chéquards et amis des chéquards qui peuplent la Chambre. Ces derniers même seraient oubliés auprès de nos *Coloniards*, s'ils ne se confondaient souvent sous le même torchon.

Le paysan fera une tête, quand il saura à quoi l'on destine son *gars*, qu'il donne de bon cœur pour la défense du domaine national.

Qu'ont les honnêtes gens à opposer à ces crapules embrigadées, disciplinées? Mon Dieu! aux opportunistes de Gauche, nous avons à opposer les opportunistes de Droite, et même d'Extrême-Droite.

Je puis prendre pour type la maire d'une commune que je connais. Il appartient à l'Extrême-Droite. Il est d'une des premières familles du département. Sa commune passe pour la plus mal entretenue de beaucoup, entre les plus mal entretenues du pays. Ses chemins en particulier sont légendaires. Sait-on ce qu'il a mis dans sa proclamation de foi, pour solliciter à nouveau les suffrages de ses électeurs? « Comme j'ai bien entretenu vos chemins, tout de même! »

On sait que d'ordinaire les parents n'envoient pas des sommes folles à leurs enfants, quand ils sont étudiants. On sait de plus, que les jeunes gens économisent sur ce qu'ont donné les parents pour le restaurant, afin de pouvoir un peu courir le monde, acquérir une expérience personnelle qu'ils n'ont pu obtenir entre les quatre murs des prisons dont les garde-chiourmes s'appellent les pions; afin de pouvoir faire bonne figure, quand les circonstances les mettent, au café, en face de gens par lesquels ils ne veulent pas être entretenus. On sait, en un mot que, bien que bourgeois et fils de bourgeois, ils ne vont pas toujours dans les restaurants de premiers choix. On vient se retaper l'estomac dans la famille pendant les vacances. On sait que, dans ces restaurants, la nourriture laisse souvent à désirer, que l'on y sert le rebut et même parfois les restes des autres restaurants. Vous avez beau réclamer. Le garçon tourne le dos, fait mine de ne rien entendre, ne veut rien sa-

voir. Mais arrive le premier de l'an, la période des étrennes, il vient à vous, et, de son sourire le plus obséquieux, vous dit : « Comme je vous ai bien servi toute l'année, tout de même ! »

L'exemple vient de haut. Comme vous avez l'estomac bon, vous lui allongez cependant des étrennes, en vous disant intérieurement : « Sale cuistre ! » De même les électeurs réélisent leur maire, en disant : « Quel goujat ! » L'élu s'en doute bien, mais il consacre exclusivement à l'usage externe la dignité que l'on jugerait mieux appropriée à l'usage interne. Il est domestiqué.

Ce n'est pas que ce type d'opportuniste d'extrême-droite, ne soit pas « bien pensant ! » Au contraire, il est fort « bien pensant ! »

C'est une chose absolument à part d'être « bien pensant ! » On naît « bien pensant ! », on ne devient pas « bien pensant ! ». Être « bien pensant ! » c'est être atteint d'un rétrécissement des sphincters qui affecte toute l'économie, plus spécialement l'intellect. Cette affection se produit surtout en province, dans les petites villes perdues.

Ce groupe qui fait tant de tort au parti conservateur se compose principalement de chipies et s'étend à quelques hommes d'essence grincheuse, par influence. Ce n'est pas être « bien pensant », ces gens ayant l'esprit atrophié et pensant fort peu ; mais c'est être « bien pincé. »

Ces chipies, jeunes et vieilles, brûlent de désir d'être comme les oies sacrées du Capitole, que l'on respectait, quelles que soient leurs bévues. Elles se figurent que toutes leurs mômeries impudentes empêchent de saisir les vilénies qu'elles commettent, de les prendre de temps à autre la main dans le sac. Elles se figurent qu'en s'entourant d'une atmosphère sacrée, elles deviennent inviolables, impénétrables. Ces chipies si « bien pensantes » sentent mauvais, sans s'en douter. On voit trop le but cherché : l'impénétrabilité pour se livrer à leurs instincts, à leurs intrigues mielleuses, basses, malhonnêtes. C'est un peu trop l'autruche ne

voulant pas être vue et se figurant qu'elle ne l'est pas.

Et les gens honnêtes qui ne saisissent pas au fond ce qu'est la Franc-Maçonnerie, prenant ces oies qui servent, ma foi, souvent de tête de file, pour tout le parti, disent : « Les Francs-Maçons n'ont pas tort d'attaquer ces gens-là » Assurément non ! si nous n'avions que cela à leur reprocher, nous nous ferions immédiatement F. ., elles servent à justifier les attaques que l'on lance contre la religion.

Quand nous parlons de gens « bien pensants », nous ne parlons nullement de ces conservateurs sérieux dont la maxime est : « Aime Dieu et va ton chemin », la vieille maxime canadienne ; nous ne parlons nullement de ces conservateurs bien équilibrés qui sont la masse, qui regrettent sincèrement l'abstention des chefs conservateurs et blâment sans réserve le rôle grotesque du Comte de Paris.

Nous parlons de ces pharisiens, pratiquant la vertu-réclame, défendant le trône et l'autel quand on ne l'attaque pas, aigrement, grincheusement, laissant l'assistance stupéfaite de leurs sorties intempestives, parodiant la maxime anglaise : « Soulez-vous, si vous aimez cela ; l'humanité a ses faiblesses, mais si cela devait vous arriver trop souvent, soyez au moins président d'une société de tempérance. » Ces personnes se disent : « Nous sommes portées à commettre de nombreuses canailleries, lançons-nous dans des pratiques de dévotion outrées. » Et elles se figurent que cela prend. Le manteau religieux est percé à jour comme l'écumoire de leur cuisinière. Ce ne sont pas ces apparences qui les sauvent. Mais elles ont des fils, des sœurs, des parents que l'on respecte, que l'on aime, auxquels on ne veut pas faire de peine par des révélations désagréables.

Au fond, Anglais, Juifs, F. . et gens « bien pensants » sont du même bois. Ils ont le sens moral faisant aussi complètement défaut que chez les animaux, ne pouvant pas être amélioré, puisqu'il n'existe pas, ou bien simplement oblitéré, d'une part, et d'autre part, besoin im-

périeux de la dissimulation. Nous pourrions faire encore d'autres rapprochements.

De ces quatre catégories, ce que nous préférons encore, ce sont les Francs-Maçons. Les trois autres sont incurables. Les Francs-Maçons qui ne sont pas trop engagés dans les loges, peuvent à la suite d'un traitement sérieux et patient à l'iodure de potassium et de désillusions, revenir au bien et à la rectitude de jugement!

XIV

ININTELLIGENCE ANGLAISE

Il y a quelques mois, nous avons poussé une pointe vers le nord de la côte Pacifique et nous avons atteint Vancouver, tête d'une ligne de paquebots entre le Canada et le Japon. Nous arrivâmes à l'hôtel en même temps qu'un Japonais, lequel demanda bien entendu une chambre, *a bedroom*. Ce mot est un des mots anglais les plus faciles à prononcer. Ce Japonais le prononçait très bien, mais jamais il ne put se faire comprendre par le maître d'hôtel anglais, un grincheux, type très rare dans cette noble race qui ne vit que parce qu'elle sait être insinuante.

— *A bedroom*, demanda le Japonais.

— Comment? interrogea le maître d'hôtel, qui aurait pu cependant se douter que ce voyageur ne venait pas lui demander autre chose.

— *A bedroom*, reprend le Japonais navré.

— Je ne comprends pas.

— *A bedroom*, ajoute le Japonais habitué par les mousmés à être compris dès qu'il ouvre la bouche, peut-être même avant.

— Répétez.

— *A bedroom*, réitère le Japonais se desséchant visiblement sur place, se demandant comment il fallait prononcer autrement, ne trouvant évidemment pas d'autre moyen. Il semblait avoir maigri de plusieurs livres, s'être recroquevillé sensiblement, pendant ce court entretien.

Un des fils du patron vint à la rescousse et, après avoir fait répéter deux fois, comprit à la fin, et répéta à son père : « *A bedroom* » exactement du reste comme l'avait prononcé le Japonais.

Le maître d'hôtel cette fois comprit.

S'il est vrai que « *Time is money* », il ne serait pas peu profitable de mettre en exploitation ce temps que les Anglais perdent à vous comprendre.

Parfois impatienté de leur lenteur d'esprit, on leur tourne brusquement le dos avec des haussements d'épaule méprisants. Ils semblent se sentir en faute. Ils ne s'en formalisent nullement, apparemment au moins, courent même après vous, d'un ton très doux, vous prient de répéter et, avec une parfaite amabilité du reste, vous donnent le renseignement.

Ces gens-là ne sont pas faits pour comprendre, ni pour apprendre. Ils vivent parfaitement sans cela. Ce ne sont pas des êtres intellectuels. Ils fonctionnent. C'est la tache de rouille, la tache d'huile qui s'étend, effrite, ou salit tout ce qu'elle touche, mais s'étend, s'étend, monte comme la marée, toujours, toujours.

Tels sont du moins les Anglais que vous rencontrez partout, grands commerçants, fonctionnaires importants, gens de la rue... etc.

Les Anglais sont des *monades*. Ils ne sont pas faits pour entrer en communication par l'intelligence avec leurs semblables. La langue anglaise diffère peu du français, moins peut-être que le français du moyen-âge ne diffère du français moderne. Ils ont instinctivement établi une prononciation qui les empêche de nous comprendre et d'être compris. C'est un premier obstacle; leur lenteur à comprendre est un obstacle encore plus effectif.

Sont-ils davantage polyglottes? Aucunement! Il est clair que, lorsque l'on a passé trois ans dans un pays, puis trois dans un autre, on ne peut s'empêcher d'attraper quelques bribes du langage des habitants. Ils attachent plus d'importance que nous aux langues vivantes et les étudient d'une façon plus pratique. Mais nous avons, à défaut d'entraînement en la matière, autrement de dispositions qu'eux. Combien de fois n'avons-nous pas vu des Anglais se fourrer d'énormes coups de poing dans le front, pour se faire entrer un mot français, lequel mot, faute d'y trouver un logis convenable, déguerissait sans laisser de trace.

Ce sont des *monades*. Ils évoluent, ils fonctionnent. Ils n'ont pas besoin de comprendre.

Ils sont comme ces toupies japonaises du sein desquelles sortent plusieurs autres toupies, lesquelles tournent aussi, évoluent, remplissent le rôle pour lequel elles ont été soigneusement construites, sans entrer en relations avec ce qui les environne.

Les Américains des Etats-Unis ont pour habitude de dire que « lorsque l'on veut faire comprendre quelque chose à un Anglais, il faut le lui introduire par la voie rectale avec un coup de pied à l'appui ». C'est grossier, mais juste.

Ils sont extraordinaires. Nous avons vu des Chinois, des Peaux-Rouges, des Espagnols parler à des Anglais et ne pouvoir arriver à se faire comprendre. Nous ne perdions pas une syllabe de ce qu'ils disaient!

Cette difficulté de compréhension est un des traits les plus extraordinaires du caractère anglais. C'est une véritable infirmité. C'est une infirmité plus gênante pour leurs interlocuteurs qu'une surdité accentuée. Combien de fois ne nous est-il pas arrivé d'entrer chez un marchand de gants par exemple et de dire : « I want a pair of gloves ». Nous n'étions pas compris. Alors d'un ton de mauvaise humeur et méprisant, nous disions :

— Savez-vous ce que c'est que *want*?

— Oui!

— Ce n'est pas malheureux. Savez-vous ce que c'est que *pair*?

— Oui!

— Vous êtes très fort. Savez-vous ce que c'est que *gloves*?

— Oui!

— Vous êtes très capable. Savez-vous maintenant ce que c'est que « *I want a pair of gloves* ? »

D'un ton très aimable, ne paraissant nullement choqué par notre façon brusque, souriant très gentiment, gracieusement: — Oh oui! Excusez-moi. Je vois maintenant.

— Ce n'est pas trop tôt!

A ce défaut de compréhension, se joint la plupart du temps une ignorance crasse, que l'on n'oserait pas soupçonner chez un gentleman, qui fait fort bonne figure dans un salon. On surprendrait beaucoup certaines maîtresses de maisons en leur assurant que tel *gentleman* qu'elles reçoivent sait tout juste lire, écrire et compter.

Vous pouvez affirmer devant beaucoup d'entre eux que Christiania est en Grèce, que Charlemagne fut empereur de Russie et Charles-Quint un de nos rois les plus bienfaisants. Ils sauront que Christiania n'est pas en Grèce, s'ils y sont allés comme touristes, si le chef de leur office fait des affaires avec cette ville et s'ils ont eu des suscriptions d'enveloppes à écrire pour cette destination.

Ils savent fort bien dissimuler ces lacunes en prenant des airs distraits, rêveurs, qui leur permettent de dire : « Oh! excusez-moi, je n'avais pas compris! » Ces yeux bleus, que l'ivresse ne rend jamais troubles, semblent en extase devant quelque séraphin situé par delà l'éther; leur propriétaire paraît être entré en communication intime avec lui-même et vous trouvez naturel que votre interlocuteur prête une attention distraite

à vos paroles, à vos idées terrestres. Ou bien, ils vous donnent leur approbation d'un air très aimable, en ayant soin de ne pas trop s'avancer. Ou bien encore, ils vous répondent leur fameux : « *I don't Know, I am sure* ». (Je ne sais pas.)

Ce qui est plus fort, c'est que cette ignorance n'est pas une lacune chez eux, pas plus que ce n'était une lacune chez les gentilles marquises de l'ancien régime, pas plus que ce n'est une lacune chez nos comtesses demi-mondaines. Le défaut d'instruction n'empêche pas ces dernières de faire souvent d'excellentes affaires, qui les mettent à même de s'acheter des hôtels coquets. Elles n'en savent pas moins user tour à tour de leurs séductions, d'une feinte sincérité qui vous conquiert, de mensonges venant au bon moment, de trahisons lucratives.

C'est par ces procédés qu'Albion a conquis le monde. Pour elle ces qualités ont remplacé, et au-delà, l'instruction. Elle ne lui manque pas. Les Anglais ne sont pas faits pour cela. Pourquoi s'en enqueraient-ils, hors des professions qui l'exigent impérieusement?

Sachant lire, ayant de la mémoire, ils tirent bon parti des romans qu'ils viennent de parcourir, comme pourrait le faire une petite ouvrière. Ils lisent la bataille de Waterloo, qu'ils vous débitent ensuite. Ils lisent les journaux qui alimentent leur conversation.

Ils vous écrivent des lettres d'une façon agréable, ayant un parfum d'élégance de bon aloi. Leur facilité d'élocution semblerait à tort prise pour le résultat d'études sérieuses; elle se rapprocherait plutôt de celle des petites maîtresses.

Ces gens ont de la race, beaucoup de race. C'est énorme. C'est ce qui a fait leur fortune. Mais ce n'est pas suffisant.

D'ailleurs, la parole chez eux ne signifie que fort peu de chose. Ils trouvent toujours tout très bon, très joli, très bien.

En France, on n'aime pas avoir de policiers avec soi. On aime son franc-parler et l'on hait le mouchard. En Angleterre, au contraire, le policier est très populaire. Chaque Anglais a au fond de lui un policeman et un clergyman. On ne le redoute pas. On sait qu'il ne pourra rien extraire de votre conversation. On aime ce félin qui vous épie dans l'ombre, détourne piteusement les yeux, clignote des paupières, quand vos regards croisent les siens, est patient, ne trouve pas le temps long, puis brusquement bondit sur vous avec un cri de triomphe sauvage, comme on le voit dans les théâtres anglais, vous prend par derrière avant que vous ayez eu le temps de vous ressaisir, et vous terrasse. C'est le héros sympathique de tous les romans anglais.

L'Anglais sait qu'il ne lui échappera rien qu'il puisse regretter plus tard. Il ne dit jamais que des banalités, des choses aimables.

Chez l'Écossais qui a les défauts de l'Anglais encore plus accentués, on trouve l'intelligence encore plus lente, l'ignorance encore plus grande. Ces gens, Anglais et Écossais, se débrouillent merveilleusement dans les loges, autrement mieux que ne pourraient le faire les Français réputés les plus intelligents.

Telle, la taupe voit parfaitement dans ses souterrains, mais imparfaitement au grand jour. Tels aussi les albinos, assez rares dans l'espèce humaine, mais dont on rencontre le type.

C'est une question d'adaptation probablement.

Lorsque nous sortons d'un endroit clair pour entrer dans une pièce obscure ou inversement, il nous faut un certain temps avant de percevoir les objets ; puis nous les distinguons très bien. On observe la même chose chez les Anglais. L'on est souvent obligé de répéter plusieurs fois la première question ; puis ensuite, cela va tout seul, il vous comprend facilement... si toutefois vous avez une assez longue pratique de la langue anglaise.

Que se passe-t-il dans ces cerveaux ? Est-ce l'ivresse,

cette ivresse anglaise si extraordinaire, si peu apparente, qui les prive d'une partie de leurs moyens ? La première fois que vous leur posez votre question, a-t-elle pour effet de les faire sortir de leur engourdissement, la seconde de les faire se préparer à entendre, la troisième de les faire comprendre enfin ? Peut-être. Mais bien qu'ils soient plus souvent ivres qu'ils ne le paraissent, ils ne le sont pas toujours et conservent cependant cette même lenteur d'esprit.

L'Anglais a autour de son île une mer qui l'isole du reste du monde, et autour du cerveau des brumes qui l'en isolent bien davantage encore.

Il a des yeux excellents ; la myopie est rare chez lui. Mais il voit sans se pénétrer des choses ; il ne se les assimile pas. Il entend bien, mais il entend souvent sans se pénétrer également de ce qu'il entend. Il ne voit et n'entend que les choses qui peuvent lui être utiles ou qui satisfont ses instincts très intenses d'élégance.

Il est comme les idoles des psaumes : il a des yeux et ne voit pas, des oreilles et n'entend pas, des sens et ne comprend ce que peut être l'amour.

L'Anglais semble être un produit incestueux de l'homme et de l'animal dans lequel d'une part a prévalu la forme humaine et de l'autre l'âme animale. C'est un produit déséquilibré, cherchant l'équilibre dans une rigidité bizarre.

Ces amateurs de documents sont absolument enfantins. Le document n'existe pas en matière anglaise. Figurons-nous un bureau français puis un bureau anglais, au moment où arrive une dépêche de Madagascar.

Voyons d'abord le bureau français.

Un chef entre chez un autre chef. Il lui dit : « Voici une dépêche de Madagascar. » *Il la lit tout haut.* « Qu'y a-t-il à faire selon vous ? »

— Ceci !..

— Oh ! non, plutôt cela...

— Rappelez-vous donc que...

— Assurément, mais...

— Vous ne songez pas que...

— C'est vrai. Vous avez raison.

Si vous avez écouté, vous êtes parfaitement éclairé sur les moindres choses.

Voyons maintenant le bureau anglais

— Voici une dépêche de Madagascar. *Il tend la dépêche et cligne de l'œil. L'autre lit tout bas.*

— Aoh! je vais parler au révérend Gibson ¹.

— Et moi à M. Pemberton ².

— Je vais voir aussi M. Donaldson ³.

Le clignement d'œil a voulu dire : « Vous êtes prêt à agir, n'est-ce pas? » L'autre ne répond pas. C'est évident, parbleu.

Ils ne discutent pas les moyens; il n'y en a qu'un : corruption par l'argent. Il faut de l'argent. Par conséquent, il faut s'adresser à qui peut en fournir en la circonstance.

Les abeilles ne discutent pas entre elles pour savoir s'il faut changer le modèle de leurs rayons.

Et ils terminent par cette conversation peu compromettante :

— Beau temps, ce matin.

— Plutôt froid. (Il ne voudrait pas affirmer car cela pourrait chagriner le temps, si l'on en disait trop de mal. Il ne faut pas avoir en ce monde des manières trop cassantes, ni faire du tort à qui que ce soit).

— J'ose dire oui *I dare say*. (Quelle audace il faut pour s'avancer jusqu'à cette affirmation!)

Et voilà !

S'il faut attendre des documents pour pendre Albion, s'opposer à son action corruptive qui fait tache d'huile, nous débarrasser des liens qu'elle nous a imposés pendant notre sommeil, on attendra longtemps.

1. Représentant des intérêts bibliques.

2. Représentant des Loges maçonniques.

3. Représentant de l'Industrie de Manchester.

XV

INÉDUCABILITÉ

I

Un étranger qui vient jeune en France, à Paris, plus spécialement, et qui y vit longtemps, deviendra presque français. Il entendra tous les jours de la musique française, verra tous les jours des œuvres artistiques françaises, ira écouter les œuvres dramatiques françaises et lira la littérature française. Il absorbera de toutes ces choses à jet continu, il en sera pénétré, imprégné, impressionné. Cette nourriture morale quotidienne le francisera, s'il n'est pas d'une race réfractaire. S'il produit plus tard, on sentira dans ses ouvrages le souffle français.

L'Anglais, lui, n'absorbe pas. Regarder pour lui est un besoin. S'il va au Théâtre-Français, il n'en comprend pas souvent le premier mot, il en sortira aussi enchanté que son compatriote qui l'y aura conduit et qui est, lui, familiarisé avec notre langue. Il aura vu ! S'il est littérateur, s'inspirera-t-il de ce qu'il a

vu? Non! S'inspirera-t-il davantage des tableaux qu'il aura regardés? Non!

Il y a chez l'Anglais, une sorte de curiosité niaise, honteuse, qui cherche à se cacher. Comme chez l'antilope des prairies américaines qui risque parfois sa vie pour satisfaire sa curiosité; il y a chez l'Anglais une curiosité d'instinct, sans but. Il trouve une jouissance, un étonnement à regarder ce qui existe à l'Etranger. Ce qu'il voit ne le pénètre pas plus que ce que voit l'antilope ne le pénètre. Il n'aura pas de réminiscences. Il ne restituera pas ce qu'il n'a pas absorbé.

S'il passe dans nos rues, remarquez-le. Remarquez-le surtout s'il en est à l'un de ses premiers voyages. Il se tiendra droit, raide, le nez pointant inflexiblement juste devant lui. Mais les yeux, sans repos, regardent furtivement, très furtivement, à droite et à gauche. Et sa raideur s'accroît; il cherche instinctivement à dissimuler des agissements dont il a honte.

Si vous êtes dans un salon ou un fumoir d'hôtel anglais, que vous vous mettiez au piano ou que vous chantonniez un air, immédiatement, de toutes parts surgissent des Anglais. Ils viennent furtivement, sous le prétexte de prendre des allumettes, de regarder un indicateur des chemins de fer, et écoutent. Ils rappellent ces lézards que, dans notre enfance, nous nous amusions à faire venir en sifflant. Ces lézards s'inspiraient-ils de nos élucubrations enfantines? J'en doute. Les Anglais non plus, ne se pénètrent pas de notre musique, pas plus que nous ne nous pénétrons de la musique chinoise ou japonaise que nous ne saisissons pas. La comprennent-ils même? J'en doute absolument. J'ai vu des Anglais exécuter très agréablement leurs compositions nationales, et devenir absolument grotesques, lorsqu'ils essayaient nos œuvres continentales. Leurs compositeurs ne cherchent pas à s'inspirer de nos œuvres continentales, qu'ils écoutent cependant de toutes leurs oreilles. Ils ne les saisissent pas. On entend, mais rarement, quelques copies serviles de nos airs entraînants, qu'ils paraissent aimer

par dessus tout. A peine un peu de sauce anglaise a-t-elle été versée sur le mets qui est servi nature.

Disons en passant un mot du *God save the queen*, que le principal d'un collège de province, en France, homme bien avisé, a fait jouer par sa musique, à l'occasion du mariage royal et peut-être des événements de Siam, que fêtait la colonie anglaise de cette localité. Il l'avait fait jouer autour de la statue de Duguesclin. Les Anglais n'en ont pas été mortifiés. Ils y ont vu, avec raison du reste, un aplatissement d'un fonctionnaire français vis-à-vis des loges, entremetteuses des basses-œuvres anglaises. L'intention est réputée pour le fait. Cet air national donc qui ne semble guère de facture anglaise, est aussi l'air national norvégien. Un emprunt de cette race si peu artiste ?

Remarquons encore l'Anglais qui passe le soir dans une rue continentale. Il entend de la musique. Sous prétexte d'allumer sa pipe, il s'arrête, allume sa pipe, jette un regard furtif vers l'étage d'où s'envolent les accords, ne voit bien entendu qu'une fenêtre ouverte, et se met à rôder honteusement autour de la maison. Cela ne manque jamais.

Citons un autre phénomène qui appartient à la même catégorie de faits instinctifs. Quand vous croisez des Anglais et plus particulièrement des Anglaises, vous n'avez qu'à vous retourner, elles se retournent et elles se mettent à rire. Vous prenez cela pour une moquerie. Vous les toisez d'un regard méprisant et au besoin menaçant pour le monsieur, cornac responsable qui les accompagne. Vous ronchonnez : « Tas d'idiotes, vous êtes plus bêtes que les oies qui vous sifflent au nez dans les chemins ». Elles continuent à rire, jusqu'au moment presque mathématique où elles cessent brusquement, d'un air plutôt confus. Elles n'ont eu que fort rarement l'intention de se moquer de vous. N'y voyez pas une manifestation de cette morgue extérieure qui leur tient lieu de fierté intérieure. C'est un rire béat par lequel s'est écoulé leur étonnement.

Nous autres, continentaux, nous sommes estomaqués,

quand nous voyons l'armée du salut ou diverses manifestations anglaises. Eux, qui n'ont pas la même mise au point, sont étonnés aussi, quand ils voient les manifestations de l'âme continentale. Mais nous différons, en ce que nous marquons carrément notre étonnement qui a sa raison d'être, et en ce que eux, témoignent le leur furtivement

Il y a là un premier sentiment honteux chez l'Anglais. Ce signe de race est indélébile, n'augmente et ne diminue pas avec les siècles et les degrés de civilisation. C'est un instinct animal, immuable. Les antilopes et les lézards ne semblent pas prêts de modifier leurs habitudes de curiosité étonnée.

II

De l'amour anglais

J'aborde ici un sujet que l'on a coutume de considérer comme brûlant sur le continent, mais qui en Angleterre a un caractère plus frais.

Les romances sentimentales anglaises ne sont pas passionnées. Il y est souvent fait mention de la mer impitoyable, qui sépare les amoureux. On espère que la réunion se fera enfin. Il ne semble pas y avoir urgence. Oh ! on peut bien attendre quelques semaines, quelques mois, plusieurs années. Puis on ne se séparera plus jamais, jamais. Cela semble être le principal. Les tonalités de la musique sont limpides, je le répète, peu passionnées. On se sent transporté dans un milieu plutôt rafraîchissant. On pense aux notes cristallines des cascades, aux sylphes, aux dieux sous-marins, qui vivent dans des grottes, au milieu des algues marines, dans des régions où la mer est calme, transparente, opaline, irisée. On songe involontairement aux poissons, à leurs diverses espèces, peut-être aux morues que l'on trouve dans les environs de Terre-Neuve, folâtrant autour des icebergs que les courants font descendre des pôles ; dont le nom est peu

élégant, provoque le sourire, mais qui me semblent toutefois mériter mieux. A certaines époques de l'année, une surabondance de frai s'échappe des flancs de la femelle, à son grand contentement, car elle est moins lourde, elle peut s'ébattre plus facilement. Ajoutons immédiatement qu'elle n'abuse jamais de cette liberté reconquise, elle me semblerait plutôt devoir être prise comme un emblème de chasteté. Le mâle de son côté passe, à ses moments perdus, sur les groupements de frai, qui flottent entre deux eaux. Il semble qu'il n'y ait là rien qui puisse effaroucher M. Béranger ¹. A vrai dire, je ne crois pas que l'on rencontre souvent dans ces asiles de la paix et du silence cette fougue impétueuse et cette brûlante jalousie du tigre qui désolent les jungles de l'Inde. Mais je ne pense pas non plus que les tribunaux locaux fussent saisis de demandes en dommages intérêts par les époux outragés, comme cela a si fréquemment lieu en Angleterre. Espérons que Albion fera pénétrer ces habitudes éminemment pratiques jusque en ces royaumes sous-marins, quand nos F.^s leur auront abandonné Terre-Neuve. On verra alors une union complète, basée sur la plus profonde sympathie et une communauté de sentiments, d'idées, entre les populations sous-marines et les populations marines qui peupleront les rochers de Terre-Neuve. Elles se trouveront vite au même diapason.

Il ne semble pas en effet que la jeune fille anglaise ait rien des ardeurs andalouses. Elle est souvent très jolie. Elle est même souvent très bien faite. Honni soit qui mal y pense! On est parfois obligé de s'en apercevoir. On était surtout souvent obligé de s'en apercevoir, avant que le cosmopolitisme qui couvre tout de son voile terne, n'ait envahi la fière Albion, sous la forme de cabines de bains.

Du reste, je ne fais que me rendre l'écho des pan-

1. Les familles nombreuses paraissent être la règle : il faut voir là un autre indice indéniable de moralité.

cartes officielles sur lesquelles l'on voit écrit : « Les dames qui se baignent *dans telles limites* sont priées de porter un costume » et ne fais aucune difficulté de joindre ma prière à la prière de la police anglaise.

Natura non facit saltus. Procédons par ordre. Certains de ces êtres séraphiques négligent tout vêtement. D'autres prennent au besoin un rideau, percé de dentelles aux dessins capricieux. Au sortir du bain ce voile ne se drape pas, comme dans l'évocation des nonnes de Robert le Diable; il colle plutôt. D'autres prennent un simple caleçon.

D'autres enfin se déshabillent complètement, revêtissent leur costume de bain, vont à la mer, reviennent, se dévêtissent une seconde fois complètement, étendent soigneusement leur costume pour qu'il sèche, s'étendent à côté également, puis un quart d'heure après reprennent leur costume de ville. On ne saurait trop attirer l'attention des hygiénistes sur ces dernières précautions qui évitent les rhumatismes et les douleurs si pénibles dans l'âge avancé. Ce dernier mode offre de plus l'avantage de ne laisser aucune prise aux injonctions d'un policeman grincheux.

Mais elles font involontairement songer à ces fruits qui deviennent blets et tombent de l'arbre, sans avoir jamais pu parvenir à la maturité. Est-ce faute de sève ou faute de soleil? En tous cas, on ne peut que gémir sur ce côté fatal de la race. Et l'on songe aux révélations de la *Pall Mall Gazette*. On se demande si ce peuple vertueux avant tout, dont la vertu fait pâlir les plus solides vertus du continent, mais sujet aux entraînements, a la notion de la maturité. On se demande où il la prendrait.

Il y a dans cette froideur du sang un second côté honteux, qui appelle instinctivement la dissimulation. Les Anglais sont des inassouvis honteux.

III

De l'art anglais

Si l'on avait à donner des notes aux Anglais en matière d'art, on pourrait donner les notations suivantes : Pour la sculpture, on donnerait un 0 pointé. C'est tout juste si leurs statues, qui, sont du reste toujours les portraits de leurs « *grands hommes!* » n'enlaidissent pas les places qu'elles sont censées décorer. Pour la peinture et la musique, on irait de 5 jusqu'à 10 peut-être. Quand à la littérature, on coterait de 10 à 20.

En peinture, les lignes ont une raideur britannique à laquelle on s'habitue quand elle n'est pas trop accentuée. De plus, les lignes et les groupes ont une brutalité d'instantané photographique; c'est souvent trop nature. Quant au coloris, il varie selon les écoles; il se rapproche souvent de la chromolithographie, il rappelle le ton de nos vieilles écoles, ou bien il emprunte les bizarreries de palettes de nos artistes modernes.

En musique, ils ont des airs populaires anciens qui sont agréables; ils font de petites bluettes qui ont leur charme, d'où est exclu tout sentiment passionné et pour cause, qui ont un caractère spécial auquel on se fait. Ils exécutent assez gentiment leur musique sur le piano. Mais quand leurs orchestres veulent jouer de la musique étrangère, c'est à faire hurler les chiens. Si parfois vous entendez une musique militaire enlevant prestement : « En revenant de la revue » ou « le Père la Victoire », vous pouvez dire *a priori* que cette musique est composée d'Allemands qui ne sont pas ou sont naturalisés, ou de fils d'Allemands qu'on s'arrache avant qu'ils soient anglicisés.

Somme toute, en musique et en peinture, ils ne dépassent pas l'agréable. Les progrès de civilisation leur donnent les nouveaux procédés, mais leur art semble limité par un instinct.

Mais cette race est littéraire, pensera-t-on; Shakespeare était un grand poète.

Il se présente diverses réponses à cette objection; le lecteur choisira celle qu'il préfère ou les rejettera toutes, si elles ne lui plaisent pas.

Le mot « art » est un mot vague qui s'applique à des choses fort différentes et crée des confusions. L'« art » littéraire est fort différent de l'« art » du musicien, du peintre, du sculpteur.

J'admire Shakespeare et je le préfère même à nos auteurs dramatiques français. Hamlet en particulier est superbe. Mais que l'on raconte cette histoire à un roitelet nègre, il pourra à son tour la raconter à ses amis d'une façon fort piquante, les nègres n'étant pas toujours d'une race aussi inférieure qu'on se le figure. S'il sait écrire, il y joindra des réflexions qui ne manqueraient pas d'être séduisantes, et s'il a quelque goût pour le théâtre, il pourra préparer des scènes palpitantes.

Que l'on prenne au contraire un homme qui sait jouer du piano avec un certain brio, un peintre dont le métier est de faire des copies de maître, un sculpteur chargé de donner une forme à la pensée d'un auteur; que l'on prenne des hommes du métier, ayant travaillé toute leur vie, et qu'on leur dise de traduire leurs sentiments sur le piano, sur une toile, avec un marbre. Ils en seront fort empêchés.

Le littérateur crée assez peu; il raconte, souvent d'une façon géniale, un fait historique ou une légende. Il produit des effets esthétiques puissants. Il fait de l'art, si l'on veut, mais un art si différent de celui des musiciens, des peintres et des sculpteurs qu'on lui applique bien rarement la qualification d'artiste, qui semble presque exclusivement réservée à ces derniers. Le langage populaire dit « un artiste peintre, un artiste musicien, un artiste sculpteur », mais on ne dit pas un « artiste littérateur ». On ne dira jamais : « les artistes de l'Académie française ».

Je passe à une seconde explication; elle séduira da-

vantage ceux qui ne détestent pas de faire de temps à autre risette aux immortels du Pont des Arts.

La nation anglaise a été formée par des couches ethniques successives de Celtes, Latins, Normands, c'est-à-dire des races qui ont peuplé la France; de Saxons, que l'on retrouve en Allemagne; de Scandinaves qui peuplent la Norvège. Toutes ces races n'ont rien d'extraordinaire, de bizarre. Mais elles se sont mélangées avec les Angles, élément ethnique que l'on ne trouve qu'en Angleterre; qui a donné son nom à la race; qui, par le caractère de ses représentants probablement, semble avoir conquis une influence prédominante sur les autres éléments; qui paraît les avoir anglifiés; qui devait être une race exceptionnellement bizarre. Ces races diverses semblent avoir subi une *maxima capitis deminutio* en alliant leur sang généreux à un sang moins noble. Elles donnent en Norvège, en Allemagne, en France, des résultats artistiques splendides; elles sont valeureuses. En Angleterre, elles ont cessé de l'être.

Quand un Français, par exemple, épouse une sauvage, il semblerait que le produit, le métis, doive être une moyenne entre ses parents. En Angleterre, les éléments ethniques qui peuplent actuellement le Continent, ont dû être noyés dans l'élément Angle. Il n'a pas dû y avoir une moyenne.

Il peut se faire et, c'est là où je veux en venir, que dans cette *maxima capitis deminutio*, dans ce naufrage de leurs qualités natives, ces peuples aient conservé quelques dons littéraires.

IV

Uniformité anglaise

Les Anglais sont tous les mêmes. Ils peuvent reproduire leur race et abusent même de la permission; mais ils ne peuvent arriver à connaître l'amour. En

fait d'art, ils ne peuvent arriver au-dessus du talent; ils ne peuvent arriver à saisir les maîtres continentaux; ils sont privés de jouir de leurs chefs d'œuvre. En philosophie, ils ne peuvent arriver à la philosophie pure. En sciences, ils ne peuvent atteindre les sciences exactes; elles sont trop élevées pour eux; de plus l'exactitude dans l'expression de la pensée est trop contraire à leurs habitudes de Normands métissés et dégénérés. Ils sont limités. Ils s'arrêtent là où l'on commence à avoir de l'âme. Dans leur jeunesse, ils n'ont pas de ces élans qui nous font dire : « Je serai un Napoléon I^{er}, un grand artiste, un inventeur, qui aura vécu pauvre, persécuté, mais qui sera la gloire de sa patrie ». Non, ils songent : « Je serai comme M. Pemberton qui a un grand magasin ici, qui est très riche, qui a chevaux et voitures ».

Leurs cimetières sont curieux à visiter.

Si vous allez dans un cimetière français, vous voyez des tombes différentes. Elles sont riches ou pauvres, de bon goût ou de mauvais goût, simples ou prétentieuses. Elles reflètent les sentiments de la famille qui les a fait édifier. On sait que la famille s'est réunie et a discuté longuement le modèle. Elles ont été faites conformément aux désirs supposés du défunt, dont quelque chose se trouve ainsi à survivre. De plus, vous voyez certaines tombes pieusement soignées, d'autres délaissées. Le mort n'était-il pas sympathique ou ses amis ont-ils quitté la ville? Là encore est un autre indice. Enfin, on se dit que, parmi ces morts, beaucoup auraient percé, si les circonstances l'avaient voulu, si leur simplicité et leur modestie ne les avaient fait préférer rester dans l'ombre, pour n'en sortir que si leur pays avait besoin d'eux.

Si vous allez dans un cimetière type anglais, vous voyez une prairie, presque pas d'allées, pas de tombes, mais seulement des plaques de marbre perpendiculaires, hautes d'un mètre.

On voit une mère anglaise ayant perdu sa fille, allant chez le marbrier, avec cette indifférence de toutes

les dames anglaises pour ce qui n'est pas religion protestante et les « gâteaux faits à la maison », indifférence hautaine qui sied à la plus noble race du monde :

« Vous mettrez sur la plaque — Dolly Donaldson, née le..., morte le... âgée de 22 ans. — C'est tout. Vous enverrez cela au gardien du cimetière. Il arrangera cela *all right*. Je l'ai payé. Il saura où la mettre. Si par hasard, on avait besoin plus tard de savoir où c'est, on retrouverait. »

Pourquoi en dire davantage? Toutes les plaques se ressemblent? C'est absolument comme si l'on disait : « Faites envoyer chez moi deux boîtes de conserves *Armor*. » Ce n'est pas la peine de choisir, elles sont toutes les mêmes. Ce sont de simples écriteaux. On songe aux rangées de rosiers des pépiniéristes, avec leurs plaques indicatrices.

Puis, si vous retournez dans le cimetière, vous voyez toutes les tombes entretenues de la même façon, l'herbe tondue identiquement; c'est la monotonie de l'instinct. Il semble qu'elles soient entretenues par le gardien du cimetière. C'est impersonnel.

Et vous parcourez les plaques du regard. Et vous songez à la proportion écrasante d'inconnus, de gens qui n'ont rien fait. Vous vous dites que la plupart des portes par lesquelles on entre dans la postérité, leur étaient impitoyablement fermées. Vous vous dites que parmi celles qui leur étaient ouvertes, la proportion de ceux qui sont entrés dans le cénacle, est en minorité effrayante comparée à la proportion des autres nations.

Ces cimetières manquent de *survivance*.

Vous vous demandez si la mère de Dolly Donaldson a des regrets bien profonds. Demain au temple, elle donnera des signes de profonds sentiments religieux. Si elle est de l'armée du salut, elle aura des extases. Pourquoi mettre au grand jour ces sentiments de religion, et pas ceux de deuil? Ne semble-t-elle pas y voir un fait acquis sur lequel il n'y a pas à revenir? Sa nature presque exclusivement d'instinct ne s'incline-t-elle pas devant un phénomène naturel? On serait porté à le croire.

Et l'on songe à Shakespeare, criant les angoisses de sa race : « Etre ou ne pas être. La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? » On le comprend alors.

Que restera-t-il de tous ces corps dont bon nombre furent réellement beaux, de ces visages angéliques ? Avaient-ils une âme ? La question est tranchée pour les autres races, mais pour eux ? Ils n'avaient guère que des instincts, leur nature ne dépassait pas certains instincts, auxquels ils semblaient fatalement pliés. Elle s'arrêtait là où commence l'âme réellement libre, l'âme pensante, l'âme ardente, l'âme jouissante. Dans cette nature, toutes les énergies départies aux autres races, semblent avoir été douées d'une force centrifuge, s'être réparties sur la périphérie pour l'avoir rendues séduisante, en avoir fait un moyen d'action, une arme offensive et défensive. On trouve là à l'examen un vide qui étonne et effraye. A l'analyse, on trouve que chaque faculté est coupée brusquement, durement.

Et, si l'on s'arrête devant une tombe, on songe : « De cet homme, il ne restera bientôt plus que le phosphate de chaux des os. Y a-t-il quelque survivance de cet être, comme dans les autres races ? Il a travaillé pour arriver à manger, boire, vivre confortablement. A-t-il produit quelque chose qui lui survivra, qui le fera connaître ? Non ! L'a-t-il même désiré ? Non ! Il a envahi des continents pour y chercher de quoi vivre. Une fois son corps nourri, la bête a été satisfaite. Il a été frappé de l'impuissance fatale de sa race. Cette race n'a pu arriver qu'aux choses de second ordre, quand elle y est arrivée : en fait de sciences, elle n'a atteint que les sciences physiques. On dirait que ces facultés de second ordre ont été laissées par pitié aux races qui se sont perdues dans l'Angle. On se demande pourquoi l'Anglais se vante d'être le peuple le plus nombreux de la terre ; veut-il diminuer son tant pour cent d'hommes remarquables ? »

Et vous songez à cette gaieté anglaise toujours uniforme et constante, à ce degré de religion uniforme chez tous, à cette conversation anglaise uniforme, se tenant

toujours dans le vague (avis aux amateurs de documents, ils trouveront là une ample cueillette).

Et vous songez à ces Anglais que vous trouvez en voyage dans la saison des touristes. Vous êtes à écrire dans un hôtel. On vient vous donner de grands coups dans le dos. « Vous connaissez donc bien cet Anglais ? vous dit un ami. — Cet idiot-là, je l'ai trouvé il y a deux mois à Guernesey, nous avons causé, pendant cinq minutes, du temps qui était superbe, de l'hôtel qui était confortable, des propriétaires de l'hôtel qui méritent des éloges. — Mais vous venez d'avoir une conversation fort intéressante; l'eau m'en venait à la bouche; je regrettais de ne pas savoir l'anglais. — Je vous crois. Il m'a demandé si j'aime cette ville, si j'y ai été longtemps, si je compte y rester longtemps. — Tout cela! vous m'étonnez, cela paraissait passionnant. »

« Et un Anglais dont vous êtes l'ami, que vous connaissez depuis longtemps, que vous dit-il? — A peu près la même chose. Que les Français ne sont pas si pieux que les Anglais. Que tous les huit jours, il remarque les progrès que son âme fait dans la voie de la religion; qu'il s'est amélioré. Que Cambronne n'était pas un *gentleman*. Que Wellington valait mieux que Napoléon. Que chez lui, il n'entre jamais d'alcool; il trouve bien cela exagéré, car quel mal y a-t-il à boire un peu d'alcool? mais son père qui est très strict, ne veut pas. Qu'un Anglais vaut deux Français..... etc. Quand vous avez entendu un Anglais, vous les avez tous entendus. Il y a certainement plus de diversité entre les chiens, surtout s'ils sont de diverses races, qu'entre les Anglais qui sont tous de la même famille. Ce n'est pas un intellect qui parle, c'est un instinct. Ils ajoutent aussi volontiers que le Français a de l'apparence, rien au fond. Toujours cet instinct dangereux de l'hypocrite vous indiquant où il faut le frapper. »

Les maisons, les rues sont uniformes comme des rayons de miel; les cimetières sont aussi uniformes. C'est l'instinct de la race, suintant partout, l'instinct qui n'est pas contrebalancé par les qualités personnel-

les du cœur et de l'esprit, variant avec les gens. C'est l'impersonnalité de l'instinct. L'ivrognerie du dimanche, elle aussi, est aussi uniforme.

C'est l'instinct qui a créé l'Armée du salut, la *Pall Mall Gazette*, les Sociétés de tempérance, l'Association des jeunes gens chrétiens, toutes sur le même modèle, n'ayant qu'un but : donner des certificats de moralité aux gens qui en ont besoin.

Et cette race qui vous a amusé par ses bizarreries, qui a excité votre curiosité, quand vous ne la connaissiez pas, devient fatigante, banale. Quand un Anglais vous accoste, vous réprimez un mouvement de lassitude ; si c'est un touriste, il vous dit : « Il fait beau temps. » Si c'est un ami, il vous dit : « Je suis encore plus vertueux qu'il y a quinze jours ».

Rencontrez dix Français, touristes ou amis, vous rencontrerez dix types absolument différents, ayant la diversité de l'intelligence, du cœur... etc. Rencontrez mille Anglais, vous ne rencontrerez qu'un type, ayant l'uniformité de l'instinct. Vous songez involontairement à ces images de soldats d'Epinal. Dans la même feuille, ils se ressemblent tous. Achetez mille feuilles, vous n'en trouverez pas un qui diffère. L'homme des campagnes différera à peine de celui des villes. L'homme que vous rencontrerez au milieu des forêts vierges, différera fort peu de l'Anglais métropolitain.

C'est pour obvier à cette uniformité fatigante qu'ont été créées les sociétés de tempérance et autres sociétés du même genre.

Parfois, dans un cercle, vous voyez quelque gentleman respectable, touchant presque à la vieillesse, pour lequel les couloirs ne sont pas assez larges. Il est entouré d'amis qui cherchent à lui venir en aide. Les Anglais sont maternels dans ces circonstances. Il répond : « All right!.. All right! » d'une voix embrouillée. Un ou deux amis le hissent dans un fiacre et l'accompagnent à sa maison qui est au bout de la rue. Il répond : « All right,.. All right! » Puis ses amis le descendent, l'air a fait son effet, il ne peut plus rien dire ; ils le

montent dans sa chambre, le bordent maternellement dans son lit.

C'est le président de la Société de tempérance locale. Vous vous apprêtez à devenir narquois ou vous tournez la tête avec dégoût. Pourquoi ? Les Anglais trouvent cela tout naturel. Les sociétés de tempérance anglaises n'ont jamais été faites pour combattre l'ivrognerie, elles sont faites pour donner des certificats de tempérance à ceux qui en ont besoin.

Les Anglais, que nous voyons dans nos hôtels continentaux, boivent presque tous de l'eau (quelle horreur de boire du vin !)... en public. C'est un véritable supplice pour un Anglais de ne pouvoir dépasser cette moyenne, de n'être pas au-dessus des masses. Tel le pur sang veut à toute force dépasser les chevaux qui l'entourent. Alors ont été inventées ces Sociétés de tempérance qui, en vous donnant des 'grades, vous mettent au-dessus de la troupe.

C'est toujours la *Pall Mall Gazette* conférant un certificat d'honnêteté à ses lecteurs. C'est l'association chrétienne des jeunes gens (Y. M. C. A.) qui a pour but de conférer un certificat de religion à tous ceux qui en font partie, vieux ou jeunes, certificat qui les élève au-dessus des masses qui n'y appartiennent pas. S'ils veulent s'élever au-dessus de leurs confrères, de la Y. M. C. A. ils font des discours dans lesquels ils célèbrent leurs vertus, constatent, en prenant des airs extatiques, les améliorations qui se sont produites en eux, indiquent le livre du Révérend qui leur a valu ces résultats, indiquent où il s'achète, comme à l'armée du salut, comme dans ces groupes qui viennent prier dans la rue, accompagnés d'un harmonium. S'ils veulent arriver plus haut, ils se font nommer présidents de la Y. M. C. A. Attend-on d'eux plus de vertus que des autres ? Non ! ils vont ostensiblement dans la rue, après cela, causer avec les raccrocheuses, avec les fillettes de 10 ans, puis, rentrés chez eux, s'enivrent. Tout le monde le sait. Puisqu'il a un certificat d'honnêteté, que leur faut-il de plus ? C'est de l'irresponsa-

bilité. Il ont satisfait deux instincts, leur instinct de paraître qui semble être la clef de voûte de sa race, la raison *sine qua non* de son existence, et son instinct de conservation de la race, et de défense. La raison ne semble pas avoir chez eux assez de vigueur pour leur montrer l'illogisme de leur conduite. Tel le chien qui a choisi les places publiques pour ses ébats amoureux, qui, sans aucun trouble de conscience, prend cette gravité animale qui ne va pas sans quelque dignité, mais uniforme comme la gravité anglaise ¹.

Les Anglais sont fous. Ici le penseur le plus profond se trouve arrêté brusquement. Il se trouve limité par l'instinct inintelligent de l'animal sans raison, brutal. Il se trouve en face de la nature avec laquelle on ne raisonne plus. L'amateur de *documents* lui-même reste estomaqué. C'est la contradiction. C'est Hamlet ayant à juger entre son père et sa mère. Sa raison n'est plus de mise, elle s'égare. Il ne lui reste plus que l'instinct qui châtie.

Et l'on songe que avant que l'Europe ne soit saturée de population, l'Homme avait à lutter pour sa vie contre les animaux. Il combattait avec un poignard, une hache, l'ours, le loup et les vainquait, les détruisait. Il allait se reposer, s'endormir sur une prairie ; et l'aspic, couleur d'herbe, qu'il n'avait pas vu, qui aurait fui à son aspect, le piquait sans le réveiller, et il mourait.

Et l'on songe à Napoléon I^{er}, qui, d'un geste, brisait les régiments fougueux, brisé à son tour par cette force, mourant du fait de la politique anglaise à Sainte-Hélène. Et l'on se dit qu'il serait facile de venir à bout de Marseille, le lutteur de Neuilly. Il n'y aurait qu'à ne pas le prendre de force et à attendre qu'il dorme.

Et l'on voit une provocation de la nature au Conti-

1. Quand les Anglais parlent entre eux de maisons de prostitution, ils se demandent : « Est-ce une *respectable* maison ? Cette maison a-t-elle de la *respectability* ? » c'est-à-dire « est-elle tenue convenablement ? »

nent. Veut-elle mettre en face la force chevaleresque contre la basse ruse? Veut-elle empêcher les hommes de s'endormir, de s'amollir dans la paix, ou veut-elle le châtement?

La défense n'est plus seulement légitime, on la rend nécessaire. Ce ne sera pas la France qui aura commencé.

Mais ces fous sont des fous dangereux. Ils ont tous cet instinct des apparences, ces mêmes forces vives se portant à la périphérie. Et ils nous dupent atrocement.

Vous lirez ces lignes. Vous direz : « C'est bien vrai ! » Demain, vous trouverez un Anglais, vous direz : « Il est toqué, comme tous ses compatriotes ; mais il est presque loyal ; il est tout ce que l'on peut attendre d'un Anglais » ; vous ne comprendrez pas que tous les êtres instinctifs, sont les mêmes, que tous, ... tous... tous..., savent vous prendre de la même façon et vous jouer identiquement. Ils éprouvent du plaisir à ruser avec vous, à voir si cela prend, à voir que cela prend, à se faire les ongles et les dents, comme la petite pensionnaire coquette joue avec les collégiens et cherche à voir si cela prendra plus tard. Et cela prend presque toujours.

C'est le serpent merveilleusement doué jetant je ne sais quel charme sur sa victime, qui pourrait fuir, au lieu de rester là, mais trouve je ne sais quelle joie à rester, s'endort, et finit par être dévorée.

Tous les Anglais font ce que fait Gladstone, ce *jobardomètre* (que l'on me pardonne le néologisme audacieux en vertu de l'idée exacte qu'il renferme ; si la presse anglaise n'en est pas satisfaite, elle n'aura qu'à opposer ce qualificatif à celui du « cadavéreux » Déroulède et à d'autres) — ce *jobardomètre* dis-je, qu'on nous envoie périodiquement pour mesurer le degré d'ingénuité et de candeur de notre nation. Trop de Français font en petit ce que la presse franc-maçonne fait sur une vaste échelle. Ils y coupent.

Amusez vous avec les Anglais, si vous voulez. Mais ne mordez pas à l'hameçon ! Ils sont tous charmants,

aimables, prévenants. Tant mieux, profitez-en. Les serpents aussi tous, savent se faufiler.

Je viens de dire que trop de Français y coupent; je suis heureux de constater en même temps que bon nombre ont le *sens profond* de l'Anglais, savent être polis, mais fort justes dans leurs appréciations. Puisse le nombre s'en accroître et la France verra la guerre religieuse, la guerre entre les diverses classes, la guerre européenne s'apaiser. Il est dur de songer que ces ennuis proviennent de notre candeur, de notre honnêteté nationale, qui ne peut pas soupçonner quelles ignominies cachent ces figures séraphiques.

Les Anglais semblent du reste irresponsables. Quand ils tuent, volent, commettent un délit, ils le savent bien, ils deviennent responsables. De même, le chien qui va prendre quelque chose dans votre garde-manger, sait bien guetter le moment où vous ne le regardez pas; il est responsable. Mais l'Anglais qui vous trompe, qui se joue de vous, vous retourne, vous fait croire à sa vertu, agit selon un instinct, — non un de ces instincts humains, que, nous enseignent la philosophie et la religion, nous pouvons soumettre à notre volonté, mais à un de ces instincts d'animal qui ne peuvent être modérés, et se manifestent chez *tous* les individus de l'espèce, sous *toutes* les latitudes où ils vivent, à *tous* les âges. C'est cet instinct d'animal qui caractérise l'Anglais, instinct froid, sans spontanéité, mais contre lequel la volonté est impuissante à lutter.

L'Anglais, si raffiné dans son luxe, si avancé dans la civilisation par certains côtés, en a d'autres qui ne sont pas susceptibles de progrès, et se rapproche par là de l'animal. C'est toujours Shakespeare avec ses contrastes violents.

Rappelons-nous, nous autres Français, que nous pouvons commander à tous nos instincts, qui sont des instincts humains placés sous le contrôle de la volonté, même à celui de la crédulité.

XVI

INÉDUCABILITÉ ANGLAISE

Un bon Anglais, avons-nous dit précédemment, ne se permet jamais de rire le dimanche. Aussi quelle ne fut pas notre surprise, lorsque il y a quelque temps, amené par diverses circonstances en Ecosse où l'on se pique de plus de rigorisme encore qu'en Angleterre, nous vîmes, au sortir du temple, une première lady qui *souriait en causant* avec une autre lady. Puis-je en croire mes yeux ?, comme on disait au grand siècle, me dis-je. Il y a deux ou trois ans, cette dame eût été excommuniée, et personne n'aurait trouvé la peine trop forte pour un semblable crime. Le pasteur lui eût refusé la communion. Et ce fait a une gravité énorme ; il atteint fort la *respectability* d'une personne. Or en Angleterre, on ne peut vivre sans *respectability*. C'est plus que la privation du feu et de l'eau, chez les Romains, pour les malheureux qui n'appartenaient à aucune *gens*. Ce sont de ces peines horribles dont on n'a pas idée sur le Continent. Il est inutile de dire que toute personne qui n'a pas payé ses droits à l'église, risque de se voir priver de la communion, atteindre dans cette *respectability* anglaise, chose purement exté-

rieure qui n'a nullement besoin de contre-partie interne.

Cette lady, donc, souriait, sans oser rire franchement. C'était une nouveauté religieuse à l'essai. Il y avait à craindre un de ces brusques retours d'opinion, auxquels sont soumises les choses humaines, voire même les choses religieuses.

Nous étions à peine remis de notre stupéfaction, quand une seconde lady sortait, elle aussi, en *souriant!!!* Puis une troisième, une quatrième... Les autres, moins hardies, ne souriaient pas, mais elles n'avaient pas cette figure contractée qu'il était de bon ton de prendre à partir du samedi midi, les années précédentes.

L'Angleterre s'en va, elle ne vaudra plus la peine d'une visite dans quelques années.

Ces toilettes extraordinaires qui firent notre joie, il y a quinze ans, sont remplacées par des toilettes françaises.

Les fillettes de huit ans ne courent plus le soir dans les rues. Il est vrai que leurs mères continuent toujours à dire à leurs filles qu'elles comptent vouer à la prostitution, avec un juste sens de leur race : « Ma fille, pourquoi attendriez-vous l'âge de quinze ans, de vingt ans? Qu'attendriez-vous? que le feu du ciel vous pénètre? Il ne vous pénétrera jamais plus qu'il ne l'a fait jusqu'ici, et vous pouvez dès maintenant gagner beaucoup d'argent. » Enfin, on ne les voit plus dans les rues.

On ne voit plus non plus le soir dans les jardins publics avant même la tombée de la nuit, en plein Hyde Park, au centre même de Londres, éclairés par les lampes électriques, des milliers de couples entrelacés, sacrifiant à Vénus, sur les pelouses.

On songe à l'Auvergnat, tirant une botte de la soupière, et disant : « Ce n'est pas que ce soit sale, mais cela tient de la place ». Pour les Anglais, tout cela ne les dégoûte nullement, mais on s'en moque sur le Continent. Et, n'ayant pas d'instinct qui les dirige, il'en sont réduits à imiter ce qui se passe sur le Continent.

De même, s'ils se sont mis à user de cabines de

bains, c'est pour éviter le fou-rire qui prend parfois les continentaux, à la vue des choses anglaises. Sur la plage, pourvu que ce ne soit pas dans l'endroit réservé aux élégants, un gentleman, nu comme un ver, traversera facilement un groupe de jeunes filles, qui en seront choquées dans leurs sentiments d'élégance mondaine, mais non dans leur pudeur qui n'existe pas et n'a peut-être pas de raison d'exister. Notez bien que la jeune fille, cinq minutes après, en faisait autant ; ou, si elle s'était baignée en costume, elle l'avait retiré complètement pour bien essuyer l'onde amère et éviter des rhumatismes dans l'âge avancé.

Nous passions dernièrement par une petite ville d'Ecosse, sise près de Balmoral, résidence d'été de la reine. Elle s'y trouvait à ce moment. L'hôtel de cette ville n'était peut-être pas absolument un rendez-vous élégant ; mais c'était au moins un hôtel où beaucoup de gens des plus titrés sont obligés de séjourner. Ajoutons que nous payions seize shillings par jour, le vin non compris. Jamais nous n'avons pu obtenir que les verres soient propres. Les paysans bretons ne passent pas pour des modèles de propreté, bien que certains d'entre eux soient très soigneux. Mais on ne peut être exigeant vis-à-vis de gens qui vivent toujours au milieu de la terre, du fumier, des animaux, des écuries qui ne peuvent être tenues avec le luxe propre d'écuries de courses. Les verres de l'Hôtel de Balmoral auraient fait honte aux paysans bretons ! Nous n'en avons vu d'aussi sales que dans certaines fermes écossaises avoisinant des villages de Peaux-Rouges. Il n'y avait de serviettes qu'au dîner. Au déjeuner et au lunch, cela n'existait pas. La serviette de table n'est pas d'origine anglaise ; la serviette éponge avec laquelle les jeunes filles anglaises s'essuient, toutes nues, au milieu des plages, pourrait prétendre davantage à ce titre. Mais il y avait les cinq invariables fourchettes, une pour chaque plat, luisantes, brillantes, mais pleines de saletés entre les dents. L'Anglais, au milieu de son luxe parfois très délicat, quelquefois d'un meilleur goût que le

nôtre qui manque parfois de sobriété et de simplicité, sent le parvenu.

« Vous n'êtes qu'une brute, dimes-nous au garçon, avec une virulence française ! Voulez-vous nettoyer ce verre ! » Les Ecossais ont le cerveau entouré d'une triple enceinte de bêtise qui les empêche de comprendre tout ce qui n'est pas « la petite commerce ». Ce sont des êtres spécialisés.

Mais ces gens-là ne s'émeuvent pas. Quand ils auront été traités une centaine de fois de sales brutes, ils se mettront du jour au lendemain, à avoir cette propreté anglaise un peu extérieure : carreaux de fenêtres luisants, nappes de tables splendidement empestées, mais servant à plusieurs générations, fourchettes très brillantes, mais dont le pied est graisseux et les dents remplies de saletés.

Ce n'est pas que cela les gêne, pas plus que l'Auvergnat. Mais ils ont peur de se faire moquer d'eux. Cela ne les dégoûte nullement de faire les pitres toute la journée du dimanche, chez eux, puis au temple ; cela ne les dégoûtait nullement de porter ces toilettes excentriques ; cela ne les dégoûtait nullement de voir les jeunes filles et les jeunes gens dans la plus parfaite nudité sur les plages ; cela ne dégoûte nullement les ladys de savoir que leurs maris, leurs frères, leurs enfants courent les fillettes de huit ans et sacrifient à Vénus en plein Hyde Park ; cela ne les dégoûte pas davantage de boire dans des verres très sales. Pas plus que cela ne dégoûte un chien de voir un de ses confrères choisir la place publique pour ses ébats amoureux. Mais parfois les continentaux leur cinglent la figure et leur jettent tout cela en pleine face ; ils restent impassibles. Mais alors ils changent brusquement leurs habitudes nationales. Je le répète ; ce n'est pas que cela les dégoûte, mais l'amour-propre les y oblige.

Ce sont des timides qui ont conscience de leur infériorité ; ils avouent parfois qu'ils ont peur de commettre des « mistakes », de faire des balourdises. Et cette raideur anglaise s'accroît lorsqu'ils viennent sur le

Continent, surtout lorsqu'ils sont à leur premier voyage. Et cette raideur drôlatique n'est peut-être que la raideur de l'individu qui a le vertige et essaie d'y échapper, qui sent que le terrain n'est pas sûr.

De même ces procès en adultère, par lesquels les Anglais les plus titrés cherchent à obtenir de l'argent sur le dos de leur honneur, ne les dégoûtent pas. Ils ne comprennent pas qu'il y ait là quelque chose de honteux. Ces aristocrates qui ont gagné leurs parchemins en hurlant autour du bûcher de Jeanne d'Arc, ou en séparant à jamais le fils de la mère, la femme de l'époux, en Acadie, ou en intriguant dans les couloirs des loges maçonniques ; ces aristocrates comprennent cela encore moins que les gens du peuple.

Quand on va dans certains pays neufs, on remarque que les gens y ont peu de sens moral et on leur en veut parfois. On ne comprend pas que chez ces gens, ou plutôt chez leurs ancêtres, les nécessités exclusivement matérielles aient suffi amplement à occuper leur activité, qu'ils avaient à combattre les sauvages avant de fonder des universités ; que le feu dort sous la cendre et qu'il suffirait de les transporter dans un milieu plus raffiné pour que, en peu de temps, ils arrivent à notre niveau.

Mais chez l'Anglais, il n'y a pas de braise sous la cendre. On battrait en vain le briquet pour en faire sortir du feu. Sous certains côtés, comme le Chinois, il n'est pas progressif.

Le Peau-Rouge tue le blanc qu'il rencontre avec sa femme. L'Anglais lui demande de l'argent ! L'âme de l'Anglais même relevée de sang Celtique, Normand etc. n'a pu s'élever jusque-là. Ses qualités d'un raffinement très réel se portent vers le superflu, au lieu d'aller au nécessaire. Il semblerait que la nature ait mutilé cette âme, qu'un sécateur, ait enlevé brusquement, durement, d'un coup, toute une partie du cerveau.

Dans quelques années peut-être, pour imiter le Continent, les Anglais se mettront-ils à tuer leurs femmes infidèles. Ils disent parfois, avec amertume, aux étran-

gers auxquels ils sentent ne pouvoir dissimuler leurs points faibles : « Nous nous civilisons petit à petit. » Ils ne se civiliseront jamais sur certains points. Ils copieront la civilisation plus ou moins drôlement. Ils ressembleront aux singes qui se mettent un bonnet de coton, ou aux nègres qui s'habillent splendidement, et adoptent jusqu'aux corsets. Ils auront les apparences de la civilisation : cela leur suffira. Cela satisfera les gens qui ne voient les Anglais que superficiellement sur le Continent, entre deux trains, ou ceux qui traversent l'Angleterre pour aller prendre quelque paquebot. Mais ceux qui y séjournent, verront le replâtrage. Ce sera toujours Gugusse, de l'Hippodrome, voulant porter un habit et des gants, sans savoir comment cela se met. Sous les fissures du vernis, on verra le bois blanc vulgaire que l'on avait pris pour de l'ébène.

Nous avons été dur dans un précédent article pour les directeurs de la *Pall Mall Gazette*, ces braves gens qui font du... mercantilisme à double détente, qui trouvent un grattage énorme, abondant, après les proxénètes qui « raccommodaient les virginités », qui n'ont pu avoir, un seul moment, sérieusement l'idée de faire cesser un vice qui ne cessera qu'avec Albion.

Ce qu'il y a de particulièrement triste dans leur cas, c'est qu'ils seraient très surpris de connaître l'appréciation des continentaux à leur égard. Ils ne comprendront certainement pas, absolument pas, en quoi ils ont pu fauter. Si jamais ils connaissent cette appréciation, ils rougiront non pas d'avoir fait une bonne affaire avec la prostitution infantile ; mais ils rougiront dans leur amour-propre national, de découvrir de ces lacunes qu'ils sentent confusément, mais qu'ils ne sont pas habitués à analyser.

Ces gens sont assurément moins coupables, moins odieux que ne le seraient des continentaux d'avoir agi ainsi. Cela ne les dégoûte pas non plus. Ils ont une responsabilité incontestablement limitée. Ils ont sacrifié à cette recherche de la *respectability* qui s'obtient par les moyens si bizarres dont nous avons parlé, par d'au-

tres que nous avons oubliés, et qu'il serait trop long de citer. Parlons cependant des hôtels de tempérance.

Ce sont les pires souïards de l'Angleterre qui vont là. Ils ont plus besoin que les autres d'un brevet de tempérance et ils vont ostensiblement dans ces maisons. A table, l'on ne sert aucune boisson alcoolique, mais on sait que les Anglais boivent très peu à table, beaucoup ne boivent qu'un verre de vin, d'autres ne boivent rien. Et puis il y a des accommodements avec le ciel. Au bar, on demande un verre de limonade, on allonge un shilling en clignant de l'œil pour expliquer qu'on ne demande pas la monnaie, et on vous apporte un verre de *whisky et limonade*. La limonade est bien un peu teintée en jaune, mais à cela près! De plus on a sa chambre et, dans sa malle, une ou deux gourdes remplies de whisky; on vide son litre ou son demi-litre, selon sa capacité, et, dans les moments où le sommeil ne s'appesantit pas sur ses paupières, on a la consolation de voir les seuls ornements des chambres anglaises, des cartons coloriés en teintes tendres sur lesquels on lit : « Dieu est avec moi — Dieu me voit — combattons le bon combat de paix... etc. »

Ces idiots se jouent la comédie les uns les autres, tout en sachant parfaitement que ce n'est qu'une comédie. Cela ne les dégoûte pas.

Il y a des villes où le commissaire de police trouve dans sa charge le moyen de gagner de la *respectability*. Dans une nation chez laquelle la statistique nous montre que la prostitution adulte dépasse beaucoup le tant pour cent des autres nations, sans compter la prostitution infantile qui l'emporte naturellement à peu près du double sur la première, sans compter les innombrables relations irrégulières, certains commissaires s'avisent d'interdire, sous peine de passer devant la justice, toute prostitution. Ils ne peuvent pas avoir l'idée de supprimer d'un trait de plume cette institution qui a toujours existé; pas plus que les rédacteurs de la *Pall Mall Gazette* n'ont pu un moment se dire que quelques articles de journaux allaient supprimer le vice en Angleterre. On ne

peut leur prêter cette idée. Ce n'est d'ailleurs pas leur objectif. Ils veulent conquérir de la *respectability*. Ils reçoivent de temps en temps des volées de coups de ceux qu'ils ont arrêtés; mais ils trouvent que la *respectability* vaut bien cela. C'est chez eux un instinct qui n'appartient pas à la catégorie des instincts humains, qui a la fatalité des instincts de la brute. C'est fatal, irrésistible, la volonté ne peut dominer cela.

Parfois, en pays de touristes, dans ces énormes hôtels que l'on trouve dans les montagnes, isolés de tout groupement d'habitation, on voit arriver quelques clergymen anglais, qui cherchent s'il y aurait moyen de transformer l'hôtel en temple. Les voyageurs vont alors trouver le maître d'hôtel et lui disent : « Nous aimons la religion, mais précisément parce que nous sommes religieux, nous n'entendons pas que ces pitres de clergymen absorbent tout l'hôtel pour s'y livrer à leur comédie aussi mercantile que hebdomadaire. Nous n'admettons pas ce défi à nos sentiments trop sincères pour que nous nous commettions avec eux ». Ils vont alors dans un petit salon sacrifier au dieu qui fut celui des Carthaginois et des Phéniciens. De jeunes Anglais qui espéraient s'amuser et danser toute la journée du dimanche, se renfrognent à leur arrivée, vous en disent pis que pendre, affirment qu'ils n'iront pas à l'office, disent qu'ils ne sont pas connus dans la localité, que, par conséquent, ils s'en moquent. Puis l'heure du service religieux arrive, on les voit devenir nerveux; ils reniflent, s'agitent, puis disparaissent, se volatilisent; on ne les voit pas entrer dans ce qui sert de temple. Mais ils y vont. Ils ont été repris brusquement par leur instinct de *respectability*, leur volonté n'a pu résister. On va se mettre près d'eux. Ils chantent des psaumes avec une piété absolument communicative; on se sent pénétrer par ces sentiments religieux qu'ils sont d'ailleurs incapables de ressentir, mais qu'ils communiquent facilement avec leurs attitudes d'un mysticisme larmoyant.

Cette pitrerie ne les dégoûte nullement.

Dernièrement, nous étions en Ecosse, auprès de Balmoral où la reine se trouvait en ce moment. Il y avait une fête sur une pelouse. La reine devait y faire une apparition. C'était un des clous de la fête. Pour nous qui nous considérons comme un sujet britannique de par la volonté toute-puissante des Loges, voir notre Gracieuse Souveraine, nous eut, ainsi qu'on le pense, procuré une grande joie.

Il devait y avoir aussi un *tug of war* entre gens non mariés et gens mariés. Le *tug of war* consiste en deux équipes d'hommes qui tirent chacune aux extrémités d'une corde, s'efforçant de ne pas céder. Bientôt on voit tous les hommes du parti vainqueur, la corde ayant été lâchée, tomber brusquement et brutalement à la renverse, les quatre fers en l'air. Ajoutons que les Ecossais dans leurs atours de fête, n'ont que le *Kilt*, sorte de jupon qui s'arrête au-dessus du genou, ne portent pas de pantalons. On juge d'ici le coup d'œil. Cela ne dégoûte personne. C'eût été un second clou. Ces choses-là ne se voient pas tous les jours.

Le troisième clou eût été de voir la Reine assister à ce spectacle. Mais par malheur, on ne trouva pas d'équipes pour le *tug of war*; secondement, on apprit que la reine ne pouvait venir assister à cette fête idyllique, par suite d'un deuil.

Mais toute la noblesse aborigène était là, ainsi que la basse et moyenne pègre locale. Toutes les classes y étaient représentées, tous les âges et tous les sexes. Il y avait beaucoup de *misses* aux yeux séraphiques, habillées dans leurs costumes d'été, aux nuances bleu, rose, vert, blanc tendre, qui semblent avoir été copiées sur les grands sarraux à ceinture (qu'elles affectionnent, aussi) des chérubins de nos fresques religieuses. Et ce spectacle n'eut en rien altéré leur sérénité d'être sveltes qui touchent à peine à cette terre.

A-t-on parlé assez de l'éducation anglaise ? C'est encore une de ces choses anglaises qui ne résistent pas à l'examen.

Il est surprenant, étrange, extraordinaire, que tous les gens qui ont traité du caractère anglais, n'aient jamais parlé de cette âme anglaise qui est absolument immuable, du moins en partie, qui ne peut être améliorée, ni diminuée.

C'est tout un travail pour une mère continentale de faire une âme, et un travail délicat : elle a à expulser toutes les mauvaises graines, à surveiller l'éclosion des bonnes, à diriger leur développement, à assurer une vitalité que rien ne pourra arrêter dans l'avenir. Elle doit épier soigneusement les moindres choses qui pourraient salir cette âme jeune, car la tache grandirait avec l'âge et menacerait d'envahir toute l'âme. Tout cela demande une surveillance jalouse.

Chez la mère anglaise, il n'y a rien de cela. Telle la chienne qui a donné le jour à des petits, qui sait qu'elle serait impuissante à les rendre plus fidèles et aussi moins fidèles. Telle la poule qui vient de donner la vie à une couvée, sait que ses petits chanteront chaque fois qu'ils auront pondu un œuf ; elle ne peut rien ni pour ni contre. Que cela lui plaise ou ne lui plaise pas, ce sera la même chose.

La mère anglaise ne peut rendre son fils plus ou moins faux, hypocrite, irréligieux, sans sens moral, elle n'y peut absolument rien. Bon chien chasse de race. John ne possèdera pas ces qualités à un plus haut degré que Jack ; elles ne seront pas plus développées à soixante ans qu'à dix ans, ni dans l'aristocratie que dans les basses classes, ni au ^x^e siècle qu'au ^{xx}^e siècle. C'est là le caractère fondamental de l'âme anglaise, le côté animal sur lequel la volonté n'a pas de prise.

Une mère continentale au contraire surveillera les germes de ces défauts, les écartera ou au contraire les développera, selon qu'elle est honnête ou malhonnête. Elle aura de la prise sur l'âme de son enfant, qu'elle pétrira comme de la cire molle.

On peut développer le corps, l'instruction, les habitudes d'élégance et de luxe chez un Anglais ; c'est tout. On peut lui apprendre aussi à éviter la correctionnelle, qu'il est de mauvais ton de côtoyer. Et quand un John Bull, l'espoir de la génération montante, a percé son pantalon en tombant, que pensez-vous que fait sa mère ? Qu'elle se fâche ? Pas du tout. D'un air très détaché, elle s'indigne. Elle saisit avec empressement cette occasion de montrer combien son âme est sensible aux agissements misérables de l'humaine nature. C'est de la *respectability* de poche, du billon de *respectability*. C'est la *respectability at home*, faisant le pendant à la *respectability* en voyage qui s'obtenait autrefois dans les gares françaises, en criant « shocking » à propos de rien.

Il est vrai qu'elle n'a jamais protesté contre le « pmgisme » ni contre les scènes d'Hyde Park, qu'elle n'en est pas plus choquée qu'une mère poule qui voit un coq se livrer à des ébats amoureux devant les yeux de son innocente couvée.

On dit en Angleterre qu'il faut sept générations pour faire un *gentleman* et trois pour faire une *lady*. Nous admettrions volontiers cela pour un Continental. Mais nous refusons absolument de l'admettre pour un Anglais. Un homme du peuple anglais, pris jeune, placé dans un milieu élégant, auquel on donnerait une bourse bien garnie sera aussi *gentleman* que le plus *gentleman* des *gentlemen* anglais. Il y a chez l'Anglais, comme aussi croyons-nous chez le Juif et le Chinois, toute une partie de l'âme qu'il est impossible de modifier.

Nous ne pouvons sur le continent, nous ôter cette idée de la tête que « chaque pays fournit son monde » « *tot capita, tot sensus* ». C'est faux, archi-faux pour l'Angleterre. Un étudiant en médecine qui a un *machabée* devant lui, a toute l'humanité sous ses yeux. Un observateur qui a un Anglais sous les yeux les a tous. Il recevra toujours le même *shake hands* qui donne l'impression de la plus parfaite franchise, il verra toujours devant lui une figure à l'expression chevaleresque :

mais il ne rencontrera jamais que la même âme anglaise, impersonnelle, immuable.

Ces qualités immuables sont précisément l'ossature de l'âme anglaise. Les autres qualités, celles que l'on peut développer, ne sont guère que l'accessoire.

L'Anglais a la fureur de parler de libertés anglaises. A chaque instant, il vous en casse les oreilles. On reste interloqué. Pourquoi vous en parle-t-il ? S'il est libre et heureux, tant mieux ! Mais cela vous intéresse fort peu. On comprendrait qu'il se vante des gloires de l'histoire d'Angleterre, s'il aime à se vanter, ou d'autre chose. Mais pourquoi tout Anglais que vous trouvez au Pôle Nord ou sous l'Equateur, en Angleterre ou en France, en Europe ou en Amérique, au bout de cinq minutes vous parle-t-il de ses libertés ? Il n'y a pas de mot d'ordre cependant. Non c'est l'instinct qui parle. L'Anglais, cet être si raffiné, qui réalise quelquefois l'idéal de la beauté humaine, qui semblerait en être une incarnation, est, bien plus qu'on ne le pense, un animal doué de la parole. En le regardant bien, le soir dans les fumoirs de magnifiques hôtels anglais, on finit par trouver que cette gravité est la gravité animale, celle du chien qui digère, qui ne se sait pas observé par son maître, qui revient à l'état non civilisé pour un moment. Et sa gaité est aussi une gaité animale, provenant d'un bon estomac, d'une bonne digestion, uniforme sans la variété qui provient de la diversité de l'intelligence et du cœur. Quand il parle de liberté, il semble dire : « Nous n'avons pas la liberté de la plupart de nos actions ; nous ne pouvons pas être francs ou faux à notre guise. Mais nous avons, en compensation, les libertés politiques. » Il se sent emprisonné par la fatalité, il en ressent une certaine infériorité, il vient au-devant de ce qu'il se figure que vous pensez.

On comprendrait que pour se vanter, il vous dise : « Nos navires sillonnent les mers et nous apportent les produits des pays lointains. Nous dominons par notre puissance toute la politique européenne, sauf la politique du czar qui, encore, tremble devant les nihilistes. »

Mais non ! Il vous dit : « Nous sommes le peuple le plus libre du monde. » Et après ! Cela vient comme des cheveux sur la soupe. Vous restez rêveur.

Nous avons affirmé précédemment que l'Anglais est fatalement faux et qu'il ne peut pas ne pas l'être. Nous savons que pour beaucoup de gens qui se trouveront à parcourir ces lignes, nous prêchons à des convertis. Mais d'autres, les F. par exemple, nous diront : « Nous admettons que ce que vous écrivez ne sont que des notes de voyage et qu'elles ne comportent pas une rigueur scientifique. Mais encore ne faut-il pas lancer des allégations en l'air sans fondement, surtout lorsqu'elles ne sont pas précisément bienveillantes. »

! Nous pourrions leur demander sur quoi ils se basent pour affirmer que tous les chiens sont fidèles et ne peuvent être que fidèles. Ils n'ont eu qu'un fort petit nombre de sujets à observer et ne les ont observés que sur un coin de terre limité. Ces choses sont difficiles à prouver absolument.

Mais reprenons le cas mémorable des MM. P. M. G., cas qui pour nous est un fait aussi intéressant à étudier que la bataille de Waterloo, qui est un fait culminant de l'histoire d'Angleterre ?

Supposons que le fait se soit produit en France. Il n'y eût eu qu'une voix, même parmi les démocrates, pour crier : « Les fruits verts sont notre vicaire national. C'est un malheur, mais c'est comme cela. Que ceux qui n'ont jamais péché, jettent la première pierre à ces aristocrates qui n'ont fait que ce que nous pratiquons tous les jours. » Et le directeur du journal qui eût lancé ce pétard eût reçu tous les affronts qu'un homme peut recevoir.

En Angleterre, la partie aristocrate a cherché à nier ce qui n'était pas niable. Il n'y a pas eu une voix pour aller crier à la face des MM. P. M. G. : « Vous êtes des mufles ! »

Eh bien ! nous maintenons ceci. C'est que l'éducation varie selon le caractère des parents, leur moral, etc. ; qu'il n'y a pas deux individus élevés absolument de la même façon ; que si les Anglais étaient des êtres éduca-

bles, il y en eût eu qui eussent pensé autrement que la masse, qui auraient protesté, qui auraient sauvé l'honneur national plus compromis par la muflerie des MM. P.M.G. que par les faiblesses de quelques aristocrates.

Nous maintenons au contraire que l'instinct est uniforme, que cette uniformité s'est reflétée d'une façon éclatante dans la façon d'agir des métropolitains et des coloniaux en cette affaire grotesque soulevée par ces imbéciles de MM. P.M.G.

D'ailleurs, tous les Anglais sont faux, personne ne le contestera, sauf les F. : qui n'ont plus guère qualité pour démentir ; personne ne le contestera non seulement en France, mais hors de France.

Nous n'appelons pas faux les Gascons qui dans l'espace d'une heure vous font quelques milliers de mensonges. C'est la gaieté qui sort par là. C'est une soupape de sûreté. Si on les obligeait à rentrer cela, ils en feraient une maladie. Mais si on leur parle sérieusement, ils se font un scrupule de vous induire en erreur.

L'Anglais au contraire vous dit souvent la vérité. Il attire votre confiance, et juste au bon moment, vous trompe de la façon la plus perfide. C'est comme ces articles-réclames que l'on vend bon marché pour ne pas faire remarquer l'extrême cherté des autres articles. S'il nous dit la vérité, ce n'est pas par franchise, c'est par truc.

Ou bien les Anglais préfèrent-ils nous faire croire que c'est chez eux une question d'éducation ? Ce serait flatteur pour leur mère, leur père. Et tous les parents s'entendraient pour élever leurs enfants sur le même plan. Quelle plaisanterie ! Ce serait horrible et indiquerait qu'ils n'ont eux-mêmes qu'un semi-discernement, comme les enfants que les juges renvoient sans condamnation.

Il y a là un dilemme assez pénible : ou bien les parents sont des misérables, sans honneur, ou bien il y a là la fatalité, l'uniformité de l'instinct animal contre lequel il est inutile de se rebeller.

Nous préférons donner un verdict d'inconscience, de responsabilité limitée.

Dites à un Anglais : « Mon cher ami, dans les résolutions que vous prenez si chrétiennement chaque semaine de fortifier vos bonnes qualités et d'extirper les mauvaises, mettez donc en tête du programme de transformer complètement votre nature, en ce qui regarde la franchise. Croyez-moi, la sincérité est une vertu chrétienne, peut-être la première de toutes, certainement l'indice que l'on en possède beaucoup d'autres. Pourquoi ne piochez-vous pas ce coin de votre âme ? Auriez-vous conscience que ce soit absolument du temps perdu et de la peine inutile ? » Vous aurez été aussi cruel que si vous dites à un bossu : « Rentrez donc cela, cela ne vous va pas » ou à un cul-de-jatte : « Est-ce que vous étiez de la course Paris-Belfort ? »

Quand on a vu *Méphisto* de *Faust*, dans la scène des épées, se sauver devant la croix, on a vu l'Anglais auquel vous avez servi cela à brûle-pourpoint.

Quand un Anglais vous déballe son petit bazar : « Les Françaises sont toutes des cocottes. La France me fait pitié... etc », comme le juif tire de sa sacoche un à un divers objets également pour voir si cela lui réussit, prenez la chose gaiement, ne vous mouchez pas puisque vous n'êtes pas morveux, amusez-vous comme le chat avec la souris, puis au bon moment lancez-lui cela à la figure et apprêtez-vous à juger de l'effet.

Il est amusant de causer avec les Anglais de leurs congénères qui tirent des louis bien sonnants et trébuchants de leurs infortunes conjugales. On dit : « Est-il drôle ce monsieur ! »

Ils se mettent à rire à moitié, d'un air contraint, avec une expression de tristesse ; absolument, comme le bédas auquel on raconte une facétie amusante et qui ne la comprendra que le lendemain. Et ils répondent : « Oui ! »

Ils semblent dire avec mélancolie : « Oui, vous vous comprenez cela, mais pas moi. J'admets bien que vous ayez raison, vous devez même avoir raison, mais je

ne vois pas pourquoi, je ne verrai jamais pourquoi. »

C'est toujours cette civilisation anglaise, cette bonne terre qui fait lever et développe les graines qu'on lui a confiées, mais ne peut rien là où l'on n'a rien semé.

On a beaucoup parlé du conservatisme anglais; nous ne parlons pas ici du conservatisme politique, mais de l'attachement des Anglais à leurs institutions. Ce conservatisme est précisément une des preuves caractéristiques de ce que nous avons avancé, à savoir que l'Anglais est un être purement d'instinct, immuable. L'être intellectuel voit toujours des points de vue nouveaux faux ou justes, cherche à rendre sa conduite conforme à ses idées et varie. L'Anglais n'a pas besoin de cela. Il saura toujours paraître vénérable, ne pas duper les gens, s'il n'y a pas intérêt, mais les duper sans remords, sans avoir à lutter contre les instincts gênants de l'honneur, dès qu'il y verra un profit. L'éducation ne peut rien contre ce défaut de l'âme anglaise. Il le fera plus ou moins intelligemment, souvent très bêtement; voilà tout. Il saura toujours être occulte, se servir de ruses dans ses rapports avec les particuliers, de la Franc-Maçonnerie dans ses rapports avec les pouvoirs publics. Et il réussit. Que lui faut-il de plus?

XVII

RESPECTABILITY

Quand les *Plymouth-brethren* prêchent en plein air, quels sont leurs principaux auditeurs? Sont-ce des vieillards qui ont perdu leurs affections les plus chères et cherchent une consolation dans la religion? Sont-ce des vieillards qui ont découvert l'inanité de l'existence humaine; qui pensent que les efforts de l'homme, que les résultats auxquels il arrive ne nous paraissent grands que parce que notre optique spéciale nous les montre tels, que comme le dit Bossuet, « Dieu seul est grand »? Non, ce sont généralement des jeunes gens de 18 à 25 ans, à la période la moins mystique de l'existence.

Et que dit ce prêcheur? Il prend généralement pour thème ce sujet ou quelque autre analogue : « Dieu me voit, mais je le vois à mon tour à travers son Fils, le Divin Crucifié. » Remarquons incidemment que le sujet de Sa Majesté Britannique ne reste pas en arrière de Dieu, que si Dieu le voit, il y aurait quelque infériorité de sa part à n'être pas sur le pied d'une certaine réciprocité diplomatique. Remarquons aussi que les Anglais

croient assez peu aux saints, dont ils affirment très volontiers avoir toutes les perfections, dont quelques-uns même avaient des poux, ce qui n'est guère un indice de *respectability*; ce qui est une grave infériorité; ils estiment de plus qu'il y aurait quelque humiliation à ne pas communiquer directement avec la divinité, à être obligé de recourir à des intermédiaires subalternes.

Tel est donc le thème que développe le prêcheur laïque en plein air pendant une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure. En France, un prédicateur qui s'aviserait de traiter ce sujet pendant un quart d'heure, verrait les mâchoires s'ouvrir avec des bâillements inquiétants et réitérés, les montres sortir toutes seules des goussets. Ces bons jeunes gens anglais au contraire restent tout ce temps, sans montrer le moindre signe d'impatience, avec des airs curieux, comme ces lézards qui viennent vous entendre siffler.

Et ces gens ne sont pas religieux, ne comprendront même jamais ce qu'est la religion. Ils ont le superflu sans avoir le nécessaire. Ils sont comme cet Anglais qui nous menait à la chasse au grizzly¹ les deux mains dans les poches, et n'était certainement pas brave.

Ils sont curieux à observer pendant ces sermons. Lorsque nous écoutons une musique compliquée, savante, toutes nos énergies affluent vers le sens auditif et quittent le sens visuel. L'œil alors devient fort peu intelligent et sans regard. Puis le morceau, le concert qui a peut-être été long cessent. Le mouvement inverse se produit. Nos énergies ne se portent plus exclusivement vers le sens auditif, qui ne tire plus la couverture exclusivement de son côté, et se reprennent à se porter de nouveau vers le sens visuel, qui perd son éclat et sa vivacité.

Il se passait la même chose chez ces bons jeunes gens. Une fois les dernières ondes sonores sorties de la bouche du prédicateur, ils s'éveillaient brusquement d'une sorte de torpeur, de sommeil, fermaient la bouche qui.

1. Espèce d'ours.

était restée ouverte presque tout le temps, se secouaient.

Puis, ils se dispersaient sur les pelouses voisines — au temps où les policemen permettaient cela, mais si « souvent femme varie », les policemen aussi varient parfois; — ils folichonnaient avec quelque dame à ceinture dorée, sacrifiaient en public à la Vénus Albionnesque. On ne se doute pas en France quelle est la raison d'être de ces énormes pelouses des jardins dits anglais !

Puis s'ils avaient quelques sous encore, ils allaient au bar, ne le quittaient que lorsqu'ils étaient à peu près au complet, et venaient s'achever dans leur doux « home. » Si vous étiez leur pensionnaire — on loge souvent chez les particuliers en Angleterre, au lieu d'aller à l'hôtel — vers minuit, une heure, vous les entendiez monter péniblement dans leur chambre, en se heurtant partout.

Le lendemain matin, vous demandez un renseignement à un de ces bons jeunes gens. Ses yeux bleus purs comme les eaux des torrents de nos montagnes sont obstinément fixés sur un coin du ciel, que découvrent les nuages pour un moment. Ils sont plus bleus que jamais. Ils ne sont pas injectés de sang comme ceux des poivrots français. Il semble converser avec quelque séraphin. Il vous fait répéter votre question qu'il n'a pas comprise. Il vous fait répéter une seconde fois, puis enfin finit par saisir.

C'est du reste ce qui arrive, quand on va dans les bureaux anglais le lundi matin. Pères Eternels et Séraphins sont incapables de saisir du premier coup ce que vous leur dites. Votre première question a pour effet de les faire sortir de l'extase religieuse de la veille; la seconde, de les faire s'apprêter à écouter, de saisir peut-être une moitié de ce que vous dites; la troisième enfin de les faire comprendre. Telle est la rapidité avec laquelle presque tout se fait dans un pays où l'on dit que « Time is money. » Il y a de quoi exaspérer les Français les plus calmes.

Les Anglais ont-ils le sens religieux?

Nous avons bien de la peine à l'admettre. Il ne faut pas croire qu'ils se lancent dans toutes ces extravagances religieuses, simplement pour le plaisir de se faire moquer d'eux par les continentaux. Ils ne redoutent rien tant que la moquerie.

Nous pourrions citer une dame anglaise appartenant à la fine fleur de l'aristocratie anglaise qui a trois religions : elle est anglicane, quand elle est en Angleterre ; presbytérienne, quand elle va en Ecosse ; et catholique, ou si près de le devenir que l'on peut la considérer comme telle, quand elle vient en France. C'est absolument cocasse ; et c'est la négation de tout sens religieux. Ce que nous venons de dire pour cette noble dame, pourrait se répéter au sujet de tout Anglais.

S'ils avaient le sens religieux, ils éviteraient toutes ces cocasseries qu'ils commettent à chaque instant. Là encore la faculté directrice leur manque et leur manquera toujours. Si la civilisation anglaise très avancée n'a pu développer cette faculté, elle qui a développé tant de raffinements, c'est que cette faculté ne pouvait être développée, pour cette bonne raison qu'elle n'existe pas.

Et quand on fait des gorges chaudes sur eux en sortant de leurs églises, que l'on se tord de rire en voyant toutes ces ladies aux têtes de poules navrées roucoulant à mi-voix des hymnes, se sentant envahies par l'extase religieuse depuis le samedi midi jusqu'au lundi midi, ils sont désolés, navrés. Alors ils décident que l'on pourra sourire le dimanche. C'est une nouveauté religieuse à l'essai. Puisse la divinité n'être pas courroucée de cette liberté !

C'est encore le singe anglais imitant le continent, par à-coups successifs.

On se demande pourquoi ces gens n'ont pas conservé simplement la religion catholique, qui leur offrait une ligne de conduite toute tracée, qui leur eût évité de donner ces spectacles grotesques à une galerie qui ne demande qu'à rire d'eux. Ces gens, qui ont de la peine à marcher droit, ne songent qu'à discuter les textes des Livres Saints. Ils ressemblent à un ivrogne cherchant à diriger un homme à jeun.

Peut-être est-ce parce que la religion catholique ne se prête pas suffisamment à la concurrence aussi mercantile que peu édifiante que se font les clergymen? On ne peut dans cette religion élever chapelle contre chapelle.

Mais ces gens semblent éprouver une véritable jouissance à chanter leurs hymnes, et le bien-être qui se reflète sur leurs figures pourrait faire croire à un véritable esprit religieux.

Il faut bien se dire que les Anglais ne connaissent ni les grandes joies, ni les grandes peines. A part les plaisirs sportifs et les douleurs physiques, communes aux animaux, l'on ne voit chez eux trace ni des unes ni des autres. Ces gens ne paraissent jamais s'ennuyer : ils passent des journées entières de dimanche assis sur un fauteuil avec un roman fermé sur leurs genoux. Ils ne s'amuse pas, mais ils ne s'ennuient pas : ils végètent. Quand un mari s'aperçoit que sa femme a péché : il ne la tue pas de colère, il ne se tue pas de désespoir. Tranquillement, il va demander au complice 50.000 francs ou plus, s'il est plus riche ou plus noble. C'est la vie terne par excellence. C'est le cri d'Hamlet : « Etre ou ne pas être. La vie vaut-elle la peine d'être vécu ! »

L'on a dit que les financiers aiment la bonne chère par gloriole, les diplomates, par profession et les curés par compensation.

Nous avons parlé de la *respectability* comme ligne de conduite et comme paravent. Mais c'est aussi une jouis-

sance que nous estimerions nous autres peu intense, mais qu'eux apprécient à défaut de mieux.

C'est une sorte de compensation que la nature leur a accordée. Ils prennent des airs de Séraphins, de Pères Eternels, ils ont l'air très respectable, c'est un fait certain. Et leur vanité se satisfait.

Le moindre sabotier anglais qui vient sur le continent se dit immédiatement baronnet; il est au moins parent de Gladstone, à moins que ce ne soit de Lord Salisbury: sa sœur vient d'entrer comme dame d'honneur à la Cour. Il est de très mauvais ton de demander à un touriste anglais quelle est sa profession. N'ayez pas l'air au moins de vous figurer qu'il soit commerçant. Vous risqueriez de vous faire avaler. Le moins qu'il puisse être, c'est *gentleman farmer* ou autrement dit, propriétaire vivant noblement sur ses terres. Cela c'est la *respectability* en voyage, obtenue par la situation de famille. C'est une de leurs principales jouissances en voyage de jouer le monsieur du grand monde.

Mais, chez eux, où tout le monde sait qu'ils sont de simples sabotiers, où ils n'ont pas la ressource de se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas, ils ont la *respectability* par la religion. Et, ensuite, ils s'en vont du temple, ou du moins s'en allaient, chez eux l'air navré (c'est dans les lois de la *respectability*, aussi bizarres que les lois de chevalerie de Don Quichotte), sans proférer une parole. Voici quelle est l'origine de cet air navré dominical.

On sait que les Anglais ont une ivresse bizarre, particulière. L'ivresse chez les continentaux a deux périodes: la période d'excitation pendant laquelle le sujet est en verve, devient batailleur, ... etc., et la période d'abattement, qui semble ramener un équilibre des dépenses de force. L'Anglais, au contraire, est toujours le même, triste, morne, désolé, sans énergie. Le moindre maître d'hôtel mène ses pensionnaires ivres à la baguette: c'est absolument curieux.

Or le dimanche est bien plutôt le jour de l'ivresse, que le jour du Seigneur. Henri Heine a dit que « Dieu

aimait beaucoup mieux voir un Français blasphemer qu'un Anglais prier; » il semble avoir été parfaitement inspiré en écrivant cela. Et il serait navrant pour les pères et mères de famille de voir leurs enfants trop jeunes pour faire de sérieux vides dans la bouteille à whisky, battre des entrechats joyeux, pousser des cris. Cela contrasterait trop avec l'expression navrée de leur figure, cela pourrait atteindre sérieusement leur *respectability*. Ils savent très habilement dissimuler leur état peu intéressant, leur haleine corrigée par le cachou ne les trahit pas. Mais s'ils parlaient trop haut, s'ils faisaient de grands mouvements, ils se trahiraient.

C'est pour cela aussi que les hymnes se chantent à mi-voix. C'est pour cela aussi qu'il est bien vu de parler à mi-voix depuis le samedi midi jusqu'au lundi midi. L'extase religieuse a eu le temps de se produire.

Et si un monsieur se permettait de paraître parfaitement gai, de chanter à pleins poumons dans sa chambre, il soulèverait le mépris général, toutes ces têtes de poules regarderaient le sacrilège avec consternation, les cous se raidiraient comme celui des volatiles qui entendent le cri d'un des leurs dans le lointain. Il faudrait se résoudre à quitter la ville et à aller cacher sa honte dans un pays où vos forfaits ne seraient pas encore connus.

La religion catholique en Angleterre est la religion des Irlandais et des pouilleux. Ce n'est pas que les Anglais n'admettent assez volontiers que cette religion manque de *respectability*, mais son grand tort est de n'en pas donner. Elle est comme ces bandes de billards mal faites qui ne rendent pas.

La religion catholique admettrait assez difficilement qu'un monsieur qui hier était en prison, mette sur des

affiches : « John Bass, ex-voleur avec effraction, fera toute la semaine des révélations à l'Armée du salut (à tant le cachet) », qu'il s'écrie : « Mes amis, je viens de causer avec Dieu et je sais que je suis sauvé » au milieu des alleluias extatiques des officiers de l'un et de l'autre sexe. Elle trouverait cela contraire à la plus élémentaire humilité chrétienne.

Le principe d'obéissance complète qu'elle prescrit, s'accommoderait mal de tous ces commentaires de textes auxquels se livrent les ladies et les gentlemen, espérant y trouver des extravagances qui s'accommodent avec leurs cerveaux incomplets, battant la breloque, marchant à tâtons faute de sens religieux réel, ou bien des exagérations ayant pour but de favoriser un vice, comme le repos dominical, ou pour objet de dissimuler hypocritement des imperfections.

Cette religion inflexible comprend bien dans son sein des dévotes pratiquant avec ostentation les pratiques extérieures de la religion, mais ne permet guère d'autres extravagances. On comprend que la Réforme se soit imposée dans ce pays.

Nous ne savons pas quelles sont les qualités requises pour être admis à la prêtrise. Il semble toutefois qu'il doive être nécessaire d'être doué du sens religieux. L'on peut se demander si les cerveaux anglais sont susceptibles d'arriver à voir dans la religion autre chose qu'un moyen de donner du lustre à leur race et à leur individu. Ils sont, bien plus qu'on ne le croit, comme ces nègres et ces « pays chauds » décrits par Daudet, qui arrivent à Paris, qui savent s'habiller splendidement, retournent chez eux sans conserver aucune empreinte intérieure de notre civilisation. Ils ont l'instinct de leur infériorité de race, de ces vides énormes que l'on saisit quand on vit avec eux, aussi bien que les médecins perçoivent en l'auscultant les cavités de la poitrine du tuberculeux ; ils veulent se bien persuader qu'ils possèdent cet attribut de l'humanité, le culte religieux auquel ne peuvent atteindre les animaux. Ils veulent aussi se rehausser individuellement, en se rapprochant de je ne sais quelle

divinité qui ne doit avoir rien de commun avec celle des continentaux. On songe involontairement à ces récits un peu audacieux de voyageurs qui prétendent avoir vu, dans des clairières, des singes se livrant à une sorte de culte religieux.

Les prêtres catholiques anglais, par la lecture et le travail, peuvent évidemment arriver à posséder la théologie aussi bien que les autres. Mais où iraient-ils prendre ces sentiments religieux que personne dans leur race ne possède. Les extravagances, si contraires à la religion, de l'armée du salut de même que celles des directeurs de la P.M.G., de même que celles de ces gentlemen qui vivent respectablement du prix de l'adultère, ne choquent personne. Elles sont approuvées par tout le monde, acceptées par l'opinion publique comme pratiques religieuses de bon aloi. Elles sont adoptées, comme *très acceptables, très admissibles*, par la nation. Ce n'est pas un crime isolé, comme celui de Tropicman, répudié par toute la France ; il ne s'agit pas d'une classe, mise au ban de la société par l'opinion. On trouve cela *all right*. Cela manque seulement d'élégance mondaine.

Par quel heureux don arriveraient-ils à voir dans l'église autre chose qu'une échoppe de *respectability* où l'on se rend comme à une *show* (exhibition) avec l'intention de s'y montrer dans ses plus beaux atours, sous la lumière crue de ces temples qui conviendraient si bien à une exposition de peinture.

Pourquoi échapperaient-ils à ce besoin de *respectability*, cette béquille indispensable du boiteux, qui est la seule raison d'être de leurs pratiques religieuses ?

Nous pouvons commander à tous nos besoins : nous pouvons même décider que nous nous laisserons mourir par la faim, le plus impérieux de tous nos besoins.

Il y a quelques années, un Américain idiot, sans provocation, pour s'amuser, tira sur une vieille sauvage qu'il tua. Les Peaux-Rouges habitués à dépécer les fauves pour avoir leurs fourrures, pour se venger, le saisirent, le dépouillèrent de sa peau, le recousu-

rent ensuite dans sa peau, le renvoyèrent chez lui où il mourut bien entendu sans tarder. La *respectability* anglaise semble un organe aussi indispensable que notre peau, sans laquelle nous ne pourrions vivre.

Que l'on trouve un Anglais qui n'ait pas les apparences de l'homme le plus respectable, du plus parfait honnête homme, qui, ne nous semble de beaucoup supérieur à ce que l'on peut voir sur le Continent. Et, s'il perd ce masque un moment, un instant bien bref, ce ne sera que momentanément, il le reprendra vite.

S'il quitte ce masque, c'est poussé par les nécessités de la vie, pour se faire menaçant, pour obtenir de vous ce qu'il veut par l'intimidation.

Jamais nous n'avons visité de prisons anglaises ; mais nous ne doutons pas qu'elles ne soient des repaires de Pères Eternels et de Séraphins. C'est peut-être là que les peintres de fresques trouveraient les sujets d'ensemble dont ils ont besoin.

On ne saurait plus exactement comparer l'Angleterre qu'à une tortue. L'on admet volontiers qu'une tortue, à la suite de peines de cœur, se laisse périr d'inanition.

Mais l'on se représente beaucoup moins une tortue, tenant à la vie, quittant sa carapace, s'exposant pendant tout le reste de son existence aux morsures des crabes et autres animaux qui savent que l'on peut faire d'excellente soupe avec ledit animal. Si les tortues n'avaient pas cette carapace, il y a longtemps que la race en serait détruite.

On ne se représente pas suffisamment quel supplice serait le leur s'ils venaient à perdre cet abri. Quand l'impérieux sommeil auquel elles auraient résisté deux nuits arriverait enfin, quelque crabe affamé viendrait et leur enlèverait une partie de la chair. La douleur les réveillerait ; elles voudraient faire le guet, mais elles ne pourraient résister au sommeil, malgré la douleur de leur première blessure. Le crabe aux aguets, attendant ce moment s'avancerait sur elles et les déchirerait encore. La vie serait impossible, mille fois plus intenable qu'une mort au milieu des tortures chinoises.

La *respectability* anglaise est la carapace dont se servent les Anglais pour se protéger. A la moindre attaque, soit de leurs compatriotes, soit des autres nations, immédiatement ils se retirent, se renferment dans leur château-fort où ils deviennent inexpugnables. Il y a longtemps que l'Europe entière serait tombée sur l'Angleterre, si elle n'avait pas cette *respectability* grotesque, mais à laquelle elle doit d'être encore debout. On ne soupçonne pas suffisamment cette « haulte et honeste dame » d'être à peu près l'*unique* cause des maux qui fondent, non pas seulement sur la France, mais sur tout le Continent et bien ailleurs ; et on l'épargne. Si l'on montre les dents, elle se ramasse dans sa *respectability* et dit : « Ce n'est pas moi. » Et on la croit. Si l'on voyait l'âme d'Albion telle qu'elle est, on frémirait de sa perversité et aussi de son impuissance.

Il vaudrait beaucoup mieux pour Albion périr brusquement dans quelque cataclysme que de rester exposée nue, sans défense, aux coups de ceux qu'elle a molestés, ce qui sera probablement son sort au siècle prochain.

Et l'on comprend pourquoi l'Angleterre a quitté la religion catholique, cette religion ayant pour principe que le culte extérieur n'est que secondaire, et que le culte intérieur est le véritable. Les églises catholiques sont sombres, ont des piliers derrière lesquels on cherche à se dissimuler. Cette église est l'ennemie-née de la *respectability*.

La religion anglaise disant au contraire : « Tout pour l'extérieur », admet les exagérations les plus invraisemblables, ne les combat pas, et en réalité les protège, et les suscite sournoisement.

Quels éléments absorbe la tortue qui viennent ensuite former sa carapace ? Nous ne le savons pas. Mais la religion catholique s'occupe de former l'âme et le cœur, néglige les apparences, condamne même les recherches extérieures. Elle forme la charpente intérieure, l'ossature, se disant que le reste viendra par surcroît.

La religion anglaise, au contraire, laisse l'âme et le

cœur mous, ne forme que la carapace, se disant que dans un bon château-fort, il n'y a rien à craindre. Elle ne s'occupe que de l'extérieur.

La religion catholique et l'Angleterre sont faites pour s'entendre comme chien et chat.

Et l'on se dit que l'Anglais, devenu prêtre catholique, ne peut pas davantage vivre sans sa *respectability* que la tortue sans sa carapace ; que la mort est préférable pour lui à une vie sans apparences, qui laisserait voir son âme à nu, telle qu'elle est.

L'Anglais est, comme la tortue, un animal, sans ossature interne ; il lui faut non pas une arme offensive qu'il serait incapable de manier, mais surtout des moyens de défense, une citadelle inexpugnable.

Et l'on se demande si l'Anglais, devenu prêtre catholique, peut arriver à disposer du phosphate de chaux de son économie pour en faire une charpente intérieure et non une carapace extérieure ? Il pourra lire dans les livres que la religion est avant tout une chose intérieure, mais pourra-t-il s'assimiler cette vérité ? Le naturel chassé ne reviendra-t-il pas à chaque instant au galop ? Les directeurs de la P. M. G., les messieurs qui ont vécu confortablement avec le prix de l'adultère de leur femme, auraient dû savoir que leurs actes n'étaient pas propres. Au moment d'agir, faute de réflexion, ils ont commis des bourdes énormes. L'Anglais, devenu prêtre catholique, pourra-t-il être plus qu'un singe imitateur, qui en se tenant sur ses gardes, arrive à ne pas commettre des énormités, mais ne peut agir spontanément, conformément aux impulsions d'une conscience qui ne semble pas exister dans la race.

Nous avons déjà parlé des *Plymouth*, cette autre variété de la flore religieuse anglaise. On ne peut, dans

un livre étudier, contenir toutes les extravagances anglaises. Mais il serait injuste de passer ces braves gens sous silence et de ne pas leur accorder un peu de l'attention qu'ils méritent.

Les Plymouths sont ces bonnes gens qui prêchent en plein air. Ils existent toujours, mais ils ont perdu de leur pittoresque. Là où ils étaient vraiment beaux, c'est quand ils prêchaient à Hyde-Park, dans les allées, quand toutes les pelouses voisines étaient noires de gens sacrifiant à Vénus, à la lueur des lumières électriques, sous le regard paternel des agents. Soyons justes, et disons que les lumières électriques n'étaient pas trop rapprochées. Les Anglais ont de ces attentions discrètes ! Puis, une fois leur sermon fini, ces gens avec la douceur affable qui caractérise les cœurs vraiment religieux, se mêlaient à la foule, et, s'ils trouvaient chaussure à leur pied, ils s'étaient aussi sur l'herbe soigneusement tondue par la municipalité londonienne. C'est toujours du Shakespeare !

Mais c'est d'une hypocrisie révoltante ! s'écriera-t-on.

Hypocrisie ? Je n'en suis pas convaincu.

Le *Plymouth* vit en ville. Il a, comme tous les Anglais, ce besoin de *respectability* qui est plus impérieux chez lui que la faim, qu'il ne peut maîtriser ; cet instinct bizarre, cet instinct animal, qui n'est pas sous le contrôle de sa volonté, comme le sont les instincts humains. Il veut obtenir plus de *respectability* que ses voisins. C'est le but de tout Anglais. Il dit aux gens au milieu desquels il vit : « Ce soir, je ferai un sermon sur l'amour de Jésus à Hyde-Park, dans tel endroit. Venez m'écouter et entendre la parole de Dieu ». Tout le monde ne peut être président d'une *young men christian Association*, ni d'une société de tempérance. On fait ce que l'on peut.

Puis, il trouve une fille qui lui plait, va faire un tour sur le gazon. Il se donnera l'absolution lui-même. C'est un traitement facile à suivre même en voyage. Et puis, elle sera certainement aussi bonne que celle

que pourront leur donner les mercantis à lévite, qui fréquentent les Loges, qui fomentent la guerre religieuse en France, en Italie... etc., qui n'ont aucun pouvoir.

Le lendemain, il voudra communier. Cela donne encore de la *respectability*. Mais tout le monde n'y est pas admis. Il faut aller pour cela trouver le clergyman qui décide en dernier ressort. De là, la puissance terrible qu'a le clergyman sur les masses. Si vous n'avez pas payé convenablement vos droits d'église, il estime que vous n'êtes pas en état de communier. C'est un affront épouvantable qu'il vous fait et ce pouvoir discrétionnaire vaut pour ces mercantis, qui exploitent consciencieusement cet état malade d'une race déséquilibrée, une créance privilégiée. Il fait au besoin une enquête dans votre voisinage. Mais on est toujours plus *respectable*, quand on est riche. Les diverses églises sont, somme toute, comme les wagons d'un train, de première, de deuxième et de troisième classe. C'est une religion phénicienne. Les églises catholiques ont l'inconvénient d'égaler tout le monde. Cela est une des raisons pour lesquelles cette religion ne prend guère. J'imagine que ceux qui les fréquentent sont souvent ceux qui redoutent l'enquête du clergyman, qui ont eu maille à partir avec lui.

Le Plymouth a obéi à deux instincts successifs, l'instinct de la *respectability*, instinct exclusivement anglais, et à l'instinct de conservation de la race. C'est absolument comme un continental que le besoin pousse à manger, puis à boire, puis à fumer. Là où un être complet, comme le continental, saisirait une contradiction, l'Anglais qui est un être d'instinct, très peu intellectuel, n'en voit aucune. Cette idée de contradiction se présente immédiatement à un homme doué de raison tandis qu'elle leur échappe, comme elle a échappé aux rédacteurs de la P. M. G., dans leurs *révélations*.

L'Anglais, somme toute, est bien plus qu'on ne le croit, un animal de très fine race, à forme humaine, au sang délicat, aux attaches fines, aux cheveux fins. L'éducation chez lui existe peu ou point : il ne s'agit pas

du travail délicat de modeler une âme qui n'est pas libre. Les filles et les garçons ont la plus grande liberté, ils croissent absolument comme des poulets. On s'occupe de leur éducation physique, hygiénique. Ils n'ont pas d'impressionnabilité et on craint peu pour eux les contacts malsains. On leur donne une instruction généralement très inférieure à celle des continentaux. L'éducation consiste presque exclusivement à dire : « Oh ! cela ne se fait que dans les basses classes ! Dolly, ne vous baignez pas en caleçon, prenez un costume. Laissez les caleçons aux femmes d'ouvriers ». L'éducation ne traite absolument que des questions d'élégance. Il ne dépend pas d'une mère anglaise de faire son fils plus ou moins faux, plus ou moins hypocrite. Non ! encore une fois, il n'y a pas de degrés, tous sont sur le même pied. C'est l'irresponsabilité, l'impersonnalité de l'instinct. Il aura toujours la poignée de main et la physionomie laissant l'impression de la franchise ; il aura toujours le regard fuyant, les paupières clignotantes, quand on jette sur lui un regard inquisiteur.

Un Français est faux comme un jeton ou d'une loyauté splendide ; il aura toutes les notes intermédiaires du clavier. L'Anglais n'a qu'une note et l'oreille la plus exercée ne pourrait trouver une seule note discordante, si tous les Anglais du monde donnaient ensemble leur tonalité de franchise. Le dièse ascendant et le bémol descendant ne seraient pas atteints. Chaque Anglais porte en lui le diapason national. Lorsque l'on a vécu un certain temps de la vie anglaise, on voit clairement cela.

Quand on parle des *Plymouth* aux Anglais, ils vous répondent d'un air rêveur, triste : « Que voulez-vous ? nous ne sommes pas encore civilisés ». C'est loin de l'Anglais, venant en France, voulant voir si cela prend, affirmant que toutes les Françaises sont des cocottes.

Il semble ajouter intérieurement : « Oui, vous comprenez cela, vous continentaux. Vous vous moquez de nous. C'est ennuyeux. Notre race trahit ses bizarreries, malgré tous les efforts que l'on fait pour les cacher. »

L'Anglais, de passage sur le continent, se sent ob-

servé, se raidit. Mais il ne peut pas se raidir indéfiniment, il ne peut songer continuellement qu'il est observé. Chassez le naturel, il revient au galop.

Ils commettent alors ces gaffes monumentales, comme les directeurs de la P. M. G. ou ces énormités comme les *Plymouth* qui viennent de faire un sermon, puis, ouvertement, vont jouer avec la première fille qu'ils rencontrent. On voit que ces gens n'ont pas de logique, qu'il leur manque des cases dans le cerveau. Ils n'éprouvent pas le besoin d'établir un équilibre entre leurs actions et leurs paroles, pas plus que entre leurs paroles et leurs pensées.

Il faudrait leur crier de temps en temps : « Surveillez-vous, le continent vous observe narquoisement ».

Les auditeurs des *Plymouth* aussi sont intéressants à observer. Ils écoutent ce qu'on leur débite docilement, curieusement, pressés en foule, sans manifester le moindre ennui sur la longueur du sermon. Peut-être la religion est-elle comme la musique ou les arts continentaux dont ils aiment à jouir, dont ils aiment à voir les produits, qu'ils regardent avec une curiosité bizarre, sans pouvoir se les assimiler, sans pouvoir en être pénétrés. Et il y a comme une impression de tristesse que l'on saisit dans toutes leurs manifestations religieuses. Ils semblent s'accrocher à la religion, qui est une manifestation de l'humanité, à laquelle ils sentent ne pas appartenir définitivement. Il y a là probablement encore un de ces points honteux de l'âme anglaise, sensibles au toucher comme une plaie.

Et ils cherchent à profiter de la contagion de *respectability* qui se dégage des paroles religieuses, prononcées d'une voix enveloppante. Cette *respectability* est la béquille de l'Anglais, qui ne peut s'appuyer ni sur l'honneur, ni sur l'esprit religieux, lesquels sont hors de sa portée, de même que la Franc-Maçonnerie est la béquille du « Colosse aux pieds d'argile » qui ne peut s'appuyer sur son armée. Un homme ayant les jambes saines se moque de ne pas trouver sa canne au moment où il sort; mais l'homme qui marche difficilement se

rattache désespérément à ses béquilles, sans lesquelles il ne peut rien faire. Que seraient les Anglais sans leur *respectability* et la Franc-Maçonnerie !

Qu'est-ce que la *respectability* anglaise ?

C'est assez vague. Cela varie suivant les gens, suivant les classes. Mais enfin, il faut avoir de la tenue, être proprement habillé, être autant que possible gentleman et avoir l'air très digne. Avalez plusieurs litres de whisky par jour, si vous le voulez ; mais autant que possible ne laissez pas voir l'effet de vos aspersiones internes. Si votre bonne volonté vous trahit, que ce ne soit pas trop souvent. Mais alors, soyez d'une société de tempérance. Si vous pouvez être président, cela vous permet quelques infractions de plus. Si vous courez les fillettes de huit ans lisez au moins très ostensiblement la P. M. G. Si vous ne pouvez décrocher un titre de président d'une société de tempérance, tâchez d'être président de la Y. M. C. A. (association des jeunes gens chrétiens). Fondez une bonne œuvre, non en vue des maux que vous soulagerez, mais dans l'intérêt de la considération que vous recherchez. Allez faire le pître dans ces magasins de *respectability* dont les *clergymen* sont les *managers*, dans les divers temples qui coûtent plus ou moins cher, selon qu'ils sont faits pour des classes plus ou moins élevées, qui vendent une *respectability* en conséquence. Adressez-vous de préférence aux églises distinguées. Dans la conversation, ne manquez jamais une occasion d'être édifiant ; dites que vous aimez bien Dieu, qu'il vous aime bien aussi, que vous êtes en relations intimes avec lui, que vous connaissez son opinion sur vous, que vous progressez dans la voie du bien, grâce au petit livre du Rév.... (dont vous indiquez l'éditeur

et le prix), que vous savez que vous êtes sauvé, que vous trouvez que les continentaux ne sont pas vertueux. Si, de plus, vous êtes riche, si vous avez une tête de Père Eternel, si vous avez une belle situation, cela ne diminuera en rien votre *respectability*. En somme, la meilleure de toutes les *respectability* est celle qui s'appuie sur un nombre de livres imposant.

Nous n'exagérons rien. Nous n'avons pas la prétention de faire d'*humour*. L'*humour* anglais consiste principalement à raconter les incidents drôlatiques de la vie des Anglais, qui, faute de facultés directrices, commettent à chaque instant des bourdes invraisemblables. Nous cherchons plutôt à photographier brutalement la vie anglaise.

Il n'y a rien de curieux comme de voir le dimanche les diverses églises nouvelles qui tâchent de se fonder. On voit six, sept, huit personnes en cercle dans la rue, hommes et femmes du peuple, dans un endroit où l'on passe beaucoup, bien entendu, se mettre à chanter des cantiques, hommes et femmes battant la mesure. Alors, on voit quelque Anglaise de basse classe, entourée d'enfants ne pouvant se payer la *respectability* des églises distinguées, s'approcher. Elle raidit le cou, son œil devient plus morne encore, prend ces airs de poules si familiers à certains types anglais, reste à observer le groupe, avec la physionomie triste et morne d'une mère-poule qui surveille sa couvée, se demandant si cette nouvelle église a de la *respectability*. Selon l'impression qu'elle ressent, elle se rapproche du groupe religieux ou bien s'en éloigne, avec un effort, en disant : « Ce n'est pas encore cela » d'un air un peu plus navré qu'avant. C'est cependant difficile de dépasser le diapason de tristesse départi à chaque individu adulte pour l'usage dominical. C'est à recommencer. Il faudra qu'elle trouve autre chose, donnant la *respectability* et à bas prix. Et la *respectability* est aussi nécessaire pour un Anglais qu'un chien à un aveugle. Il n'y a pas moyen de s'en passer.

C'est absolument comme ces canards en bois que l'on

emploie pour la chasse au canard sauvage. Un canard, chef de file, entouré de sa famille, l'aperçoit, dresse le cou, le regarde, le prend pour un congénère. Comme pour l'Anglais en question, les apparences lui ont suffi. A ces cerveaux infirmes, il est impossible de voir davantage, de juger plus sainement, d'approfondir.

On l'a vu dans le cas des MM. P. M. G.; dans le cas de tous les Londoniens, des provinciaux et coloniaux anglais qui ont approuvé leur conduite; dans le cas de tous ces maris de la haute société anglaise qui vivent du fruit de l'adultère. On le voit dans bien d'autres cas. Ces gens-là manquent de certaines facultés directrices. Il n'y a pas seulement quelques individus isolés, c'est toute la nation, toute la race qui les approuve. Ce n'est pas au manque de civilisation qu'il faut attribuer cela. Ce sont au contraire des gens ultra civilisés; si la civilisation n'a pu développer cela, c'est que ces qualités n'existent même pas à l'état d'embryon.

Nous disons parfois en France: « Un tel a une lacune, il manque de tact... il ne comprendra jamais certaines choses ». Le mot « lacune » est un mot impropre. Que les parents aient négligé de développer telle qualité chez un enfant, qu'ils aient au contraire trop cultivé telle qualité adverse; que les circonstances, le milieu aient activé leur œuvre: c'est possible. Mais il y a toujours de la braise sous la cendre; il n'y a pas le vide absolu. On peut transformer la braise en une flamme suffisante, par la douceur, par un traitement progressif, par la violence... etc.

Chez les Anglais, au contraire, il y a des « lacunes » irrémédiables. Ce n'est pas le membre atrophié, c'est le membre qui n'a jamais existé, que l'on ne peut songer à améliorer. C'est le néant! Cela simplifie singulièrement la fameuse éducation anglaise. Cela leur donne une timidité qui ne les gêne pas en pays anglais, où ils luttent pour la vie avec leurs congénères à armes égales, mais qui se traduit par un excès opposé, quand ils viennent sur le continent, par ce que l'on appelle bien à tort la « morgue anglaise ». Avec les Anglais, il faut

'presque toujours prendre le contrepied des apparences.

Une de leurs lacunes est le manque de facultés directrices.

Don Quichotte, d'esprit un peu faible, au lieu de chercher à fortifier son jugement par des réflexions saines, de se laisser ensuite conduire par cette faculté qu'il eût pu développer et fortifier, se mit à lire une foule de romans, qu'il digéra mal, dont il se fit une ligne de conduite.

Les Anglais, eux, cherchent leur ligne de conduite factice dans ce code de la *respectability* que nous avons essayé d'établir au début de ce chapitre.

Un homme qui y voit clair marche dans la rue avec souplesse, sa démarche est abandonnée, il évite les gens, les ruisseaux. Un aveugle au contraire, avec son chien, son bâton, marche avec raideur, par à coups, automatiquement. Il redoute les accidents, par exemple de casser les potiches exposées devant les magasins, de se faire faire des niches par les gamins. Au moment de sortir, s'il ne trouve ni sa canne, ni son chien, il est obligé de se résoudre à rester chez lui.

La *respectability* est donc d'abord une ligne de conduite factice, un chien d'aveugle indispensable.

La *respectability* est, en second lieu, un paravent, un manteau dont se servent les Anglais pour voiler leurs irrégularités morales, surtout pour en imposer aux gens.

On comprendra cela suffisamment en lisant ce livre pour que nous croyions devoir insister davantage.

Nous avons dit que les Anglais font faire la guerre au catholicisme par la F. M. par raison coloniale et parce qu'ils préfèrent un président de la république, nommé par les F. M., qui ne s'opposera pas aux empiétements d'Albion, à un roi héréditaire qui pourrait

vouloir s'affranchir de ces chaînes maçonniques. Ils préférèrent Carnot le Madagascarien au Prince Impérial qui aurait pu s'apercevoir que son père n'avait rien gagné à ne pas lutter contre la F. . M. ., ni sa mère à résider en Angleterre, ou à l'explorateur Prince Henri d'Orléans dont les goûts anglophobes ne sont pas appréciés par la P. M. G.

Disons en passant que Louis XV a eu plus d'excuses en cédant l'Inde et le Canada où nous avons eu des revers, que Carnot qui n'en a aucune pour livrer Madagascar par morceaux aux Anglais.

Mais, en dehors de ces raisons d'intérêts qu'Albion a à nous faire combattre le catholicisme — toujours le même système instinctif, la pieuse Albion ne combat pas le catholicisme qu'elle aime et admire, mais le fait combattre — il y a des raisons de haine.

Les Pères Eternels, ces êtres inférieurs, qui ont des lacunes étranges dans le cerveau, lacunes qu'ils ne peuvent dissimuler, quand on les examine de près ; qui trouvent à chaque instant de nouvelles interprétations des textes sacrés, lesquels avaient échappé et échapperont toujours aux intelligences mieux charpentées que les leurs, ces Pères Eternels ont la haine du catholicisme.

Dans ce pays de toutes les libertés, où les étudiants sont tenus comme de petites nonnes, le prêtre catholique, même aborigène, ne peut se promener en soutane. Ou, s'il le peut, c'est depuis une loi récente datant de 70. Nous n'avons pas d'indications très précises sur la matière, mais le fond est vrai, c'est le principal. Et s'il en a le droit, il n'ose pas en user.

On a accueilli les Jésuites à Cantorbéry et à Jersey, après avoir téléphoné de Londres de les chasser de France, — comme on a accueilli les d'Orléans et Napoléon après avoir sournoisement fait basculer leur trône — comme on nous a envoyé des conserves pour nous refaire le sang que les Allemands déchaînés contre nous avaient appauvris par les privations de la guerre et du siège de Paris. Toujours cette générosité

splendide qui donnera à Albion dans l'Histoire la première place entre les nations !

On sait quelle haine animait l'Anglais contre les papistes, il y a à peine quelques lustres. L'Anglais a trouvé que c'était bête de brûler le pape en effigie, que l'on pouvait faire mieux. Il est allé donner le baiser de paix au pape, baiser de Judas, tout en lui lançant la meute hurlante des Anglojuivés dans les jambes. Le pape se met en quatre pour combattre en France l'anticléricalisme qui menace la sécurité de l'Église. Quand il sera par terre, nous ne doutons pas que l'on ne lui offre l'hospitalité en Angleterre, qu'Albion ajoute une nouvelle bonne œuvre à la longue liste de ses actions si méritantes. En attendant le monde officiel anglais condescend à faire risette au pape.

L'Anglais a la haine du catholicisme qu'il ne peut comprendre, que son cerveau infirme ne comprendra jamais. Cette religion l'irrite. Du moment qu'elle n'est pas faite pour lui, qu'elle ne soit pas du moins faite pour les autres, qu'elle périsse !

Et depuis quelques années ces paltoquets de clergymen qui détestent au fond le pape, en disent du bien, pour un rien iraient recevoir la communion de ses mains. Et ils oublient de détacher leur cachet de F. . . , qui est dans leur salon.

Les Pères Eternels en voyage chez nous, viennent gravement dans nos temples, s'y tiennent fort bien, sont édifiants, parlent de la religion catholique en termes un peu protecteurs, mais où perce une bienveillance aimable. Ils le font avec une condescendance flatteuse pour nous et nos idées, dont on aurait tort de ne pas leur savoir gré. Et ils sortent de nos églises aussi gravement qu'ils y sont entrés.

A l'élévation, ils font mine de ne pas s'apercevoir que tout le monde courbe la tête ; si on les regarde de travers, leur platitude de race reprend le dessus. Ils murmurent un « Aoh ! » et se conforment à cette formalité qu'ils jugent humiliante.

Cette haine de l'Anglais pour le catholicisme est faite

d'une sorte d'appétit inassouvi qu'il a vis-à-vis des choses religieuses, cet appétit étrange qu'il satisfait quand il écoute sans broncher un monsieur lui développant ce thème pendant une heure : « Je vois Dieu à travers son Fils » ; appétit de brute qui se renferme dans son terrier le dimanche pour se souler bêtement ; appétit d'être inférieur qui se cramponne à ces choses avec d'autant plus de rage qu'elles lui ont été mesurées parcimonieusement par la nature qui a voulu en faire un instrument du mal sur la terre, une sorte de boîte à Pandore, mais qui a réservé ses dons pour ceux qui doivent tuer le monstre ou au moins le rendre impuissant pendant plusieurs siècles, peut-être à tout jamais.

XVIII

RACE A EQUILIBRE INSTABLE

Tout le malaise dont souffrent actuellement les diverses puissances, est causé par les races à équilibre instable, c'est-à-dire par les Juifs, les Anglais et les Chinois. Elles font le malheur des races à équilibre stable, c'est-à-dire de toutes les autres nations.

Ces paquets d'insultes que l'on se jette par dessus les frontières sont ridicules. Il est clair que les Italiens, les Hongrois, les Autrichiens, les Allemands, ont parmi leurs gouvernants bon nombre de ces paltoquets de F. ., comme nous, nous avons les nôtres. A l'heure actuelle, il y a des torts de tous les côtés ; c'est le moment des récriminations idiotes.

Il n'y a qu'une question importante, la question de l'Alsace-Lorraine. Mais les F. . français trouvent qu'elle doit continuer à appartenir à l'Allemagne ¹. Ils ratifient l'œuvre de leur frère Bazaine. Si l'Alsace-Lorraine était rendue à la France, tout le Continent rede-

1. Voir la *Libre Parole*.

viendrait uni et écraserait l'Angleterre. La Juiverie, privée de son alliée, s'effondrerait plus vite que l'on ne pense. Où les F. : F. : trouveraient-ils alors à se placer comme valets ? Ils perdraient leurs places.

La question de l'Alsace-Lorraine, c'est la question anglo-juive. Que l'on cesse donc de nous balancer avec la question d'Orient.

Les races à équilibre instable ont besoin de leur béquille, la F. : M. : , qui jette la zizanie sur le Continent, font les diverses nations se chamailler, et les empêchent de s'unir contre les trois races qui sont incapables de tirer l'épée.

L'Angleterre compte sur son armée pour se défendre à peu près comme nous nous compterions sur les pompiers de Nanterre pour repousser une invasion allemande ; elle fait mine de compter sur sa marine qui ne vaut peut-être pas beaucoup mieux, qui est très discutée. Elle ne compte que sur la F. : M. : qui a toujours empêché et empêchera toujours de lui déclarer la guerre.

La puissance essentiellement factice de l'Angleterre doit être attribuée à la façon merveilleuse dont elle s'entend à corrompre les gouvernements des nations d'Europe. L'Angleterre, race féminine, n'ayant aucune force physique ou ce qui revient au même détestant des'en servir, est obligée de remplacer la vigueur réelle par la corruption. Elle dit aux dirigeants qu'elle place au pouvoir dans les différents pays : « Vous ne m'attaquerez pas, fût-ce au plus grand détriment des intérêts de vos nationaux, ou je vous briserai » et elle en a le pouvoir. Ces dirigeants choisissent évidemment pour entourage immédiat des êtres corrompus et qui savent au moins fermer les yeux sur la besogne qu'on leur fait faire, lesquels s'entourent de subalternes à leur image et ainsi de suite jusqu'au bas de l'échelle. On écarte avec une sainte horreur tous les clairvoyants qui ne savent pas dissimuler leurs hauts de cœur, et cela dans la politique, la diplomatie, le clergé, les administrations, le commerce et peut-être l'armée.

Et les jeunes qui ont à se créer une position, qui pensent avoir du flair, se disent : « d'où vient le vent ? » Nous n'avons pas de fortune ; il faut que nous nous tirions d'affaire, soumettons-nous à la nécessité. »

L'Anglais vous dit à chaque instant :

« Toutes les Françaises sont des cocottes. » Traduisez : « Savez-vous combien nous sommes démoralisés, combien notre démoralisation dépasse celle de toutes les autres races ? Non. Pas encore. Heureusement ! Nous avons encore quelque temps de répit ! »

« Les Français ne sont pas si religieux que les Anglais. » Traduisez : « Connaissez-vous le degré d'irréligion des Anglais cachée sous ces apparences religieuses ? Non. Heureusement !... »

« Nous plaignons bien la France. » Traduisez : « Savez-vous que si nous ne semions pas la guerre sur le Continent, l'Angleterre deviendrait une seconde Pologne, partagée entre la Russie, l'Allemagne et la France, qui y trouveraient un gage de paix. La Russie et la France sont bonnes amies, ont des intérêts communs sérieux. Si la France voulait comprendre la question d'Alsace-Lorraine, et la Russie saisir que ses difficultés avec l'Allemagne sont fomentées artificiellement, et préparées de longue main, si ces trois nations venaient à s'entendre, à vouloir conduire les événements au lieu de se laisser conduire par eux, quelle catastrophe pour nous ! »

Et chaque fois qu'on leur dit : « Nous n'aimons pas les Anglais. Ils sont cocasses. Mais nous les connaissons peu », ils respirent, ils se disent qu'ils ont encore quelque temps à vivre. La race à équilibre instable trouve un appui momentané ; quand celui-ci sera brisé elle en cherchera un autre, sans le trouver probablement.

C'est le Juif Errant pouvant s'arrêter cinq minutes.

Il faut bien comprendre qu'un gouvernement honnête en userait avec ces races désagréables et malfaisantes, les Anglais, les Juifs et les Chinois, comme elles le méritent et qu'elles n'y pourraient mais. La première pensée de ces races qui n'ont pas la force pour elles, est donc de trouver un gouvernement qui les tolère, qui sacrifie ainsi les intérêts de ses nationaux aux leurs; donc de démoraliser.

Leur arme n'est pas l'épée, mais la corruption.

XIX

L'ANGLAIS EST PLUS GRAND QUE NATURE

Les Anglais ont-ils de la bravoure? Nous n'avons pas suffisamment de faits pour appuyer notre jugement. Nous allons raconter divers traits qui pourront servir de base aux psychologues de l'avenir.

Voici une histoire vécue par nous personnellement. Nous nous trouvions à N..., petit bourg perdu dans les Montagnes Rocheuses, aux Etats-Unis, désirant chasser l'ours. Nous étions depuis plusieurs jours dans l'hôtel, ayant rapidement, suivant l'usage du pays, fait connaissance avec les pensionnaires de l'établissement, presque tous Anglais. Un matin, on signale un ours à 500 mètres de l'hôtel, dans le taillis. Nous demandons à un Anglais auquel nous avons déjà offert force consommations : « Nous accompagnez-vous ? » — « Volontiers. »

Arrivé dans le bois, nous nous apercevons avec une certaine stupéfaction, que notre partenaire n'avait pas d'arme. Nous avons beau insister : il nous répondait toujours : « All right ! » Nous trouvions la plaisanterie un peu forte.

Tout à coup, il s'écria : « Voilà les traces... Oh !

comme il est gros!... Mais ce doit être un grizzli! » du ton d'un herboriste, orné de lunettes fumées, cueillant une plante, et disant : « Tel groupe, telle famille. » Nous nous pensions que l'épreuve allait être pénible pour un début. Mais nous ne voulions pas avoir l'air de baisser pavillon devant cet Anglais.

Nous avançons toujours quand nous entendons quatre coups de feu. Nous avons été précédés. L'ours n'avait pas été touché, bien qu'on ait dû le tirer à moins de cinq mètres, — on ne pouvait pas voir plus loin, le taillis étant très épais. Il venait sur nous, apprîmes-nous plus tard, quand un chien le rabattit vers les chasseurs. L'ours fit un bond, un plongeon en avant et reçut cette fois au vol, une balle dans la colonne vertébrale, qui l'abattit net.

Quelques heures plus tard à l'hôtel, on racontait l'événement, avec une grande sobriété de paroles, ces gens habitués à vivre dans les forêts, étant peu bavards.

Nous montrâmes alors notre winchester, n° 44 ; on parut stupéfait que nous nous soyons aventuré avec cela. Il aurait au moins fallu un *express*. On nous représenta que cette carabine eût pu être d'un bon usage dans un endroit découvert où l'on voit venir de loin, où l'on peut tirer plusieurs coups ; mais non dans une brousse où le fauve eût surgi à trois ou quatre mètres de nous, tout au plus, qu'elle eût été impuissante à traverser le crâne du grizzli s'il s'était présenté de face ; qu'elle eût pu au besoin être utilisée dans un affût où l'animal se serait offert de travers, aurait présenté l'oreille comme cible ; qu'une balle n° 44 même traversant le cœur du grizzli ne l'aurait pas tué sur le coup, qu'en se débattant dans les angoisses de l'agonie, il nous aurait ouvert le corps avec ses pattes puissantes ; que nous n'aurions pu au moment opportun reculer, empêché par le taillis, que nous nous serions pris les pieds dans les troncs et branches d'arbres couverts de neige ; que, n'ayant pas d'expérience, notre fusil se serait probablement embarrassé dans les feuillages, que nos pieds au

raient pu glisser sur des troncs d'arbres couverts de neige, que nous nous serions trouvé dans l'impossibilité de lirer; que nous n'eussions eu qu'une ressource, celle de viser à bout portant dans la gueule du grizzli et de pénétrer ainsi jusqu'au cerveau, au moment où il essaierait de nous happer, si toutefois il nous avait offert cette ressource.

Tel fut l'avis général, rendu toutes chambres réunies. « Mais vous n'étiez pas seul au moins? — Avec ce *gentleman* qui n'avait pas voulu prendre de fusil. » Le *gentleman* acquiesça par un branlement de tête, ses yeux rêveurs de jeune fille anglaise perdus dans le vague. Il y eut alors un mouvement de stupéfaction aussi compréhensible que accentué.

Le soir, nous dîmes au *gentleman* : « Voulez-vous prendre un verre avec moi au bar? » Le *gentleman*, toujours ses yeux bleus de jeune fille anglaise perdus dans le vague, nous répondit : « Oh! merci bien! Si, encore, j'avais pu vous faire voir l'ours! Mais je n'y suis pas arrivé, donc je ne l'ai guère mérité. » — « Entre nous j'aime autant n'avoir pas vu ce lapin-là vivant. Venez donc tout de même. »

Nous regrettons d'avoir été si long dans nos explications. Nous eussions voulu être plus bref. Ainsi donc, voilà un *gentleman* qui va à la chasse à l'ours sans fusil; découvre que l'animal est d'une taille énorme, que cela doit être un grizzli, race autrement plus redoutable et redoutée que l'ours brun ou noir ordinaire, sans s'émouvoir le moins du monde de sa situation et de la nôtre; qui s'avance avec nous dans la brousse, d'où l'animal allait sortir brusquement, à cinq mètres de nous, tout au plus; voit l'animal mort, constate que c'était bien le terrible grizzli; entend la consultation de l'aréopage des chasseurs professionnels, et nous dit le soir qu'il regrettait de ne nous avoir pas mis en présence de l'ours!!!

Cet homme n'était pas fou. Il avait une certaine instruction, ayant été employé comme clerc dans un office. Il était supérieur à la moyenne des pension-

naires de l'hôtel. Il nous avait même, c'est un comble, raconté tous les jours précédents des histoires terrifiantes de grizzli ; l'histoire d'un Peau-Rouge trouvé ouvert et complètement déchiré par un ours dont il avait préalablement percé le cœur d'une balle, le grizzli mort à côté de lui. On prétend que c'est possible, que ce n'est pas une histoire de brigands, que le grizzli étant très nerveux, ne meurt pas instantanément, que pour cette raison un *express* qui ravage les chairs, est nécessaire.

Ce n'était pas du courage ; c'était du suicide, de l'inconscience.

Cette histoire nous avait précédé. En arrivant à Boston, dans un cercle, on nous demanda si elle était bien vraie. A N..., on plaisante de temps en temps le *gentleman*, dont les yeux azurés de jeune *miss* restent habituellement fixés dans le bleu, s'en détachent péniblement pour un instant, fixent l'interlocuteur facétieux, envoient un de ces sourires empruntés aux séraphins qui pour un moment semblent avoir été entrevus par delà l'azur. Sa figure paraît un miroir où se reflète un de ces sourires, et ses yeux se fixent de nouveau dans les cieux, rêveurs et graves.

Que se passe-t-il dans ce cerveau ?

Nous garantissons l'histoire précédente comme véridique, d'une authenticité dépassant facilement celle d'une bonne partie des documents qui circulent actuellement dans le commerce.

Ce sont toujours les extrêmes. Ces Anglais vous anathématisent, ou du moins rectifions, vous anathématisaient, il y a deux ou trois ans, si vous vous permettiez de sourire le dimanche¹. Il fallait voir quels regards terribles vous lançaient gentlemen vieux et jeunes, misses, ladies, *girls*, *chambermaids*, dans de semblables occasions. Et ces gens n'ont pas de religion ; ils n'ont pas

1. Aujourd'hui dans certains milieux anglais, on ne se rappelle plus qu'il était très impie de jouer du piano ou de sourire le dimanche. Ils ont la mémoire courte. S'ils sont mis au pied du mur, ils arrivent à se souvenir que certains puritains en effet pouvaient donner dans ces idées étranges.

de case où la mettre dans leur cerveau. — Cet homme allant à la chasse au grizzli avec ses deux seuls poings, comme vont les députés anglais à la Chambre des Communes, les jours de grabuge, paraissait héroïque. Il aurait baissé paillon devant le premier potache français qui aurait montré les dents.

Ce fait n'est pas le seul dans son genre ; ce n'est pas un cas extraordinaire que nous prenons. Il ne peut nous appliquer le : « Ab uno disce omnes. »

Nous pourrions citer le cas d'une miss de 22 ou 23 ans, c'est-à-dire jouissant déjà d'une certaine expérience, qui, par un beau soir d'été, prend une barque, quitte le port, va au loin, très loin. On la suit des yeux ; personne ne paraît trouver qu'elle commet une imprudence. Puis elle fixe ses yeux bleus au ciel, paraît entrer en conversation intime avec les séraphins. A quoi pensent alors les jeunes filles anglaises, quand on les voit, au milieu d'une conversation, s'abîmer dans ces contemplations ? Généralement à des choses très prosaïques ; qu'il vaut mieux épouser M. Thornston que M. Gibson, car il a 200 livres de plus par an ; qu'il ne faut pas trop parler de peur de laisser voir que les effets des dernières injections de whisky ne sont pas encore dissipées, de peur de laisser voir qu'elles n'ont pas grand' chose dans la tête ; qu'elles sont jolies comme cela, ce qui est souvent très vrai ; que cela pourra peut-être leur amener un autre gentleman qui aura 200 livres de plus que M. Thornston. Souvent aussi elles ne pensent absolument à rien.

Le lendemain, on lit dans les journaux : « Miss A., a été vue hier quittant le port, elle n'a pas reparu ; » le surlendemain : « La miss perdue n'a pas reparu » ; le jour après, dito ; le jour suivant, dito encore. « On donnera 100 livres à qui la retrouvera en vie. »

Quelques jours après, un navire qui l'a trouvée en pleine mer, la ramène à sa famille éplorée. La miss s'est mise à rêver à quelque chose ou même à rien, elle a été prise par un de ces courants de la rade bien connus cependant par les gens de la localité. Elle ne s'en

est aperçue qu'au bout d'un instant, quand elle a cessé de rêver. Elle a fait un mouvement brusque qui a fait tomber une des rames. La rame s'est perdue et elle n'a plus été capable de diriger la barque.

D'autres fois, vous voyez de jeunes misses qui s'amusent sur le bord d'une rivière glacée. Elles causent avec leurs intonations de jeunes chattes, très jolies et très amusantes parfois. Puis, elles avancent un pied. l'autre ensuite, leurs cheveux blonds flottant légèrement au vent. Elles ressemblent à des ondines glissant rapidement sur l'eau de leur pied léger. Brusquement la glace casse. On les repêche. Elles ont risqué de ne plus trouver le trou par lequel elles se sont enfoncées et de rester emprisonnées sous la glace. La prudence la plus élémentaire aurait dû les faire se défier de cette glace.

Et cependant les Anglais ont l'instinct de la conservation très vivace. Ils ont rarement passé pour héroïques. Ce sont toujours les choses de luxe, le superflu, lorsque le nécessaire n'existe pas. C'est un des caractéristiques de la race.

Elles sont bizarres ces misses. Elles semblent incassables, plus réellement incassables que les verres que l'on vendait comme tels, il y a quelques années.

L'expérience suivante s'est renouvelée plusieurs fois devant nos yeux. Une charrette anglaise, ornée de quelques misses, arrive en ville, un brancard casse accidentellement. Le corps des misses est projeté en avant en vertu de la vitesse acquise, puis incline vers la terre, la tête en avant, en vertu de la loi de l'attraction terrestre. On songe à ces plates-formes d'où plusieurs plongeurs se précipitent dans l'onde, les jours de matchs. De chacun de ces corps en mouvement et suspendu dans les airs, s'échappe un « Aoh ! » distinct, n'exprimant aucune terreur, plutôt un point d'indignation de voir des filles d'Albion ne pas échapper aux lois qui règlent le commun des mortels. C'est sensiblement le : « Oh ! » que prononcerait M. le chef du bureau central de statistique, si l'on venait lui présenter une série de chif-

fres renversant les opinions accréditées jusqu'ici sur quelques questions d'une importance secondaire. Les misses ne semblent atteintes qu'indirectement par cet événement. Elles touchent terre. Les populations s'assemblent, la mort dans l'âme. Mais les misses se relèvent aussitôt, disant en souriant : « All right ! All right », se grattent la paume des mains pour en extirper les grains de sable, puis vont s'informer les unes près des autres s'il y a quelque chose de cassé. Elles sont heureuses d'apercevoir les figures de leurs amies aussi fraîches et souriantes que si elles sortaient du *tub*.

D'autres fois, aux courses ou ailleurs, on voit une estrade qui s'effondre. Ladies, misses, fillettes, gentlemen âgés, jeunes gens, jeunes garçons, s'effondrent gravement, au milieu des craquements effroyables des planches, raides, les bras sur la couture du pantalon, graves, avec une pointe d'indignation et d'étonnement sur leur figure, impersonnels, poussant des « Aoh ! », encore semblables à ceux de ce chef de la statistique. On songe vaguement à ces marionnettes que l'on empile dans la boîte après la représentation. Les têtes disparaissent les premières. On voit des jambes de ladies, fillettes, vieillards, enfants, raides, ayant aussi quelque chose d'indigné, ne gigottant pas de terreur, comme le pourraient faire les représentants de races moins favorisées. Ces jambes sont prises comme dans un étau par deux faisceaux de planches qui vont se rencontrer, avec une force accrue du poids de nombreux autres spectateurs de l'un et l'autre sexe. C'est horrible. Les assistants jettent des cris de terreur contenue. Au bout d'un moment, on constate qu'il n'y a rien de cassé. Sur les figures des sinistrés, paraît un point d'interrogation ? Vont-ils actionner l'entrepreneur ? Non, puisqu'il n'y a pas de dommage. Vont-ils aller lui casser les côtes pour lui apprendre à ne pas se jouer de la vie des gens ? Encore moins, car ils seraient actionnés. Cette réflexion est faite en moins de temps qu'il nous faut pour l'écrire. Le point d'inter-

rogation a la durée d'une étincelle électrique. On voit alors immédiatement apparaître une sérénité joyeuse sur toutes les figures. All right! All right!

Ces deux derniers exemples montrent l'Anglais faisant face au danger; les trois premiers, le montrent allant au-devant du danger. Nous pourrions multiplier les cas à l'infini. Les premiers sont plus intéressants que les seconds. Car l'on peut dire que le masque anglais a dissimulé la terreur intérieure, du reste fort excusable, que l'Anglais a ressentie.

On le voit, ils font fort bonne contenance en face du danger, meilleure contenance que ne le feraient probablement des Russes, des Allemands, des Français. Là encore, comme en religion, ils sont au-dessus de la réalité. Ils ont le superflu; ils n'ont pas le nécessaire. Qui a le superflu a fatalement le nécessaire, doit-on penser logiquement. En Angleterre ce n'est pas vrai.

Et cependant, ils ont l'instinct de la conservation généralement exagéré. Ils montrent du courage comme marins, ainsi que les Phéniciens, et comme cavaliers assez souvent. Par ailleurs, leur réputation est loin d'être enviée. Et encore leur réputation vaut-elle mieux que la réalité, car beaucoup ne connaissent pas le secret du sphinx qui prend des airs terribles et est rarement inquiétant.

On nous racontait dernièrement l'histoire d'un colonel anglais giflé sur une de nos places publiques par un de ses compatriotes; il refusa de se battre en duel, affirmant que cela lui ferait perdre sa pension. Il s'en alla gravement, dignement, avec un air de bravoure épandu dans tous ses traits. Sans vouloir prendre sur nous d'affirmer ce que nous n'avons pas vu, nous avons tout lieu de croire à la sincérité de celui qui nous racontait cette aventure du colonel phénicien.

Quoi qu'il en soit des cinq cas cités ci-dessus, nous ne pouvons que constater cet instinct bizarre sans pouvoir l'expliquer. Exagérer la religion, est chose facile, sans sanction. Exagérer la bravoure contre les forces naturelles et brutales, est chose dangereuse. Serait-ce

une sorte de soupape de sûreté destinée à détruire le trop plein d'une race qui échappe aux autres moyens de destruction, notamment aux luttes de la guerre? Serait-ce destiné par la nature à empêcher le trop rapide accroissement d'une race, redouté par Malthus? Serait-ce en même temps destiné à couvrir d'un certain mystère ce sphinx qui ne vit que parce qu'on l'ignore, à jeter de la poudre aux yeux, à effrayer et écarter ses ennemis — homo homini lupus — contre lesquels il est impuissant à se défendre? Nous posons la question que nous n'avons pas assez de points d'appui pour résoudre.

Serait-ce une sorte de calcul commercial de la part de la nature? Se dirait-elle : « En donnant cette inconscience aux Anglais, nous les exposons à quelques risques. Mais ces risques sont compensés et au delà par les avantages qu'ils leur vaudront, par le prestige apparent que cela leur procurera? »

Cette race est faite pour engendrer la lutte entre les hommes, mais non pour y prendre part. Encore une fois, c'est une race féminine. Elle peut comme les Israélites comporter quelques exceptions.

Ces gens ont la figure énergique et fière. De plus un air d'énorme douceur est empreint sur leur figure. On aime à se représenter sous ce type les preux des anciens temps dont la devise était : « Force à superbe mercy à faible. » Mais que les apparences sont trompeuses ! Ces gens sont redoutables par leur lâcheté qui n'est pas assez connue, que l'on cache soigneusement en France, lâcheté individuelle plus grande encore que leur lâcheté nationale. Ils sont seulement redoutables par les trahisures qu'ils peuvent commettre. C'est là leur force, force souvent inquiétante, il est vrai.

On a parlé du combat de l'éléphant et de la baleine. Ce qui est vrai pour les nations est plus vrai ici pour les individus. Un Français ne peut combattre un Anglais avec ses propres armes; celui-ci est par trop inférieur. Un Anglais ne peut combattre un Français avec ses propres armes. Celui-ci ne peut et ne veut le suivre sur le terrain lâche, sournois, où l'on voudra le mener.

C'est comme les dents de ces roues à engrenage qui ne peuvent se rencontrer, qui pénètrent l'une dans les interstices de l'autre.

Ils ont cependant certaines qualités : l'art de la natation est plus répandu chez eux que chez nous.

Comme cavaliers, ils ont des qualités spéciales. Ils ont une souplesse féline qui est une incontestable qualité. Ils sont moins sujets que d'autres aux mouvements reflexes des jambes et des mains qui excitent davantage le cheval en cas de déplacements. Ils ont généralement de longues jambes, ce qui est plutôt un avantage.

Mais ils n'ont pas les qualités du Français; ils n'ont ni sa fougue, ni ses nerfs, ni son énergie, ni sa dureté à la fatigue.

Le Français aime le cheval surtout pour la fougue, l'ardeur qu'il peut lui demander à un moment donné; l'Anglais l'aime surtout pour son élégance, son degré de race. Il a le sentiment peu artistique, mais un vif sentiment de l'élégance, rendu parfois cocasse par le défaut de certaines qualités directrices.

On connaît le jeu de *poker*, le rival du baccara, l'un sournois, l'autre franc. C'est dans les auberges des fins fonds des Etats-Unis qu'il faut le voir jouer, ou par ces gens de sac et de corde qui composent ces immenses troupes de cirques ambulants.

Chacun met sa mise; on donne les jeux.

« J'ai le plus beau jeu, ya », dit l'un, ajoutant une nouvelle mise, regardant tous les partenaires d'un air féroce.

« Ce n'est pas vrai. No, sir, c'est moi » dit le second, regardant son adversaire comme s'il allait le poignarder, ajoutant une seconde mise.

« J'affirme que j'ai plus beau jeu que vous », reprend le premier, ajoutant une troisième mise.

« Ce n'est pas vrai » affirme le second, ajoutant aussi une troisième mise.

« Vos jeux ne sont rien auprès du mien. No, sir » intervient un troisième, posant une mise plus forte.

« Ce n'est pas vrai », crient les deux premiers adversaires réunis contre l'ennemi commun.

« Si. » Le troisième met une autre mise. Les deux autres n'osent plus ponter devant une telle assurance. Il abat son jeu, s'il le juge à propos. Il n'y est pas forcé. On regarde par dessus son épaule, il n'a pas un atout. Il a payé de toupet. Ses deux adversaires, un peu plus riches, qui ont failli empocher tous les enjeux, étaient souvent pauvres en atouts eux-mêmes.

N'est-ce pas l'Anglais tout craché ? N'est-ce pas ces Anglais terribles décrits dans *Pickwick*, qui veulent s'avaler, s'égorger, et sont trop heureux de trouver un prétexte futile, teinté d'honnêteté, pour se pardonner mutuellement ? N'est-ce pas ces Anglais qui viennent chez nous, qui feraient de superbes officiers de cuirassiers, qui font quelque incongruité, pour voir si cela prendra, prennent des airs menaçants et finalement se font remiser par un potache ou filent nocturnement d'un hôtel pour ne pas recevoir leur reste ? N'est-ce pas l'Anglais qui meurt de peur, est au fond très effrayé par un regard courroucé, sait conserver néanmoins un flegme imperturbable qui lui est compté pour de la bravoure, qui fait réfléchir son ennemi et l'écarte à son grand soulagement ? N'est-ce pas l'Anglais qui semble profondément religieux et qui ne comprendra jamais ce qu'est la religion ? N'est-ce pas l'Anglais qui parle toujours

de la riche nation anglaise, laquelle est dans une plus noire débîne qu'elle ne voudrait le laisser paraître ? Puis-
sent de plus autorisés que nous traiter un jour cette ques-
tion, et faire voir que la nation chez laquelle on ren-
contre le moins de pauvres dans la rue, qui en a honte,
est précisément celle qui a été obligée d'inventer le mot
« paupérisme » ! Puissent-ils montrer que la hideuse
dèche règne actuellement assez fort en Angleterre, lais-
ser entrevoir qu'elle ne vit guère que de crédit, au jour
le jour, que le Panama qui a trop montré les agisse-
ments de ses larbins, et en même temps son impuis-
sance à les payer de sa poche, pourra lui être fatal ; qu'il
ne faudrait pas qu'elle soit obligée de demander de trop
grands sacrifices pécuniaires à ses enfants qui n'au-
raient ni le cœur, ni le moyen de les faire.

Le surnom de « Mister Poker » donné à l'Anglais, ne
serait-il pas plus justement significatif que celui de
« John Bull » qui ne rappelle rien ?

Albion craque, elle aussi. Le Juif a été trop attaqué
ces dernières années dans toute l'Europe. On ne pou-
vait songer au Juif sans songer au F. . . , ni au F. . . sans
songer à l'Anglais. Terrible parenté ! Et ce n'est pas
seulement en France, que l'on se dit cela mais dans
toute l'Europe qu'Albion a molestée. Le siècle pro-
chain sera le siècle du bon sens, comme celui-ci a été
le siècle de la folie ; comme celui-ci a été dominé par
le génie à l'envers d'Albion, ce génie à l'envers de sa
fille, la F. . . M. . . La politique de ce siècle a été d'exciter
avec des succès divers toutes les nations voisines de la
France contre elle, toutes les nations voisines de la Rus-
sie contre elle ; de diviser l'Europe en deux camps ; la
Russie et la France, d'une part, les autres nations, de
l'autre, celles du moins qui se sont prêtées maladroi-
tement à ce jeu.

Le siècle prochain sera celui de l'expiation. Sera-ce
une expiation sanglante, terrible, une fin de drame de
Shakespeare ? L'Europe ne fera-t-elle pas pour Albion
ce que celle-ci a fait pour Napoléon, qu'elle a mis hors
d'état de nuire ? Fera-t-elle comme l'on fait à ces bons

Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, qui sont autrement nobles que les Anglais, dont le sang est plus vaillant et s'est mêlé parfois fraternellement au nôtre? Les établira-t-on dans des *réserves*? Ces *réserves* bien connues en Amérique sont d'immenses territoires où les sauvages sont chez eux, sous la surveillance toutefois de quelques agents. Ils n'ont pas le droit de sortir ni de chasser hors de ces réserves, sans l'autorisation de ces agents. Faute de gibier et de pêche, d'alimentation suffisante, la race décroît.

Que les F. . et sub-F. . ne viennent pas ici faire de sentimentalité bête dont leurs pères avaient tant abusé pendant la Révolution. Ce n'est pas par individus que l'on compte les victimes de ces matous patelins, c'est par régiments, peut-être par corps d'armée. Songeons un peu à ces milliers de paysans russes, allemands, français, qu'un ordre de mobilisation émané de Londres, jettera froidement demain les uns contre les autres, si un de ces Séraphins le croit utile à la « bedide gommerce anglaise », à la suprématie fort menacée d'Albion. Songeons à nous-mêmes. Et prenons garde aux rhéteurs F. . qui se couvrent non du manteau de la Religion, comme Albion, mais du manteau de la Vertu antique et du Patriotisme.

L'Anglais, c'est Richard III de Shakespeare, clignant de l'œil, se passant la main sous la gorge en faisant le geste de la trancher, et d'un geste, sans dire un mot, qui envoie les bourreaux à la Tour, puis prend son livre d'heures qu'il lit dévotement devant les courtisans.

Le paupérisme anglais est une des choses les plus caractéristiques de l'Angleterre. C'est une conséquence de la mégalomanie anglaise. Et le paupérisme ne disparaîtra qu'avec la race.

Le jour où l'Anglais ne sera pas plus brave que nature, plus religieux que nature, plus grand seigneur que nature, plus généreux que nature, il n'en imposera plus. Les crabes accourront de tous côtés pour lacerer la tortue privée de sa cuirasse.

Mais on comprend que l'on trouve toujours un sou dans sa bourse, si plate soit-elle, pour le pauvre continental, qui vous dit : « Un petit sou, s'il vous plaît ! » dont la figure exprime une souffrance réelle, pauvrement habillé, qui disparaît avec sa maigre proie. Mais on trouve plus difficilement un six-pence, pour offrir à un gentleman ou à une lady mieux habillée que vous, auquel on ne peut décemment pas offrir un sou, qui est du reste une monnaie peu courante. Et les sous, joints les uns aux autres du pauvre continental, finissent par former rapidement les six-pence anglais et les dépasser. Ces gens viennent vous dire : « Vous n'auriez pas par hasard un shilling dont vous puissiez disposer en ma faveur. J'ai oublié ma bourse — (ou bien) je me trouve momentanément à court. »

Ajoutons que les gens qui n'ont pu attraper la présidence d'une Y M C A, ou d'une société de tempérance, ne sont pas fâchés de devenir présidents d'une société de secours aux pauvres, aux mères sans ressources.... etc. La *respectability* est le grand moteur des actions anglaises. On verse alors ostensiblement, mais avec des airs de simplicité charmants du reste, séduisants, que seuls ont les Anglais, des sommes énormes parfois. Ce n'est pas absolument perdu, car tout le monde sait par les listes de souscription, ce que vous avez versé. Mais nous doutons que la charité délicate, anonyme, occulte, soit à l'ordre du jour en Angleterre.

La misère est d'autant plus grande que l'Anglais ne déjeune pas avec une cigarette comme l'Espagnol, ni avec une banane, comme les gens des pays chauds, ni avec une galette de blé noir comme nos paysans. Il a un robuste appétit. Et de plus, le culte obligatoire de Bacchus l'oblige à fouiller trop souvent dans sa bourse ne le rend pas très propre au travail.

XX

APPÉTIT ANGLAIS

Ce qui fait la grandeur de la France, c'est, entre autres choses, l'esprit de sacrifice de ses habitants.

Ce qui a fait la grandeur de l'Angleterre, c'est qu'elle a su avoir faim. Quand nous avons réellement faim, réellement sommeil, que l'on vient nous déranger, l'animal se réveille chez nous et se fâche. Et la faim de l'Anglais ne se calme qu'avec les gros produits que l'on ne trouve que dans les mines neuves, dans les terrains non encore exploités, dans les pays neufs qu'ils écrèment. L'Anglais, même pauvre, méprise le sou, qui existe à peine chez lui ; que les grandes dames en France traitent avec respect, car elles savent qu'il peut soulager un malheureux ; qui a payé les cinq milliards de 70. Quand on connaît cet estomac, on comprend leurs cris au sujet du Siam.

C'est aussi cet appétit formidable qui fera leur perte. Le monde est décidé à ne plus les supporter. Nous ne voudrions pas demander qu'on les massacre lâchement, comme ils ont massacré les Matabelles. Le cœur des continentaux n'est pas fait pour pareille boucherie.

Mais qu'on les empêche de s'étendre ; qu'on se partage leurs possessions ; si ce n'est pour en jouir, que ce soit pour y mettre une sentinelle. Et cette race se résorbera plus vite qu'on ne le croit. Ils mourront de faim, d'anémie, de privations, comme les Peaux-Rouges.

Les Anglais ont un appétit curieux. Quand il est satisfait, le sang, enrichi de nouveaux éléments, ne vient donner aucune force nouvelle aux qualités les plus nobles du cœur et de l'esprit, qui n'existent pas. De même, un homme qui a une jambe coupée ne sentira pas dans cette jambe le besoin d'action, de dépense, qu'il sent dans l'autre, une fois reposé par le sommeil et revivifié par de bons aliments.

L'Anglais qui a bu des vins généreux, ne sentira pas non plus une certaine chaleur se communiquer aux qualités échauffables du cœur qui n'existent pas ; il n'entreverra pas dans une vision, si rapide fût-elle, que vivre du fruit de l'adultère est une chose ignoble. Il videra la bouteille et désirera la tranquillité.

Mais il a un appétit énorme, *very large*. Contrairement à ses frères, le Chinois et le Juif, il ne peut vivre qu'à un taux de beaucoup plus élevé que tous les autres Européens. Le commerce colonial que négligent nos commerçants, seul peut lui donner l'argent dont il a besoin, et il veut en avoir le monopole.

Or, remarquons que les coloniaux anglais sont assez froids vis-à-vis des métropolitains, qu'ils font payer à ceux-ci les mêmes tarifs de douanes qu'aux étrangers, comme cela arrive au Canada où la concurrence des Etats-Unis est dure, va devenir de plus en plus terrible, et rendrait la situation intenable même, si la main d'œuvre américaine n'était pas si exigeante dans ses prix ; que l'Inde fait une concurrence impossible à supporter aux cotonnades de Manchester, grâce aux bas prix de la main d'œuvre indigène ; que l'Australie est plus que froide vis-à-vis de la métropole et en est très éloignée ; que le Cap seul, une colonie naissante, dont le cordon ombilical n'est pas encore tranché, fait bonne figure

Les Anglais frémissent de crainte et veulent tenter la « Fédération Impériale » qui unirait toutes les colonies. Mais le ballon d'essai semble ne pas réussir. Les colonies ne saisissent pas l'opportunité de la mesure. Ils font alors risette aux Etats-Unis et tentent un rapprochement. Les Américains sont plus riches que les Anglais, ont encore quantité de richesses à fleur de terre à exploiter et disent non. L'or anglais les laisse froids et ne peut guère les corrompre.

L'Angleterre est dans la plus grande anxiété. Il y va d'une question de vie ou de mort pour elle. Et l'on comprend ses criailleries au sujet du Siam. Nos empiètements risquent de lui ôter le pain de la bouche. Ces gens-là ne pourront jamais vivre à demi-ration, au même prix que les autres Européens. Ils périront alors, se résorberont. Personnellement, nous n'y voyons pas grand inconvénient. Mais eux, veulent vivre, ils ont l'instinct de la conservation. Et il semblerait, en se fondant sur le droit naturel, que les droits sur les pays nouveaux dussent se mesurer à l'appétit individuel. La nature n'a pu donner à cette race un appétit énorme sans lui donner les droits nécessaires pour le satisfaire. Ces gens, presque purement instinctifs, parfois intelligents, mais non intellectuels, se trouvent menacés dans leur existence. Et ils expriment leur rage inquiète dans leurs journaux. En race féminine ne sachant pas tirer l'épée, ils s'adressent aux Allemands qui répondent : « Elle est forte, celle-là ! » Ils se tournent alors vers leurs frères, les Chinois. Pouah !

Nous excuserons volontiers, cela va sans dire, les gens qui estimeraient le droit naturel sur le Siam dont nous venons de parler, comme un droit dont il est permis de tenir peu de compte. Gardons ces terrains, d'abord parce qu'ils nous sont utiles, et ensuite parce qu'ils empêchent les Anglais de se développer.

XXI

L'ANGLAIS EST UN FÉLIN

L'Anglais tient positivement du chat.

I

Voyons d'abord sa langue.

La langue anglaise est la langue française mise en musique, en une musique que l'on entend dans les gouttières par les beaux clairs de lune.

Il y a d'abord les intonations : les intonations en *ow*, comme dans *sorrow*, *morrow*, qui rappellent les *miaou* ; — les intonations en *ing*, comme dans *morning*, *evening*, *hill*, qui rappellent les notes plus aiguës ; — certaines phrases prononcées dans des registres bas, que l'on entend dans la rue souvent, quand on se mêle aux foules, comme : « *get up away with you* » qui, articulées rapidement, ressemblent à s'y méprendre à un jurement de chat, aux « fout, fout. »

Il y a, en dehors de ces intonations, différents registres, comme disent les organistes : on parle avec des tnoes basses, médianes, ou bien hautes et chantantes.

Il y a de plus une sorte de mesure à contre temps, formés de monosyllabes durs qui accentuent cette mesure : *up, down, and, it, out, get, bach...* etc.

Il y a de plus des mots et des ensembles de mots qui donnent lieu à des bondissements de félins.

La langue française au contraire coule comme un ruisseau, chaque syllabe ayant la même valeur, la tonalité étant toujours la même.

II

La musique aussi est fort curieuse, non pour un élève du Conservatoire, mais pour quelqu'un qui veut étudier le caractère anglais.

Nous avons sous les yeux un morceau idyllique de piano qui eut beaucoup de succès il y a quelques années, intitulé : *Fairie Voices* (Voix de fées).

Les fées arrivent subrepticement, en chantant, sur un pianissimo, au milieu d'une clairière, par un beau clair de lune. Dans les arbres sont des hiboux, animaux mystérieux; des chauves-souris volent. Dans le marais voisin, des crapauds croassent. C'est ce que représente la couverture de ce morceau.

Après un prélude de deux pages, vient l'air : « *We are Fairies...* » sur un mode épileptique : puis deux autres chants : « *Fairies, Fairies* » et « *Now come* » sur un mode au contraire absolument onduleux, sans la moindre secousse, surtout le second. Ce sont les deux extrêmes, shakespeariens. Nous ne connaissons en France ni ce mode épileptique, ni ce mode onduleux; nous restons entre les deux.

Puis vient un chant imitant les bruits de la nature, parfois saccadé, parfois au contraire onduleux : « *Hist! there is a spider* » avec des paroles rappelant l'étrange cuisine des sorcières du début de Macbeth : yeux de crapauds, têtes d'araignées... etc.

Puis, en sens inverse, reviennent le doux « *Fairies* »,

le chant épileptique « *We are Fairies* », et ensuite la finale qui contient une page, pianissimo, avec un accompagnement de sylphe, d'ondine, s'égrenant, mourant petit à petit, disparaissant.

On songe involontairement aux chats qui sortent sans bruit la nuit d'une gouttière, d'un soupirail, par un clair de lune, se rencontrent, jettent des cris épileptiques, ont des mouvements onduleux sur le haut des toits, puis chantent doucement, s'interrompent pour jeter des cris rauques, gutturaux, chantent de nouveau un motif doux, jettent quelques cris épileptiques, rentrent sans bruit dans leur soupirail.

C'est un morceau écrit d'instinct. Il n'y a ni sentiment, ni intellect dans ce morceau de 13 pages. Il n'y a que du mouvement, des mouvements de chats. Des chats, l'esprit se reporte aux fées et des fées aux Anglaises ; il franchit souvent le degré d'un bond.

Nous recommandons ce morceau très connu comme une production bizarre des plus typiques, intéressante pour ceux qui veulent étudier l'âme anglaise. Nous pourrions citer beaucoup d'autres valse populaires, produites dans ces dernières années, aux mouvements lents, doux, sans secousses, sans mouvement passionné. Nous pourrions par contre citer beaucoup d'autres morceaux, non moins populaires, aux mouvements saccadés, rauques, bizarres.

Ils ne sortent guère du mode onduleux et du mode épileptique qui sont étrangers à notre musique continentale.

III

Si l'on jetait un chien d'un troisième étage, le pauvre animal arriverait brisé sur le pavé ; un chat au contraire ne s'en apercevrait pas.

Nous avons dit plus haut que les misses sont aussi à peu près incassables. Nous en avons cité des exemples.

On en trouve d'autres exemples au théâtre. Nous ne parlons pas des petits théâtres ni des pièces populaires.

mais des théâtres élégants, dans lesquels jouent les meilleurs acteurs.

Dans Roméo et Juliette par exemple, à un moment le père de Juliette, furieux, la prend par le bras et la pousse avec une brutalité que nous ne connaissons pas dans nos théâtres forains. On entend d'abord les parties capitonnées du corps de Juliette, toucher le sol avec un bruit sourd, cependant assez considérable, puis immédiatement après les épaules plus osseuses avec un bruit plus violent, et enfin le crâne avec un tapage énorme. On regarde. On voit Juliette étendue dans un de ces immenses sarraux anglais, en soie fine, colorés en nuances tendres, moulant le corps, bien que très larges, ressemblant à une simple chemise rose, placée directement sur la peau : on regarde sa figure délicate aux nuances de rose et de lys, ses cheveux blonds et fins. Le crâne s'est-il ouvert ? Va-t-on voir des morceaux de cervelle rouge foncé, une mare de sang sortant par le crâne entr'ouvert, faisant un contraste shakespearien, comme des taches de peinture à l'huile sur une aquarelle, comme du rouge cru sur du rose à peine teinté ?

Non ! Juliette a l'air *all right*. On regarde la salle. Ladies et gentlemen de tous âges trouvent cela *all right*. Alors on murmure soi-même intérieurement un *all right*. On regarde de nouveau Juliette — la chose s'est passée en moins de temps qu'il ne faut pour la décrire et la lire — qui s'est relevée suppliante, se tordant d'angoisses et de douleur morale, mais n'ayant eu aucun mal.

Une continentale assurément se serait trouvée mal de cette chute. Il faut bien que les Anglaises aient des compensations dans la vie. Elles sont mûres pour la maternité ; mais bien rares sont celles qui arrivent à la maturité des sens.

Elles ont du reste, quand elles sont jeunes et jolies, des mines futées de jeunes chattes.

Livrons-nous ici à une courte digression. Dans les drames, on voit les Français pleurer. En Angleterre, au contraire, dans les moments navrants, là où partout ailleurs on commencerait à se moucher, à s'essuyer les

yeux, les ladys ne pleurent pas. Elles prennent des airs indignés. Elles se raidissent. Leurs yeux s'agrandissent, s'arrondissent, deviennent vitreux comme ceux des poules. Leur cou semble s'allonger notablement. Leur nez généralement amaigri par l'âge devient plus aigu, prend la forme d'un bec. Leurs lèvres sont séparées l'une de l'autre par une ligne fine et coupante. Le tout est surmonté de l'impayable petit bonnet blanc, tuyauté, qui couvre bien le quart de leur tête, orné de faveurs de couleurs variées, élevé sur le milieu, affectant absolument la forme d'une crête. On s'attend à les entendre dire : « Kot! Kot! Kot! »

Et les chatteries amoureuses de ces misses que l'on voit de temps à autre au théâtre, sont des plus amusantes et drôlatiques. Elles font une foule de petites farces gentilles, rendues plus gentilles encore par leur réelle beauté, jouant du piano avec leurs mains, irréprochables comme couleur et comme forme, sur la tête de leur fortuné admirateur, paraissant absolument convaincues qu'elles lui accordent le summum de félicité qu'un mortel peut rêver ici-bas, esquissent quelque joli pas de menuet. Elles lui parlent d'amour, comme l'aveugle parle des couleurs. « La vie vaut-elle la peine d'être vécue? » L'Andalouse aux yeux de feu et aux pieds cambrés n'aura-t-elle pas eu une vie plus heureuse? Les Espagnols ne sont pourtant que des $\frac{1}{8}$ d'Anglais, disent les blonds fils d'Albion : si cela peut leur être une consolation de le penser ou plutôt de le dire, laissons-leur cette joie. Remarquons en terminant la démarche souple et féline que les jeunes filles anglaises prennent de temps à autre et qui n'appartient guère aux autres races, du moins à ce point.

IV

On pourrait enfin parler des clairs de lune qui jouent un si grand rôle dans les amours anglais, comme dans les amours des chats.

Ils aiment ces contrastes de l'ombre qui vous cache, quand vous le désirez, et de cette lumière de lune dans laquelle vous pouvez entrer, apparaître, quand bon vous semble, qui éclaire votre visage de ses couleurs fantastiques, bizarres, lui donne des teintes mystérieuses de revenant, d'être surnaturel. Ils aiment à la fois le mystère obscur des loges où ils complotent, et la clarté crue des temples où ils prient.

Notons aussi cette propreté minutieuse des rues, des maisons anglaises d'une part, et ces saletés anglaises qui n'ont de nom dans aucun pays, que l'on ne retrouve dans aucune autre, saletés plus répugnantes que n'importe quelles autres. C'est encore l'extrême propreté et la saleté écœurante des chats.

Le peuple anglais comporte à un haut degré le fantastique que l'on pourrait croire disparu dans notre clair et lumineux xix^e siècle.

Leur chair, au toucher, rappelle aussi celle du chat; elle est bizarre. Quand leur tempérament les rend sujets à des rougeurs, à des boutons, ces rougeurs et ces boutons affectent des couleurs et des formes étranges, inconnues dans les autres nations. Il y aurait peut-être là une source d'études intéressantes pour les physiologistes.

Nous ne voudrions pas insister outre mesure sur les faits suivants qui ne nous sont pas suffisamment familiers, qui semblent indiquer que les Anglais ne sont peut-être pas un peuple à muscles, qu'ils auraient plutôt une sorte d'énergie nerveuse féminine.

Il faut remarquer que les Anglais cultivent peu, qu'ils font plutôt de l'élevage. Admettons qu'il y ait là une question de climat, l'Angleterre étant le pays des fruits verts par excellence. Ils peuvent avoir des prairies naturelles sur des coteaux là où nous devrions renoncer à en avoir, à cause de l'humidité de leur pays. Mais néanmoins, ils pourraient faire plus de culture. Ils deviennent cultivateurs dans les pays neufs, mais seulement dans les pays de plaine, où il suffit de s'asseoir sur une semeuse, une faucheuse et de

conduire les chevaux. Nous croyons qu'ils tireraient vite la langue, s'ils avaient à faire une journée de battage chez nos paysans. Pour les travaux durs, ils font venir des Bas-Bretons, se réservant simplement la spéculation, comme cela se voit à Jersey.

Remarquons que les instruments non seulement de l'ouvrier agricole, mais aussi de l'ouvrier des villes, sont beaucoup mieux compris que les nôtres pour éviter la fatigue. On admet du reste qu'ils colonisent surtout avec l'argent, peu avec le travail.

Enfin dernièrement, à notre connaissance, un de ces *tugs of war* que nous avons précédemment décrits, eut lieu entre marins anglais et marins français. Les marins français au premier coup, tirèrent ferme, de toutes leurs forces, augmentées par l'amour-propre, et furent renversés. Ils étaient navrés, honteux. Mais ils apprirent le truc, et au second coup, les marins anglais, cependant plus habitués, furent renversés. Et nous sommes sûr que dans de pareilles luttes le Français sera toujours vainqueur. Les Anglais sont très forts observateurs de toutes ces choses qui viennent au secours de la force physique, la secondent. Leur instinct les porte à les étudier et à fortifier ainsi leur point faible.

Le chat, l'animal des sorcières, dont la peau produit de mystérieuses étincelles électriques, en France est abhorré, il est le souffre-douleurs de toute la famille; s'il n'est pas persécuté, c'est parce que l'on en a besoin. On ne peut souffrir son manque de sincérité. C'est l'ami des vieilles dévotes cafardes. En Angleterre, au contraire, il n'a pas les défiances de son collègue français; il est chez lui, et est adoré.

Le chien, en France, est très aimé. On aime sa sincérité. Il est de plus d'une gaieté énorme. Quand on le sort, il remplit tout le quartier de sa joie, fait des bonds prodigieux et drôlatiques, il est fou de bonheur. Il se bat souvent; heureusement, il y a généralement plus de

bruit que de mal. Il va sentir ses confrères, le sens de l'odorat étant chez lui le sens donnant les plus sûres informations, le plus perfectionné. En Angleterre, le chien aussi est aimé, mais plutôt pour les caractéristiques de race parfois drôlatiques qu'il possède, que pour ses qualités morales. Ce n'est pas en Angleterre que l'on a dit : « Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien ». Il ne semble pas y avoir communauté d'idées entre le maître et le chien. Quand on le promène, il se promène à peu près comme une levrette. Il n'a pas de gaieté. Il ne vient pas sauter à chaque instant auprès de son maître, échanger des regards, et répondre aux paroles par des aboiements. Il est très gentleman, flegmatique, paraît fort peu s'occuper des autres chiens qu'il rencontre. Il se dispute excessivement peu. S'il jette parfois des aboiements en sortant, il s'en montre fort avare, et paraît plutôt le faire pour l'acquit de sa conscience, en vertu d'un instinct endormi, sans raison, comme le cheval gratte la terre de son sabot.

Les Anglais ont de la race, énormément de race, tout en étant d'une race pleine de défauts. Ils sont sous tous les rapports par ailleurs d'une race absolument inférieure.

Ils ont les cheveux et les ongles très fins, les extrémités fines et les jointures fines. Ils ont, si l'on prend les types favorisés de la nation, une grande élégance de formes, une grande correction de lignes, plutôt fines que vigoureuses. On voit cela sur les plages — ou du moins on le voyait autrefois, car tout passe — chez les individus de l'un et l'autre sexe, avant, pendant et après le bain. Ces êtres impersonnels, ces monades, ces êtres tous les mêmes qui semblent faits à l'emporte-pièce tellement ils sont semblables, sont peu effarouchés par le nu. La pudeur est peut-être après tout plus une affaire de personnalité intense que de décence.

Ce n'est pas peu de chose d'avoir de la race.

On peut même dire que c'est à cette qualité que sont dus la plupart de leurs succès. C'est grâce à elle que l'on pourra à juste titre appeler le xix^e siècle, « le siècle anglais. » On pourrait faire commencer le « siècle anglais » à partir de Louis XV.

XXII

IVROGNERIE

Si « toutes les Françaises sont des cocottes », ce qui ne nous semble pas près d'être démontré, on peut dire que « toutes les Anglaises sont des ivrognesses. » Nous croyons qu'il n'y a pas d'exceptions à cette règle.

Nous étonnerions bien certaine amie chez laquelle nous avons passé quelques jours dernièrement, en compagnie d'une miss, en lui disant que cette demoiselle avait fait des sacrifices à Bacchus dans la journée. Elle ne le croirait pas.

Un Français va au café et pour se donner du ton, tout en causant, sans s'en apercevoir souvent, s'excite, boit plus qu'il ne devrait et tombe ivre.

Une Anglaise fait cela méthodiquement. Elle calcule qu'elle a deux heures à passer dans la solitude ; elle avale d'un trait ce qui doit la tenir sous le charme pendant ce temps. Si après ces deux heures, elle est obligée d'aller à l'office, l'ivresse est à peu près passée, et avec son impassibilité de race, l'usage anglais de ne pas se livrer à des mouvements expansifs le dimanche, cela passe inaperçu. Si elle n'a rien de mieux

à faire, elle prend une seconde dose de deux heures. Si elle est chez des amis, elle a sa bouteille de gin dans sa malle; elle y puise le soir avant de se coucher, ou bien dans la journée, elle éprouve le besoin d'aller dire ses heures dans sa chambre, dans le silence et la solitude qui conviennent à une âme méditative et facilement extatique.

Ce qu'il y a de caractéristique, c'est que cette ivrognerie est répandue dans toutes les classes. Elle fait probablement plus de ravages dans les basses classes, les boissons étant plus frelatées.

On comprend qu'une pauvre ouvrière, une pauvre femme de marin, qui ne peut se procurer d'autres jouissances, se laisse aller à ce plaisir douteux. Mais ce qui paraît bizarre, c'est que des gens riches, ayant goûté à la coupe de tous les plaisirs, n'arrivent pas à extraire de ces plaisirs les joies qu'y trouverait un continental et se rabattent sur l'ivrognerie. L'âme anglaise ne peut pas goûter de jouissances supérieures. « Etre ou ne pas être, dit Shakespeare; la vie vaut-elle la peine d'être vécue? » Cette race inspirerait une grande pitié, si elle la méritait.

Que les Français qui reçoivent chez eux des Anglais, soient bien certains que, si la visite a dépassé une semaine, ou même pour la plupart, une demi-semaine, ceux-ci ont dû faire quelques emprunts à la bouteille qui est au fond de leur malle. Un Français parfaitement habitué aux Anglais, sait relever des traces d'ivrognerie que d'autres ne saisissent pas; comme un bon chasseur relève des traces de gibier auxquelles un autre ne ferait pas attention.

En France, un ivrogne débouche sur la place publique en faisant des zigzags, qui attirent l'attention de tous. Remarquez l'expression des physionomies. Les uns sont dégoûtés, écœurés; les autres attristés; la plupart, amusés, cherchent matière à des facéties. Vous trouvez le soir un ivrogne étendu sur la route ou dans

la rue. Vous avez bon cœur cependant, mais, sans y songer, vous dites : « Bah ! le frais lui fera du bien. Cela lui apprendra. » Tout au plus, le poussez-vous du pied pour qu'une voiture ne lui passe pas sur le corps. Le frais lui a fait tellement de bien, qu'on le trouve le lendemain mort d'une congestion. Bien rares seront ceux qui auront pitié de lui et songeront à lui porter secours.

Un ivrogne débouche dans une rue anglaise. C'est rare, la terre sacro-sainte de l'ivrognerie est celle où l'on voit le moins d'ivrognes : on boit à domicile. Notez alors la figure des passants. Enfants, hommes faits, vieillards, femmes, gentlemen, ouvriers, tous prennent la même physionomie. Là encore est l'uniformité de l'instinct. L'enfant a vu mille fois ses parents dans cette situation, il a déjà passé par là souvent. Ce n'est pas le raisonnement, mais la force de l'instinct qui le dirigera. Tous prendront une figure pleine d'attention attendrie, surveilleront ses moindres mouvements pour voir s'il n'y a pas de danger pour lui, et au cas où il chancellerait trop fort, ce n'est pas un bras qu'il trouverait pour le soutenir, mais mille. S'il tombe sur la route, il trouvera cent personnes pour le ramener chez lui. Ces cent personnes auront pour lui des délicatesses douillettes, attendries, qu'une mère seule peut avoir pour son enfant malade. Elles le déshabilleront doucement, délicatement, le borderont dans son lit. Nous n'exagérons rien.

Vous ricaniez en apercevant un Père Éternel, un Séraphin dans cette posture. Votre envie de rire est augmentée par sa gravité comique, gravité encore augmentée pour la circonstance. On vous regarde étonné, une seconde, puis on se retourne vers le serviteur de Bacchus.

L'expression de toutes les physionomies est la même. C'est un unisson, non un orchestre dans lequel chaque instrument joue des notes différentes, comme cela aurait lieu sur le continent.

Il semble qu'il y ait là un instinct complémentaire

de cet autre instinct fatal qui oblige tous les représentants de cette race dite libre, à fêter Bacchus.

L'ivresse chez les autres races n'est qu'une mauvaise habitude. Chez les Anglais, elle semble une nécessité réelle. Ce n'est plus seulement un besoin factice, une seconde nature comme l'habitude.

Nous avons passé trop de temps en Angleterre pour croire aux *teatotlers*, etc., buveurs d'eaux de toute espèce. Nous n'admettons pas que l'on puisse être Anglais sans être ivrogne. Mais tous savent jouer leurs rôles d'hommes sobres d'une façon surprenante. Eh bien ! il n'y a pas à dire le contraire, leurs vieillards paraissent parfois plus vigoureux que les nôtres. Les gens âgés ont bonne mine, ont le teint remarquablement frais. C'est absolument incroyable !

Les asiles regorgent d'alcooliques assurément. Il est certain qu'il y a du déchet. Mais prenez la masse de la population ; elle a de la santé. Qu'arriverait-il au contraire, si on privait ces gens d'alcool ? N'y aurait-il pas plus de mal encore ? L'alcool est à peu près indispensable à l'économie des races ordinaires. Mais pour la race anglaise c'est une nécessité vitale.

Loin de nous l'idée de faire l'apologie de l'ivrognerie. Nous croyons que des Français qui voudraient se livrer à ce régime hygiénique verraient vite leur santé irrémédiablement compromise, et notre amour-propre national ne souffre pas le moins du monde d'avouer cette infériorité ; tant s'en faut.

Il semble que cette race si bizarre, si différente moralement et physiquement de la nôtre, plus différente probablement que ne le sont les races japonaises, peaux-rouges, nègres ; — différence que l'on doit d'autant plus signaler qu'elle se dissimule plus jalousement — il semble que cette race ait un besoin d'alcool à haute dose aussi impérieux que nous nous avons besoin d'azote, de phosphate, etc.

Il paraîtrait que l'ivrognerie soit nécessaire à ces

gens ou qu'ils aient au moins des grâces d'état pour la supporter.

En France, l'ivrogne a généralement le nez rouge et presque toujours les yeux troubles, parfois sanguinolents. Vous voyez au contraire un vieillard anglais, qui a commencé à cultiver la bouteille depuis sa prime jeunesse, qui s'est enivré au moins chaque dimanche, qui a bu à lui seul de quoi rougir le nez de toute une commune. Les lignes du nez ne sont pas pâteuses, mais se détachent au contraire très finement, très fermement; les yeux ont cette limpidité admirable, cette transparence que n'ont pas les plus fines pierres précieuses, que l'on ne voit que dans les ondes opalines des torrents de nos montagnes. Ils ne sont pas troubles. Un peintre qui voudrait trouver un modèle pour un suppôt de Bacchus, ne le trouverait pas en Angleterre. Ces gens ont au contraire tous les indices de gens sobres, presque d'ascètes mais d'ascètes gais, non attristés par les privations, auxquels la vertu ne coûte rien.

Et cependant tous ces gens boivent : comment ? quand ? vous ne le savez pas. Vous vivez côte à côte avec un Anglais, vous ne le voyez pas boire, vous devenez convaincu qu'il ne boit pas, vous traiteriez d'imbécile celui qui vous soutiendrait le contraire. Et il boit. S'il est jeune et qu'il n'ait pas une ivresse trop accentuée, cela ne paraît absolument pas ; s'il est plus âgé, l'abus des boissons a diminué sa force de résistance et cela paraît davantage. De là, l'antagonisme entre les partisans anglais du dimanche gai, qui n'y auraient rien à perdre, et les partisans du strict dimanche anglais, avec persiennes fermées. Mais les jeunes vieillissent, la force de résistance diminue, et de partisans du dimanche gai, ils deviennent partisans du dimanche triste.

Prenons un Père Eternel de 70 ans ; il s'est enivré au moins une fois par semaine depuis l'âge de 10 ans, soit 3120 fois. C'est effrayant. Nous faisons grâce des semi-soulographies de la semaine. Ils absorbent cela aussi facilement que les dieux d'antan avalaient l'ambrosie. Ce qui nous tuerait, les fait vivre. Et ces bon-

nes gens ont le type de l'homme sobre par excellence. Encore une fois, on chercherait bien longtemps en Angleterre un homme ayant le type d'ivrogne. C'est stupéfiant !

L'Anglais ou l'Anglaise, qui est ivre du samedi après midi au lundi matin, et fête Bacchus une ou deux fois par semaine avant de se mettre au lit, est l'Anglais normal. De même, le Français qui boit une bouteille de vin à son repas, puis une tasse de café ou un verre de liqueur ; qui, les jours de fête, y ajoutera volontiers quelques verres de vins fins, est le Français normal.

Cet Anglais et ce Français ne verront jamais la folie causée par l'alcoolisme les atteindre. Ils ne font pas d'excès. Ils n'entreront dans un asile d'aliénés que s'ils dépassent très sensiblement cette moyenne. Ce sont des gens sobres, parfaitement normaux, ayant des chances de parvenir à un âge avancé. Cet Anglais aura été ivre (52 dimanches multipliés par 60 ans) 3120 fois dans sa vie.

Il n'aura souvent bu que de l'eau à table. Les dimanches il aura généralement su s'abstenir de boire dans les deux ou trois heures qui précèdent l'heure de l'office. L'effet virulent de l'alcool sera passé. Il ne restera plus qu'un très fort « mal aux cheveux » qui ne l'empêchera pas de psalmodier à mi-voix. Il usera et abusera pour la circonstance du cachou que, seuls, en France, les fumeurs galants connaissent et achètent avant d'aller au bal, que l'on ne vend que dans nos débits de tabac, où les femmes ne vont pas, qui sont une des principales denrées pharmaceutiques en Angleterre.

XXIII

LE FANTASTIQUE ANGLAIS

Lorsque vous possédez bien le caractère anglais, vous pouvez contempler quelquefois la scène suivante, que je photographie, sans retouches, sans embellissement.

Un commerçant, à l'air de Séraphin, vous a trompé. Vous allez chez lui et lui faites des reproches. Il cherche à tourner la difficulté. Vous lui dites que cela ne prend pas et le ramenez au fait. Il prend un air hautain.

Vous vous mettez alors à rire, sans affectation ; il voit dans votre rire franc, la sincérité de votre mépris, sincérité qu'il ne connaîtra jamais, qui le trouble, qui n'est pas de sa race.

Il vous menace. Vous continuez à rire du même rire que si un enfant vous menaçait de Croquemitaine.

Il tourne à l'aigre et, sans dire de gros mots, vous dit des choses désagréables. Vous le regardez comme on regarde un petit garçon qui n'est pas sage.

Jusqu'ici cette scène est celle qui se passe à peu près

de la même façon dans tous les pays. Ici, elle prend la caractéristique anglaise, fantastique.

Les yeux bleu clair de l'homme pâlisent, la pupille des yeux en ressort plus noire, aiguë comme celle d'un reptile. Ses mains et ses bras se tordent bizarrement. Il semble sur le point d'avoir une attaque d'hystérie; on est étonné de ne pas voir l'écume lui venir à la bouche.

Cet homme est furieux de ce que le manteau de *respectability* sur lequel il comptait, lui fasse subitement défaut, ne l'abrite pas à son gré, le laisse nu devant vos regards. Cet homme qui n'est pas un intellectuel, mais un instinctif, se révolte. Il est atteint dans ses instincts de conservation, conservation de sa considération, de ses intérêts, de son rang social... etc. De quel droit abusez-vous de votre intelligence supérieure pour faire pénétrer votre regard comme une pointe d'acier dans cet homme? Pourquoi cette brutalité? Et puisque son manteau de *respectability* devient inutile, il le jette avec rage, se montre à vous tel qu'il est. C'est un changement de décor à vue. Et vous voyez l'âme anglaise telle qu'elle est : basse, jalouse, haineuse, chinoise, prête à tout faire sans rougir.

Il blêmit de rage. Il s'agite, court dans l'appartement avec des mouvements de félin, disparaît tout à coup derrière un meuble, derrière une porte, derrière quelque chose. On se demande s'il est passé par quelque trappe. Il n'est plus maître de lui, sa figure le trahit, il veut la cacher.

Il revient par une autre porte subitement, se campe en face de vous et vous crache à la figure les mots : « Judas! poltron! » Vous ne vous sentez pas morveux et vous ne vous mouchez pas.

Votre regard trahit une fatigue de cette race, toujours la même, qui ne vous étonne plus, ne vous surprend plus, dont vous pourriez annoncer d'avance les moindres mouvements. Vous semblez suivre la scène en simple spectateur, indifférent comme si vous n'étiez pas un des acteurs.

L'homme alors ressort par une des portes pour ca-

cher son émotion et revient par l'autre. Il se plante encore en face de vous, écumant d'injures, vous adressant tous les qualificatifs qui caractérisent l'âme anglaise. Il n'y a qu'à se baisser pour les ramasser, en faire une cueillette, servir chaud, pour avoir la série parfaite des défauts anglais.

On voit qu'il vous brûlerait comme Jeanne d'Arc et Perrinaïc, s'il pouvait vous faire disparaître complètement, comme le font les Chinois de leurs victimes européennes dans les villes américaines de la côte Pacifique. Heureusement, l'opération est plus difficile que de mettre une côtelette sur le gril. Ils ont peur de la police. Et de plus, à ce moment, ils n'ont plus de forces physiques. On les renverserait d'un tour de main. Ils ont peur de vous.

Vous avez surpris leur secret, le secret anglais, qui n'est pas le secret d'un individu, mais le secret d'une race. C'est Œdipe et le Sphinx que nous croyions au collège être une rêverie, qui est une réalité anglaise.

Cette scène se reproduit toujours dans le même ordre avec la monotonie de l'instinct. Vous pouvez signaler d'avance l'événement qui va se produire, comme au théâtre, dans une pièce que vous connaissez par cœur, vous annoncez l'arrivée imprévue, subite, de tel acteur.

Vous vous retirez en bon ordre, méditant philosophiquement sur cette scène que vous avez provoquée froidement. Vous repassez dans la rue un moment après, souvent ne songeant plus à la scène; vous voyez un Père Éternel ou un Séraphin époussetant dignement ses marchandises. Il vous aperçoit, il vous lance un regard de vipère, sa figure se contracte un quart de seconde et la sérénité de la brute sans conscience se répand de nouveau sur son visage.

On connaît ces images qui redeviennent de temps en temps à la mode, au-dessous desquelles est écrit : « Cherchez le chasseur, le lièvre et le chien » — « Cherchez l'oie et la bergère : » Vous restez longtemps sans rien voir, sans rien trouver. Enfin vous finissez par découvrir le chasseur, la bergère; vous ne pouvez plus

désormais voir cette image sans apercevoir en même temps ces bêtes, ces personnages. Vous cherchez à ne pas les voir ; vous ne pouvez pas y arriver. Ils vous frappent plus que les autres parties du dessin, comme étant généralement les plus soignés. Vous vous étonnez que tout le monde ne voie pas ce qui vous crève les yeux.

C'est la même chose pour l'Angleterre. Une fois que vous êtes arrivé à saisir ce tempérament anglais, vous ne voyez que le côté caché, le côté apparent, seul visible aux autres, ne pouvant attirer votre attention. Vous devenez alors excessivement redoutable. Votre rire franchement moqueur devient une arme terrible. Le sphinx est désarmé, à votre merci. C'est un animal mou, inerte, que vous écrasez sous votre pied, comme une tortue subitement privée de son écaille.

Nous n'avons dit jusqu'ici qu'un mot du fantastique anglais, au sujet de l'Anglais, auquel on va adresser des reproches. Si vous ne l'avez pas suivi des yeux d'une façon soutenue, il aura disparu on ne sait où, pour réapparaître brusquement par une autre porte à laquelle vous ne songiez pas. Ce sont des trappes qui, au lieu d'être pratiquées dans le plancher, le sont dans la cloison.

On le voit bien ailleurs. On le voit au théâtre souvent, dans le jeu des acteurs dramatiques, jeu imité de la vie réelle, dans les moments de passion. Les yeux grandissent, prennent une expression plus froide. Les mains deviennent crochues, noueuses, rappelant celles des sorcières de Macbeth, se tordant singulièrement ; les bras aussi prennent des formes bizarres, ainsi que le reste du corps. Le corps des Anglais est généralement très régulier. Celui des Anglaises que l'on voit aux bains dans les costumes les plus simples, appartient à divers modèles très caractérisés, très distincts, l'un très régulier, les autres bizarres, étranges. En faire une description serait une peine inutile ; il faudrait des dessins et des photographies pour donner une idée de ces diverses catégories, réellement monstrueuses, rap-

pelant les conceptions de Gustave Doré, très populaire en Angleterre, qui aimait les nodosités des arbres, leurs racines serpentine, les nuances tendres et délicates des étoffes anglaises, un peu blanches, plutôt que les couleurs accentuées. Ces corps, dans ces moments tragiques, font des contorsions extraordinaires de félins empoisonnés, de serpents blessés.

Il n'y a pas de bonne pièce qui n'ait plusieurs meurtres, absolument mystérieux, tenant en éveil les facultés inventives des plus rusés *détectives*. Il semblerait que ce peuple y aille comme à une école, pour se familiariser avec ces ruses savantes, ces casse-tête chinois, et pour essayer d'y trouver des procédés nouveaux. C'est plus instinctif qu'intellectuel. Et dans ces drames, ce n'est pas seulement le peuple qui est spectateur, mais les premières places aussi sont bondées. On estime une pièce en France d'après le nombre de maris trompés quand donc nos auteurs changeront-ils de guitare? — et en Angleterre d'après le nombre de *détectives* qui paraissent.

Des acteurs continentaux ne seraient pas bons dans ces pièces anglaises.

On voit encore le fantastique dans les rues de Londres le soir, quand on rencontre les buveuses de gin. Leurs mains se tordent, se crispent, comme ne le feraient pas celles des alcooliques français. Elles font des mouvements bizarres, d'animaux empoisonnés.

Le whisky anglais, quand il est bon, vaut nos meilleurs cognacs du commerce. Mais il est souvent étrangement falsifié. Certes, les diverses boissons que vendent cyniquement les empoisonneurs français, ne sont pas saines. Ils y ajoutent des produits chimiques qui excitent la soif, au lieu de la calmer, et diverses autres choses. Je pourrais en dire autant des boissons falsifiées des autres pays. C'est de l'eau-de-vie de pommes de terre, qui n'est pas fameuse assurément, c'est de l'alcool pur, qui n'a rien d'agréable. Mais elles n'ont pas ces bizarreries des boissons frelatées anglaises, dont on ne peut souvent pas saisir au goût le danger, qui vous donnent des troubles nerveux.

Parfois, au contraire, elles ont une saveur infecte qui empoisonne l'haleine pendant plusieurs jours. On connaît la cuisine des sorcières, au début de Macbeth, faite avec un pouce de pilote, de l'urine de femme enceinte, des têtes d'araignées, des yeux de crapauds, des pieds de fœtus... etc.

Et ensuite vous avez des rêves étranges.

Elles sont faites pour des palais qui ne sont pas les nôtres.

XXIV

L'ANGLAIS EST D'UNE RACE FÉMININE

La distinction entre fils de Japhet, Sem, Cham, n'a pas grande valeur. La classification des races en race blanche, jaune, noire, rouge... etc., est plus sérieuse. La distinction entre races commerciales (Juifs, Anglais, Chinois, Phéniciens, Carthaginois) ou races occultes, privées de moyen de défense, cruelles, menteuses, à équilibre instable, et les autres races, nous semble bien plus fondamentale.

Il semble qu'il y ait là plus qu'une différence de race, plus de différence qu'il n'en existe entre la race française, allemande, espagnole par exemple, ou entre la race bretonne et la race normande, prise dans une même nation.

Les individus de ces races semblent ne jouir que d'une liberté limitée, ne pas pouvoir être perfectionnés sur certains points, même par la civilisation la plus avancée ; ils sont immuables.

On se demande si elles ne forment pas plus qu'une race, si elles ne forment pas une espèce, si elles ne diffèrent pas autant de nous que le zèbre ne diffère du cheval.

Ou bien, au lieu d'une espèce, ne s'agirait-il pas d'un sexe? L'on a souvent parlé de nations femelles et mâles. Les Anglais semblent avoir un sang féminin. La femme engendre l'homme et empêche la race de s'éteindre. Ces races occultes n'engendreraient-elles pas le mal sous deux de ses formes: la Guerre et la Corruption? Ne complèteraient-elles pas le rôle de la femme? l'homme, une fois mis au monde, doit lutter pour ne pas s'amolir. Cela semble une loi de la nature. La Guerre oblige l'homme à retremper ses énergies physiques, s'il ne veut pas devenir l'esclave, le jouet de ses vainqueurs. La Corruption oblige l'homme à retremper ses énergies morales, à se barricader dans ses principes, s'il veut être à même de résister à la moindre tentation; la Corruption qui engendre le vice chez les uns, oblige ceux qui ne veulent pas tomber à se fortifier, et engendre chez eux une plus grande force de résistance. La Guerre est la lutte physique de l'homme contre l'homme; la Corruption amène la lutte morale du bien contre le mal. Cette lutte du bien et du mal, qui semblait plutôt être une rêverie métaphysique, paraît devenir une vérité palpable, tangible, et se traduire chez nous, Français, par une question de conservation nationale. Qui vaincra? Les F. . ou les anti-maçons?

La France a subi toutes les guerres intestines et extérieures que les races occultes ont suscitées chez elle. Elle s'y est peut-être retrempée. Mais l'instinct de la conservation ne la forcera-t-elle pas à détruire le nid de ces reptiles anglais et juifs, qui ne peuvent se décider à vivre tranquillement chez eux, à éteindre ce foyer de corruption par l'or qui menace toute l'Europe, à se rappeler sa maxime : « Gesta Dei per Francos! »

Un Français peut devenir un excellent Allemand, ainsi que cela est arrivé à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Les Alsaciens-Lorrains, dont beaucoup, surtout dans les campagnes, doivent être de pur sang allemand, sans alliage français, sont d'excellents Français.

Mais qu'un Français essaye donc de devenir un Juif,

un Anglais, un Chinois, cela lui sera impossible. Ses enfants seront demi-sang à la première génération, quart de sang à la seconde et finiront par appartenir à ces races. Mais lui ne pourra en prendre que les apparences, les habitudes. Et inversement, ces gens ne peuvent devenir Français. Ils peuvent passer inaperçus quand ils n'ont pas le type trop accentué, sauf les Chinois; c'est ce qu'ils peuvent rêver de mieux.

Quelques gens admettent assez volontiers que tous leurs voisins se laissent mener par le bout du nez par leur femme, et constatent non moins volontiers que chez eux il en va fort différemment, que tout marche au doigt et à l'œil, à la parole du maître.

La majorité, plus sage, admet que c'est chez eux absolument comme chez leurs voisins et ajoutent : « L'homme s'agite, la femme le mène », ou bien « Cherchez la femme. » Les uns s'en plaignent, les autres trouvent au contraire que ce n'est pas si terrible que cela en a l'air, que c'est souvent pour le mieux.

L'Angleterre, elle aussi, conduit le monde grâce aux fils souterrains de la F. . M. . ; mais ce n'est pas pour le mieux. C'est pour son bien, à elle; mais c'est pour le mal de ceux qu'elle conduit.

Encore ici, nous trouvons que l'Angleterre est une race féminine.

Après avoir dit tant de mal de l'Angleterre, il est fâcheux de rapprocher cette race de la femme qui soit dans la famille, soit dans les ordres religieux, est le symbole du dévouement; de rapprocher l'égoïsme personnifié du dévouement également personnifié. Mais nous rappelons que les rapprochements et les comparaisons ne sont jamais absolument exacts, que les sujets rapprochés et comparés ne coïncident jamais absolument. Nous rappelons aussi que l'on dit les fleurs mâles et les fleurs femelles. Et de fait, l'expression « femelle » malgré sa brutalité, serait ici mieux à sa

place que l'expression « féminine »; nous préférons celle-ci comme plus académique.

Nous avons montré l'Angleterre engendrant la Guerre et la Corruption (nous ne soutenons pas qu'elle en soit la seule source, il y en a d'autres, nous le savons, mais elle est la principale) et parachevant ainsi le travail de la femme qui, après avoir mis son enfant au monde, est parfois tentée de l'élever trop mollement, de l'amollir. La lutte brutale pour l'existence la rappelle à la réalité. Nous avons montré l'Angleterre impropre à la guerre; ce n'est pas une découverte. Nous l'avons montrée conduisant les diverses nations qui ne semblent pas s'en apercevoir. Voilà jusqu'ici trois caractères féminins attribués à cette race.

Nous avons cherché à décrire l'Anglais ordinaire. On nous objectera peut-être qu'il y a de grandes intelligences, de grandes vertus... etc., en Angleterre, que nous en avons pris un peu à notre aise avec cette race. Ces grandes intelligences, ces grandes vertus existent-elles réellement ou bien sont-elles comme tant d'autres choses anglaises, dont on a fait un éloge inconsideré, que, à l'examen, on a reconnu ne pas exister?

Du reste, si nous nous en tenons à un rapprochement de l'Anglais avec le sexe féminin, nous pourrions constater chez la femme des exceptions nombreuses aux lois qui paraissent régir ce sexe. N'avons-nous pas dans l'ordre militaire, Jeanne d'Arc, Perrinaïc, Jeanne Hachette, quantité de cantinières, quelques femmes qui ont, prétend-on, fait les campagnes de l'Empire comme soldats, les Parisiennes de la Commune qui faisaient le coup de feu, les Dahoméennes? Ne voit-on pas des femmes artistes, écrivains? Ne voit-on pas, dans un autre ordre d'idées, des femmes-cannons, des femmes qui mettent un homme sur une chaise, la chaise dans leur bouche, et, supportant le tout, croisent les bras derrière le dos et font ce que peu d'hommes se hasarderaient à faire?

Que l'on prenne non une de ces femmes qui réunissent toutes les qualités, mais au contraire que l'on prenne diverses femmes ayant des défauts horribles, qu'on les réunisse en une seule, — tel le peintre ou le sculpteur qui prennent un certain nombre de modèles et choisissent dans chacun d'eux — on aura l'Anglais et l'Angleterre; —

Que l'on prenne la vieille proxénète se livrant à des actes de corruption répugnants; —

Que l'on prenne la vieille qui, dans un village, brouille le propriétaire à mort avec son locataire, pour éviter tout concurrent, et avoir la maison au prix qu'elle fixera; — empêche le mariage de la fille du maire qui est riche, avec le fils de l'adjoint, pour rabattre cette dot sur une famille amie dont elle espère recevoir en échange des invitations pendant la belle saison, des petits cadeaux, des consultations gratuites, et divise le bourg en Montaigus et Capulets; — qui fait renvoyer la cuisinière du château pour la remplacer par une de ses créatures qui l'avertira de tout ce qui s'y passe et lui permettra de mettre ses informations en coupes réglées, au plus grand bénéfice de ses intérêts; — qui écarte la clientèle riche du boucher « bien pensant » lequel n'a pas voulu lui donner les morceaux de choix au rabais, pour la reporter sur le boucher « mal pensant, » et arrive à ce résultat inattendu que le boucher « bien pensant » tourne au républicanisme et le boucher « mal pensant » devienne immédiatement « bien pensant, » conversion dont elle se glorifie et qui lui est comptée à la cure; — qui se met à l'église derrière un pilier, avec une modestie de bon aloi et bien seyante, marmotte des prières avec des mouvements de lèvres entraînées à ce genre de sport, les yeux pieusement baissés sur ses mains jointes, s'ouvrant instantanément pour voir passer les gens qui vont et viennent, examiner leurs toilettes, trouver que les souliers Molière de chez Pinet, le corsage gorge de pigeon, le chapeau chinois de la femme du receveur ne lui vont pas; —

Que l'on prenne la femme impérieuse et autoritaire,

peu intelligente, qui se figure que l'on mène les gens avec trois ou quatre mensonges idiots; se croit très supérieure, car elle a ainsi amené quelques hommes de valeur à faire ce qu'elle voulait; qui se venge régulièrement chaque fois qu'elle n'arrive pas à ses fins, non sur le moment, car on pourrait voir d'où viennent les maléfices, mais sait attendre patiemment, opère au moment où l'on ne pense plus à l'aventure, ou plutôt fait opérer par un tiers derrière lequel elle se dissimule, mais qui est parfois plus transparent qu'elle ne le désirerait; —

Que l'on prenne la femme peu intelligente, qui se figure que toute l'intelligence de la femme se borne à savoir faire des mensonges; qui est stupéfaite, lorsqu'on ose la prendre la main dans le sac, lorsqu'on la prend sur le fait comme un petit écolier en train de jouer un mauvais tour; qui se retranche dans des airs de dignité offensée, se drape dans sa respectabilité; que l'on épargne pour ne pas éclabousser la famille honorable à laquelle elle appartient; —

Que l'on prenne la femme qui possède à peine son instruction religieuse, qui n'a pas l'intelligence suffisamment ouverte pour la comprendre, fait mine de servir la religion et surtout s'en sert beaucoup, s'en est fait un tremplin matrimonial, le seul coup de commerce qu'il soit oisible de faire sans déroger quand on n'appartient pas à la classe commerciale, et s'en sert comme de paravent pour dissimuler de nombreuses indélicatesses, des faits contraires à tout honneur; qui met la religion en coupes réglées, à son profit exclusif; dont la conduite dissimulée est en contradiction flagrante avec les principes religieux exprimés à grand fracas; qui est respectée par ceux qui sont intéressés à le faire, par ceux plus nombreux qui ne voient pas clair dans les dessous, par ceux qui n'ont que des relations lointaines avec elle, mais qui est un véritable centre de démoralisation, de contagion malsaine pour ceux qui vivent près d'elle, voient ses succès et sa conduite; qui crie très haut à l'irréligion, si vous vous permettez de

trouver que monsieur le curé avait mis son rabat de travers ; —

Que l'on pense à la femme froide, dure, sans cœur, sans dévouement surtout, mais qui sait merveilleusement en imposer par ses apparences, qui ne vit que de ces apparences ; —

Que l'on prenne, en un mot, ce type pessimiste de la femme, tel que nous le représentent les gynéphobes, on aura l'image exacte de l'Anglais et de l'Angleterre.

l'anglais

XXV

CONCLUSION DE LA PSYCHOLOGIE

La France est la terre de Chanaan, la Terre Promise des Juifs et des *Néo-Juifs* ou Anglais.

Le Juif qui l'habite ne veut que la tondre et par conséquent la veut grasse, en bonne santé, usera même de son pouvoir pour éviter sa destruction. Il en userait presque en bon père de famille, s'il n'avait je ne sais quel désir de jouir trop vite, de faire bouchée double pour rattraper le temps perdu. Il va trop vite, soulève des colères, voit qu'il va falloir plier prochainement sa tente, se dit qu'il n'a plus rien à ménager. C'est ce qui le perd. Les colères alors se multiplient, soufflent en tempête et on va l'inviter à passer de nouveau la mer Rouge. Autrement, il est assez disposé à faire comme le berger qui choisit jalousement les meilleures prairies pour son troupeau, non précisément par amour de ses bêtes, mais pour avoir une meilleure tonte.

Les Néo-Juifs désirent ardemment aussi la Terre Promise. Mais une femme en a chassé à tout jamais cette nation féminine. — N'y a-t-il pas là un rapprochement bizarre et significatif? Nous estimons qu'il y

aurait un mysticisme dangereux à voir la Providence à chaque page de l'histoire, mais il serait peut-être téméraire d'affirmer que la Providence n'intervienne pas de temps en temps pour empêcher le coche de tomber dans l'ornière.

Les lois économiques et les instincts qui régissent la nation juive, très économe, pouvant vivre de fort peu, lui montrent qu'elle a plus d'intérêt à être dispersée. Celles qui régissent la nation néo-juive, qui, au contraire, a le plus vaste appétit du monde, l'empêchent de vivre au milieu des autres nations dont elle ne pourrait accepter les salaires.

Ils ne peuvent songer à revenir en France et si la France disparaissait sous l'Océan, dans un cataclysme, ils diraient : « Tant mieux. Puisqu'elle n'est pas à nous, elle ne sera pas ainsi à d'autres. »

Ce qui navrerait le Juif, enchanterait le Néo-Juif.

Le Juif est haineux comme tous les persécutés. Mais il ne doit pas spécialement haïr la France. Il y a été mieux traité que partout ailleurs. Aussi ne doit-il faire aucune objection, pensons-nous, à ce que la France s'étende hors d'Europe. Autant et même mieux vaut avoir affaire aux Français qu'à d'autres.

L'Anglais aussi est haineux, sous ses airs de Séraphin. Il déteste toutes les autres nations. Mais il déteste plus spécialement le Français, l'ennemi séculaire, le rival colonial. La haine du Russe est plus récente et date de l'extension de la colonisation russe. La France lui semblerait une colonie acceptable : elle ne produit pas d'épices, mais elle a de bons vins. Elle provoque sa jalousie à un haut point, ainsi que la race qui l'habite. Elle ne veut pas trouver cette race odieuse partout. Elle la côtoie au Canada, à Maurice, ailleurs encore. Cela lui est insupportable ! Et elle donne l'ordre à la F. : M. ., de faire la France céder le pas non seulement à l'Angleterre, ce qui se comprendrait, mais à toutes les autres nations. Que l'on voie les agissements de nos gouvernants, plus spécialement du quai d'Orsay, dans certaines questions de délimitation par

exemple, dans certains pays où il n'y a pas l'ombre d'un Anglais. Nous pourrions multiplier les exemples.

— Donc, le Juif a appelé l'Anglais à sa rescousse pour faire du nombre, pour partager les frais. Mais il n'est pas hostile à la France, ni à son expansion, comme le Néo-Juif. Il « travaille » surtout les gogos dans la métropole, ce qui devrait être éducatif et nous mettre un peu de plomb dans la tête, ce qui a un bon côté. Le Néo-Juif « travaille » à la destruction de la France, à son avilissement dans la métropole et dans le monde entier. Quelquefois le Juif doit murmurer à l'oreille du Néo-Juif : « Fous foulez aller trop fite, fous allez tuer la poule aux œufs d'or. Che ne feux bas de cela. » Il nous protège, ce bon Juif!

— Si nous continuions, nous finirions par faire l'éloge du Juif, comme plus haut nous nous sommes laissés aller à un mouvement d'enthousiasme respectueux vis-à-vis du fameux souteneur Bibi de la Glacière, que nous rapprochions des MM. P. M. G.

On comprend quel intérêt ont les journaux F. . à ne pas trop parler de ce qui se passe dans nos colonies, hors de France.

Ajoutons, pour l'édification de nos lecteurs qui ne connaissent guère que l'Anglais de passage en France, que cet être plus néfaste pour son intérêt, ayant une énergie corruptrice plus grande, plus haineux vis-à-vis de nous, que le Juif, ne quitte jamais pour plus de dix minutes ce masque séraphique, plein de bonhomie, de franchise, de loyauté, de gentillesse, d'amabilité, de droiture, de... et qui le rend parfois sympathique aux gens trop indulgents, lesquels sont légion en France. Tandis que nous autres continentaux, au contraire, nous restons grognons plusieurs heures, un jour entier, une semaine entière.

Il est curieux d'étudier dans la F. . M. ., le double courant des Juifs et des Anglais, qui sont en général fort distincts, sans se contrarier, allant dans une direction similaire, rappelant le Rhône et la Saône à Lyon, dont les eaux ne se confondent pas.

Maïs il faut se dire aussi qu'attaquer le Juif sans attaquer l'Angleterre est se donner un mal inutile. Autant vaudrait tâcher de dessécher la Saône au-dessous de Lyon, sans vouloir dessécher le Rhône. On n'arriverait jamais à voir le fond du lit de la Saône que l'on aurait fait sortir de son lit par un coup de pompe titanique ; il serait immédiatement recouvert par les eaux du Rhône.

De même, si l'on désarçonne le Juif, l'Anglais ou Néo-Juif viendra immédiatement à sa rescousse et le remettra en selle, prêt à combattre le mauvais combat, plus fier qu'avant, plus intimidant encore pour ses adversaires étonnés et découragés par sa nouvelle résistance.

Il ne serait pas sans intérêt non plus d'étudier, pour compléter notre étude dont le champ est fort vaste, les résultats des inter-mariages franco-anglais. Il faudrait les étudier en Angleterre, en France, et dans les pays mixtes, c'est-à-dire au Canada et à Maurice. Il faudrait voir aussi si c'est le père ou la mère qui sont Français. Dans ces pays mixtes, l'enfant, paraîtrait-il, suit généralement la race de sa mère, s'en réclame énergiquement, et souvent, chose Lizarre, ne porte aucune trace de mélange, peut même être considéré comme un type de cette race plus accentué que beaucoup de gens qui n'ont pas de mélange.

Nous n'avons pas suffisamment observé ces cas pour pouvoir donner une opinion sérieuse, et la question gagnerait à être conduite scientifiquement. Il y aurait d'ailleurs dans ces questions des classifications, des différences, tout aussi intéressantes, tout aussi accentuées qu'en botanique. Diviser les plantes en monocotylédones, dicotylédones, acotylédones, a été incontestablement assurer un bienfait à l'humanité. Mais classer les races humaines de façons ingénieuses serait assurément plus utile. Quand créera-t-on cette science ?

En France, on trouve de temps en temps des enfants nés de ces inter-mariages. L'on voit notamment des enfants nés de père français et de mère anglaise que l'on pourrait citer comme les types les plus purs de la race française, types physiques et types moraux, ayant les défauts et les qualités de notre race fermement accentués.

Que se passe-t-il ? La femme anglaise, devenue mère française, sent-elle instinctivement que son enfant a besoin d'une autre éducation ; qu'elle n'a pas seulement qu'une partie d'âme, mais bien une âme entière à éveiller, fortifier et protéger ? L'instinct merveilleux de la maternité, qui fait des prodiges, s'adapte probablement de lui-même aux circonstances, ne peut souffrir de laisser son œuvre incomplète.

Nous pourrions ajouter quelques autres idées, mais elles seraient peut-être d'un ordre délicat et nécessiteraient un long développement que ne peut comporter cet ensemble de notes écrites rapidement.

XXVI

CHEFS CONSERVATEURS

Qu'est-ce que le parti conservateur peut opposer à la Franc-Maçonnerie ? Rien !

Rien n'est démoralisant comme la politique. On demande aux politiciens avant tout le succès. Le succès est la suprême morale en politique. On ne vous demande pas compte des compromissions parfois inavouables par lesquelles on a dû passer. Le pouvoir est toujours plus ou moins l'assiette au beurre. Il est certain que l'on ne s'expose pas, de gaieté de cœur, à voir tomber sur votre dos toute la presse, sans avoir quelque compensation. Il faut qu'une famille ait une dose intense de sens moral pour résister à l'action démoralisante de plusieurs générations de politiciens.

Le descendant de ces générations finit presque toujours par ne plus connaître que le succès, et ne plus aimer que ce qui brille. Certaines cases cérébrales qui, chez l'homme normal, ne tiennent qu'une place raisonnable, finissent par se développer outre mesure, comprimer les autres qui se rétrécissent. L'amour du bril-

lant remplace peu à peu le sens moral, que l'atavisme a laissé paresseux, que l'éducation a parfois négligé.

Ces gens deviennent un peu comme les Anglais, s'occupent surtout de l'extérieur, de ce qui paraît. Ils en diffèrent en ce que le sens moral n'est pas absolument mort, qu'il n'a pas été coupé durement au sécateur, qu'on peut le révivifier ; en ce qu'il existe, qu'il n'est qu'atrophie.

Ils deviennent comme ces oiseaux qui ont une passion pour ce qui est brillant, sans pouvoir autrement discerner si c'est de bon ou de mauvais aloi.

S'ils ne s'y précipitent pas avec assez d'ardeur, leurs femmes viennent à la rescousse, les excitent. Et il n'est pas rare d'entendre sur les plages ou ailleurs, cette conversation :

« Roger, mon ami, (tout le monde ne pourrait arriver à prononcer « Roger » comme cette dame à laquelle nous faisons allusion) le baron Saül Cohen !

ROGER, *impatient*. — Mais je le vois bien ; il y a plus d'une heure qu'il est là.

MADAME, *blémissant et rougissant de désirs, remuant nerveusement tout le corps, suppliante*. — Voyons, Roger !

Roger, part d'assez mauvaise humeur, puis bien dressé, ramène le *Bout-Coupé* au bout d'un moment, et des conversations interminables s'engagent.

D'autres fois, il s'agit de quelque baronnet anglais, d'un de ces nobles Phéniciens qui ont conquis leur parchemin autour du bûcher de Jeanne d'Arc ou en Acadie, qui n'ont pas encore songé à savonner leur drapeau national. Ils craignent peut-être que les souillures ne partent pas au savon, pas plus que la tache de sang de Lady Macbeth.

D'autres fois, il s'agit de quelque Américain, que nous plaçons bien au-dessus des Israélites et des Anglais ; qui jusqu'ici ne se sont occupés de nos affaires que lorsqu'ils appartiennent à l'entourage de Ribot, le gaffeur volontaire ; qui, dans l'Amérique espagnole, ont dans leurs veines un sang noble ; qui, aux Etats-Unis, ont, heureusement pour eux, mélangé le sang anglais

avec le sang de races supérieures, émigrées dans d'énormes proportions.

Quelquefois, ces dernières relations tournent à l'aigre, surtout lorsque les Américaines ne tombent pas dans les filets matrimoniaux au moment voulu, désiré, par quelque aimable matrone. On les traite alors aigrement de « rastaquouères ».

J'avoue que cette expression me semble bien plus ridiculiser celles qui l'ont lancée que ceux à qui elle s'adresse.

Il y a un certain enfantillage à vouloir que les représentants d'une nation jeune aient tous les raffinements des citoyens de la France, la plus vieille nation du monde, après la Chine que nous citons pour mémoire, sans vouloir faire de rapprochements répugnants; que des gens subitement enrichis ne peuvent avoir l'éducation de nos vieilles familles. Il faut songer que Clovis, aux débuts de notre histoire, fendit la tête d'un soldat dans les conditions que l'on sait, sans que la presse du temps y ait rien trouvé à redire; qu'il ne faudrait pas remonter à plus de deux ou trois siècles pour voir que, dans les meilleures familles, l'usage des couverts à table était peu connu, qu'un verre suffisait à tout le monde; qu'en Angleterre, dans les hôtels les mieux fréquentés, on ne trouve pas de serviettes à tous les repas, ni de tables de nuit dans toutes les chambres. Il faut se dire aussi que parfois, dans la prairie américaine, dans les villes naissantes, on ne trouve pas toujours de mouchoirs à acheter; qu'il faut souvent aller fort loin chercher de l'eau pour nettoyer ceux qu'on a apportés avec soi; que l'on ne trouve pas de feuilles d'arbres pour faire fonctions de mouchoirs et que force est souvent de se moucher avec les doigts.

Nous trouvons que les rastaquouères sont parfaitement dans leur rôle, mais que les représentantes des premières familles françaises ne le sont pas du tout, quand elles vont se jeter éperdument à leur cou, sans réflexion, comme les oiseaux de mer contre la lanterne des phares, et finissent par s'apercevoir que les rasta-

quouères n'ont pas tous été élevés chez les jésuites, ni chez les Dames du Sacré-Cœur. Ces douairières y mettent le temps. Nous admettons volontiers que l'idéal de l'éducation pour les jeunes filles ne soit pas d'en faire des bas-bleus, de les amener au doctorat ès-sciences. Mais encore faudrait-il leur ouvrir davantage l'intelligence, étendre leurs connaissances et leur éviter les fautes lourdes qu'elles commettent plus tard dans l'existence. On les éduque trop souvent comme des êtres exclusivement d'instinct et l'on en trouve qui sont d'une ignorance crasse, notamment en matière de religion, qu'elles comprennent parfois si bizarrement.

Et cette expression de rastaquouère est comme ces crachats lancés en l'air qui vous retombent sur le nez. Elles ont manqué de dignité, de fierté française ; elles ont agi sans discernement, comme les enfants que les tribunaux renvoient à leurs parents, sans condamnation.

Les dames des hautes classes ont l'ébahissement souvent plus facile que leurs fermières. Elles sont comme ces poules sur le bec desquelles on place une marque à la craie, qui regardent ce point brillant sans pouvoir en détourner les yeux et finissent par s'hypnotiser ; elles jouent à leur insu un rôle absolument anti-national. Leurs maris, vivant dans les milieux frelatés de la politique, sont excusables jusqu'à un certain point de subir l'influence néfaste du milieu. Mais celles qu'on a appelées les « anges du foyer », n'ont pas la même excuse. Au lieu de les détourner, elles semblent faire leur possible au contraire pour les faire pénétrer davantage dans cette voie. Et elles tombent en pâmoison devant le premier Exotique venu.

Nous admettons que le nouveau ait toujours le charme de l'inconnu. Mais encore devraient-elles se dire que le Français qui n'a pas su s'organiser contre la Franc-Maçonnerie internationale, a par suite perdu son prestige politique dans bien des contrées, mais nullement son prestige personnel, et que le titre de

Français, quoi qu'on puisse dire, fait toujours prime sur le marché.

Cette tête du parti conservateur donne sa mesure en se laissant ébahir par l'Exotique. De plus, il faut bien se dire qu'il y a l'Israélite qui organise l'attaque, mange les prêtres; qu'il y a aussi l'Israélite élégant qui désorganise la résistance. En face de l'armée franc-maçonne qui a toutes les impudences des anciens lاربins aux jours des Saturnales, il y a une espèce de Franc-Maçonnerie dans le parti conservateur, qui ne va pas aux loges, mais serait au fond désolée que l'on fit rien contre la Franc-Maçonnerie, contre l'Exotisme, et ont inauguré cette politique conservatrice trop bête pour être sincère, que les conservateurs honnêtes subissent sans comprendre depuis de trop nombreuses années. Ces gens sont hypnotisés par l'Exotique, ont souvent reçu de petits services, sont liés, ont perdu toute indépendance. De temps en temps, on leur donne un conseil de bourse. Il est bon, s'il y a quelques services à attendre d'eux. Parfois, aussi, il est mauvais. Cela s'est vu. Ils se fâchent. Ils ont tort. Ce serait trop commode si l'on pouvait dire à coup sûr au premier *Bout-Coupé* venu : « Voilà 1000, rapporte-moi 10000 ». Ces profits ne se légitiment que par des risques. Parfois, le *Bout-Coupé* a la dent chaude et ne rapporte rien. C'est dans l'ordre des choses. La nature a ses lois; elle se venge parfois, quand on les transgresse.

Une autre plaie du parti conservateur, ce sont les gens « bien pensants. » Nous ne parlons pas ici de ces conservateurs convaincus, qui gardent leurs sentiments pour eux-mêmes, sans en faire montre à tout bout de champ. Nous parlons de ces gens qui votent avec les conservateurs, parlent avec ostentation, à tort et à travers, sans rimes ni raison, de sentiments qu'ils semblent à peine comprendre. Ils sont conservateurs, parce que c'est de bon ton, parce que cela pose.

Ils ont le « bien penser » méprisant, plein d'indignation, mais nullement exécutif. Ils sont enchantés qu'il y ait des gens « mal pensants » qui leur font office de re-

poussoirs. C'est une sorte de *respectability* de poche, imitée des insulaires. Cela sent le propriétaire foncier de vieille souche, soutien du trône et de l'autel, et c'est ce qu'ils recherchent.

Ces indignations énormes et fréquentes qui n'ont jamais abouti à aucun acte, rendent rêveur.

C'est surtout en matière matrimoniale que le « bien penser » prend de l'importance. On vient vous proposer un parti. Vous répondez : « Le jeune homme ou la jeune fille ne me déplaît pas absolument. Mais je crois que la partie adverse est loin d'avoir ma fortune. Je ne me marie pas, pour faire une « *ponne pedide avaire* », toutefois j'imagine que, parmi les personnes ayant ma fortune, je trouverais un parti qui me plairait assurément tout autant » — « Oui, mais cette personne est si bien pensante ! vous répond-on. » Et le mot « bien pensant » est prononcé longuement, avec une raideur respectable. Vous n'y tenez plus, et vous acceptez.

Etre « bien pensant », c'est une valeur matrimoniale. Cela vaut un certain nombre de fermes et plusieurs actions de Suez. C'est une soulte. Cela égalise les fortunes.

Ouvrons ici une petite parenthèse. Si ces lignes tombent sous les yeux de quelque Anglo-Américain, il sourira narquoisement et dira : « Ces Français sont amusants. Ils cherchent une dot. Quant à nous, nous nous marions sans dot. » Les Français, coureurs de dot, sont heureusement une exception ; mais, sur le nombre incalculable de jeunes filles à marier, c'est bien le diable si l'on ne trouve pas une fortune équivalente à la sienne. Toute question d'intérêt mise de côté, on a l'avantage d'entrer dans une famille ayant les mêmes goûts, et les mêmes moyens de les satisfaire ; cela évite bien des froissements. A côté de l'intérêt pécuniaire, est un intérêt moral, plus important.

Nous leur riposterons narquoisement aussi, mais, comme nous l'avons fait souvent de vive voix, sans y mettre de malice : « Si les Français cherchent une fortune équivalente à la leur en se mariant, les Améri-

caines ne cherchent-elles pas parfois dans celui qu'elles veulent bien prendre pour époux, surtout une bonne ferme? Ne préfèrent-elles pas à un homme élégant, aimable, instruit, un homme qui ne possède pas ces qualités, mais qui est surtout propre à apporter de l'argent dans la maison? Ne cherchent-elles pas souvent dans le mariage, un moyen d'avoir la bourse bien garnie pour pouvoir courir les magasins, leur passion favorite, pour venir faire des voyages en Europe, laissant leurs maris plus à la peine qu'au plaisir?

A côté des hypnotisés du parti conservateur, des gens « bien pensants », se trouve une classe infiniment plus sérieuse et plus nombreuse. Ce sont les gens que leurs goûts et leur éducation ne portent pas vers les carrières politiques, qui en ont même souvent horreur, qui ont des occupations sérieuses lesquelles suffisent à absorber leurs énergies, qui sont le nombre et seraient heureux de trouver des chefs dans la catégorie bien suffisamment nombreuse de conservateurs qui aspirent aux honneurs. Ils sont navrés de ne rencontrer que des hypnotisés qui tournent toujours autour de la question, sans oser donner le coup de hache là où il le faut; qui s'amuse à couper les tentacules de l'hydre lesquels repoussent un à un, au lieu d'atteindre l'animal en plein cœur; qui démoralisent leur parti avec leur hypnotisme conscient ou inconscient.

Le parti conservateur serait facilement le plus fort en France. Mais c'est une chaudière pleine de vapeur, contenant une force écrasante, sans bielle pour mettre cette force en action. On rechigne à y mettre une bielle pour ne pas déplaire à l'Exotisme. La puissance effrayante d'Albion a émasculé ce parti.

L'Angleterre se dit : « Si la France le voulait sérieusement, elle nous muselerait. N'engageons pas la lutte, nous ne serions pas les plus forts. » Et pour éviter cette lutte, elle fait jouer la F.°. M.°, cette lèpre gran-

dissante, qui défend à la France de songer même à la lutte.

La F. . M. ., de son côté, fille aînée de l'Angleterre, pour ne pas dire davantage, emploie les mêmes moyens que sa mère et dit : « Si les conservateurs (nous rangeons sous cette appellation tous les anti-maçons) le voulaient, ils nous broyeraient comme mouches. Empêchons-les de vouloir. »

Et on circonvient les chefs conservateurs de toutes les façons. Et ceux-ci, au lieu de lâcher la meute des forces conservatrices, de les embrigader, de les discipliner, les retiennent.

Les masses conservatrices ne comprennent plus, pas plus que les soldats d'infanterie de marine que l'on fait faire machine en arrière à Madagascar. Toujours les mêmes procédés instinctifs d'Albion, sachant merveilleusement s'y prendre pour effriter les forces qu'elle serait impuissante à combattre !

Les chefs conservateurs protègent la F. . M. ., qui, elle-même, protège l'Angleterre, qui, elle, nous moleste, avec l'impudence d'un valet. Elle compte sur ce protecteur à double cran de sûreté. C'est la F. . M. ., blanche. Ils sont bien plus nuisibles à leur parti qu'utiles. Il vaudrait mieux qu'ils n'existassent pas. Ils empêchent le parti d'agir. Beaucoup de ces chefs conservateurs, disons-le, à leur louange, jouent ce rôle inconsciemment. L'Exotisme est ce serpent qui fascine sa victime, la lèche pendant quelque temps, puis l'avale. Ils en sont à la seconde période. Ils sont hypnotisés. Ils sont comme leur chef, le Comte de Paris qui va chercher refuge chez les Anglais, lesquels ont tué la royauté en France, pour substituer à un roi de sang français, la reine Victoria, notre très auguste souveraine, impératrice des Indes, protectrice de France et de Madagascar.

On songe au rôle horrible que jouent les femmes F. . M. . Ce sont elles les véritables racoleuses de la F. . M. ., elles correspondent aux sergents recruteurs de l'armée anglaise. Elles s'insinuent dans certains salons,

parlent du dernier sermon, ont des odeurs moisies de cathédrale dans leurs premières visites; plus tard, elles parlent de la F. : M. : , qui n'est pas si méchante qu'on le prétend; font entrevoir que si le mari entre dans la F. : M. : , il aura des faveurs, de l'argent, que sa femme pourra se payer des toilettes; elles prêchent d'exemple, on ne leur connaît aucune fortune personnelle et vivent sur le pied d'une aisance dorée; que de cela dépend leur réception dans certain milieu. La jeune femme réfléchit, c'est-à-dire accepte. Son mari se débat plus ou moins longuement. Mais ce que femme veut, Dieu le veut. Le serpent s'approche de la femme, qui à son tour convainc l'homme. C'est la femme maçonne que l'on emploie dans les grandes circonstances pour convaincre un mari, homme d'état; pour faire taire ses scrupules patriotiques ou honnêtes. L'homme cède toujours, entortillé habilement, surpris par une force habile à tout présenter sous un faux jour; et le tour est joué.

Cette phalange féminine est la vraie base de la F. : M. : . On la laisse un peu trop de côté dans les études anti-maçonniques. Il y a quelque ingénuité à se figurer que les maris sont F. : , sans que leur femme le sache. Le cas doit être joliment rare! Ces femmes sont du reste très édifiantes à l'église. Mais la galanterie ne doit pas aller pour les masses françaises jusqu'à se laisser étrangler sans protester, fût-ce même par une main féminine.

Et l'on se demande si dans le parti conservateur, on ne retrouverait pas ce quelque chose de symétrique, de répété, de toujours le même, qui est la caractéristique de l'Anglais et de l'instinct; qui rappelle les rues anglaises, les rayons de miel, qui est dans notre histoire le fil conducteur laissant deviner le passage de l'Occulte, quelque chose comme l'odeur du putois qui le trahit. On songe involontairement à ces Américaines les unes bien élevées, les autres étrangement bizarres, mariées aux Chefs Conservateurs. Sans souci du nom qu'elles portent, elles fument à table d'hôte dans les hôtels où les hasards de la vie les appellent, agissant

comme n'oserait le faire aucun homme, ni même aucune petite ouvrière de Montmartre, ni même aucune de ces dames du Moulin-Rouge. Nous n'entendons nullement rendre toutes les Américaines devenues françaises par le mariage solidaires de ces ridicules, sachant combien les diverses provinces des Etats-Unis se ressemblent peu, et que toutes les femmes d'une même province, ni d'une même ville, ne sont pas faites sur le même patron. Les gens débraillés ont souvent des cœurs d'or, nous le savons. Ne soyons pas trop rigoristes ¹. Mais enfin on peut se demander si ces mariages ont été le résultat d'un coup de foudre, ce qui paraît peu probable, ou n'ont pas été au contraire une chaîne d'or forgée pour entraver des bras qui furent vigoureux, au service d'un cœur chaud. On se dit que cela expliquerait certaines abstentions remarquées, parfois durement commentées. Les Anglais ne voulant pas se priver de leurs riches héritières qui auraient cependant un empire favorable à leurs vues sur les Chefs Conservateurs Français, qui les empêcheraient d'entamer la lutte contre leur armée, la F. . M. ., ont imaginé le mariage américain. Les Anglais savent qu'ils sont inférieurs dans la lutte, mais excellent à la prévenir. Et il faut avouer qu'à côté d'Américaines sérieuses, quelques-unes et des mieux mariées, n'ont pas encore su dépouiller l'odeur de la fille du faubourg anglais. Serait-ce la F. . M. . qui serait la pourvoyeuse de ces menottes d'or que l'on donne aux Chefs Conservateurs? Appartiendraient-elles à la même famille que celles qui entourent le traître Ribot pour le plus grand mal de la France?

Et ces Chefs-Conservateurs emploient la politique des demi-mesures, comme les Coloniards. Quel rapprochement honteux ! Le parti conservateur, comme nos colonies, doit périlcliter. Ainsi le veut Albion. *Sic volo, sic jubeo*. Les uns et les autres laissent le mal faire des

1. Nous tenons aussi à rendre un hommage tout spécial aux bonnes manières des Américaines Espagnoles.

progrès et ne se bougent que quand l'opinion publique devient houleuse et risque de les faire dégringoler. Alors Albion rage et, voyant qu'il n'y a pas moyen de faire mieux, se résigne de crainte de faire un éclat qui montrerait à l'univers les dessous de sa politique.

C'est encore une fois la symétrie de l'instinct de l'Anglais. L'Anglais ne sait pas combattre, mais il sait merveilleusement désorganiser l'armée qui devrait le combattre; il mine en-dessous, subrepticement, instinctivement, comme le termite.

Ces Chefs Conservateurs sont désorganisés. L'atrophie des qualités sérieuses chez eux, par contre l'amour de ce qui brille, le besoin de reconstituer leur fortune, tout cela a été habilement exploité par les Pères Eternels d'Outre-Manche.

On leur dit : « La France est atteinte de syphilis, donnez-leur donc d'énergiques doses d'iodure de potassium pour lui purger le sang ». Ils répondent : « Oh ! non, mon cher ami. Rien que des demi-mesures ! » Et ils se contentent de soigner un à un, en geignant, les bubons les plus affreux, à mesure qu'ils paraissent. Cela manque absolument de sérieux. Le mal interne, l'empoisonnement du sang augmente.

Et au-dessous de ces graves bonzes, se trouve la série des subordonnés, petits députés, conseillers généraux et maires de campagne, qui se laissent, eux aussi, hypnotiser par ces gens auxquels ils attribuent une importance exagérée et vous disent : « Cela nous paraît bizarre, mais M. le comte C.... a dit que c'était comme cela. Soumettons-nous devant l'ordre des chefs ! »

Quand on attaque le trône ou l'autel devant des conservateurs sérieux — ou bien ils deviennent tristes, se disant que le bilan de la monarchie, tout compte fait, vaut tous les jours le bilan des opportunistes qui ont été obligés de changer leur appellation dès le premier tour de roue, ayant honte d'eux-mêmes ; — ou bien, ils voient

rouge, s'ils sont d'un tempérament ardent, cherchent leurs chefs, qui paraissent immédiatement vexés, quand on parle de l'anglo-juiverie. Ils se disent que ces gens sont comme les frères lais, les frères convers, les frères en plein vent de l'Ordre maçonnique, qui ne sont pas admis aux mystères, mais néanmoins ne souffrent pas que l'on en dise du mal.

Quand on attaque le trône ou l'autel devant ces chipies « extra bien pensantes », dont nous avons parlé, ce n'est pas de la tristesse, ni une colère vigoureuse que l'on rencontre chez elles ; on entend immédiatement la note aigre. Elles sont comme les autruches, qui se cachent la tête derrière une motte pour ne pas être vues. Elles se servent de la religion comme d'une motte. Et elles ne veulent pas qu'on déränge leur motte.

Parfois l'on dirige distraitemént ses regards vers un roquet ; il faut bien que l'on ait les yeux fixés quelque part. Le roquet se figure que l'on en veut à l'os qu'il tient et se met à grogner rageusement.

Les gens « extra bien pensants » sont de même. Ils donnent la note grincheuse même aux gens qui ne songent pas à s'attaquer à leur motte, qui ne se permettraient pas d'attaquer la religion, qui n'admettraient pas qu'on le fit devant eux, qui se sont seulement permis une plaisanterie ou une critique de fort bon aloi. Quand on veut voir cesser l'état de choses actuel, il est bon d'étudier et de se représenter les choses telles qu'elles sont, de façon à diagnostiquer le mal et y apporter le véritable remède. Eux n'ont pas de ces désirs : ils estiment que les gens « mal pensants » leur font fonction de repoussoirs et ils trouvent tout pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ils ne voient que leur motte et ont peur qu'on y touche.

Ces chipies aussi pincées que « bien pensantes », ne se représentent pas un seul instant que la religion, — réduite, par elles assez irrévérencieusement aux fonctions de motte — peut suffire vis-à-vis de leurs enfants et de leurs maris ; qu'elle a la puissance de voiler à leurs yeux toutes les vilenies, les turpitudes, les abus

de confiance auxquels elles se livrent ; mais qu'elle est absolument inefficace à jeter la poudre aux yeux des étrangers.

Les exagérations dans leurs pratiques religieuses sont l'indice à peu près certain d'une conscience peu nette. Elles sont une source de démoralisation autour d'elles par les exemples de l'hypocrisie à laquelle elles se livrent, et légitimement, dans une certaine mesure, les attaques des F. . .

Une indignation, vraiment sincère, est efficace. Qu'ont fait ces chipies jusqu'ici ? rien. Que comptent-elles faire ? rien. Empêcher que l'on ne touche à leur motte, c'est tout.

On voit quels services la cause conservatrice ou anti-maçonnique qui doivent se confondre pour le moment, peut attendre d'elles.

Nous parlions précédemment des Chefs Conservateurs. Y a-t-il rien au monde de bizarre comme leur chef, le comte de Paris, qui a fini par se faire haïr et mépriser par presque tous ses partisans ?

On se demande s'il n'obéit pas, lui aussi, à un mot d'ordre maçonnique. Il se laisse dorloter par les Anglais qui tuent le roi, sans tuer l'homme, probablement parce qu'ils n'en voient pas l'utilité ; qui ont fait tuer le Prince Impérial par un F. . . et lui ont fait ensuite, à la vérité, des funérailles magnifiques, de même qu'ils ont envoyé des boîtes de conserves aux Parisiens en 1870 ; qui ont respecté Napoléon III que la maladie ne pouvait épargner longtemps, après avoir cherché à le faire assassiner par l'Internationale, pendant qu'il était sur le trône ; qui ont tué Napoléon I^{er} ; qui sont probablement pour beaucoup dans les guerres de la première République ; qui ont éloigné ainsi de Paris toutes les forces vitales de la nation ; qui sont ainsi arrivés à faire tuer Louis XVI et à émanciper les Juifs.

Juifs et Anglais sont comme je ne me rappelle plus quels animaux d'espèces différentes qui vivent

toujours l'un à côté de l'autre, travaillent ensemble, se soutiennent.

La conduite de ce comte de Paris est bizarre et demanderait des explications. Que l'on en trouve de meilleures. Je n'y fais pas d'objections. La F. . M. . est dénoncée depuis longtemps. Il n'a pas voulu s'attaquer à elle. Elle l'a tué.

L'histoire de France est un peu trop réglée comme du papier à musique. Elle pourrait s'écrire d'avance et elle s'écrit d'avance.

Ces mouvements populaires, toutes ces révolutions ne se font pas toutes seules. Cela se fabrique de toutes pièces pour les besoins d'une cause. La Commune de 70 en particulier, qui était si respectueuse de certaines propriétés!

Est-ce bien le peuple français, ce peuple si peu révolutionnaire au fond, qui a fait toutes ses révolutions? Ne les lui aurait-on pas plutôt faites? La F. . M. ., à qui elles ont surtout profité, n'aurait-elle pas réglé cela dans ses conclaves, comme on règle un programme de fêtes, une pièce de théâtre: à telle heure ceci, à telle heure cela... etc. Elle nous mène comme des petits garçons que nous sommes, qui lisons bêtement notre journal tous les jours, nous perdons dans les détails, sans essayer de saisir les grandes lignes. Que l'on essaie une révolution anti-maçonnique pour voir si cela prendrait, comme les autres!

La prochaine guerre franco-allemande est vraisemblablement, dès à présent, mieux réglée que les thèmes des grandes manœuvres. Toutes les loges maçonniques françaises, sauf de très rares exceptions, ont déclaré désirer que l'Alsace reste à l'Allemagne¹. Il est vrai qu'ils ont démenti cette affirmation documentée. Mais ce sont là simples démentis de larbins, de *Chevaliers du Torchon*: ça ne compte pas. Ces gens ne démentent pas plus que Clémenceau n'insulte. On voit quel est le programme franc-maçon. S'il faut un Bazaine, il y en aura

1. V. la *Libre Parole*.

un; s'il en faut deux, il y en aura deux. Il faut bien qu'Albion vive, après tout.

Les opportunistes vont nous accuser de démoraliser les gens? De quoi nous parlent-ils? de morale ou de moral? Qu'ils ne parlent pas de choses qu'ils ne connaissent pas, ces chéquards et ces coloniards? Comment peut-on démoraliser après eux!

Qui sait? un 18 brumaire viendra peut-être nettoyer la place.

Et ces gens ne veulent pas la guerre avec l'Allemagne — nous en sommes heureux, car cela rappellerait un peu trop les guerres de la première république, avec les *Chevaliers du Torchon* de l'époque à la tête de la France — sous divers prétextes, mais en réalité, parce que la situation actuelle plaît à Albion. La France et l'Allemagne sont irréconciliables; l'Allemagne et la Russie sont aussi divisées par des difficultés douanières et autres que l'on fait mijoter. Les trois nations ne peuvent s'unir et remplacer la domination d'Albion dans le monde, par la leur. Tout est pour le mieux.

Nos journaux sont parfaitement idiots aussi avec l'Italie. Ils lui reprochent son ingratitude. Quel enfantillage! Pourquoi Napoléon III a-t-il fait cette guerre? C'est une question d'atavisme, dit gravement la *Revue des Deux-Mondes*. Napoléon I^{er} avait du sang italien et aimait les Italiens. Quelle excellente blague! Napoléon III a fait cette guerre par ordre maçonnique. Albion voulait voir au sud de la France une puissance qui puisse nous ennuyer. Voilà tout. Il y a des Italiens sincèrement francophiles. Les francophobes sont des pleutres, comme nos mangeurs de prêtres, comme nos gouvernants; ce sont des F. . . , voilà tout.

Albion est comme le commandant du navire qui crie dans le cornet acoustique : « Pleine vitesse, demi-vitesse, arrêtez! » L'Europe entière, la France la première, est ce navire qui marche au doigt et à l'œil. Seule la Russie se montre réfractaire et pour la punir, on va dénicher quelques bons à rien qui ont pour mission de faire sauter le czar.

On dit qu'Albion est mourante. Jamais elle n'avait été si puissante au contraire. C'est comme la F. . M. . que quantité de naïfs croient elle aussi mourante, parce qu'on la leur représente comme telle dans leurs journaux anglo-juifs, dits parisiens, dénoncés par Develle.

En y songeant bien, on se rappelle que l'entourage de nos rois et de notre dernier empereur, était fortement teinté de maçonnerie. Parfois la syphilis se transmet pendant plusieurs générations; elle n'est plus contagieuse, mais elle existe.

On se demande si les Chefs Conservateurs qui ont subi de près ou de loin l'influence de la cour, n'ont pas subi la contagion. Ces gens ne sont plus capables d'aller droit au but en politique. Ils ont cette franchise maçonnique douteuse, la souplesse d'échine larbinesque du maçon devant leurs électeurs. La veille des élections est pour eux comme l'époque des étrennes pour les garçons coiffeurs. « Comme j'ai bien servi monsieur toute l'année! » Ils mentent effrontément, audacieusement. Ils sont incapables d'aller droit au but. Ils ne peuvent plus que biaiser, biaiser, toujours biaiser.

Un père disait à son fils : « Mon fils, il y a deux moyens de faire son chemin, honnêtement et malhonnêtement. J'ai essayé les deux moyens. C'est le premier qui m'a encore le mieux réussi. »

C'est ce que les Chefs Conservateurs n'ont pas encore compris. Ils ne volent pas, ils sont assez riches pour être à l'abri du besoin. Mais ils n'ont pas la probité professionnelle, la franchise.

Est-ce à la fausseté que Napoléon et Bismark ont dû leurs succès ? Non, le premier les a dus à son génie, l'autre à la Franc-Maçonnerie dont il n'a été qu'un outil.

Ces Chefs Conservateurs ont la syphilis maçonnique. Et à chaque nouvelle Chambre, ils déclinent.

S'il n'y avait qu'eux, il n'y aurait qu'un demi-mal, mais le parti décline avec eux. C'est plus grave.

Et cependant, la France est le pays le plus conservateur du monde. Et le parti conservateur n'existe plus. C'est le monde renversé ! C'est encore là la note anglaise de notre pays anglifié, protégé par Sa Majesté la reine Victoria. Tous les paysans ou à peu près sont conservateurs ; ils possèdent tous ou espèrent tous posséder un lopin de terre. Ils forment deux tiers de la population. Et l'autre tiers est en bonne partie conservateur.

Nous lisions dernièrement dans la *Réforme Sociale* que *radical* pour le paysan veut simplement dire très républicain. Il y a trois degrés : républicain, c'est le positif ; opportuniste, le comparatif de supériorité ; radical, le superlatif. Or, ils veulent être très républicains, par conséquent, ils sont radicaux. Ce sont de ces enfantillages auxquels se heurtent les Chefs Conservateurs ! Que voulez-vous, ces gens aiment biaiser, ils ne savent plus aller droit.

On se demande pour qui voter ?

Pour les anarchistes ? On ne le voudrait pas ! Ce sont des farceurs. Ils ont des *bourgeois*, tout ce qu'il y a de plus horriblement *bourgeois* à Londres, ils ne les inquiètent même pas, pas plus qu'ils n'inquiètent les Juifs. Les Anglais et Rotschild, juifs et néo-juifs, sont obligés de se faire sauter eux-mêmes, de faire préparer des engins qui ne font jamais explosion, pour donner le change à l'opinion. A la Chambre, Vaillant a-t-il jeté sa bombe sur les chéquards, qui sont bien les types du bourgeois se repaissant de la sueur du peuple ? Chacun des sous qu'ils ont dans leur poche est une goutte de sueur du peuple ! Ils sont menés par les Occultes. Comme résultats, que l'on prenne pour unité, comme en matière pénale, le nombre de jours d'incapacité de travail. Retranchons les spectateurs des tribunes à qui la sérénade n'était pas destinée. On trouvera que c'est un cas banal de police correctionnelle. Constans d'un coup de pouce, fait mieux.

Pour les opportunistes et les radicaux ? Nous préférons les anarchistes qui sont des aigris ou des imbéci-

les, qui se font mener par le bout du nez, qui risquent leur peau, qui obéissent à un mouvement de passion, qui ne chéquardent pas froidement, qui ne vont pas quêter la complicité de quelque sinistre substitut, ces substituts à mine austère, pour ne pas être poursuivis, qui l'obtiennent sans peine. S'ils n'ont pas chéquardé, ils serrent du moins avec empressement la main de nos plus notables chéquards. Ces gens-là ont fait naître des haines dans des cœurs qui n'étaient pas faits pour abriter ce sentiment. Elles sont tenaces. Gare à l'avenir !

Pour les socialistes ? Jamais nous n'avons pu savoir ce qu'était le socialisme. Les socialistes, non plus. Ils ne peuvent se mettre d'accord, sur la signification du mot quand ils en causent entre eux. Cela veut-il dire démocratie, démophilie ? Ce ne serait pas si mauvais. Mais que veut le peuple ? Au point de vue politique, il a le même bulletin de vote que les ducs, les princes ; ceux-ci en sont même privés, s'ils sont officiers. Il leur est donc égal, sinon supérieur sur ce point. Veut-il une amélioration de son sort ? Nous sommes avec lui. Qu'il pioche ferme le syndicalisme et il verra un commencement d'amélioration. Mais le peuple, celui des villes du moins, est idiot ; il est bête à couper au couteau. Il mange du prêtre ; qu'il mange donc un peu de maçon plutôt, cela lui réussira peut-être mieux. Ces gens gouailleurs sont les pires gobeurs du monde. On n'a qu'à leur passer la main dans le dos et on en fait ce que l'on en veut. Ils iraient se jeter à la Seine et trouveraient ensuite étrange d'être mouillés.

Pour les conservateurs ? Est-ce bien la peine ? Que feront-ils ? Ils biaisent. Ils commettent des gaffes chaque fois que l'occasion se présente. Leurs votes sont stupéfiants, suffocants ! On ne reconnaît plus ses élus.

Nous avons parlé de la symétrie instinctive de l'Anglais. Nous avons parlé de la façon dont ils ont entortillé les Chefs Conservateurs, ne voulant pas les avoir contre eux. Ils s'y prennent de la même façon, vis-à-

vis du clergé contre lequel ils auraient de la peine à lutter. On n'engage pas la lutte. On tourne la difficulté : c'est l'éternel système anglais.

Les chiens de garde naturels du trône et de l'autel, les Chefs Conservateurs et le clergé, sont muselés. On leur donne un os à ronger. Aux premiers, on donne en mariage une Américaine, souvent vulgaire ; aux seconds, un bonnet d'évêque. Et ces chiens rentrent leurs aboiements ; l'os en passant, empêche les hurlements de sortir. Ils ne font pas leurs devoirs.

Certes, il vaudrait beaucoup mieux qu'il n'y ait ni Chefs Conservateurs, ni évêques, car ils paralysent les forces de leur parti. Sans eux, les masses s'agiteraient, s'organiseraient, se choisiraient des chefs, iraient de l'avant, perceraient ce ballon gonflé qu'est la Franc-Maçonnerie. C'est ce qui finira par arriver. On leur fera l'affront de ne pas les admettre dans les rangs. Ils n'auront que ce qu'ils méritent.

Nous avons dit que la guerre religieuse a été suscitée, entretenue en France, par les Anglais, dans un but colonial. Cela a été aussi une machine de combat contre la royauté, qui, en France, devait être religieuse ou ne pas être. Le trône et le catholicisme étaient indissolublement liés. Il s'agissait de mettre sur le trône de France la puissance anglaise. Elle y est. Mais cela lui coûtera probablement cher. Ça craque déjà.

Les « gentils » Français ont donné en plein dans le panneau, avec une jobardise qui leur fait honneur. Ces « brutes » de Russes, ces « rétrogrades » à l'esprit mystique n'ont pas coupé là-dedans et on a été obligé d'inventer le nihilisme. C'est dur pour les Russes d'être traités de « brutes », et consolant pour nous d'être appelés les « gentils Français » !

Cela s'est fait tout seul en France. En Russie, cela ne marche pas ; cela fait de la peine à Sandy, la personification de l'Écossais.

Il est assez désolant pour les Pères Eternels d'Outre-Manche, nous en convenons, que tout ce qui se passe de mystérieux et de sale sur le continent, s'éclaire tout à coup d'une prodigieuse clarté, quand on connaît à fond leurs désirs, leurs appétits. Le proverbe : « Tout vient à point pour qui sait attendre » se réalise un peu trop pour eux.

Les Chefs Conservateurs sont effrayants ! Qu'ils aient abandonné le comte de Paris, nous n'y voyons pas grand mal, bien que ce soit le triomphe de la politique anglaise. Qu'ils se soient dit : « S'il aime tant les Anglais, qu'il se fasse Anglais et nous laisse la paix, » nous sommes de leur avis. Qu'ils se rallient à la République, c'est la conséquence nécessaire.

Mais ces gens se rallient à la politique des Loges. Ce n'est pas pour cela qu'on les avait élus. Ce sont les plus fermes soutiens de la politique maçonnique. Il y a une distinction entre République et Maçonnerie qu'il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour saisir.

De temps en temps, on leur réserve un petit succès oratoire, on est même heureux de le leur réserver. On est content de voir cette opposition telle qu'elle est, cette opposition qui sert d'obstruction à une autre opposition que pourrait élire le pays, qui pourrait être moins accommodante. Ils font de temps à autre des discours larmoyants sur l'impiété gouvernementale. Le gouvernement leur donne la réplique pour la forme. Et tout le monde est content, enchanté.

On aurait pu attendre mieux de ces gens qui sont pour la plupart d'importants propriétaires terriens.

Ils se gardent bien de former une ligue anti-maçonnique, laquelle seule pourrait leur donner du poids.

Et, quand Vaillant jette une bombe dans la Chambre, après s'être bien tenus le premier jour, dès le lendemain ils votent sans la lire, la loi contre les anarchistes. Tant que l'on n'a fait sauter que de simples

électeurs, ce n'était rien ; mais quand on s'en prend aux députés, cela devient grave. C'est sale !

Et ils votent une loi grotesque. Au lieu de dire : « Les anarchistes entrent en guerre contre la société, c'est parfait ! La société ne les protégera pas. On se gardera d'inquiéter les meurtriers des anarchistes. La police publiera le *stud-book*, la liste des anarchistes, pour qu'il n'y ait pas d'erreurs. » Mais ce ne serait pas une de ces demi-mesures chères à ces émasculés, ménageurs de chèvre et de chou. Et les juifs, les protestants, les anglais qui sont les meneurs, risqueraient de se faire écharper. Quel malheur !

Que l'on nous débarrasse donc des F. ., des Yves Guyot, des Floquet, etc., qui cherchent à se tailler une veste de *respectability* sur le dos des anarchistes ; que l'on nous débarrasse des juifs et des influences anglaises, — nous réglerons en cinq minutes, s'il en reste, le compte des anarchistes, qui, comme les F. . sont menés par les Occultes.

Quand l'on voit le comte de Paris et l'Impératrice aller chercher refuge en Angleterre, on songe à ces animaux des pays neufs que l'on blesse et qui n'ayant jamais vu l'homme, viennent vers nous sans défiance, laissant une trace de sang à chaque pas. Le chasseur est honteux de sa proie trop facile, il est écœuré. Mais il songe que le soir, à l'hôtel, il n'aura que du lard rance à manger. Il a faim. Et il tire vite, sans viser pour empêcher l'animal de souffrir. Les Anglais, eux, font tuer le Prince Impérial par un F. . qui porte l'uniforme d'officier anglais, qui se disait son « bon ami ». Ils vont exprimer leurs sentiments de condoléances à sa mère qui s'est confiée à eux et lui font des funérailles superbes. Le royaliste attristé, se demande si ces familles qui eurent un sang superbe dans les veines, ont dégénéré. Voilà où la maçonnerie des d'Orléans et de Napoléon III les a conduits.

Ils vont chez ceux-là même qui subrepticement ont fait basculer leur trône et cherchent à faire basculer celui de Léon XIII.

XXVII

COLONIES ANGLAISES EN FRANCE

Il n'est pas sans intérêt d'étudier certaines colonies anglaises établies dans les villes de France.

A la tête de la colonie, vient, bien entendu, le pasteur. Les uns ont une vague méfiance de cet être sinistre, les autres l'accueillent bien par curiosité, par urbanité ou pour d'autres raisons. Il s'échange des conversations. Quelquefois, on en vient à parler des colonies anglaises. On émet courtoisement l'avis que les Anglais devraient bien nous laisser tranquilles à Madagascar, au Tonkin, en Algérie, sur la côte d'Afrique... etc.

Les journaux anglais ont réponse à tout. Ils nous disent volontiers que «..... l'Angleterre a tort de vouloir trop s'étendre...., qui trop embrasse mal étreint... qu'ils risquent de voir la susceptibilité ombrageuse des autres nations s'inquiéter de cet envahissement des Anglais, aussi prolifiques que les lapins d'Australie et aimant également à être hors de la portée des fusils nègres et des canons d'Alexandrie... qu'ils risquent de provoquer une coalition continentale... qu'il faut bien en laisser aux autres... etc. »

Bien entendu, ces journalistes ne croient pas un mot de ce qu'ils écrivent. En portant la copie au chef du journal pour la lui faire approuver, ils lui adressent un de ces clignements d'œil absolument répugnants, dégoûtants, abjects, chinois, qui vous font éprouver un malaise et une secousse de colère, quand vous les voyez, qui signifient : « Compris ? » Cela est écrit pour le continent et pour les Anglais qui y résident. Ce sont des arguments défensifs.

Alors ce clergyman vous répond : « Mon cher ami, vous avez bien raison... il y a longtemps que je le pense... » Il pousse des soupirs, regarde la terre d'un air navré, habituel dans ces circonstances. Il vous débite quelques arguments du même genre qu'il puise dans ses journaux, qu'on lui envoie tout faits, comme ses sermons, du reste.

La vérité est que ces gens privés de beaucoup de jouissances, veulent avoir celle-là. Ils aimeraient à voir le Français sous leurs genoux, le traiter impertinemment, ouvertement de Turc à More, ce qu'ils ne peuvent faire que sournoisement actuellement, lui dire : « Tu as de la gloire, que nous n'avons jamais eue, que nous sommes impuissants à avoir. Notre drapeau est sale, oui, nous le savons. Nous avõns eu la jouissance de salir le tien. Rappelle-toi l'évêque Cauchon, Etienne Marcel, Bazaine et d'autres. Mais ce n'est pas assez. Il a été purifié par de sublimes dévouements. Il brille d'un éclat qui nous fait mal aux yeux, qui pénètre dans notre cœur comme une lame de poignard, qui nous brûle comme un alcool malsain, nous porte au cerveau, nous égare. Mais dans ta chute, tu étreins ton drapeau sous toi. Vous roulez l'un et l'autre dans la boue. Et je vous tiens l'un et l'autre sous mon genou. J'élève mon drapeau d'une main. Regarde. Le groupe n'est-il pas digne de tes meilleurs sculpteurs ? Mon drapeau est sale, mais il domine le tien. »

Et alors ces têtes vénérables, séraphiques, prendraient une expression horrible. Les yeux deviendraient blancs, la bouche s'ouvrirait dans des malédictions.

tions haineuses, hurlerait des imprécations dans cette langue bizarre qui a des intonations de félins, les notes basses succédant aux notes hautes dans des contrastes shakespeariens. Ils s'agitieraient pâles de rage. Leurs cheveux blonds et rouges, par le contraste, deviendraient plus foncés. Ils se jetteraient sur vous, qui êtes désarmé, inventeraient des lâchetés chinoises, des cruautés de mégères, de marâtres, des abominations dont des hommes de cœur n'ont aucune idée. Ils viendraient en dansant, lancer de ces cris de triomphe qui leur sortent parfois du gosier, rauques, désagréables, inquiétants, jeter des fagots sur votre bûcher, comme ils firent pour Jeanne d'Arc, avec une précipitation épileptique.

On ne connaît pas cela en France. On ne connaît que l'Anglais doux, timide, inquiet de se trouver dans un pays où tout est au contre-sens du sien. On ne connaît qu'un côté du Janus en France, le côté souriant. On ne connaît pas l'autre face, les grimacements horribles. Et tout Anglais a ce double visage : le premier que vous voyez, lorsque vous êtes debout, vaillant, le regard ferme ; le second que vous apercevez, lorsque vous êtes tombé, sans défense.

Il y a deux choses que vous disent les Anglais, que tout Anglais sait, que tout Anglais vous répète.

1^o Comme les Français se sont vite relevés après 70 ! C'est effrayant. Quelle nation au monde a eu tant de tribulations que la France depuis plusieurs siècles, notamment depuis 89. Ils n'ajoutent pas : « Grâce à nous et à la F. . M. . »

2^o Si la France peut rester dix ans, sans avoir la guerre avec l'Allemagne, la France sera à jamais victorieuse. Car dans ce duel aux écus qu'ont engagé les deux puissances, la France plus riche doit avoir le dessus.

Voilà ce que vous dit le moindre petit employé anglais. Et il vous respecte, il vous craint. Vous avez du crédit. Et il prend son masque aimable, souriant et absolument bon qui lui est habituel ; le masque de la cocotte qui sait que l'on ne prend pas des mouches avec

du vinaigre, qu'il faut être pratique avant tout; le masque agréable que la nature lui a donné comme moyen de défense; le masque du Janus, première position.

Voilà ce que se dit le respectable *clergyman* de votre cité. Et pendant que vous voyez le Janus, première position, vénérable, nous, nous le voyons avec sa lévite, les yeux pâles, agrandis, dansant épileptiquement autour d'un ennemi tombé, garrotté, le frappant traîtreusement, poussant des cris de triomphe. Et nous ne pouvons le voir que comme cela !

Nous rappelons notre comparaison citée plus haut, ces dessins où il faut chercher le chasseur, le chien et le lièvre. Quand on a une fois trouvé, on ne peut plus voir que le chasseur et ses compagnons. Quand vous avez vu une fois ces têtes d'Anglais absolument respectables, se transformer sous l'impression de la rage, de la haine, quand ensuite vous rencontrez ces mêmes têtes vénérables, séraphiques dans la rue, — une transposition d'images s'opère brusquement dans votre cerveau, malgré vous, et vous vous dites : « Je vois cela d'ici. Voilà la tête que feraient ce Père-Eternel, ce Séraphin dans telle circonstance. » Et vous éprouvez une impression de bien-être; celle de l'homme qui est au coin du feu, pendant que la tempête souffle. Et vous souhaitez que, si jamais vous deviez mourir de la main des hommes, ce ne soit pas entouré d'Anglais qui ont peu le respect des minorités.

On a parlé de la cruauté des Peaux-Rouges. Les pauvres gens ! Il paraît que les Iroquois seuls étaient véritablement cruels. Les autres avaient des tortures barbares, comme nous en avions nous-mêmes au Moyen-Age. Ils étaient cruels comme les non-civilisés, non par race. Les Anglais le sont par race; la civilisation n'y peut rien. Cela réapparaît par intermittence. Ils ont la curiosité malsaine de ces femmes bêtes qui se font inviter à aller voir un duel derrière une persienne. Ils vont suivre les batailles, voir la tête des blessés, des morts. Ils vont assister au bombardement d'Alexandrie dans des yachts, sachant que les Egyptiens n'ont pas

de canons à longue portée, renseignés sur ce sujet exactement par les loges. Ils paient un négrillon à un nègre pour le voir cuire et manger. Tas de brutes !

Que n'avons-nous de bons tableaux réalistes de la mort de Jeanne d'Arc et de Perrinaïc ! Nous voudrions que le bûcher soit hors du tableau, mais que l'artiste fasse bien ressortir ces nevrosés, avec leurs cris de félins, leurs rires forcés, méchants, cruels, blancs, effrayants, leurs mouvements d'épileptiques. Dix minutes après, ces gens devaient être parfaitement calmes, leur tenue respirant l'honnêteté, la correction.

Nous ne voulons pas monter les têtes contre ces *clergymen*, qui nous demandent l'hospitalité, qui ne nous semblent du reste pas être nuisibles. Mais ces gens sont agaçants à force de fausseté, d'hypocrisie inconsciente.

Ils veulent nous faire croire qu'ils ne sont pour rien dans les affaires de Madagascar, que leurs vêtements et le pain qu'ils mangent, ne sont pas éclaboussés du sang des soldats de marine. Si ces êtres ne sont pas des intellectuels, nous, nous le sommes. Qu'ils comptent avec cette supériorité de notre race, cette infériorité de la leur. Qu'ils se disent bien que nous n'admettons qu'avec un scepticisme narquois leurs boniments. Nous savons parfaitement que, s'ils y avaient quelque intérêt, ils sauraient empêcher leurs confrères d'aller là ; ils ne fermeraient pas les yeux, en disant : « Laissez faire, laissez passer. »

Pour qu'on ne leur parle pas trop souvent de Madagascar, ils font des quêtes dans leurs temples au profit des pauvres, ce qui est leur devoir ; et ils versent une aumône généreuse de leur propre poche dans les quêtes.

Ils le font avec une certaine ostentation dont nous ne leur faisons pas de reproches. Leur situation les y oblige.

Mais cette aumône nous semble n'être qu'une patente que ces honnêtes mercantis versent pour qu'on les laisse exercer en paix leur « bedide gommerce »,

pour que l'on n'aille pas crier sous leurs fenêtres « Madagascar! », et suspendre à leurs volets des pancartes représentant des têtes de mort et des tibias. La plaisanterie serait au moins aussi bonne que celle qui a été faite par leurs concitoyens, il y a quelques années, nous affirme-t-on, lesquels dans une ville de l'Ouest, ont coiffé Duguesclin d'un vase de nuit.

Qu'ils sachent que, depuis quelques années, on a terriblement l'œil sur Madagascar en France, que les Anglais comptent un peu trop sur la Franc-Maçonnerie, qu'ils ont dans cette île des impudences de valets mal dressés, qu'ils se sont déjà fait corriger et que cela recommencera.

S'ils veulent trouver des arguments, pour envoyer aux « sociétés pour la propagation de l'Évangile », puisqu'ils aiment à trouver les arguments tout mâchés dans les journaux, en voici un : « S'il s'agit réellement de convertir le Madagascar au christianisme, nos missionnaires suffiront amplement à la besogne. Qu'ils envoient dans le centre de l'Afrique leurs paltoquets aux faces blêmes, dont plusieurs savent à peine lire, expliquer le *Gospel* (évangile) que beaucoup cependant sont incapables de comprendre, mais auquel ils donnent mille et une interprétations différentes selon les besoins de la cause, de leur « bedide commerce » et de leurs intérêts. Au centre de l'Afrique, il y a de nombreuses peuplades qui n'ont jamais entendu parler de l'Évangile. Il y a là mieux à faire qu'à Madagascar, où les contradictions qui éclatent entre eux et les missionnaires français d'une part, et entre eux, ensuite, donnent à l'Évangile, aux yeux des indigènes, les apparences d'une vaste fumisterie; où ils travaillent contre la religion. Qu'ils ne diffusent donc pas tant leurs lumières et les fassent converger vers leur respectable patrie : puissent-elles jeter un peu de clarté dans certaines cavernes de ces cerveaux qui ne semblent pas faits pour la lumière, de ces cerveaux qui ont des vides immenses, des trous béants, comme les poumons des tuberculeux. »

Le pot-aux-roses madagascarien est à jamais découvert. Que l'on ne joue pas trop de cette guitare. La foule deviendrait houleuse. Nos hommes d'Etat auraient beau jeter vers Albion des regards protestant de toute leur impuissance, cela les avancerait peu. Reste à Albion la ressource de jeter sur notre dos l'armée allemande. Mais l'Allemagne trouvera-t-elle que le jeu en vaille la chandelle? Espérons que non.

Non! ces clergymen sont absolument inconscients. C'est le mal personnifié, prenant un corps. C'est une force de la nature. Ils sont aussi inconscients que les MM. P. M. G. faisant du proxénétisme à encaissement continu, aux applaudissements des Londoniens, des provinciaux, des coloniaux; aussi inconscients que l'Anglais qui vit de l'adultère de sa femme. Puis, ils prennent ces airs graves, véritablement dignes, du chien qui vient de sacrifier à la Vénus canine, qui est reposé, repu, satisfait, qui par un raffinement bizarre, a choisi précisément la place publique de la localité, dont il est dominé par quatre rangées de maisons, qui réverbèrent la lumière du soleil, qui en réfléchissent aussi la chaleur.

Et cette inconscience est une force énorme. L'homme qui a une conscience, quand il a mal agi, est inquiet, se dit qu'il va être découvert, que l'on pense du mal de lui; il se cache, il vous regarde avec des yeux fuyants. L'homme inconscient, au contraire, marche droit devant lui, la tête haute, inspire la confiance, ne rougit pas de ce qu'il a fait il y a un quart d'heure. Si l'Anglais rougit devant un Français qui lui reproche un méfait, c'est parce que souvent il s'aperçoit brusquement qu'il s'est laissé aller à ses instincts, à ses habitudes, sans préméditation de faire le mal; que vous venez de découvrir chez lui le manque de certaines facultés directrices. Tel le chien que vous grondez : sa conscience ne lui reproche pas ce qu'il a fait, mais la crainte d'avoir déplu, l'attriste.

Le *clergyman* que vous avez le plaisir de posséder dans votre ville comme sujet de vos études et de vos

observations, au fond, ne se désintéresse pas des agissements de ses confrères à Madagascar. Une ville de France est un poste plus agréable évidemment, qu'une résidence au lac Tchad ou à Madagascar. Il est d'ailleurs parfois âgé, son « *bedide gomme* » va bien. Mais il se dit qu'il y enverra volontiers son fils, quand le pays sera suffisamment peuplé de commerçants pour que la vie y soit confortable pour des gens qui ne désirent pas trop jouer le rôle de pionniers de la civilisation. Peut-être aussi sera-t-il obligé d'y aller lui-même, si ses affaires vont mal, si la colonie anglaise vient à diminuer, s'il fait quelques bêtises.

Souvent ces gens ont une tenue irréprochable, ne laissent place à aucune critique. Notons bien que les véritables menteurs ne sont pas ceux qui disent le plus de faussetés. Dans les cafés du sud de la France, on entend des histoires monumentales, les mensonges se ramassent à la pelle. Ces gens-là cependant ne sont pas des menteurs. Ils s'amuse, ils rêvent tout haut. Qu'on leur demande un avis sérieusement; ils se feraient généralement un scrupule d'honneur de vous tromper. Le véritable menteur est celui qui dit généralement la vérité, mais mentira quand il y aura un intérêt et qu'il sera sûr que sa fraude ne sera pas découverte. Le malfaiteur le plus dangereux n'est pas celui qui fait de petites vilénies à tout le monde, se fait détester, mais bien l'homme en apparence honnête, dont la conduite semble irréprochable, qui ne commettra peut-être aucune bassesse dans son existence, parce que l'occasion ne se sera pas présentée, ou qui saura au moins les dissimuler.

Ils sont beaucoup comme certaines maîtresses qui ont été épousées par leur amant, n'ont que l'éducation d'une petite lorette, viennent habiter une ville, tiennent le haut du pavé grâce à leur fortune, sont du reste souvent respectées et bien accueillies par les diverses mères de famille, qui savent cependant bien de quoi il en retourne, mais ont l'hypnotisme facile. Elles entrent dans ce qu'on est convenu d'appeler la « *société* », elles

n'ont aucune éducation ; mais comme les Anglais, — et les Anglais comme elles, — elles savent y aller prudemment, dissimuler les impairs commis, et les mettre habilement sur le dos d'un tiers, généralement de leur mari.

Ces clergymen, comme beaucoup de clergymen anglais, font partie des loges, ou s'ils n'en font pas partie, sont en communion étroite avec elles.

Ils y coudoient là nos protestants français, contre lesquels s'élèvent des soupçons injurieux depuis quelques années, dont la conduite en matière coloniale, en matière madagascarienne notamment, semble fort louche.

Ils y coudoient aussi nos F. : et l'on se demande ce qu'il peut ressortir de ces relations suspectes, entre des clergymen profondément religieux et des F. : ouvrant la bouche pour dire « couac ! », chaque fois qu'un prêtre passe, avec l'air peu intelligent d'une carpe que l'on jette sur la berge.

Les loges françaises et anglaises nous semblent un peu trop aimer le « Gospel » (évangile), ce « Gospel » rougi par le sang de nos soldats, et teinté d'or, de cet or dont se repaît la Phénicie moderne.

Ces relations nous semblent fort suspectes et elles le sont en réalité. Le clergyman sait parfaitement qui fait la guerre au prêtre français et pourquoi on la fait, ce qui ne l'empêche pas d'aller lui donner l'accolade de paix, au premier de l'an, en bon Judas anglais qu'il est.

Nous lisions dernièrement dans un café d'une ville que nous traversions, où se trouve une colonie anglaise importante, un article de journal local. Il citait un passage d'un collègue, lequel donnait une volée de bois vert aux Anglais de cette colonie et ajoutait : « C'est un tort. Les Anglais font aller le commerce local ; de plus, le révérend de la paroisse donne régulièrement une jolie somme pour la fête de bienfaisance. »

Nous y allâmes d'une enquête personnelle et nous apprîmes que le plupart de ces Anglais étaient venus en France pour cacher leurs méfaits (nous voulons

bien admettre qu'il n'en soit pas ainsi dans toutes les colonies anglaises en France); que certains n'étaient pas lâchés de voir un bras de mer entre la police anglaise et eux (c'est à titre de réciprocité, nous le voulons bien, ils pourraient nous dire la même chose de nos colonies françaises en Angleterre); que, loin de faire aller le commerce local, ils partaient un beau jour à l'anglaise ou à la cloche de bois, très dignement du reste, nous ne le contestons nullement; que, dans les magasins de la ville, on vendait plus cher, sous prétexte (prétexte réel ou imaginaire, nous ne savons) que les Anglais ne payant pas, les Français devaient payer pour eux (ce sont les avantages de notre politique coloniale implantés dans la vie bourgeoise de la métropole).

Nous allâmes plus loin, et alors nous ne tardâmes pas à voir que ce journal était foncièrement clérical. « Eh bien ! nous dîmes-nous, ce n'est guère la peine de taper d'une main sur les anticléricaux, pour de l'autre donner des armes à ces farceurs en lévite, leur donner du courage dans leur œuvre maçonnique, en s'en laissant imposer par eux. »

Nous ne doutons pas que, si ces lignes viennent à tomber entre les mains de quelque Anglais, il ne s'écrie : « Voilà les luttes moyenâgeuses qui recommencent. L'esprit des sectaires s'en prend de nouveau à notre religion, etc. » Bref, ils tiendront à copier mot à mot les boniments des Israélites pour montrer une fois de plus leur parenté. Nous admettons bien en effet être moyenâgeux. Si les soldats de marine dépensent leur sang sans compter, il est juste qu'il y ait des gens qui comptent ces gouttes et s'en montrent avares. Ne détournons par trop la question, avec des réponses à côté de concierge prise en faute.

Nous refusons du reste de parler de religion avec les Anglais. Pour nous, la religion est un ensemble d'idées et de sentiments divers. Pour eux, la religion n'est pas un ensemble d'idées; c'est un salon bien ciré, très éclairé, où l'on a le droit d'aller faire le pître, en che-

mise parfaitement repassée, moyennant une redevance qui varie selon les diverses confessions.

Il y a quelque temps, quand vous entriez dans un temple, le bedeau arrivait vers vous l'air consterné, vous offrir un siège. Il semblait avoir perdu dans la journée sa femme, ses enfants, ses parents, péris dans quelque catastrophe épouvantable. Il ne paraissait pas lui-même parfaitement sûr d'exister encore, de n'être pas un cadavre, de n'être pas mort, de ne pas porter son propre deuil. C'était la désolation !

Aujourd'hui, ce même bedeau vient à vous l'air souriant, avec une mine engageante, vous place d'un air dégagé dans un banc, où les gens se rangent avec des airs affables, sans larmes dans les yeux, comme dans un salon.

Et l'on trouve par milliers en Angleterre des gens qui consentent à être *clergyman*, à être le pivot de ces pitreries hebdomadaires, auxquelles ne voudraient pas se plier certaines races sauvages. Ces gens sont inconscients, comme les MM. P. M. G., comme les entrepreneurs de « pince-cul » au Grand Orient, et sont admirés comme eux par une foule de gens inconscients.

Et ces gens sont très civilisés ! Ils se vantent de l'être ! Quelle étrange aberration ! C'est précisément ce qu'il y a de particulièrement triste dans leur cas !

L'on ne peut mieux comparer l'Anglais qu'à la rouille qui se montre d'abord en un point, gagne, gagne encore, finit par envahir et désagréger le fer qu'une main puissante n'aurait pu briser. Elle est aussi plus forte que la Force. Elle est poussée par une force naturelle à laquelle elle ne peut résister. L'Anglais aussi a sa voie toute tracée comme une rivière qui coule, qui ne saurait remonter en arrière.

Quand deux ivrognes se rencontrent, l'un d'eux cligne d'un œil, à l'anglaise. L'autre ne se demande pas ce que l'autre veut bien dire. Il n'y a qu'une chose possible : se diriger vers l'auberge et ils y vont sans se dire un mot.

Lisez les journaux anglais ; vous les trouvez généra-

lement stupides. Ils répètent en trois ou quatre places différentes le même fait. Vous ne comprenez pas. Vous trouvez cela maladif. Un Anglais comprend et en extrait une idée que vous n'avez pas saisie. Cela manque absolument de précision, c'est mou, flasque. Si on ne les connaît pas, l'on ne voit pas où ils veulent en venir. Il y a d'innombrables clignements d'œil disséminés partout, pour souligner diverses choses.

Faisons ici une distinction essentielle entre le clignement d'un œil, fait pour attirer silencieusement votre attention sur un point, volontaire; et le clignement des deux yeux plusieurs fois répété, involontaire, qui est le principal signe d'émotions extérieures, qui ne paraissent pas sur la figure : ivresse, terreur... etc. Ceci est important pour ceux qui veulent connaître les Anglais.

XXVIII

« BALUCHONS » DU GRAND ORIENT

Nous nous rappelons que, quand nous étions étudiant, nous aimions à nous dégourdir les jambes le soir, à danser. Quand il n'y avait pas d'invitations dans les salons sérieux, nous allions baluchonner dans les..... qu'on me pardonne l'expression... « pince-cul. »

Tous les gens de notre bande employaient leurs loisirs à découvrir quelque divertissement nouveau et devaient nous en faire part.

« J'ai trouvé quelque chose de chic, tu verras cela, nous dit un jour un étudiant blond, de première année comme nous, qui avait encore une fraîcheur de fillette, avec son air gai, en zézayant et en fermant à moitié son œil gauche, selon son habitude.

— Ah bien ! si c'est encore toi qui as trouvé cela, cela doit être joliment dégoûtant.

— Non, non, mon cher, je ne te dis que cela.

— Mais où cela ? »

On ne devinera jamais. C'était au Grand Orient, dans le temple sacro-saint qui préside aux destinées de la

France, où les F. :. vaquent à ce qu'ils appellent solennellement leurs « travaux ! »

— « On ira voir cela. Mais, tu sais, si c'est toi qui as découvert cela, cela ne m'inspire pas confiance. »

Nous y allâmes un soir. L'entrée coûtait deux francs. La réunion était indigne, toutes les maritornes du quartier étaient réunies.

On jouait un air entraînant de valse espagnole. Nous ne pûmes nous retenir, et nous allâmes inviter une de ces dames, la seule qui eût une tournure convenable.

« Je crois vous avoir vu samedi au bal de l'Elysée, chez le président de la république, nous dit-elle ?

— Ah oui ! chez Jules, que voulez-vous, je fréquente les mauvais endroits depuis quelque temps. » Ce pauvre Grévy, il eût peut-être fait un excellent concierge ! pourquoi la Franc-Maçonnerie l'avait-elle fourvoyé à la Présidence ? Jules et Coralie ont laissé à leur gendre Wilson toute leur fortune, en témoignage de leur parfaite considération.

Puis, nous allâmes rejoindre nos amis et nous nous mîmes à délibérer avec cette gravité correcte qui était de mise à cette époque.

« Je ne reste pas, déclarâmes-nous, cela pue le torchon ici. » Cette phrase nous est souvent revenue à la mémoire depuis cette époque. « Toutes ces maritornes me dégoûtent. »

— Nous filons aussi.

— Moi je reste, déclara l'étudiant qui avait découvert cela.

— On reviendra te prendre.

Nous allâmes faire un tour dans les cafés du boulevard, puis vers deux heures, nous revînmes chercher notre ami. C'était l'heure où l'on commençait à souper.

Drumont parle quelquefois du *bal des Vaches*, dont la mère Emile, belle-mère du président Toutée, était la tenancière. On éclate de rire malgré soi, chaque fois que la chose est remémorée dans la *Libre Parole*, ce qui arrive fréquemment.

Je pense qu'au *bal des Vaches*, cela devait se passer

comme au Grand Orient. Tous les petits coins sombres et mystérieux étaient utilisés. A table, on se faisait du pied. On buvait dans le même verre. C'étaient des gens relativement sérieux qui étaient à table. Il y avait plusieurs étages, des balcons. Nous trouvâmes notre ami derrière un escalier, le col légèrement froissé, mais content tout de même, nous expliquant que « c'était très chic, que nous avons eu tort de ne pas rester. »

Depuis, il s'est rangé, est même marié. Quand on lui en parle, il dit : « Quelle sale vache que cette femme ! Tu avais bien raison. Mais on arrivait de province. On était excusable. » Cette soirée fut pour lui le prélude de nombreuses visites au médecin et au pharmacien.

Et cela au Grand Orient, dans ce qui remplace le Temple de Baphomet ? Pourquoi pas ? Nous l'avons déjà dit, la Franc-Maçonnerie n'est qu'une société commerciale. Il est tout naturel de diminuer les frais généraux en louant les salles. Ce qui s'y passe, dame ! on n'est pas là pour voir. Cela rapporte. C'est déjà quelque chose.

Mais tous ces Vénérables savent aussi bien que notre ami qui débarquait de province, qui n'avait rien d'un policier, ce qui en retourne. Et ils pourraient se promener dans les rues avec des roulaquettes, sans qu'on les arrête pour port illégal d'insignes. Ils ont tous le dos vert.

Il est bien naturel que la légende de Duhamel ait pris en France avec la rapidité de la foudre.

Willette, qui aime les contrastes shakespeariens, pourrait peut-être s'inspirer de son tableau du Chat Noir, représentant Paris qui s'amuse et les Prières, montant vers les cieux, sous forme de bonnes sœurs.

Il pourrait représenter la Messe Rouge à la Sainte Chapelle, avec ces graves bonshommes, et dans un coin le *bal des Vaches*. Cela ne manquerait pas d'être acheté par le gouvernement, qui voudrait remplacer le tableau assommant et légendaire que l'on voit dans tous nos tribunaux. Ce serait plus moderne, ce serait même moralisant ; cela apprendrait aux juges, comme on l'a dit, que la justice et la tolérance doivent désormais marcher la main dans la main.

Il pourrait aussi représenter une solennité au Grand Orient, ces Vénérables à tête de Pères-Eternels comme Yves Guyot, pontifiant dans leurs vêtements sacerdotaux, et au-dessus, les maritornes du quartier dansant dans le Temple, puis s'écartant dans un de ces recoins, qui servent aux initiations. C'est londonien, c'est le Londres qui disparaît, sous les lazzis des Continentaux.

Et l'on se dit que l'on a peut-être tort d'attaquer ces gens, qu'ils sont amusants, drôles. Ils disparaîtront peut-être dans un violent éclat de rire, ou dans le sang, ou ils se résorberont tout en existant encore, comme les « pmg » d'Angleterre. Ce sera bizarre, tragique où mystérieux.

Voilà comment les choses se passent au syndicat des gens de maison de la rue Cadet.

Et quand nous apercevons Rotschild, Yves Guyot, Floquet aux phrases nobles, nous nous rappelons l'exclamation de notre ami, sortant d'un recoin mystérieux, le col brisé : « Oh ! mon cher ! tu sais, au Grand Orient, c'est épatant ! »

Le fait est que Bullier, même au jour du bal de l'Internat, ou le Moulin de la Galette, n'offrait rien d'approchant.

XXIX

LES JAPONAISES

Que l'on nous excuse de parler encore des Japonaises. C'est comme un cordial dont a besoin l'homme qui descend dans cette vaste fosse à purin qu'est l'Angleterre, non pas l'Angleterre telle qu'elle paraît, mais l'Angleterre telle qu'elle est, l'Angleterre qui se cache, qui a un talent merveilleux pour se cacher.

Il n'y a rien d'amusant comme de soutenir quelque paradoxe devant certaines Japonaises. Elles ont horreur de l'erreur chez elles et chez les autres. Elles trépignent alors d'impatience, elles sont malheureuses, leur figure se contracte, et elles s'attachent de toutes leurs forces à vous ôter cette erreur de l'esprit. Il semblerait qu'elles sont en face d'un imprudent qui, inconsciemment, va se jeter à la rivière. Elles s'ingénient à vous donner les raisons qui combattent votre opinion, et l'on est obligé de reconnaître qu'elles ont, entre autres qualités, un très vigoureux bon sens, un bon sens aussi insubmersible que certains navires de construction spéciale.

Quelques-unes professent pour la marine française une admiration qui arrive facilement jusqu'à l'état chronique et même aigu. On leur demande où elles

ont eu l'occasion de se pénétrer de ces sentiments que, d'ailleurs, l'on est heureux de partager avec elles. Et elles répondent avec une profonde émotion qu'elles ne font rien, du reste, pour dissimuler, que c'est dans le port de Yokohama.

On leur fait observer qu'elles ont pu se tromper, que presque tous les marins du monde ont le même uniforme, que ces marins étaient peut-être des Allemands.

Les Japonaises ont le talent de comprendre ce qu'on va leur dire dès les premiers mots; et, pendant que le reste de la phrase se déroule, on voit leurs lèvres s'agiter impatiemment, la déférence seule les empêchant de vous interrompre. Leur figure reste très grave; elles semblent trouver que la question a une importance capitale. Elles fixent les yeux sur vous, absolument comme un chien sur son maître. Leur regard est très intelligent, d'une franchise étonnante et très doux.

« Non, non! — Non, non! Je ne me suis pas trompée ». Et chaque « Non, non! » part comme un boulet de canon, rendu plus impatient de sortir par suite du retard qu'il a éprouvé; il a en même temps une sonorité d'une rondeur amusante; il n'a rien de l'aigreur que ne peuvent refouler certaines pince-bec européennes. Et elle explique en quoi le drapeau français qui était à la tête du mât, diffère des autres drapeaux européens, par exemple des drapeaux allemand et italien; en quoi l'uniforme des marins français diffère des autres uniformes européens. Cela a l'air d'être l'a b c pour elle. Puis elle s'arrête un moment pour respirer, n'ayant pas trouvé le temps de le faire dans l'ardeur de son exposé; elle repasse mentalement ce qu'elle a dit, pour voir s'il ne s'y est glissé aucune erreur ni dans la pensée, ni dans l'expression, se dit à mi-voix, un « Non, non! » approbatif, puis à haute voix : « Non, non! je ne me suis pas trompée ». On ne peut s'empêcher de sourire, mais elle, elle trouve la question très importante, reste grave, sa gravité étant encore rehaussée par son diadème de cheveux noirs.

Une autre fois, nous eûmes l'occasion de causer avec

une autre mousmé. Elle nous dit : « Je n'aime pas les Français ! » Mais il n'y avait dans ses paroles aucune expression d'aigreur, mais bien plutôt une expression de désillusion, de douleur ; elle était affalée sur une espèce de fauteuil, les pieds ne touchant pas terre, comme une petite fille qui n'a pas encore les jambes assez longues. Nous protestâmes que nous étions au contraire plein d'admiration pour les Français, mais que nous n'étions pas Français. Mais elle répondit : « Si, si ! » avec un tel accent de sûreté, que nous fûmes obligé d'avouer que nous avions voulu nous livrer à une innocente plaisanterie, ce dont elle ne parut pas nous en vouloir. Les Japonaises semblent avoir le sens du français, comme d'autres ont le sens du juif.

Nous lui dîmes : « Mais si, vous devez bien aimer les Français ? » — « Non, non ! » nous répondit-elle — « Mais si ? » — « Non, non ! » Et chaque « non, non ! » devenait de plus en plus douloureux, désillusionné. Nous lui fîmes alors remarquer que dans ces villes américaines de la côte du Pacifique, les Français n'étaient en réalité pas triés sur le volet, que beaucoup étaient des voleurs échappés, mais que les Français de France étaient bien préférables. Subitement, la mousmé parut revenir à la vie, sa figure languissante s'éclaira d'un regard joyeux, se colora, puis elle se mit à méditer mon assertion, à lui faire passer une sorte d'examen de douane pour savoir si elle devait obtenir droit de cité dans son cerveau. Les mousmés semblent attacher une extrême importance à n'avoir que des idées sûres, mais, une fois ces idées admises par elles, elles les servent parfois dans la conversation, sans réfléchir le moins du monde s'il y a des inconvénients pour elles à les émettre.

Elle pesa d'abord le pour de notre idée ; sa figure était joyeuse. Puis sa physionomie devint subitement triste, douloureuse : elle songeait probablement aux mauvais tours que des Français lui avaient joués. C'était le contre. Puis enfin sa figure se rasséréna, et tourna au

beau fixe. C'était la balance. L'idée avait fait son chemin et s'était casée dans un des lobes de son cerveau. Elle paraissait ravie.

« Et aimez-vous les Chinois? » lui demandâmes-nous. — « Non, non! ce sont les Juifs de l'Extrême-Orient. » — « Et les Anglais? » — « Non, non! ils ne sont pas bons. » -- Et chaque « non, non! » sortait de sa bouche, rond, assuré.

Un paradoxe qu'il serait imprudent de leur soutenir et qui les mettrait en fureur, c'est ce dicton cher aux Anglais, que les Japonais sont les Anglais d'Orient. On risquerait d'avoir le sort de certain Américain dans la scène suivante à laquelle nous avons assisté.

Nous nous promenions dans une rue d'un quartier japonais. Toutes les fenêtres, toutes les portes sont ouvertes. Il n'y a pas de cachotteries. Cela ne rappelle en rien le dimanche anglais. Les pièces étaient toutes petites. Dans une de ces pièces entrèrent gravement cinq ou six mousmés, qui allèrent s'asseoir en rond dans un coin. Elles s'assirent sur leurs talons, de sorte qu'elles ne paraissaient plus avoir que le buste, qu'elles semblaient encore plus petites. La pièce parut prendre des proportions énormes. Très gravement, comme toujours, elles se mirent à causer. La mousmée qui émettait des opinions avançait le buste et la figure, comme pour se rendre plus convaincante. Puis, après avoir fini de parler, elle regardait toutes les figures pour savoir si ses idées avaient été admises; toutes les Japonaises en cercle, se regardent pour savoir si l'opinion a été accueillie favorablement. Si une d'entre elles n'est pas favorable à l'opinion émise, il faut qu'elle dise pourquoi. Si son opinion est préférable, elle est admise immédiatement surtout par la préopinante, qui est heureuse d'avoir été guérie d'une erreur, qui considère avoir bien rempli sa journée.

Quand elles tiennent ces palabres, quantité de gens, japonais, américains, étrangers... sont là, écoutant, examinant la scène qui ne manque pas d'originalité. Les mousmés ne s'aperçoivent même pas de la présence

de ces intrus, ou, si elles s'en aperçoivent, elles ne s'en formalisent pas. Il y avait là toutefois un grand Américain à l'air narquois, un fermier venu probablement de 200 ou 300 lieues pour s'amuser, qui ne parut pas leur plaire. Elles se regardèrent et une jeune mousmé de douze ou treize ans, la plus jeune du groupe, bondit au milieu de la salle, et se mit en devoir d'expulser l'Américain, comme un F. : expulser un simple jésuite.

Elle retroussa ses manches, laissant voir ses petits bras potelés, ronds, vigoureux, bistrés au contraire de sa figure qui était blanche et rose, et appuya fermement ses mains sur chacun des hémisphères que la nature donne à l'homme pour lui permettre de s'asseoir confortablement. Ses mains ne pouvaient du reste guère aller plus haut, l'homme étant très grand et elle, ayant besoin de s'arc-bouter pour se donner de la force.

Et, après un court moment d'hésitation très compréhensible, — car l'homme paraissait extraordinairement fort et vigoureux, il aurait pu l'abattre d'un coup de poing, et ce quartier s'appelait Whitechapel, en souvenir du terrible quartier de Londres — elle se mit à pousser l'homme bravement, très bravement. L'homme heureusement n'était pas ivre et paraissait d'une bonne composition ; il était disposé à prendre la chose en riant.

Et tout en poussant, elle parlait à l'homme, à ses amies derrière elle, à elle-même, tâchant probablement de se justifier sa conduite ; elle lançait des jurons, des explications, des cris de triomphe, quand l'homme avançait de quelques pas, des cris de fureur, quand il restait immobile ; elle parlait en japonais, en anglais. Sa figure, d'ordinaire si vive, était encore excitée par le triomphe et par la résistance. Elle avait l'air absolument convaincu ; elle se figurait que c'était elle qui avait poussé ce colosse à la porte. .

Puis, elle ferma les taquets de la porte, se pencha par la fenêtre, jetant à profusion toutes les expressions injurieuses du vocabulaire japonais, qui semble très bien fourni, sans haine du reste et croyant absolument que c'était arrivé.

Et elle rentra au fond de la pièce, se rasseoir à sa place et discuter très gravement les incidents qui venaient de se passer.

• Quelques mousmés sont malheureusement des pincebec — cette flore éclot dans tous les pays, même dans la « belle France », comme disent les Anglais, qui ne sont pas encore remis des événements de la guerre de Cent Ans — et donnent ainsi une réputation fâcheuse à leurs congénères, vis-à-vis des touristes de passage. Mais, quand on sait les éviter, on trouve que les autres Japonaises sont au contraire d'un caractère extraordinairement ouvert, et très sympathiques.

Et l'on a des remords d'avoir passé des journées entières à leur soutenir des paradoxes, qu'elles mettaient un empressement touchant, attendrissant, à nous ôter de l'esprit; se dépensant généreusement, sans compter, pour trouver des raisons qui puissent nous convaincre; heureuses, quand de temps en temps nous rectifions quelqu'une de leurs idées; laissant percer, sans songer à la dissimuler, une pointe d'admiration pour un « monsieur qui était de la même nation que les marins français que l'on voit dans le port de Yokohama. »

Et elles sont amusantes avec leurs yeux irréguliers, de taille souvent différente, posés, sans symétrie à des hauteurs inégales. Il semblerait que les mousmés, toujours très pressées, n'ont pas laissé le temps à leurs parents de les achever, au moment de venir au monde; que les parents ont dû se dire: « On arrangera tout cela, en même temps que le nez, quand elle nous laissera le temps »; que, depuis les mousmés, toujours occupées de choses très importantes, n'aient pu trouver un moment pour régulariser tout cela.

Ce qui serait très laid chez des Européennes, leur donne au contraire un air sans apprêts, à la bonne franquette, qui est loin d'être sans charmes. Leurs paupières qui ne sont qu'entr'ouvertes, donnent une expression plus vive à leurs regards déjà si vifs.

On se dit que leur sommeil serait celui des anges, sans haine, sans arrière-pensée, si Cupidon, qui a fait

le bonheur et le malheur de tant de générations, ne venait les harceler, leur rappeler que l'humanité a ses exigences. On a dit beaucoup de mal d'elles sous ce rapport; mais, si j'en crois certaines attestations, chez elles la chair serait prompte, très prompte, comme chez les races ardentes, l'orthodoxie aurait parfois à en souffrir, mais elles ignoreraient absolument ce qu'est le vice.

Lorsque l'on arrive chez les Peaux-Rouges, on est d'abord porté à prendre tous les hommes, tous les *braves*, comme ils disent, pour des femmes.

Quand on arrive dans les quartiers de ces villes américaines où sont des Japonaises, on est aussi très surpris.

On s'attendait à rencontrer des petites femmes au teint brun, légèrement jaunâtre, comme celui des Espagnoles et des Hongroises. On est tout étonné de rencontrer toute une collection d'anges joufflus, dont le sexe n'apparaît pas très évidemment, ayant souvent de grosses joues très fraîches et d'un rose foncé; ayant surtout l'air d'enfants très sages (beaucoup d'entre elles n'ont que douze ans); ayant l'air d'une bande d'enfants bien élevés, sachant s'amuser gentiment sans faire de bruit qui pourrait ennuyer les grandes personnes; ayant, par dessus tout, l'air de croire absolument que c'est arrivé. Il serait inutile d'essayer de décrire ce regard convaincu qu'ont certaines Japonaises. On ne peut en avoir une idée sans l'avoir vu. On en aurait peut-être toutefois une conception à peu près exacte, en se représentant un bébé aux joues énormes et fraîches voulant souffler une bougie réfractaire, qui ne veut pas se laisser faire.

On évite soigneusement certaines d'entre elles qui ont l'air pincé. Les pince-bec sont à fuir comme la peste dans toutes les parties du monde. Et l'on va causer avec les autres.

Si l'on approche trop près d'elles, pour n'être pas

obligées d'avoir à lever trop la tête, elles se reculent de quelques pas, elles se mettent au point. Elles marchent les jambes écartées, ce qui leur donne une boiterie de canard, laquelle boiterie est augmentée par ce fait qu'elles ont une jambe plus forte que l'autre, comme tous les peuples qui s'asseoient sur leurs jambes. Cette boiterie qui serait très disgracieuse chez d'autres races, leur va au contraire très bien ; cela leur donne une démarche plus vive et plus mouvementée.

Puis une fois qu'elles se sont mises au point, la conversation s'engage. Elles commencent par vous dire ce qu'elles pensent sur un sujet, un événement qui les intéresse pour le moment, et ajoutent, pour plus de mystère probablement, pourquoi elles pensent ainsi. Puis, elles vous regardent pour voir si vous pensez comme elles. Si oui, elles semblent satisfaites et passent à un autre sujet. Si non, elles veulent savoir pourquoi vous pensez différemment. Si votre raison est meilleure que la leur, elles l'acceptent immédiatement, elles l'avalent presque gloutonnement. Sinon, elles font tous leurs efforts pour extirper de votre esprit une idée qui pourrait y prendre des racines, ce qui leur semble prodigieusement regrettable.

On nous avait prévenu que les mousmés mentaient très difficilement. Cela nous avait laissé sceptique. Nous résolûmes de voir ce qui en était.

Au milieu d'une conversation avec l'une d'entre elles, que nous avions choisie pour faire cette expérience, nous lui posâmes quelques questions indiscretes. Elle aurait pu nous répondre que nous n'avions pas qualité pour la questionner, que nos relations n'étaient pas de si vieille date que nous puissions nous permettre de pareilles questions. Mais cette échappatoire ne vint pas à l'esprit de cette mousmé à l'âme peu cachottière. Elle se troubla immédiatement, sa figure se contracta péniblement, et elle nous lança un regard qui semblait vouloir dire : « Ce n'est pas la peine que je mente, n'est-ce pas ? vous ne me croiriez pas ? » Puis cependant réunissant toute son énergie, elle nous dit : « Non, non ! »

Mais ces « non, non ! » s'étranglaient maladroitement dans sa gorge, sortaient mutilés. Puis elle nous regardait de nouveau, convaincue d'avance que cela n'avait pas pu prendre, s'efforçait de lancer un nouveau « non, non ! » mais le second ne sortit pas. Elle se mit un doigt dans la bouche et regarda par terre.

L'expérience était faite. Nous ne voulûmes pas prolonger inutilement cette vivisection morale qui paraissait pénible pour la mousmé, nous nous empressâmes de mettre du baume sur la blessure que nous avions faite et passâmes rapidement à un autre sujet, aux marins français.

Le sujet parut d'une importance capitale à la mousmé, absorba immédiatement tout ce qu'elle avait d'attention disponible. Elle ne songeait plus au gros chagrin qu'elle venait d'avoir.

Nous émîmes l'opinion que tous les uniformes de marins du monde et beaucoup de drapeaux de diverses nations se ressemblant, on pouvait facilement se tromper et prendre un marin suisse par exemple pour un marin français. Elle se refusa absolument de se ranger à notre avis, disant que le pavillon français était tricolore.

— Oui, c'est vrai, répondîmes-nous, avec les couleurs horizontales.

— Non, non ! reprit vivement la mousmé, voyant que nous abritions dans notre cerveau une idée absolument fausse : les couleurs sont verticales.

— Ah ! c'est vrai, vous avez raison. C'est le rouge qui part de la hampe, puis vient le blanc, puis...

— Non, non ! Non, non ! reprit-elle encore plus vivement, en nous interrompant brusquement, ce qui ne devait lui paraître excusable qu'en raison de l'importance excessive de la question. C'est le bleu, puis le blanc et le rouge.

Et jamais cette mousmé n'a paru se douter que nous étions aussi au courant de la question qu'elle. Tant de duplicité de notre part l'eût suffoquée. Elle avait horreur de l'erreur pour elle et pour nous. Cet instinct de vé-

rité, surtout cette intensité d'instinct, est chose bien curieuse. Il est très difficile de leur faire accepter des erreurs. Elles retombent toujours sur leurs pattes, comme les chats, en vertu d'un instinct bizarre, mais très heureux. Si elles se trompent, c'est qu'elles sont mal informées ; elles ont une rectitude de jugement et de bon sens qui pourrait être enviée par d'autres races. C'est du moins ce qui nous a été affirmé par des gens ayant été mieux à même de les apprécier que nous.

Il est curieux de voir ces anges joufflus assis en rond, par terre, dans leurs salons tout nus, sans ornement, mais propres, sans autres meubles souvent qu'un paravent. Elles causent très gravement, sans bruit, comme des enfants bien élevés ; leur attention est tellement attirée par leurs discussions que souvent elles ne s'aperçoivent pas que leur salon est envahi par des curieux. Elles ne le remarquent souvent que lorsque le sujet est à sa fin, à peu près épuisé, lorsque leur attention se détend. Cela semble indiquer qu'elles n'ont pas beaucoup d'arrière-pensées, d'idées ténébreuses.

L'intensité de franchise dans le regard chez certaines Japonaises est une des choses les plus saisissantes que puisse voir un *globe-trotter*. Mais, malgré leur crédulité, elles semblent ne faire positivement que ce qu'elles ont l'intention de faire ; elles ne se laissent guère influencer. Elles sont fort avisées et saisissent toute chose avec une rapidité que ne connaîtront jamais les filles d'Albion.

On a aussi beaucoup parlé de leurs vices. Il y aurait peut-être à revenir là-dessus, comme il y a en Angleterre quantité de choses admirables, pour ceux seulement qui les ont vues de loin.

On fait en France un étrange abus de ce mot « vice ». Ce mot signifie les instincts contre nature, mais nullement les actes qui deviennent très légitimes, quand ils ont été consacrés par le mariage. Les Anglais parlent « des vices français » et nous répétons après eux : « les vices français ». Or, les Français sortent souvent des voies de l'orthodoxie, mais l'ardeur de leur sang qui

est un commencement d'excuse, les écarte précisément des actes contre nature, des vices. On ne trouve qu'accidentellement des êtres vicieux. Il y a là une distinction grammaticale qui a son importance.

L'ardeur du sang des mousmés les conduit parfois à mal, et Yokohama, en sa qualité de grande ville cosmopolite et de port de mer, contient évidemment bon nombre de dames à ceintures dorées. Mais il paraît que si ces dames font des chutes et en conçoivent peu de repentir, elles ont une horreur très accentuée du vice, ou même de ce qui y ressemble de loin, comme elles ont horreur de l'erreur. Ce sont des natures très particulières.

Les Japonais semblent avoir une tendance naturelle vers les Français. Ils veulent s'adapter notre code. Ils ont eu longtemps des instructeurs français pour leur armée. Ils les ont remplacés par des instructeurs allemands, probablement par suite d'influences maçonniques allemandes, appuyées par les loges anglaises. Ils nous disent simplement : « Nous n'avons pas de voisins. Quinze jours de mer nous séparent de la côte d'Amérique qui n'est guère civilisée et de la Chine, que nous exécrons et qui n'est guère non plus civilisée. Nous avons donc vécu jusqu'ici en dehors du mouvement. Vous autres Européens, au contraire, vivez les uns près des autres. Une invention faite en France est perfectionnée en Allemagne, puis en Russie, puis en Angleterre, puis revient en France où elle est de nouveau perfectionnée. Nous venons donc très simplement vous demander de nous accueillir pour que nous nous mettions au courant des progrès, dont notre situation géographique, de longues traversées sur des navires à voiles, nous avaient tenus écartés. »

Sait-on comment on les accueille ? Un journal français que nous ne citerons pas, dit : « Les Japonais sont positivement peu inventifs. Voici le canevas d'une de leurs nouvelles pièces. (Suit l'analyse). Mais, si nous ne nous trompons, c'est le *Médecin Imaginaire*. Ce n'est pas nouveau, nous semble-t-il. — D'ailleurs,

ajoute-t-il, leurs marchands sont des voleurs. » A cela nous répondrons que nous ne croyons pas que Corneille, Molière, La Fontaine, etc., aient tant inventé eux-mêmes; que, s'il fallait jeter au panier tout ce qui n'est pas sorti tout armé de leur cerveau, il faudrait brûler beaucoup d'œuvres considérées comme intéressantes. Quant au second point, nous répliquons que nous connaissons des chefs-lieux de canton, et même des départements, où il n'était pas entré un sac de phosphate de chaux non frelaté avant la création des syndicats agricoles, ce qui ne prouve pas beaucoup en faveur de l'honnêteté commerciale en France.

Est-ce là de la bêtise ? ou est-ce de la malhonnêteté maçonnique ? Veut-on que les Japonais disent : « Nous avons plus de sympathies pour la France loyale que pour la perfide Angleterre que seuls quelques F. : peuvent aimer chez nous, que les masses ne peuvent pas sentir. Veut-on que nous tournions le dos à cette nation dont les principaux échantillons que nous voyons, sont des journalistes grincheux ? » Parce que l'Angleterre est boiteuse, ces gens-là veulent-ils handicaper la France de façon à ce que nous ne la dépassions pas ?

Nous ne voyons pas que nous ayons des intérêts très immédiats à ménager les Japonais ; mais la politique de la France ne doit pas être une politique d'intérêts.

Les nations auront peut-être à se ranger un jour en deux camps : les races saines et les races malsaines ou occultes. Les premières sont de beaucoup les plus nombreuses. Mais elles contiennent souvent chez elles-mêmes des foyers d'infection qu'il serait oiseux d'énumérer, foyers rendus plus malsains par le poison que les races malsaines viennent y ajouter ; sortes de fleurs femelles trop facilement fécondées par le pollen qu'emporte le vent ou les pattes velues du bourdon. Elles ont des terrains préparés, des champs d'acclimatation que l'on ne peut guère songer à détruire. Et elles se décou-

vrent un beau jour impuissantes, liées, entravées comme l'est la France actuellement, plus abattues que nous ne l'avons été par la guerre de 1870. Ce poison se glisse lentement, perfidement, subrepticement, nous enivrons sans que nous ne nous en apercevions. C'est ce qui fait la faiblesse des races saines et la force des races malsaines.

L'exemple de la France est réellement curieux. On dit parfois : « A une époque où il est si rare de trouver des honnêtes gens... » Quelle horreur ! Il y a peu de pays au monde où il y ait tant de sens moral qu'en France, pour deux raisons : parce que nous avons une instruction que n'ont pas les pionniers de la civilisation, qui nous permet de saisir des choses qu'ils peuvent à peine soupçonner, et parce que notre âme nationale est une des plus droites qui existe.

Malgré cela, un beau jour, nous nous réveillons en apprenant que Floquet et tant d'autres ont barboté dans le Panama. La France paraît déshonorée. Nous voyons au contraire quelques rares éléments morbides dans la presse anglo-juive et ailleurs qui mènent les masses, lesquelles ont l'ingénuité des honnêtes gens, ne soupçonnent pas assez le mal, ont un esprit de discipline admirable.

Racontez les histoires de Madagascar, on vous répond : « Vous êtes malade, voyons donc. Autant dire que Carnot est en train de vendre la France à l'Angleterre. » — « Vous sortez du sujet, répondez-vous, mais il est certain que les loges à l'unanimité ont émis le vœu que l'Alsace reste acquise à l'Allemagne. — Vous êtes malade ! — Mon cher ami, il y a quelques années, je pensais absolument comme vous, je parlais comme vous, mais j'ai trouvé mon chemin de Damas. Remarquez tels, tels faits. » Et votre ami s'en va songeur.

C'est l'honnêteté non pas engendrant, mais facilitant la propagation du vice, du mal. C'est trop d'ingénuité, pas assez de scepticisme.

Nous serions donc très portés à soutenir ce paradoxe.

que l'immoralité de nos gouvernants a pour cause la moralité très réelle des masses françaises.

Mais il faut veiller à la corruption qui gagne, fait tâche d'huile. On vous dit : « Si vous voulez arriver, maintenant il faut être F. : »

Nous sommes loin d'être internationaliste, mais nous croyons volontiers qu'il faudra que toutes les nations s'entendent pour avoir chez elles des groupes importants faits pour combattre la F. : M. : La F. : M. : veut que toutes les nations marchent la tête en bas. Les nations commencent à se plaindre de douleurs qui pourraient dégénérer en apoplexie. Il y a là une limite presque brutale, fatale, imposée à la puissance démoralisante de l'anglo-juiverie.

Nous avons une armée vaillante, remplie de l'esprit de sacrifice. Elle ferait bon effet contre l'Allemagne. Mais elle est impuissante contre l'Angleterre qui nous a envahis occultement. Elle est dans la situation d'un homme qui aurait un excellent revolver pour se défendre contre un spectre, un revenant.

Nous ne sommes pas outillés contre la corruption, qui entoure sa proie petit à petit, et ne lui serre la gorge que lorsqu'elle est sans défense.

Il n'est pas trop de toutes les bonnes volontés pour résister à cet ennemi plus dangereux, agissant à coup plus sûr, que l'homme qui vous attaque en face.

Nous croyons que tous ceux qui dans les divers pays sont hostiles à cet envahissement, d'autant plus dangereuse qu'il est plus sournois, devraient s'entendre entre eux, avoir leur parfaite autonomie, tout en agissant parfois de conserve.

Nous croyons que la « vicieuse nation japonaise », située dans l'Extrême-Orient, est beaucoup plus honnête, plus droite, que la « vertueuse Albion » ; qu'elle pourrait être un élément très sérieux de cet équilibre spécial qui tend instinctivement à détruire l'Angleterre, qui est son cauchemar et avec lequel elle ne pourrait vivre.

Terminons ces quelques notes sur la race japonaise

que nous voudrions mieux connaître pour en parler à coup plus sûr, par la comparaison suivante de laquelle nous écartons tout caractère blessant. Les Japonais ressemblent à un chien vorace qui veut avaler une pomme de terre brûlante, auquel la douleur fait faire la grimace. Avec une ouverture d'esprit qui leur fait honneur, longtemps privés du contact des nations civilisées, ils veulent faire bouchée double et avaler de l'eupéanisme. L'eupéanisme est une excellente chose, mais il est empoisonné actuellement par l'anglojuiverie qui lui donne un goût plus que faisandé et provoque une grimace légitime chez les Japonais.

Nous nous rappellerons toujours cette mousmé qui avait amené la conversation sur les marins français. Après avoir dit quelques paroles flatteuses sur leurs façons, ses yeux devinrent humides, se fixèrent vers le sol, sa gorge se serra, elle se mit un doigt dans le coin de la bouche et ses joues pâlirent d'émotion.

Cette scène ne manquait pas de grandeur. Pareilles simplicité et sincérité ne se rencontrent pas tous les jours, ne sont point banales, et ces qualités doivent toujours être saluées respectueusement au passage. Le sujet était un peu profane; mais, comme Marie-Madeleine, elle avait beaucoup aimé.

Pour elle, le pavillon ne couvrait pas la marchandise, mais était un signe de bonne marque.

Elle devait avoir vingt-cinq ans environ, c'est-à-dire arriver dans quatre ou cinq ans à l'âge canonique japonais. Ce n'était plus une émotion d'enfant.

Les mousmés sont étranges. A certains moments, elles laissent tomber leur tête nonchalamment, leurs deux prunelles glissent de haut en bas l'une vers l'autre; il s'opère alors une reversion des regards qui se dirigent vers l'interlocuteur. Il y a là un jeu de physiologie inconnu dans la race blanche qui est très curieux et d'un effet très intense.

D'autres fois, de leurs yeux semble sortir une pro-

jection non blanche comme celle des lampes électriques, mais noire comme leurs yeux. Le regard doit être très troublant, quand Cupidon les taquine, ce qui arrive assez fréquemment. Mais même dans les conversations où ce dieu n'a absolument rien à voir, on se sent singulièrement pénétré par ce regard intense de vérité et de véracité, qui appuie parfois leurs affirmations. On est profondément remué. On éprouve très réellement un frisson interne, qui vous secoue. Puis pour cacher son trouble, pour récupérer son *self-control*, se donner une contenance, autant que pour ne pas faire de peine à ces petites bonnes femmes, qui ne vous ont jamais fait de tort et n'ont pas l'intention de vous en faire, on leur répond par un oui approbatif. Et une fois remis de son trouble, on réfléchit et l'on trouve que ce qu'elles ont dit, était fort sensé. On est positivement remué par ce regard, par ces effluves de vérité qui sortent de ces petits êtres. Nous voulons exprimer une vérité, non pas colorer notre style par des procédés de rhétorique. Dieu merci ! il y a belle lurette que nous en avons fini avec ces narrations et ces discours qu'il fallait rendre intéressants, quand même !

Nous nous sommes bien amusés avec certaines d'entre elles à leur soutenir des paradoxes. Il fallait jouer serré avec elles et ne pas se laisser trop aller à la fantaisie. Quand nous n'étions pas dans le vrai, leur figure, sur laquelle on lit les moindres émotions, exprimait une sorte d'inquiétude, un véritable malaise. Quand nous étions dans le vrai au contraire, leur figure laissait voir une expression de bien-être, de gaieté. Elles semblent se passionner pour ces conversations. Une bombe anarchiste éclaterait près d'elles au moment où toute leur attention est attirée, qu'elles ne s'en apercevraient probablement pas.

Bien entendu, elles ne se sont jamais doutées que nous affirmions parfois des opinions qui n'étaient pas les nôtres. Ces idées de derrière la tête ne leur viennent pas facilement.

Leur pensée n'est pas divisée. Elles ne se demandent pas en émettant une opinion, si elles agissent conformément à leur intérêt, si elles ne risquent pas de vous mécontenter et d'attraper une taloche, si elles ne vous font pas de la peine. Elles s'occupent seulement de peser leurs mots, sans prétention, sans affectation la plupart du temps ; de repasser mentalement ce qu'elles viennent de dire ; de se donner une approbation à mi-voix, moitié pour elles, moitié pour vous ; puis de donner une approbation à haute voix pour l'usage exclusivement personnel de l'interlocuteur ; et de l'appuyer par un de ces regards intenses et doux, qui sont réellement impressionnants, pénétrants. Cette expression de franchise laisse pressentir comme une réserve de forces honnêtes et droites, que l'on utilisera dans le duel à venir des races fausses et occultes d'une part et des races honnêtes de l'autre.

On a pu remarquer dans nos rues, la physionomie parfois pleine de franchise de certains Japonais. Cette droiture dans le regard n'est rien auprès de celle de certaines mousmés, que nous ne connaissons pas, car elles viennent peu en Europe, et celles qui y résident sont tenues en chartre privée ; c'est-à-dire, comme toutes les Orientales, elles ne sont guère autorisées à sortir de chez elles.

Ce besoin impérieux de vérité, dont nous parlions plus haut, fait songer involontairement à ces jouets que nous confectionnions dans notre prime enfance, alors que les chemins de fer n'apportaient pas en tous lieux les jouets parisiens, et que nous appelions des « sorciers ». Nous extrayions de la moelle de sureau et plaçons un plomb de chasse dans le bas. Nous avions beau chercher à renverser « le sorcier », nous ne pouvions y parvenir. Il reprenait toujours son équilibre, après quelques oscillations. Dans cette sorte de lutte à mains plates que nous avions engagée avec nos diverses interlocutrices, nous ne pouvions non plus arriver à les « tomber ». C'était absolument comique.

Il semblerait qu'elles ne puissent vivre que dans un

équilibre parfait, comme le destin des Anglais est de vivre dans un équilibre instable, comme la blanche hermine ne peut vivre dans la fange.

On se demande si ces gens que nous connaissons en Europe surtout comme équilibristes, ne tiennent pas encore plus à l'équilibre intellectuel et moral qu'à l'équilibre physique.

Il ne faudrait pas se figurer que, malgré leur candeur et leur crédulité, les mousmés soient absolument sans défense. Elles sont fort avisées. Elles voient très justement, très rapidement ce qui est conforme ou contraire à leurs intérêts, à leurs goûts et à leurs instincts, et savent parfaitement agir en conséquence.

Il était curieux aussi de voir leurs instincts de bon goût, de civilité, contrastant avec la rudesse et la grossièreté de ces pionniers américains de la civilisation, qui vivent dans certaines villes de la côte du Pacifique. C'était une oasis rafraîchissante. On reprenait avec elles forcément un peu de ses façons d'homme civilisé perdues par un séjour prolongé dans la grande et splendide prairie américaine, et dans les Montagnes Rocheuses.

Il pourrait se faire que ces femmes si décriées pour leurs vices, dont leur instinct, prétend-on, les écarte au contraire absolument, soient au contraire des points de contagion heureuse, de moralisation, de résistance contre le purin anglais du mensonge, qui s'infiltré traîtreusement là où les fils d'Albion ont de l'influence. Elles montrent au monde que l'on peut vivre fort heureux, très gaiement ; que l'on peut fort bien tirer son épingle du jeu, sans mentir. Elles prêchent d'exemple. Il est bizarre toutefois qu'elles produisent un effet si diamétralement opposé à ceux qui les approchent, très favorable aux uns, défavorable aux autres.

Quand les Européens arrivèrent au Japon, à Nippon, comme disent ces insulaires, Nippons et Nippones se baignaient dans la même piscine, dans la plus parfaite nudité. Tout se passait avec une parfaite innocence, paraît-il. Cupidon n'intervenait jamais dans ces ébats.

On n'y songeait même pas. On se jetait de l'eau à la figure, on riait, on folâtrait sans folichonner. Les instincts diffèrent entre les diverses races bien plus que nous ne nous l'imaginons.

Des Européens voulurent prendre part à ces ébats, mais on trouva qu'ils n'étaient pas toujours convenables. Que firent les Nippons? sans bruit, sans tapage, sans récriminations, ils creusèrent non loin de là une autre piscine pour les étrangers et continuèrent à s'amuser à la japonaise.

Des Anglais ou des protestants français n'auraient pas trouvé cela tout seuls.

XXX

COMMERÇANTS FRANÇAIS

Ces commerçants sont bizarres !

Ils se plaignent tout le temps, ils font retentir l'air de leurs gémissements. Le « commerce local » va mal, très mal, paraît-il.

Mon Dieu ! tant pis ! mais c'est absolument de leur faute.

Ces gens ont soif du pouvoir. Ce n'est pas nous qui leur en ferons un reproche. Nous sommes un conservateur convaincu. Mais nous estimons que le parti conservateur est une usine à gaffes : elles se font à l'emporte-pièces, tant à la minute. Comme c'est avant tout l'intérêt du pays que nous voulons et non le triomphe de tel ou tel parti, il aurait été permis d'espérer que les destinées de la France auraient gagné à changer de mains.

Mais encore est-il difficile de faire risette au pouvoir et de faire bien aller les affaires commerciales. Il semble qu'il faille opter pour l'un ou pour l'autre parti. Ce qui serait possible en d'autres circonstances, l'est encore moins par ce temps de franc-maçonnerie à ou-

trance, que diverses personnes aiment à se figurer comme un ressort vieilli. Elle qui est au contraire plus prospère que jamais, la Juiverie, libérée en 91, et l'Angleterre, les deux générateurs, n'ayant jamais été aussi puissants qu'aujourd'hui !

Les explorateurs vont dire à nos grands manufacturiers d'étoffes : « Il y aurait beaucoup à gagner, si vous vouliez travailler pour le Continent Noir, Madagascar... » Mais ces gens ont le mot d'ordre des Loges. Cela « ferait du tort » à Manchester. Pour les gagner à cette cause peu patriotique, on fait flamboyer à leurs yeux une place de préfet pour leur gendre et une candidature officielle de député pour eux. Ils ne se tiennent plus de joie. Et le « commerce local » va mal !

On leur fait ce raisonnement : « L'Angleterre ne songe qu'au commerce, principalement au commerce colonial. Croyez-vous que son objectif soit de favoriser le commerce colonial français, qui lui ferait une concurrence redoutable, s'il n'était pas conduit par quelques moules franc-maçonnés ? Votre intelligence professionnelle vous laisse-t-elle entrevoir qu'Albion assisterait sans trop de peine à la mort de sa rivale ? Non. Bien ! alors, entrez dans les Loges, obéissez à tous les ordres venus d'Angleterre, et au bout de quelque temps, son rêve sera accompli. » Et ces gens entrent dans les Loges en masses compactes, se précipitent pour y entrer, comme les moutons le soir dans leurs parcs, poussés par le chien qui leur mord les jambes ; comme les porcs qui tortillent joyeusement la queue, en entrant dans les enceintes réservées d'Armour, de Chicago. Et le commerce local va mal !

On sait la nullité voulue de nos administrateurs commerciaux et de nos consuls en matière de commerce. Jamais les commerçants n'ont bougé, ne se sont émus sérieusement, n'ont cherché à modifier cet état de choses. Cela serait mal vu dans les Loges. Et le commerce local va mal !

Nos commerçants ne vont ni dans les colonies françaises où la plupart des maisons de commerce sont

étrangères, ni dans les pays où la France aurait des chances de réussir. Cela déplairait dans les Loges. Quand ils y vont, c'est pour se tenir médiocrement dans le sillage des fonctionnaires. Et ils jettent un *couac* méprisant au missionnaire qui revient des colonies. C'est un crachat en l'air qui retombe sur leur nez. Et le commerce local va mal !

Et ceux qui ne vont pas dans les Loges suivent la politique des Loges comme s'ils y allaient. Ils suivent le mouvement, comme le satellite tournant dans l'orbite de l'astre plus puissant. Et le commerce local va mal !

Lors du conflit anglo-portugais, on a dit aux commerçants français : « La succession des Anglais vous est ouverte, allez au Portugal. » Ils ont ri au nez de ceux qui leur parlaient ainsi, qui montraient clairement qu'ils n'avaient jamais été initiés dans les Loges, dont la Phénicienne Albion est la déesse. Et le commerce local va mal !

Et, alors, pour se rattraper, le commerçant falsifie. Il falsifie les engrais et les boissons qu'il donne au paysan, ce qu'il vend aux gens des villes. Il ouvre un fossé de plus en plus profond entre lui et les autres classes qui commencent à se serrer les coudes. Il intrigue pour que les impôts retombent spécialement sur le paysan, le commerce local allant mal. Il intrigue pour que les syndicats ruraux et ouvriers deviennent un vain mot : la démocratie rurale et la démocratie ouvrière, menacées, se rapprochent. Il a peur des syndicats. Il aurait cependant pu en tirer si bon parti, un meilleur parti peut-être que des Compagnies coloniales, auxquelles il semble tenir médiocrement, dont il ne s'occupe que pour la frime. C'est l'éternel adage de nos Coloniards : « Faites mine de vous occuper des colonies pour satisfaire l'opinion, mais gaffez en-dessous le plus possible. » Quand il s'agit de traités douaniers, le commerçant dit : « Nous nous sacrifions à l'Angleterre ; nous nous sommes engagés à ne lui faire aucune concurrence. Mais il faut bien que nous vivions. Voyons ! Nous allons vous sacrifier les intérêts agricoles, favori-

sez-nous sur notre partie. » C'est avec ces emplâtres sur une jambe de bois qu'il compte se rattraper. Pas de commerce extérieur, l'Angleterre ne le veut pas; peu de commerce intérieur, les vingt-quatre millions de paysans français étant sacrifiés et gagnant à peine de quoi nouer les deux bouts. Et le commerce local ne va pas!

Il est parfaitement étrange que le commerce local n'aille pas! C'est même incompréhensible! Ces gens ont tout le monde à exploiter, ils veulent n'exploiter que leurs compatriotes, et ils les exploitent dans le pire sens du mot.

Voyons! optez! Si vous voulez arriver au pouvoir, arrivez-y: rien de mieux!. Mais vous savez que vos mandataires ont le droit de crier et qu'ils peuvent faire entendre des cris plus sérieux et plus menaçants que vos criailleries de gens « à qui on fait du tort. » D'où vient que vous qui étiez si peu partisans des choses exotiques, quand vous étiez commerçants, en soyez devenus si fermement partisans depuis que vous êtes politiciens? Exotisme, en matière commerciale, est une excellente chose; en matière politique, c'est un crime.

Que voulez-vous avec vos plaintes? Avez-vous la prétention de faire comme ces mendiants espagnols qui vous accostent en vous demandant l'aumône. « Mais vous êtes valide, travaillez, répondez-vous. » — « Je vous demande de l'argent et non des conseils. »

Nous nous permettons de vous donner des conseils et de ne pas désirer que l'on vous donne d'argent, pour vous entretenir dans une voie funeste pour vous et pour nous. Nous voulons le commerce français riche et fort. Nous désirons que le fossé, que vous creusez chaque jour bêtement entre vous et les diverses autres classes, vous le combliez, au contraire. Nous ne refuserions nullement de jeter quelques pelletées de sable de notre côté pour le combler. Nous vous demandons simplement de vous passer énergiquement au savon noir pour enlever la gale que vous avez contractée

dans les Loges. Nous désirons que vous deveniez plus sages. Et le « commerce local » ira mieux.

Quelques-uns d'entre vous qui ont aidé à amener le Juif là où il est, commencent à comprendre qu'ils ont eu tort. Ils commencent ! Il en est temps. Vous faites actuellement le jeu de la F. : M. : Dans quelque temps, vous commencerez à comprendre que cette machine n'avait pas été montée spécialement et uniquement pour favoriser « le commerce local. »

L'on n'y est pas fâché que le « commerce local » aille mal, car la faim aide à dresser les gens, et l'on trouvera d'autant plus facilement chez vous de l'étoffe à sous-préfets prêts à toutes les besognes, à échines souples. Vous préférerez abdiquer toute dignité plutôt que demourir de faim. Les commerçants pourraient être un corps bien puissant, s'ils le voulaient, et, au lieu de se renfermer dans une jalousie malsaine, exciter au contraire la jalousie des autres classes. Au lieu de cela, au lieu de prendre le contre-pied de la politique maçonnique qui les mine, au lieu de chercher à utiliser les deux cordes qu'ils ont à leur arc, — commerce exotique sérieux, au risque de déplaire à Albion, et commerce métropolitain sérieux, en fortifiant le paysan au lieu de le combattre, — ces gens préfèrent suivre une politique antinationale, anticommerciale. Ils creusent de plus en plus le fossé que tout le monde voudrait voir se combler. Ils deviennent mécontents, aigris, entrent dans la voie, sans issue, des récriminations ; perdent les traditions commerciales larges, sérieuses ; déclarent que cela ne va pas ; ne vivent bientôt plus que par les touristes que les maîtres d'hôtel font tous leurs efforts pour écarter avec leur nourriture malsaine, leurs vins odieux et leurs prix idiots, leurs erreurs volontaires dans la note présentée au moment du départ, autant que possible.

Faites le raisonnement suivant à un commerçant.

Cet Anglais qui sort de chez vous, que vous prenez

pour un Anglais des hautes classes, qui vient de jeter dédaigneusement quelques francs sur votre comptoir, que vous venez de saluer obséquieusement, est un simple propriétaire de *store* à Madagascar, où je l'ai vu dernièrement. Un *store* est un de ces magasins où l'on vend de tout : chaussures, jambons, lainages, jouets... etc., dans les pays neufs où la division du travail n'existe pas encore. Il se livre souvent à des travaux d'homme de peine et par je ne sais quel privilège bizarre, spécial aux Anglais, n'a pas les mains calleuses, a des mains qui ressemblent avoir désappris depuis longtemps le travail manuel.

Cet homme trouve moyen de s'entretenir lui et sa famille; et l'entretien d'un Anglais est plus onéreux que celui d'un Français.

De plus, il fait des largesses. L'Anglais a toujours deux bourses : l'une pour son entretien; l'autre pour acheter de la *respectability*, pour s'entourer d'un certain éclat qui jette de la poudre aux yeux, pour se faire des amis, pour dissiper l'impression fâcheuse qu'il produit partout, comme son cousin le Juif, pour détourner les regards trop perçants qui pourraient écarter le manteau de vertu dont il s'entoure et scruter son âme, la voir dans toute sa nudité. Ajoutons que, à la quête, le dimanche, il ne met que des pièces blanches. Mais ceci, c'est de l'argent bien placé, les clergymen étant avant tout des agents commerciaux. N'en reparlons pas.

Enfin, il trouve moyen de revenir de temps en temps en Europe avec une partie de sa famille, voyage dispendieux, pour respirer l'air de la vie civilisée. Il va visiter les choses nouvelles pour se tenir au courant, descend dans les premiers hôtels, cherche à se donner la principale jouissance d'un Anglais en voyage, celle de se faire passer pendant quelques heures pour un grand seigneur, un *mylord*. Il est bien habillé, avec un certain chic. Il raconte que sa sœur vient d'être admise dame d'honneur de la reine. Il est souvent d'une politesse exquise, étonnante pour un homme de sa classe, sachant dissimuler sous des airs rêveurs et dé-

tachés, les défauts qui trahiraient sa classe, la dose de cognac un peu forte qu'il a avalée, arrivant à paraître réellement *gentleman*. D'autres fois, il veut faire le grand seigneur impertinent. Vous lui lancez du coin de l'œil un regard méprisant qu'il fait mine de ne pas voir. Il continue. Vous le traitez, comme il le mérite. Cinq minutes après, il vous offre un cigare pour voir si cela prendra mieux.

C'est comme le Juif qui vient vous offrir un document où Napoléon prend Richelieu pour son premier ministre; puis, espérant qu'il va être plus heureux, que cela va mieux prendre, une lettre de Louis XIV à Talleyrand. L'Anglais, comme le Juif, dans la plupart des cas, acceptera la rebuffade d'un air soumis; il ne se mettra pas en colère. La haine leur convient mieux. La haine est de la colère tombée dans les cœurs et les esprits au-dessous de zéro; qui s'y congèle, s'y capitalise, et sans jamais s'user, se traduit par des maléfices occultes jetés sur les gens qui l'ont encourue.

Puis, deux ou trois minutes après cette rebuffade, quand l'Anglais a recouvré son aplomb un peu ébranlé par la fougue gauloise de l'attaque, a recomposé son visage aussi séraphique que *gentlemanlike*, pour s'offrir une compensation, une revanche de cette brèche faite à sa *respectability*, il va dans quelque magasin, y dépense d'un air détaché une partie de son superflu, et épate absolument le marchand, la marchande, les factrices, les hommes de peine... etc. Et le marchand français est trop heureux d'avoir reçu le superflu de cet Anglais.

Vous tâchez de faire comprendre au marchand qu'il pourrait intervertir les rôles et, au lieu de vivre maigrement du superflu que ce colonial jette dédaigneusement sur son comptoir, aller, lui aussi, dépenser joyeusement son argent en France et à l'étranger.

Cet homme alors voit du premier coup que vous n'avez jamais mis le pied dans une Loge, que vous n'avez jamais entrevu les splendeurs qu'il a pu contempler; il juge que vous n'êtes qu'un petit garçon auprès de

lui ; il sourit d'un air aussi triomphant que niais ; il se dit que les Loges qui détournent les commerçants d'aller aux colonies sont réellement bienfaisantes ; déclare d'un ton emphatique qu'il n'y a rien à y faire. Il ne s'aperçoit pas que lui et ses amis sont menés par le bout du nez par certains F. . qui y trouvent leur avantage, auxquels on donne des places de préfets, de trésoriers... etc., en récompense du nombre de têtes de *bédas* qu'ils introduisent dans les Loges. Il ne s'aperçoit pas que lui-même y est compté comme une tête, comme un numéro, et qu'il n'est estimé que d'après le nombre de voix plébéiennes qu'il apporte au candidat opportuniste, en échange d'une place de percepteur offerte à son fils. Celui-ci ne se soucie pas d'avoir à répondre, comme ses parents, cinquante fois par jour aux clients mécontents : « Monsieur, vous êtes le premier à vous plaindre », de subir leurs regards méprisants. Il accepte cette place, et renonce au commerce de ses pères, ce qui eût été à la fois plus digne et plus lucratif.

Ces estimables commerçants qui crient « couac » sur les terrasses des cafés — par je ne sais quelle fatalité, on découvre toujours que ces bonnes gens sont des commerçants ; c'est regrettable pour la confrérie ! — ressemblent un peu trop à ces célèbres aboyeuses de Josselin ou aux oies que l'on trouve sur les routes, lesquelles ne jouissent pas entièrement de leur libre arbitre.

Ils ressemblent aussi à leurs frères anglais de l'Armée du Salut qui, à certains moments, tombent dans des extases, que l'on s'apprête à soutenir, qui font du zèle, espérant décrocher un grade de capitaine, lequel confère à son titulaire une solde de sept shillings par semaine, chose appréciable et douce, même pour un salutiste admis à conférer directement avec Dieu.

Ces bonnes gens font tout simplement eux aussi du zèle, espérant avancer en grade dans l'armée maçonnique, et mettre une bonne partie de leur influence au service exclusif de leurs intérêts personnels.

Il n'y a rien d'héroïque à insulter un prêtre qui ne vous entend même pas, qui, en tous cas, est incapable de se défendre, qui n'a aucun tort vis-à-vis de vous. Est-ce de la part de ces F. : une pleutrerie de naissance ou une pleutrerie développée et embellie dans l'atmosphère des Loges ? Qu'ils choisissent.

Ils ont, en tous cas, tort de crier après ces gens qui parfois deviennent missionnaires, sont des propagateurs de l'influence française, qui font pâlir de jalousie les clergymen anglais, bien inférieurs aux Français sur ce point, comme sur tous les autres. Avec cette influence, il serait facile de faire passer de nombreux ballots de marchandises françaises. Mais ces gens ne veulent pas. Et ils crient comme des blaireaux écorchés que le commerce va mal ! Tas d'idiots ! Nous ne désirons pas que la France devienne une puissance phénicienne, mais nous croyons que, sur le terrain commercial même, elle pourrait souvent battre l'Angleterre.

Si l'on décomposait le regard de ces gens, au moment où ils crient « couac ! », comme la lumière solaire se décompose au prisme, on trouverait dans leurs regards l'impudence du valet (décidément le torchon maçonnique porte malheur) qui va se cacher, quand on lui a mis sa botte au bas du dos, et je ne sais quelle honte, une expression de tristesse de l'homme qui eut des instincts plus français, qui ne peut complètement se soustraire à l'influence de ces instincts incomplètement éteints. Cet homme est un Instable par influence.

Et la femme de cet homme va à l'église, est édifiante, veut faire croire qu'elle ignore les tendances de son mari. C'est encore l'autruche se cachant derrière sa motte.

Ces gens, — au lieu de considérer que le commerce est une situation très honorable, est la seule dans laquelle on puisse faire fortune actuellement, ce qui n'est pas sans intérêt dans une nation où les fortunes s'émiettent par les partages, — au lieu de créer un commerce colonial florissant et revenir dans la métropole avec une fortune qui ne serait pas sans leur assurer quelque

prestige, une influence politique, — préfèrent déshonorer leur métier par leurs pratiques mesquines, se faire mal voir de toutes les autres classes, laisser périliter leurs affaires, pour politicailler, augmenter ainsi la distance qui les sépare des classes plus et moins favorisées.

Ils sont hypnotisés, comme les gogos qui prennent les valeurs à lots et espèrent gagner quelque chose. Ils se disent que Yves Guyot, Floquet, Clémenceau ont tiré le gros lot et ils espèrent avoir la même chance.

Ils se lancent dans la politique. Ils se servent du peuple pour monter sur ses épaules, puis le jettent dédaigneusement, comme on jette une banane sucée. Ils ne se rendent pas compte que le même sort les attend. Albion se sert d'eux pour tuer le commerce maritime, colonial et métropolitain de la France et les jettera ensuite dédaigneusement par dessus bord, comme eux ont jeté le peuple des villes et des campagnes. C'est l'éternelle politique d'Albion : elle se sait très inférieure dans la lutte. Mais elle excelle à faire rosser les gens qu'elle n'aime pas par d'autres, ou elle leur dit comme à nous en 93 : « Voici un poignard, poignardez-vous. » Et ils se poignardent.

Ils sont aussi inconséquents que le renard de Florian qui regardait le lièvre par le petit bout de la lorgnette, ce qui le rapprochait, et le chasseur par le gros bout, ce qui l'éloignait.

Nous connaissons bien des commerçants qui pensent comme nous. Ils savent bien que ce n'est pas aux commerçants, auxquels nous ne voulons que du bien, leur bien étant aussi celui de la France, mais à leur politique commerciale et gouvernementale, que nous nous en prenons. Ceux-ci sont légion. Mais ils ne bougent pas. Pourquoi ? Est-ce mollesse ? Est-ce parce que la crise commerciale n'est pas encore assez forte, le péril assez imminent pour les faire sortir de leurs repaires ? Obéiraient-ils à une force occulte comme celle qui empêche les Chefs Conservateurs, les Evêques, la Presse, les trois chiens de garde de la France, d'a-

boyer? Leurs collègues F. : sauraient-ils les enlornir, éviter la lutte, selon la tactique instinctive et immuable d'Albion? Voudraient-ils ne pas voir se dresser des syndicats libres de commerçants que nous appelons de tous nos vœux, qui seraient l'émancipation de cette classe de citoyens, qui feraient sa force, mais aussi qui seraient des chapelles élevées contre le Temple de la rue Cadet? Cela en a bien l'air.

Toujours on retrouve cette construction anglaise, symétrique, instinctive. Cela se fait tout seul, sans l'intervention intellectuelle, comme les cristaux en déliquescence prennent des formes d'ovales, de quadrilatères, de croix, comme la glace sur nos fenêtres, des formes de fougères.

Et l'on délègue dans les syndicats le F. : Yves Guyot qui dans un accès de rage et de terreur, appelle les syndiqués : « Détritrus ». Il a peur que ces syndicats un jour ne se précipitent contre la maison de tolérance de la rue Cadet et n'y mettent le feu.

Drumont, dont les écrits ont fait tant de bien déjà, a tort de dire que le bourgeois n'aime pas le peuple.

Il ne faut pas confondre nos gouvernants actuels, ces sécrétions malsaines du corps commercial atteint par le bacille anglais, ces « détritrus », avec la vraie, la vieille bourgeoisie. La plupart de nos gouvernants ne font pas partie de la « société », pour employer une expression drôlatique fréquemment usitée en province. Cela se voit vite. Ils sont comme certains vins : ils n'ont pas de bouteille et n'en auront du reste jamais. Ils ne supporteraient pas la bouteille. Ils supportent mieux l'outre en peau de bouc avec l'odeur qu'elle communique. Il ne faudrait pas que l'étranger qui visite la France confonde ces bourgeois avec les vrais bourgeois français, dont ils diffèrent autant que le clinquant diffère de l'or, les verroteries des vraies émeraudes.

Le vrai bourgeois va avec une franchise toute française au fermier et à l'ouvrier et leur tend la main sans arrière-pensée. Il trouve leurs défauts excusables et songe à leurs réelles qualités. Nous n'ajouterons mal-

heureusement pas qu'il multiplie les institutions intelligentes; l'initiative appartient davantage à la flore des pays neufs qu'à celle des vieux pays, où il n'y a plus rien à entreprendre. C'est une des qualités que donne la colonisation. Cette bourgeoisie est trop heureuse de recevoir dans son sein les fils du peuple qui se sont élevés par leur cœur et leurs talents. Elle serait désolée d'avoir le monopole des gens capables et elle demande aux « détrit^{us} » de produire le plus possible de ces gens-là.

Elle ne demande aussi qu'à tendre la main aux commerçants qui renferment tant de gens intelligents, à les voir devenir plus forts, devenir une puissance, devenir riches. Elle leur demande seulement de ne pas choquer ses habitudes, de prendre les siennes, de bien se persuader qu'elles reposent fort rarement sur le convenu, mais bien sur des traditions qui ont leurs raisons d'être, qui sont le fruit de l'expérience de gens sérieux et pleins d'un tact tout français.

Faute de saisir le point précis de la question, le commerçant se rebute, devient de mauvaise humeur; sa mauvaise humeur devient de la jalousie¹. Et Albion qui observe du coin de l'œil cette jalousie naissante,

1. Le commerçant se froisse beaucoup de ce qu'on ne lui donne pas des poignées de main à tout propos et hors de propos. Il ne se rend pas compte que, dans les classes extra-commerciales, elles ne s'échangent que conformément à certaines règles, à un code spécial, auquel on ne croit pas devoir déroger; que ce code a des raisons d'être. Il commet là une erreur lourde. On ne peut cependant pas lui emprunter son habitude de donner de ces énormes poignées de main, et encore moins celle de proportionner la chaleur et la longueur de ces étreintes à l'importance des dépenses que vous faites chez lui. Ce serait de la balourdise.

Tous les commerçants n'en sont pas là, heureusement. Mais ceux qui sont supérieurs ne font rien pour relever le niveau des autres. 89 a aboli les corporations. Le commerçant en est très content, sans savoir bien pourquoi. Il y avait des abus: il fallait supprimer ces abus, sans tout supprimer. Elles servaient à élever le niveau professionnel. Il a les syndicats, mais il évite religieusement d'y traiter toute question sérieuse.

par l'intermédiaire de la F.:-M.:- s'approche de lui, comme le serpent s'approcha d'Eve, le circonvient, lui insuffle perfidement des idées hainuses, cherche à l'affaiblir à son profit, ce qui augmente encore les distances, brouille les jeux, puis finit par mettre cette mauvaise disposition en coupes réglées à son profit exclusif.

Si le commerçant préfère garder ses habitudes qui sont mieux adaptées aussi à son genre de vie, à ses besoins, qui sont aussi le résultat de plusieurs générations d'hommes ayant adopté ce que l'expérience leur prouvait être le meilleur, rien de mieux. Que chacun alors vive de son côté et se salue courtoisement, quand on se rencontre.

Mais que les commerçants cessent de considérer comme un ennemi les classes non commerçantes, qui désirent sincèrement leur bien, qui est celui de la nation. Qu'ils s'en prennent au serpent caché sous l'herbe, à Albion qui est leur mortel ennemi, comme commerçante surtout, comme race ensuite, qui les pipe affreusement et leur fait lâcher la proie pour l'ombre. Qu'ils saisissent bien quel intérêt ont les larbins d'Albion à les maintenir dans les Loges, à faire leur maîtresse plus grasse pour avoir de meilleurs pourboires.

Ce ne sont pas les idées généreuses, le patriotisme, qui ont engendré les Loges. C'est l'intérêt étroit, personnel, égoïste mais intelligent, comprenant la solidarité, ayant besoin pour être plus fort de voir le corps auquel on appartient plus fort. L'Anglais, lui non plus, n'a pas le sentiment de patrie. Il aime bien l'Angleterre parce qu'il y trouve la civilisation qu'il aime. Mais il ne pense qu'à son intérêt, étroit, personnel, égoïste, mais intelligent, comprenant la solidarité, ayant besoin pour être fort de voir le corps auquel il appartient plus fort. Toucher à un Anglais, c'est enlever le dard du faisceau, c'est rompre le charme. F.:- et Anglais sont des Instables, sentant l'impérieuse nécessité de s'appuyer sur la solidarité, comme béquille.

Faisons remarquer que c'est presque exclusivement dans les familles commerciales et ambiantes, que se recrutent les opportunistes ; que ce n'est pas dans la bourgeoisie non commerciale, dans la vieille bourgeoisie.

Constatons qu'Albion empêche la lutte de s'engager contre elle dans le corps commercial, comme elle sait l'éviter dans la politique. Toujours la même symétrie ; c'est au corps commercial qu'elle s'en prend plutôt qu'aux autres classes de la société française, parce que c'est ce corps qui lui fait concurrence. Elle fait d'une pierre deux coups. Elle l'abat et s'en sert de bûcher pour abattre la France. C'est la classe la plus éprouvée par la F. . M. . et celle qui donne davantage dans cette institution. Il devait en être ainsi. Elle touche davantage aux choses qui tiennent au cœur d'Albion. De même que le quai d'Orsay qui est plus corrompu que les chéquards.

Comment cela se fait-il exactement ?

Parfois un commerçant non F. . va trouver un de ses confrères, qui lui est F. . et lui dit : « Mais enfin, si nous montions une association puissante ? »

De deux choses l'une, ou l'interviewer est un bonhomme sans malice, ou il en a.

Dans le premier cas, l'interviewé, répond avec ce rire moitié triomphant, moitié honteux, qui se prend dans les Loges, par une foule de réponses à côté. Il s'estime très supérieur à ce bonhomme dont l'intelligence n'a pas encore été éclairée par les mystères maçonniques et trouve très amusant qu'on s'adresse à lui avec une pareille candeur.

Et l'interviewer s'en va tristement, disant à tous ses amis : « Que voulez-vous, j'ai pressenti Chapuzot à ce sujet. Je ne sais pas. Je ne comprends pas. Je lui ai cependant donné une foule d'excellentes raisons. Enfin, cela crève les yeux : il faut que nous soyons syndiqués?... Je ne comprends pas. »

● Ou bien au contraire l'interviewer est un roublard et Chapuzot lui dit, en clignant de l'œil à l'anglaise :

« Chut ! chut ! ne parlez pas de cela. Voyons. N'y aurait-il pas moyen de s'entendre ? Si on vous laissait faire tel coup ? Hein ? Entendu ? Vous ne reparlerez jamais plus de la question. Eh ? »

Remarquons incidemment l'action maçonnique dans certains syndicats agricoles, qui sont moitié officiels, moitié indépendants, qui n'ont pas grande vigueur, qui sont mous. Là encore le loup s'est fait berger, est entré dans la machine, ne pouvant la briser, pour la diriger, sous la figure du professeur départemental d'agriculture, fort honnête homme généralement, mais fonctionnaire, et, comme tel, sous la fêrule jalouse du préfet.

Les autres, au contraire, mènent la course bon train, ne manquent pas d'un certain brio. Ils fondent des sociétés coopératives. Alors les mêmes commerçants qui ont dit, lors des traités douaniers : « Voyons, faites-nous de bonnes conditions, on va vous sacrifier ces bédas de paysans », qui n'admettant pas que ces fermiers, obligés de lutter pour la vie, très atteints par ces tarifs, se lancent dans la coopération, crient comme des blaireaux qu'on écorche : « Ça nous fait du tort. »

Ce sont ces gens qui fraudent les engrais, dégoûtant ainsi le paysan de la culture ; qui fraudent les boissons, répandant ainsi l'alcoolisme dans les campagnes, plus que l'alcoolisme, car cet alcool renferme des poisons qui conduisent le fermier à l'asile des aliénés ou en cour d'assises. Nous pourrions citer des cas et des noms. Et ce sont ces bonnes gens qui prétendent empêcher la coopération, se réclamant de je ne sais quel droit divin, le *droit au travail* probablement, condamné il y a déjà longtemps.

Quand les employés de chemins de fer veulent se lancer dans cette voie, on entend les mêmes cris de blaireaux. Quand les officiers y songent, c'est la même chose. Ces deux classes de citoyens nous semblent cependant aussi dignes que les commerçants des bienfaits de la liberté. Si ces derniers dépensaient pour leurs in-

térêts la somme d'intelligence et d'énergie que les officiers dépensent, avec le plus parfait désintéressement pour la défense de leur pays, ils seraient plus riches qu'ils ne le sont. Beaucoup n'ont que leur maigre solde.

Là encore, ce n'est pas la bourgeoisie non commerciale qui s'oppose à la coopération.

Au contraire, dans cette classe, tous ceux qui ont des notions économiques, auxquels ces questions n'échappent pas trop, les réclament chaleureusement, par philanthropie réelle d'abord, pour voir le sort de la démocratie rurale et urbaine s'améliorer, par intérêt ensuite, pour jeter un os à ronger au lion populaire.

La noblesse a longtemps tenu les rênes du gouvernement. Elle avait été à la peine sur les champs de bataille, on trouvait naturel qu'elle fût au plaisir. Les commerçants, eux, ont toujours refusé d'aller aux colonies qui sont leur champ d'honneur, où ils doivent jouer un rôle, s'ils veulent être réellement nationaux. Ils ont fait comme le médecin qui fuit en temps d'épidémie, ou le pompier au moment d'un incendie. Par contre, ils ont empoisonné affreusement leurs clients. Voilà leurs titres. C'est un peu changer un cheval borgne pour un aveugle.

Comme don de joyeux avènement, ils nous donnent tous ces opportunistes qui, tant dans la métropole qu'aux colonies, se sont couverts d'une gloire immortelle.

S'ils veulent gouverner sagement, ne pas trop introduire les habitudes commerciales des « petites commissions » sous le nom de pots-de-vin, dans la politique, faire de l'exotisme en matière commerciale, mais le bannir sévèrement en matière gouvernementale, nous serons avec eux, nous les soutiendrons, trop heureux de trouver des gens qui aiment les embêtements du pouvoir et de la célébrité.

Mais s'ils persévèrent dans la voie dans laquelle ils se sont lancés, nous les chavirerons. Il y aura une révolution qui présentera ce caractère unique dans l'histoire de France, d'avoir été mijotée, préparée, accomplie par des Français de pure race, contre l'Exotisme

et l'Occultisme. Ce sera le monde renversé, je le veux bien, mais on en arrivera là. La Presse occulte et exotique, dite Parisienne, ne nous bernera pas indéfiniment. Et alors...

Il faut avouer que, pour ses débuts dans le monde et dans la politique, la classe commerciale n'est pas heureuse. Nous ne demandons qu'à la voir faire mieux.

Voyons comment se manifeste l'anticléricalisme dans les diverses classes de la société.

Chez le paysan, il se manifeste par des plaisanteries naturalistes, un peu crues, mais partant d'elles-mêmes.

Chez l'ouvrier, il se manifeste par des plaisanteries piquantes, souvent plus fines que méchantes, sur les travers et les ridicules des prêtres, qui sont des hommes et ont leurs petits défauts. C'est spontané. Parfois, l'on ne peut s'empêcher de rire.

L'homme des hautes classes dit simplement : « Je ne pratique pas, je n'aime pas les prêtres. Qu'on respecte mes opinions ; moi, je respecte celles des autres. » Il est digne.

Ces trois classes ne franc-maçonisent guère.

Le commerçant lui, est sur la terrasse d'un café. Au passage du prêtre, il lance des plaisanteries d'une lourdeur effrayante, pâteuses, qui font long feu. Puis, il rit d'un rire forcé, s'efforçant de trouver cela drôle. Il cherche ensuite autour de lui des sourires approbateurs. Il n'est pas sûr de lui. Il cherche un appui. Son contact dans les Loges avec les races à équilibre instable, lui a communiqué une certaine instabilité. Il rencontre souvent, au lieu de ce qu'il espérait, un regard froid et méprisant. Il s'efforce encore de rire, riant jaune, clignotant des yeux à l'anglaise et à la juive.

On voit qu'il fait cela sans spontanéité. Ce n'est pas une de ces plaisanteries drôles qui sortent malgré vous. Il agit, en vertu d'un mot d'ordre, à heure dite, comme le prêtre lit son bréviaire et le soldat monte la faction.

Parfois aussi il est à la porte de sa boutique. Sa femme qui respire l'air avec lui, voyant ce qui va arriver, se retire brusquement, ne voulant pas paraître être complice, alors qu'elle est souvent plus que complice, qu'elle est l'instigatrice, qu'elle voit dans la F. : M. : un moyen de s'élever à la hauteur des dames qui viennent dans son magasin et de porter les mêmes toilettes qu'elles. Qu'elle se persuade bien que le « quidquid latet apparebit » menace de devenir une réalité ; que le nom de tous les F. : sera probablement affiché à une époque qui ne peut tarder, comme le sont actuellement les noms des députés F. : ; qu'elle verra le nom de son mari publié dans les journaux, comme ayant fait partie d'une société de traîtres ; que sa famille en sera éclaboussée ; qu'elle aura beau se mettre à donner des marques d'une dévotion sans précédents dans l'histoire, cela n'empêchera pas de voir de quoi il retourne. La femme est un peu trop portée à croire que tout le monde porte vis-à-vis d'elle le bandeau que l'amour met sur les yeux de son époux : elle se prépare de cruelles désillusions au moment de la débâcle. Il ne suffit pas de ne pas vouloir être vue, comme l'autruche qui met sa tête derrière un caillou, pour ne pas l'être. Ce serait trop commode.

Notons du reste que c'est la classe commerciale qui est, en France, actuellement, le berceau de la F. : M. : , et aussi de l'opportunisme.

Drumont, qui ne pratique pas les demi-mesures, qui veut frapper aux sources mêmes de nos maux, qui ne se contente pas de couper les tentacules de l'hydre à mesure qu'ils repoussent, mais veut tuer la bête même, dont l'œuvre nous semble non pas seulement bienfaisante, mais nécessaire, nous paraît toutefois commettre une confusion, ou plutôt manquer de faire une distinction, quand il s'en prend à la bourgeoisie.

Il y a les vieilles familles bourgeoises, dont l'ancienneté se perd souvent dans la nuit des temps, amies sincères des fermiers dont quelques-uns sont souvent depuis plusieurs générations sur leurs terres, dans les

contrées agricoles ; favorables aux réclamations ouvrières, quand elles sont justifiées ; ne s'étant jamais livrées au commerce ou l'ayant oublié depuis plusieurs générations, le commerce ne devant pas envahir toutes les classes d'une nation qui est l'antipode de l'Angleterre ; s'occupant de professions libérales, entrant dans le fonctionnarisme que l'on attaque trop de nos jours, qui a donné à nos administrations ce caractère de prodigieuse honnêteté ; vivant simplement ; préférant le solide au clinquant ; admettant dans son sein l'aristocratie commerciale.

Et il y a la bourgeoisie commerciale, dans laquelle se recrutent la F.·.-M.·. et nos politiciens actuels. Il est à remarquer que la F.·.-M.·., en France, est presque exclusivement composée de commerçants, de fils de commerçants ayant abordé les carrières libérales et de fils d'ouvriers qui se sont élevés par leur intelligence à la bourgeoisie, qui entrent dans cet embrigadement qu'ils trouvent tout formé. Cette bourgeoisie commerciale considère la F.·.-M.·. comme une machine élévatoire.

Au point de vue commercial, nous avons dit ce que nous pensions de cette machine élévatoire. La F.·.-M.·. leur interdit le commerce exotique et tue le commerce métropolitain, en frappant le paysan, qui heureusement commence à se défendre par ses syndicats. On veut les lui ravir. Quelle folie ! Quand les vingt-quatre millions de paysans français seront exténués, le « commerce local » ira probablement mal. Nous nous le figurons du moins. Au lieu d'affaiblir le paysan, qu'on le relève au contraire. Si ce n'est pas par humanité, que ce soit par intérêt.

Au point de vue politique, la machine vaut incontestablement mieux. Mais nous n'admettons pas que les commerçants transformés en politiciens, disent à Albion : « Hissez-nous là-haut, puis nous trahirons les intérêts coloniaux de la France, à votre profit, tout en ayant l'air de nous en occuper. » Nous n'entendons pas que, comme don de joyeux avènement, ils chéquar-

dent. Qu'ils recherchent le pouvoir, encore une fois, rien de mieux : le soleil luit pour tout le monde ; qu'ils en retirent des avantages, c'est parfait. Mais aussi qu'ils en supportent les inconvénients, qu'ils supportent les critiques, qu'on leur adressera, sans le moins du monde leur demander leur avis. Et qu'ils marchent droit, car la nation les redressera. Ils ont déjà honte du titre d'opportunistes et de radicaux, qu'ils portaient si fièrement dans le temps.

Les Pères Eternels d'Outre-Manche cherchent à exploiter et à développer à leur profit dans chaque nation les instincts vicieux. Ils ont découvert un fond de jalousie chez le commerçant français. Ils lui ont dit : « Entre dans les loges, on te poussera, on te donnera de l'argent pour les élections. Je retrouverai cet argent et au-delà, car tu sauras m'éviter la concurrence française dans les colonies. Tu enverras tes soldats à Madagascar, et tu donneras toutes tes faveurs aux miens. Tu lâcheras la proie pour l'ombre : dans ta boutique, tu rêveras députation, sous-préfectures, etc., et le commerce français déclinera. C'est ce qu'il nous faut. Tu seras trop heureux de recevoir après cela l'argent que nos touristes te jetteront dédaigneusement, et que tu aurais pu gagner toi-même, si tu étais moins bête. » Et le pacte maçonnique est signé. Mais, que nos gouvernants se le disent bien : ils sont surveillés de près. La nation ne voit plus en eux des hommes foncièrement honnêtes et patriotes, elle ne voit plus que des larbins ; elle se rappelle la fable de « l'œil du maître ». Elle devient défiante.

Ne serait-ce pas un peu ce qui se passe au Japon où une sorte de mal européen sévit, prenant sa source aussi dans la classe commerçante, si nous sommes exactement renseigné ? Les touristes reprochent aux commerçants japonais d'être voleurs. Quelle candeur ! et les nôtres donc !

Au lieu de cela, nos commerçants eussent pu fonder une puissante association exclusivement française. Elle serait devenue et elle deviendrait en peu de temps

excessivement puissante : ils ont de l'intelligence, de l'activité, plus de capitaux roulants que les autres classes. Ils organiseraient la colonisation qui marcherait grand train ; ils y gagneraient de l'argent. Ils s'occuperaient de rendre l'agriculture prospère et tondraient régulièrement le paysan qui ne demande qu'à apporter son argent, contre de bonne marchandise. Cette association les lancerait et soutiendrait dans les luttes politiques mieux que la F. : -M. . ; car leur politique deviendrait nationale et serait acceptée par tous. On se dirait : « Ils valent mieux que les chefs conservateurs qui ont toujours empêché les leurs d'aller au combat, sous un prétexte ou sous un autre. » Ils seraient peu combattus.

Mais non, remarquez-le, tout le monde en France est syndiqué actuellement. Ces syndicats deviennent une force énorme. Eux seuls le sont peu, ou quand ils le sont, ce n'est que d'une manière anodine. Leur syndicat est les loges. Ils regardent avec inquiétude les autres syndicats, croître, menacer leur puissance. Ils veulent les briser. Qu'ils n'y touchent pas !

La classe commerçante (il y a de nombreuses exceptions heureusement !) joue depuis un certain temps, un fort vilain rôle en France. Gare la liquidation !

Ils trahissent et ils se font manger. Tas d'idiots !

Ils pourraient fonder un syndicat général des commerçants, groupant les divers syndicats de chaque branche ; un syndicat colonial, groupant les syndicats de chaque colonie ; un syndicat général d'exportation, groupant les syndicats de chacun des pays hors d'Europe et d'Europe... etc. Ces syndicats se serviraient de multiplicateurs, acquerraient une force colossale en peu de temps.

Oui, mais cela les rendrait indépendants des loges où on les pipe carrément. Ils ont trouvé le syndicat maçonnique tout constitué, avec les Juifs et les Anglais comme bailleurs de fonds. Les syndicats sont d'origine récente ; on a intrigué pour qu'il ne se forme pas de syndicats commerciaux, et on y a bien réussi. Ceux qui se sont créés se gardent bien de s'occuper

des questions vitales, et en particulier de la réorganisation de notre étrange corps consulaire.

Yves Guyot vante le libre échange. Quelle amère dérision, alors que nos nationaux sont si peu protégés à l'étranger par nos consuls ! Qu'il s'occupe donc de réformer cette administration si discréditée, si profondément incapable de protéger les intérêts des commerçants, de garantir la sécurité des échanges ; puis on verra ensuite si ces échanges doivent être régis par la loi du libre-échange ou celle du protectionnisme.

Les commerçants vont à la loge, comme l'ivrogne va au cellier, et ils en reviennent les idées à l'envers.

Il serait facile aux commerçants honnêtes, qui sont nombreux, de rompre le charme. Qu'ils fondent des syndicats ; ils prendront vite plus d'extension et de force que celui de la rue Cadet. Ils changeront vite l'état de choses actuel, s'ils veulent s'en donner la peine et écarter les loups qui voudraient se faire bergers. C'est de la classe commerciale qu'est parti le mal qui nous mine, c'est dans son sein qu'il a été nourri¹. Que les groupes sains de cette classe entament la lutte par les syndicats ; ils peuvent le faire plus efficacement que personne.

S'ils ne le veulent pas, ce sera fâcheux pour eux. Mais alors qu'ils ne viennent pas se plaindre de ce que la classe commerciale soit déconsidérée. Ils seraient mal venus. Nous savons ce que c'est que de mettre un syndicat en branle ; ce n'est pas la mer à boire. S'ils sont incapables de cet effort et trouvent d'excellentes raisons pour ne pas le tenter, ce sera regrettable pour eux.

1. Pour être juste, il faut admettre qu'autrefois c'étaient la noblesse et la haute bourgeoisie qui étaient franc-maçonnes ; ils sont responsables d'avoir donné de mauvais exemples, et ils en portent la peine. Mais à cette époque, la F. M. n'avait pas encore démasqué toutes ses batteries, comme elle l'a fait depuis quelque temps. L'erreur était plus excusable.

Nous trouvons à ce sujet que l'on a tort de tant crier contre le fonctionnarisme. Qu'il ait des inconvénients, nous l'admettons bien facilement; qu'il y ait des abus, c'est certain, surtout sous ce régime maçonnique. Encore pourrait-on constater que, sauf dans certaines administrations politiques, dans certaines autres où les places se donnent à la faveur, le nombre des F. : est très peu considérable. Ces fonctionnaires que l'on envoie d'une extrémité à l'autre de la France ont été et sont une des causes les plus efficaces de notre unité nationale, que l'Europe a quelque lieu de nous envier. Il ne faudrait pas que la seule carrière ouverte aux jeunes gens soit la carrière commerciale. Il ne faut à aucun prix que tout Français devienne un commerçant. De grâce, que l'on ne nous cite pas l'Angleterre comme exemple. Tout n'y est pas rose, loin de là; et ce qui est possible, admissible en Angleterre, ne l'est pas en France — heureusement ! Mais ces gens sont des budgétivores ! Oh ! si peu ! s'il n'y avait que cela de coulage dans les caisses de l'Etat !!!

	Commerçants	Fonctionnaires	Militaires	Professions non indiquées	Divers	Total
La Loge la <i>Justice</i> . .	107	31	8	30	51	227
La Loge <i>Enseignement mutuel</i>	38	2	1		24	65
La Loge <i>Jérusalem des Vallées Egyp- tiennes</i>	33	4			24	61
La Loge <i>Rose du par- fait Silence</i>	49	10		2	27	88
	227	47	9	32	126	441
F. : de Lyon	413	54	8	56	114	645

Ces deux tableaux représentent le premier, les listes de F. : publiées par la *Libre Parole*, le second, celles des F. : de Lyon et des environs, publiées par la *France Libre*, de Lyon.

On voit quel nombre effrayant de commerçants courent aux loges !

Et ils se trouvent fort à plaindre.

Ils ressemblent à un riche qui a devant lui un festin splendide, des chapons truffés, des huîtres, des fruits recherchés et se plaint de n'avoir rien à manger.

Eux, auraient le monde entier à exploiter, s'ils voulaient faire modifier ce stupéfiant corps consulaire que nous possédons, lui appliquer de temps à autre les taloches qu'il mérite ; s'ils voulaient suivre une politique coloniale sérieuse. Mais ce serait contraire aux intérêts anglo-juifs, au mot d'ordre des loges.

Nous ne nous sentons nullement attendri par leurs gémissements. Entre eux et les paysans, puisqu'ils veulent la lutte, nous n'hésitons pas. Nous ne trouvons pas les premiers le moins du monde intéressants. Nous estimons même que les commerçants non maçons qui n'ont pas encore trouvé le moyen de former des ligues¹ pour relever le commerce français, le commerce maritime spécialement, plus visé par l'Anglais et les loges, nous semblent parfaitement idiots, je dirai même, prodigieusement coupables.

Nous remercions les commerçants, dont les noms sont cités dans ces listes, d'avoir bien voulu contribuer à envoyer à la Chambre cette représentation profondément honnête et patriote qui n'a pas été sans jeter un certain éclat sur le pays.

Quels bénéfices ont-ils trouvés à pénétrer subrepticement dans l'autre de Baphomet ? Probablement aucun.

1. Quand par hasard on rencontre un syndicat de commerçants, ayant pour but de s'occuper des intérêts généraux du corps, on s'aperçoit qu'ils se gardent bien de traiter certaines questions vitales. « Glissez, mortels, n'appuyez pas », telle est la maxime. On s'entend à demi-mot cependant.

Ils se laissent mener par quelques faiseurs qui en profitent.

Nous n'avons pas sous les yeux une statistique que nous parcourions dernièrement et ne pouvons donner par conséquent des chiffres exacts, que le lecteur trouvera du reste facilement. Mais nous croyons pouvoir dire que le nombre des intermédiaires a décuplé depuis plusieurs années, alors que notre commerce n'augmente pas.

Ces gens-là opèrent, travaillent peu ou point. Ils vivent grassement. Qui les paie ? l'ouvrier et le consommateur, deux qualités qui se trouvent parfois confondues sur la même tête. C'est la judaïsation, l'anglicisation, la maçonnisation du commerce français.

L'ouvrier crie parfois contre le *bourgeois*. A-t-il tort ? Tant s'en faut. Nous lui demandons seulement de faire une distinction entre les diverses catégories de bourgeois. L'habit ne fait pas le moine, ni la redingote, le bourgeois.

XXXI

ENCORE DES DOCUMENTS

Ces excellents Juifs !

Ils vous racontent gravement que, persécutés par les Egyptiens — bien entendu ce sont les Egyptiens qui avaient tort, comme ils auront tort de persécuter les Anglais, ces fils d'Angles — ils passèrent la mer Rouge à pied sec, qu'une colonne de fumée les précéda, que Josué arrêta le soleil, que Gédéon vainquit une armée en tirant des lampes des vases qui les contenaient, que Jéricho tomba au son des trompettes. Et ils trouvent très mauvais que les prêtres de Lourdes se permettent quelques miracles, auxquels l'Eglise du reste n'impose pas créance, mais qu'il y aurait peut-être quelque précipitation à nier.

Nous ne refusons nullement de voir du surnaturel dans l'histoire, bien que nous éprouvions quelque répugnance à en voir à toutes les pages. Mais cela dépasse le surnaturel. Ce sont même de mauvaises blagues de Marseillais dans lesquelles on a immiscé la Divinité, sans lui demander son avis probablement, espérant que l'on n'oserait pas attaquer ces monstrueux

canards, pas plus que l'on n'osait attaquer les chats, les ibis sacrés.

Ces histoires sont bien faites pour servir de préface aux contes des Mille et une Nuits, qui elles-mêmes sont les devancières de l'Histoire de l'Empire, racontée par les Anglais. Dans cette histoire, ce ne sont en rien les Espagnols qui ne savaient que se tourner les pouces et gémir, qui ont chassé les Français d'Espagne. C'est Wellington, à lui tout seul, sans perdre un canon, en se jouant, qui a fait le coup. De même, certain parlementaire s'approcha de Cambronne qui se mit à trembler de tous ses membres, le prit par ses aiguillettes et le fit prisonnier.

Non ! ces Juifs, ces frères des Anglais ont dû avoir une histoire aussi terne que ces derniers, et comme eux, ils cherchent à l'améliorer à coups de pouce. De même qu'ils cherchent à diminuer l'histoire de France, dont ils sont jaloux.

On sait quel nombre énorme de Juifs gravitent autour de l'hôtel des ventes, là où se vendent les documents.

Parfois un bon Juif arrive proposer dans le quartier « un bon petit document, qu'il ne vendra pas cher. » C'est une lettre de Napoléon I^{er} qui, par une distraction peu explicable, prend Richelieu pour son premier ministre. Cette lettre a été mise par Sarah ou Rébecca à macérer et à jaunir, à prendre une teinte ancienne, entre deux vêtements pourris et humides de marchands d'habits, dans quelque Capharnaüm Juif. L'excellent Juif est là, vous regardant en face, à travers ses lunettes, clignant des paupières sous l'empire de l'émotion interne qui l'agite. On est obligé de reconnaître que le document manque de certains caractères d'authenticité, on lui fait remarquer la bévue. Il ne rougit pas. Ces gens semblent avoir troqué la peau du visage qui rougit, trahit les émotions, contre la peau du bas du dos qui ne semble pas présenter les mêmes inconvénients.

D'autres fois, le truquage est plus habile, et avec un peu d'indulgence, les documents passent. Ils sont alors

collectionnés par quelques Israélites, qui font un livre. Bien entendu, ce livre a pour but de diminuer les beautés de l'histoire de France. Certaine presse anglo-juive, dite parisienne, entonne alors immédiatement le clairon. « Un nouveau livre appuyé sur des documents inédits, destiné à un grand succès... » Tout le poulail-ler juif jette des cris assourdissants pour annoncer que cet ouvrage vient d'être pondue. Le livre se vend bien grâce à cette réclame. C'est une « ponne petite avaire. » Et puis ce n'est pas tout : la Bibliothèque Nationale et les amateurs se disputent les documents au poids de l'or. C'est une seconde « ponne petite avaire. » Et par surcroît, on a pollué l'histoire française.

On verra que d'ici quelques années, — l'Angleterre travaille déjà dans ce sens — l'histoire de Cambronne, fait prisonnier comme nous venons de le dire, sera une réalité, sera « documentée. » Cambronne sera abaissé documentairement, comme Danton, qui a participé à la Révolution, si salutaire aux fils d'Israël, a été relevé documentairement.

Notons bien que ces documents qui sont irréfutables, irrécusables, ont toutes les qualités d'authenticité requises, quand elles font le jeu des Sémites et Subsémites, quand il s'agit par exemple de prouver que Jeanne d'Arc était peu ou point pucelle, subitement, tout à coup ne prouvent rien, quand ils se tournent contre eux.

Tous ces *Honorables* — puisqu'il est entendu que la dernière Chambre était anglaise — après avoir joué au furet avec les talons de chèques, comme de petites pensionnaires qui donnent un libre essor à leurs tendances cachottières, si on leur avait montré les talons, auraient répondu : « Mais cela ne prouve rien. Les livres des commerçants ne font pas foi contre les tiers. Remarquez cette écriture impersonnelle, qu'ont tous les commis de banque. C'est un commis qui a fait cela pour s'amuser. Ce principe de droit qui est vrai dans les cas ordinaires, doit être à plus forte raison appliqué, quand il s'agit d'attaquer les représentants de la Nation Française. »

Ils ont préféré faire des efforts inouïs pour les dissimuler, avouant ainsi qu'ils leur attribuaient une véritable authenticité. L'aveu est bon à retenir.

Les documents se fabriquent. Que l'on veuille y mettre le prix, l'on s'en procurera d'excellents. Les Juifs tiennent ce petit commerce. C'est dans leurs cordes. Il suffit de dire d'avance dans quel sens on les veut. Cela se débite comme les *ice cream soda* à New-York : il suffit de dire si on les veut à la fraise, à la vanille, à l'ananas. Puis on publie cela sous le titre de documents inédits ; et les gens lisent cela gravement, sans rire, à travers leurs lunettes, sans la moindre méfiance, et vous disent d'un air doctoral : « Voilà un livre de haute valeur ! » Il n'est pas indispensable d'être nègre comme Norton pour fabriquer des documents faux.

Nous serions bien étonné que les Juifs, les Anglais, les F. . ., qui passent leur vie à trembler d'être surpris, qui vivent dans un équilibre instable, n'aient absolument rien fait pour donner le change dans cette histoire de Bazaine, qui peut leur retomber à chaque instant sur le dos. Il serait étrange que l'on ne fasse rien pour faire croire que Bazaine n'a jamais été F. . . ; et, si cette première détente fait long feu, que ce n'est nullement pour le compte de la F. . . M. . ., qu'il a agi. La chose vaut bien la peine qu'on se remue un peu. Nous serions fort surpris qu'un beau jour un écrivain complaisant ne découvre, comme par hasard, dans quelque bibliothèque publique ou ailleurs, quelque document dans ce goût ; — absolument comme un chien, que son maître envoie chercher un mouchoir caché derrière une bûche et le rapporte triomphalement.

Nous ne prétendons nullement imposer notre jurisprudence *urbi et orbi*. Peut-être sommes-nous trop défiant. Mais ce qui se passe n'est guère fait pour donner confiance.

Pourquoi nos bibliothèques publiques ne recevraient-

elles pas des documents douteux par « ordre supérieur », de même que les troupes de l'infanterie de marine ont reculé par « ordre supérieur » devant les Malgaches?

C'est le propre du Juif, auquel nous n'en voudrions nullement, s'il voulait bien rester chez lui et s'abstenir de venir nous ennuyer chez nous — de laisser chez les nations où il passe des traces puantes et infectes, comme les gâteaux qui lâchent sous eux. Que de choses falsifiées ils auront laissées chez nous, quand ils se décideront à tenter à pied sec et processionnellement le passage de la Mer Rouge.

Certes, un bon document est une excellente chose, nous ne le nions pas. Mais la manie des documents, — entre autres inconvénients — a l'inconvénient de rendre l'esprit paresseux. On copie un certain nombre de documents dans une bibliothèque, laissant avec soin de côté ceux qui sont gênants, comme les avocats laissent dans leur serviette les pièces qui sont défavorables à leur cause. On fait imprimer ces copies et on y ajoute quelques réflexions par-dessous la jambe et le livre est fait. S'il est favorable aux puissants du jour, la presse lui fait un succès fou.

Le document, tel qu'il existe aujourd'hui, c'est-à-dire falsifié, est comme ces morceaux d'étoffe rouge avec lesquels on prend les grenouilles.

Nous aimerions mieux voir les historiens actuels faire des rapprochements entre les divers faits, — on dit que l'histoire se répète indéfiniment, — voir pourquoi elle se répète, étudier les lois de l'histoire. Ils découvriraient probablement que c'est la F. M., l'instinct symétrique de l'Occulte, qui est au fond de cela. Ils découvriraient probablement qu'il y a deux sortes de races absolument distinctes : les races occultes (Anglais, Juifs et Chinois) qui ont des énergies, mais qui sont très défavorablement douées comme moyens d'action, qui ne peuvent vivre par elles-mêmes, qui ont besoin des autres races ; — et toutes les races qui vivraient tranquillement chez elles, si les autres ne les envahissaient

pas, ne les menaient pas. Les premières mènent les secondes.

Notons que le besoin impérieux des documents est né en même temps que l'habitude judaïque de les falsifier, au moment même où les Juifs ont commencé à battre leur plein en France. Est-ce la demande des documents qui a fait naître l'offre? Ne serait-ce pas au contraire ceux qui en avaient à offrir qui auraient su habilement persuader aux savants qu'il n'était désormais plus possible de s'en passer, que rien de valable en Histoire n'avait été fait jusqu'ici?

Les historiens tous anglophiles de la première moitié du siècle, protestants ou F., mériteraient donc d'après eux peu de créance

XXXII

SUITES ANTIMAÇONNIQUES

I

Quand les Juifs vivaient isolés en Judée, n'ayant ni téléphones, ni télégraphes, ni chemins de fer pour se mettre en relation avec les contrées voisines, ils étaient obligés de faire tous les métiers, même ceux pour lesquels ils n'étaient pas faits, notamment la culture. Cela allait comme cela pouvait.

Quand ils ont été vaincus par les Romains, ils en ont pris vite leur parti probablement. Ils ont fait alors comme les fils anglais qui quittent leur famille, sans jamais plus donner de leurs nouvelles. Ils se sont séparés, ont fait en sens inverse la route parcourue par les Romains, ont pénétré en Occident. Ils se sont spécialisés et ont renoncé aux métiers qui leur répugnaient. Ils n'ont pas cherché à lutter sur le terrain agricole avec les Romains, qui étaient de bons cultivateurs.

Ils n'ont pas tardé à se faire mal voir des populations ambiantes, à être obligés de cacher leur origine. Mais

ils avaient intérêt à se reconnaître entre eux ; ils ont trouvé des signes qu'ils ont perfectionnés. La F.·.·M.·. était fondée.

Puis, ils ont corrompu des gens influents, avec leurs économies, ont eu des hauts et des bas.

Quand ils ont pénétré en France, les Anglais n'ont pas tardé à voir quel intérêt ils pourraient tirer de la F.·.·M.·., se sont senti une affinité de race avec les Juifs, sachant éviter les récriminations des rapports désagréables, à propos d'une concurrence désastreuse pour leurs intérêts, en vue des bénéfices plus généraux et plus grands qu'ils pouvaient tirer de cette alliance.

La F.·.·M.·. ne voulant pas dépenser trop d'or pour corrompre les gens influents, devenant elle-même très forte, une force devant laquelle on est tenté de s'incliner, désirant de plus augmenter le nombre de ses alliés, a fini par décider que l'accès des places importantes ne serait accordé qu'aux F.·. et aux maçons. Quand elle sera devenue plus forte, elle ne voudra plus de maçons, peut-être même plus de F.·.. Elle les remplacera par ces Bouts Coupés Russes qui nous infestent, que l'on casera, dès qu'ils sauront écorcher le français. Et la France sera entièrement et exclusivement gouvernée par des Juifs Français. Quelle belle expression, Juifs-Français ! Comme si l'on pouvait être Juif et Français à la fois ! Pourquoi ne pas appeler aussi Anglais-Français, les Anglais qui veulent bien élire domicile chez nous, et s'en vont à la cloche de bois, quand ils ont suffisamment exploité le pays ?

Nous ne nous étonnons nullement que les Anglais aient vu avec une certaine défaveur les Russes chasser les Juifs. On connaît ces toupies de salon qui ne peuvent tourner que sur un godet, dont la pointe est très aigüe, s'embarrasserait dans la laine du tapis de la table et qui seraient arrêtées dans leurs rotations. Les Anglais sont un peu la même chose. Il leur serait difficile de venir s'implanter sur le continent et y faire la loi. Cependant ils veulent la faire. Ils sont sages. Ils se disent : « Mieux vaut prévenir les guerres et tourner les difficul

tés, que d'avoir à les subir. » Ils ont un moyen tout trouvé. Leurs frères juifs vivent au milieu des nations continentales, acceptés par elles; ils y forment des loges puissantes. On se partage les bénéfices. En France, par exemple, le Juif exploite la métropole plus spécialement et l'Anglais exploite plus spécialement les colonies. On se partage aussi les charges. Le Juif combat plus spécialement Drumont aux élections, l'Anglais soutient Clémenceau.

Or la Russie, sans crier gare, a brusquement expulsé les Juifs, a jeté ainsi un grand désarroi dans les loges russes, et l'Angleterre se trouve ainsi sans moyens d'action, ou au moins ses moyens d'action sont devenus très faibles. Le nihilisme ne s'en serait-il pas mal trouvé, lui aussi?

Aussi l'Angleterre a-t-elle envoyé au Czar une pétition couverte des signatures les plus illustres, laquelle semble avoir été portée directement aux water-closets. L'Angleterre n'osant trop invoquer les droits acquis, a fait cette pétition au nom de l'Humanité, au nom de laquelle aussi en Acadie, il y a cent cinquante ans, elle sépara les divers membres d'une famille, comme nous l'avons raconté. Cette histoire, intéressante cependant, n'est pas dans les programmes universitaires. Les pédants qui les rédigent, l'ignorent-ils ou veulent-ils faire risette aux loges?

La Juiverie est le godet dans lequel tourne la toupie anglaise. Il est incontestable que le travail de corruption qui permet seul aux Anglais de vivre, serait bien plus difficile, s'ils ne trouvaient pas des loges tout organisées, ayant les Israélites, ces cosmopolites, pour piliers, autour desquels sont groupés des F... conscients et inconscients, mis en observation. Albion trouve là un terrain tout préparé où elle distille facilement son virus. Ces gens sont d'autant plus facilement élevés aux postes élevés qu'ils sont plus corruptibles. Il y a là un petit jeu fort peu honnête auquel se livrent les Pères-Eternels. Ces corrompus corrompent tout autour d'eux. L'on se dit : « Il paraît qu'il suffit d'être corrompu pour

faire son chemin. En France, toutes les places sont prises. Dans nos colonies, le gouvernement nous défend d'y aller. A l'étranger, dans les pays neufs, nous sommes reçus comme des chiens dans un jeu de quilles par nos consuls qui mettent leur plus mauvaise volonté à notre disposition. Que faire ? C'est bien tentant. »

Sans ces loges, les Anglais pourraient bien corrompre individuellement quelques individus, petit à petit, après des efforts laborieux. Mais ils n'arriveraient pas à cette magnifique floraison de coloniards et de chéquards qui font la gloire de la France. Les Juifs et les Anglais sont comme les gens gâteux qui lâchent sous eux, laissent partout des traces de leur passage. Espérons que l'histoire, dans ses jugements définitifs considérera tous ces gens comme des « détritits » (style Yves Guyot) de races occultes et malsaines; voudra bien dire que cette dernière Chambre fut composée d'Anglais, frères des saltimbanques qui se battent à coups de poing à la Chambre des Communes.

Dans les loges, on leur amène une bande de *Chevaliers du Torchon* prêts à tout, et elle n'a plus qu'à dire : « Voyons, Floquet, Guyot, Clémenceau, approchez. »

La démarche « humanitaire » de l'Angleterre vis-à-vis des Juifs russes n'est donc nullement indifférente, et l'on se demande si la Russie aura à se repentir d'avoir expulsé ces gens, comme ils expulsent les jésuites.

Quelle remarquable expression que celle de « Juifs Russes, Juifs Français, Juifs Allemands ! » Ces gens finissent par faire penser qu'ils s'imaginent réellement être Russes, Français ou Allemands, alors qu'ils détestent tous ces peuples. On les désigne par le lieu de leur provenance, de même que l'on dit des « vaches bretonnes. » Et ils cherchent à faire croire qu'ils sont citoyens russes, français et allemands !

Nous savons malheureusement qu'ils ont profité de ce que toute la nation était à la frontière en 1791, pour se faire naturaliser en bloc. Mais cette naturalisation n'a pas encore été ratifiée par la nation. Elle se dit qu'elle avait d'autres préoccupations plus urgentes à

cette époque que de lire les journaux. Mais l'heure viendra où la Juiverie doublée de la Maçonnerie, cette servante maîtresse, recevra ses huit jours et aura ses comptes à rendre.

Le Juif donc dans chaque pays forme les Loges, les cellules dans lesquelles il assemble les gens corruptibles par leur défaut de sens moral ou leur faiblesse. Il fait le métier de rabatteur. L'Anglais alors intervient occultement, s'y installe comme le bernard l'hermite dans la coquille qu'il n'a pas creusée, corrompt le tout d'un seul coup de filet.

Hâtons-nous d'ajouter que nos vertueux protestants français jouent dans la maçonnerie le même rôle que les Juifs.

Juifs et huguenots sont le cheval de Troie, faisant pénétrer l'Anglais subrepticement dans nos murs.



« Laissons faire les Français, disent volontiers les Anglais; quand ils auront construit des ports dans toutes leurs colonies, qu'ils les auront nettoyés, nous nous les approprierons. »

Le quai d'Orsay est plus pressé que les violons. Il n'attend même pas cela pour céder gracieusement des provinces entières aux Anglais à Madagascar.

Quand on a tué une bécasse, on la suspend par la tête, et, quand le corps tombe de lui-même, on la juge suffisamment faisandée pour être mangée. Si l'on faisait la même opération au quai d'Orsay, il y a longtemps que la tête serait décollée.

Ceci dit, la question est très nettement posée par les Anglais. De notre côté, nous avouons nous dire la même chose. Nous ne désirons pas voir le monde rempli exclusivement de Français. La qualité vaut

mieux quela quantité. Mais nous ne voulons pas que les Anglais nous prennent nos colonies. Il y a là une question qui passionne peu l'opinion publique. Le peuple français fait des révolutions, quand on le lui demande; il mange du prêtre, en croyant absolument que c'est arrivé, quand on le lui demande. Il ne colonise plus, parce qu'on désire qu'il ne colonise plus. Le peuple français qui se dit gravement le plus spirituel du monde, « le plus révolutionnaire du monde », est au fond un petit garçon, gouailleur, mais gobeur, dont on fait tout ce qu'on veut. Nous, nous considérons les colonies comme une chose agréable et nécessaire.

Nous voulons non seulement que l'Angleterre ne nous prenne pas nos colonies, mais nous voulons récupérer une partie des nôtres. Nous disons : « Il n'y a que demi-mal dans la politique suivie jusqu'ici. Les Anglais auront amélioré ces pays et nous les chasserons. Ils n'auront eu qu'un de ces baux de quatre-vingt-dix-neuf ans, auxquels ils sont habitués »

Mais pour cela, il faudra passer sur le corps des F. . ou plutôt surveiller de très près leur politique, d'un regard défiant. Il ne faut pas se laisser prendre à leurs excellents sentiments.



Nous nous trouvions dernièrement à passer par les très-célèbres universités de Cambridge et d'Oxford.

Ces deux villes sont très jolies et remplies de fort beaux monuments; malgré cela la vie des étudiants nous a semblé des moins enviables.

Ces bons jeunes gens qui ont sucé le lait de la liberté — de ces fameuses libertés anglaises, qui ne vous permettent pas de danser ni d'ouvrir un buffet le dimanche, sans « licence » — se laissent claquemurer sans

protester, à dix heures du soir. On en est estomaqué. Encore une illusion anglaise qui s'en va.

Les uns habitent l'université même; les autres habitent en ville dans des *lodgings*, c'est-à-dire chez une famille qui leur loue une chambre à coucher et un salon, fait leur cuisine, les sert à part dans leur salon. La propriétaire du *lodging* ne peut louer à des gens qui n'appartiennent pas à l'université, car elle est obligée de fermer à dix heures. Elle envoie chaque semaine une note à l'université, indiquant si le jeune homme a été bien sage, s'il est rentré à dix heures. S'il n'est pas rentré à dix heures, il a une amende, du reste fort minime, à payer.

Et telle est la fortune colossale de ces gens (une autre illusion qui s'envole) — depuis que l'aristocratie ne veut plus fréquenter l'université — qu'ils regardent de très près à payer cette amende. C'est la panade complète, la hideuse dèche!

Certes, les étudiants français ne roulent pas sur l'or, en général. Leur chambre est petite, mais plus propre, plus riche que la double chambre de l'étudiant anglais, qui est souvent infecte. Et l'étudiant français passe sa vie en dehors: il mange, prend le café, s'amuse hors de chez lui. Il n'est chez lui que pour travailler et pour dormir: une simple table et un simple lit suffisent amplement. L'étudiant anglais au contraire ne sort guère de son *home*: il mange dans son *lodging*, s'il n'est pas pensionnaire dans l'université, y reçoit ses amis, s'amuse fort peu.

Quels sont ses amusements? Dans ces villes, il n'y a qu'un théâtre ou deux, où de rares troupes de passage donnent des représentations. Il n'y a pas de petits théâtres, cafés-concerts... etc. Il n'y a pas de cafés. Il n'y a en tout et pour tout que quelques salles de billards disséminées.

Il n'y a pas « d'étudiantes. » Les policemen qui regardaient d'un air paternel les ébats des « pmg » et les ébats amoureux des gens mûrs sur les pelouses de Hyde Park, jetteraient des cris de paon, s'ils voyaient un

étudiant causer avec une étudiante. Les *policemen* ne suffisent pas, il y a encore les *proctors*, sortes de pions qui surveillent les mœurs de ces jeunes gens. En sont-ils plus vertueux pour cela ? Nous doutons fortement de la vertu anglaise en particulier et en général. Quant à leur sobriété, il n'en faut pas parler.

Il serait bizarre que les villes d'étudiants en Angleterre, comme toute autre chose, ne soient pas au rebours de villes d'étudiants continentales. Pourquoi cette sévérité ? Les chefs universitaires voudraient-ils se tailler une veste de *respectability* dans la vertu de ces libres fils d'Albion ? Nous ne pouvons être affirmatif en la matière, mais nous supposons très volontiers que c'est la vertueuse raison de ce vertueux état de choses.

Il faut aussi mentionner les célèbres *matches* de rameurs entre les deux universités. Nous estimons que l'on a grandement raison de provoquer les sports en France et d'y réagir contre les tendances des pédants universitaires dont le rêve est de faire de tout Français un détraqué à leur image. Nous estimons d'autre part, qu'il est grotesque de ne pas savoir tenir une rame à l'occasion et manœuvrer convenablement une barque. Mais nous considérons d'autre part que ces courses de vitesse offrent peu d'attrait, ne devront jamais être qu'une spécialité limitée à quelques individus, que le *rowing* peut avoir d'excellents effets pour donner de la force, mais que c'est assurément un sport d'ordre secondaire. Voilà la compensation accordée à ces jeunes gens. L'équipe gagnante peut dire qu'elle a devancé d'un mètre l'équipe perdante.

Ces deux villes universitaires rappellent le soir, à partir de dix heures, au clair de lune, un cimetière. Le jour, — que l'on nous pardonne cette plaisanterie facile, mais juste — avec leurs nombreuses prairies très vertes, entourées d'arbres très verts, elles semblent bien plutôt faites pour l'élevage de jeunes veaux que pour l'éducation des jeunes gens.

Que résulte-t-il de tous ces règlements sévères ? Une

plus grande dose de *respectability* (toujours ce point fixe, maladif) obtenue par le corps enseignant. Quant aux résultats obtenus, sauf le *rowing*, les universités anglaises n'ont jamais passé pour éclipser les universités continentales. Le tant pour cent d'élèves brillants n'a jamais provoqué la jalousie des continentaux.

Et l'on quitte ces villes avec un sentiment de tristesse. « La vie vaut-elle la peine d'être vécue? To be or no to be? » L'on n'éprouve pas le moins du monde le désir de devenir sujet de Sa Majesté, ni de jouir des libertés anglaises!



En France, le Quai d'Orsay ne jouit pas de la mésentime auquel il a cependant des droits incontestables. Les attaques contre cet édifice que l'on croirait fixé sur les bords de la Tamise et non sur ceux de la Seine, n'ont pas tout l'écho dans les masses qu'elles mériteraient. Il jouit d'un prestige mérité, mais ancien, qui n'est pas encore effacé. Quand on l'attaque, on s'attaque à une chose qui n'est pour beaucoup qu'une abstraction. En France, on voyage peu et l'on n'a par conséquent pas l'occasion de voir à l'œuvre, ces grotesques émanations du quai d'Orsay, que l'on intitule consuls de France. Si l'on voyage, c'est comme touriste et l'on est souvent aimablement reçu. Si l'on voyage comme commerçant, on est fort souvent F. . ., on sait à quoi s'en tenir sur le rôle maçonnique des consuls et on ne leur demande pas d'appui, ou si on leur en demande ce n'est que muni de recommandations très spéciales. Mais les gens qui ont voyagé dans d'autres circonstances, savent à quoi s'en tenir et ne me donneront pas de démenti.

Ces gens majestueux, empruntés, ont pour devise la trop fameuse maxime : « Pas d'affaires! » Quand il y a des difficultés, particulièrement avec les Anglais, ils sont d'une platitude révoltante. Ces gens-là sont là pour

marquer les coups de pied au derrière reçus par leurs nationaux, reçoivent sèchement ceux d'entre eux qui viennent se plaindre, en dressent une liste et présentent ladite liste à leurs supérieurs comme titres d'avancement. Et leurs supérieurs ont régulièrement lieu d'être satisfaits, au moins dans les lieux où nous les avons vus à l'œuvre.

Ce sont ces gens qui soignent Madagascar. Ils soignent Madagascar, comme ces faux médecins soignent une maladie de façon à la faire durer longtemps.

Nous sommes chaud partisan des entreprises coloniales. Nous avons échappé en cela à l'influence déprimante des journaux boulevardiers, lesquels subissent à leur su ou à leur insu l'influence anti-coloniale des loges. Mais nous sommes foncièrement hostile à la politique coloniale des loges, qu'elles opèrent par le quai d'Orsay ou par le ministère des colonies.

On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, ni d'entreprises coloniales sans faire tuer quelques soldats, nous le savons. Mais le Tonkin et Madagascar nous en auraient coûté bien peu, extrêmement peu, si nous n'avions pas eu comme gouvernants de grands criminels. Grévy et Carnot sont chargés de crier « vesse » à tout ce monde, comme nous le faisions autrefois au collège, pour prévenir nos amis à l'approche du pion, quand il se commettait quelque chose de délictueux.

L'Anglais qui vient en France pour la première fois, passe les nuits qui précèdent son départ, à rêver d'épées et de pistolets français dirigés vers sa personne, à la première incartade qu'il ne pourra s'empêcher de commettre. Il n'y viendrait pas, s'il n'y avait des trains de quatre heures du matin qui lui permettent de filer à l'anglaise, s'il avait provoqué une correction. Puis, il rentre en Angleterre, disant que les épées françaises sont des épées de théâtre à ressort et que les pistolets sont des pistolets de chaînes de montre.

Cet être très brave va alors en Chine et il pousse le Chinois contre le Tonkin. Le Chinois a peur ; l'Anglais cligne de l'œil et dit : « Nous avons fait mettre Lanes-

san là ; voyons, soyez braves. On arrangera cela. » Le Chinois réfléchit et se dit : « On va faire faire la besogne par le Chinois de l'Ouest. » Dans certaines parties de la Chine, il y a des races englobées dans cet empire, qui sont d'une race absolument différente du Chinois classique, tel que nous le voyons sur nos boulevards, tel que nous nous le représentons. Derrière le Chinois de l'Ouest, est le Chinois de l'Est, derrière lequel est le Chinois d'Europe ou Anglais. Ces braves Anglais qui en quelques minutes ont massacré avec leurs mitrailleuses trois mille Matabelles, n'ayant que des armes indigènes, et ont eu trois hommes tués ou blessés ! C'est moins dangereux qu'une battue sous bois. Brugère eût été là plus à son aise qu'au bout du fusil du madagascarien Carnot.

Le quai d'Orsay donc, en agissant ferme vis-à-vis de l'Angleterre dès le début, eût mis fin à tout cela ; il a préféré voir couper les parties génitales à des centaines de soldats ! Les hommes du ministère des Affaires Étrangères ont pris leur décision froidement, en pleine connaissance de cause. Ils étaient maçons ou maçonnisants. Il n'y avait pas à reculer.

A Madagascar, c'est la même chose. Il suffirait que l'on administre une fessée en place publique devant les Malgaches réunis, aux quelques clergymen qui sont là, pour éviter des envois de troupes. On préfère faire tuer les soldats. Et les mères françaises font voter leur mari pour ces gens, puis elles pleurent quand elles apprennent la mort de leur fils. Qu'elles pleurent donc plutôt sur leur bêtise !

Le hasard nous a amené dernièrement dans une réunion de gens qui suintaient, qui puaient à plein nez l'opportunisme, le chéquardisme, le maçonisme. Ces gens, ivres de colère, acclamaient furieusement un orateur racontant *de visu* ce qui se passe à Madagascar. Les figures étaient rouges de passion. Les poings se serraient. On conspuait le quai d'Orsay !

Etre conspué par des chéquards, c'est dur, surtout quand c'est justifié !

Et, mon Dieu ! le côté chéquard dans la Franc-Maçonnerie est relativement un côté sain. On a ses faiblesses. On n'aime pas que Delahaye vienne les étaler en public. Cela se comprend. On a eu la main croche. La vie est dure, a ses exigences. Mais on n'irait peut-être pas jusqu'à dire à un jeune soldat : « Mon ami, allez mourir pour la France. Souffrez au besoin le martyre. Souvenez-vous que vous êtes sous le drapeau français. » Le jeune homme écoute très simplement et part. Puis, quand la porte est fermée, on éclate de rire : « Quel naïf ! quelle bonne affaire ! Cela va faire le jeu d'Albion, c'est-à-dire le nôtre, puisque nous sommes à son service. Dites donc, croyez-vous que nous serions jamais arrivés ici sans cette bonne Albion. La calomnie-t-on, la pauvre fille ! »

Nous avons rapproché Bibi de la Glacière des MM. P. M. G., les Juifs des Anglais, les anarchistes des F. :., les Chéquards des Coloniards. Nous nous sommes laissé aller à faire l'éloge des premiers. Notons qu'ils touchent de moins près à l'élément anglais ; c'est là la raison.

Les Coloniards et le Quai d'Orsay sont infiniment plus pourris que les Chéquards, et cela s'explique. On a parlé de la diplomatie anglaise. Les diplomates anglais portent les inévitables traces de l'infériorité de leur race ; ils sont moins bien doués que ne le seraient de vrais diplomates français. Ils ne pourraient supporter un combat à armes égales. Selon l'éternelle pratique des Anglais, ils cherchent à affaiblir l'ennemi, et par la F. :.-M. :., ils sont arrivés à désagréger ce corps. La lutte alors devient facile pour eux, le champ devenant libre devant eux.

Le Quai d'Orsay et le ministère des colonies devaient fatalement être plus touchés que les simples chéquards, car, par leur situation même, ils touchent de plus près aux choses qui tiennent le plus au cœur d'Albion.



Quand finira-t-on donc de chercher à nous intéresser aux Irlandais?

Les Irlandais diffèrent des Anglais proprement dits, assurément. Mais ils en diffèrent moins que le Breton ne diffère du Provençal ou le Gascon du Flamand. Ils n'ont nullement un type différent, comme on veut le faire croire. Ils ne se reconnaissent entre eux que par l'accent. Ils ont la haine du néo-juif pour le Français.

C'est une lutte entre filles de brasserie aussi peu intéressantes l'une que l'autre. L'Angleterre et l'Irlande passent leur temps à se chamailler. Puis les Irlandais envoient leurs fils servir dans les armées de terre ou de mer anglaises. Ce n'est vraiment pas la peine!

Ces Irlandais sont cinq millions. Ils sont molestés depuis longtemps. Ils pourraient se faire envoyer beaucoup d'argent, des armes, de leurs frères émigrés en divers pays, former un complot. Ce n'est pas contre des êtres vaillants qu'ils ont à lutter. C'est contre les Anglais, contre des généraux dont la meilleure stratégie consiste à s'assurer maçonnièrement que dans l'armée adverse ils ne trouveront pas un adversaire sérieux. C'est contre les Anglais qui ont un aspect terrifiant, qui devraient être les premiers soldats du monde, puisqu'ils obtiennent sans effort, et d'une façon plus parfaite que les autres races, une rigidité d'expression dissimulant la crainte qui existe chez les plus braves, — mais qui ont des cœurs de lapins.

Quand le sang coule par hasard, on trouve une dizaine de morts, comme à Fourmies. Quid donc en France se rappellerait ces quelques morts actuellement, si cette tuerie n'était doublée d'une question ouvrière et d'une lâcheté de Juif?

C'est tout ce que ces gens peuvent faire. Ils sont aussi lâches que leurs oppresseurs. Que feraient les Bretons, les Gascons, les Corses, s'ils étaient persécutés par les autres Français? Que l'on aille donc persécuter les insulaires corses, sous prétexte qu'ils sont de

sang italien. Nous pensons qu'ils le prendraient autrement que les Irlandais.

Nous trouvons même qu'il est néfaste de s'occuper de cette question irlandaise. C'est l'éternelle politique des demi-mesures, des quarts de mesure, que l'on a inventée pour s'éviter de mettre la hache carrément dans le tronc, c'est-à-dire dans la F. : M. : C'est cette politique tortueuse chère aux chefs conservateurs qui seraient les maîtres de la France actuellement, s'ils avaient su se déclarer et rester anti-anglais et anti-maçons à la chute de Napoléon I^{er}. Ils auraient eu une politique nationale. Il n'y aurait que demi-mal, s'ils n'avaient fait tomber leur parti avec eux.

Plusieurs générations de vie politique, dans laquelle le succès seul compte, ont faussé le sens moral de ces gens, leur ont donné une fausse base d'éducation. Ils ne diffèrent guère comme solidité de principes des F. : Ce sont les Arthur Meyer « bien pensants » du *Gaulois* opposés aux Meyer « mal pensants » de la *Lanterne*; ce sont les Irlandais opposés aux Anglais, combattant dans un camp opposé, mais avec la même lâcheté et moins bien organisés. Quelques régiments continentaux débarqués à l'improviste en Angleterre, terroriseraient le pays à la barbe de l'armée anglaise; quatre millions d'Irlandais ne savent pas résister à une poignée de policemen, qui feraient rire d'eux sur le continent.

Les Irlandais ne nous sont nullement reconnaissants de ce que nous avons fait pour eux ou de ce que nous ferons. Et ils ont bien raison. Ils comprennent que ce n'est pas pour eux que nous nous dérangeons, mais pour ennuyer les Anglais.

On trouve que les Anglais ont tort d'enlever le toit de la ferme où loge un tenancier qui ne l'a pas payé, de façon à le forcer à déguerpir. Certainement quelqu'un qui agirait ainsi en France, serait conspué et à juste titre. Mais notons bien que nos fermiers sont d'un sang bien supérieur à celui des Irlandais; qu'ils ne sont pas tous parfaits assurément, qu'ils emploient parfois des moyens peu respectables, mais qu'ils sont, en réalité,

plus souvent qu'on ne le croit, des gens d'une scrupuleuse honnêteté, que beaucoup ont un sens prodigieux d'honneur. Il ne faut pas comparer des situations qui n'ont aucun rapport.

Si nous étions propriétaire en Irlande, nous finirions peut-être bien par faire ce que nous ne ferions à aucun prix, en France, par agir comme les propriétaires du crû. Ces luttes, à coups d'épingles, de cuisinières, de filles de brasserie, finissent par être agaçantes au dernier point. C'est ce qui est arrivé à la Chambre des Communes dernièrement, dans une séance consacrée au *Home rule* irlandais, où tous les députés se sont empoignés, se sont crêpé le chignon, trop lâches pour aller plus loin.



Que l'on cesse donc de découvrir l'inévitable Anglais, ami de la France. Cela devient bête ou malhonnête. Ils aiment tous la France, comme nous aimons un bon chapon. Ils sont de plus attirés par nos qualités qu'ils ne posséderont jamais, comme le pauvre est attiré par l'opulence du riche, qu'il regarde avec convoitise, ne pouvant faire autre chose, mais dont il est jaloux. Notre société semble réellement avoir un charme puissant pour eux, le charme du nouveau, de l'inconnu probablement.

Pour le moment cet inévitable Anglais, c'est Gladstone, ce parfait idiot que l'on a appelé le *great old man*, ce Gladstone qui disait dernièrement à la tribune, au sujet de la répugnante tuerie des Matabelles : « Le bon renom d'Albion va être terni. » De quel bon renom parle-t-il ? Est-ce de la conduite des Anglais en Acadie et à Quiberon ? Nous ne pouvons défilier tout le chapelet des horreurs d'Albion.

C'est de la folie dangereuse. Ce sont ces mêmes maîtres gaffeurs qui ont réuni il y a quelque temps le

ban et l'arrière-ban de certaine société savante pour venir applaudir certain Américain, Anglais mal décrassé, catholique — toujours ces Anglais et ces Juifs catholiques ! Comme si ces gens avaient une organisation cérébrale faite pour comprendre ce culte ! — et même évêque, qui fonctionne du côté de Saint Paul Minneapolis, Etats-Unis. C'était encore un autre Anglais, très chaud ami de la France que l'on venait de découvrir.

Une foule de bonnes gens tous plus ou moins de l'Institut, très graves, sont venus lui serrer les mains avec componction, le remercier de ce qu'il faisait pour la France, lui faire des compliments remplis de coquetteries de style. Or, il n'y a pas dans le monde un plus grand ennemi de la France, du nom français, de l'expansion française, des Français canadiens assez nombreux dans son diocèse. Il poursuit ces derniers avec rage pour les faire devenir Américains, c'est-à-dire leur faire perdre leurs lois, leurs institutions et peut-être leur religion. Est-ce là la façon anglaise de travailler à l'expansion du catholicisme ? Il est connu comme l'Attila des Français-Canadiens et des Français émigrés dans cette contrée.

Ce farceur mitré s'est laissé encenser et a protesté de son amour pour notre race, en un style aussi convaincu que certains Coloniards parlent de leur amour pour la Patrie, dans les réceptions de gala des Dyboski, des Binger, des Monteil.... etc. C'est comme cet autre évêque niant publiquement avoir écrit une lettre plus que plate, auquel il a été prouvé publiquement que sa mémoire lui faisait défaut ¹.

Nous sommes loin de croire que le parfait catholicisme consiste à ne jamais dire de vérité aux évêques. En ne séparant pas nettement les boucs des brebis, on se fait le complice des premiers. Et l'on n'a plus d'autorité, quand on dit aux gens : « Vous voyez cet évêque qui a crié que nous ne sommes pas en république, mais en maçonnerie ; c'est un brave homme. Vous voyez ce curé de campagne ; il a parfois des bizarreries ; il est

même un peu braque parfois ; mais c'est un caractère. Vous voyez cet autre curé de campagne : c'est une intelligence extraordinaire : il eût pu se faire une place brillante dans le monde ; il a pensé que le sacrifice modeste de soi-même avait ses charmes ; il aura appris par l'exemple aux paysans éprouvés par les traités maçonniques, à se contenter de peu. » Les loustics parisiens vous rient au nez et vous répondent : « Parlez-vous de ce prélat romain qui a fait sauter le denier de Saint Pierre et s'est gondolé avec ? »

Encore une fois ces découvreurs d'Anglais qui adorent la France sont des fous dangereux.

Nous venons de parler incidemment de Quiberon. N'est-il pas bizarre de voir les Anglais débarquant les Français, refusant durement ensuite de les embarquer de nouveau, à l'heure du danger, donnant ainsi la mesure de ce que vaut l'hospitalité anglaise, d'une part — et d'autre part, Hoche leur promettant la vie sauve, recevant un ordre « supérieur » (comme à Madagascar) de les mettre à mort, obligé par la discipline d'accomplir cette boucherie qui aurait amusé les soldats anglais du Matabelland, mais qui dut lui coûter. Cette coïncidence est purement fortuite, n'est-ce pas ? Absolument comme Méphistophélès sort de sa trappe à la roulade satanique qui l'annonce ! Serait-ce insensé de se demander si la maçonnerie ne fut pour rien dans la Révolution ; si les Anglais n'eurent aucune action sur la F. . M. . ; si l'ordre reçu par Hoche n'était pas de provenance anglaise, n'était pas une vengeance anglaise contre ces Bretons avec lesquels il était d'usage de guerroyer en mer chaque fois qu'ils se rencontraient, sans déclaration de guerre, notamment sur les côtes du Canada ?

Nous serions très porté à admettre que toute la stratégie d'un général anglais consiste à éviter la lutte, quand la maçonnerie ne lui a pas préparé le terrain, ne lui a pas promis une résistance ridicule, ne s'est pas arrangée de façon à lui opposer un amiral Villeneuve.

A propos du Canada, on ne sait pas assez que Voltaire avait fait un long séjour en Angleterre, qu'il y avait été fort bien reçu, comme tout Français qui paraît pouvoir assez facilement se laisser corrompre. Est-ce là que cet homme néfaste auquel on élève des statues, que l'on devrait au contraire brûler en effigie chaque année, aurait appris cette phrase qui décida la cession du Canada : « Peuh ! pour quelques arpents de neige ! », phrase dont l'écho fin de **xix^e** siècle est lui aussi sur un ton d'agréable ricanement : « **Les colonies sont un jouet coûteux !** »

XXXIII

SUITES ANTIMAÇONNIQUES (SUITE)

II

La Chambre actuelle est le vomissement d'une nation ivre, ne sachant ce qu'elle fait. Les Français sont enivrés, non par ces boissons frelatées que débitent les Juifs et les sub-Juifs, mais par cette presse anglo-juive, qui prend la tête de toutes les manifestations patriotiques pour mieux piper et duper leurs lecteurs. C'est un peu trop évidemment le loup entré dans la bergerie.

La succession trop rapide des événements que nous lisons chaque jour dans les journaux, qui absorbent notre attention, nous empêchent d'attribuer à certains événements toute l'importance qu'ils méritent. Les deux grands événements de l'époque sont les gaffes de Ribot et de Develle.

Ribot est un gaffeur volontaire. Il se dit : « Accusons le baron de Mohrenheim, nous irons le lendemain sucer le poison de notre morsure reptilienne. L'opinion publique l'exigera. Mais la blessure existera toujours.

Et qui sait ? une heureuse occasion se présentera peut-être. On pourra verser une seconde fois quelque poison. »

Develle est un gaffeur involontaire. Il dit qu'une bonne partie de la presse parisienne est vendue aux Anglais. Hélas ! cela se voit, pour quiconque connaît les questions anglaises et coloniales. Le lendemain, il se rétracte. On voit bien pourquoi il se rétracte, mais on ne voit pas pourquoi il aurait, à la légère, porté une si grave accusation.

Le premier n'en sera que mieux vu dans les loges ; le second y aura perdu.



Il ne faudrait pas que nos gouvernants, ni le Quai d'Orsay, dorment sur une fausse sécurité. Paris n'est pas autant qu'ils le croient le seul endroit où se font les opinions.

Il nous est arrivé parfois de quitter nos amis du boulevard, aussi gobeurs, leur disons-nous souvent, qu'ils sont gouailleurs ; gens du reste fort bien renseignés, car ils lisent au moins cinq journaux par jour, avec la plus parfaite conviction du reste, sans se douter le moins du monde que ces feuilles sont comme la fameuse prescription du docteur :

Aqua Sequana
Bis eadem
Eadem repetita.

Ces cinq journaux avalés, ils s'en vont gravement, croyant que c'est arrivé, comme les messieurs qui lisent certains livres à documents. Vous leur parlez de Madagascar : ils ne savent pas un mot de ce qui s'y est passé. A Londres, on ne veut pas qu'on le sache.

Le lendemain, le train vous dépose dans quelque village du littoral breton. Vous allez chez quelque fermier fumer des pipes, assis sur les bancs qui sont autour du vaste foyer de pierre. Le *gars* qui a quitté, il y a quelques jours, l'uniforme de marin ou d'infanterie de marine, raconte ses impressions, on l'écoute avec une attention énorme, les parents et voisins sont réunis. Il parle de Madagascar, détaille ce qui s'y est passé. Le père, l'oncle qui étaient soldats en 70, lèvent leur chapeau d'une main, se grattent la tête de l'autre et sortent en maugréant : « Ah ! voilà encore qui ne me plaît guère. »

Madagascar aura été vécu par le *gars*, comme 70 par le père. Et le *gars* n'est pas le seul à parler ainsi ; il y en a d'autres dans les communes voisines et dans presque toutes les communes de France.

Voilà ce que vous apprenez dans les fermes, et ce que nous cachent les journaux maçonniques, avec un toupet de Juif et d'Anglais. C'est encore, toujours, le monde renversé.

Ces événements prennent tout le cerveau de ces gens-là, qui n'ont pas comme les boulevardiers des milliers de faits à se caser dans le cerveau, auxquels ils sont incapables souvent de donner le relief qu'il leur faudrait.

Ce n'était assurément pas la peine de renverser Louis XV, le Canadien, pour mettre à sa place Carnot, le Madagascarien. Ces Messieurs du quai d'Orsay, font de la propre besogne, quand ils s'y mettent ! ils peuvent être fiers d'eux !

Nous venons de parler de Louis XV, qui se présenta si bien au début de son règne qu'on le surnomma « le Bien-Aimé. » On sait comment il tourna. A qui profita sa corruption ? Aux Pères Eternels d'Outre-Manche. Cela s'est fait tout seul probablement.

Ils sont d'ailleurs parfois maladroits, les Pères Eternels.

Ils sont souvent trop pressés d'annoncer ce qui va se passer. Ils l'annoncent au moment où ils donnent les ordres aux Anglojuivés de la rue Cadet ou des au-

tres nations continentales, sûrs d'avance que ces ordres seront exécutés, s'il n'y a pas d'impossibilité absolue.

Il est bien entendu que l'événement Bazaine est un phénomène de génération spontanée. Les Anglojuivés le veulent ainsi. Inclignons-nous. Que leur sainte volonté soit faite.

C'est comme cette sorcière, au début de *Macbeth*, qui annonce à la femme d'un marin qui lui a refusé des châtaignes, que son mari va périr en mer. Elle doit être bien renseignée, puisque c'est elle qui va souffler la tempête par vengeance.

Shakespeare nous paraît fantastique et l'est en effet. Aux Anglais, il doit paraître réaliste. C'est la réalité de la vie anglaise, vie fantastique, adaptée au théâtre. Corneille nous représente les nobles faits du *Cid* et d'*Horace*, Shakespeare choisit ses sujets dans les crimes horribles du moyen-âge, cachés sous les pierres énormes, mystérieuses, des châteaux-forts de l'époque. On frappe les gens par derrière, quand il n'y a pas de danger, lâchement, basement, comme sont seuls capables de le faire ces Anglais à la prestance d'officiers de cuirassiers, ayant facilement les apparences de franchise et de loyale cordialité (quand on ne regarde pas les yeux clignotants) qui font partie des traditions chevaleresques. Puis vient la scène de folie, de remords incohérents dans laquelle se trouvent des paroles sans suite, faites pour plaire à un peuple parfois intelligent, mais non intellectuel, aux lecteurs de MM. P. M. G. qui n'ont pas encore compris, à l'heure qu'il est, l'incohérence de ces journalistes, incohérence qui a fait faire des gorges chaudes dans toutes les nations du monde aux gens un peu renseignés, sachant que le vice des fruits verts n'est pas une exception, mais bien la règle en Angleterre.



Il y a, quoi qu'on en dise, une sympathie entre l'âme

des peuples. Mais cette sympathie est parfois changée en antipathie ou en haine mortelle par la presse franc-maçonne. Tels deux frères qui s'aiment, et qu'une femme méchante tient séparés, excite l'un contre l'autre dans un intérêt inavoué.

C'est ainsi que la Norvège nous était très favorable avant 70. Pendant la guerre, notamment à Bergen, les Allemands qui y résidaient étaient mal vus, très souvent maltraités. Maintenant, il en va différemment, grâce à la presse maçonnique. Cette presse, malgré ses efforts et malgré le grand nombre de touristes anglais qui affluent en Norvège et y apportent de l'argent, n'a pu faire le Norvégien sympathiser avec l'Anglais. Nous parlons du Norvégien qui ne fréquente pas les loges. Le Norvégien isolé, sympathise volontiers avec le Français, mais la politique maçonnique le fait incliner vers l'Allemand.

Il serait étonnant que la F. : M. : ne fasse pas tous ses efforts pour aigrir les rapports de voisinage de la Suède-Norvège avec la Russie, que la presse maçonnique ne soulève pas des soupçons, n'envenime pas les difficultés. Il faut que la Russie, comme la France, soit entourée de voisins qui la regardent de travers, pour qu'Albion, incapable de tirer le glaive, s'en serve contre elle.

Il est évident que les derniers événements de Toulon qui fortifient la Russie, comme ils fortifient la France, ne rendront pas la presse norvégienne et suédoise très favorable aux Français.

Les peuples ne demandent qu'à s'entendre, mais cela menacerait l'équilibre instable d'Albion !

De même, combien n'avons-nous pas vu d'Allemands dans les environs de Chicago qui venaient nous serrer cordialement la main, à nous « l'ennemi héréditaire » et nous dire : « Iena, Reischoffen, Mars-la-Tour, Sedan...etc. Qu'est-ce que cela peut nous faire ? Laissons donc Guillaume et Napoléon se faire la guerre et, nous, soyons amis. »

Ces gens ne lisaient plus la presse maçonnique alle-

mande qui excite les Teutons contre nous depuis 1815, d'après un mot d'ordre. La presse de Chicago n'avait aucun intérêt à entretenir leur haine. Ces gens revenaient naturellement à leurs idées naturelles.

Combien n'avons-nous pas trouvé d'Allemands d'Europe dans les mêmes idées, nous disant : « Nous voyons bien ce que nous avons à perdre à vous faire la guerre, mais nous ne voyons nullement ce que nous pouvons y gagner. » Et il y avait dans leur voix un profond accent de mélancolie. Ils ne voyaient pas pourquoi ils iraient se faire écharper.

C'est le bon sens populaire qui se réveille. C'est lui qui s'est réveillé à Toulon, qui sans saisir exactement de quoi il retourne, dit : « Mais nous n'aimons pas à marcher la tête à l'envers. Nous avons peur des attaques d'apoplexie. »

Parce qu'Albion manque d'équilibre, il faut que les autres nations continentales manquent d'équilibre. C'est une nécessité *sine qua non* de son existence.

Combien depuis Louis XV, y a-t-il eu d'hommes à perdre la vie, et en France et en Europe, pour cette vieille dévote qui n'a même pas l'intelligence de comprendre ce qu'est la religion, grâce à ce temple de la rue Cadet aux allures bon garçon ?

Classons ici les guerres qui ont eu lieu depuis cette époque. Il y a les guerres intelligentes ou nécessitées, telles que la campagne d'Algérie. Y en a-t-il d'autres dans le même cas depuis Louis XV ? Il y a secondement les guerres de conquérant, celles de Napoléon I^{er}. Il y a troisièmement et enfin, les guerres maçonniques bêtes, idiotes, dont on ne comprend pas la raison d'être, dont font partie toutes les autres.

Ce n'est pas l'armée française que l'on devrait dire, mais « l'armée anglaise ». Pourquoi l'armée française a-t-elle fait la campagne de Belgique ? Pour donner aux Belges une monarchie à laquelle ils ne tenaient pas du tout, les rendre hostiles à la France républicaine, alors que la F. . M. . préparait l'avènement de la République en France. La F. . M. . est républicaine en France

monarchiste en Belgique, comme Meyer est républicain à la *Lanterne*, monarchiste au *Gaulois*. C'est aussi pour nous rendre les Danois hostiles, que les F. . du Danemark qui savent que la France n'est pas venue à leur secours par ordre maçonnique, par ordre maçonnique également, disent que les Français ont mal agi, que « l'on ne peut pas compter sur eux. » Farceurs ! Ces gens du reste sont « très bien pensants », royalistes. La reine Victoria, Impératrice des Indes, protectrice de la France, aime beaucoup mieux avoir des têtes couronnées à ses réceptions que des égoutiers. La F. . M. . n'en veut donc qu'aux monarques des puissances coloniales rivales, c'est-à-dire de Russie et de France, qu'elle fait décapiter.

Albion fabrique deux sortes de bombes : les unes pour l'exportation qui partent merveilleusement, les autres pour l'usage domestique qui ne partent jamais. Il n'y a peut-être là après tout qu'une application d'un principe commercial. Jamais nous n'avons mangé d'aussi mauvais jambons qu'à York, ni d'aussi mauvais fromages que dans les lieux de production. On n'exporte que ce qui en vaut la peine.



« Nous ne sommes pas colonisateurs. » Nous a-t-on assez ennuyés avec cette formule. C'est le pendant maçonnique de : « Les colonies sont un jouet dispendieux. Cédons-les aux Anglais. » De même, dans un autre ordre d'idées : « Nous ne sommes pas faits pour les syndicats. » C'est pour cela sans doute que nous lisons que l'*Union des Producteurs et Consommateurs* de Lyon, société coopérative, a vendu pour plus de trois millions de viande, sans parler d'autres choses, dans ces quatre dernières années. Mais la rue Cadet prétend que le

privilège de l'association doit lui être exclusivement réservé.

Nous sommes désolé d'avoir à affirmer au contraire que nous sommes parfaitement bons colonisateurs. Nous avons autre chose à présenter ici que des affirmations d'épiciers qui vous déclarent emphatiquement que la maison d'en face falsifie horriblement. Ces gens dogmatiques n'ont probablement jamais poussé leurs investigations plus loin que les fortifications de Paris. Nous avons visité sur place, à diverses reprises, et assez longuement, des groupes de colons français qui se trouvaient entourés d'autres groupes de colons de divers pays.

Nous pouvons affirmer, sans développer ici ces idées qui demanderaient plusieurs pages pour être éclaircies, que le Français battra à plate couture l'Anglais et l'Irlandais, sur ce terrain comme sur les autres, qu'il aura plus de peine à battre l'Ecossais.

Et ces Français arrivent généralement avec tout contre eux : ils n'ont pas de ressources, leur consul, aimable émanation du quai d'Orsay, les regarde de travers, au lieu de les aider. Ajoutons que s'ils sont cultivateurs, ils restent un peu trop cultivateurs, ne deviennent pas assez vite commerçants, ce que le cultivateur doit être dans ces pays. Enfin, les personnes souvent dévouées, patriotes qui se sont occupées de les diriger, ne sont souvent pas assez soutenues par l'opinion publique, qui les confond avec ces agents d'émigration, aventuriers de bas étage, Youpins impudents pour la plupart. Nous pourrions citer divers endroits où les Français « non colonisateurs » réussissent cependant remarquablement et reçoivent les visiteurs très joyeusement.

Il est vrai qu'ils sont à plus de trois jours de chemin de fer du consul de France le plus rapproché : c'est là certainement la cause de leur succès.

Or, l'Angleterre contient 30 millions d'habitants. Sur ces 30 millions, 3 1/2 sont Ecossais, 5 1/2 Irlandais, et par conséquent 20 millions environ Anglais

proprement dits. Nous supposons que, hors d'Angleterre, la proportion doit être sensiblement la même, avec un coefficient plus fort toutefois pour l'Irlandais que la persécution pousse à émigrer.

Relevons ici en passant une erreur commune en France. On pense volontiers que l'on reconnaît les Irlandais à leur figure. Les Anglais qui doivent être compétents, affirment qu'ils ne les reconnaissent que par leur prononciation.

L'élément anglais ne comprendrait donc guère qu'un Ecossais, c'est-à-dire un concurrent redoutable, sur sept Anglais. Et encore sommes-nous convaincu que le Français est de beaucoup supérieur à l'Ecossais.

En France, où nous ne voyageons pas suffisamment, nous laissons trop travailler notre imagination qui représente toujours les choses éloignées dans le temps ou dans l'espace, sous les couleurs trop favorables qu'elle lui prête. Et nous voyons la colonisation anglaise sous des couleurs presque surnaturelles qu'elle ne possède nullement. L'Anglais émigre beaucoup, de sorte qu'il trouve au moment où il débarque tous les corps de métiers destinés à lui rendre la vie facile et agréable. Il se trouve facilement parmi les émigrants des gens qui ont le talent organisateur ; et la vie continue sans trop de transition aux colonies ce qu'elle a été en Europe. On y retrouve la même race avec les mêmes défauts. Un paquebot, est un point roulant sur l'Océan et c'est tout.

Mais introduisez une équipe française sur cette terre ; qu'elle fasse un match avec l'équipe anglaise, on verra de quel côté sera l'avantage, la supériorité. Les Canadiens chassent de la province de Québec les Anglais qui s'en vont la rage dans le cœur, tout en protestant qu'ils les adorent. Et ils ne luttent pas à armes égales. Ils ont été jusqu'à ces dernières années coupés de leurs communications avec la France, leur souche. Leur nombreuse progéniture remplace le défaut d'émigration des gens de race française, mais ne remplit pas leurs goussets.

Les Anglais sont, encore une fois, des êtres déséquilibrés et inférieurs. Mais ils ont deux qualités et deux seules : celle de jeter habilement de la poudre aux yeux et celle de vous saisir par les jambes et de vous faire faire la pirouette, quand ils trouvent que vous allez trop vite, comme ils le font au *foot-ball*. Ils nous sont inférieurs ; mais ils savent merveilleusement bien atténuer nos qualités, nous rendre momentanément leurs inférieurs, nous faire descendre de notre degré au leur, et du leur à un degré ou même plusieurs audessous.

Que l'on ne nous réplique pas que leurs résultats coloniaux sont cependant bien supérieurs aux nôtres. Ce serait prêcher un converti.

Nous admettons très volontiers que le quai d'Orsay, qui gouverne Madagascar et cède des départements, des provinces entières aux Anglais, pour aller plus vite, ne fasse pas des prodiges dans cette île. Madagascar est le Panama du quai d'Orsay.

Nous admettons volontiers que Lanessan au Tonkin ne soit pas un choix très heureux, que les militaires aient eu raison de prétendre que les fonctionnaires civils n'étaient pas parfaits.

Nous admettons volontiers que les agissements opportunistes en Algérie, qui est bien plus sérieusement traitée que les autres colonies, à cause de son voisinage de la France, laissent cependant complètement à désirer.

Nous admettons volontiers tout ce qu'on voudra et beaucoup d'autres choses. Il y en a long à dire sur la question. Quand on découvrira le pot-aux-roses, il y aura des grincements de dents à la rue Cadet.

Mais tout cela prouve simplement que la Maçonnerie non seulement n'est pas colonisatrice, mais est sciemment et volontairement anti-colonisatrice. Cela ne prouve pas que le Français n'est pas colonisateur. Il est bon de faire une distinction et de signaler une conclusion que les F. : font tout leur possible pour entretenir.

L'Angleterre ne pourrait résister à une concurrence à armes égales. Elle périrait peut-être. Tous ces gens de maison, nous voulons dire les F.·., se trouveraient sans place. C'est comme si l'on voulait raser le quartier des Champs-Élysées ; que deviendraient-ils en effet ? On conçoit que leurs intérêts sont étroitement liés à ceux d'Albion.

XXXIV

SUITES ANTIMAÇONNIQUES (SUITE)

III

Ces excellents Ecossais !

Un jour, nous nous trouvions sur un paquebot conduisant à une terre qui fut autrefois française, où des cœurs bien français battent encore, mais sous le drapeau phénicien de l'*Union Jack* (Syndicat Anglo-Ecossais-Irlandais).

La vie a ses gaietés, et les traversées aussi.

Un excellent Ecossais était le major de table. Nous avions l'honneur d'être son voisin, et pensions *in petto* que tout l'honneur était pour lui. Le sang gaulois a de ces retours. Il est parfois narquois sans méchanceté. Ce bon Scotch frisait la vieillesse, avait une ampleur de bon aloi, très respectable, et une tête de Père Eternel. Cela court les rues, en Ecosse, les Pères Eternels. Nous lui fîmes quelques observations sur la monotonie du dimanche anglais. Il voulut bien les trouver justes, tout en estimant que le repos dominical était

une institution qui savait unir non l'*utile dulci*, mais le *divinum dulci*. Un verre de *Scotch whisky and limonade* était auprès de lui ; il y puisait onctueusement quelques lampées, avec cet air de matou que prennent facilement les Ecossais, qui semble chez eux un don naturel. Puis changeant de conversation, il nous dit :

— « Vous allez dans ce pays. Si vous passez par..., venez me voir. Vous y trouverez d'anciens Français (Puis, fermant à moitié les yeux, les deux mains jointes sur l'estomac, pénétré par une douce extase d'homme qui sait goûter les pures joies de l'amitié, qu'il se prise au-dessus de toutes les joies perverses, qui dupent l'humanité.) Oh ! de bien *bons amis de la mienne* ! »

Une douce hilarité nous secoua de la pointe des cheveux jusqu'aux ongles des orteils. L'excellent Ecossais d'un regard furtif, vit la chose, et, toujours onctueux, reprit :

— « Oh ! de bien bons amis *du mienne*. »

Encore un regard furtif et :

— « Oh ! de bien bons amis *de mienne*. »

Un autre regard furtif et :

— « Oh ! de bien bons amis *du mien* (good friend of mine). » Va pour cette dernière formule !

Tout en ayant des sentiments sincèrement religieux, on peut n'être ni mystique, ni extatique. Mais ce bon Ecossais avait un fluide religieux qui pénétrait les vingt convives de cette table, qui faisait réellement du bien. On se sentait meilleur. Le temps passé près de cet homme vénérable remplaçait avantageusement pour moi, une retraite religieuse, un pèlerinage de Lourdes. Mais cette piété était de bon aloi, simple, pénétrante. — Nous lui promîmes d'aller le voir... si nous n'avions rien de mieux à faire.

Cet homme avait une âme de bénisseur. Il avait de la religion à revendre.

Quelques mois après, nous nous trouvions dans un village perdu, ayant bien oublié ce bonhomme, et nous demandâmes au voiturier qui nous conduisait :

— Il n'y a que des Français, ici ?

— Oui, rien que des Français. Cependant il y a un Anglais. Un bien vilain homme. Il ne va jamais à l'Église. Il vit avec une catin. Tous deux sont toujours soûls. Ils se battent tout le temps. Sa pauvre sœur qui était venue avec lui d'Ecosse, a été obligée de s'en retourner, désolée.

— Voilà des cancan locaux qui n'ont rien de séduisant pour un touriste, pensâmes-nous.

— Il s'appelle M...

— M... ! Il est venu par le paquebot vers le 20 mai dernier ?

— Parfaitement.

— Et sa sœur qui était sur le paquebot a été obligée de partir ?

— Mais oui.

Et n'ayant rien de mieux à faire, nous allâmes voir notre Père Eternel ! Il nous serra fort aimablement la main, avec bienveillance, avec onction, à l'arrivée et à la sortie. Cela nous fit l'impression bienfaisante d'une double bénédiction. La maison était bien tenue, d'une propreté qui était l'indice indiscutable d'une vie calme, sereine, honnête, pieuse, onctueuse.

Et nous le quittâmes en chantonnant l'air du Grand Prêtre, de Sarastro, dans la *Flûte enchantée* :

La haine et la colère
Jamais n'ont pénétré
Dans ce séjour prospère,
Des hommes revéré.
Dans cette enceinte,
Exempts d'erreurs,
L'amitié sainte
U-U-nit nos cœurs.

Que les F. : ne réservent pas uniquement leurs épithètes de cafards pour les cléricaux qui sont assez mous pour se laisser mener par eux. Qu'ils les appliquent aussi aux Anglo-Juifs qui les mènent par le bout du nez, comme de tout petits garçons qu'ils sont, qui en tirent un ample parti, qu'ils le sachent bien !



I

Nous avouons ne goûter qu'à moitié le qualificatif de « reptiles allemands » donné à certains journalistes allemands. Nous préférons de beaucoup l'expression de « reptiles anglais. » Ces gens de temps en temps agitent les foudres de la guerre, comme Pluton agite les siennes pour désorganiser les éléments, au début d'*Orphée aux Enfers*. Au fond, ils ne désirent pas du tout la guerre, au contraire. Comme nos F. : ils trouvent que l'Alsace doit rester à l'Allemagne. Ce n'est pas par patriotisme. C'est parce qu'ils sont les larbins des Larbins d'Outre-Manche. Ces mêmes F. : français qui désirent que l'Alsace reste à l'Allemagne votent avec une patriotique unanimité les crédits pour l'armée. Ils endorment ainsi l'opinion qui s'endort sur le doux oreiller de la confiance, et puis Albion, la seule nation désarmée, ne déteste pas de voir l'Europe armée jusqu'aux dents. Elle envoie de temps en temps sur le continent des sir Charles Dike qui, en revenant, font des comptes-rendus élogieux des diverses armées continentales, les encourageant à continuer.

Ces « reptiles allemands » sont les symétriques — toujours cette symétrie instinctive de l'Anglais qui construit ses canaux souterrains avec la même régularité que les abeilles construisent leurs rayons de miel, les araignées leurs filets — de nos « reptiles français », ces journalistes F. : que Develle reconnaît vendus aux Anglais (il doit s'y connaître, Develle, nous lui laissons la responsabilité de ses accusations).

Quand les reptiles de l'un ou de l'autre côté du Rhin, font des appels de fonds à Albion, Sandy, toujours un peu chiche, dit : « Mais vous avez les fonds Guelfes, vous avez Panama. » L'idéal de Sandy est d'arriver à faire marcher les choses à l'œil. On retrouve toujours la même main.

Que les reptiles français et allemands se disent bien que leurs trucs sont de mise à l'office, mais que leurs finasseries de gens de maison auront leur fin.

C'est comme le Mayer de la *Lanterne* qui plaide pour les voyous, celui du *Gaulois* pour les aristocrates; il faut bien se donner la réplique et faire aller le commerce. Les reptiles allemands et les reptiles français font le même jeu, sur le dos de leurs clients, le populaire qui commence à montrer les dents.

Nous sommes fort disposé à croire que la diplomatie anglaise doit être classée parmi les choses anglaises surfaites. Si l'on juge les résultats, c'est magnifique; si l'on juge les moyens employés, votre admiration se calme vite.

Il est certain qu'avec cette valetaille de journalistes F. : qui commencent à assommer l'univers et cette valetaille de politiciens, non moins F. : rien n'est plus facile que d'obtenir ce que l'on veut. Le précepte de l'Évangile : « Demandez et l'on vous donnera », qui ne semblait pas avoir visé cette espèce, devient un peu trop une réalité.

On télégraphie à Dufferin : « Demandez ceci. » et au Grand Orient : « Accordez cela. »

Quand Dufferin se trouve accusé, découvert, acculé par des journalistes vaillants, il télégraphie : « Au secours. » On délibère cinq minutes, puis on télégraphie aux Loges : « Votez une loi interdisant de dire du mal des ambassadeurs étrangers. » Et tous ces voyous des loges votent la loi comme un seul homme. « C'est rien chic au Grand Orient ! c'est épatant, mon cher, comme nous disait cet ami à l'un de ces baluchons de la rue Cadet ». Tas de marlous !

Et les reptiles français prennent leur plume et écrivent : « L'on a voulu protéger M. de Mohrenheim contre certaines accusations inconsidérées, regrettables ». Tas de valets ! Avec cela que l'on est si bien vu aux loges quand on se permet de faire risette aux Russes ; que l'on est si mal vu au contraire, quand on fait ce que l'on peut pour empêcher une alliance qui serait néfaste

à Albion. Et tous ces bons Français, le nez dans leur journal, avalent la pilule et élisent une Chambre qui fait la joie d'Albion. Pourquoi faut-il qu'il y ait une ombreau tableau et que Clémenceau manque à la fête !

De fait, la France, l'Europe entière est menée par une toute petite poignée de journalistes cosmopolites qui sont de sang français, allemand, italien, mais qui ne sont ni Français, ni Allemands, ni Italiens. Ils dirigent l'opinion devant laquelle les souverains doivent s'incliner.

Mais la loi ci-dessus rappelée n'empêche nullement de jaboter sous le manteau de la cheminée sur les faits et gestes de Dufferin, ni de le surveiller. Rien n'est parfait en ce monde. Cette loi a des fissures.

Nous n'aurons la paix en France, dans le monde, que lorsque Albion sera mise à la raison. Ceci va faire trépigner de douleur les F. . de l'univers entier. Cela leur fera le même effet qu'une douche d'eau bénite sur Méphisto ou qu'un bain d'huile bouillante sur les condamnés chinois. Ils trembleront pour leurs gages et pour leur avenir assuré par le régime actuel. Le seul moyen d'avoir la paix est, comme nous l'avons déjà dit, de proposer aux Allemands une compensation à l'Alsace-Lorraine en Angleterre, de remplacer la puissance commerciale anglaise par la puissance commerciale allemande. Nous estimons que la France doit être une nation plus commerciale que ne l'ont faite nos commerçants F. ., mais qu'elle ne doit pas être une nation avant tout commerciale, qu'elle a d'autres destinées plus élevées, que l'idéal doit tenir une large part dans son existence. Le *Gesta Dei per Francos* doit être une réalité. La nation du Bien, momentanément atteinte du virus anglo-juif, doit combattre la nation de la Corruption.

Les Russes et les Français devront occuper divers points des territoires qui ne seront pas réservés aux Allemands, absolument comme les Anglais font en Egypte.

Nous proposons cela, non pas comme une vengeance cependant bien justifiée, mais comme une défense ren-

due de jour en jour non pas seulement plus légitime, mais plus nécessaire, plus indispensable.

Les difficultés ne nous viendront pas des Anglais, que l'on verra s'enfuir pâles, haineux, avec des regards de vipères dérangées. Elles nous viendront de nos ennemis intérieurs, des F. : français, et des F. : étrangers qui ont tout intérêt à l'état actuel des choses, qui sacrifient patriotiquement les intérêts de leur nation aux leurs propres.

Les Allemands y trouveraient une compensation avantageuse à l'Alsace-Lorraine, un gage de paix, le budget diminué d'une partie des impôts militaires, un endroit où envoyer le trop plein de leur population, une augmentation de bien-être, et surtout un moyen de faciliter leurs rêves de commerce maritime.



Il y a une chose aussi qui nous semble bien surfaite par des historiens français légèrement entachés de maçonisme. C'est la part prise par Wellington à la défaite de Waterloo. Ledit Wellington est mis sur le même pied que Blücher.

Connaissant les Anglais comme nous les connaissons, nous avons quelque peine à interpréter le rôle du parlementaire envoyé au peu parlementaire Cambronne, tel qu'il l'a été. Les Anglais eussent été trop heureux de réduire en poussière l'armée française et de dire : « Nous avons vaincu ceux qui ont vaincu toute l'Europe. » C'eût été un beau coup de fusil. Ils ne manquent pas de chanter que la cavalerie française est venue se « volatiliser » contre leur fameux 73^e, sans dire dans quel état de piteuse anxiété étaient les troupes anglaises qui étaient derrière, attendant dans une angoisse mortelle l'arrivée de Blücher.

étaient navrés, clignotaient des yeux, faisaient cette tête de l'Anglais que l'on a remisé en dernier ressort et sans appel.

En tous cas, les héros de Waterloo exaltés par les historiens français F. : auraient bien dû faire des petits. On les eût utilisés dernièrement sur la côte d'Afrique. Les bons Anglais ont tellement perdu la tête qu'ils n'ont même pas pensé à envoyer de parlementaires, qu'ils se sont enfuis à toutes jambes devant les nègres. Le général a été disgracié, on lui a dit : « Vous êtes le seul à n'avoir pas fui. Mais on va faire peser toute la responsabilité sur votre tête. Nous dirons que les soldats ont été splendides de valeur, mais que vous les avez mal dirigés. On vous paiera pour cela. Vous irez vivre confortablement quelque part. C'est entendu ? — Oui. » Est-ce assez Anglais !

Il est heureux pour eux qu'il y ait des Bazaine. Ça égalise les chances entre les nations différemment douées et cela permet à Albion de prolonger son existence en semant la haine sur le Continent. Mais tant va la cruche à l'eau...



Veut-on savoir comment on enseigne l'histoire aux petits John Bull ?

Nous lisons dans « The History of England, published under the direction of the committee of general literature and education, page 133 » au sujet de Napoléon : « Alors apparut Napoléon... Les succès de cet homme remarquable sur terre furent aussi remarquables que les victoires de l'Angleterre sur mer. » Puis, au sujet du retour de Napoléon de l'île d'Elbe :

« Louis fut forcé de se retirer à Gand et les alliés une fois de plus se préparèrent à la lutte qui recommençait. Une grande armée fut créée dans les Pays-

Bas par le duc de Wellington, qui rencontra et défi complètement les Français dans une grande bataille : Waterloo, dans laquelle la puissance de Napoléon fut définitivement brisée. Il avait épuisé ses ressources à préparer cette lutte finale et résolut de se rendre aux Anglais. Ceux-ci l'envoyèrent finir ses jours à Sainte-Hélène, où le gouvernement britannique veilla à son confort, lui donna autant de liberté que cela était compatible avec les craintes d'une évasion. On prit une seconde fois possession de Paris et une paix générale fut une fois de plus conclue.

Aucun événement dans notre histoire n'est plus glorieux pour l'Angleterre que d'avoir mis fin à une guerre menée avec tant de persévérance pour préserver l'indépendance nationale, et soutenir les grands principes de l'ordre et de la religion. »

Dans le résumé de la guerre d'Espagne, qui précède, le nom des Espagnols n'est même pas prononcé. Ici Blücher n'apparaît pas non plus.

Wellington doit être parent de Gédéon ! Ces gens ont besoin de se persuader qu'ils ne sont pas des êtres inférieurs, pour se soutenir dans les luttes de l'existence, se remonter le moral. C'est encore une de leurs bêtises.

XXXV

SUITES ANTIMAÇONNIQUES (SUITE)

IV

Cette scène de pugilat de la Chambre des Communes de l'été dernier à laquelle tous les membres valides ont pris part, n'a été qu'un vulgaire crêpage de chignons entre filles de brasserie. Que les cœurs tendres se rassurent ; il n'y a pas eu effusion de sang. Il y a eu quelques chapeaux défoncés.

Une fois l'agitation de cette scène terrible et Pickwickienne passée, les membres auxquels appartenaient ces chapeaux ont fait un calcul mental. Au crédit, ils ont porté leurs émoluments de députés ; au débit, le prix d'un chapeau déformé. Ils ont trouvé que la balance penchait plutôt du côté du crédit et que la vie de député, malgré les dangers terribles auxquels elle expose, valait la peine d'être vécue. « La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? demande Hamlet. — Celle de député, oui, ont-ils répondu ».

Tous ces crêpages de chignons ont eu lieu, comme d'ordinaire entre filles de brasserie, pour une foule de petites saletés affreusement sales, de choses dégoûtantes, gladstonnesques, de chinoiserries dans lesquelles ces gens excellent, « d'obstructions », comme ils disent. Tous ces gens devraient être envoyés à l'office, avec les *Chevaliers du Torchon*, leurs parents.

Ces gens, pendant la scène, s'appelaient : « Serpents !! Judas !! » la grande insulte anglaise, celle que l'on sort dans les grandes occasions seulement. Pour une fois que ces gens sont véridiques ! Toujours l'hypocrite jetant ces qualités à la face de ses adversaires.

Gladstone, le *great old man*, qui avait causé cette scène grotesque par ses machinations sales, petites, renouvelées des procédés habituels aux valets, devant amener fatalement cette explosion de colères terrifiantes, dominait la scène, pâle, défait, haletant, ému, criant d'une voix paternelle, onctueuse : « Allons donc ! mes bons amis ! calmez-vous donc, je vous en supplie !... Ce ne sera rien !... De la modération !... Pas de scandale !.. Pratiquons le pardon des injures !... » C'était odieux !

Du reste, ces scènes terribles entre Anglais qui s'embrassent cinq minutes après, — toujours comme les filles de brasserie — sont merveilleusement décrites ou plutôt photographiées dans *Pickwick*, de Dickens. Mais personne ne connaît ce livre en France. Les idiots qui font les programmes universitaires en France, sont plongés dans le bleu, ils ne veulent que de la littérature. Ils font des programmes très chargés, mais ne s'occupent nullement de faire des manuels intelligents, et encore moins de faire des professeurs. Quand nous étions en philosophie, il y a peu d'années, le titulaire de la chaire et son suppléant spécial, voulaient qu'on leur récite le manuel d'histoire, du reste fait par un parfait crétin, mot à mot. Pourquoi alors ne prend-on pas des cantonniers comme professeurs ? Ils en feraient autant.



Cette bataille de Trafalgar est bizarre.

Nelson fait le discours suivant à ses matelots : « *L'Angleterre espère que vous allez faire votre devoir.* Elle n'en est pas sûre. Elle est même dans des transes effroyables. Voyons, mes bons amis, ne vous mettez pas en grève. Vous avez toujours été bien nourris, fortement payés, nous avons tenu nos engagements. Tenez au moins les vôtres. Vous êtes d'une nation commerçante. Voici l'échéance, la liquidation. Ne protestez pas vos traites. Je vous en supplie. Vous me mettriez dans l'embarras. »

Tous ces gens devaient rester raides, avec leurs figures graves, dignes, imposantes. Seuls des clignotements d'yeux indiquaient leur émotion interne, comme chez les Juifs. Ils devaient échanger des regards furtifs entre les uns et les autres, à la chinoise.

Tels ces taureaux que l'on trouve dans les prairies normandes. « Est-il content de me voir là, se demande-t-on ; ça en a l'air. Est-il fâché de me voir là, ça en a l'air aussi. »

Et Nelson dut passer un fort mauvais moment, rongé d'inquiétude. Sa figure aussi, comme celle de ses marins, devait être grave, digne, imposante. Des clignotements d'yeux devaient seuls trahir son émotion. Un homme habitué aux Anglais qui aurait regardé les paupières et non les faces rigides, se serait aperçu de cela.

Puis, comme par enchantement, alors que tous les lieutenants de Napoléon lui donnaient satisfaction et au delà, dans ses luttes contre les Allemands, les Russes, les Autrichiens... etc., Villeneuve lui donnait un violent sujet de colère. Contre qui combat-il ? Contre les Allemands, les Russes, les Autrichiens ? Mais non, contre les Anglais. Contre les Anglais, que Surcouf et

d'autres corsaires, à peine armés, avec des navires très inférieurs, attaquaient avec succès.

Notons en passant que Surcouf ne semble pas être dans les papiers de la F.·.-M.·. qui élève une statue à Danton, mais l'oublie. Notons en passant qu'elle fait tout pour tuer la marine marchande, espérant que des faits aussi regrettables pour ses intérêts ne se produiront pas à l'avenir, et qu'elle y réussit pleinement. Toujours le principe anglais : ne pas combattre, mais empêcher les adversaires de se préparer, — principe non intellectuel, mais instinctif, régulier comme l'instinct.

Comment se fait-il que l'on ne se soit pas aperçu plus tôt de l'incapacité de Villeneuve ? Comment se fait-il que, parmi tant de gens capables, le sort soit justement tombé sur une nullité ? On devait l'avoir vu à l'œuvre précédemment. Napoléon était-il mal renseigné sur lui ? Pourquoi ? Parce qu'il était éloigné, comme l'est de nous actuellement Madagascar ? Les Juifs étaient émancipés depuis 94 et la F.·. M.·. un peu estomaquée, arrêtée dans son essor pris récemment, par Napoléon I^{er}, n'aurait-elle pas pris la revanche sournoise du valet qui a reçu une rebuffade ? Villeneuve était-il F.·., comme la princesse de Lamballe, ou n'avait-il pas plutôt été choisi sur mesure par la F.·. M.·., comme le sont actuellement Sir Charles Floquet, Lord Ribot, Lord Waddington ?

On donnera les réponses que l'on voudra et d'autres encore. Quant à nous, nous persistons à trouver quand même que l'histoire de France se renouvelle beaucoup trop, quand il y a des intérêts anglais en jeu.



On commence à nous ennuyer avec les anarchistes. Nous avons fait plus haut l'éloge de Bibi de la Glacière, c'est bien le moins que nous fassions aujourd'hui celui des anarchistes.

Que leur reproche-t-on ? Combien ont-ils fait de victimes depuis 70 ? En ont-ils fait 100 ? Nous ne le pensons pas.

Les journaux francs-maçons font du tapage, poussent des cris d'indignation. C'est comme ces dames anglaises qui traversaient les rues de Londres avec leurs filles, avant que les MM. P. M. G. aient fait leur découverte à jamais mémorable ; voyaient sur le trottoir des fillettes de huit ans aux yeux angéliques, passant la main dans le pantalon des gentlemen, Pères Eternels et Séraphins ; laissaient échapper un « Oh ! indeed ! » avec l'expression d'indifférence que nous emploierions si nous voyions un veau à deux têtes, dans quelque baraque de foire ; — et qui criaient « Shocking » dans nos gares, quand elles voyaient un monsieur ayant le gilet déboutonné.

On croit voir Troppman faisant les fonctions de ministère public et réclamant les peines les plus sévères contre une paysanne qui a ramassé quelques fagots dans un bois.

Que l'on se transporte au Tonkin au moment d'une expédition. On voit parfois un jeune soldat étendu sur la terre. Il a une balle dans le corps, a été obligé de s'arrêter après des efforts désespérés. Mais ce n'est rien. Son pantalon a été déchiré et enlevé. Sa chemise rougie de sang est lacérée. Son ventre est nu. Une plaie béante et rouge paraît à la place des parties génitales enlevées. Si encore elles avaient été enlevées d'un seul coup ! Ses cuisses sont couvertes de sang et entre ses cuisses, sur la terre tiède, est une mare de sang qui s'est desséchée. Son corps est encore chaud.

Cet enfant qui est peut-être un paysan sans instruction, a senti bouillir dans ses veines un sang qui n'a jamais dégénéré. Il n'a pas un moment songé à reculer. Il s'est figuré qu'il allait mourir pour la France.

Ceci est un instantané photographique entre mille.

Quelques mois plus tard, vous trouvez un monsieur sur les boulevards qui vous dit d'un ton agréable : « Les colonies sont un jouet coûteux. » Vous refusez de com-

prendre. Cet enfant n'est pas mort pour la France. On exploite sa mort contre elle. Cet individu est en passe d'arriver aux hauts grades politiques.

Le bilan des anarchistes est de cent victimes, tout au plus; celui des F. . est de... ? Les anarchistes nous font sauter en miettes, sans nous faire souffrir; les F. . nous confient aux mains chinoises pour que cela dure plus longtemps.

Nous ne croyons ni aux anarchistes, ni aux F. ., ni à Robespierre, ni aux nihilistes. Tous ces bonnes gens sont construits sur le même modèle, modèle anglais. Cette « Idée » anarchiste et nihiliste est bien ténébreuse. Ne serait-ce pas l'encre que vomit la pieuvre anglaise pour dissimuler sa présence et ses tentacules?

Croit-on sérieusement que les anarchistes éprouvent une jouissance quelconque à faire sauter les gens? S'ils en veulent aux bourgeois, nous ne connaissons pas de bourgeois plus répugnants que les Anglais. Qu'ils opèrent sur place. Ils ont fait sauter dernièrement vingt Espagnols : la belle affaire ! Quel tort cela fait à la bourgeoisie espagnole ! vingt tués seulement sur plusieurs millions de bourgeois ! Les F. . feraient beaucoup mieux. Si le « Colosse aux pieds d'argile » n'était pas trop occupé à maintenir son équilibre menacé ; si les B. ., ses humbles larbins, n'étaient pas dans le même cas ; si on pouvait déplacer quelques corps d'armée français sans mettre l'Europe en feu et risquer de faire repasser l'Alsace sous le drapeau français ; on téléphonerait de Londres au Grand Orient : « Que l'armée française fasse une fois de plus fonction d'armée britannique ! Qu'elle franchisse les Pyrénées ! Cela apprendra aux Espagnols à contrarier les plans d'Albion au Maroc. *Nemo me impune lacessit* (devise écossaise) » Et ce ne seraient pas vingt Espagnols qui sauteraient, mais vingt mille et plus. Et cela malgré les sympathies aussi sincères que peu bruyantes, que les classes non F. . M. ., des deux races ont les unes pour les autres.

Croit-on ingénument que les F. . éprouvent de la jouissance à taper sur les curés ? Mais non ! C'est un mot

d'ordre; l'obéissance est payée par une place gouvernementale à des pleutres qui n'auraient jamais pu espérer tant.

Croit-on que Robespierre éprouvait quelque jouissance à couper des têtes? Quelle naïveté! Il s'en moquait probablement autant que nos Coloniards se moquent de ce que l'on coupe les parties génitales aux soldats du Tonkin. Il gagnait sa vie comme cela, voilà tout.

Croit-on que les nihilistes éprouvent une impérieuse nécessité de faire dérailler le czar, au risque de se faire écharper sur place? Mais non, pourquoi le czar dont lord Dufferin a parlé avec une bienveillance protectrice dans un récent banquet, se permet-il de déplaire à Albion? Ces gens-là gagnent leur vie comme cela. Il y a quelques têtes folles, naïves, qui font le coup et vont en Sibérie; d'autres, des Paul Reclus, qui le montent sonrnoisement, se mettent à distance pour ne rien attraper et palpent l'argent. C'est monté sur le plan de la F. . M. . dont les membres crient: « A bas, les curés! » pour faire décrocher une place de préfet à l'idiot qui mène la danse.

Les anarchistes font beaucoup de bruit et peu de besogne en réalité; les F. . font beaucoup de besogne et peu de bruit. Les premiers sont chargés de donner le change quand l'opinion se porte trop sur Albion et la F. . M. . Ils donnent une occasion de s'entourer de *respectability* aux F. . qui vous disent l'air navré: « Attentats à la propriété, grave, très grave! à la société, désolant! et à la morale donc, navrant! »

Les anarchistes du reste sont rarement pincés! Ils ont donné aux F. . une occasion de s'entourer d'une atmosphère de respectabilité; ils auraient tort de leur en vouloir. C'est comme pour les dames « ultra bien pensantes. » Les gens « mal pensants » leur font office de repoussoirs, leur qualité de gens « bien pensants » remplace de nombreuses fermes, des valeurs de Suez, au moment du mariage. Convenez qu'elles auraient tort de partir en campagne contre les gens « mal pensants. »

Notons que les journaux F. : tonnent contre Albion : « Entretenir chez vous les anarchistes et les nihilistes, vous portera malheur, et ce ne sera pas mal fait. » Ce ne sont là que des impertinences de valets qui sentent venir la dèche chez leur maîtresse, qui veulent tenir la dragée haute, et qui font croire à l'éternel gogo qu'ils sont réellement anglophobes. Ils augmentent de ce chef le nombre de leurs abonnés, ce qui ne leur donne que plus de force. Mais ils seraient désolés de se brouiller sérieusement avec Albion. Il n'y a qu'Albion et la Juiverie qui puissent entretenir la F. : M. : , ce qu'ils font du reste à bon marché. Les nations continentales, si ces races venaient à périr, n'auraient pas le génie occulte suffisant pour organiser cette administration sacro-sainte.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que nous adorons les anarchistes. Mais nous ne les croyons pas dangereux. Ils ne sont dangereux qu'en détournant l'attention des points où elle doit se porter.

Sans doute, d'un seul coup ils tueront vingt Espagnols ou Français. Qu'est-ce cela ? C'est navrant pour les familles, c'est vrai ; mais cela ne touche guère la nation, la touche moins qu'un déraillement de chemin de fer dont on s'occupe peu. Puis, le jour où l'on en aura assez, on saisira une poignée de gens qui se disent anarchistes. On ne les guillotinerà pas, cela fait moins de mal que d'arracher une dent. On pourra les écorcher, les habiller de nouveau dans leur peau et les renvoyer dans leurs familles, méditer sur l'inconvénient qu'il y a de faire sauter des gens. On pourra aussi dételer quatre chevaux de tramway et les écarteler, séance tenante. Ce serait moyen-âgeux, pourrait à cet égard provoquer une moue dédaigneuse sur les lèvres de leurs frères des Loges, mais ce serait pratique. Nous pourrions indiquer pour le premier moyen, quelques Peaux-Rouges de nos amis que nous avons vus opérer sur des fauves pour avoir leur fourrure, et qui font la besogne proprement et vite. On les ferait venir à Paris à très bon compte et ce sont souvent de fort braves gens.

Mais tout cela n'est que des palliatifs. Quand on a la syphilis, ce n'est pas la peine de mettre un cataplasme sur chaque pustule, il faut purifier le sang par un traitement interne.

Le traitement interne ici, nous le répétons, consiste à occuper Albion, comme Albion occupe l'Égypte. Que le Continent le fasse, non avec une idée de conquête, non au nom de la *Moralité et de la Religion offensée !!!* mais au nom de sa sécurité.

La F.-M. est une organisation occulte chargée de suppléer aux moyens d'actions impuissants d'Albion; les anarchistes sont une seconde administration chargée de ses vengeances, sans qu'on voie la main qui frappe.



Les sympathies franco-russes ennuiant les Anglais. Doivent-ils ou ne doivent-ils pas augmenter leur marine?

Si nous avons l'honneur d'être un de ces Honorables de la Chambre des Communes qui se crèpent le chignon comme de vulgaires dames de la halle, nous dirions hardiment : « Non ! »

Les avis sont très partagés.

Les uns se disent : « Nos marins en leur qualité de Phéniciens sont très bons, aussi bons que les Russes, que les Français. Mais, comme soldats, ils sont détestables. Ils ont dans les veines le même sang que nous, le sang de ces héros qui ont bombardé Alexandrie bravement sachant qu'ils étaient hors de portée des canons égyptiens, qui ont tué dernièrement au Cap trois mille Matabelles non armés et n'ont perdu que trois hommes. Nelson, auquel nous avons élevé cette statue grotesque sur la place de Trafalgar (voir cette statue de profil en se plaçant à sa gauche, que l'on prétend avoir été élevée à la virilité, à la fécondité infatigable du défunt, qu'une

jeune fille ne pourrait regarder sans rougir), avait dû prendre ses mesures d'avance à Trafalgar. Cela ne s'expliquerait pas sans cela. Nos airs triomphants, quand nous parlons de cette victoire, ne sont pas naturels, de bon aloi ; cela perce malgré nous. Et puis, songez donc ! Elle nous coûte cher notre marine et nos finances ne sont pas brillantes, sans que cela paraisse trop. Nos marins nous objectent qu'ils gagnent plus dans la marine marchande, qu'ils gagneraient beaucoup plus, s'ils s'engageaient aux Etats-Unis qui sont à cinq ou six jours d'ici seulement, qu'ils courent de plus nombreux risques dans la marine militaire que dans la marine civile. Ils nous tiennent la dragée haute. Ils nous coûtent cher. S'il faut multiplier à l'infini ces lapins-là ! Damnée alliance franco-russe ! »

Les autres répondent : « Nous savons tout cela aussi bien que vous. Mais il faut à tout prix que nous ayons l'air de croire nos marins du même bois que les marins des autres nations. Nous savons bien parbleu ! que les castors font sous l'eau des habitations très solides, mais qu'ils seraient incapables de construire Westminster. De même nos marins sont très bons marins, mais détestables soldats. Nous ne les tenons que par l'argent. Chut ! ne parlons pas trop haut. Mais, voyons, soyez Anglais, pour une fois. Ayez l'air de croire. Nous ne vivons que de crédit. Si l'on savait ce que nous sommes au fond ! Songez qu'il y va tout bonnement du salut de l'Angleterre. Voyons, on trouvera bien de l'argent, que diable. On suscitera sournoisement une manifestation hostile des socialistes et de la plèbe anglaise, qui demanderont à grands cris que les appointements des nobles soient sensiblement rognés. La Chambre s'exécutera, arguant, la larme à l'œil, qu'elle a eu la main forcée¹.

1. Notons en passant que la noblesse anglaise n'a d'autre raison d'être que de donner du crédit par son luxe à la raison sociale, John Bull, Pat et Sandy et que l'on aime à voir la reine richement vêtue, comme un commerçant aime à voir sur sa de-

On rognera sur la police. Elle se rattrapera en se faisant payer des primes par les femmes, par les maisons publiques... etc. »

La situation financière des Anglais est, en effet, beaucoup moins prospère qu'on ne se le figure généralement. Parfois les Chéquards français se présentent et disent : « Nos élections nous ont coûté cher. Nous sommes à votre service, vous le savez, nous ne sommes pas F. pour rien. Il faut que vous nous payiez ou nous lâchons la boîte. On commence à nous ennuyer, à nous traquer. »

John Bull et Sandy répondent : « Mes bons amis, voyons, un peu de calme. Nous n'avons plus un rotin. On nous croit riches. Mais on se trompe, hélas ! L'alliance franco-russe que vous n'avez pas su éviter, nous fait du tort, bien du tort. Vous avez avalé la grenouille du Panama. Vos électeurs en ont été enchantés. Vous avez tous été réélus, n'est-ce pas, mes bons amis ? Tous les députés vous serrent la main, comme si rien n'était. On a fait disparaître Arton, Herz, la liste des chèques Thierrée. On fera encore la même chose pour vous. *En clignant de l'œil et leur murmurant à l'oreille* : We'll fin it up all right for you ! » Comme l'araignée, la F. M. sait faire la morte, quand on l'observe, mais vit et agit tout de même en-dessous. Vous avez des ressources énormes en France. Vous avez encore les caisses d'épargne, si elles ne sont pas déjà entamées, (ce qui

vanture les lettres de son nom bien dorées. Voilà la conception que ces gens ont de la noblesse et de la royauté. Ils aiment mieux une reine qu'un roi pour cette raison. Les Grands Magasins Parisiens envoient des catalogues superbes. On se dit : « Il faut qu'ils soient bien riches pour pouvoir donner gratuitement et à profusion ces volumes bien illustrés. Il faut qu'ils fassent de bonnes affaires, qu'ils inspirent la confiance en ne vendant que de bonnes choses. Ayons donc confiance et achetons. » Les nobles anglais qui sont souvent très riches, en parcourant le monde, font faire le même raisonnement aux populations. Ils donnent du crédit à Albion qui ne vit guère que de cela. Ce crédit artificiel et leurs « travaux maçonniques » au fond des Loges, telle est leur unique raison d'être.

serait bien fait pour les électeurs qui ont renvoyé les chéquards à leurs bancs) ¹.

« Voyons! voyons! ne rougissez pas. (*Pieusement.*)
J.-C. mort sur la Croix pour le rachat de nos péchés,

1. Les chéquards vont encore crier que l'on cherche antipatriotiquement à ébranler le crédit de la France et faire un tapage de putois dans un poulailler. Nous leur répliquerons que s'ils n'ont pas été poursuivis, cela les a privés de la ressource d'être excusés ou acquittés, que cela n'ôte rien de leur culpabilité, qu'ils n'en sont pas plus blanchis pour cela. Nous n'avons pas l'intention d'ébranler le crédit de la France, mais au contraire de le renforcer, en séparant nettement ce qui doit être séparé, l'honneur de la France et l'honneur des chéquards, le crédit de la France et le crédit personnel des chéquards. Qu'ils lèvent la tête un peu moins haut, leurs noms finissent par être de plus en plus connus. Nous serons fort heureux, si nous sauvons les épargnes péniblement amassées, si nous semons une certaine défiance qui est peut-être salutaire. Les fonds de Panama n'étaient pas confiés aux gouvernants français qui ont trouvé le moyen de barboter dedans ; ils auraient bien tort de se priver des fonds des caisses d'épargne qui leur sont confiés. Les chéquards se croient au cinquième acte et dorment sur les deux oreilles ; ils n'en sont encore qu'au premier.

Les gogos français assagis et effrayés par la rentrée de Floquet aux honneurs, retirent depuis longtemps leur argent des caisses d'épargne. L'*Officiel* s'en est plaint aussi amèrement que maladroitement. On avait employé illégalement cet argent à acheter des rentes sur l'Etat et à créer une hausse factice.

Effrayés des conséquences indirectes de cette rentrée de Floquet, qui amènera une baisse de la rente, les F. . ont décidé d'employer d'office les caisses des fabriques à suppléer le déficit.

Les épargnes populaires ont été dévorées à la sauce Panama, menacées à la sauce Caisses d'épargnes, pouléchées à la sauce Caisses des fabriques.

Que les paroissiens remettent leurs offrandes directement entre les mains de leurs curés, en lesquels ils ont une confiance justifiée, et tournent ainsi cette loi idiote des Caisses des fabriques.

La vérité est que le crédit de la France est menacé par ce gouvernement de gens tarés. Il en est de même de sa sécurité et de l'alliance franco-russe. Le czar ne peut positivement pas aller dire à Casimir-Périer : « Signons-donc une alliance », pour que celui-ci lui réponde sèchement : « Mais je n'y tiens pas du tout. Je suis très anglophile, mais fort peu russophile. Les loges ne m'ont donné aucun ordre en ce sens. »

est mort pour vous, pour moi, pour nous tous. Adieu. Pour Jéhovah ! n'est-ce pas ? comme disent les Juifs et nous aussi. Comme j'aimerais à voir les Français aussi religieux que nous ! (*Durement.*) Cette maudite alliance franco-russe nous fait du tort. Pourquoi ne l'avez-vous pas empêchée, cette d—d chose ? »

Et les deux Pères Éternels rougissent à peine une seconde, le sang leur monte à la tête, puis ce qu'ils appellent leur *self-control*, ce que nous appellerions puissance de dissimulation, intervient. Leur air vénérable revient instantanément. Ils continuent leur route dignement et l'on se détourne pour admirer ces faces incontestablement nobles, dignes, majestueuses, foncièrement et avant tout honnêtes, que la colère, les mauvaises passions, les actes déshonnêtes n'ont certainement jamais souillées. Ces yeux semblent l'image pure et transparente de leurs âmes.

Terminons en citant un dicton anglais, lequel affirme que ce n'est pas par leur courage dans les combats « que les Français sont devenus ce qu'ils sont, mais par leur habileté et leur ruse (*cunning*) dans les traités et les préparatifs de combats. » Toujours l'hypocrite qui jette à la tête des autres ses propres défauts ! Nous avons vu cela plusieurs fois imprimé en toutes lettres !

Nous pourrions leur répondre qu'ils ne devraient même pas appeler leurs succès, « succès diplomatiques », mais bien « succès maçonniques. » Il y a là une nuance sur laquelle il importe de mettre le doigt, dût-on faire Albion hurler de douleur.



On se trouve parfois à dîner dans un hôtel de province. Vous voyez un jeune couple anglais arriver. La femme est jeune, blonde, a les traits d'une régularité idéale, les attaches fines, aristocratiques, les yeux bleus, est fort bien habillée, a de très gentilles façons.

Le mari également est jeune, blond..., a exactement le même signalement.

Ils ont bon air, grand air même.

Le lendemain dimanche, vous allez au temple protestant local, examiner la faune protestante sur place, dans son milieu, dans ce temple qui a l'air d'être fait pour une *show*, une exhibition, plutôt que pour le recueillement de la prière.

Vous y retrouvez le couple anglais que vous aviez un peu oublié. Ils sont près l'un de l'autre, chantant à mi-voix, le mari faisant la contre-partie en ténor à la mode anglaise, chantant très justement, avec cette mesure rigoureuse en usage dans les temples anglais. Ils ont l'un et l'autre la figure humide; probablement que les larmes d'extase religieuse, qu'ils ont versées dans la nuit ont été tellement abondantes qu'elles n'ont pu être qu'imparfaitement essuyées. Le couple est édifiant. Leur grâce, leur jeunesse est séduisante. Ils ont vraiment bonne allure.

Le soir, vous les retrouvez au dîner. Ils sont à leur petite table à part. Un de vos amis est avec vous, il donne des signes d'ahurissement.

— Ça, c'est monsieur et madame Hutchinson.

— Eh bien, après?

— Comment vous ne connaissez pas les célèbres, les glorieux, M. et madame Hutchinson, dont tout le monde parle à Londres, à l'heure qu'il est? Vous n'avez donc pas entendu parler du fameux procès Hutchinson contre le capitaine Mac-Larren?

— Ma foi, non. A quel propos?

— Cet ange de vertu que vous voyez, madame Hutchinson, a été prise il y a quelque temps par son mari dans l'appartement de M. Mac-Larren. M. Hutchinson avait amené des témoins. On n'a pas vu très clairement à l'audience ce qui avait pu mettre la puce à l'oreille du dit Hutchinson. Les mauvaises langues prétendent que c'est sa femme elle-même qui avait monté le coup d'avance et qui l'avait même prévenu. M. Hutchinson a alors été terrible. Il s'est avancé vers Mac-Larren et lui

a dit : « Vous allez me remettre cinquante mille francs. — Non, monsieur, dix mille ce serait déjà joli pour une première faute. — Non, monsieur, cinquante mille. — Voyons, vingt mille à cause de ma femme. — Non, cinquante mille. — Voyons, vingt-cinq mille, pour ne pas faire de scandale. — Non, cinquante mille. — Non. — Nous plaiderons alors, monsieur. — Nous plaiderons. » Hutchinson a plaidé et a gagné cinquante mille francs. Il a donné alors à l'univers entier un merveilleux exemple d'une des premières vertus chrétiennes, du pardon des injures. Il a pardonné à sa femme. Il a même pardonné au capitaine Mac-Larren en lui remettant le reçu. Sur le reçu, il y avait écrit, l'inévitable formule anglaise : « Avec remerciements (with thanks). » Il a obtenu un congé de l'office dans lequel il travaille, et vient manger une partie de cet argent gaiement en famille sur le Continent. On trouve à Londres que le capitaine Mac-Larren a été très coupable ; que madame Hutchinson a été imprudente, mais à son âge, le défaut d'expérience est une excuse ; que M. Hutchinson a été très *gentleman* en cette affaire.

On s'entend aux affaires ou l'on ne s'y entend pas, voilà tout.

Piron, surpris en état d'ivresse manifeste, le vendredi saint, répondait : « Le jour où la Divinité succombe, c'est bien le moins que l'humanité chancelle. »

Quand les hautes classes anglaises se livrent aux ébats sportifs ci-dessus indiqués, c'est bien le moins aussi que les Loges, filles d'Albion, donnent des « pince-cul », de tous petits « pince-cul », — ces baluchons si gentils du Grand d'Orient ! — et contribuent à donner ainsi une honnête aisance à ses membres. Telle mère, telle fille.

XXXVI

SUITES ANTI-MAÇONNIQUES (SUITE)

V

Nous avons dit plus haut que l'Angleterre nous veut plus de mal que la Juiverie, qu'elle nous étranglerait, si elle le pouvait.

Il y a un correctif à cette idée.

Nous forçons plusieurs millions d'Allemands à se tenir sous les armes. Que l'on calcule combien cela fait de journées de travail perdues et que l'on multiplie par trois francs, que nous supposons être le prix moyen d'une journée de travail. Que l'on multiplie cette somme par vingt ans. Que l'on ajoute à cet argent perdu, les sommes dépensées par l'Allemagne depuis 70 en armements. On verra que nous évitons à l'Angleterre une concurrence de plusieurs milliards de francs qui auraient pu être employés dans le commerce.

De plus, si l'armée allemande est la véritable armée anglaise vis-à-vis de nous, l'armée française est aussi en définitive une armée anglaise. Elle l'a été du moins

en Crimée, en Chine, en Italie, en 70. Et quand Guillaume II veut trop élever la voix, on lui dit : « Prenez garde à l'alouette française. Nous allons déchaîner contre vous ses gais régiments. Une dépêche à la rue Cadet et c'est fait. »

Aussi les Anglais ont-ils raison de nous dire : « Oublions le passé. Nous vous le pardonnons chrétienement. Nous vous aimons bien tout de même. »

Que cette amitié nous coûte cher ! Combien mieux nous aimerions une hostilité déclarée !

Et, quand ils voient passer l'armée française se rendant à une revue, en grande tenue, ils battent des mains avec une bienveillance qui ne peut que nous honorer, venant de si haut.

Mais, quand ils voient ces mêmes soldats se rendant à l'exercice en tenue de coustil, s'ils sont dissimulés, derrière un rideau de fenêtre d'hôtel, ils rient de bon cœur de voir des gens qui n'ont pas la moindre notion de la *respectability*, notion qui est gravée par la main même de la nature dans toute âme digne d'être anglaise.

Si alors on les regarde de travers et que ce regard les inquiète, ils quittent l'hôtel vers quatre heures du matin, le lendemain, et s'arrangent de façon à vous faire savoir qu'ils ont reçu un télégramme leur annonçant la mort subite de leur père. Le lendemain, on les trouve dans une autre localité où les hasards du voyage vous amènent. Ils veulent voir si cela prendra mieux en cet endroit.

Drumont dit que les Juifs sont des nomades.

Les Néo-Juifs le sont aussi. Voyez un intérieur anglais. Une des choses qui frappent le plus, c'est que tout peut être déménagé en cinq minutes. L'Anglais n'est généralement pas propriétaire de la maison qu'il habite. Son propriétaire n'a lui-même, croyons-nous, qu'un bail emphytéotique, c'est-à-dire de 99 ans. Les maisons sont agréables, mais n'ont pas, en apparence du moins, la solidité des nôtres. Les quais sont souvent faits en bois. Tout semble dire le : « Après nous le déluge » de Louis XV, des Juifs et des F. : modernes qui

cherchent à remplir leurs poches en toute hâte, avant que la tourmente ne vienne. L'Angleterre donne un peu l'impression d'un camp volant. Les monuments vraiment stables, solides, sont les très vieux monuments faits à une époque où la race n'était peut-être pas absolument fondue, où de nombreux éléments étaient probablement incomplètement anglifiés. Ils lèveront demain le camp pour aller en Californie où ils ont appris que les mines donnent bien. Quand ils ont extrait la crème, ce qui s'obtient presque sans travail, à l'aide de machines ou des bras d'émigrants d'autres nations, ils sont prêts à aller écrêmer encore les mines d'or des Montagnes Rocheuses du Canada. Quand le travail devient plus pénible, ils vont exploiter les mines de diamant du Cap; puis de là, les moutons d'Australie. Sont-ils mineurs, pasteurs? Non, ils n'y entendent parfois pas le premier mot. Ils écrèment, prennent ce qui est facile à prendre. Voilà tout. Suivant un mot très heureux, « ils colonisent non par le travail, mais par le capital. » Et si un Français ou un groupe français veut s'aventurer là, le quai d'Orsay qui connaît l'acacia et est en train de tomber sous le mépris public, vous dit: « Halte-là. Présentez votre derrière à l'Anglais. V'lan! Un coup de pied. » Et ils apostillent le tout avec les sceaux diplomatiques.

Les Anglais sont plutôt faits pour écrêmer que pour travailler à fond un pays. Aussi comprend-on qu'ils aient besoin de larges terrains et toujours de pays neufs. Aussi serait-il cruel de leur refuser l'état-tampon du Tonkin. Le quai d'Orsay qui a bon cœur, fera cela pour eux, comme il leur a déjà donné une partie de Madagascar.



Il nous est souvent arrivé de nous trouver dans des milieux anglais que nous ne connaissions ni d'Eveni d'A-

dam, du reste. Mais la sympathie qu'a tout Anglais pour la France, se reportait tout naturellement sur nous et nous devenions tout de suite d'excellents amis. Ils nous faisaient l'éloge de la France, puis aussitôt nous expliquaient que « toutes les Françaises sont des cocottes. » « les Français ne sont pas si religieux que les Anglais »...etc. On n'a pas séjourné en pays anglais plusieurs années sans avoir la mémoire ornée d'idées peu favorables aux aborigènes de cette contrée. Nos réponses étaient non pas des pierres jetées dans leurs jardins, mais des roches énormes. C'étaient des coups de patte d'ours.

Ils voyaient que cela ne prenait pas du tout. Mais c'est une fatalité chez eux ; ils ne peuvent s'empêcher de vous débiter ces sornettes. Ils se mettaient à rire jaune et notre amitié ne s'altérait en rien. Voilà au moins des gens qui ont bon caractère, pensions-nous. Nous leur en avons cependant dit de vertes. Après tout, ils pensent probablement : « Fallait pas qu'on y aille ; qui s'y frotte s'y pique ».

Puis, à quelque temps de là, il nous tombait des tuiles sur la tête de tous côtés, de droite, de gauche, d'en bas, d'en haut.

C'étaient nos bons amis qui n'osant pas se fâcher, nous soulevaient de mauvais lièvres de tous côtés, passaient leurs journées à s'échanger de gracieux procédés vis-à-vis de nous, nous offrant aimablement des cigares, des verres de *whisky and lemonade*, du champagne la veille de notre départ, venaient nous conduire à la gare avec des airs désolés, en nous faisant promettre de revenir bientôt, « pour avoir de nouveau de bon temps ensemble. »

Nous nous amusions énormément de ces scènes et paraissions ne saisir aucune corrélation entre les divers événements qui s'étaient passés : nous parlions volontiers de cette guigne inexplicable dont nous étions victime, qui leur paraissait encore plus inexplicable qu'à nous.

C'étaient de petites vengeances de cuisinière qui

s'est fait attraper pour avoir fait danser l'anse du panier, vous provoque des désagréments auxquels elle ne prend aucune part et jouit de vous voir dans l'embarras et l'ennui.



Que Lord Dufferin, qui n'est pas encore le Protecteur de la France, se dise bien ceci : c'est que, dans un avenir rapproché, dans les diverses courses européennes, l'ambassadeur d'Angleterre, qui ne représente que trente millions d'habitants, (nous ne parlons pas des coloniaux qui sont de race anglaise, mais qui ne sont que des Canadiens, des Indiens, des Australiens, qui ne sont plus de la nationalité anglaise) lesquels molestent le monde entier — cédera le pas à l'ambassadeur japonais, qui représente quarante millions d'insulaires lesquels n'ont jamais molesté qui que ce soit. Il serait probablement bien curieux d'établir un parallèle rigoureux entre les insulaires d'Europe et ces insulaires d'Orient dont on a beaucoup médité, à tort peut-être. Le touriste français a facilement les appréciations grincheuses. On trouverait peut-être que les caractères, autant que les situations géographiques, sont aux antipodes les uns des autres, sont parfois les extrêmes. La comparaison ne serait pas toujours à l'avantage des insulaires d'Europe.

Les Continentaux voudront enfin être libres de l'ingérence occulte d'Albion. Ils se diront qu'il ne faut pas que les Anglais, comme les lapins en Australie, infestent le globe. Ils se diront qu'il y a des ports qui ont été très améliorés par les Anglais, qui ne sont que meilleurs à prendre. En France, on se dira que dans les colonies, il y a d'excellentes places à donner à tous ces jeunes gens qui n'en trouvent pas dans notre Europe trop étroite.

La presse cosmopolite, cette presse composée de Juifs

et de Francs-Maçons, qui aiment tant les Russes, qui ont montré dans les dernières fêtes franco-russes des signes d'une obséquiosité de larbins de bas étage, aussi peu de dignité que de sincérité, — cette bonne nourrice qui berce et endort de ses chansons la France, s'apercevra bientôt que le marmot a ongles et dents et veut savoir, au fond, de quoi il retourne. La France finira par distinguer les journaux cosmopolites, grâce à leurs maladresses, des journaux vraiment français, vraiment patriotes, comme il en existe, par séparer les boues des brebis. Elle trouvera son chemin de Damas, elle verra qu'elle a été menée par le bout du nez par les Anglais, au moins depuis le règne de Louis XV, qu'elle n'a été rendue à ses destinées que sous Napoléon 1^{er} qui a eu le mérite rare de se mettre au travers des projets ténébreux de l'Angleterre, mais a fini par se laisser mettre sous clef en récompense.

Il arrivera un temps où l'on n'osera plus envoyer Ducret à la Bastille, simplement afin de le retirer de la circulation, pour avoir combattu l'Angleterre patriotiquement, avoir dit qu'Albion, conformément à ses habitudes occultes, tramait quelque chose de subreptice, mais s'être trompé dans une question de détails, avoir eu une confiance trop peu justifiée en la parole de Deville, d'un ministre anglophile français.



Lorsque l'on se promène le soir dans *Regent Street*, les Grands Boulevards de Londres, on est accosté par de nombreuses cocottes. Dans les diverses autres capitales du globe, c'est la faune indigène qui fait généralement le service de Vénus. Il serait étonnant qu'en Angleterre, il n'en aille pas différemment. L'énorme majorité de ces « dames » en effet, sont Françaises ; il y a pas mal d'Allemandes ; le reste est composé d'éléments

divers ; il y a fort peu d'Anglaises. On est alors tenté de prendre son carnet de notes de voyage et d'écrire : « Heureux pays ! vertueuse contrée ! Obligée de faire faire le culte de Vénus par des prêtresses d'importation ! Ne fournit pas cet article immoral. Ces femmes qui polluent la blanche hermine d'Albion semblent plutôt destinées à satisfaire les vices des étrangers. » Mais il faut en rabattre. Il n'y a pas de ville au monde où les prostituées soient si nombreuses qu'à Londres, si nombreuses effectivement et si nombreuses par tête d'habitant. Où sont-elles ? Là est la question. Où sont les « pmg ? » C'est un mystère.

Un Français qui comprend du premier coup, lorsqu'on lui demande où est la rue de *Reivaolei*, ne voit rien. De même qu'il ne peut arriver à découvrir la plaque indicatrice de la rue dans laquelle il est ; de même, qu'il se trompe d'omnibus, les omnibus de Londres étant surchargés de réclames et leurs couleurs apparaissant toutes les mêmes, quand il fait un peu de brouillard ; de même qu'il ne peut arriver à découvrir des pauvres dans le pays du paupérisme. Mais un Anglais plus patient, pour lequel le « *Time is money* » n'a jamais été vrai, arrive très bien à trouver cela.

La taupe voit bien dans l'obscurité et moins bien dans la pleine lumière. L'alouette voit bien en plein jour et en discerne rien dans l'ombre.

XXXVII

SUITES ANTIMAÇONNIQUES (SUITE)

VI

Nous nous demandons pourquoi la France et la Russie sont les seules nations qui voient la vie de leurs rois périodiquement, systématiquement mise en danger par de perpétuels guets-apens. Serait-ce parce qu'elles se permettraient l'une et l'autre de vouloir être coloniales et que l'Angleterre se dirait : « Que la royauté périsse dans ces deux races ; nous, nous substituerons par la F. .-M. . notre volonté à celle de ces monarques, et nous deviendrons maîtres de leurs destinées coloniales. Nous sommes incapables d'en avoir raison autrement. »

Ces coalitions contre la France au moment de la Révolution, n'ont-elles pas eu pour but d'éloigner de France tous les hommes valides pour pouvoir leur substituer des Floquet, des Yves Guyot, des Clémenceau, triés sur le volet, obtenus par sélection dans la pépinière F. .-M. ., qui s'appelaient Robespierre, Danton, Marat ; d'arriver ainsi à tuer plus facilement Louis XVI ? Et la monarchie s'étant relevée au 18 brumaire, la F. .-M. . est restée un peu peureuse, craignant la main de fer de Napoléon, l'a toutefois empêchée de faire du mal aux Anglais. C'était le principal ; comme la Commune n'a pas fait de mal aux Juifs. Puis

sont venus les divers attentats contre nos rois, si fréquents, jusqu'en 70, chute définitive de la royauté en France.



Ces coloniards ! sait-on à quoi ils passent leur temps ? Personne ne le devinerait.

Ils veulent coloniser la Nouvelle-Calédonie!!!

Il faut avouer qu'ils y envoient parfois de bons paysans (on reproche à ceux-ci d'être défiants), lesquels paysans découvrent une fois arrivés qu'il n'y a plus de places à prendre. Ils se trouvent alors loin de tout, sans le sou.

C'est absolument maladif. Ces coloniards sont comme l'autruche, ils ne peuvent pas se figurer qu'il y a des gens qui épient leurs moindres actes, qui les surveillent.

Mais quand les Mauritiens demandent à coloniser en masse Madagascar, ils font le raisonnement suivant : « Si c'étaient des Mauritiens-Anglais, ce serait parfait. Mais ce sont des Mauritiens-Français. Ces gens deviendraient Français, accroîtraient considérablement l'influence française, les Malgaches se tourneraient inévitablement du côté du plus fort, il n'y aurait plus de guerres, on n'enverrait plus d'infanterie de marine. Les colonies nous coûtent cher, abandonnons-les à l'Angleterre pour en finir. »

Ces gens, poussés l'épée dans les reins, font mine de s'intéresser à la colonisation du Continent Noir, mais au fond sont pleins de déférence pour la *Royal Niger Company*. Ils espèrent bien qu'un jour viendra où ils pourront, sans qu'on les surveille, rendre inutiles les fatigues et les tortures des soldats, des missionnaires, des explorateurs. Ils sont là pour avoir l'air de s'en occuper, et au fond jouer de sales tours. C'est l'éternelle politique anglaise ou franc-maçonne, qui consiste à

éviter la lutte, mettre sournoisement des bâtons dans les roues aux gens que l'on n'oserait regarder en face.

Toujours la régularité de l'instinct !



Avant 70, les officiers n'étaient nullement au courant de ce qui se passait de l'autre côté du Rhin. Ils n'étaient pas prêts. Qu'ils ne sachent pas quels progrès la Chine a fait en matière militaire depuis quelques années, c'est excusable. Mais ne pas savoir ce qui se passe sous nos yeux, en Allemagne, est bien bizarre. Ce reproche ne s'adresse évidemment pas à eux, passe par dessus leur tête pour atteindre ceux qui auraient dû les instruire. Ils ont au contraire fait preuve de discipline, en ne cherchant pas à donner des leçons et des avertissements à leurs supérieurs.

Avant 70, la presse, cette presse qui parle toujours de son patriotisme, cette presse franc-maçonne, ne voyait rien, elle non plus. C'est encore plus bizarre. Comme chien de garde, cette presse nous semble peu fameuse (elle ne sait actuellement rien de ce qui se passe en Angleterre ni dans nos colonies) ; comme marchande de renseignements, elle nous semble aussi assez pauvre.

Ensuite est venu Jules Simon demandant qu'on supprime l'armée. Ce rhéteur, d'autant plus néfaste qu'il est plus agréable, a encore trouvé moyen de se faire interviewer dernièrement par le *Figaro*, sur le service de trois ans. L'outrecuidance poussée à ce degré devient un crime.

Puis vient le F. : Bazaine (confraternité dont les Loges ne font pas parade), qu'on laisse échapper, *comme par hasard*, comme plus tard Lesseps, après une fort douce captivité, aux applaudissements de la presse maçonnique, la même qui dit aujourd'hui : « Le colonel Bornier a été tué. Tant mieux ! Fallait pas qu'il y aille ! »

Puis vint le protestant Freycinet, qui stupéfiait les généraux par les ordres invraisemblables qu'il donnait en 70; le même qui a fini par se laisser prendre en flagrant délit de trahison, lors des affaires de Madagascar et dans d'autres circonstances; que son parti, cependant peu facile à dégoûter, a été obligé de lâcher dernièrement, comme dépassant légèrement la note voulue.

A la même époque, le *Temps* que les protestants continuent à patrouiller, auxquels ils donnent une adhésion qui pour être tacite, n'en est pas moins éclatante, annonçait les mouvements de l'armée française. Un numéro tomba *comme par hasard* entre les mains de l'état-major allemand. Le même *Temps*, le protestant et vertueux chéquier Hébrard *regnante*, a attiré l'attention de la police allemande sur les deux officiers de Kiel, que le F. C. Casimir-Périer refuse obstinément de faire relaxer. Il n'y a pas là de mot d'ordre, n'est-ce pas? Ce sont des vengeances de ces protestants froids, que leur religion pousse vers la F. C. M. C., comme moyen d'action opposé au catholicisme, qui n'ont pas oublié la Saint-Barthélemy, ni l'Edit de Nantes. Ce sont le sol préparé pour toutes les contagions malsaines, notre Irlande, notre chancre rongeur.

Nous ne parlerons que pour mémoire de ces Juifs qu'on laisse rôder autour du Ministère de la guerre, sous couleur de proposer de nouveaux uniformes — il est nécessaire, paraît-il, que ces uniformes soient changés tous les quinze jours au grand profit de la tribu des Bouts-Coupés — et qui en profitent pour faire connaître nos secrets, lesquels sont devenus les secrets de Polichinelle ¹. « Le monde, dit Disraëli, est mené par des gens que l'on ne soupçonne pas ². »

1. Et l'on punit avec une rigueur farouche un soldat qui est accusé d'avoir voulu trahir. Quelle odieuse comédie ! La presse fulmine. Elle est anglaise et ne manque pas de se tailler dans cette circonstance, le manteau de *respectability* dont elle a grand besoin.

2. Voir la *Libre Parole*.

C'est égal. Cela fait un peu trop de fil blanc qu'on laisse apparaître intermittemment.

Voilà des rapprochements singuliers, fâcheux.

Et ce Bazaine, sur lequel on a raconté des histoires trouvées après coup, porte cette caractéristique de l'Angleterre, d'être plus forte que la Force, de la briser avec le petit doigt.

Jeanne d'Arc était forte; Albion en a eu raison; elle l'a brûlée.

Napoléon I^{er} était fort; elle en a eu raison; elle l'a brûlé à petit feu.

L'armée de 70 était forte; elle a été anéantie en une seconde.

Vous êtes vigoureux et peu poltron. Vous avez remis à sa place en Angleterre un policeman grossier dans la journée. Le soir, il vous arrête, et soutient qu'il vous a vu violer une femme, un enfant : il vous tue d'un mot.

Patience et longueur de temps
Font plus que force et que rage.



On n'est jamais si bien trahi que par les siens.

Tout le monde, en France, connaît Don Quichotte, cet homme chevaleresque, mais sans intelligence, sans facultés directrices, qui s'était fait une règle de conduite d'après des lectures mal digérées.

Presque personne ne connaît le Don Quichotte anglais, M. Pickwick, de Dickens. Dickens a voulu faire une caricature et a fait une photographie de ses compatriotes. Don Quichotte n'est plus vrai et Pickwick l'est toujours. Pickwick et les autres personnages du livre seront des réalités, tant qu'il y aura des Anglais sur la terre, c'est-à-dire longtemps.

Ce n'est pas exagéré comme on pourrait le croire. Tous les jours, dans la vie ordinaire, les Anglais se

trouvent dans des situations aussi invraisemblables que celles qui sont rapportées dans ce livre.

Pickwick est un Anglais, sans beaucoup d'éducation, qui se trouve à jouir d'une fortune qui l'arrache aux exigences de la lutte pour la vie; qui consacre sa vie à des actions dont il espère, bien entendu, tirer quelque *respectability*, mais qui manque de facultés directrices et, tout en voulant faire le bien, commet des gaffes monumentales, sans arriver jamais à un résultat sérieux. Cet homme a la passion de la science et du bien et il n'a pas la moindre notion de ce que sont ces choses. Il est comme ces Anglais qui ont la passion de la musique et ne peuvent faire deux notes de suite justes.

Tous ses compagnons et les autres personnages dont les actes sont aussi relatés, complètent le tableau et montrent les divers côtés de l'âme anglaise.



On a envoyé toute la population française à la frontière en 91, comme l'on envoie les enfants s'amuser au jardin, quand on veut raconter des choses qu'ils n'ont pas besoin d'entendre. Et alors, en catimini, on a déclaré les juifs citoyens français. Cela s'est fait probablement tout seul, toujours comme les décors qui viennent s'emboîter les uns dans les autres, comme par enchantement. La nation n'a pas encore ratifié. Ratifiera-t-elle ? Elle aurait tort d'autoriser ses représentants à se jouer ainsi du mandat qu'elle leur a confié sur l'honneur.

Toutes ces coalitions contre la France ont-elles eu lieu au nom de la conservation légitime de chaque race ? Non, elles ont eu lieu au nom de la « vertu menacée. » Et la pieuse Albion ne serait pas au fond de cela !

Toutes nos révolutions depuis 89, toutes nos guerres, celle de 70 en particulier avec ces bonnes gens criant « à Berlin ! », sortant on ne sait d'où, est-ce bien

le peuple « le plus révolutionnaire du monde » qui les a faites ? Ne les lui a-t-on pas plutôt faites ?

Nous sommes beaucoup trop disciplinés en France. Pour un peuple « si révolutionnaire », nous avons beaucoup trop le respect de l'autorité. Cette autorité est l'Angleterre et la Juiverie qui nous bernent dans les grands prix.

On a diablement de peine à faire comprendre à ce peuple « si révolutionnaire » que l'autorité se moque absolument de lui, lui cache ce qui la gêne. Quelques gens payés soit en argent, soit en places rétribuées, disséminés par ci par là, mènent ces 38 millions, comme un chien mène un troupeau de moutons, lesquels n'ont jamais cependant passé pour foncièrement révolutionnaires.



Nous ne comprenons pas pourquoi les Anglais sont si fiers de raconter que Gédéon, duc de Wellington, écrivait en Angleterre : « L'armée a fait son devoir », ou que Nelson dit : « L'Angleterre espère que tout homme fera son devoir. » Nous voyons là, au contraire une fois de plus l'inquiétude de cette race instable se manifester.

Que ceux qui sont restés chez eux, s'inquiètent de savoir si la patrie a vaincu ou a été vaincue, si la bataille a été meurtrière, si les régiments où sont les leurs y ont pris part, c'est très bien. C'est ce qu'écrivent les généraux continentaux.

Pourquoi les généraux anglais font-ils exception ? On n'écrit généralement que pour répondre à des questions que l'on suppose devoir vous être posées. Les Anglais se diraient-ils que leur armée est surtout faite pour les amuser, que ce sont d'aimables mercantils qui ne sont guère à leur besogne ? Ces généraux

anglais ressemblent à des caissiers qui, le jour de la liquidation, répondent au regard inquiet du chef en disant : « Toutes les rentrées sans exception sont faites. »

Et cette inquiétude a parfois sa raison d'être, les Anglais s'étant sauvés dernièrement devant les noirs, sans même songer à faire le coup du parlementaire.

Cependant ces gens sont braves quelquefois. Nous en avons vu un dernièrement dans une posture plus que délicate, à la chasse d'un fauve, se tirer fort bien d'affaire. Que se passe-t-il ? L'homme leur fait-il davantage peur ? L'homme est-il pour ces gens d'une constitution si bizarre, si différente de la nôtre, un inconnu, gros de dangers ? Serait-ce une reconnaissance tacite de la supériorité des autres races sur lui ? Est-ce faute de patriotisme, chose qui leur manque totalement, malgré les apparences ? Se disent-ils que leur drapeau en a vu bien d'autres, qu'une tache de plus ou de moins n'est pas une affaire ? Se disent-ils que, quand ils tuent un fauve, ils ont la peau, c'est-à-dire un bénéfice ; et qu'ils seront payés le même prix, qu'ils soient vainqueurs ou tournent les talons ? Se disent-ils que l'histoire peut se faire à coups de pinceau, à coups de documents falsifiés ; qu'il sera si facile plus tard d'embellir la leur et de polluer la nôtre ; qu'ils auraient bien tort dans ces conditions de se sacrifier ? Probablement toutes ces raisons courent au fond de leur cerveau.

Plus probablement, faut-il se dire que cette nation est une race féminine, ce qui confirmerait une opinion émise plus haut, qu'elle n'est pas faite pour la guerre, qu'elle n'est pas outillée pour cela.



Il est curieux de voir le mouvement migrateur des peuples, tel que le dirige la F.-M.

Les Russes n'émigrent guère, ayant assez de terrains neufs chez eux.

Les Allemands émigrent principalement aux Etats-Unis. Les Anglais sont obligés de faire leur deuil de cette colonie, bien qu'ils fassent semblant de croire actuellement à un rapprochement possible. Ils aiment mieux voir les Allemands aller là que de les voir se créer des colonies et devenir des rivaux sérieux. Les Allemands, avec les autres races qui y émigrent, ont déjà considérablement relevé le niveau de cette nation qui finira par être bien supérieure à sa mère, qui l'est déjà depuis longtemps à tous les points de vue. Peut-être le sang écossais, anglais, irlandais se trouvera-t-il noyé et enrichi par celui des autres races, comme le sang normand, celte... etc., s'est trouvé noyé et appauvri, absorbé par celui de l'Angle.

Les Italiens émigrent beaucoup en Amérique aussi. Mais on les fait émigrer en Tunisie et en Algérie, pour appauvrir le sang français, pour y créer au besoin des difficultés, pour préparer l'indépendance de l'Algérie.

L'Espagnol émigre dans l'Amérique Espagnole. On le fait émigrer aussi en Algérie. Tout en protestant de nos sympathies pour la nation espagnole, en préférant cette émigration à toute autre, nous voudrions voir la France seule dans ses colonies. De plus, l'émigration espagnole n'est pas toujours composée de l'élite de la nation. Ils ne peuvent qu'affaiblir l'esprit français dans notre colonie.

L'Anglais, ne pouvant vivre sans salaires élevés, ne peut guère émigrer que dans ses colonies.

Le Français ne doit pas émigrer. C'est un mot d'ordre. S'il venait à reprendre des goûts coloniaux ! Dans ses colonies, il trouve la figure rébarbative des fonctionnaires coloniaux ; à l'étranger, dans les pays neufs, la non moins rébarbative figure des consuls français.

Mais ce sont surtout les Allemands et les Italiens qui sont intéressants en la matière. De plus, on les fait émigrer chez nous, en France. On fait semblant de trouver que notre population n'est pas assez dense dan

la métropole, que la concurrence n'y est pas suffisante, que les places sont trop faciles à obtenir. On naturalise ces gens par milliers espérant affaiblir notre descendance, par des unions avec des races qui ont leurs qualités assurément, mais sur lesquelles nous possédons incontestablement la supériorité de certains dons heureux. On les naturalise en catimini, à la cloche de bois, sans faire de bruit, sans que personne ne s'en doute. La presse se fait complice de cet état de choses par son silence, sert de paravent, comme autrefois au collège nous entourions un ami qui voulait fumer pour le dérober aux regards des pions. Cette presse anglo-juive qui célèbre à toutes ses pages son patriotisme !...

De plus, rien n'est plus facile que de faire naître un conflit entre Français et étrangers ; c'est l'enfance du métier. Avec quelques bons meneurs et quelques louis, c'est vite bâclé. On fait naître un conflit comme celui d'Aigues-Mortes, quand cela plaît aux Occultes, aussi facilement que l'on fait partir un feu d'artifice.

C'est la politique coloniale franc-maçonne : « Nos colonies, l'Algérie et la France aux étrangers ! étranglement et asphyxie de la France ! diminution de la population qui se restreint volontairement et systématiquement, faute de débouchés ! » Au sujet de la diminution des naissances, remarquons incidemment que, en 1789, il n'y avait en France que 20 millions d'habitants, que chacun était au large ; que maintenant nous sommes 40 millions, c'est-à-dire le double, que tout le monde est beaucoup trop à l'étroit.



Il y a parmi les Ecossais plusieurs types différents : il y a d'abord le type anglais et le type norvégien anglicisé, qu'il faut citer plutôt pour mémoire, car il n'est pas très fréquent, ou du moins, pas très fréquemment reconnaissable — et un type local, plus celtique. Les

deux premiers types sont de beaucoup les plus sympathiques; le type celtique est généralement désagréable. — Surtout dans la seconde catégorie, l'on trouve des gens dont le cerveau semble entouré d'une triple épaisseur de nous ne savons quoi, de quelque chose d'im-pénétrable, — de même que leurs verres sont entourés d'une triple épaisseur de saleté. Ces gens sont lourds, sales, lents, inintelligents, ivrognes, paresseux, répugnants.

Il nous a fallu un soir, vingt minutes pour trouver notre chambre dans le principal hôtel d'Edimbourg, et cela avec l'aide bienveillante des domestiques, qui semblaient voir là une besogne au-dessus de leur intelligence. Nous n'avons jamais vu d'hôtel semblable. C'était noir, mystérieux. Il fallait monter cinq marches, en descendre trois, puis en remonter quatre... etc.

Nous avouons avoir quitté l'Ecosse comme un voleur, en toute hâte. Elle peut avoir de jolis sites. Mais sauf quelques oasis dans les grandes villes où l'on retrouve la civilisation, ce contact de brutes est écœurant. Nous avons vécu au milieu des sauvages dans l'Amérique du Nord. Mais alors là, on se disait que l'on était en pays sauvage, que c'était à prendre ou à laisser. Ils avaient l'intelligence prompte, et nous parlions avec eux en anglais, sans que les Anglais présents puissent comprendre. C'est un comble ! Ils étaient vifs. Ils étaient sympathiques. C'étaient des compensations sérieuses, à la saleté du reste obligatoire, dans un pays où l'eau est rare, où les puits artésiens n'existent pas encore. C'était une saleté excusable.

Mais il n'y a rien de navrant comme de se croire en pays civilisé, de voir des gens splendidement habillés, de vivre au milieu des apparences de la civilisation, et de subir ce contact des Ecossais au cerveau épais.

« Nous passons pour des imbéciles, disent-ils, mais nous ne le sommes pas. » Nous croyons au contraire que ces gens le sont. Ce sont des gens spécialisés. Qu'ils sachent se retrouver mieux que n'importe qui

dans les couloirs des loges, qu'ils aient le génie de ces choses souterraines, obscures, nous ne le nions pas, nous en sommes même convaincu.

La taupe voit parfaitement dans ces souterrains qu'elle habite, mais elle se guide difficilement en pleine lumière.

Il en est de même de ces Ecossais. Ce sont des êtres adaptés au milieu dans lequel ils doivent vivre. Nous, nous aurions de la peine à nous guider dans les couloirs obscurs des Loges.

Les poissons voient très bien dans les eaux les plus profondes ; nous, nous n'y voyons pas.

On dit parfois que la France est une nation féminine, subissant facilement les impressions qu'on lui suggère et agissant en conséquence. C'est justement pour cette raison que l'on devrait dire qu'elle est une nation masculine.

Il nous semble que, dans l'ordre des choses, c'est la femme qui mène l'homme et non l'homme qui mène la femme. On a dit avec raison : « L'homme s'agit, la femme le mène. » On admet du reste assez volontiers que son voisin est entièrement mené par sa femme, mais que, quant à soi, c'est différent. Ajoutons que cela est souvent ainsi pour le plus grand bonheur du ménage.

Dans les Loges, il semble qu'il y ait un accouplement bizarre entre les loges féminines et les loges masculines. L'élément féminin est composé de l'élément meneur, c'est l'élément anglais, juif et chinois. L'élément masculin est l'élément mené, au profit du premier : c'est l'élément français, allemand, italien, hongrois... etc.

Le F. du premier type diffère absolument de celui du second. Le premier est dans son rôle, le second est hors de son rôle, est honteux. Le premier est un corrupteur, le second un corrompu, parfois inconscient. Le premier appartenant aux races à équilibre instable ne pourrait vivre sans cela ; le second, appartenant aux races à équilibre stable, pourrait s'en passer, s'en pas-

serait même avec avantage (par exemple, nos commerçants les plus fermes soutiens de la F.-M. en France, les plus éprouvés aussi). On triche à son détriment, en ayant l'air de faire son jeu. Ce qu'on redoute le plus dans le premier, c'est qu'il vende la mèche comme Judas pour de l'argent ; dans le second, un élan d'indignation qui brise la machine.

Les Ecossais sont encore plus cachottiers que les Anglais ; ils roulent facilement ces derniers ; ils vous réconcilieraient presque avec eux ; on éprouve le besoin de serrer les coudes avec les Anglais, en présence des Ecossais. On fraterniserait presque avec eux. Nous ne prétendons pas imposer notre manière de voir à qui que ce soit, mais ces gens nous ont produit la plus répugnante impression. Nous n'avons ressenti une impression de répugnance aussi vive au contact d'aucune autre race, sauf au contact des Chinois. La saleté de leurs verres ne doit être rien auprès de la saleté de l'âme de ces gens si religieux, damant le pion aux Anglais en matière religieuse, voit-on cela !

Les Pères Éternels courent les rues en Ecosse ; ils se ramassent à la pelle.

Où donc nos *Chevaliers du Torchon* ont-ils pris l'horreur du cafard ? Que le parti religieux compte des cafards, surtout chez ces gens, cette plaie du parti conservateur qui s'intitulent eux-mêmes des « gens bien pensants », (comme dans l'armée du salut, on dit : « Je suis sûr que je suis sauvé »), c'est une vérité malheureusement vraie. Mais les plus cafards du parti religieux, les plus hypocrites, les plus stupides de nos vieilles dévotes, que nous estimons fort peu d'ailleurs — seraient incapables de soutenir un match de cafardise avec les Anglais, plus spécialement avec les Ecossais de race anglaise, plus spécialement encore avec les Ecossais de race celtique, ni avec les Israélites qui ont amoncelé des trésors de dissimulation pendant les siècles de persécution. Cela pue le cafard à plein nez dans vos loges, vous devriez cependant être habitués à cette odeur, et ne pas sentir celle, bien plus faible et moins

horrible, qui émane de quelques hypocrites forcenés qui fréquentent nos cathédrales, qui seraient, nous en convenons volontiers, mieux à la porte, que nous renions très volontiers. Et vous, *Chevaliers du Torchon*, qui n'osez avouer que vous êtes maçons; qui envoyez votre femme à l'église et votre fils chez les Pères; qui y allez parfois, quand d'un coup d'œil furif, — ce coup d'œil furtif qui est devenu un signe de race chez l'Israélite, l'Anglais et le Chinois, qui est chez nous le privilège exclusif des ultra-dévotes et des larbins — vous voyez que ses actions sont en hausse; qui y allez parfois pour ne pas faire soupçonner les relations que vous cachez; qui voulez faire croire à une haine du prêtre qui serait trop bête si elle était sincère, au lieu de laisser voir que vous êtes payés en places ou autrement pour crier « couac »; qui, en la matière, faites l'âne pour avoir du foin, cette ressource si chère aux hypocrites et aux gens malpropres. Si vous n'êtes pas des cafards, qu'êtes-vous ?

Quand les enfants ne sont pas sages, on prend une serviette mouillée et on leur en donne sur les fesses. Ça les calme. Verriez-vous quelque objection à ce qu'on vous fouette la figure avec votre torchon qui a traîné dans toutes les fanges, qui a essuyé toutes les gadoues ? Ça vous calmerait peut-être. Dites-vous bien que tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

Israël, la cheville ouvrière du syndicat des gens de maison, situé rue Cadet, est comme ces petits pantins que vendent les camelots sur le boulevard, qui montent, montent, le long d'une tige et, arrivés au sommet, brusquement, fatalement, mus par je ne sais quel ressort, tombent. Israël bat son plein. Albion, branle ferme dans le manche, et son succès à nos récentes élections législatives marque probablement son apogée. La politique du xx^e siècle qui s'ouvre, sera le contre-pied de la politique maçonnique. Toutes les nations molestées par Albion comprendront enfin quels sont leurs intérêts, s'uniront depuis la France jusqu'au Japon, pour avoir la paix intérieure d'abord, qu'Albion trouble par son vi-

rus maçonnique, le purin qu'elle déverse partout où elle passe ; puis la paix extérieure ensuite.

Les Américains ont le *decoration day* (jour de la décoration), où ils vont, dans une procession qui ne manque pas de majesté, mettre des drapeaux sur les tombes des héros qui sont morts pendant leurs guerres. Les Anglais devraient avoir annuellement le *national flag soaping day*, (jour où ils savonneraient leur drapeau national), qu'ils traînent dans toutes les ordures.

Les Anglais envoient leur armée pour rire, celle qui a des tuniques rouges, chez les sauvages qui la font détalier à belles jambes, ou hors d'Europe, chez les Égyptiens, qui lui auraient peut-être déjà ménagé un second passage de la Mer Rouge, s'ils n'étaient protégés occultement par de hauts fonctionnaires égyptiens, humbles serviteurs de la F. : M. : Mais en Europe, où cette armée serait accueillie avec des éclats de rire, ils envoient leur véritable armée, l'armée maçonnique, dont la plupart de nos députés sont les héroïques soldats.

XXXVIII

SUITES ANTIMAÇONNIQUES (SUITE)

VII

Nous ne désirons pas nous lancer dans les déclamations aussi bruyantes que peu sincères des Juifs-Français et des F. . ., au sujet des fêtes franco-russes. Nous ferons seulement observer que les ennemis naturels des Russes sont aussi les nôtres, sont les Occultes. Ils seront toujours hostiles aux Anglais. Ils auront à lutter en Sibérie contre les Chinois, comme nous au Tonkin. Ils en ont fini avec les Juifs : que ne pouvons-nous en dire autant ?

Dussions-nous froisser le patriotisme bien connu des feuilles franc-maçonnes, nous disons que nous voudrions voir les Russes et les Français imposer leur amitié aux Allemands, avec lesquels ils ont des difficultés agaçantes de voisinage, murs mitoyens, passages, servitudes, difficultés rendues plus aiguës par les reptiles anglais, perfidement exploitées. Les Russes saisissent la main anglaise, quand Floquet crie : « Vive la Pologne ! » et Ribot : « Mohrenheim est un chéquard »

et dédaignent ces glapissements de roquet. Ne la voient-ils pas aussi dans les différends russes-allemands, dans les questions douanières?

Plus irrédentistes que les F. ., nous voulons l'Alsace-Mais nous ne voulons pas la reprendre sur les Allemands, nous voulons la reprendre sur les Anglais. Nous ne voulons pas faire d'une pierre un excellent coup; nous voulons faire d'une pierre plusieurs excellents coups.

Albion veut trop jouer le rôle de Catherine de Médicis: « Diviser pour régner. » Mais la ficelle est trop visible.

Bismark a un peu trop abusé des incidents de frontières. Il en commandait absolument comme on commande un « saint-honoré » chez le pâtissier. « Pour sept heures ce soir, eh ! » — « Vous pouvez y compter » — « Pas comme la dernière fois, n'oubliez pas ! » — « Non, Monsieur. » Louis XI et Napoléon I^{er} n'étaient pas toujours très délicats non plus dans les moyens à employer.

Nous sommes comme le roquet qui mord rageusement la trique qui vient de le frapper, au lieu de planter ses crocs dans les jambes de celui qui la tient. La trique, c'est l'Allemagne, un peu étonnée de jouer ce rôle. Celui qui la tient, c'est l'Angleterre. Comme Albion doit s'esclaffer à chaque article germanophobe ou italiano-phobe qui sort de la plume de nos journalistes ! Elle se dit avec joie : « Ça marche ! »

Nous nous rendons parfaitement compte que nous sapons par la base tout l'édifice politique actuel, non seulement en France, mais aussi en Europe. Tous ces politiciens qui sont au pouvoir actuellement, dans la presse, dans les fonctions publiques, n'y sont que parce que l'Allemagne et la France sont ennemies, et parce que, par ricochet, l'Angleterre est assurée de prolonger son existence quelque temps. Ce sont des Instables aussi ; leur situation mal équilibrée est plus précaire qu'ils ne pensent. Ils trouveront d'excellentes raisons de critiquer ces idées subversives qui sont le contre-

pied de la politique maçonnique, qui elle-même est le contre-pied du bon sens.

Mais il y aurait quelque outrecuidance de la part des gens de la presse à se figurer que, en dehors d'eux, personne n'y voit clair. Il ne faut pas trop chercher à apprendre à son père à faire des enfants. Les corps solidement constitués ont une tendance marquée à l'oppression. C'est de tous les temps, de tous les âges. Mais encore y a-t-il quelque dignité à ne pas abuser de sa force.

Qu'ils se disent bien que tout le monde actuellement sait lire entre les lignes d'un journal, même le paysan qui vous dit : « Le papier supporte tout ce que l'on veut » ; qu'ils ont voulu être trop habiles, mais malheureusement on voit bien plus qu'ils ne le voudraient les ficelles du métier. Les Israélites l'ont gâté par leurs maladresses impudentes. On voit trop le monsieur qui fait un boniment.

Qu'ils s'en prennent à eux-mêmes, s'ils sont démasqués. Ils ont été trop maladroits à l'occasion des fêtes franco-russes. Les Juifs et les F. : n'auraient pas dû fêter ceux qu'ils détestent, qu'ils combattent hypocritement, disons « jésuitiquement », pour leur faire plaisir. Tout au plus auraient-ils pu être admis à donner aux marins russes un *pince-cul* d'honneur au Grand Orient. Ces Messieurs des Loges, auraient pu présider la fête, tenir chacun une chandelle, plusieurs même, s'ils avaient voulu. Les marins russes, qui sont soumis aux humaines faiblesses, auraient peut-être été touchés de cette délicate attention.

C'est un peu trop le loup qui se fait berger, crie : « Notre patriotisme..... » et, quand l'attention est endormie, fait de sales coups à la France. Ces braves gens, répétons-le, sont triés sur le volet.

Rendons ici hommage aux journalistes qui ont combattu l'ordre de choses actuel, qui comptent parmi eux des vaillants, qui finiront par triompher.



Quelle confiance ont les Anglais les uns dans les autres !

Un monsieur passe dans la rue. Une femme est dans un coin, s'approche du monsieur et lui dit : « Si vous ne me donnez pas 10 sh., je vais affirmer que vous vous êtes livré sur moi à des attouchements indécents. » Il n'y a qu'à s'exécuter.

Vous avez beau être le premier citoyen de votre ville, être très respectable, être président de la Y M C A ou d'une société de tempérance, le policeman trouvera que le témoignage d'une catin vaut mieux que le vôtre.

Vous avez beau être un évêque (le cas est arrivé), avoir le pouvoir exorbitant de donner ou de refuser la communion, c'est-à-dire un brevet de *respectability*, à vos paroissiens, le policeman trouvera que vous avez beaucoup de *respectability* dans le sens anglais, mais pas assez dans le sens français pour que votre témoignage soit à la hauteur de celui d'une catin.

Ils sont logiques; la *respectability* tire l'œil, mais ne prouve rien.

Cette loi existe depuis des siècles. Les Anglais n'en saisissant pas l'absurdité, l'ont maintenue. Mais les continentaux s'en moquent tellement, que le singe anglais est obligé de la laisser tomber en désuétude.

On se demande si dans quelques années, les Anglais ne seront pas tentés de fermer leurs frontières, comme les Chinois, pour empêcher de voir ce qui se passe chez eux. Mais ils ne peuvent pas vivre à aussi bon compte que leurs frères d'Orient; ils sont obligés d'ouvrir leurs portes pour qu'on leur accorde la réciprocité, pour pouvoir arriver à faire le commerce colonial plus lucratif que le commerce des vieux pays.

Mais il n'est pas interdit de se demander si, dans la

terre sacrée du chantage dont ces gens ne saisissent pas les vilains côtés, pour se venger des continentaux, ils ne dresseront pas leurs policemen à marcher deux par deux, à arrêter tout étranger qui se promènera le soir dans une rue isolée, à le conduire au poste et à jurer qu'il était en compagnie d'une fillette. Le continental aura beau jurer que ce n'est pas vrai, l'affirmation des assermentés sera une preuve. Son nom sera déshonoré; il fera vingt ans de travaux forcés. Et les journaux anglais diront d'un air indigné : « Un continental a été trouvé... les vices continentaux... » Nous avouons n'être pas toujours à notre aise dans le pays « le plus civilisé du monde. » On se croit parfois chez leurs frères chinois, dont ils prennent à certains moments les figures grimaçantes. La lâcheté voulue de nos consuls de France nous semble peu faite pour calmer nos inquiétudes à cet égard; ils se garderaient bien d'intervenir et préféreraient « éviter les affaires! » que d'accomplir leur devoir sacré de consuls français.

L'on se dit que, lorsque l'on attaque Albion dans ses œuvres vives, il ne fait pas bon se faire connaître; que l'on n'a pas peur du policeman que l'on rencontrerait en champ clos un pistolet à la main; mais qu'on tremble, lorsque le soir vous trouvez ces gens dans la rue. Et l'on est pris d'une certaine frousse; on songe qu'il ne fait pas bon attaquer ce pays, lorsqu'on y réside.



Nous n'avons jamais compris la rage que l'on a de naturaliser les étrangers. Quand ils ont rendu des services exceptionnels, comme de Brazza, c'est bien; mais pourquoi dans les autres cas?

Personne, en France, ne se doute que, subrepticement, par la loi du 29 juin 89, soixante-dix mille étrangers ont été naturalisés *ipso facto*. Est-ce pour rendre plus

facile aux Français de race l'accès des diverses situations publiques et privées? Est-ce pour augmenter la natalité d'une race que l'on empêche traîtreusement d'aller faire concurrence à l'Anglais aux colonies, qui ne peut se développer dans le territoire français lequel, quoi qu'on veuille bien en dire, n'a jamais contenu, tant s'en faut, une population aussi dense que celle qu'il a aujourd'hui. Jamais la population française n'a été si nombreuse, jamais les étrangers n'ont été si nombreux, et pourtant notre territoire est diminué de l'Alsace.

Et l'on s'étonnera qu'il y ait des sans-patrie, des gens qui n'ont jamais demandé à être Français et qui ont raison de se moquer d'une nationalité imposée d'office, qui sont souvent l'écume des autres races, qui ne peuvent enfin, soit dit sans morgue, qu'affaiblir notre sang par l'immixtion d'un sang moins généreux. Peu de nations, il faut bien se le dire, quand elles sont vues de près, produisent l'effet favorable de la nation française.

Les journaux F.°. n'attirent pas l'attention sur ces faits cependant importants. Ces journaux vous donnent très agréablement des conseils sur la bien-séance, sur la façon de se tenir dans le monde. Quel manque de tact! Comme s'ils avaient qualité pour connaître de ces questions. Où ont-ils appris tout cela? Aux baluchons de la rue Cadet? On n'apprend pas à son père à faire des enfants. Les Israélites qui ont passé des siècles dans une quasi servitude, qui sont libérés depuis un siècle à peine, et ces F.°. qui sont choisis dans les gens à tout faire, veulent donner des leçons à des gens appartenant aux plus vieilles familles françaises, à ceux dont les pères ont émerveillé le monde par le charme de leurs façons, qui ont initié l'Europe aux belles manières. Qu'ils nous renseignent donc sur Madagascar plutôt, sur le Tonkin, sur les naturalisations idiotes, sur l'envahissement des situations en France par des circoncis qui n'ont pas une goutte de sang français... etc. Chacun son métier et les vaches seront bien gardées.



On ne saisit pas bien en quoi de simples soldats qui répondent la messe en uniforme peuvent être une menace pour la sécurité nationale.

Mais ce qu'on saisit mieux, c'est que des simples soldats, à plus forte raison des officiers de réserve, à plus forte raison des officiers de l'armée active qui sont F. ., soient un véritable péril pour l'armée.

Le Français est encore le Gaulois qui n'avait peur de rien, pourvu que le ciel ne tombât pas sur lui. Ce n'est pas du molosse allemand, qu'Albion aime à détacher de temps en temps contre lui, qu'il voit en chair et en os en face de lui, qu'il a peur. Ce qui l'effraye, c'est le mystérieux, c'est Bazaine.

Nous connaissons bien les paysans, auxquels les habitudes de maquignonnage donnent d'inévitables habitudes de rouerie, chez lesquels cependant on trouve des esprits d'une droiture en affaires énorme, qui sont prêts à se donner à celui qui leur inspirera confiance, qui sont une des meilleures classes de la nation. Quand ils parlent de la guerre de 70 qu'ils ont faite, sait-on de qui ils parlent? Des Prussiens? Non. De Bazaine.

Dernièrement, nous en voyions un donner sur la table un coup de poing de sa main auquel une balle allemande avait enlevé le pouce, dire : « Et la prochaine fois, ce sera encore la même chose. » Nous n'inventons rien. Nous pourrions citer la salle d'auberge où cela se passait. Et les autres paysans ne disaient rien. Eux aussi avaient peur, non pas du molosse allemand, mais de l'inconnu. Et nous savons que ce thème de conversation est fréquent le soir dans les veillées.

Ces gens ont un excellent moral, qu'on ne les démoralise pas.

De deux choses l'une : ou les F. . sont ce que tout le monde affirme, sont découverts; ou bien, ils sont

mystérieux. Ces mystères sont-ils faits pour donner confiance ? Les cachotteries sont-elles en conformité avec les traditions de franchise de l'armée ? Quels intérêts ont les officiers qui en font partie, à s'en mettre ? La discipline franc-maçonne est excellente, peut-être aussi bonne que celle de l'armée. Les uns ne veulent pas que l'Alsace nous revienne ; les autres ne veulent que cela. A qui obéiront-ils ?

Les paysans n'ont pas été sans entendre parler des F. :. Le curé qui ne les aime pas et diffère en cela de certains évêques, leur en a dit du mal ; le journal local fait remarquer que le gouvernement des F. :. ne leur est pas favorable. On leur a dit que Bazaine était F. :.. Et chez ces gens-là qui se tiennent peu au courant des détails de la politique, achètent le journal plutôt pour avoir des nouvelles locales, l'histoire Bazaine, qui est la leur, qu'ils ont vécue, apparaît toute seule, grande, comme leur clocher qu'ils voient de loin, avant d'apercevoir les maisons du bourg.

Ils ne dépensent pas leur dose d'attention journalière dans les détails comme les boulevardiers qui finissent par ne plus apercevoir les grandes lignes trop éloignées pour leurs yeux de myope, dont l'intelligence est comme ces bazars juifs encombrés d'une foule de choses au milieu desquelles on ne peut se reconnaître. Ils confondent Millevoye avec Clémenceau ; ce sont de simples noms abstraits pour eux, ne représentant rien, qui dansent devant leurs yeux. Mais Bazaine est une chose affreusement concrète pour eux. On leur a désormais trop dit, par conviction ou par esprit de parti, qu'il était F. :. Pourquoi les F. :. se cachent-ils ? Un casque à pointe se voit, un F. :. ne se voit pas. Et les plus braves ont peur de l'inconnu. Ils savent qu'avec Bazaine le meilleur fusil et les meilleurs officiers sont inutiles.

Et le F. :. passe pour être apparenté au Juif. Le mot Juif prend dans leur bouche une importance énorme, mystérieuse aussi. Ce n'est pas de leur sang. Cela les inquiète. « On prétend que ce sont les Juifs qui empêchent le commerce d'aller avec leur Graineterie Fran-

çaise¹ disent-ils. Le paysan breton abordait les *bleus* qui devaient faire plus tard le tour de l'Europe, avec leurs faux, et claquaient des dents de terreur, quand on lui parlait des lavandières de nuit. Ces paysans sont vingt-quatre millions. Et cela est le thème habituel des veillées, le grand événement de la vie monotone de ces gens ! On a désormais trop dit de mal des F. : devant eux : il leur faut de la lumière.

Si on ne la leur donne pas, ils ne la demanderont pas, mais alors prenons garde ! Les F. : avec la discipline de bons religieux, qui reçoivent les injures sans oser donner des explications, deviennent un péril national, un Etat dans l'Etat. On ne les supportera pas ainsi. On sait ce qu'ils ont donné dans la politique, veut-on attendre une semblable floraison dans l'armée, et cela au moment du péril ?

Nous savons qu'il y a de très honnêtes gens parmi les F. : , on ne les initie à rien ; on abuse de leur honnêteté pour leur faire croire ce que l'on veut. Ils servent d'appaux pour attirer les oiseaux défiants auxquels on dit dans le tuyau de l'oreille : « Monsieur un tel en est », ce qu'ils vérifient bientôt.

1. Tripoli, du *Journal d'un Philosophe de Gyp*, (histoire authentique) a beau donner une fourrure de 300,000 fr. à madame la comtesse de X***, dame « fort bien pensante » ; cette comtesse a beau faire l'éloge des Juifs aux cerveaux infirmes et inférieurs dans leurs qualités commerciales, bien qu'on en pense ; les conseillers généraux ont beau faire écho à ces éloges ; les maires bien pensants ont beau y faire un second écho : — le paysan persiste dans sa méfiance et dit : « Il y a quelque chose de pourri là-dessous. » A-t-il tort, le paysan ?

XXXIX

SUITES ANTIMAÇONNIQUES (SUITE)

VIII

Les Danois nous en veulent beaucoup de ne pas les avoir secourus dans la guerre des Duchés. L'explication en est bien simple. Revenons toujours à notre point de départ. Albion est impuissante à se défendre, mais est très forte pour empêcher qu'on l'attaque. Elle a voulu que l'Allemagne, comme l'Italie, devienne plus forte, afin d'être plus menaçante pour la France, l'ennemi héréditaire. Il ne fallait donc pas que la France aille secourir le Danemark. Jules Simon, avec une remarquable intuition des choses, demandait même le désarmement à cette époque!!!

Les Danois ont été, bien entendu, écrasés; les Autrichiens, qui ne sont pas une menace directe pour la France, qui ne peuvent l'attaquer qu'en passant sur des territoires neutres, l'ont été aussi. Et, chose étrange, personne en France ne se doutait de ce qui allait arriver en 70. La presse qui se dit toujours patriotique, toujours bien informée, ne voyait pas ce qui se passait en Allemagne, à cinq pas de Paris. Bazaine ne serait-il que le point culminant de tout un système?

Il est vrai que cette presse, pour nous dédommager, veut bien nous donner ses conseils sur la façon de se présenter « en société », et cela sur un ton qu'elle estime très agréable.

Comme contre-coup, les Danois se garderont bien de faire une diversion, si Albion déchaîne encore le molosse allemand contre nous. Ils prétendent ne pouvoir pas compter sur la politique française. Ont-ils tort ?

Ce n'était cependant pas l'ardeur guerrière qui manquait aux Français sous l'Empire. Une descente en Danemark n'eût-elle pas été plus intelligente qu'une descente en Italie, en Crimée, en Chine, au Mexique ? Oui, mais cela eût déplu à Albion. Cela eût empêché Sedan, la conquête de l'Alsace, la tranquillité d'Albion et celle de ses larbins.



Nous avons dit qu'il y a deux catégories de F. : ceux appartenant aux races occultes et ceux appartenant aux races non-occultes. Ceux-ci se divisent en deux classes : les Russes et les Français, d'une part, ceux des autres nations, d'autre part.

Ces derniers sont excusables. Ils ne travaillent pas contre leur religion, sauf les Italiens qui attaquent le pape, sans attaquer leur clergé, qui prête cependant le flanc aux critiques. Ils ne travaillent pas contre leur pays. Les Allemands y ont gagné l'Alsace, qui leur coûte cher, il est vrai, si l'on passe les dépenses de l'armée par le compte « Alsace », ce qui doit être fait. Les Italiens y ont gagné leur indépendance. Ils y ont gagné de pouvoir nous envahir en temps de paix (deux cent soixante-quatre mille Italiens en France contre seulement quatre-vingt-trois mille Allemands), d'envahir la Tunisie et l'Algérie, ce à quoi nos gouvernants francs-maçons ne font aucune objection, se gardant bien de faire connaître l'Algérie qui est à nos portes,

sur laquelle se débitent journellement les plus monstrueuses erreurs. Les journalistes F. . remplacent les articles sur nos colonies par des articles sur la « civilité. »

Peut-être pourrait-on ajouter que les autres nations, comme les Autrichiens, les Scandinaves, etc., trouvent aussi des avantages à la politique maçonnique, avantages fictifs, vrais trompe-l'œil, mais qu'ils croient, en toute ingénuité, réels.

Les F. . français et les nihilistes russes, (c'est de Londres qu'étaient envoyées les brochures nihilistes distribuées lors des fêtes franco-russes), eux, travaillent carrément contre leur pays, en Europe et hors d'Europe.

Notons bien que, en Angleterre, vous voyez dans tous les albums de famille, à la fenêtre des photographes, des gens en costumes de F. . Vous voyez aussi, par exemple, dans un salon d'hôtel, un riche portrait du maître d'hôtel, avec cette inscription : « Les membres de la loge S..., à..., en récompense des services rendus, pendant qu'il était (son grade). »

Notons aussi que la franc-maçonnerie n'est pas nécessairement irréligieuse. Ce n'est guère qu'une question commerciale. Si Albion y avait intérêt, vous verriez subitement les Yves Guyot, les Floquet, les Ribot faire le pèlerinage de Lourdes en robes de pèlerins, pieds nus, un cierge à la main. C'est aussi une question de vie ou de mort pour Albion, dont l'épée est de mauvais acier, mais qui vit par la corruption.

Remarquons incidemment que les Espagnols, ces 1/8 d'Anglais, qui ont Gibraltar fixé à leurs flancs, comme leurs taureaux ont des banderilles fixées sur leur front, qui sont facilement anglophobes, se tiennent pour le moment un peu en dehors du mouvement européen.



On connaît ces chipies qui envoient leurs enfants faire à quelqu'un des mauvais compliments, qu'elles

sont trop sournoises pour faire elles-mêmes, et crinet ensuite : « Oh ! le vilain petit mal appris. » Ces petits garçons mal appris sont Floquet, criant : « Vive la Pologne ! » et Ribot : « Ce chéquard de Mohrenheim ! » Mais ils savent ce qu'ils font. La chipie, c'est Albion.

On connaît ces braves gens, estimés de tout le monde, mais crédules et faibles de caractère qui, depuis leur mariage, commettent des indécadences. Ils ont épousé une chipie, qui sait les prendre, les endormir, leur faire une série de mensonges, pour les amener à ses fins. L'homme honnête, c'est la France. La chipie, c'est Albion.

On connaît ces groupes d'étudiants qui se forment au Quartier-Latin, qui se retrouvent toujours à la même heure. Ceux qui ne sympathisent pas avec les membres de tel groupe, s'éliminent, et il ne reste plus que des gens qui ont les uns pour les autres cette amitié qui se forme entre jeunes. L'un d'eux, un beau jour, amène une maîtresse, qui est une chipie. Elle est reçue néanmoins par le groupe avec la franche cordialité qui passe par dessus sa tête pour aller s'adresser à son seigneur et maître. Elle y répond gracieusement, se fait avenante, séduisante. Bientôt elle juge que, au lieu d'avoir une seule ferme, elle ferait mieux de toucher des fermages de tous ces jeunes gens, contre remboursement. On décline l'invite par honnêteté. Quelques jours après, tout ce groupe d'étudiants, aux cœurs loyaux, amis depuis l'enfance, est atteint de malaise. On se dispute. Les gens calmes, avisés, voyant de quoi il retourne, cessent de paraître dans le groupe, pour laisser passer l'orage. Les autres répondent aux récriminations aigres par d'autres récriminations aigres. On se sépare, ennemis à tout jamais... ou du moins, jusqu'à ce que la lumière se fasse. Le groupe d'étudiants au cœur noble, sincère, franc, mais n'y voyant pas clair, ayant la tête trop près du bonnet, ce sont les diverses nations européennes. La chipie, c'est Albion.

L'Angleterre est comme ces pieuvres aux mille sucoirs que l'on trouve sur nos côtes, qui sécrètent de

l'encre pour se dissimuler. Quand le marin voit de l'encre, il dit : « Il y a une pieuvre là ». Quand il y a mystère dans la politique, on peut dire avec Millevoye, sans se tromper, malgré les clameurs des chéquards qui font une garde d'honneur à Albion, qu'Albion accepte comme chaperons : « Albion est là. » L'encre de la pieuvre a un peu égaré Millevoye, qui pouvait se tromper de cela ; la pieuvre (is fecit cui prodest) était derrière Norton et Develle ; il s'est simplement trompé de direction, et encore ? « Cherchez l'Angleterre. »



Cet estimable Floquet, duc de Panama, qui a par un moyen aussi simple qu'ingénieux, sauvé des milliers d'existences, menacées par le climat et les miasmes paludéens de l'isthme, manque de pudeur.

Cet Amiénois confectionne ses discours d'après des recettes savantes, mélangeant l'intégrité, l'honneur, le civisme, le patriotisme, recettes peut-être copiées sur celles avec lesquelles on fait les pâtés de canards, également à Amiens. Il fait cela avec la gravité d'un « chef », qui pontifie, tout à son affaire.

Nous ne nous permettrions pas de poursuivre de nos plaisanteries un bourgeois inoffensif qui aurait le seul tort d'avoir une tête désagréable. Nous aimerions mieux lui dire poliment : « Votre tête ne plaît pas, allez-vous en donc tranquillement. » Mais ces politiciens sont comme ces peux qui ont eu plusieurs chevaux tués sous eux dans le combat, et ne cesseront de remonter en selle que quand ils n'auront plus une goutte de sang dans les veines ; ou plutôt, pour ne pas mêler le sacré au profane, comme ces mouches à ordures qui viennent poser sur votre figure leurs pattes infectes, que vous chassez, qui reviennent, que vous chassez encore, qui reviennent encore, dont vous n'aurez raison qu'en les écrasant.

Qui a-t-on vu, à la soirée de gala à l'Opéra donnée en l'honneur des marins russes? Ribot et Waddington, dans la loge 9 et Floquet dans la loge 14. On sait que le nombre des places était fort limité. Comment a-t-on donné des places à ces bonnes gens? Ils faisaient l'effet de ces taches de soleil que les amateurs photographes voient sur un cliché du reste bien tiré, bien fini, mais qui rendent le sujet méconnaissable.

On sait que certains régiments de *Horse-guards* sont exclusivement fournis de chevaux noirs pour plus d'uniformité. Il faut qu'ils n'aient pas une seule tache blanche, qu'ils aient une certaine taille, et qu'ils remplissent d'autres qualités. Aussi quand l'un d'eux meurt, c'est toute une affaire de le remplacer. Les fournisseurs de l'armée courent tout le pays, et les officiers de remonte choisissent entre les rares chevaux présentés, s'ils peuvent trouver ce qu'ils veulent.

Si tous les chevaux d'un régiment de *Horse-guards* sont noirs, c'est conformément à une loi militaire. Si tous nos politiciens sont tarés, ce n'est pas non plus par hasard; c'est conformément à une loi maçonnique.

Il en est de même de cette tribu d'hommes politiques que nous possédons. Les Juifs qui sont dans le pays réunissent d'abord et font entrer dans les Loges tous ceux qui remplissent à peu près les conditions. Les Anglais passent ensuite et choisissent entre mille ces types qui passeront à la postérité. Nos 104 Chéquards, nos Coloniards ne sont pas, comme on le voit, des phénomènes de génération spontanée. Ils ont été obtenus par sélection, après avoir été soigneusement mis en observation dans le corps facilement corruptible de la F. . M. . Cette flore, qui s'est épanouie subitement sur la belle terre de France, n'est pas un résultat du hasard, elle est née dans le fumier anglais.

♪ L'Anglais qui fut notre maître visible pendant la guerre de Cent Ans, qui est notre maître occulte actuellement, fou de rage et de haine d'avoir été expulsé de France en 1453, nous crache à la figure: « Tiens, sale Français, tu auras la honte d'avoir de nouveau ce Flo-

quet, ce banqueroutier non réhabilité à la tête de la France. » Ils nous le jettent à la figure, comme ils nous jetteraient un de ces petits balais que l'on trouve dans les *water-closets*. Floquet a été de nouveau véhiculé au pouvoir par la force irrésistible des masses anglaises. Les Chefs Conservateurs pleurnichent.

On se dit que le banqueroutier et le Polonais Floquet ferait mieux d'être ailleurs qu'à la soirée de l'Opéra. Cet homme eût été un incomparable huissier à la Chambre, au Sénat ; avec une chaîne de nickel, il eût eu le physique de l'emploi. Les mensonges ne lui eussent rien coûté.

Voir ses louis disparaître dans la poche de Floquet, est déjà embêtant ; mais les voir en ressortir pour consolider cette tribu de sauterelles d'Algérie, c'est encore plus triste. On eût préféré le voir faire quelque noce avec cet argent ; il n'y eût pas eu double mal.



Dernièrement, nous avons eu une curieuse interview avec un Sud-Australien.

D. — Que pensez-vous de vos vins ?

R. — Ils sont détestables. Les vignobles sont plantés sur des terrains ferrugineux et les vins ont goût de fer. Ils sont lourds, exécrables.

D. — Et des Australiens ?

R. — Dans le Nord, la race ne vaut pas grand'chose. Ils ont perdu toute tendance intellectuelle.

D. *à part.* — Ils n'avaient cependant pas grand'chose à perdre. (*Haut.*) Vous n'avez pas de Français chez vous ?

R. — Peu. Seulement, quelques Juifs-Français.

D. *à part.* — Comme si l'on pouvait être Juif et Français à la fois ! (*Haut.*) Ils ne vous ennuiant pas trop ?

R. — Ils sont peu nombreux. Et, quand ils nous ennuiant, on les emmène dans la brousse sous prétexte de leur faire faire une « bonne petite affaire » et c'est à eux qu'on la leur fait, l'affaire. (*Inconsciemment.*) On se met en nombre suffisant pour cela. C'est vite fait.



Au lendemain de l'interpellation Delchaye, Yves Guyot, l'un des opportunistes contre lesquels l'opinion publique était le plus montée, vint présider une modeste réunion d'explorateurs.

Le premier orateur venait de parler de l'Australie et le second allait parler des îles Loffoden. Généralement le président se borne à présenter l'orateur, à exprimer les remerciements de l'assemblée, à les accompagner de quelques expressions courtoises, ajoute quelques réserves, s'il croit avoir à en faire, dirige la discussion, si elle s'entame, et donne la parole au second orateur.

A la stupéfaction générale, Yves Guyot, ce politicien dont l'impopularité est si justifiée, se figurant probablement être à l'armée du salut : « Mes chers camarades, je suis un grand saint », après quelques remerciements courts et distraits à l'orateur, se mit à parler de Panama. L'auditoire saisissait péniblement le rapport qu'il y avait entre Panama et les sujets traités. L'ahurissement se peignait sur tous les visages, ainsi que l'ennui.

G. — Nous n'avons pas chéquardé, Mesdames et Messieurs...

L'auditoire de plus en plus ahuri, se parlant intérieurement. — Mais qui vous parle de cela ?

G. — Non, Mesdames et Messieurs, nous n'avons pas chéquardé !

L'auditoire toujours intérieurement. — Mais il devient sénile ! il radote ! il nous embête.

G. — Des gens venimeux...

L'auditoire intérieurement. — A-t-il fini de nous raser. A la question !

G. — Ont prétendu...

L'auditoire. — Pourquoi se défend-il, quand personne ne l'attaque ? Faut-il le rappeler à l'observation du règlement ou le laisser continuer à gaffer ? Va pour le second parti.

G. — La *Libre Parole*, la *Cocarde*, presque tous les journaux insinuent...

L'auditoire. — Ce président ne suit guère les règlements d'une société qui s'interdit toute politique dans les réunions. Mais il paraît être comme dans un rêve. Il ne voit pas l'impatience qui se peint sur les visages.

G. — Mais ces journaux n'ont pas de lecteurs.

L'auditoire. — Il serait décidément mieux à Bicêtre.

G. — Le mien au contraire ne m'attaque pas. Au nom de Baphomet, il absout les Chéquards, mais condamne sévèrement Delahaye. Son tirage augmente chaque jour dans des proportions effrayantes.

L'auditoire. — Il faudra l'inviter à donner sa démission, s'il ne sait pas mieux que cela se tenir dans le monde.

G. — Non, nous ne sommes pas coupables!! (*Sortant de son rêve brusquement.*) La parole est au second orateur.

C'étaient les incohérences de fin de drames de Shakespeare, d'Hamlet, de lady Macbeth, d'Ophélie, etc.

L'imagination nous reportait involontairement à ce vieillard que nous voyons parfois sur la scène, qui s'est épris d'une jeune femme, qui est à genoux devant elle, haletant de désirs et d'impuissance, suppliant, sanglotant, lui représentant que l'avenir de son mari dépend d'elle, que la résistance rend fou, qui passe de la prière aux menaces, qui voit que tout est inutile. Ce ne sont que désirs et impuissance, l'alpha et l'oméga, les contrastes, le sinistre, la vieillesse faisant un retour sur les temps passés, les extrêmes, le tragique, le suicide demain peut-être, le suicide mystérieux.

On songe encore à ce vieillard que, le soir, on apporte à la Morgue encore dégouttant de l'eau de la Seine d'où il vient d'être tiré, la barbe, ayant poussé, blanche, l'air sordide. C'est l'examen sommaire à la lueur de torches fumeuses, dans le brouillard, le premier sommeil des employés, la figure blêmie par le sommeil, réveillés brusquement, le sang n'ayant pas encore eu le temps d'affluer aux extrémités, les paupières gonflées. Le corps est là aussi légèrement gonflé par le séjour

dans l'eau, mais la figure très reconnaissable. Les employés échangent avec une voix blanche, sans sonorité, leurs premières impressions. Crime, suicide ou accident? Mort violente en tous cas. Le vêtement est celui d'un petit employé, commis-chef dans quelque étude, aisé, bien habillé, sans luxe, sans linge fin. Il a quelque argent dans sa poche. Il semble plutôt y avoir eu meurtre que suicide. Ce vieillard a-t-il été entraîné dans quelque guet-apens amoureux? Peut-être est-ce un amour de fillette non nubile, à l'anglaise, dont il a voulu abuser? Une main vengeresse a fait l'affaire. On a trouvé plus simple de l'exécuter que d'attirer l'attention indiscrete des voisins sur l'enfant. Peut-être le vol a-t-il été le mobile du crime? Il n'a dans sa poche qu'un peu de billon et quelques pièces blanches. C'est le mystère. Le mystère ne sera peut-être jamais éclairci.

C'est la fin tragique, lugubre, sinistre.

Yves Guyot était hier ministre. Il occupait le siège où tant d'hommes qui ont fait trembler l'Europe, qui aussi l'ont émerveillée et l'ont séduite, se sont assis. Cet homme était hier un ministre de la France, de ce paysterrassé par les Occultes, qui l'ont saisie, entravée, au moment où elle était sans défiance; de la France qui a perdu de son influence politique, sans le regretter, mais non de son influence morale; de la France qui a eu la plus noble histoire du monde; de la France qui, dans un brusque moment de colère, saura écraser ses ennemis du dedans et du dehors. Cet homme était hier à la tête de cette nation, il pouvait et devait parler aux représentants des autres nations, la tête haute, sans morgue, mais avec fierté. Il devait même, avec la coquetterie d'une douairière qui attend les hommages, avec affabilité, sans raideur, se rappeler qu'il représente la nation la plus vieille d'Europe, celle qui a été l'initiatrice de beaucoup d'autres, de qui l'on a encore à apprendre et qui n'entend nullement abdiquer. Il devait vis-à-vis de certaine nation phénicienne inaugurer la politique : « Force à superbe, mercy à faible. »

Aujourd'hui, cet homme était pleurnichant, devant un auditoire de trente personnes, dans une chambre très simple, les suppliant de croire que son parti avait les mains nettes, la figure couperosée en certains endroits, blême en d'autres, la barbe hirsute, les yeux clignotants sous l'empire de l'émotion, de la fièvre, le corps ayant une raideur d'homme qui s'attend d'un moment à l'autre à un coup violent, qui le sent fatal.

C'était pénible pour tout le monde, lugubre. On sentait qu'on avait devant soi un personnage affolé, perdant la tête, maladroit, peu sûr de lui. C'était une agonie politique. Il y a des gens qui n'aiment pas ces scènes. Pourquoi ne restait-il pas à agoniser chez lui, cet homme ? On n'agonise pas en public, quand on peut faire autrement. Si son parti était si attaqué avec raison, pourquoi conservait-il ce siège présidentiel ? On n'aime pas à voir généralement comme président d'une société honnête des gens attaqués. S'il était attaqué à tort, pourquoi ne traitait-il pas ces attaques avec le mépris calme des gens sûrs d'eux-mêmes ?

Pourquoi cette scène venant comme des cheveux sur la soupe ? Pourquoi oublier, dans son trouble, qu'il était membre d'une société où il était interdit de parler politique ; que, dans toute réunion, le devoir d'un président est d'écarter les questions brûlantes ? Pourquoi cet empressement à saisir l'occasion de disculper un parti, que personne n'attaquait ? Pourquoi faire cette scène devant une trentaine de petits commerçants du voisinage, tout ébahis de ce qui se passait, qui semblaient être venus là pour rompre la monotonie des longues soirées d'hiver, pour dormir peut-être ? Pourquoi ce manque de discernement, ce manque de tact, cet affolement ?

C'était une chute !



Vous vous trouvez dans un hôtel en France. Un étranger, un Russe, un Allemand, un Espagnol entre

s'y comporte comme en pays conquis. Il est fort, paraît nerveux, énergique, est parfaitement en forme. Vous, au contraire, vous êtes peu en forme, vous avez les membres amollis par l'influenza. Mais vous ne voulez pas vous laisser insulter et vous remettez l'individu à sa place, sans calculer ce qu'il pourra vous en coûter, plaçant la fierté de la race avant tout. C'est de la crânerie.

Mais, si cet homme est un Anglais et que vous vous comportiez de cette façon, nous n'hésitons pas à le dire, c'est de la lâcheté, c'est de la réclame. Il est absolument incapable de se défendre, eût-il même la prestance magnifique, non de Père Eternel, de Séraphin, mais d'officier de cuirassiers, dont le type se rencontre fréquemment aussi. S'il est parfois brave vis-à-vis des forces de la nature, vis-à-vis des fauves, il a en revanche une frayeur bleue du Continental qui est pour lui un être mystérieux, inquiétant. Il n'osera jamais se frotter à lui, à moins qu'on ne lui offre des sommes énormes, pour sauver l'honneur national, si l'Europe venait à jeter les yeux sur le conflit, à s'imposer comme galerie!

Aussi abuse-t-il souvent d'une impunité escomptée d'avance. Si certains Anglais se tiennent bien dans les hôtels français, d'autres se tiennent comme des filles de brasserie, qui sont sûres de l'impunité, font du tapage, sifflent dans les couloirs, à table, pour voir si cela prend.

On en remet bien un certain nombre à leur place. Puis, on finit par trouver que ce n'est pas *sport*, que c'est fade. Et l'on fait comme le gros chien qui se sauve devant le roquet. On se fait servir dans un salon particulier.

Si l'on est de mauvaise humeur, on peut toutefois les traiter de « brutes ». Le mot leur déplaît. Ils sont très indignés par ce manque de courtoisie de votre part. Vous ajoutez : « Snakes (serpents.) » Ils vous témoignent encore une fois de leur mépris. Vous terminez en les appelant : « Judas ». Ces deux dernières expressions

qui ne nous blesseraient pas, qui nous feraient rire, glisseraient sur notre peau comme une balle sur celle d'un pachyderme, les mortifient au dernier degré, pénètrent entre chair et peau, leur coupent bras et jambes. Ils vous offrent alors un cigare, espérant que cela prendra mieux et pratiquent la noble vertu du pardon.

Il serait odieux de la part d'un Français de prendre des allures provocantes vis-à-vis d'un touriste étranger, de n'avoir pas le respect des minorités, d'ignorer les lois de l'hospitalité ! Mais nous ne croyons rien apprendre aux Français et aux Continentaux, en leur disant que l'Anglais rend parfois nécessaire des mesures spéciales à son égard. Il est bizarre de songer que cette morgue n'est au fond qu'un excès de timidité.

XL

SUITES ANTIMAÇONNIQUES (SUITE)

IX

Dans les pays d'élevage, vous voyez souvent une vieille jument que l'on fait saillir par un beau pur-sang. « C'est regrettable, dites-vous, cette vieille bête ne donnera jamais de bons produits. Elle est déformée, a des tares. — Que si, vous répond-on brutalement, elle a de la race, vous le voyez bien; elle donnera un superbe poulain. Les juments ne sont que des sacs. Vous récoltez exactement ce que vous avez semé. »

Aux dernières élections, parmi ceux qui ont voté pour les Chéquards et les Coloniards, beaucoup ont perdu leurs fils, leurs frères, au Tonkin, dans les supplices que l'on sait. Nous ne parlerions pas tant de ces soldats, si la F. . M. . ne se préparait à jouer dans ces colonies un rôle qu'il n'est, hélas! pas nécessaire d'être prophète pour signaler. Ils ont eu, après tout, des prédécesseurs et des exemples dans la guerre de Chine. Ils auront des successeurs, jusqu'à ce que nous soyons enfin dégoûtés de cette bande ignoble de F. . M. . qui met en coupes réglées l'esprit de discipline et d'honneur de la nation.

Pour certaines personnes qui ont suivi ces élections de près, il est évident que souvent les électeurs éprouvaient de la répugnance à voter pour ces garnements infâmes; mais que leurs femmes, trop portées à se tourner vers ce qu'elles ont cru être le soleil levant, dont les sympathies se tourneront à d'autres élections vers un autre côté qui semblera flatter davantage leurs intérêts, ont usé de toute leur influence pour les faire voter en faveur du candidat opportuniste.

Ces femmes ne sont pas dignes d'être mères. Si elles ne comprennent pas ce qui se passe, qu'elles se tiennent modestement à leur place. Chacun son métier et les vaches seront bien gardées. Si elles comprennent, elles sont odieuses et leurs larmes à la nouvelle de la mort de leur fils, ne nous touchent point. Comme les juments, ces femmes ne sont que des sacs!

C'est brutal! Mais aux grands maux, les grands remèdes.



Les gouvernements de la France et de la plupart des autres pays européens, sont extraordinaires.

On demande à ces gouvernements :

— Etes-vous F. . ?

— Cela, c'est un mystère. On est arrivé malheureusement à découvrir que nous le sommes tous ou que nous sommes au moins maçonnisans ou maçonnables. Il est fâcheux que l'on ait soulevé le voile.

— Qu'est-ce que la F. . M. . ?

— C'est un mystère.

— A qui obéit-elle?

— C'est un mystère.

— Quelles en sont les lois?

— C'est un mystère?

— Quel en est le but?

— C'est un mystère.

— On prétend que c'est international?

— Nous eussions voulu en faire un mystère, mais là encore on a soulevé le voile.

Nous pourrions développer ce texte jusqu'à demain.

Et l'on s'étonne que la chose publique marche mal! L'on s'étonne de voir mal tourner des gens comme Yves Guyot, Floquet, Develle, Ribot... etc.

Dans notre clair pays de France, dans le pays du franc-parler, voilà où nous en sommes réduits.

Et nous sommes, prétend-on, le peuple le plus révolutionnaire du monde!

« Le monde, a dit Disraëli, est dirigé par des personnes que l'on ne soupçonne pas. » *Libre Parole*, 3 janvier.



Il ne faudrait pas s'effrayer outre mesure de cette marine anglaise dont tous les hommes, des volontaires cependant, désertent en masse compacte, quand ils sont sur les côtes des Etats-Unis, où on leur offre une paye plus forte; dont la marine marchande, effrayée par le bruit d'un conflit anglo-russe, il y a quelques années, est allée offrir ses navires, comme navires de course aux Russes.

L'heure de l'expiation finira par sonner.



En France, vous avez été trompé par un audacieux mercanti qui vous a vendu une marchandise malfaisante, par exemple un vin frelaté ou une conserve avariée. Vos femmes, vos enfants ont failli être victimes de la ruse de ce bonhomme qui veut s'enrichir aux dépens de votre santé et de votre existence. La moutarde vous monte au nez. Vous avertissez les pouvoirs publics et êtes fort heureux de voir poursuivre dans les

règles cet industriel. Vous rendez service à ses clients, souvent nombreux.

En Angleterre, ce n'est pas cela. Il ne s'agit pas de colère généreuse. Il s'agit de tirer profit de cet événement. Vous actionnez l'individu non pas au criminel, ce qui ne vous rapporterait pas un sou, mais au civil et lui demandez une forte indemnité. Vous le faites chanter autant que possible. Vous lui faites comprendre qu'il va perdre beaucoup du côté de sa clientèle, vous faites valoir les meilleures raisons que vous puissiez trouver. Le procès arrive et il cherche à détruire vos preuves. Toute cuisinière qui a manqué une sauce se réfugie dans ces arguments. Il y parvient souvent et alors vous intente un procès pour fausse accusation, que vous perdez. Vous avez été empoisonné et vous êtes obligé de plus de verser la forte somme.

C'est le chantage mutuel élevé à la hauteur d'un sport national et lucratif, sous le patronage des très respectables magistrats anglais.



L'insexualité des Anglaises fait assister à des spectacles parfois bien amusants. Sur un paquebot, un jour, je vois arriver dans le salon deux jeunes filles et un jeune homme. L'une des jeunes filles, comme si elle agissait d'après un plan préconçu, s'avance vers le divan et s'y assied. Le jeune homme s'étend ensuite à sa droite et, estimant qu'il est préférable d'avoir la tête plus haute que le corps, se sert de la cuisse droite de la jeune fille comme d'un moelleux oreiller. L'autre jeune fille en fait autant sur la cuisse gauche de son amie.

Alors s'engagea une conversation. La jeune fille (appelons-la Mary) fixait ses yeux séraphiques au plafond, l'air souriant, en pleine béatitude, et passait les mains de temps en temps dans les cheveux des deux têtes appuyées sur ses genoux. Mary semblait

avoir beaucoup de choses à dire, et ses deux interlocuteurs, dont le profil se détachait sur sa robe aux teintes claires, n'avaient qu'à répondre oui ou non. Mais bientôt le tour de causer vint au jeune homme (appelons-le Fred), et quand les Anglais sont montés, Dieu sait s'ils en ont pour longtemps. Et alors, considérant qu'il est plus aimable de diriger ses regards vers les personnes auxquelles on parle, il fit faire à sa tête un quart de cercle et parut enfoncer sa figure dans les profondeurs du giron de Mary, ne laissant voir aux spectateurs de cette scène idyllique que sa chevelure blonde, bien tondue sur le derrière de la tête. La conversation dura une bonne heure, au plaisir très apparent des interlocuteurs. Ces gens ne s'étaient jamais vus avant, et il se rencontre des gens qui osent soutenir que les Anglais ne sont pas sociables!

Une lady d'un certain âge se trouva à passer, et souriant d'un air bienveillant au groupe, dit: « Very picturesque ». Il n'y avait eu rien là qui ait pu la choquer. Pauvres créatures inconscientes!

Un Français qui eût vu sa sœur avec un monsieur dans cette situation, eût commencé par mettre sa botte dans le bas du dos d'icelui.

Les livres dans le genre de celui-ci ont un gros inconvénient. C'est que les Anglais les dévorent, puis, à défaut de facultés directrices, y puisent des renseignements sur ce qu'ils ne doivent pas faire. C'est comme le chien qui voit dans vos yeux qu'il ne doit pas commettre telle action, laquelle trouble peu sa conscience, mais lui vaudrait une correction. Et les touristes qui visiteront l'Angleterre dans quelques années, ne verront plus toutes ces choses cocasses que l'on aura expurgées les unes à la suite des autres. Ces livres tuent le pittoresque pour les touristes de l'avenir.



Il ne serait pas sans intérêt d'étudier l'influence maçonnique dans les relations entre la France et le Canada. Si l'on voit les choses *grosso modo*, on trouve que la province de Québec appartient aux Français, celle d'Ontario aux Anglais, que la province plus neuve du Manitoba est mixte, avec cependant une supériorité de l'élément anglais.

Ces pauvres Anglais se trouvent entre le monstre américain, Anglais d'origine, mais dont le sang a été relevé par des émigrations de races incontestablement mieux douées, supérieures, d'une part — et, d'autre part, les Français Canadiens, qui leur sont infiniment supérieurs. Ils se trouvent donc entre deux éléments qui peuvent leur devenir hostiles à un moment donné. Leur situation est critique. On ne serait pas fâché de séparer cet élément français de la mère-patrie, (diviser pour régner) et de le détruire, sans qu'il puisse appeler personne au secours.

Aussi trouve-t-on quantité de voyageurs français, F. ., protestants, Juifs, qui sont trop heureux de se prêter à cette combinaison, de vomir des insanités dans la presse franc-maçonne, dite Parisienne, de reprocher durement aux Canadiens leurs défauts, comme si nous n'avions pas aussi les nôtres. Mais nous sommes heureux de constater que le rapprochement entre les deux branches de la même famille se fait de plus en plus, malgré ces tentatives malsaines.



Nous nous prosternons volontiers devant Dieu, le Père Eternel. Les anciens Gaulois n'avaient peur que de ce Dieu. C'est le Dieu des chrétiens.

Nous nous prosternons volontiers derrière le prélat qui se prosterne derrière ce Dieu.

Mais nous ne nous inclinons pas devant « le Père Eternel » des rues anglaises qui traîne derrière lui une fillette de huit ans, avec laquelle on va coucher pour 5 shillings ou moins. Il ressemble en moins bien aux garde-villes trainant derrière eux un paquet d'étoffe frottée avec du hareng, pour faire venir les chiens et saisir ceux qui n'ont pas de collier. Nous ne nous inclinons pas non plus devant le Père Eternel qui va réclamer 50,000 francs à l'homme qui a usé de sa femme. C'est le dieu des Loges, le dieu phénicien, le dieu corrupteur.

Nous refusons absolument de nous incliner derrière le prélat, qui s'incline devant le Grand Orient, qui s'incline lui-même devant ce dieu. Et cela comme catholique et comme Français.

La distinction est brutale à faire crier. Tant mieux ! La confusion n'en est que plus honteuse pour ceux qui cherchent à la faire naître. La doctrine de l'Eglise sépare nettement les choses divines des choses humaines. Les baudets chargés de reliques ne sont pas fâchés de favoriser une confusion qu'ils cherchent à augmenter par leurs façons onctueuses et hypocrites ; mais ils ne trompent que ceux qui désirent être trompés.

Ils eurent pour ancêtre l'évêque Cauchon qui condamna Jeanne d'Arc.

Que les évêques s'inclinent devant la République, mais non devant les loges. Qu'ils ne confondent pas humilité chrétienne avec platitude.

Qu'ils se disent bien qu'Anglais et F. : méprisent ceux qu'ils mènent. Qu'ils ne se fassent pas, d'autre part, mépriser par les catholiques sérieux qui s'inclinent devant la mitre, mais non devant celui qui la porte. De qui conserveraient-ils l'estime ? Qu'ils ne laissent pas trop dire que l'épiscopat est, comme les gouvernants français, choisi dans ce qu'il y a de plus soumis aux Loges. Si leur autorité reçoit quelque atteinte, qu'ils s'en prennent à eux. Beaucoup de catholiques

français ne veulent pas de cet état de choses qu'ils encouragent.

Qu'ils ne s'exposent pas à se trouver entre le « couac ! » gouaillieur du F. : M. : et le regard de mépris du catholique pratiquant.

Comme Français surtout, comme catholique aussi, nous avouons ne pas déborder d'admiration pour ces gens faits sur mesure, choisis et triés sur le volet parmi les membres du clergé souvent les moins sympathiques, comme les gens que l'on extrait des loges, pour les mettre à la tête de la France. L'Occulte a imprimé son action néfaste sur le clergé, comme il l'a imprimée sur d'autres catégories de citoyens.

Que les évêques se disent que le fameux article de Cassagnac : « Crosse en haut, crosse en bas », ceux de Drumont et d'autres, ont frappé les imaginations, qu'ils se rappellent le mot énergique et flétrissant d'un des leurs : « Nous ne sommes pas en République, mais en Maçonnerie. »

Qu'ils se montrent corrects vis-à-vis des pouvoirs reconnus, mais pas obséquieux.

L'évêque Cauchon avait commencé par être plat. Sa platitude l'a conduit à brûler Jeanne d'Arc et Perri-naïc, à se faire l'allié des Anglais.



Qui pourrait énumérer sans hésitation les noms des principaux ambassadeurs étrangers en France ? Bien peu de gens. Il n'y en a que deux que toute la France connaît. Le baron de Mohrenheim que le F. : Ribot a rendu célèbre et, dans un ordre d'idées différent, Lord Dufferin.

On n'entend positivement parler que de ce Lord Dufferin. Il se dit obligé d'intervenir aujourd'hui à cause de ceci, demain à cause de cela, après-demain pour une autre raison. Les intérêts anglais dans tel pays l'obli-

gent à contrôler nos agissements ici, là, ailleurs, partout. C'est un protectorat. Appelons les choses par leur nom.

Ce n'est pas que nous désirions son changement, au contraire. Sa poudre est usée. Ses feux d'artifice font long feu, fusent.

Sans doute « un Anglais vaut quatre Allemands, six Russes, huit Espagnols » et il semble naturel de penser que les représentants de ces nations ont une valeur proportionnelle à celle des peuples qu'ils représentent.

Encore faudrait-il que l'on sache sur quoi il appuie ses prétentions. Sur la vaillance de ses concitoyens ? Elle ne nous fait absolument aucune peur. Les touristes anglais ont désormais trop appris au public français qui ont eu trop souvent à les remettre à leur place, qu'ils sont absolument sans défense ; qu'ils ne peuvent répondre aux attaques, qu'ils provoquent ridiculement, que par des airs de dignité offensée ; qu'ils savent admirablement dissimuler leur terreur. Mais c'est tout et c'est peu. La mèche est éventée. On connaît aussi leurs derniers succès militaires.

Est-ce sur la diplomatie anglaise ? Nous refusons de croire l'Anglais supérieur sur ce point aux autres nations continentales. Si l'on juge les résultats de cette diplomatie et qu'on les compare à ceux obtenus par les diplomaties des autres nations, il est certain qu'elle leur est de beaucoup supérieure. Nous ne persuaderions pas aisément aux Russes de nous céder une partie de la Sibérie, comme les Anglais ont persuadé à l'inénarrable quai d'Orsay de lui céder une partie de Madagascar. Cela, c'est trop beau. C'est le fantastique. C'est comme ce monsieur qui va à la chasse à l'ours sans fusil, comme ces jeunes gens qui écoutent pendant une heure le sermon d'un imbécile qui leur crie : « Je vois Dieu à travers son fils ».

Serait-ce sur la F.-M. : si populaire en Angleterre et à si juste titre ? Ce serait alors un aveu qu'il serait bon de retenir.



Si jamais on crée une ligue antijuive, ce sera un Juif, Arthur Meyer peut-être, qui en sera président. Il voudra faire la part du feu et enrayer le mal. Malheureusement aussi, si l'on crée une ligue antianglaise, ce sera un larbin anglais, un F. ., qui en sera le président.



Si un étranger insulte un Français, le Français prend cela pour lui seul. Il se sent fort différent de tous ses compatriotes. Si un étranger au contraire insulte un Anglais, il insulte toute la race. C'est bizarre. Quand vous remettez un Anglais à sa place, vous avez la sensation de remettre toute la race à sa place. Lui-même a la même sensation, il ne songe pas à en faire une question personnelle. C'est le drapeau que vous avez injurié. Il a instinctivement conscience d'être une *monade*, d'être taillé absolument sur le même modèle que ses compatriotes, d'être un être impersonnel. Il sent que, si vous tirez un dard du faisceau, le faisceau se désagrègera. Il sent que votre injure pourrait aussi bien s'appliquer à son voisin.



Il faudrait que les Anglais aient bien de l'argent pour corrompre tant de monde, se disent les sceptiques. Non, ce n'est là qu'une affaire commerciale.

Ils calculent, par exemple, que l'Egypte doit leur rapporter certainement cent francs. Ils se disent qu'il est nécessaire pour arriver à ce résultat voulu de verser dix francs et ils le font. Qui ne donnerait dix francs

pour gagner cent francs ? Nous ne connaissons pas les affaires d'Égypte, mais nous doutons fortement que ce soient les soldats anglais qui tiennent les Égyptiens sous le joug. S'il n'y avait qu'eux, il est probable qu'on leur eût fait effectuer de gré ou de force depuis longtemps le passage de la Mer Rouge, comme autrefois à leurs frères, les Juifs.

Nous ne voulons pas insister ici sur les prodiges accomplis par le duc de Connaught à la bataille de Tell-el-Kébir. Tout dernièrement la presse anglaise lui a aigrement reproché sa conduite en cette affaire. La presse française, bien entendu, n'a pas soufflé mot de cette polémique désobligeante pour nos Protecteurs.

Ils calculent que Madagascar, le Tonkin, le Continent Noir valent mille francs ; ils donnent volontiers cent francs à un F. . déguisé en homme d'état, journaliste, diplomate... C'est à prendre ou à laisser. Ce ne seraient pas les soldats anglais qui chasseraient l'infanterie de marine de Madagascar. C'est un simple calcul commercial de ces Néo-Phéniciens, qui ne nous vient pas immédiatement à l'esprit.



Certains F. . reprochent amèrement à Drumont d'écrire ses articles sur un prie-dieu. N'écriraient-il pas, eux, les leurs, à la lueur des multiples chandelles qu'ils savent si bien tenir ? Nous faisons allusion à ces *pince-cul* répugnants qui se donnent dans le Temple de la rue Cadet, qui sont destinés à couvrir les frais d'entretien, éclairage, contributions, réparations, assurances dudit immeuble. Tas de dos verts !



Nous ne connaissons en France que deux statues de Napoléon I^{er}. Une sur le haut de la colonne Vendôme ;

c'est plutôt le couronnement d'un édifice qu'une statue à proprement parler ; — et une autre à Cherbourg. Combien Gédéon, duc de Wellington, en possède-t-il en Angleterre ? Quel est l'amateur de statistiques qui pourrait nous renseigner sur ce point ? Et combien elles sont laides ! Les Anglais s'entendent en statuaire, comme des cochons à ramer des pois. Quelle rage d'enlaidir leurs rues qui sont jolies par ces horreurs ! — Hâtons-nous d'ajouter que les Communards, si respectueux de certaines propriétés, ont démoli la colonne Vendôme. Les Anglais n'y seraient-ils pas pour quelque chose ? Il nous serait difficile de le prouver. Mais qu'on nous permette de les en soupçonner. On nous fera difficilement croire que ce soient les masses qui, dans un mouvement irrésistible, se soient portées vers cet édifice, souvenir d'une ère de tyrannie.



Les F. : sont comme les gens de maison ; ils aiment bien qu'on dise du mal des Juifs et des Anglais, leurs patrons, mais il ne faut pas en dire trop ; il y a certaines choses, vraies, très vraies, qu'il ne faut pas dire. Tels les valets aiment bien que l'on débine leur maître, — (notre ennemi, c'est notre maître) — mais il ne faut pas le tuer d'un coup de langue. Si vous tenez son crédit, son honneur, sur votre langue, si vous pouvez le tuer d'un coup de langue, ou d'un coup de plume, ne le faites pas, car vous vous exposeriez à encourir la colère du larbin qui perdrait sa place.

Il ne faut pas prendre au sérieux leurs articles anglophobes : ils ont pour but de faire mieux sentir leur importance à leurs patrons anglais, de se venger de ce que l'on n'ait pas voulu augmenter leurs gages, de donner le change à leurs lecteurs qui les croient réellement anglophobes. Mais tous les valets anglo-juivés de la rue Cadet savent bien au fond qu'ils ne

trouveraient pas une autre nation dans toute l'Europe qui ait la puissance de corruption de l'occulte Albion, qu'ils ne peuvent vivre que par elle.



L'Anglais produit la F.·.-M.·. comme le chat produit l'électricité.

XLI

SUITES ANTIMAÇONNIQUES (SUITE)

X

Après Freycinet, qui concède Madagascar aux Anglais, sous couleur de propager la religion protestante,

Après Ribot qui accuse le baron de Mohrenheim de chéquarder,

Après Develle, complice de Norton, abritant les manœuvres de la basse diplomatie anglaise,

Vient Casimir Périer.

Il aurait été navré de se laisser écraser par la gloire de ses prédécesseurs. Aussi « !!! SON DÉPARTEMENT !!! » fit-il cette réponse absolument méritoire à la Marine qui s'agitait pour faire échanger nos officiers, pris à Kiel, contre des espions allemands, opérant en France : « Jamais l'Empereur Guillaume ne consentirait à admettre une équivalence entre le *crime d'espionnage* par des officiers français sur territoire allemand et le service nécessaire d'informations de son grand état-major chez nous ¹. »

1. V. la France du 5 janvier 1894.

Pour ses coups d'essai, il veut des coups de maître. Ses prédécesseurs sont égaux.

Voilà où nous ont amenés tant de révolutions !

Il est vrai que la presse anglojuivée, selon son habitude, trouve moyen d'arranger les choses, de lancer une foule d'affirmations qu'elle se figure que l'on ne peut *vérifier*. Nous sommes dans le labyrinthe jusqu'au cou, et a-t-on jamais vu des labyrinthes qui ne trouvent des multitudes d'explications, bêtes, mais peu importe, ou intelligentes, pour prouver qu'ils sont blancs, comme la blanche hermine ?

On connaît le mot du valet qui casse une porcelaine de Sèvres : « Ce n'est pas moi qui ai cassé la porcelaine de madame ; c'est l'angle de la cheminée. »

Bref, les officiers de Kiel ont été arrêtés ; c'est bien fait. « Fallait pas qu'ils y aillent » s'est écriée certaine presse. On aurait pu leur éviter d'être jugés et arrêter une centaine d'espions allemands qu'on eût échangés ; on le peut encore aujourd'hui. On le pourra encore demain. Mais le quai d'Orsay est actuellement situé sur les bords de la Tamise. Et l'on ne veut pas voir quels sont les mobiles qui ont poussé Bazaine, ni se demander pourquoi le *Temps* fit connaître aux Allemands en 70 nos mouvements militaires et tout récemment les noms et qualités des officiers pris à Kiel.

Lorsqu'on accepte l'hospitalité chez certains amis, l'on sait que les mets y seront choisis, que le service sera splendidement fait, que l'on y aura un confort raffiné, que l'on y trouvera un luxe de bon ton, que l'on y sera gâté. Et l'on est tout joyeux. On s'occupe peu de savoir si c'est toujours Jean qui sert à table, Joseph qui fait les chambres... etc. Sont-ils même morts, ont-ils été congédiés ? On ne s'en préoccupe pas. On songe égoïstement que c'est la même maîtresse de maison qui nous recevra, qu'elle saura faire en sorte que tout soit bien.

En France, depuis quelques années, malgré les changements quotidiens de ministres, on trouve aussi un esprit de suite splendide, étonnant, dans notre po-

litique. C'est la F.·.-M.·. qui est la gouvernante, les F.·. avec leurs torchons, qui sont les larbins. Jamais la politique française n'a été si unie que depuis que nos ministres changent tous les quinze jours.

Il est regrettable que Casimir Périer qui appartient à la haute bourgeoisie, qui a de hautes relations, ait eu l'ambition du pouvoir. Il a été obligé d'entrer au quai d'Orsay par l'escalier de service, dont le *Larbin Club* de la rue Cadet est le vestibule, où il coudoie les Floquet, les Yves Guyot... dont il se trouve tout heureux de serrer les mains — l'escalier d'honneur ayant été fermé par la F.·.-M.·. depuis la chute de Flourens, croyons-nous, lequel Flourens avait refusé de passer par l'escalier de service et pour ce fait se vit dégommer.

Nous l'avons déjà dit, c'est la France qui paie ses ministres, mais c'est Londres qui les dégomme et qui les nomme.

L'anglophile Casimir Périer a dû pressentir cela et, comme don de joyeux avènement, il a commis, à l'occasion des officiers de Kiel, l'action que l'on sait, action que la presse se déshonore en cherchant à expliquer. Il soulève des colères. Autrefois on mettait sur le front des criminels T. V., pour indiquer qu'ils avaient été condamnés aux travaux forcés. Cette même empreinte, les travaux forcés mérités par Périer pour son crime de lèse-patrie, mais subis par ces officiers, sera à tout jamais marquée sur sa figure. Tels les jeunes chevaux et taureaux que l'on marque dans les prairies américaines pour indiquer à quel *ranch* ils appartiennent. Périer appartient au *ranch* anglojuif dont l'immeuble de la rue Cadet est la maison d'exploitation — cette même maison où se donnent entre temps de si jolis baluchons ! Que pensera de ce rapprochement le Quai d'Orsay, avec ses airs de douairière qui a « zehu des malheurs », qui est en train de fort mal tourner et de se discréditer, qui me rappelle certaine comtesse laquelle aima ses cochers et a ouvert une maison de prostitution dont sa fille sera sous-maîtresse. La douairière prendra des airs pincés, sans nul doute.

Casimir Périer, en se frottant aux races à équilibre instable, a pris leur manque d'équilibre.

Il eût pu dire loyalement : « Voilà ce que mes prédécesseurs n'ont pas eu horreur de faire. Ma conduite sera au grand jour et le Quai d'Orsay ne sera plus le serpent que la France réchauffe dans son sein, à son insu. » Mais il était lié : la F.-M. lui avait servi de machine élévatoire et venait présenter l'addition. C'est Méphisto présentant à Faust le parchemin qu'il avait signé. Il eût alors été solide sur ses bases, inébranlable, populaire, soutenu par la France.

Mais Casimir Périer est un F. : « bien pensant ! » Les vieilles dames dévotes en raffolent et lui veulent du bien. Pour récupérer son équilibre, il s'appuie avec une candeur charmante, d'un côté sur Baphomet, de l'autre sur Dieu le Père, sans demander à ce dernier, si cette promiscuité est de son goût. Les dévotes qui émettent parfois des idées si invraisemblables sur la religion, quand le malheur veut qu'elles ouvrent la bouche sur la question et qu'elles montrent du même coup qu'elles ne se doutent pas de ce que peut être la religion, qu'elles n'ont probablement pas les facultés intellectuelles suffisamment entraînées pour saisir **ce que comprend** du premier coup le moindre petit paysan — les dévotes, disons-nous, se pâment d'aise en voyant ce spectacle.

Nous soumettons ce sujet à la verve shakespearienne de ces artistes juifs qui aiment tant à caricaturer les Sœurs de Charité, les curés ; qui obtiennent un succès d'un aloi discutable par le contraste entre la gravité qui sied à ces serviteurs de Dieu et les airs bouffons qu'ils leur prêtent. Pour une fois, ils seront dans le vrai.

Ils seraient non moins intéressants, s'ils représentaient le même Casimir Périer faisant asperger d'eau bénite son tablier de F. ou le Baphomet de poche auquel il adresse dévotement ses oraisons mentales, par certains évêques qui s'aplatissent, sous le moindre prétexte, devant le dieu phénicien, le dieu anglais. Nous

verrions cela avec plaisir. Mais les artistes en couleurs, appartenant à la tribu des Bouts-Coupés, se garderont bien de nous faire ce plaisir. Ces œuvres d'art qui nous dégoûtaient autrefois, nous plairaient aujourd'hui, si elles étaient faites dans ce sens. Ce n'est pas nous qui avons évolué dans nos sentiments religieux, mais c'est l'Eglise qui s'est anglojuivée. Tout porte le signe du siècle, la caractéristique anglaise, tout est à l'envers.

Le torchon de Casimir est déjà bien éclaboussé par cette aventure des officiers français. Il fera bien de le changer. Il n'a pas que le ventre de sali par la boue; l'éclaboussure lui a sauté jusqu'à la face.

Ce franc-maçon au goupillon, ce F.° à l'eau de rose, cette chauve-souris parlementaire, ce clérico-maçon — variété particulièrement dangereuse de la faune maçonnique. —, nous déplaît infiniment plus que F'loquet, Jules Ferry. Loin de considérer ces pratiques religieuses comme un progrès dans le sens catholique et patriotique, nous estimons qu'il y a là un recul, une compromission dangereuse, un péril qu'il faut souligner.

Cet homme, vexé par Drumont qui avait mis le doigt sur un endroit sensible, se croyant offensé, lui dépêche son neveu. Cette façon d'envisager le rôle des neveux nous semble nouvelle dans un pays où l'on ne se bat pas par procuration ; elle est faite de plus pour rasséréner certains oncles grincheux qui épient les œillades de leurs neveux, lesquels semblent enchantés, quand ils voient quelque signe de décrépitude paraître sur la figure du tonton.

De plus, si Drumont avait été tué, cela eût fait un changement considérable dans la politique du monde, heureux selon les uns, malheureux selon les autres. Si Périer avait été tué, le Madagascarien Carnot, intendan du personnel maçonnique, eût changé ses subalternes, et il n'y eût eu rien de modifié. C'eût même été de l'avancement pour les gens du parti. Donc de ce côté, il n'y avait pas parité entre les deux adversaires.

Il semble à première vue que la peau d'un Ministre

de France, de Périer, vaille mieux que celle de Drumont, un journaliste. Mais la F. : M. : a le don de modifier toutes choses. Ce sont les mêmes noms qui ont été appliqués à certaines choses dans l'usage courant, qui représentent actuellement des choses essentiellement différentes, mises à l'envers par l'action occulte du génie anglais. L'expression autrefois appliquée était juste, mais maintenant est devenue fausse.

Cela crée une confusion dangereuse que l'on retrouve à chaque pas, lorsqu'on étudie les choses anglaises et maçonniques, qui conduit insensiblement et perfidement à des conclusions fausses. Nous ne voyons pas dans Périer, un ministre de France, mais bien un ministre des Loges, des Anglais et des Juifs. Faisons là une distinction qui en vaut bien la peine, qui est d'une clarté brutale. Et le Quai d'Orsay touchant de plus près aux intérêts anglais que le ministre des Postes, nous semble devoir forcément être, et est de fait, plus atteint par le virus maçonnique anglais. De fait, on connaît les tendances anglophiles de M. Périer.

Nous soulèverons de plus la question suivante. Un F. : devrait-il être admis dans une affaire d'honneur?

Voilà un individu qui est forcé de rendre raison à un autre. Il vit dans un milieu où l'on se bat peu. Il a des amis dévoués, mais qui ne sont pas familiers avec ces matières souvent délicates, qu'il est obligé d'écarter. Voilà un autre individu qui n'habite pas le pays et ne peut faire faire plusieurs centaines de lieues à des amis âgés, peu riches, peu intimes. Il choisit cependant deux amis quelconques, auxquels il a rendu service, qu'il a connus il y a quelque dix ans et a presque perdus de vue. L'adversaire est un F. :., connu ou caché; ses témoins également. Si par malheur ceux de notre individu le sont, ils s'en apercevront du premier coup, grâce à certains signaux imperceptibles.

Le lupanar de la rue Cadet, avec ses contacts de Juifs et Néo-Juifs, de Chéquards, de Coloniards, n'est pas une école de loyauté, mais bien de cachotteries inquiétantes. On se cache d'y appartenir. On en est honteux. Nous

sommes loin des traditions chevaleresques. Que se passera-t-il? Ces témoins prendront-ils loyalement les intérêts de leur client? Ne seront-ils pas tentés au contraire de prendre ceux de l'adversaire qui est parfois puissant, peut briser leur avenir maçonnique ou au contraire les élever aux dignités? C'est bien tentant. Personne ne s'en doutera. Pourquoi pas, après tout? Leur client est au contraire un créancier qu'ils ont « tapé », auquel ils en veulent sourdement. Quelques signes de télégraphie optique dans laquelle ils excellent et le tour est joué! Peut-être nous trouvera-t-on défiant. Peut-être aussi se rencontrera-t-il des gens pour penser que la question mérite réflexion, qu'il ne serait pas inopportun d'affirmer par serment que l'on n'a jamais eu aucun contact avec les loges.

Les F.° n'ont fait en France preuve ni d'une excessive honnêteté, ni d'une excessive honorabilité ; qui prouve que, se croyant à l'abri des regards indiscrets, ils auront des scrupules excessifs, en matière d'honneur? Juiverie, anglaiserie, et maçonnerie d'une part, chevalerie, de l'autre, ne procèdent pas absolument des mêmes principes.

Certains maçons trouveront notre opinion maladive. Nous répondrons seulement, ne pouvant pas aujourd'hui traiter ce sujet à fond, que nous avons vu à diverses reprises des gens que nous tenons cependant pour foncièrement honnêtes et respectables, commettre des actes absolument honteux. Ils étaient en puissance de maçonnerie ou de certaines forces analogues. L'horreur de leur action leur apparaissait brusquement, pour la première fois, lorsque nous leur en parlâmes. Ils avaient subi certains entraînements perfides contre lesquels ils auraient eu la force de lutter, s'ils l'avaient voulu, mais contre lesquels ils n'avaient pas cru devoir lutter, leur entourage ayant des allures foncièrement honnêtes, ne leur ayant inspiré aucune défiance.

Nous croyons peu à ces théories médicales d'après lesquelles certains individus sont fatalement voués au meurtre. Mais nous savons que certaines gens fort intelli-

gents, profondément honnêtes, pour cette raison peu défiants, ne cherchant pas à contrôler, ni à vérifier ce qu'on leur avance, agissent conformément à ces assertions intéressées qui ont pour but de les diriger dans la voie voulue. On fait pour eux en petit, ce que la presse anglojuive fait en grand pour la France. On n'oserait pas leur donner un ordre; on saurait qu'ils auraient la fierté de ne pas l'exécuter. Mais on sait leur représenter une situation de telle façon qu'ils soient obligés d'agir dans le sens désiré et l'on veille à ce qu'ils ne soient pas détrompés, autant que possible.

Une bonne partie des F. . . est carrément canaille; la partie honnête, manque généralement de caractère, est faible et est surtout dupée par un système de mensonges enveloppants. Cette seconde catégorie jouit d'une responsabilité limitée; elle est souvent fort dangereuse, car on la met plus volontiers en avant.

L'on peut se poser ce problème. Qu'arriverait-il à un duelliste non F. . ., si tous les témoins l'étaient, si l'adversaire l'était, et si ce dernier venait à faire les « signes de détresse » et implorer des secours que l'on ne peut refuser, selon les règles de la confrérie? Les apparences y seraient assurément, magnifiques, anglaises. Mais nous craindrions que l'irréparable ne se commette contre cet honnête homme, isolé au milieu des gens qui cachent leurs fréquentations des Loges, et que les garanties, dont on a voulu entourer le duel, ne deviennent absolument illusoires, partant d'autant plus dangereuses, puisque l'on compte sur elles. Serait-ce trop demander que l'on fasse jurer à tous les acteurs de ces scènes qu'ils ne touchent en rien aux Loges et de les afficher, si l'on découvrirait qu'ils en avaient menti? Ce serait peut-être moyenâgeux, mais cela s'impose, nous semble-t-il.

L'on peut affirmer que, en cette matière, la jurisprudence eût déjà été modifiée complètement, si l'on ne s'était pas habitué à considérer la F. . .-M. . . avec cette superficialité française si dangereuse, comme une vieille édentée, n'ayant plus le souffle, impuissante; si l'on con-

naissait mieux les tenants et aboutissants, les parentés morales de cette secte.

Quid, comme l'on dit en droit, si dans le cas ci-dessus indiqué d'un non-maçon entouré de cinq maçons, le duel avait spécialement lieu pour attaques contre la secte ?

Nous avons perdu beaucoup de cette belle confiance que nous possédions il y a quelques années vis-à-vis des Loges, que possèdent encore nombre de gens. Et nous appuyons nos défiances sur des séries de faits et d'observations que tout le monde n'a pas eu l'occasion de faire.

Sans avoir jamais été admis dans une loge, on peut avoir des idées autrement plus complètes sur la matière que ceux qui ont eu les honneurs de l'initiation. C'est même ce qui excuse beaucoup d'entre eux.

Casimir Périer eût bien fait de ne pas soulever cette question. Parfois l'on crache en l'air et cela vous retombe sur le nez. Tant d'arrogance sied mal à un gérant de la maçonnerie, département diplomatique, à ce que l'on a pu appeler le « Ministre des affaires des Etrangers. »

Il nous permettra de croire qu'il est peu honorable d'être l'un des piliers d'un parti dont tous les membres sont absolument tarés; dont chaque membre est un voleur ou a commis des crimes de lèse-patrie; qui, loin de les expulser de son sein, les repêche. Ce n'est pas ainsi qu'agissent certains corps, comme l'armée, le clergé, la plupart des administrations, le notariat, si cruellement éprouvé ces dernières années, qui vomissent séance tenante tout membre indigne. La liste bien connue des gens tarés qui sont au pouvoir et entourent Casimir Périer serait longue.

Et quand il va dans les Loges, sont-ce les baluchons du Grand Orient qui servent à payer les lumières qui l'éclairent, le bois qui le chauffe, le cirage des parquets..., etc.? Ce n'est pas sérieux pour un Ministre de France. On ne pénètre pas dans l'autre anglo-juif sans y laisser de son prestige! Nous nous représen-

tons encore une fillette blonde filasse, assez laide du reste que l'on — tant pis! ce livre n'est pas fait pour être lu par tout le monde et nous aimons le franc-parler gaulois, quand il représente une idée avec plus de précision — « *masturbait* » publiquement à sa grande joie pendant le souper d'un de ces baluchons, dans une de ces grandes salles nues, meublées avec d'énormes tables qui rappellent les réfectoires de nos collèges. Que Casimir en fasse son profit! « Ce sont de ces faits... regrettables! » dira-t-il. Nous aimons à croire que M. Périer n'ait jamais eu vent de ces saturnales odieuses. Mais c'est déjà trop qu'on puisse lui reprocher de vivre dans ce monde de politiciens tarés, dans ces loges où l'on paie par des compromissions nombreuses les faveurs de Baphomet; qu'on ait pu dire qu'il est affilié à une société internationale. Voilà à quelles compromissions cet homme de haute bourgeoisie française a été amené par son prurit d'ambition malsaine. Il ne se doute pas non plus qu'Albion est notre ennemie mortelle. Il ne rougit pas de sa conduite vis-à-vis de ces officiers de Kiel. Gare à l'Histoire! Elle fera peut-être bon marché des racontars et des excuses inventées après coup de la presse maçonnique; elle sera plus sévère pour lui que pour Yves Guyot, cet être si justement impopulaire, car il était parti de moins haut.

La presse parisienne a trop abusé du mensonge. Elle est devenue aux yeux de beaucoup de gens comme ces rideaux ajourés dans lesquels se baignent les filles d'Albion, parfois très jolies. Mais cette presse dont il se sert comme maillot de bain devient à jour, et elle aussi, elle laissera voir ses ulcères maçonniques.

Son père était peut-être F... De son temps la F...-M... cachait son jeu, se préparait, agissait peu, n'était pas encore assez forte pour tout braver. Aujourd'hui, elle dégoûte tous les honnêtes gens, elle ne se prépare plus; elle agit cyniquement. Elle laisse trop voir son jeu. Il est descendu d'un degré et ne peut point ne pas voir.

Ceux qui excusent ses actes odieux, sont trompés par

la presse. Lui, il est aux sources. Il ne peut ignorer ce que lui a fait faire la F... M... La conscience populaire française, dont on a pu endormir les susceptibilités, mais non fausser la droiture, se lèvera prochainement et le mettra sous la sellette. Gare à la reddition de comptes ? Elle ne coupera pas dans les mensonges bêtes qui ne lui réussiront pas plus qu'à son co-F... , Floquet.

On « masturbait » donc publiquement sous nos regards dégoûtés une fillette blonde filasse, et les commissaires du bal semblaient trouver cela parfaitement naturel, dans l'ordre habituel des choses ; comme les policemen anglais trouvaient naturel que les « pmg » passent leurs mains dans les pantalons des Pères Éternels et Séraphins, sur le *Strand*. La parenté entre les Loges et Albion se trahit à chaque instant. Casimir aime les Anglais et les commissaires de baluchons, style Grand Orient, aiment les procédés anglais. C'est le proxénétisme inconscient de l'Anglais ; c'est le proxénétisme inconscient de l'Israélite. Triste parenté !

Erudimini, Casimir. Si vous prétendez n'avoir jamais ouï parler de cela, nous vous croyons, mais cela semblera un peu bien étrange aux sceptiques.

Si vous n'en aviez jamais entendu parler jusqu'ici, vous ne pouvez plus faire l'ignorant à l'avenir. Vous devez sortir des Loges. Vous exécuterez-vous ?

Que feraient les membres du plus infime cercle de Paris, s'ils apprenaient que leur immeuble se transforme à certaines heures en maison publique ? Ils lanceraient des cris d'indignation — non protestante, mais réelle — et de rage.

Que feront les membres du cercle religieux et politique — quelle religion et quelle politique ! — de la rue Cadet ? Ils resteront et porteront triomphalement leurs roulaquettes.

Vraiment cet homme eût pu être un échantillon plus élevé de la bourgeoisie française, laquelle n'a pas la morgue anglaise, mais a une fierté qui ne doit pas transiger.

Ce mandataire du peuple français trouve sans doute d'excellents motifs pour excuser ses actes et ceux des ruffians qui l'entourent. De même, le Madagascarien Carnot et Delcassé ont trouvé de lumineuses raisons pour recevoir fraîchement les colonels Dodds et Archinard¹ qui avaient eu le tort de prendre au sérieux leur mission coloniale et n'avaient pas su suffisamment lire entre les lignes. Cela semble du reste un des dogmes principaux de l'ordre larbinesque des F.: de ne jamais rester à court d'explications, quand ils sont pris la main dans le sac. On n'est pas lardin à demi.

Ce n'est plus de la diplomatie que fait M. Casimir Périer. Cela s'appelle toujours diplomatie, mais c'est en réalité de la « maçonnerie » !!!

Les officiers de Kiel peuvent compter sur la... diplomatie de Casimir et prendre patience.

Monsieur Périer avait cependant un beau rôle à jouer. M. de Mun nous accable de discours; il les produit par milliers. Parmi les conservateurs, les uns les trouvent bienfaisants, les autres malfaisants. Nous, nous les jugeons au moins parfaitement inutiles. Qu'ont-ils jamais produit? Ils permettent à une foule de braves gens de province, qui s'embêtent à mille carats l'heure, de se former en groupes, de décrocher une présidence, un secrétariat du groupe. Et c'est tout, absolument tout. Ces discoureurs sont absolument néfastes. Ils donnent des illusions; ils font une sorte d'obstruction, empêchant d'autres de prendre une place déjà prise, ou bien les obligent à créer un schisme dans l'église, c'est-à-dire une division. Combien le système de Mun nous a-t-il donné de sièges conservateurs à la Chambre? Ils diminuent à chaque coup. Il ne veut pas frapper sur le

1. On trouve que nos missionnaires et les colonels Dodds et Archinard font de bien meilleur travail colonial que leurs collègues anglais. Il y a là une supériorité de race qui inquiète nos Coloniards. Aussi parle-t-on d'envoyer quelque Lanessan au Soudan qui fera machine en arrière et défera le travail du colonel Archinard.

Juif et le Néo Juif, et il ne veut pas de F. : Conciliez cela, si vous le pouvez.

Le moindre grain de mil, ou plutôt le moindre homme d'action, qui ne prêcherait que le moins possible, mais agirait, grouperait les gens, ferait bien mieux notre affaire.

Voilà le rôle qu'eût pu prendre Casimir Périer. Il était peut-être qualifié pour jouer ce rôle. Le virus maçonnique, qui lui fut probablement transmis par hérédité, a produit sur lui l'effet d'une syphilis mal soignée sur un corps sain.

Et cet homme laisse deux officiers français dans une prison allemande, quand il pourrait faire ramasser cent espions allemands si facilement et les échanger ! Qu'il ne dise pas qu'il ne le peut pas. Et surtout qu'il nous fasse grâce de ses raisons pompeuses et bêtes dont nous accablent volontiers ces messieurs du Quai d'Orsay, de ces réponses de larbins épateurs qui veulent en imposer au bourgeois.

Il ne s'agit pas là d'une faute une fois commise, irrémédiable, sur laquelle il n'y a pas à revenir. Il s'agit d'une faute qui se commet, qui se répète tous les jours. Chaque matin, Périer peut se dire : « Il est toujours temps d'agir », et il se dit : « Ce serait de la diplomatie, non de la maçonnerie !!! »

Casimir est le type de la chauve-souris parlementaire. « Souris, voyez mes poils ; oiseaux, voyez mes plumes ; F. : voyez mon torchon ; conservateurs, voyez mon goupillon. » C'est très joli d'entendre Baron chanter :

Floridor, c'est Célestin,
Et Célestin, c'est Floridor.

Mais nous admettons moins cela chez un mandataire de la nation française.

Cet homme doit savoir que la religion catholique dont il se réclame, interdit d'être F. : Mais il espérait que ce ne serait pas su. Est-ce français cela ou anglais ?

Tous ces « Ministres des Affaires des Etrangers » avec leurs décorations usurpées, seraient beaucoup moins nuisibles comme majors de tables d'hôte — à ces soupers grotesques qui terminent les baluchons de la rue Cadet, qu'ils ne désavouent pas, — qu'au Quai d'Orsay. Là au moins ils seraient moins dangereux. On ne serait peut-être pas obligé de faire une nouvelle expédition à Madagascar, de laisser faire inutilement des hécatombes de jeunes Français, qu'une diplomatie sérieuse, mais raide à l'égard des mercantis à lévite anglais, eût rendue absolument inutile. « Nos colonies nous coûtent cher » !

Casimir est l'homme du moment. On a besoin de fusionner les Chéquards et les Ralliés, les athées et les gens « bien pensants » ; et Casimir sert de ciment. La F. : M. : sait très bien utiliser tout, les apparences pieuses comme autre chose. Elle attire la confiance des curés, des gens « bien pensants » et diminue d'autant par ce truc le nombre des masses qui commencent à monter à l'assaut de ses bastions. Ces gens religieux ou pseudo-religieux sont à la F. : M. : , ce que la *respectability* est à chaque Anglais : une cuirasse qu'il faut savoir utiliser.

Dans certains pays catholiques, où la F. : M. : n'a pas encore déclaré la guerre ouverte à notre religion, veut flatter le clergé local pour l'endormir, certains F. : insistent pour porter des cierges aux processions de la Fête-Dieu, derrière le dais. Ils voient même ces occasions se renouveler avec plaisir. Si Floquet, Yves Guyot... etc., avaient eu à faire leur chemin dans ces pays, on les verrait continuellement suivre les processions avec d'énormes cierges à la main. Qu'on se figure la scène. Floquet ferait très bien cela, lui, avec sa physionomie grave de poupard dont le sens moral est encore... à développer, dont l'inconscience désarme et fait sourire malgré soi.

Mais ils sont nés en France. Que l'on fasse son chemin en tenant un cierge à la procession du Saint-Sacrement ou des chandelles aux baluchons du Grand

Orient, pourvu que l'on fasse son chemin, c'est le principal ¹.

Voilà encore un rapprochement, un contraste odieux. Mais ce n'est pas notre faute si les instantanés maçonniques que nous prenons, en laissent voir de raides. Dans certains pays, il faut flatter le clergé, comme on flatte le bœuf que l'on mène à l'abattoir et dont on a peur: on donne l'ordre alors aux F.: de porter des cierges aux processions. Dans d'autres, Rotschild et Sandy ont déclaré qu'il fallait faire des économies sur les frais généraux du temple: on laisse alors organiser des baluchons. Ce sont les contrastes créés par les ordres d'êtres non intellectuels, qui sont impuissants à faire des rapprochements, qui ne savent voir que l'intérêt immédiat et provoquent des contrastes extravagants.

Il n'empêche pas, croyons-nous, que Casimir Périer ne doit savoir aucun gré aux gens qui ont eu l'idée de placer son nom en tête des listes de F.: Les décorera-t-il pour « services exceptionnels? »

1. « *Make money, honestly, if you can, but make money* », disent les pères américains à leur fils qu'ils lancent dans le monde. « Faites de l'argent, honnêtement, si vous le pouvez, mais faites de l'argent ». Aux Loges, c'est le même principe.

2. Je ne suis pas curieux. mais je voudrais bien savoir, si ces baluchons du G.: O.: « appartiennent définitivement à l'Histoire!! », selon le mot récent, floquettiste, très Quai d'Orsay, d'un de nos représentants à l'étranger. Ils nous semblent devoir appartenir à l'Histoire maçonnique du Quai d'Orsay.

XLII

SUITES ANTIMAÇONNIQUES (SUITE)

XI

Nous venons de relire les fameuses « Notes sur l'Angleterre » de Taine, et nous n'hésitons pas à déclarer que ce livre est absolument néfaste et dangereux. Le renom de l'écrivain le rend encore plus dangereux, car on eût pu s'attendre à quelque chose de plus sérieux.

« Je demande aux Anglais leurs opinions sur leur pays, dit-il en substance quelque part, et je la transcris sur mes notes. » Comme candeur, il est difficile de faire mieux. Le procédé ne manquerait pas d'ingénuité vis-à-vis d'Allemands, d'Espagnols, de Russes... etc., mais aller demander au sphinx lui-même le secret qui doit le tuer, c'est navrant !

Ailleurs, il croit s'apercevoir, il n'en est pas très sûr, que les Anglais ont une vague tendance vers l'hypocrisie. C'est absolument désolant ! Décidément, le protestantisme ne produit pas toujours des effets bien sains sur les cerveaux français ¹.

1. Voyez ce pasteur protestant français Dide qui vient d'acquérir une célébrité qu'il recherchait peu. La *Cocarde* du 23 mars affirme qu'il est membre du Conseil de l'Ordre du Grand Orient.

Il a par ailleurs des appréciations étranges.

Tout autres sont les livres d'Hector France, les *Vanu-pieds de Londres*, la *Pudique Albion*, les *Nuits de Londres*. Il entre dans le vif de la question et fait crier ces pauvres Anglais de douleur. Il n'y a rien d'exagéré dans ses récits. On pourrait presque lui reprocher, au contraire, dans la *Pudique Albion*, de ne pas citer en entier les articles qu'il reproduit. Il dit des choses raides; pourquoi ne pas se jeter à l'eau complètement? On se doute bien que les livres écrits sur les mœurs anglaises ne sont pas spécialement écrits pour les maisons d'éducation religieuse. La note qu'il donne est très vraie.

« Le vrai parfois peut n'être pas vraisemblable ». On ne se rend pas suffisamment compte en France que Juifs et Anglais ont le cerveau à l'envers, que ce qui nous paraît fantastique leur semble absolument naturel, que les écrivains qui traitent les questions anglaises et juives passent parfois pour des sectaires, alors qu'ils ne font que photographier brutalement ce qu'ils ont vu. Et généralement ils n'ont pas tout vu, bien loin de là.



Il est de mode dans le monde maçonnique et commerçant de répondre : « Les Canadiens Français ne sont pas honnêtes », quand on leur dit : « Pourquoi ne faites-vous pas plus de commerce avec le Canada? »

Cette réponse est sublime. Elle est digne de passer à la postérité.

A rapprocher de ce que nous avons déjà dit dans le chap. 29, *Colonies anglaises en France*, des relations étroites existant entre nos F. et les clergymen anglais — et de ce que nous aurons un jour à ajouter sur ce point. Disons en passant que la *bande à Calvin* traverse une série noire. On ne peut cependant pas accuser la justice de leur chercher de mauvaises querelles. Elle fut douce au satyre Habert et au chéquard Hébrard. Ce n'en est que plus concluant.

Notons bien que cela se dit dans le pays des chéquards Hébrard, Floquet. Ajoutons que cette réponse vous est faite par des maçons qui ne songent nullement à expurger Floquet de leur sein, mais au contraire le portent triomphalement au Sénat, au Capitole, au lieu de le jeter du haut de la Roche Tarpéienne.

Remarquons que les commerçants qui disent cela, savent parfaitement que les Allemands et les Belges, moins qualifiés cependant que nous pour réussir dans ce pays, nous dépassent d'une façon honteuse pour nous et trouvent l'or canadien excellent à empocher. C'est une réponse bête de larrin à mettre de plus au crédit des commerçants maçons. Il est vrai que ces imbéciles solennels, à l'allure triomphante, ruisselants de pommade, beaux garçons ou se croyant du moins très agréables, ne comptent plus les idioties qui leur échappent.

Nous admettons toutefois que tout n'est pas pour le mieux au Canada. Les Canadiens l'avouent eux-mêmes.

Mais ils ont plusieurs excuses.

La première est que la nation est jeune. Du temps de Clovis et même plus récemment, on ne regardait pas de très près aux moyens à employer. — Ces gens sont destinés à être les pionniers de la civilisation dans le *far west*. — Notre instruction en France est bien incomplète, si on la mesure aux efforts, aux heures de travail dépensés, aux perfectionnements, qu'une organisation plusieurs fois centenaire est censée avoir apportés, aux sacrifices pécuniaires que peuvent s'imposer les pères d'une famille peu nombreuse. Mais elle est nécessairement plus incomplète chez les Canadiens Français qui ont plus d'excuses que nous; (elle est supérieure de beaucoup à celle des Anglais-Canadiens et généralement à celle des Américains des Etats, ce qui prouve déjà beaucoup en leur faveur). Or l'instruction sérieuse a une influence plutôt moralisatrice; on discerne plus facilement le bien du mal. — Les classes dirigeantes sont rentrées en France, lors de la cession de 1763. Une bourgeoisie sérieuse doit être un exemple pour les classes moins favorisées. La fortune met ses membres à

l'abri du besoin, leur rend la vie plus facile, ancre chez eux des principes profonds qui ne sont pas battus en brèche par des tentations fréquentes.

Toutefois ce n'est pas là, à notre sens, leur principale excuse.

Ce noyau français est en contact perpétuel avec un noyau plus important de Pères Eternels et de Séraphins ; il est en contact aussi avec 70 millions d'Américains des Etats, lesquels sont des Anglais en voie de se régénérer par l'immixtion de sang de races supérieures. Ces Américains sentent fortement aussi les pionniers de la civilisation ; et ils sont loin d'être remis de l'infusion, dans leurs veines, aussi large que néfaste, du sang anglais. Ils s'amélioreront. Mais, en attendant, ils participent de l'influence démoralisante de leur race d'origine. Cette influence, moins intense que celle de l'Anglais pur, n'en est pas moins fort puissante en raison du grand nombre des citoyens *américains* (le mot *yankee* est réservé pour une partie seulement de la population des Etats-Unis ; on appelle « les Américains » la population en entier de ces Etats, faute d'autre dénomination.)

Les Canadiens se trouvent donc isolés entre ces deux races, l'Anglais pur et l'Anglais métissé, en voie d'amélioration. Ils ont des défauts anglo-saxons, c'est convenu. Nous nous étonnons seulement que cet îlot français ne soit pas plus corrompu encore, et c'est un espoir pour nous que les Canadiens Français pourront dire un jour : « Gesta Dei per Francos. » Cela paraît du mysticisme à première vue ; à la réflexion, on trouve qu'il y a du vrai dans cette formule.

Sommes-nous donc, nous autres Français d'Europe, si réfractaires au virus anglo-maçonnique ? Hélas ! non. Français d'Amérique et d'Europe souffrent du même mal.

Ces gens ont vécu isolés pendant longtemps, n'ayant d'autres exemples sous les yeux, que les Anglais et les Américains. Ils étaient coupés de leurs communications avec toutes les autres nations, plus nobles par le

sang, améliorées par la culture. Outre les mauvais exemples individuels d'ivrognerie, d'hypocrisie, d'orgueil de mauvais aloi... etc., donnés par ces deux nations, ils avaient encore à résister aux influences sourdes, effrayantes de la collectivité anglo-saxonne.

Quand nous disons qu'ils n'avaient de relations avec aucune autre puissance, nous nous trompons. Ils ne voyaient la France qu'à travers cette littérature judaïque, pornographique, bête, ne rappelant en rien les gauloiseries des Contes de Boccace et de La Fontaine, qui excitent du moins la jovialité et ne manquent pas de piquant.

Nous croyons que, plus les Américains iront, plus ils s'amélioreront. Ils n'auront plus toujours le sens moral peu raffiné des pionniers de la civilisation; un métissage heureux s'effectuera, s'accentuera avec le temps. Mais nous croyons aussi et fermement, que l'élément français au Canada, déjà actuellement, davantage encore quand il se sera repris, tiendra la corde en matière de moralité, d'intelligence.... etc.

Et c'est une des raisons, la principale probablement pour lesquelles le Canada est une colonie peu populaire en Angleterre. Aux Indes, en Australie, au Cap, les Anglais n'ont pas de voisins blancs. Au Canada, ils ont les Américains et les Français, voisinage inquiétant, qui souligne leurs infériorités nationales. Ils se handicapent en prenant les meilleures terres, les meilleures mines et, autant que possible, les meilleures places, en persécutant la langue française au Manitoba, contrairement à leurs engagements.... etc. « T' is not fair play. » (Ils ne sont pas beaux joueurs).

SOMMAIRE

PAGES.

PRÉFACE	V
-------------------	---

Première Partie

CHAP. I. La Pall Mall Gazette. Ses célèbres révélations. — Gazette comprenant une prime de <i>respectability</i>	4
CHAP. II. Encore la Pall Mall Gazette. Inconscience navrante des Anglais. — Indignation aussi tardive que fausse. — Le vice national est-il réellement extirpé de l'âme anglaise ?	8
CHAP. III. Toujours la Pall Mall Gazette. Aspect honnête de la prostitution infantile à Londres. — Cafés-concerts d'Oxford-Street d'autrefois.	16
CHAP. IV. Les Anglais & la Franc-Maçonnerie. Ressemblances entre les Anglais et les Juifs. — Différences entre l'Irlandais, l'Ecossois et l'Anglais. — La pieuvre maçonnique a sinon ses centres d'action, du moins son origine, ses plus nombreux adhérents en Angleterre. — Politique maçonnique et politique anglaise sont synonymes. — La haine des Anglais et leurs démonstrations d'amitié sont les mêmes en tous temps. — Génie des apparences. — Les Anglais en Acadie.	20
CHAP. V. Les Clergymen anglais et la Franc-Maçonnerie. Religion de 1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e classe. — Pourquoi il faut aux Anglais que les Français soient anti-cléricaux. — La politique coloniale n'est pas seulement une branche de la politique moderne, mais en est la clef de voûte.	28
CHAP. VI. La Franc-Maçonnerie et les Colonies françaises. Situation réelle de nos colonies cachée systématiquement par la presse. — Patriotisme plus apparent que réel des FF.	

Pourquoi les FF.^{.v}. français cachent-ils honteusement leur qualité de maçons et leurs FF.^{.v}. anglais l'affichent-ils ? . . . 33

CHAP. VII. **L'armée anglaise et la Franc-Maçonnerie.** La F.^{.v}. M.^{.v}. est l'armée réelle, l'autre n'est qu'un trompe-l'œil . . . 40

CHAP. VIII. **Une Scène japonaise.** Miniature des tueries européennes organisées sournoisement par l'Anglais : — « Diviser pour régner ». — Que la France et l'Allemagne fassent la paix sur le dos d'Albion. — Pourquoi les FF.^{.v}. français aiment tant l'Angleterre . . . 45

CHAP. IX. **Des Documents, s. v. p.** L'Anglais n'attache qu'une importance très secondaire aux mots et est impropre à laisser des documents compromettants. — Parenté de race des Anglais, des Juifs et des Chinois . . . 55

CHAP. X. **La Triplice occulte.** Juifs, Chinois et Anglais. — L'expression « antisémitisme » est mal choisie. — Plan arrêté chez nos gouvernants d'obtenir notre assentiment pour livrer nos colonies. — La « question anglaise » plus importante pour nous que la « question d'Orient ». — Notre époque est la contre-partie de la guerre de Cent Ans . . . 69

CHAP. XI. **Dolly au bain et M. Béranger.** Le nu en Angleterre. — Facultés directrices faisant défaut à l'Anglais . . . 78

CHAP. XII. **La Franc-Maçonnerie indispensable à l'Angleterre.** L'Angleterre peut nous attaquer mais est incapable de prendre l'offensive. — Ne pas exagérer la valeur de la diplomatie anglaise . . . 83

CHAP. XIII. **Toujours la Franc-Maçonnerie.** Le traître dans l'histoire de France. — Notre politique coloniale !! — Faiblesse des politiciens de l'opposition . . . 88

Deuxième Partie

CHAP. XIV. **Inintelligence anglaise.** Inaptitude invraisemblable des Anglais à comprendre les étrangers. — Ignorance extraordinaire. — La parole a beaucoup moins d'importance chez une race presque exclusivement instinctive que chez une race intellectuelle . . . 93

CHAP. XV. **Inéducabilité.** Inéducabilité de l'instinct. — De l'amour anglais. — De l'art anglais. — L'Anglais est uniforme comme l'instinct . . . 106

CHAP. XVI. **Inéducabilité anglaise.** (Suite). L'Anglais est

immuable. — De la fameuse éducation anglaise. — Du fameux « conservatisme » anglais. 124

CHAP. XVII. **Respectability.** L'Anglais est-il susceptible d'avoir le sens religieux ? Est-il à même de comprendre la religion catholique ? — L'Anglais est peut-être plutôt inconscient qu'hypocrite. — L'Anglais a la haine du catholicisme. 140

CHAP. XVIII. **Race à équilibre instable.** La guerre doit exister à l'état perpétuel sur le Continent pour permettre aux Anglais de vivre. — L'Anglais éprouve perpétuellement le besoin inquiet de savoir si l'Edipe continental a deviné le Sphinx britannique. 163

CHAP. XIX. **L'Anglais est plus grand que nature.** Souvenirs personnels d'une chasse à l'ours grizzli. — Autres souvenirs. — Quelques infériorités et supériorités physiques de l'Anglais. — Le *poker*. — Paupérisme anglais. 167

CHAP. XX. **Appétit anglais.** Cet appétit national a été la cause de la grandeur des Anglais et sera la cause de leur décadence. 181

CHAP. XXI. **L'Anglais est un félin.** Sa langue. — Sa musique. — Sa souplesse. — Autres rapprochements entre l'Anglais et le chat. — Amour des chiens et des chats en France et en Angleterre. — Le XIX^e siècle est le siècle anglais. . . 184

CHAP. XXII. **Ivrognerie.** Ivrognerie anglaise et française. — Piété uniforme et attendrie vis-à-vis des ivrognes. — Les 3120 sacrifices à Bacchus d'un septuagénaire anglais. — Alcooliques français et anglais. 193

CHAP. XXIII. **Le Fantastique anglais.** Le fantastique dans les accès de rage, au théâtre, chez les buveurs de gin. . . . 199

CHAP. XXIV. **L'Anglais est d'une race féminine.** Albion est un des principaux générateurs du mal. — « Cherchez la femme ». — Les gynéphobes. 205

CHAP. XXV. **Conclusion de la psychologie.** Anglais plus dangereux que le Juif. — Des intermariages. 212

Troisième Partie

CHAP. XXVI. **Chefs Conservateurs.** Terrain trop bien préparé pour la démoralisation : pharisaïsme de mauvais aloi. — La F. M. a su museler nos chiens de garde. — Rôle atterrant du comte de Paris. — Les familles des chefs conser-

vateurs encore imprégnées du virus maçonnique de leurs ancêtres, assoupies par la lecture des journaux juifs ou judaïsants dits conservateurs. — Ralliés ignominieusement à la politique des Loges 217

CHAP. XXVII. **Colonies anglaises en France.** Des clergymen de ces colonies. — C'est le mal personnifié sous une tenue irréprochable et anodine. — Ils n'ont aucune répugnance pour les Loges 238

CHAP. XXVIII. « **Baluchons** » du Grand-Orient. Gâtés et petits profits de la vie maçonnique 250

CHAP. XXIX. **Les Japonaises.** Les mousmés sont l'antidote de l'Anglais, grâce à leur candeur. — Leur amour passionné de la vérité et leur sincérité. — Leur beauté très irrégulière, mais très réelle. — Elles sont fort peu vicieuses. — Attaques au moins inutiles de la presse française contre les Japonais. — La race japonaise pourra être appelée à jouer un rôle dans le duel prochain des races occultes et des races non occultes 254

CHAP. XXX. **Commerçants français.** Leur platitude vis-à-vis des Loges et du Quai d'Orsay. — Leur inintelligence des questions coloniales. — Syndicats commerciaux redoutés par la rue Cadet. — Leur jalousie vis-à-vis des classes favorisées, exploitée par le serpent anglais. — Leur anticléricalisme balourd 273

CHAP. XXXI. **Encore des Documents.** Le besoin indispensable des documents est né en même temps que l'habitude de les truquer. — Habitude des Anglais de bâtir leur histoire non sur des faits qui ont existé, mais sur des documents faits de toutes pièces après coup 298

Quatrième Partie

CHAP. XXXII. **Suites Anti-maçonniques.** Origines de la Franc-Maçonnerie. — Le Juif et le Huguenot sont le cheval de Troie faisant pénétrer subrepticement l'Anglais dans nos murs. — Appréciations peu flatteuses sur le quai d'Orsay. — Caractère provisoire des possessions anglaises. — Universités d'Oxford et Cambridge. — Indignité du quai d'Orsay. — Nos bons amis et frères irlandais. — Nos bons amis Gladstone et l'évêque catholique Ireland 305

CHAP. XXXIII. **Suites Anti-maçoniques.** Ribot et De-
velle. — La presse anglo-juive, dite Parisienne. — Albion
ne respire à son aise que, lorsque les sympathies naturelles
entre les diverses nations, sont changées en haine mortelle.
— Le Français est supérieur à l'Anglais, comme colonisateur. 322

CHAP. XXXIV. **Suites Anti-maçoniques.** Souvenir de
paquebot. — La presse continentale corrompue par le virus
anglais. — Les journaux juifs dits conservateurs. — Le par-
lementaire de Waterloo. — Enseignement de l'histoire en An-
gleterre. 333

CHAP. XXXV. **Suites Anti-maçoniques.** Scène de pugil-
lat à la Chambre des Communes. — Etrangetés de la bataille
de Trafalgar. — Les anarchistes préférables aux FF.°. —
Marine anglaise. — La diplomatie anglaise a des succès ma-
çoniques, plutôt que diplomatiques. — Gaités et petits pro-
fits de la vie conjugale anglaise. 343

CHAP. XXXVI. **Suites Anti-maçoniques.** L'armée fran-
çaise et l'armée allemande faisant fonction d'armée anglaise.
— Les Anglais sont des nomades et des écrèmeurs. — De
la très noble « amitié anglaise ». — Fin prochaine de l'omni-
potence anglaise. — Apparences vertueuses d'Albion 358

CHAP. XXXVII. **Suites Anti-maçoniques.** La vie des mo-
narques de France et de Russie, des deux principales puissances
coloniales, perpétuellement en péril. — Les farces de notre
politique coloniale. — Bizarries de la guerre de 70. — Don
Quichotte et M. Pickwick. — Les Juifs déclarés citoyens
français en 91 par surprise. — « L'armée anglaise a fait son
devoir !! ». — Mouvement migrateur tel qu'il est dirigé par
la F.°. M.°. — Epaissseur d'esprit des Ecossais 365

CHAP. XXXVIII. **Suites Anti-maçoniques.** Rapproche-
ment entre la France et l'Allemagne. — Peu de sécurité pour
les Français en Angleterre : chantage policier et lâcheté de
notre corps consulaire. Plus de naturalisation ! — Les Juifs
et la F.°. F.°. compromettent la confiance du paysan dans les
forces de la défense nationale 380

CHAP. XXXIX. **Suites Anti-maçoniques.** Les Danois et
la guerre de 70. — Trois catégories de nations au point de vue
de la F.°. M.°. — « Cherchez l'Angleterre ». — Le recrute-
ment des politiciens parmi la canaille est une loi maçoni-
que. — Interview avec un Sud-Australien. — La confusion
d'Yves Guyot, au lendemain de l'interpellation Delahaye. —
Formule pharmaceutique très efficace pour calmer les An-
glais qui viennent chez nous comme en pays conquis. . . . 389

CHAP. XL. **Suites Anti-maçoniques.** Ineptie de certaines

mères françaises. — Cachotteries odieuses de la F. . M. . — Faiblesse de la marine anglaise. — Chantage et magistrature anglaise. — Insexualité anglaise. — Influence maçonnique dans les relations entre la France et le Canada. — De la faiblesse de certains évêques français vis-à-vis de la F. . M. . — Diplomatie anglaise. — Les Anglais ont le sentiment de leur uniformité de race. — Dites du mal des Anglais et des Juifs devant un F. ., mais n'allez pas trop loin. 402

CHAP. XLI. **Suites Anti-maçonniques.** Casimir-Périer, digne chef du Quai d'Orsay. Ni figue, ni raisin. — Très admiré par les Chefs Conservateurs et la presse conservatrice. — Des duels avec les FF. . — La F. . M. . religieuse ou impie, selon les pays et les époques. 415

CHAP. XLII. **Suites Anti-maçonniques.** Appréciations huguenotes de Taine sur l'Angleterre. « La Pudique Albion », d'Hector France. — Relations entre la France et le Canada savamment envenimées par la F. . M. 430

FIN DU SOMMAIRE.

Princeton University Library



32101 061268460

This Book is Due

a fra



This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN RQ9H X

Jvd 800.886.5



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

JACQUES DE BIEZ

LA

Question Juive

LA FRANCE NE PEUT PAS ÊTRE LEUR TERRE PROMISE

AHASVERUS

Quoi? déjà partir! partir toujours?

L'ÉCHO

« Toujours »

PARIS

G. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés

✓ 26

LA QUESTION JUIVE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE BASCHET

Édouard Manet. 1 vol. avec portrait.

LIBRAIRIE LEMONNIER

Le Salon de Paris Illustré (1884)

1 vol. in-4 orné de 130 gravures en noir et en couleurs

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

L'Art et les yeux, in-32 elzévir.

(Études d'art contemporain)

EN PRÉPARATION :

JÉHOVAH LE DIEU DES JUIFS

14340. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

JACQUES DE BIEZ

LA
Question Juive

LA FRANCE NE PEUT PAS ÊTRE LEUR TERRE PROMISE

AHASVÉRUS

Quoi ? déjà partir ! partir toujours !

L'ÉCHO

« Toujours ! »

PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

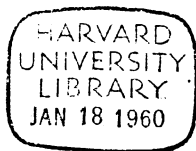
ÉDITEURS

26 RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés

Ind 800. 886.5

L



057* 71

A ÉDOUARD DRUMONT

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

*Vous avez sonné le boute-selle pour nous conduire
au feu.*

Me voici!

*Vous montez un cheval blanc. Je monte un
cheval rouge.*

Vous êtes catholique. Je suis républicain.

*N'importe, nous sommes Français tous deux.
Abaissons notre visière et en avant!*

*Le pays nous aide! et que la France nous ait en
sa sainte garde!*

Cordialement et fermement vôtre.

JACQUES DE BIEZ

Paris, Juin 1886.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — LA CHANSON DE GESTE

I. La République ne sera pas Juive	1
II. Le geste de Drumont	17
III. Reprise du signe	28

CHAPITRE DEUXIÈME. — LA BALISTIQUE DU JUIF

I. La vocation d'Abraham.	45
II. Le Juif Errant.	88
III. La tour Eiffel-Lockroy-Ollendorff.	127

CHAPITRE TROISIÈME. — L'INSTINCT JUIF

I. L'activité du Juif.	145
II. L'eunuque Juif.	180
III. Le Juif libre penseur dans la religion des autres.	244

CHAPITRE QUATRIÈME. — LA PATRIE DU JUIF

I. Le Juif dans les droits de la Révolution française.	313
II. La France n'est pas disponible.	349

LA QUESTION JUIVE

CHAPITRE PREMIER

LA CHANSON DE GESTE

I

LA RÉPUBLIQUE NE SERA PAS JUIVE

Français je suis. Républicain j'étais avant la *France Juive*. Républicain je reste après la *France Juive*.

Devant la question juive, telle que l'a soulevée mon confrère Edouard Drumont, cette déclaration a son importance. Elle peut aider à transporter le débat sur un terrain où l'auteur de la *France Juive* n'avait pas à le porter.

Drumont parle au nom de sa foi, au nom de ses croyances religieuses, au nom du Christ, en même temps qu'au nom de la patrie française.

Je lui réponds au nom de la patrie française, au nom de la France républicaine.

Il a crié : « La France est en danger ! On l'assiège ! C'est l'assaut des Juifs contre la France ! »

Or la France de Drumont n'est pas seulement la France aryenne, la France de la famille chrétienne, elle est aussi la France de la famille catholique.

C'est bien d'avoir dit cela, c'est héroïque de l'avoir dit le premier. Mais ce n'est pas encore assez pour ne point laisser dans l'incertitude la grande fraction du pays qui constitue la France républicaine.

Oui, je suis tout entier avec mon confrère Drumont, lorsqu'il écrit : « Le Juif c'est l'étranger, c'est l'ennemi ; j'ai la haine de l'ennemi Juif ».

Drumont est catholique d'opinions et d'habitudes.

Je suis républicain d'opinions et d'habitudes.

Drumont fait feu du bastion de droite.

Je ferai feu du bastion de gauche.

Voilà simplement ce qui nous divise.

Hors de là, nous sommes et nous resterons parfaitement unis contre le Juif.

Nos feux se croiseront. Ils n'en pulvériseront que mieux l'ennemi commun.

Je le souhaite pour les Français, catholiques ou républicains.

Le jour n'est pas éloigné peut-être, où le simple fait d'être né catholique équivaudra à une opinion politique.

Il ne faut pas que cela devienne jamais l'équivalent d'une opinion religieuse.

Il est trop tard, d'ailleurs, pour qu'une telle évolution se produise dans le camp républicain.

Hormis les Juifs, si aisément libres penseurs dans la religion des autres, comme l'a dit notre éminent confrère M. Aurélien Scholl, hormis ces Juifs qui sont une religion ambulante, et alliés à quelques protestants sectaires nous font une guerre religieuse, personne dans la majorité du pays ne peut admettre l'éventualité d'une révolution religieuse.

Mais devant le sain avertissement lancé par Drumont, tout le monde songe à sauvegarder la patrie et à ne plus laisser escamoter la France par l'odieuse et criminelle magie juive.

La diplomatie des Juifs, diplomatie souterraine et offensive, est remplie d'Esthers et de Judiths. Qu'ils gardent leurs sorcières.

Il n'existe pas chez nous, Français de France, de personnages pour reprendre le rôle d'un Assuérus ou d'un Olopherne.

Que les Juifs, devant ma profession de foi

républicaine, ne viennent pas se réclamer de la Révolution française et s'autoriser des principes humanitaires dont la France fut et est encore l'apôtre ardent aux yeux du monde.

Drumont nous a rappelé que le Juif est un danger.

C'est vrai. Le Juif est un danger. Nous l'avions oublié.

La France n'a plus à entendre les récriminations des Juifs. Elle commence à savoir ce qu'il lui en coûte d'avoir montré trop de pitié pour le gémissement orgueilleux des parias d'Israël,

La France doit avant tout s'occuper des siens, penser à son salut avant de se sacrifier au salut d'autrui.

On peut compter à l'heure actuelle près de six cent mille Juifs qui se nourrissent de la France. Fonctionnaires de l'État ou commerçants, ces Juifs s'entendent également à exploiter le prestige de notre pays ou à vivre de son crédit en faisant abstraction des Français.

Un pays, si riche soit-il, ne dispose que de ressources limitées.

La France qui émigre peu ne peut être un pays d'importation qu'à la condition qu'il y ait échange loyal entre l'homme venu du dehors et l'indigène.

Avec le Juif il n'y a jamais d'échange loyal. Il n'y a même pas d'échange du tout.

Dans cette opération de soustraction mutuelle qui s'appelle la lutte pour l'existence, le Juif pose constamment zéro et constamment retient tout contre nous.

Il est inadmissible que les Français aient fait la France ce qu'elle est, que les nôtres aient donné leur sang, consacré leurs efforts, multiplié les sacrifices de toute espèce pour aboutir à un résultat aussi négatif en ce qui nous concerne.

Avant de savoir si nous devons l'hospitalité à des intrus, à des naturalisés d'hier, informons-nous si le pays possède encore de quoi nourrir les siens.

Six cent mille bouches juives, c'est six cent mille bouches parasites.

Nous ne sommes plus assez riches pour supporter un luxe pareil.

Il y a décidément trop d'invités à table qui font la fête chez nous pendant que tant de Français sont chez eux sans pain, sans ressources dans leur patrie, et frappent en vain pour implorer du travail à des portes françaises qui ne s'ouvrent plus parce que trop de Juifs y ont passé.

Cette situation devient chaque jour plus fausse, plus intolérable.

Elle ne saurait se prolonger sans que nous ayons recours contre elle.

Or donc, dans l'héritage qui nous vient de la Révolution française, nous réclamons le bénéfice de l'inventaire, en ce qui touche le Juif.

Il est temps peut-être d'examiner les réserves à faire jusqu'à nouvel ordre sur la destinée des idées qui nous sont chères.

Appliquons-nous désormais à ne point disperser sans examen certains principes généraux, capables à un moment donné de se retourner contre nous, en secondant trop bien les efforts et les intérêts de nos ennemis.

Le Juif, qu'il y consente ou non, est un ennemi.

J'écris cette brochure pour exprimer toute ma pensée, et faire valoir toutes mes raisons sur la nature de cet ennemi exceptionnel.

Tenons-le pour tel, dans le présent et dans l'avenir.

Et que les Français, les Républicains se posent avec moi cette question :

Au profit de qui a-t-on fait la Révolution française?

Je suis persuadé, quant à moi, qu'avant de songer à faire de la place dans les idées nouvelles pour les principes fondamentaux de notre race française, on a laissé trop d'interstices où l'espèce intersticielle du Juif s'est faufilée. On a laissé trop de trous béants dans

nos mœurs où ces nomades se sont installés.

Et alors je dirai : Français, vous avez cru faire la Révolution pour vous, pour nous tous, pour la France, vous l'avez faite pour le Juif.

Tout l'indique dans le passé, dans le présent.

Revenons donc sur nos pas.

Il y a eu mal donne.

La partie est à recommencer.

J'ai tous les droits de parler ainsi :

J'appartiens à l'ancienne France par le sang de mes veines, à la nouvelle par mon éducation, et, qui plus est, par les sacrifices de ceux qui m'ont élevé.

Mes liens avec la nouvelle France sont des liens d'amour profond pour mon pays et de discipline à ses traditions.

La France est un vieux pays de droit divin. J'obéis pleinement à la loi de son passé superbe en mettant ma foi au service de l'idée républicaine.

Le Roi légitime étant mort sans descendance, la France est en République de par le Droit Divin.

Tout autre régime, à l'heure présente, est usurpateur et illégitime.

Illégitimes et usurpateurs les droits à la royauté française réclamés par les princes de la famille d'Orléans.

Illégitime et usurpatrice la transmission de la couronne de France sur ces têtes de régicides.

Que M. le comte de Paris communie avec les siens à la table des barons *de* Rothschild, c'est apparemment qu'il y trouve quelques avantages.

Qu'il sache bien pourtant qu'il ne sera pas le roi de France parce qu'il sera devenu le roi de la juiverie monarchique.

Nous sommes quelques-uns très décidés à épargner à notre pays ce pis-aller honteux dont trop de Français se fussent contentés

sans le rappel à l'ordre prononcé par Drumont.

Et nous ne lâcherons pas prise, maintenant que, grâce à Drumont, nous savons où est le danger, aussi longtemps qu'il faudra sauvegarder le droit divin de notre République des attentats de l'internationale juive.

Je serai donc hautement et fermement républicain dans l'ère de contestations qui s'ouvre.

C'est au nom de la République que j'inviterai les républicains français à débarrasser le plus tôt possible la République des Juifs qui l'encombrent et sont sur le point de nous en arracher la propriété !

La République est faite du sang et des œuvres des nouvelles générations de la France.

Les Juifs n'ont joué dans nos affaires d'autre rôle que celui de moissonneur parasite qui profite des peines et des efforts du laboureur.

Tâchons à ce que nos efforts et nos peines nous servent à nous et point aux passants qui

prennent la France pour une maison meublée, et pensent qu'il suffit, pour se dire Français, de s'être fait inscrire sur le livre des voyageurs.

Les Juifs ne sont pas nos pareils ; je le crie tout haut pour être entendu des Français qui, comme moi, nés ici, fils des générations glorieuses et braves qui ont édifié la France, ont des racines profondes dans cette terre française et ne sentent point couler dans leurs veines une goutte de sang qui ne soit du sang français.

Comment les individus d'Israël seraient-ils nos pareils ?

Ils sont en toutes choses notre antithèse. Ils sont le contraire de nos qualités sociales et morales. Notre vice, c'est leur vertu ; notre malhonnêteté, c'est leur honnêteté.

Il le faut bien admettre, puisque leur esprit est la contre-partie du nôtre. Ils écrivent à l'inverse de nous. Ils commencent leurs manuscrits par où les nôtres se terminent. Les

voilà donc aux antipodes de notre pensée, à nous qui écrivons et pensons de gauche à droite.

Comment s'étonner que leur destinée soit la négation de la nôtre, que leur gloire soit notre humiliation, leur richesse notre ruine ?

Voilà ce qu'on ne savait plus. Voilà ce que Drumont nous a rappelé.

Drumont ne sera pas seul dans cette croisade où la vie de notre patrie et de nos compatriotes ruinés est en jeu.

Ah ! c'est le Juif et tous les maltôtiers du veau d'or qui tiennent en ce moment le haut du pavé à Paris et décident des destinées de la France ! Eh bien ! si quelqu'un a des droits à faire valoir sur ce pays-ci, c'est nous et point à ces gens arrivés d'hier qui n'ont trouvé parmi nous des lettres de naturalisation qu'en escomptant nos revers, en spéculant sur notre misère.

Nous ne voulons plus de ces frais naturalisés qui se disent Français et ne sont même

pas assez Allemands pour n'être pas plus Juifs encore.

Assez d'étrangers comme cela. Il faut en finir avec cette invasion qui n'en finit (1).

Le Juif chassé de partout tombe chez nous depuis dix ans, débouche de tous les points de l'horizon, s'abattant sur notre grand pays comme la grêle sur le blé.

Assez de ravages comme cela.

L'horizon du ciel de France est à nous, rien qu'à nous. Personne n'a le droit de s'y aventurer, comme s'y aventure le Juif, sans notre permission. Le Juif y fait une tache sacrilège et encombrante. Nous l'effacerons cette tache qui jette la nuit parmi nous, la nuit de la misère et de la faim.

(1) Le Talmud proclame que les prosélytes sont une lèpre pour Israël, et que la défiance jusqu'à la vingt-cinquième génération est tout ce que méritent ces importuns.

Pourquoi n'en ferions-nous pas autant? Avant de déclarer les Juifs Français, demandons-leur de nous montrer parmi eux vingt-cinq générations de Français.

Alors nous verrons ce qu'il nous restera à faire.

A quiconque voudrait nous empêcher de faire valoir nos droits sur la propriété du ciel de France, nous répondrons que nous sommes Français, que nous avons besoin de la France pour vivre.

Notre ciel est envahi, nous voulons voir clair. Voilà pourquoi nous y ferons la police, disant, comme le chevalier de la légende : nous sommes ici pour le service de la France à charge de garder l'horizon.

Ce jour-là le Juif ne passera plus. Car nous serons disposés à faire valoir nos droits.

Nous saurons d'où vient le vent. Nous aurons, s'il le faut, des yeux tout autour de la tête.

Paris s'incline encore devant la tache jaune du Juif qu'il prend pour le soleil.

Paris ne s'inclinera plus longtemps devant le Juif triomphant. Car nous allons secouer l'horrible veau du désert par ses cornes dorées. Et nous le montrerons pour ce qu'il vaut, au peuple qui ne le connaît plus.

On a vu sa barbe. On verra son cœur. Pour

expliquer le mécanisme de ce cœur, nous ferons, s'il est nécessaire, un métier de fauves.

Il faut bien que quelques-uns se dévouent.

Drumont nous a montré le chemin où passe le troupeau du veau d'or étalant dans des landaus attelés de vipères la ruine et l'épuisement de notre France.

J'irai, nous irons sur ce chemin. Et on reverra des loups dans le Paris moderne comme on en voyait jadis dans le Paris du quinzième siècle, entrant par la porte Saint-Antoine.

Telle est la profession de foi que j'avais à proclamer dès les premières lignes de ce livre. De la sorte on saura ce que je veux, ce que j'ai l'intention de faire et de dire dans ce débat qui va grandissant chaque jour. Et il n'y aura de surprise pour personne.

Ne laissons pas la République au Juif.

La République au Juif, c'est la France morte.

Or, la République ne sera pas juive, ou elle ne sera plus.

II

LE GESTE DE DRUMONT

Une chose existe aujourd'hui, domine l'opinion publique, qui n'existait pas il y a six semaines. Une idée est dans l'air qui n'y était pas il y a six semaines. Il y a une *Question juive*.

Qui a créé la *Question juive*?

Edouard Drumont avec son livre, un livre hardi, un livre d'inspiration, un livre de premier mouvement, généreux (1) comme tout premier mouvement d'Aryen.

Ce livre fut un geste furieux. Il est entré

(1) Il se peut que les Juifs ne trouvent pas généreux ce livre qui les dénonce. Mais le livre de Drumont est généreux pour nous. Il nous sauve la vie. C'est le cordial qui nous remet sur pied.

dans nos demeures par la fenêtre, par la porte, en brisant tout.

Ce fut un fracas épouvantable de vitres cassées et de bris de glaces sur les trottoirs. Que se passait-il donc? Alors, je suis descendu dans la rue pour voir. Et, au milieu d'une foule de gens qui couraient dans tous les sens, les bras levés, j'ai aperçu mon confrère Drumont qui criait : Aux armes! l'ennemi!

— Lequel?

— L'ennemi universel, celui qui les résume tous, qui vient de partout, est de partout sans être de nulle part : le Juif!

A tout hasard il fut répondu à ce cri d'alarme : Nous sommes prêts. Car on a vu des attaques imprévues nous surprendre en défaut d'attention ou de renseignements, mais jamais en défaut de courage ou de sérénité devant le danger.

En effet, nous étions prêts, beaucoup plus que Drumont n'était en droit de le croire. En moins d'un mois son livre s'est vendu à

plus de 60 000 exemplaires (1). Il a été écrit sur ce livre, dans un temps où presque toute la presse est aux mains des Juifs, près de 1500 articles. Drumont devenait, dans l'argot parisien, un type, un critérium, un proverbe. On a pu voir des journalistes les plus graves, user de son nom comme d'une image, d'une figure de rhétorique à laquelle il faut en référer pour avoir toute la signification de l'événement décrit (2).

La question devint telle qu'elle donnait encore en trois semaines naissance à des conférences, à des volumes. Deux livres ont vu le jour depuis celui de Drumont, où les Juifs font tous les frais. L'un est d'un Juif converti au christianisme, orateur de talent paraît-il, M. l'abbé Léman. Il a traité à « l'entrée des Israélites dans la société française

(1) A l'heure où j'écris ces lignes, la *France Juive* atteint sa 65^e édition.

(2) Le *XIX^e Siècle*, rendant compte de la soirée de fiançailles chez le comte de Paris, écrit : « M. Drumont aurait appelé cela la *France Juive*. »

et les États chrétiens. » L'autre s'appelle : le *Baron Jéhovah* (1). Il est de M. Sydney Vigneaux. Le *Baron Jéhovah* est un livre d'une intensité de pensée et de critique, rare. C'est le démontage sûr et savant de la psychologie du Juif. J'y reviendrai plus loin, quand j'aurai à parler du système financier juif, ce système dont Montesquieu aurait dit, que c'est lui surtout qui soutient les États comme la corde soutient le pendu.

Le livre de l'abbé Léman est tout autre. S'autorisant de l'édit de Louis XVI, ce livre appelle les Juifs au catholicisme. « Ils ont un droit divin », dit l'abbé Léman. Nous n'en avons plus. Au dire de M. Léman il y aurait peut-être moyen de tout concilier sur ce terrain. Car « c'est avec le Roi à sa tête que la France sera capable de résoudre convenablement et de conduire à bonne fin cette entreprise si délicate et si complexe de l'émancipation des Juifs ».

(1) Dentu, éditeur.

Conçu de la sorte, le livre de M. Léman, malgré la bonne volonté qui l'inspire, est un livre stérile. C'est un livre juif. Stérile, parce qu'en transformant la France en une manière de Terre Promise, il s'appuie à priori sur les conclusions d'un théorème dont les prémices sont contradictoires peut-être et n'établissent en rien le possibilisme d'une semblable déduction. Stérile encore, parce que M. Léman oublie ou voudrait oublier que le Juif, même lorsqu'il se placarde d'enthousiasmes monarchiques, est, en France comme ailleurs, essentiellement républicain. Qu'il voie là une excellente méthode d'appliquer son système diviseur, cela se peut. Mais ce n'est point ce qui importe pour le moment. Ce qu'il m'importe à moi de dire, c'est que le Juif est surtout dangereux parce qu'il veut épouser et épouse quand même la République. C'est pour s'employer à confisquer à son profit, par des procédés dont la perfidie n'étonne que ceux qui ne le connaissent point, le principe de la

liberté, qu'il devient nuisible et insupportable à la France. Nous en reparlerons.

Le seul mérite du livre de M. l'abbé Léman est de nous donner un tableau assez complet des mesures préventives de l'ancienne France contre les Juifs. Car l'ancienne France n'a jamais fait que se défendre contre ces envahisseurs mystérieux. Et lorsque saint Louis, par exemple, prenait des mesures de rigueur contre Israël, ce n'était que lorsqu'il y était forcé par la nécessité de sauver ses sujets.

En passant, il n'est pas sans agrément de rappeler que l'existence du livre de l'abbé Léman nous fut révélée par un article du *Figaro*. Il faut bien le dire, mais les traditions de large scepticisme léguées par Villermessant à ses successeurs ont du bon et de la gaiété aussi. Le *Figaro* qui lança le livre de Drumont, a des façons qui lui sont personnelles de communier à tous les autels où l'attrait et la curiosité doivent attirer du monde. C'est le journal varié par excellence,

hardi dans sa variété, ironique aussi dans sa hardiesse.

L'article que ce journal consacra à M. l'abbé Léman était d'ailleurs merveilleusement fait pour contenter tout le monde et l'attrister à la fois. Il n'était guère composé que de citations empruntées au fameux tableau des « opprobres d'Israël ».

Jusqu'à un certain point, cela pouvait rappeler aux nobles français qui traitent de pair à compagnon avec les barons de la finance, comment leurs ancêtres, nos ancêtres, traitaient ces mêmes financiers, qui, au demeurant ne sont jamais que des usuriers, usuriers de l'État lorsqu'ils prêtent aux pouvoirs publics, usuriers des pauvres lorsqu'ils chassent le paysan alsacien de dessous son toit de chaume.

Ces opprobres étaient de natures diverses. Le péage corporel est celui que l'abbé Léman trouve le plus humiliant. C'est celui qu'il nous plaît le plus de reproduire. A l'en-

trée de chaque ville, il était perçu sur chaque Juif un sol. Une simple Juive payait six deniers; une juive grosse neuf deniers. Sur les livres d'octroi alors, le Juif n'était nommé qu'après le bœuf et le cochon. Puis, viennent d'autres humiliations, parmi lesquelles nous retrouvons la rouelle, la corne jaune au chapeau. Les Français d'autrefois, plus prudents que nous, voulaient reconnaître le Juif à distance. Quand on voyage la nuit, il est bon que la voiture qui vient en face ait sa lanterne allumée. Au moins on sait qu'on doit se ranger sur la droite.

Voici encore les ventes de Juifs, vendus comme bétail en foire. A la foire de Terébinthe on en vit donner trente pour un denier. Ils avaient donné le Christ pour trente deniers. Et encore : Défense aux Juifs de se baigner dans les rivières où se baignaient les chrétiens, sauf les jours réservés aux danseuses et aux prostituées. Il n'y a pas cinquante ans, dans certaines villes d'Allemagne

on lisait encore à l'entrée de la promenade publique cette inscription : *défense aux Juifs et aux cochons d'entrer ici.*

J'arrête ici les citations du tableau donné par M. l'abbé Léman pour en recommander en bonne foi la lecture aux princes du sang et autres, princes d'ici et d'ailleurs, qui couvrent à l'heure qu'il est, de leur nom, de leur situation les faits et gestes de la grande juiverie, laquelle s'est qualifiée pompeusement de *Haut Sémitisme*.

Eh bien ! le *Haut Sémitisme*, au temps où l'on n'avait pas perdu le sentiment des distances, passait tout modestement après le bœuf et le cochon.

Avouez qu'il ne serait pas sans une certaine gaîté de savoir au juste là-dessus le sentiment des nobles riches qui reçoivent les Juifs. Pour les consoler, dans le cas où ce souvenir leur mettrait de l'amertume dans l'âme, je leur dirai que cette mesure préventive de l'ancienne société française provenait

bien un peu du dégoût que le Juif inspire, mais surtout du danger qu'il constitue, danger perpétuel pour les sociétés organisées.

Aussi bien on sait aujourd'hui qu'il y a une France juive, et une France qui n'est pas juive. Comptez que cela dure encore, que le livre se vend toujours, se lit de plus en plus, est discuté, commenté chaque jour davantage. Paris, le rapide Paris, Paris-la ville au ciel d'actualités changeantes, Paris où les faits filent et s'enfuient comme les étoiles là-haut, en septembre, au bout d'un mois s'occupe encore de Drumont; et les reporters veulent savoir si oui ou non il est guéri, s'il est sorti. Et l'on rédige des échos sur l'emploi de son temps. On entend même des hommes d'esprit dire : Ah ! vous vous croyez très moderne parce que vous êtes indifférent. Eh bien moi, mon cher, je suis plus moderne que vous. Car je ne suis déjà plus un indifférent.

Quelle conclusion tirer de tout cela, sinon que le livre de Drumont a été écrit avec la

complicité de toute la nation française ? Complicité tacite ou avouée, instructive ou rationnelle, peu importe. Il y a complicité.

Que les Juifs se le disent (1).

(1) M. le marquis de C.... disait ces jours derniers devant moi que dans son département, le Var, on trouve très difficilement la *France Juive*. Les libraires sont menacés, baillonnés. Et le marquis, emportant avec lui un bon nombre d'exemplaires sous son bras, ajoutait : « Le marchand qui passerait dans mon canton avec une brouette chargée de ces livres, vendrait cela comme des gâteaux ».

III

REPRISE DU SIGNE

Le fait est que la *France juive* a singulièrement et prestement dessillé les yeux et éclairé des points noirs dans nos esprits. Ce fut comme un phare qui s'allume soudain dans un brouillard de nuit et révèle l'écueil où l'on courait se briser.

Nous sentions bien qu'il se passait quelque chose d'anormal. C'était comme un envoûtement. De toutes parts, c'était la paralysie de notre activité. Tout ce qui se faisait autour de nous, se faisait en dehors de nous et par des moyens qui n'étaient pas les nôtres. Chaque jour nous étions condamnés à voir nos qualités exquises de courtoisie et de dignité dépensées en pure perte, se brisant constam-

ment contre des procédés dont la lâcheté et la perfidie nous répugnaient. Mais comment essayer une lutte profitable contre cette force inconnue qui nous enveloppait de toute parts, et l'emportait sur nous, comme elle nous enveloppe encore d'ailleurs? Pour quelle raison puissante ou simplement ignorée l'esprit français était-il ainsi universellement obstrué chez lui?

Sans doute quelques esprits perspicaces et dégagés disaient bien : « Avez-vous remarqué comme, depuis quelques années, Paris est plein de Juifs? On ne voit plus qu'eux, de quelque côté qu'on se retourne, c'est toujours eux qu'on aperçoit grouillant, se faufilant, finalement réussissant. En haut, en bas ce n'est que Juifs. Les journaux en sont remplis, dans les plus grands, les principaux reporters, ceux qui ont l'accès des ministères, c'est-à-dire la nouvelle inédite, grave ou futile, celle qu'on publie séance tenante ou qu'on tient en réserve, sont des Juifs.

« C'est eux qui signent à l'heure qu'il est nos traités de commerce, car ils sont ministres. Ils sont dans le parlement, ils triturent les commissions. Oh ! les commissions, passe encore pour les commissions parlementaires. La plupart du temps elles demeurent stériles. Mais voyez en dehors des Chambres, ils sont dans toutes les commissions d'où dépend l'avenir de la France. Ils sont même dans la commission des monuments historiques. Bizarre ironie du sort, les bandes noires chargées de conserver des monuments à la France ! »

Ainsi parlait-on dans quelques petits groupes éclairés, craintifs aussi. Comment n'être pas craintif en face d'un adversaire qu'on devine, mais qu'on ne voit pas, dont on n'aperçoit qu'imparfaitement les moyens d'attaque, si bien qu'il est impossible de s'en défendre.

Oh ! certes nous sentions bien que le Juif préparait quelque chose. Mais quoi ? Nous lui trouvions l'air conquérant, il traitait devant nous le pavé de nos rues un peu comme le

pavé d'une ville gagnée. Et toute notre humeur contre lui se tournait en ironie. Nous les comptions au passage comme on les comptait aux portes de nos villes jadis, et souvent, vu le nombre considérable que nous en croisions sur le boulevard en nous promenant, nous en comptions treize à la douzaine. Et tout était dit.

Quand tout à coup, soit par la poussée ballistique de la masse, soit par une certaine ironie de détail, soit par les grandes lois de la providence qui nous prévient (1), voici qu'un homme de lettres, emporté par l'occasionisme de sa profession, nous crie dans un livre de plus de mille pages :

« Mais vous ne voyez donc pas, tout cela, toutes ces souffrances dont vous gémissiez, cette crise industrielle qui vous désole, cet étranglement intellectuel et moral que vous

(1) Car Dieu protège la France. Ils ont la pièce de cent sous. Mais ils n'ont pas la légende. Et c'est peut-être avec la légende que nous reprendrons ce qu'ils nous volent.

sentez sans pouvoir en définir l'espèce, mais c'est tout simplement, le Juif qui triomphe. Or, son triomphe, vous ne devez pas l'ignorer, c'est notre ruine, c'est notre défaite sur tous les terrains de la lutte sociale, industrie, finances, science, art, guerre.

« Attention ! d'ici à peu de temps, si vous n'y prenez garde, si vous n'y remédiez pas, il vous faudra déguerpir de France. Tâchez de vous hâter, car le Juif ne vous en laissera peut-être pas le temps, lui qui exproprie avant d'exterminer. Vous êtes à l'heure actuelle à peu près expropriés, chassés de vos métiers, des places qui vous font vivre. A bientôt, si cela continue, le tour de l'extermination.

« Rappelez-vous le mot de Mirès, ce mot prononcé il y a trente ans, à l'époque où ce financier véreux avait un passage à lui dans Paris, passage qui, du reste, devait le mener à Mazas : « Si les chrétiens veulent nous
« pendre, qu'ils se dépêchent, car d'ici à cin-

« quante ans ils n'auront plus de quoi payer
« la corde. »

Nous l'avions enfin la raison de notre angoisse. Hier, nous étions comme écrasés sous un poids invisible, inconnu. C'était un envoûtement. Aujourd'hui, nous tenons la clef du maléfice. Nous allons donc pouvoir respirer, et toute la France, celle qui n'est pas la *France juive*, la vraie France, « notre France », comme l'a si délicieusement appelée Michelet, défila au chevet de Drumont pour le remercier, ce rédempteur. Il venait de nous arracher à un péril immense. Sans lui, qui donc nous eût avertis que nous étions si près d'être égorgés? Pas l'étranger, pas l'Allemagne surtout, si empressée à ensementer de ses Juifs notre sol hospitalier. Que l'ivraie vienne de Francfort ou de Cologne, elle est également propre à pourrir la terre de France.

Et le Juif passait à l'ordre du jour.

Le Juif à l'ordre du jour, c'est un peu tout le monde s'occupant de lui, ce qu'on ne

pensait plus à faire depuis longtemps. C'est M. Chabert, conseiller municipal, amené dans une réunion publique à s'expliquer sur la locution du « Dieu des Juifs » qui lui avait échappé. C'est, en pleine séance du Conseil municipal de Paris, M. Joffrin traitant M. Rothschild de « sémite », non sans un air de mépris. En même temps, M. Joffrin se déclarait prêt à discuter la légitimité et la fortune du même « juif cosmopolite » Rothschild.

Puis, voici venir cette réunion de socialistes, où des interruptions sont lancées contre les Juifs, interruptions qui, pour n'être pas sans gaieté, ne laissent pas d'établir qu'après tout Drumont a bien mis le Juif à l'ordre du jour. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour apprécier que la veille du succès de son livre, personne n'eût soulevé de tels incidents.

Dire que cela est sans importance, c'est prendre l'attitude du pire sourd, celui qui ne veut pas entendre. Or, le Juif à l'ordre du

jour, c'est l'amendement à la loi de la presse du sénateur Bozérian (un nom qui ne paraît pas très catholique), amendement tendant, on le sait, à une répression plus sévère des délits de presse ou de parole.

Le Juif se trouve mal à l'aise depuis qu'il est sur la sellette (il avait coutume de nous y voir seuls), car voici toute la presse juive, la presse qui fit toute la campagne de la loi sur les récidivistes, qui appuie de tous ses cris (elle est prodigue de tout ce qui n'a pas de valeur marchande), la proposition Bozérian. Il faut voir avec quelle ardeur elle demande des lois, des amendes, de la prison pour ces citoyens français qui se permettent de parler sans s'agenouiller devant des capitalistes juifs. Entasser les impôts sur les travailleurs du pays, oh ! cela va bien. Des impôts comme cela, oh tant qu'on en voudra. Les Juifs en sont prodiges. Mais se permettre de faire une allusion indiscreète aux capitaux des capitalistes juifs, vite, à la prison, ces anar-

chistes, vite, vite des amendements Bozérian contre ces gens à idées révolutionnaires !

Mais n'importe. Le Juif est à l'ordre du jour ; qu'il s'y trouve bien ou mal, ce n'est plus notre affaire. Il est sur la sellette, il y restera, quelque effort qu'il fasse pour s'y soustraire, aussi longtemps que nous le jugerons utile, soit jusqu'au moment où nous aurons liquidé sa situation.

Eh ! que diable, il faut bien que nous ayons le temps de poursuivre notre enquête. Aussi bien cela va promptement déjà. Le Juif n'a plus qu'à avoir un peu de patience. Sa situation, nous la réglerons plus vite et plus simplement qu'il ne s'en doute.

Oh ! qu'on le rassure. Déjà je vois Shylock perdre toute contenance et redouter quelque violence. La violence n'est pas une arme, c'est un moyen. Or je crois que nous avons des armes, en tout cas nous aurons les armes du Juif, ces armes qui ne sont que des « trucs », pour employer un mot dont le sens

n'échappe à personne, pas même aux Juifs.

Le Juif en ce moment multiplie les invitations au faubourg Saint-Germain. Il cherche ainsi à se couvrir de plus en plus de la grande ombre de la noblesse française, de la noblesse demeurée riche ou à peu près. Peine perdue. Rien ne couvre plus le Juif désormais. Nous connaissons sa balistique, nous allons la retourner contre lui. Le Juif démasqué dans son jeu de lutteur masqué, c'est le Krack qui recommence, mais cette fois contre le Juif, sous l'empire d'une poussée contraire. Le fleuve enfin remonte contre sa source.

Il y a quatre ans, le Juif, sous prétexte de guerre au cléricalisme, a pu faire triompher son argent cosmopolite contre l'argent français. Cela fut dur, puisqu'un Rothschild y laissa la vie (1).

(1) Je sais bien que Feder, l'associé de Bontoux, est un Juif, et que M. Lebaudy, qui opérait pour le compte des Juifs, est un chrétien. Mais il est de la politique du Juif de rechercher les chassés-croisés. Cela fait le jeu de sa politique habituelle, la politique de bascule.

Aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Ce n'est plus une simple affaire de capitaux ou de petite politique d'anti-cléricalisme. C'est mieux que cela. C'est l'idée française qui s'agite, se reprend et dit : à mon tour.

Le mot d'ordre ne vient plus du monde des cabales parlementaires ou boursicotières. Il vient du monde où l'on pense, où l'on réfléchit, où l'on étudie les hommes lorsqu'on est en face des faits, où l'on s'interroge sur les causes lorsqu'on sait les résultats.

Or les gens qui pensent déclarent aujourd'hui en face des résultats, qui sont désastreux, que les causes qui les ont engendrés doivent être mauvaises. Les faits sont la ruine et la détresse de la France, donc les hommes fauteurs de ces événements sont blâmables. Où sont-ils, ces hommes-là qui ont pillé le pays et tout accaparé à leur profit, qu'on les voie?

Les voici, dit Drumont, ils sont la juiverie. Et nous disons : en effet, c'est la jui-

verie. Et nous, qui disons cela, nous savons pertinemment que le Juif si puissant qu'il soit, ne pourra pas nous empêcher de le dire. Oui, je sais bien, depuis quinze ans le Juif croit mener la pensée française et les écrivains ou les orateurs de ce pays-ci, parce qu'il dispose de quelques journaux et qu'il a pu glisser dans ses feuilles quelques fastidieux polygraphes, bavards stériles, à la voix de canard.

Eh bien! tout cela et puis rien, c'est la même chose. Le Juif a les journaux. Il n'a pas tous les journalistes. Et les journalistes qu'il n'a pas sont justement ceux qui, aujourd'hui, se retournent contre lui, lui montrant le terrible grincement de dents de toute une race qu'il a lassée en fin de compte, et qui en a assez!

C'est que Drumont, en secouant nos têtes de Français — cela souleva un bruit lugubre de noix sèches, dans les boîtes de nos crânes

— y a fait revivre tout un monde de souvenirs, d'arguments et de lois sociales engourdis par le régime de projections illusoires et fantasmagoriques auquel le Juif nous soumet depuis cinquante ans.

J'ignore si l'obsession de ce qu'on appelle les préjugés est pour quelque chose dans l'exécution de mon programme ici. Je sais seulement que je suis décidé à parler au nom du développement de ma race contre le développement d'une race ennemie et dissolvante. Mon but est de démontrer l'impossibilité éternelle d'un hymen entre les gens de ma famille ethnique et ceux de la race de Jacob.

Aussi bien, apprenons à connaître le Juif. Dans chacun de ses faits et gestes, sachons démêler le but et constater la perfidie. La question juive est encore pour nous une question de défensive. Défendons-nous donc, puisqu'il en est temps encore. Élevons des barrières dans nos esprits, et dans notre vie aussi entre nous et ces envahisseurs silencieux,

qui viennent à nous le dos courbé, les pieds muets. Et pour cela, travaillons ferme à arracher le Juif de sa gangue d'hypocrisie.

Étudions-le dans sa race, dans le fonctionnement de sa destinée, fonctionnement éternel, éternellement identique, ne l'oublions pas.

Un des mérites essentiels du livre de Drumont fut de nous rappeler qu'il y a trop de Juifs parmi nous, et que le Juif étant un être à part, un être d'exception et de fatalité, il est dangereux pour un peuple comme le peuple français, dupe assez volontiers des idées généreuses, d'entretenir un pareil parasite.

Désormais nous voilà prévenus. Nous savons que cet être dont la destinée est de grouiller en contre-bas, travaillait à monter jusqu'à nous. Or, il faut savoir aussi que le Juif ne s'élève jamais au niveau des races supérieures.

Lorsqu'il paraît y avoir réussi c'est tout bonnement qu'il a pu les abaisser jusqu'à lui. Partons de cet axiome, si nous voulons nous

défendre et enrayer les progrès de cette nappe d'huile qui est le Juif.

Avant tout tenons bien compte de ceci : la force apparente du Juif lui vient de ce qu'il est dans sa race. Il marche et opère sans jamais s'écarter de lui-même. Il est dans le mécanisme de ses traditions.

Notre faiblesse à nous tient à ce que nous ne sommes plus dans notre race. Il faut y rentrer. La tradition a été rompue. Par qui? Apparemment par ceux à qui ce divorce pouvait profiter. Nous verrons si le Juif n'y était pas plus intéressé. En attendant renouons nos traditions et dénouons celles que le Juif cherche à greffer sur les nôtres, à son profit, donc à notre détriment.

Nous réussirons sans trop de peine, dès que nous saurons ce qu'est le Juif, ce qu'il y a en lui, ce que vaut sa race, ce qu'elle peut, et surtout ce qu'elle peut contenir de liberté.

Il sera curieux de voir alors que le Juif est le prisonnier de sa destinée, l'éternel esclave

de son Dieu. Pour nous en débarrasser, il nous suffira de couper les ficelles de ce fantoche qui nous étourdit à force de nous danser devant les yeux, mais qui, au demeurant, n'est pas libre, et s'agite impuissant sous le doigt criminel de son Jéhova.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA BALISTIQUE DU JUIF

1

LA VOCATION D'ABRAHAM

Procédons avec ordre. Étudions d'abord le Juif dans sa destinée, dans sa fatalité d'individu circonscrit dans les limites d'un instinct. Nous l'examinerons ensuite à l'œuvre, subissant l'impulsion de cet instinct, étroit, fermé à nos idées de progrès, de grandeur et de dignité.

Depuis 1830, depuis 1870 surtout, nous vivions dans l'ignorance absolue du Juif. La

notion de ce mal parasitaire était même à ce point oblitérée en nous, que nous en étions venus à nous laisser duper par le mensonge perpétuel de cet être de dissolution et d'extermination.

Or le Juif, qu'on le sache bien, partout où il entre, c'est l'acide pénétrant la perle de Cléopâtre.

Aussi bien le voici, tel que nous l'avions oublié; tel qu'il ne faut plus l'oublier.

Le Juif n'est pas un accident. Il est une fonction. Ce n'est pas un être épisodique. Il est une teneur éternellement disponible. Il y aura toujours des Juifs comme il y aura toujours de l'ivraie dans un pré semé de blé.

Pour bien connaître le Juif, il faut le chercher dans les Livres Saints, que ce soit la Bible des caraites ou le Talmud des casuistes, l'un et l'autre d'ailleurs également pernicieux en ce qui concerne notre tranquillité et notre sécurité.

Les Livres Saints ne sont pas, ne peuvent

pas être, surtout pour les premiers temps des résumés chronologiques. Il nous importe peu, même, de savoir si les figures qui passent là-dedans ont vécu. Pour la clarté de notre entendement, il nous faut considérer ces livres comme des expressions symboliques, des formules expressives du caractère juif. Avant d'être même un épitomé de faits historiques, utiles à connaître au point de vue d'une tradition particulière, ils sont, et c'est en cela surtout qu'ils seront utiles pour nous, le code des mœurs d'Israël, code invariable, éternel, qui porte en lui l'empreinte, la frappe du caractère juif, caractère qui ne change jamais.

Dépouillez les Livres Saints de leur tournure de mysticité, vous aurez un livre de mœurs, une étude de caractères, un roman comme en écrivent aujourd'hui des observateurs du genre d'Émile Zola, les Goncourt ou Daudet, penseurs aux yeux de vrille.

On cherche bien l'esprit des peuples morts comme l'Égyptien dans leur lettre écrite. Pour-

quoi n'agirait-on point de même lorsqu'il s'agit du Juif?

Le Juif est vivant, dira-t-on, et comme tel susceptible de se modifier? Erreur. Le Juif au point de vue de la vie de l'esprit, qui est le perfectionnement, le progrès, la marche en avant ou le retour en arrière, n'est point à proprement parler, un vivant. C'est un enlisé. L'esprit du Juif vivant est vivant à la façon de l'esprit des peuples morts. L'esprit du Juif est immuable, éternel et constamment semblable à lui-même. Il écrit, conçoit et met en œuvre des actions et des pensées qui datent du temps où Moïse écrivait son *Livre des Lois*. Le Juif doit être pour nous quelque chose comme une momie qui parlerait, parlerait sur les choses de son temps, et expliquerait notre vie contemporaine par les procédés usités de son temps, ferait la critique de notre monde avec des points de comparaison pris dans le sien.

Tel est le Juif, et tel il faut l'étudier pour le comprendre. Aussi renverserons-nous la

proposition en ce qui nous concerne et mettons-nous au clair la conduite actuelle du Juif par l'observation de sa conduite passée. Le Juif n'a pas changé. Il ne peut pas changer. Nous le démontrerons. En attendant, parlons de ce principe que si le Juif est une momie en face de notre processus particulier, il est une momie malfaisante, malfaisante de tous temps, malfaisante avant que Moïse l'ensevelît dans le signe de la vocation d'Abraham, malfaisante depuis qu'elle opère dans ce signe, c'est-à-dire depuis qu'elle promène par le monde vivant son âcre senteur de mystère ambulant.

Les bandelettes de cette momie mosaïque sont les Livres Saints du terrible législateur cornu que nous montre Michel-Ange. Examinons ces bandelettes, dégraffons-les, retournons-les, flairons-les. Elles sont imprégnées d'une odeur spéciale. Nous serons vite renseignés si nous parvenons à préciser, à déterminer la nature particulière de cette odeur.

On sait bien de longue date que le Juif sent fort. Mais que sent-il? Voilà ce qu'il faut savoir avant de pouvoir le dire.

Or les Livres Saints, ces bandelettes dont Moïse enveloppa le cadavre du vieux monde juif, ce cadavre éternellement vivant (1), nous apprennent que le Juif sent ses propres actes, ses propres paroles, ses propres pensées, sa morale dissolvante et putréfiée. Car le Juif occupe dans le monde actuel la situation qu'il occupa dans le monde ancien, une situation exceptionnelle.

Cette situation exceptionnelle n'a rien de bien enviable ni de bien grandiose, encore que le Juif, dupe en cela de ceux qui avaient besoin de le maintenir, se croie le peuple élu.

Le Juif n'est pas libre. Le Juif fait ce qu'il peut, non ce qu'il veut. Le Juif ne fait rien qu'il n'ait déjà fait. Le Juif est son propre esclave.

(1) Tu seras l'homme qui ne meurt jamais (*Ahasverus*, 2^e journée).

Esclave de son instinct, prisonnier de l'impulsion brutale, violente, aveugle, qui le pousse à des actes de brutalité, de rapine et d'inconscience.

Le Juif est un instinct fatidique, éternel, éternellement identique à lui-même, asservi à une destinée : sa vocation en Abraham et en Jéhova.

La vocation d'Abraham n'est point une simple formule théologique, plus ou moins vaguement prophétique, susceptible comme telle d'être contestée aujourd'hui.

La vocation d'Abraham est une locution précise sous une forme figurative. Elle est semblable en cela à toutes les locutions des Ecritures juives, surtout celles venant de Moïse, qui ne sont au demeurant que des œuvres de critique présentées dans le langage apocalyptique des religions orientales.

La vocation d'Abraham est la psychologie du Juif formulée sous des dehors de révélation,

Le Juif n'est pas libre? non, il n'est pas libre, parce qu'il ne fait rien, ne sait rien en dehors de cette vocation d'Abraham qui est, fut et sera toujours la discipline du Juif à la loi de Moïse.

La loi de Moïse n'est point un instrument malléable, facile à modifier, à fausser. La loi de Moïse est un étau, qui fausse ce qu'il touche, ne se fausse point au contact de ce qu'il touche, et le Juif grimace sous cette griffe.

Or la loi de Moïse nous montre le Juif dépourvu de toute liberté, circonscrit dans une détermination particulière, n'agissant jamais selon sa volonté, obéissant en esclave à son père Abraham, à son Dieu Jéhova, condamné à porter le poids de son extraction en Abraham, de son abstraction en Jéhova, destinée qui lui pèse, l'écrase, limite ses efforts, le force à se recommencer, et le précipite constamment dans la chute au moment du triomphe.

La vocation d'Abraham, c'est le Juif pri-

sonnier de sa destinée, c'est-à-dire de sa religion. Chaque peuple confectionne sa religion à son image. La vocation d'Abraham, qui est l'expression religieuse du Juif, est l'image du Juif. Elle représente les mœurs et les aptitudes du Juif, décrites par l'homme qui le connaissait le mieux. Moïse savait le mieux ce dont le Juif était capable dans le monde, parmi les autres hommes, et ce que le monde et les hommes pouvaient attendre du Juif.

Peu importe, encore une fois, que les personnages des premiers temps de la Bible aient ou non vécu de la vie de l'histoire. Ils vivent, et cela nous suffit, de la vie particulière et éternelle d'un type particulier et éternel, type de l'instinct fatidique et circonscrit qui constitue cet individu d'une espèce contraire à la nôtre, écrivant à l'inverse de nous, ne l'oublions jamais, donc pensant à rebours, individu particulièrement agité, affolé, sournois, errant avec cela, appelé le Juif.

Le Juif a une balistique spéciale dont il a

seul l'usage et le maniement, parce qu'il la porte dans son sang, qu'elle est l'essence même de son genre d'activité.

Cette balistique est pernicieuse dans l'intention, dangereuse dans les moyens. Mais elle ne devient funeste dans le but que pour qui l'ignore ou s'entête à l'ignorer.

Elle est un instrument de dispersion, de dissolution, par des méthodes diverses mais non variées. (Le Juif fait constamment la même chose.) Cette balistique enfin est une balistique d'attentat perpétuel, de corruption par la séduction, de fantasmagorie constante.

Le Juif est un magicien qui n'opère jamais qu'à l'ombre d'un mot de passe, mot magique dont lui seul a le secret, la clef.

Il ne sait qu'un métier au monde, mais il le sait bien. Il sait à merveille le métier de conspirateur.

Il ne fait rien à visage découvert. Lorsqu'il vient à vous affichant de la sincérité, tenez pour certain qu'il ne s'est jamais senti plus

garanti par le masque dont il se couvre la figure.

Ce masque est celui d'une sincérité criarde, la sincérité de l'agent provocateur. Le Juif est d'ailleurs, tous les hommes d'État sont d'accord là-dessus, le plus habile et le plus employé des agents provocateurs.

Quoi qu'il fasse, qu'il chante dans le chœur des socialistes, aux réunions publiques, ou qu'il concentre l'attention publique sur d'autres que sur lui en soulevant la question des princes au moment où l'on ne pensait qu'au Juif, ne doutez pas qu'il est en plein dans sa fonction. Il se met à l'abri, se fabrique une couverture. Il est toujours la taupe qui ravage le champ sous le petit tas de terreau qui la cache aux yeux. En un mot le Juif cherche sans cesse à faire passer entre lui et son interlocuteur un écran qui causera une diversion dans le dialogue, ou au besoin deviendra la cible de tous les feux de salve qu'il pourra provoquer,

Lorsque le Juif vient à l'ennemi en face, c'est en ami, les pieds emmaillotés d'ouate, le rictus de Judas aux lèvres, la coiffe en main, l'air bonasse du nigaud inoffensif.

Aussi, se méfier toujours des avancés de la stratégie juive, surtout lorsqu'ils ont des airs de parlementaire et de pacification. C'est au moment où le Juif parle le plus du bien public et de l'intérêt qu'il lui porte, qu'il lui veut et lui fait le plus de mal.

S'il fait une marche de flanc, cette marche nous échappera, et nous tournera; ce sera une marche couverte, derrière un rideau de collines ou dans un déblai.

De toutes parts le Juif enveloppe, car il ne sait que cela. Ce qu'il nous propose, ce qu'il nous demande, et ce qu'il obtient, c'est toujours par des procédés dont la perfidie nous dérouté. L'attaque du Juif est toujours le coup de feu du braconnier tiré de derrière une haie. Le coup porte, le projectile touche, mais le tireur reste invisible.

Pour l'apercevoir, ce combattant qu'on ne voit jamais, il faut être en mesure d'éventer l'éternel complot du Juif. Pour cela il est bon de savoir et de dire que le Juif est un conspirateur soumis à une morale contraire à la nôtre, qu'il est un hypocrite sans honte, sans notre honte, un corrupteur sans nos scrupules, un traître qu'on ne peut atteindre dans le principe de sa corruption spéciale qu'en démasquant sa formule attentatoire.

Il suffit d'examiner d'un peu près le jeu de la balistique du Juif pour se convaincre qu'aujourd'hui tous les complices du Juif (complices ou victimes dans ce cas, c'est tout un) républicains ou monarchistes, catholiques ou protestants, jouent un jeu de dupes. Le Juif a neuf cartes en mains, ils n'en ont que huit. La neuvième c'est la trahison que le Juif porte en lui. Lier partie avec lui, c'est perdre à coup sûr, c'est livrer la France à l'adresse d'un joueur qui sait les tours de cartes et les sauts de coupe, c'est en un mot

prendre pour une réalité tangible la projection illusoire d'une lanterne magique.

Trop de Français, en ce moment surtout, sont disposés à appliquer au Juif les grands principes humanitaires de notre Révolution française. Ils font erreur sur la qualité de l'individu dont ils souhaitent le bien. Le Juif n'a que faire de nos bienfaits ; il les réclame, c'est pour mieux nous donner le change. Règle générale, lorsqu'il s'agit de lui, il convient de se demander d'abord si l'on n'est pas le jouet d'une mystification. Est-il quelque chose de plus ridicule que d'offrir l'aumône d'un riche vêtement au valet de chambre qui s'est déjà offert tout ce qu'il y avait de mieux et de plus neuf dans notre garde-robe ?

Le Juif est ce valet de chambre. Il s'habille le dimanche, quand nous sommes sortis, ou quand nous ne pensons pas à lui, avec nos plus beaux atours. Somme toute, c'est un admirable dupeur. Et il agit avec nous comme le gros prestidigitateur de la foire, qui

endort son public de badauds et l'étourdit à force de boniments et de tours de passe-passe dont lui seul connaît toute la simplicité et l'effronterie.

Il faut donc qu'on sache bien que le Juif, agent provocateur universel, n'est vraiment fort de ses actes qu'à la condition que nous le laissions miner le sous-sol de nos maisons. Il faut qu'on sache que le Juif n'est vraiment redoutable que le jour où, livré par les événements au plein essor de sa balistique de conspirateur, il va pouvoir entrer dans l'exécution de sa formule attentatoire. Lorsqu'on saura qu'il suffit d'ouvrir l'œil sur le Juif pour éventer son complot et paralyser ses moyens, on regardera faire le juif, et rien qu'en l'étudiant d'un peu près on le désarmera. Car aussitôt que le Juif n'opère plus sans contrôle, il ne peut plus passer à la douane. Tout son bagage est marchandise prohibée, volée ou contrefaite. La douane fermée au juif, j'entends la douane de notre confiance, de notre

bienveillance, le Juif est frappé dans la souplesse même de sa conscience dans l'agilité de ses moyens d'action, moyens qui sont toujours les mêmes.

Ce jour-là, nous tenons la balistique du Juif, nous n'avons plus qu'à l'enrayer, à nous l'approprier même, si besoin est, pour mieux la retourner contre sa propre effigie.

Ce jour-là aussi, le Juif, qui aime à rire à nos dépens, ne rira plus. Déjà il rit moins. Le livre de Drumont, qui a démasqué les batteries et dénoncé les artilleurs, l'a fait réfléchir. Et le Juif écrivit des articles pour dire que lui aussi trouvait le reportage une mauvaise institution. Le reportage, après tout, porte atteinte au prestige de la presse.

Ainsi parle le Juif. Le fait est intéressant, étant donné que le reportage qui discrédite est une idée juive avant d'être américaine. C'est la police à la portée de tout le monde. C'est l'indiscrétion à tous les vents, le discrédit partout, sur les hommes ou sur les

choses. C'est la nouvelle forcée, comme une carte est forcée, c'est souvent le pistolet sur la gorge des hommes d'un pays et du pays lui-même. C'est la France, maison de verre, qui n'a plus le droit de se retourner dans son lit ou de dire ce qu'il lui plaît de dire chez elle, sans que l'Europe en soit informée.

Ce genre de publicité nuisible pour les habitants de la maison, est précieux pour les gens du dehors, surtout pour les Juifs qui n'ont pas de logis et ont besoin de s'en procurer un.

Comme il est facile en effet, une fois qu'on a rendu transparents les murs de la maison dont on souhaite l'abri, d'être renseigné sur les dispositions intérieures, de savoir où se trouve la clef qui ouvrira la porte qui donne dans l'escalier conduisant aux chambres où sont les papiers dont on se fera une arme, aux lettres utiles à consulter ou bonnes à publier.

Oui, certes, le Juif rit moins haut depuis que la *France Juive* a ri plus haut que lui, de lui, ou plutôt il rit moins ouvertement. Il a

mis une sourdine à son ironie, car il rit encore. Il ne peut pas s'en empêcher. L'article de M. Albert Millaud, c'est encore le rire juif, le rire à double détente, mais cette fois l'éclat part en dedans. Ce n'est plus qu'un rire rentré, un rire de ventriloque.

« Il paraît que nous avons fait un peu trop de bruit tout de même », se sont dit ces ricaneurs. Et ils font moins de bruit. Ils en font encore, car aussi longtemps que le Juif sera au milieu de nous, il rira. Il ne peut rien entreprendre avec nous, que ce ne soit contre nous. Donc le Juif s'amuse, et même s'il fait le muet, il opère en ricanant malgré lui ou dans la simple grimace du sourire. Il n'y a pas lieu de nous en étonner. Le Juif n'a jamais rien fait avec nous que cela ne soit à nos dépens, dans un temps donné et qui n'est jamais bien long à venir.

La balistique du juif est tout entière dans ce ricanement trompeur. Qu'il s'agisse de sciences, de lettres, d'art, le Juif n'a pas deux

façons de procéder. Il applique à tout la révérence hypocrite et le sourire d'abnégation qu'il met en avant dans la moindre de ses transactions commerciales. Nous le verrons plus loin. Mais c'est partout et toujours la balistique de son système financier qui lui sert. Cette balistique est bien simple. C'est la soustraction par la séduction, la fantasmagorie attrayante d'un morceau de papier illusoire.

Oui la séduction est la grosse pièce du siège de l'artillerie juive. Et la séduction, qui est encore le sourire, est dans les mains du Juif une arme particulièrement redoutable.

Gare aux remboursements en papier, qu'ils viennent sous le couvert de l'État, comme c'est le cas pour un projet concernant le Mont-de-Piété, ou d'un simple appel de fonds d'une banque juive.

Tout cela, c'est l'éternel ricanement du Juif, le ricanement de Jéhova, qui ne montre jamais son visage. « Si tu me voyais la figure, tu serais mort », dit le dieu des Juifs à Moïse.

C'est le ricanement de Moïse qui, au dernier moment, disparaît dans un nuage, sans donner l'adresse de son tombeau. C'est le ricanement de Crémieux qui, sous prétexte de servir la France au lendemain de la guerre allemande, provoque en Algérie une insurrection des alliés de la France, en donnant aux Juifs algériens, détestés parmi les Arabes, les droits de citoyens français, qu'on refusait aux Arabes qui venaient de se faire tuer sur nos champs de bataille.

Le sourire du Juif, voyez-vous, est un ricanement dont il faut se garantir toujours et se méfier partout. C'est le sourire encastré dans la laideur. Plus le Juif a le sourire en lui, c'est-à-dire plus il est Juif, plus il est dans sa race, plus il est laid. Voyez Disraéli, Crémieux (1).

Le sourire du Juif est un ricanement profondément ironique et destructeur, c'est le ricanement de la tête de mort, négatif dans son

(1) Spinoza « portait sur le visage les marques de la réprobation ».

apparente résignation, positif dans son terme d'anéantissement.

Le Juif de ce ricanement est le fils légitime, le descendant direct de celui que Moïse traînait à sa suite dans le désert de Sur. C'est évidemment pour lui que fut écrite la loi de Moïse, et aussi à cause de lui. Qu'était-ce donc au juste, que ce Juif pour que Moïse l'ait jugé et présenté de la sorte ? Oh ! probablement point du tout ce qu'on voudrait nous faire croire.

Le Juif, aujourd'hui, comme de tout temps d'ailleurs depuis sa dispersion, a des savants, des historiographes. Ces historiographes ne se contentent pas de déformer nos annales à nous. Ils travaillent aussi à nous présenter les leurs sous le jour le plus favorable.

A entendre ces polygraphes israélites, le Juif serait de vieille race, de haute lignée, de sang pur. Il est aussi la plus vieille religion, comme si Melchisédec, pontife plus ancien qu'Abraham, n'avait point reçu les hommages du vieux patriarche, et comme si Abraham lui-

même, pour épouser la foi de Jéhovah, n'avait point dû auparavant répudier la religion de la Chaldée, sa patrie, où l'on adorait le feu.

Abraham est déjà un renégat, digne précurseur de tous les Juifs qui, à l'heure qu'il est, se font catholiques ou pasteurs protestants, dans la pensée que cela leur rapportera quelque chose (1).

(1) Tous n'ont pas la louable vertu de l'abbé Lèman, qui avoue son origine et son apostasie. D'aucuns prêchent à l'heure qu'il est dans les temples protestants et ont bien soin de dissimuler leur tare originelle. Cela prouve que tous n'en sont point aussi fiers qu'on pourrait le supposer, ou tout au moins voient un obstacle pour réussir dans notre société. Ceux qui n'osent pas, ou qui se sentent trop vieux pour adopter des habitudes nouvelles, font baptiser leurs enfants. De la sorte nous sommes dépistés. Drumont a raison de dire que ce Juif *vague*, juif d'origine, chrétien par le baptême, est plus dangereux que les autres. Avec M. Melchissédèch, ou M. Meyer, ou M. Hirsch, ou M. Wolff (avec deux f), nous savons à qui nous avons affaire.

Je sais de source certaine qu'en ce moment les abjurations, les conversions au catholicisme sont très fréquentes. Cela réjouit les âmes pieuses qui ont entrepris de multiplier les prosélytes. Mais je me permettrai de recommander un peu de modération dans l'expression

Je n'ai point le loisir de faire valoir ici toutes les raisons historiques qui me préviennent contre la grande origine des Juifs. Je réserve cela pour plus tard. Je veux dire seulement aujourd'hui que si vraiment Moïse avait eu devant lui la belle race qu'on prétend, il en eût fait quelque chose, l'eût conduite ailleurs que là où il l'a menée, c'est-à-dire nulle part, et n'eût point été contraint, comme il le fut par des révoltes continuelles, des épidémies sans nombre, des famines in-

de cette joie de ramener des brebis au vrai pasteur. Avant d'exulter, il est bon de savoir s'il y a eu lieu d'être satisfait sans réserves. Le Juif est un piège perpétuel tendu à notre crédulité. Or voici ce que j'entendais tout récemment. Cela venait d'une petite juive gentille et sans scrupules qui s'entraîne pour le théâtre : « Si je croyais que cela dût me rapporter quelque chose, je me ferais baptiser ».

Je conviens qu'il est plus facile à une Juive de dissimuler sa religion sous notre baptême qu'à un Juif. Aussi j'avertis les personnes chrétiennes qui s'occupent de conversions de se tenir en garde contre les Juives repenties. Il serait périlleux de nous désarmer sous prétexte d'ouvrir le ciel des chrétiens à des Juifs qui n'en ont que faire,

cessantes, d'enrégimenter ses Juifs sous le code que l'on sait, le *Livre des Lois*, un vrai règlement de colonie pénitentiaire, un règlement de maison d'arrêt.

Qu'ils soient de Jacob ou de Sem, ce sera à démontrer, comme se propose de le faire l'auteur du *Baron Jehovah*, M. Sydney Vigneaux. La thèse de M. Vigneaux a ceci de remarquable qu'elle refuse aux Juifs la paternité de Sem. Celle-ci a engendré des héros chez les Arabes comme Abd-el-Kader et tant d'autres prophètes hommes de guerre (1).

(1) Mockrani dont parle M. Sydney Vigneaux n'est pas à proprement parler un Arabe, un Sémite. Ce chef arabe aurait été un Français, descendant des Montmorency dont son nom de Mockrani serait une corruption. Il était chef dans la tribu des Fraouncen, fils des Français, et portait les armoiries de la maison de Montmorency. La tribu des Fraouncen avait d'ailleurs et a encore pour étendard un drapeau blanc fleurdelisé d'or. Mockrani fut comblé de faveurs sous l'empire. *L'Annuaire historique universel* nous apprend qu'il avait les yeux bleus et les cheveux blonds, type très rare en Algérie. Il avait des manières de grand seigneur, ne portait que de riches vêtements, montait des chevaux superbes, était très fier de son origine. Il fut tué d'une balle au front lors de l'insurrection

D'Israël et de Juda, au contraire, où qu'on prenne les descendants de cette tribu, on ne voit jamais émerger que des usuriers, des contrefacteurs, tous parasites exploiters (1), témoin les Juifs de Paris, de Londres, de Berlin et de Saint-Petersbourg, les quatre

de 1871, insurrection dont il avait été l'un des instigateurs, insurrection causée, on le sait, par l'émancipation des Juifs algériens, au détriment des Arabes victimes de ces Juifs.

(1) On dit : « Mais voyez les Juifs qui sont au théâtre, par exemple, des bohèmes, comme les bohèmes de Mürger ». Du tout. Quand nous sommes « bohèmes » nous sommes des bohèmes exploités. Les Juifs sont des bohèmes exploiters. La qualification de « bohème », d'ailleurs, est d'origine juive. Bohèmes, c'est-à-dire plus ou moins sans situation, nomades, sans fortune. La qualification n'est pas sans porter en elle une certaine dose de mépris. Elle essaye de rapprocher la jeunesse française déshéritée de ces bandes de nomades juifs, les bohémiens, marchands de casseroles, voleurs d'enfants, ou saltimbanques, qu'on rencontre encore en Suisse, dans certaines parties de l'Allemagne et de la Suède, errants, presque nus, couverts de peaux de bêtes, vivant de libre parcours et de vaine pâture sur le champ de la commune. En Suède, quand ces Juifs arrivent dans un village, les paysans signent d'une croix la porte des étables pour préserver le bétail des maléfices, ce qui n'a rien de flatteurs pour l'origine juive du roi Bernadotte.

ruches où ces frelons fréquentent le plus.

Héros ou usuriers, sémites ou Juifs, toujours est-il que les ancêtres directs du Juif vivant, les gens de Jacob et de Juda, ne sortirent point d'Égypte comme on sort d'un pays où l'on laisse des amis et des regrets.

Le mythe des plaies d'Égypte et du massacre des premiers-nés nous dit qu'on fit des efforts pour les expulser. Quant à l'épisode des vases sacrés, il nous montre assez comment le Juif vivait en Égypte.

Moïse nous dit que les habitants de l'Égypte offrirent des vases et encore des vases aux Hébreux sur leur départ, comme pour les aider à faire la route et garnir leur gousset. La vérité est que Moïse n'a pas voulu nous apprendre en termes trop clairs comment le Juif s'y prend pour drainer l'épargne d'un pays. C'est même la seule chose qu'il nous ait cachée du caractère juif, qu'il dépeint si nettement sur d'autres points.

En ce qui concerne l'argent, les petits bé-

néfices et la « bédite gommerce », le législateur juif a laissé à notre intuition et à notre expérience le soin de s'éclairer mutuellement.

Pour nous, il reste évident que le Juif, qui a toujours prêté sur gages, et qui prêtera toujours sur gages, emportant les vases sacrés, emportait les gages.

Quant à l'insistance des Égyptiens pour combler les Juifs de nouveaux présents avant leur départ, il faut être persuadé que cela veut dire qu'en Égypte on avait assez de cette occupation étrangère, qu'on était las de cette conquête de termites, et qu'on était prêt à tous les sacrifices pour s'en défaire.

Les plaies d'Égypte, dit la Bible, auraient été appelées sur ce pays pour décider Cyrus à donner l'*exequatur* à Moïse, désireux de sortir avec son peuple. Récit juif, par conséquent faux.

Depuis que nous savons comment les Juifs écrivent notre histoire, nous n'avons plus qu'à nous tenir sur nos gardes en lisant la

leur. Car il est clair que si les Juifs avaient été si sympathiques ou si utiles à l'Égypte, Cyrus n'eût jamais consenti à s'en séparer; ils n'auraient pas été cantonnés dans la terre de Gessen avec interdiction formelle d'en sortir.

Ils en sortaient tout de même et se faufilaient dans les interstices de la société égyptienne, comme on les voit, à l'heure qu'il est, glissés dans les interstices de la nôtre. Mais c'est pour s'être trop faufilés que Cyrus les fit sortir un jour, brutalement, avec sa cavalerie dans les reins. Et cela fut dur, si nous comptons qu'il y eut sept plaies d'Égypte, toutes plus épouvantables les unes que les autres. C'est qu'on n'est point devenu le lieu d'élection et d'administration de deux millions de parasites sans qu'il en coûte un peu pour s'en débarrasser. D'autant que les Juifs pullulent comme on ne pullule pas dans les races supérieures. Il est en cela comme en d'autres choses, d'ailleurs, facile à classer dans l'échelle des animaux

vivants. Qu'il arrive un Juif dans une ville. Ils sont huit Juifs à la fin de la semaine, et ainsi de suite, car là où un Juif s'est fixé, c'est qu'il y a de la ressource. Et les Juifs y viennent, accourent.

L'esprit de frontière ne les arrête pas. Ils vont là où l'on pourra gruger et picorer. Ils s'appellent, comme les moustiques dans la chambre où l'on dort. Et on les trouve d'autant plus nombreux au réveil, qu'on a eu la sottise de dormir plus longtemps.

L'Égypte ne se réveilla qu'après 430 ans, sous Cyrus, au moment où il était presque trop tard. C'est alors seulement qu'elle comprit le danger causé par la présence des Juifs, qui d'ailleurs n'étaient d'aucune utilité au pays qui les nourrissait. Il y avait bien les quatre-vingt mille briquetiers, fort habiles, paraît-il, dans ce métier où le soleil est pour une si forte part de collaboration. Mais il est très probable que ces fameux briquetiers étaient quatre-vingt mille coquins, quatre-vingt mille

convicts condamnés, par la justice du Pharaon aux travaux forcés. Si bons briquetiers qu'aient pu paraître ces Juifs en particulier, Cyrus pensa que ses hôtes, en général, étaient encore meilleurs usuriers. Il crut bien faire en débarrassant son empire d'une multitude d'individus coûtant beaucoup, rapportant peu, au demeurant, bons seulement à faire sécher des briques au soleil, encore lorsqu'on les y forçait, et habiles seulement à drainer l'épargne publique.

Prenons donc le mythe des plaies et du massacre des premiers-nés pour ce qu'il est, la grande bataille intérieure qui précéda et amena l'expulsion des Juifs de l'Égypte. Quant à la poursuite du Pharaon jusqu'aux rives de la mer Rouge, il faut, pour l'apprécier, faire abstraction du récit juif. Le vainqueur égyptien fait poursuivre les fuyards par sa cavalerie. En tout cas, il fait reconduire les Juifs à la frontière sous bonne escorte. Le miracle n'est point celui que Moïse nous

conte. C'est que l'Égypte ait pu enfin respirer librement chez elle, ce qui paraissait déjà impossible. Les écritures juives nous affirment que l'armée du Pharaon fut engloutie sous les eaux de la mer revenant dans son lit. J'incline à croire que les Juifs ayant commencé à passer la mer à marée basse, le défilé n'était pas terminé quand le flot remonta. Deux millions d'humains, cela constitue un défilé qui dure plusieurs jours. C'est apparemment une bonne partie de l'arrière-garde juive qui fut engloutie. Les Juifs, d'ailleurs, n'en purent rien connaître. Moïse nous dit qu'à ce moment la nuée qui marchait devant eux, les éclairant dans leur marche, se transporta pour cette fois, pour cette fois seulement, derrière l'armée juive, qui ne sut plus ainsi ce qui se passait derrière. La nuée, c'est Moïse cachant la vérité, les traînards juifs, pris par la marée montante.

Voilà les gens que Moïse emmenait avec lui d'Égypte, car l'Égypte les répudiait, les chas-

sait. Moïse eut certainement l'espoir qu'il allait tirer quelque chose de ces hommes dont il était le chef, presque le roi. Il comptait sur la discipline, et il pensait que, chemin faisant, ces hommes, dont 600 000 étaient de forts gailards, aux larges épaules, ces épaules que nous avons revues depuis sous le balluchon du camelot, coloniseraient, s'installeraient dans les villes qu'on trouverait, créeraient même dans le désert un empire, quelque chose comme l'empire du Mahdi actuel, avec des cités comme Khartoum d'où l'on règne sur le commerce du Soudan.

Mais non, d'abord ce désert du sud était aride. Et puis le peuple de Moïse était paresseux, ne savait rien faire, manquait d'initiative, se plaignait sans cesse, était sans cesse en révolte, menaçait son chef, qui ne s'en tirait qu'à force d'énergie, de brutalité et aussi d'à-propos. L'à-propos en pareil cas s'appelle miracle. Et l'histoire du rocher d'Oreb est à ce

titre un vrai miracle d'observation et de mise en scène.

Le Juif de Moïse était déjà le Juif qu'il est aujourd'hui, qui ne travaille pas, ne sait pas travailler (quand il travaille il est remisier à la Bourse), ne produit rien, est un nomade fait pour vivre sous la tente. Moïse espérait qu'ils se bâtiraient des maisons. Toute leur architecture se borne à édifier un temple, temple en toiles, fait de tapisseries emportées d'Égypte ou prises sur les caravanes rencontrées dans la route.

Moïse dut se repentir des projets qu'il avait rêvé d'accomplir avec le concours de tels hommes : car s'il avait eu lieu de se féliciter de l'appui qu'il trouvait en eux, les continuelles colères de Dieu, les exterminations ordonnées par Moïse, exécutées par les Lévites, la gendarmerie, ne se justifieraient point. Or un chef de tribu comme Moïse ne décime son armée que s'il y est absolument contraint. Et ces exterminations nous apprennent que le

malheureux Moïse, devant les révoltes, les éruptions continuelles de toute la racaille qui le suivait, craignant sans cesse d'être débordé, recourait à la mesure de police connue sous le nom de rafles.

Un peuple, comme nous qui avons des colonies, peut envoyer ses récidivistes (la locution est juive) au loin. Dans le désert, on ne pouvait pas songer à la relégation. Et, sur des ordres, on tuait les rebelles. C'est la mort qui était l'officier président à ces rafles.

Croyez bien que si Moïse, administrateur clairvoyant et décidé, a placé le Juif sous le mythe de la vocation d'Abraham, il eut ses raisons, et des raisons avec lesquelles nous devons compter. Il savait assurément à quoi s'en tenir au juste sur les ancêtres de nos Juifs modernes, si arrogants et si contents de leur sang, soi-disant pur, encore que la filiation régulière ne nous montre à l'origine rien de bien respectable.

Moïse connaissait trop bien son Juif pour

en tracer un portrait infidèle, ayant le modèle sous les yeux, dans la main. Il ne tenait qu'à lui de nous en donner un estampage sur nature. Ce qu'il fit du reste en atténuant pourtant çà et là quelques rugosités comme dans l'histoire des vases sacrés d'Égypte.

N'empêche que Moïse en a révélé assez sur le tempérament foncièrement pervers du Juif et de la Juive pour pouvoir être considéré comme son pire ennemi. Personne n'en a jamais dit autant sur cette race au moyen âge appelée la race maudite. Et personne n'en dira jamais autant. Nous pourrions invectiver le Juif pour le forcer à rentrer dans sa coquille puante. Nous pourrions prendre contre lui des mesures économiques et sociales qui mettront un frein à son audace de lutteur masqué, et réprimer son rictus hypocrite. Nous ne creuserons jamais dans sa peau huileuse des sillons aussi profonds que ceux tracés par les lanières sacrées des verges du Juif Moïse.

C'est lui qui a marqué Israël du signe auquel nous le reconnaissons. C'est lui qui a dicté à l'ancienne société française les mesures de précaution qu'elle faisait afficher contre le Juif à la porte des villes. C'est lui qui, en nous montrant dans Jéhova la divinité juive, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus caractérisé dans l'esprit de ce peuple, nous autorise à dire qu'après tout ce Jéhova en étant le pire des Juifs n'est en somme jamais qu'un Juif.

Ah ! ce Dieu qui ne se montre jamais que de dos ! Qu'ils le gardent leur dieu qui se cache la figure. Nous n'en voulons point. C'est apparemment le dieu des traîtres. Il montre son dos, tout ce qu'on voit d'ailleurs de l'homme qui se sauve sur un mauvais coup.

Pensez-vous que ce soit par simple partie de plaisir ou par vengeance que Moïse ait voulu nous montrer le juif aussi odieux qu'il le montre dans ses livres des Lois et dans sa

chronologie religieuse? Jusqu'à un certain point c'est possible. Moïse avait eu personnellement beaucoup à souffrir de l'humeur acariâtre, jalouse et fainéante de son peuple. Et puis le Juif triomphant se laisse volontiers, par certains côtés de sa nature sauvage, aller au dilettantisme. Le dilettantisme du vieux juif arrivé est un dilettantisme féroce. Il faut qu'il rie. L'ironie est dans lui. Et au besoin il n'hésite point à l'exercer contre lui-même. La lâcheté de Moïse c'est de s'être moqué de son peuple dans des textes que ce peuple inculte ne savait pas lire. Tout l'agrément en survit donc à notre profit.

Aussi penserons-nous que si le Juif a été ainsi marqué d'une tare par l'esprit qui le pénétra le mieux, et en apprécia le plus nettement la capacité et les moyens d'action, c'est que le Juif est apparu à Moïse, législateur brutal, comme un être sans volonté, sans énergie, sans facultés créatrices, capable de crimes, d'attentats, profondément borné par

son instinct d'égorgeur et d'exterminateur, parfaitement imperfectible, sans idéal, sans âme, sans ciel, sans avenir puisqu'il cherche toujours et partout sa Terre promise sans jamais la rencontrer nulle part, ne fait que traverser les villes qu'il a conquises et dont il a d'ailleurs massacré tous les mâles comme dans Jéricho, par exemple.

Voilà pourquoi il me semble que la vocation d'Abraham, sous ses airs de mythe révélé, n'est que le signe, la caractéristique d'un peuple décrit en langage symbolique par le plus grand critique de l'histoire juive, Moïse.

Voilà pourquoi cette vocation d'Abraham est, comme nous le verrons, l'effigie ineffaçable d'un être immuable, écrasé par une loi écrite sur l'empreinte même de son caractère et de sa puissance limitée, écrite dans le désert, pour régenter dans le désert un ramassis d'individus faits pour vivre dans le désert, rien que dans le désert, individus agglomérés sans liens de race, de famille, de nationalité ou

de patrie, destinés par tempérament à attenter à la sécurité et à la richesse des villes et des peuples semés le long de leur voyage sans fin.

La loi de Moïse, disons-nous, n'a été que la codification du tempérament juif, le Juif qui erre depuis qu'Abraham est sorti de Chaldée. Utile peut-être pour la sécurité de Moïse et de son état-major dans le désert, hors du désert, cette loi, qui est un code de violence et d'attentats, devient le mot d'ordre de la ruine et du meurtre de tout ce qui n'est pas Juif.

Aussi, consultez l'histoire juive passée et actuelle, en Asie comme en Pologne et en France, vous verrez que partout où le Juif arrive, c'est le carnage dans un temps donné. Comment en serait-il autrement ? Le Juif est un nomade qui n'a rien pour vivre, à qui il faut tout. Le voilà de par la logique de sa situation ou de sa destinée si vous voulez, forcé d'être un individu d'attentats et de coups de force, un pêcheur en eau trouble.

Selon les temps, il modifie sa manière, et souvent sa violence, dans le monde moderne surtout, se traduit par une trahissante résignation, par une patience furieuse. D'ailleurs, il sait à merveille mettre à profit les événements. Et les troubles de 1870 n'ont pas été sans le servir beaucoup dans ses instincts d'agitateur et d'agent provocateur.

Là où souffle la tempête, le Juif est à son aise, non parce qu'il aime le danger pour le plaisir de le braver, mais parce qu'il s'entend comme personne à l'entretenir par les autres, pour les autres.

On parle souvent des jours terribles de la Commune de 1871. Beaucoup d'âmes d'apôtres comme Delécluze y firent un métier candide, et furent victimes de leur enthousiasme. Ceux-là furent tués à leur poste de révoltés sincères. D'autres ne parurent point au feu des barricades. On les voyait seulement au feu de la rampe des salles du café-concert où se tenaient des réunions publiques. C'était moins

périlleux et plus juif aussi. Les meneurs, dans ces cas, comme les généraux en chef, estiment qu'ils doivent se conserver pour le plus grand bien de la haute stratégie. Lorsque des troubles de cette nature se produisent dans une ville comme Paris, il faut être persuadé que les gens de l'intérieur ne sont souvent que des agents inconscients d'une force occulte qui a son siège à l'étranger. La juiverie allemande avait fait la guerre extérieure. Cela m'autorise à penser que sa main noire était quelque part dans la révolution du dedans. En cherchant bien on la trouverait peut-être à la serrure des caisses qui s'ouvrèrent si largement au lendemain de l'incendie pour reconstruire Paris.

A priori, je me tiens en grande défiance devant les individus par trop mal mis qui repêchent les noyés dans la Seine. On a vu si souvent de ces écumeurs de rivière qui poussaient à l'eau le promeneur solitaire pour toucher ensuite la prime du sauveteur.

L'important en pareille affaire est de repêcher un vivant. La prime vaut dix francs de plus. Le Juif extermine et tue volontiers, mais il ne tue pas tout. A Jéricho il ne passe au fil de l'épée que les mâles seulement. Il a bien soin de garder les femmes et les enfants. C'est un principe chez lui de ne pas gratter sa proie jusqu'à l'os, de lui laisser au moins le souffle. Car il ne détruit pas pour détruire. Il détruit pour remplacer. Il est alors de toute nécessité que la greffe qu'il posera ait de quoi s'attacher et reprendre.

Moïse sentit si bien que la loi qu'il venait d'écrire était l'essence même du tempérament israélite, qu'au moment d'aborder Chanaan, où le carnage va commencer pour de bon, il eut peur de son peuple, il eut peur de sa loi, et fuit la responsabilité de son œuvre. Il voit bien que le Juif, que le désert n'a point engraisé, ayant enfin trouvé de quoi faire bonne chair, va se jeter sur sa proie avec toute la férocity et l'âpreté de sa nature. Il

laisse le Juif suivre tout seul son destin, se livrer à ses passions, à ses appétits qui jeûnent depuis la sortie d'Égypte. Et Moïse disparaît dans un nuage, léguant à un autre, à Josué le triste soin de présider à la grande mêlée symbolique qui dure encore.

II .

LE JUIF ERRANT

La vocation d'Abraham date du jour où Dieu étant apparu dans la personne d'un ange à Abraham, lui ordonna de quitter la ville d'Ur en Chaldée, sa patrie, pour aller s'établir dans la terre qu'il lui montrera.

Cette terre fut tantôt Chanaan, tantôt Mambré, tantôt l'Égypte. Abraham entra dans toutes, ne demeura dans aucune. Voilà donc Abraham nomade, pasteur passant avec ses troupeaux à travers toutes les tribus, tous les peuples d'alentour.

La nation, ou plutôt la religion juive est constituée. La voilà mise dans sa mission d'espèce interstitielle. C'est à la fois sa force et sa faiblesse. C'est en tant qu'individu in-

terstitiel que le Juif s'est introduit en Assyrie, en Égypte, comme il s'est introduit depuis en Europe, dans l'univers.

En ce qui nous concerne actuellement il faut reconnaître que nous avons un peu trop prêté le flanc au passage de cet être intermédiaire.

Le Juif n'a triomphé en France depuis cent ans, qu'en usant à pleines voiles du droit que nous lui donnions de se loger dans nos défauts, dans les trous de notre caractère.

Nous sommes une race de marquis. Ils sont une race d'intendants. Nous avons le mépris du négoce, de l'argent. Nous ne comptons guère qu'avec les métiers qui sont des arts, et nous n'admirons que les carrières qui sont des œuvres de désintéressement. Quiconque ne travaille pas pour l'honneur et la patrie est relégué chez nous au second plan.

Malgré tout, nous héritons d'une tradition aristocratique qui, avant d'être dans les mœurs, préexistait et persiste dans la race. La

France, où tout le monde a l'esprit chevaleresque au même degré, depuis Bayard jusqu'au plus humble des troupiers, héros anonyme, est toujours le pays du Lis.

Le Lis n'est pas seulement dans la mythologie héraldique le signe du mâle, il est en même temps la fleur qui file sans travailler. Les idées nouvelles n'ont jamais cherché à détruire chez nous ce prestige de notre plus brillante qualité. On ne saurait dire qu'elles y travaillent, la démocratie n'excluant point l'ambition. L'ambition chez nous est toujours une ascension. S'élever c'est faire comme le Lis, se développer en hauteur, et en privilèges aussi, les privilèges qu'on gagne.

Le Juif, au contraire, s'agenouille devant ce qui ne compte pas pour nous. Le négoce, le commerce et l'argent surtout, sont l'empire où il se meut le plus à l'aise. « Ne va pas t'élever en honneur devant le roi, ne sois pas grand de la Terre », lui disent ses *Proverbes*.

Grand ou infime, riche ou pauvre, baron

ou simple petit prêteur sur gages, le Juif n'a jamais honte d'entrer par la petite porte. L'essentiel, pour lui, est d'entrer. Il ne cherche pas à s'élever. Il veut s'étendre. Il a la foi au gain. Nous avons la foi à l'ambition, et nos proverbes nous conseillent de nous élever en honneur.

C'est même pour cela que le Juif arrive si vite à nous prêter chez nous notre propre argent, à nous revendre nos châteaux, nos objets d'art, nos lits, et à se croire ainsi dans la Terre promise. Car il triomphe le jour où bon termine il s'est fait un nid dans les fissures que le caractère idéaliste de notre race a creusées dans la pratique de notre vie.

Nous examinerons plus loin la question de savoir si ces interstices ne doivent pas se refermer un jour sur le Juif et l'expulser en se resserrant. Ce qu'il y a lieu de déclarer ici, c'est que si le Juif réussit à vivre ainsi dans nos trous, dans nos lacunes, c'est que nous sommes une race capable de vivre par elle-

même, sur son propre fonds, fonds productif et inventif.

Le Juif, par contre, éternel nomade dans la personne d'Abraham, son père, son type immuable, est un nomade, un parasite, pasteur de son métier, ne travaillant pas et réduit par état, à vivre sur l'habitant des pays qu'il traverse à la recherche de cette fameuse terre que Dieu lui montre sans jamais la lui faire atteindre.

Nous qui avons un patrimoine, nous pouvons avoir des distractions. Le Juif qui n'a rien n'a pas de temps à perdre. Il vit de nos inattentions.

Abraham est le nomade par excellence. C'est lui qui nous donne l'affirmation du caractère nomade, interstitiel du Juif.

Une fois l'espèce constituée : espèce interstitielle, deux choses lui sont indispensables pour subsister :

- 1° Le libre parcours ;
- 2° La vaine pâture.

Abraham errant a besoin du libre parcours pour conquérir le monde que son Dieu lui a promis. Pour nourrir lui et ses animaux, il lui faut la vaine pâture, en un mot la possibilité de vivre sur le commun.

Voici institué l'éternel parasitisme dont nous souffrons tant aujourd'hui. Voici le Juif prenant position contre le genre humain.

C'est l'exploitation se dressant contre la production, l'intermédiaire contre le génie, le courtier contre le travailleur. C'est la violence de l'emprunt forcé contre le gain du travail ; au demeurant c'est l'avènement du bien mal acquis contre le règne du labeur lucratif. Car, pour vivre sur le commun, le Juif qui ne travaille pas, ne produit pas, se trouve dans la nécessité de s'approprier par un moyen quelconque, à son choix, bien entendu, le bien d'autrui.

C'est toujours donc, l'intendant profitant des misères qu'il a engendrées pour acheter les biens de son maître, le marquis.

Et croyez bien que le Juif s'y entend comme personne à ce métier de supplantateur.

Si les livres de Moïse nous le montrent ainsi dès l'origine, c'est qu'apparemment il fut de bonne heure dans sa nature d'agir ainsi. Au reste voyez comme la physionomie du Juif est inscrite en caractères nets et instructifs dans le mythe de la naissance de Jacob.

Rebecca, enceinte de deux jumeaux, sentit ses deux enfants s'entre-battre dans son sein⁽¹⁾. Affligée, et regrettant d'avoir conçu elle va consulter le Seigneur qui lui annonce qu'elle porte en elle deux peuples ennemis, mais que l'aîné sera assujetti au plus jeune. Le premier qui vint au monde était roux et couvert de poils, d'où son nom d'Esaü, le second suivit aussitôt son frère en le tenant par le pied, on

(1) La solidarité des Juifs est une question qu'il ne sera pas déplaisant de mettre au clair un jour ou l'autre. C'est une solidarité relative dans le particulier, absolue seulement dans le général.

l'appela Jacob, ou *le Supplanteur*, celui qui tient un autre par le talon. Notez bien que plus tard Dieu changera le nom de Jacob : Jacob recevra le nom qui deviendra le signe de la race, Israël.

Jacob le Supplanteur, devenant par la volonté de Jéhovah le père nominal de toute l'espèce, c'est Dieu lui-même autorisant tous les méfaits dont Israël devra se rendre coupable pour s'approprier le « commun » d'autrui, pour supplanter ce même autrui dans ses droits de localité, de nationalité ou de race.

Cette complicité de Jéhovah est évidente partout dans l'histoire des Juifs. C'est lui qui leur conseille cet altruisme dévorant qui est le corollaire du nom de Jacob *le Supplanteur*.

Michelet a fort bien senti et fait sentir cette complicité lorsqu'il écrit (1) « que Dieu aime et choisit volontiers le *plus petit en mérite* qui

(1) *Bible de l'humanité*.

vaut peu, ne veut, ne fait rien, préfère l'*oisif* Abel au *travailleur* Caïn, au fort Esaü ; Jacob qui fraude son frère, trompe son père, est *élu* néanmoins.

C'est que le vrai Juif, celui que Jéhovah déclare *élu*, est celui qui, ne faisant rien, sait le mieux vivre sur le commun et se l'approprier. Il faut alors à tout prix que le commun le nourrisse ce Juif, sinon il meurt de faim.

Pour ne pas mourir de faim, pour défendre le droit qu'il s'est arrogé au libre parcours et à la vaine pâture, rien ne l'arrête. Tous les métiers lui sont bons, le va-et-vient des hypothèques (prêts sur gages), les chances de la guerre (Waterloo-Sedan), les bénéfices de la prostitution (Mardochée), en un mot tout ce qui n'est pas la production directe (les lorgnettes), mais l'intermédiaire (Mardochée), le parasitisme universel (la banque) sont des armes de combat, celles qu'il manie avec le plus de précision dans la complicité de sa vocation en Abraham et en Jéhovah.

Et il est tout cela pour son libre parcours et sa vaine pâture. Car il est à remarquer que ce que tout le monde perd, le Juif le gagne. Il suffit pour ce bénéfice de savoir ruser, d'être cauteleux, soustracteur, égorgueur quand on le gêne, spoliateur lorsqu'il triomphe, toutes doctrines, d'ailleurs, reliées en veau dans le *Talmud*, ce manuel d'une morale si foncièrement destructive de la nôtre.

On se demande comment le Juif réussit si bien dans la conquête de l'empire de l'or, jaune comme la corne qu'on lui mettait au front jadis. C'est que l'or qui rend l'homme libre pour un instant, met en mouvement toutes les activités humaines, s'acquiert aisément lorsqu'on n'a pas de vertus hautaines, est le véritable instrument du libre parcours et de la vaine pâture.

L'or! mais c'est toutes les portes ouvertes, tous les octrois franchis, l'or c'est le signe de la circulation universelle. Il n'y a pas de fron-

tières pour lui. Et là où les frontières manquent, le Juif errant est chez lui.

Aussi sa vraie patrie est-elle l'or. C'est comme citoyen de cette patrie qu'on le voit marcher à la suite des armées victorieuses et entrer avec elles dans les pays envahis. Il est si facile, l'or aidant, dans un pays qui vient d'essuyer des revers, et que le prix de la rançon met à bas momentanément, il est si facile, dis-je, dans ce pays, de se donner des airs de rédempteur en avançant de l'or, qu'au demeurant on ne fait que prêter au taux d'Israël.

Aussi bien fait-il tout, le Juif, hormis travailler, pour avoir de l'or à sa disposition. Et il en a. Il est dans les meilleures conditions pour en avoir. Il n'a pas nos scrupules (en a-t-il d'autres?). Il obéit à une religion qui est la haine de notre race, et il n'a de patrie que dans sa religion, comme nous le verrons plus loin. L'or, c'est le signe monnayé. Le Juif errant ne manque jamais d'argent. Condamné

au libre parcours et à la vaine pâture, il faut qu'il ait sur lui le signe du libre parcours et de la vaine pâture.

Et ce signe il l'a. Nous ne le lui donnons pas. Il nous le prend.

Peut-on penser vraiment que ce soit pour un autre motif que celui de se donner la satisfaction de déplaire au Juif ou de l'humilier que le moyen âge aurait créé la grande fiction littéraire du JUIF ERRANT?

Vraisemblablement non. Le moyen âge était un temps où les idées et les hommes tenaient bon sur leurs étriers. Ils n'avaient point de loisirs pour des créations inutiles, et ne faisaient rien sans motif valable.

Déplaire au Juif, était une pensée qui ne pouvait pas entrer dans leur cervelle de gens classés, vivant en parfait accord, chacun à sa place, le noble trinquant avec son fermier chez le marchand de boissons, ôtant son chapeau et descendant de cheval au besoin pour saluer la

femme du paysan où il prenait l'hospitalité.

Voilà ce qu'on ne sait pas assez, depuis surtout que les Juifs se sont mis à écrire notre histoire. Le Français, fût-il le plus hautain des seigneurs, je parle du quatorzième siècle par exemple, n'a jamais été l'arrogant personnage dont certains révolutionnaires à noms étrangers ont tracé le portrait dans des livres qui n'ont servi qu'au triomphe du Juif. Le Juif ayant à se faire une place parmi nous, était le plus intéressé à discréditer des souvenirs qui sont à notre honneur. Il n'est pas dans l'esprit français de chercher à humilier qui que ce soit, pas même le Juif, qu'on n'humilie jamais, puisque ce qui nous touche ne l'atteint jamais.

Humilier le Juif n'a donc pas été de la part de l'ancienne France une idée mise en question. Que le Juif l'ait affirmé pour se donner le droit d'en tirer vengeance, cela c'est autre chose; le mensonge n'a jamais noirci les lèvres d'un Juif, surtout lorsque ce mensonge est dirigé

contre nous, et contre la vérité, qui est notre patrimoine.

Néanmoins le moyen âge a pris des mesures sévères contre le juif. C'est apparemment qu'il connaissait le personnage, et il n'hésitait pas à se garantir, par des méthodes très décisives, de ses coups en dessous.

Faites-y bien attention, le Juif n'aime pas qu'on s'arme contre lui des souvenirs du moyen âge. C'est qu'alors en France on était Français, rien que Français. C'est l'esprit français qui dominait et dictait les grandes décisions de l'histoire, aussi bien dans la pensée de Jeanne d'Arc chassant l'Anglais de chez nous, que dans l'esprit de Philippe le Bel nettoyant la France des Juifs qui l'infestaient.

L'étranger n'était pas choyé chez nous. Et on le tenait sous l'œil. Le Juif, libre-échangiste, ne se soucie guère d'entendre vanter l'esprit de protectionnisme d'alors qui nous sauvait à temps des attentats de la juiverie.

Lui qui a si bien mêlé de sang les eaux de

la Seine pour y pêcher plus à son aise pendant la Commune de 1871 (1), sent ses plaies se rouvrir quand il entend dire qu'après tout c'est au grand, au magnanime treizième siècle qu'on doit l'émancipation des communes de France.

Ah ! ah ! il faudra que nous causions un peu de tout cela un jour, écrivassiers juifs, conteurs à langue fourchue.

Toujours est-il que le moyen âge tenait rudement bon pour l'esprit local. Et lorsque l'esprit local est là, il faut que « l'inexorable internationalisme » du Juif se range un peu et nous permette de nous asseoir chez nous.

Cet esprit local est un peu trop loin de nous, à l'heure qu'il est. Il faudra le rappeler et faire quelques offrandes sur son autel. C'est l'autel de la patrie, voyez-vous, celui où les

(1) Combien de chefs de bataillon et d'orateurs de clubs avaient des noms juifs ! Les plus acharnés d'ailleurs ces Bloch, ces Picard, etc....

volontaires de 1792 signèrent leur engagement.

L'esprit local, c'est le contraire de la Révolution française violée par la juiverie. Et jamais pareil sacrilège n'aurait été commis si malheureusement le succès de la Renaissance n'avait habitué les Français à l'invasion des courants extérieurs, et ne nous avait un peu jetés à la dérive en nous faisant aller de l'Espagne à l'Italie, pour nous précipiter ensuite dans la juiverie.

Fermons, fermons nos interstices, bouchons nos trous, et que ce soit avec du mortier de la localité. Assez, assez de cette boue agglutinative, bouillie noire comme l'asphalte qui nous vient du Jourdain et qui pue si fort dans nos rues.

Si le vieux moyen âge — dont il ne faut parler qu'avec un respect profond, lorsqu'on se dit Français — ne s'est point laissé engluier comme nous le sommes aujourd'hui par les résidus morbides provenant de la mer Morte,

c'est qu'il avait ce qui nous manque. Il avait le sens, la compréhension des mythes. Bien plus voisin que nous en cela des formules humaines de l'antiquité pensante, il savait découvrir l'esprit de vérité sous la forme apprêtée. Il écrivit un jour la légende du *Juif errant*, parce qu'il sut toujours percer le sens supérieur de la langue éternelle des images.

C'est même un peu pour cette raison que tant de nos historiens modernes, qui sont totalement (Michelet excepté; il avait le sens du mythe) étrangers à la formule apocalyptique, ont fait de cette sublime époque un âge de ténèbres.

Or croyez bien que lorsque le moyen âge dit au Juif qu'il est le maudit qui marchera jusqu'au Jugement dernier, « pendant plus de mille ans », espace de temps équivalant alors à l'éternité, il avait parfaitement saisi le sens de la vocation d'Abraham recevant de Dieu la terre entière pour patrie.

En pareil cas, être partout c'est ne résider

nulle part, c'est surtout n'être de nulle part. Chercher partout une patrie, c'est risquer de trouver tout au plus une retraite. Cette retraite est la patrie du Juif; patrie provisoire.

Car un jour arrive inévitablement où le Juif est expulsé pour prix de son orgueil et de ses lâchetés insolentes.

— « Quoi? déjà partir! partir toujours! » gémit Ahasvérus, le pauvre maudit. — « Toujours! », répond l'impitoyable écho. — « Mais personne ici ne m'a maudit! », reprend le Juif errant. — « Moi! », poursuit l'écho. — « Eh bien, mon cœur, levons-nous! je m'assiérai plus loin. » — « Oui, plus loin », dit enfin l'écho qui le chasse.

Oui, plus loin, plus loin, là-bas, je ne sais où, car le Juif errant comme l'a compris le moyen âge dans ce poème dont je viens de citer quelques mots, c'est le Juif prisonnier de sa destinée, esclave de son instinct qui l'écrase et n'est que la Loi de Moïse, la loi de Dieu.

Le Juif errant, c'est le Juif marqué par

Moïse d'un signe indélébile, en dehors duquel tout lui est refusé; impuissant par ce signe même, stérile et sans avenir; condamné par celui-là même qui lui traça sa destinée, qui lui indiqua ce qu'il pouvait, condamné à se promener dans le désert jusqu'à ce que la mort eût entièrement exécuté l'arrêt d'exclusion prononcée par Dieu contre les Juifs au moment où ils croyaient entrer dans Chanaan avec Moïse.

Tout lui est interdit, au Juif que Dieu condamne dans la Bible à mourir dans le désert; et tout lui est interdit car il est incapable de donner quoi que ce soit en échange. Il n'a rien. Il demande constamment. Et comme on lui refuse, il prend, ou, s'il ne peut pas prendre, il s'en va. La marche! la marche! voilà tout ce qu'il peut. Qu'il marche donc, c'est le moyen de vivre, puisque la vallée de Josaphat ne veut pas de lui, lui interdit de parler « où dorment les morts. »

L'écho l'envoie jusqu'à la mer. Le pauvre,

il a soif et demande qu'on lui donne « comme aux morts » un peu d'eau de la fontaine des Arabes. « Mon puits est vide », dit l'écho. — « Et ta coupe? » — « Elle est brisée. » — « Au moins que je m'asseye sur ton banc. » — « Il est rempli, et ma porte est fermée au verrou. » — « Prête-moi un peu de ton ombre si fraîche. » — « Sorcier, sors de mon ombre. Marche ! marche ! »

Nous devons bien penser que si le moyen âge a écarté ainsi le Juif, c'est qu'il savait qu'il était nécessaire de le reléguer hors de l'humanité. Le Juif a une situation exceptionnelle. Lui seul est un peuple sans territoire. Il n'a point de terre dont il puisse se réclamer au besoin, et si un jour ou l'autre il est contraint de quitter sa retraite, lui seul n'a pas de consul ou de chancelier qui le rapatriera.

Cette situation exceptionnelle n'avait pas échappé au moyen âge. Il en connaissait la teneur philosophique et aussi toute l'éternelle implacabilité. Le moyen âge a condamné

le Juif à marcher parce que Jéhovah, ou la loi de Moïse, si vous préférez, a condamné le Juif à marcher, à errer dans le désert jusqu'à ce que mort s'en suive.

Qu'il marche, le Juif, qu'il marche, et surtout qu'il ne se retourne pas pour regarder derrière lui. Il n'a pas à savoir ce qui se passe après lui : « Ta porte est close et tu ne la repasseras pas », lui crie le vieux poème.

En effet, il ne la repassera pas. Car le Juif ne revient pas sur sa trace. Sa trace d'ailleurs c'est la ruine. « Les villes par où tu passeras s'écrouleront derrière toi, et les peuples que tu quitteras en te levant ne vivront plus le soir. » Sa trace, c'est Sodome et Gomorrhe en cendres et englouties sous les eaux du Jourdain. Pourquoi le Juif verrait-il ces décombres ? Il ne doit pas les voir. S'il les voyait, s'il savait le mal qu'il cause en s'arrêtant... mais il aurait honte et ne poursuivrait plus sa fonction de destructeur et d'exterminateur. Or, il ne faut pas que le Juif ait honte. Il faut qu'il pour-

suive sa fonction. Il est nécessaire à la vie générale, comme le levain est nécessaire à faire aimer le blé, comme le crime est utile à faire valoir la vertu.

Non, non, que le Juif ne se retourne pas ! Qu'il marche ! D'ailleurs, le mythe de la femme de Loth est là pour l'avertir que s'il a le désir de se retourner, et s'il veut se repentir, revenir sur son œuvre, s'il a seulement une pensée de regret pour le pays qu'il quitte, malheur à lui. Il est mort. Il ne faut pas que le Juif sache rien de son passé ! Est-ce que Jéhovah se retourne lui qu'on ne voit que de dos ? Une fois dans le désert, les Juifs veulent retourner en Égypte et se choisissent des chefs pour cette campagne en retour. Jéhovah les condamne à mort.

En poussant le Juif-Errant sans cesse en avant, loin, plus loin, jusqu'aux rives de la mer, en le condamnant à ne jamais redescendre le sentier qu'il aura monté, le moyen âge pénétrait au fond de la pensée de Moïse qui nous

dépeint le Juif incapable de remords, emprisonné dans son instinct qui le pousse ; c'est toute sa capacité, toute son intelligence, toute sa destinée.

Cette destinée, le moyen âge ne l'ignorait point. Il en savait la nature, fermée, limitée. Car cette destinée s'arrête où elle commence, à un attentat perpétuel, sous les formes diverses de la vie du Juif : prêt sur gages ; appel de fonds ; séduction par l'excitation des mauvais instincts ; accaparement des idées de la science, des lettres, des arts même ; attentat renouvelé et constamment identique à la vie, à la morale, à la propriété foncière ou intellectuelle des sociétés que le Juif-Errant traverse.

Et le moyen âge avait exclu le Juif de sa société parce que, dans son attentat à notre morale, le Juif n'est pas immoral selon notre morale. Il use, ce qui est bien plus dangereux, d'une autre morale que la nôtre, contraire à la nôtre.

En ceci, comme en toutes choses, le Juif

est un instrument du Dieu qu'il a fait à son image. Ce qui est vice pour nous est vertu pour lui. Notre malhonnêteté à nous est son honnêteté à lui. En toutes ces choses, il honore sa divinité en déshonorant la nôtre. Le terme de la vie du Juif, gardons-nous de l'oublier, est de se mettre en paix avec sa conscience. Le Juif est un individu de religion et de traditions mystiques, si libre-penseur qu'il se vante d'être lorsqu'il opère au milieu de nous. Et le Juif n'ignore pas qu'il est en plein dans sa religiosité native et dans le mécanisme de ses traditions lorsqu'il travaille et réussit à nous prendre dans le piège miroitant que nous tendent ses mensonges et ses flagorneries basses.

N'allez pas croire que le Juif souffre jamais de ces turpitudes dont nous lui faisons un crime, et qui, employées contre nos institutions, nous tournent sans cesse à ruine.

Toutes ces platitudes qui nous répugnent sont pour le Juif autant de preuves qu'il sert

avec ferveur et dévouement son « Dieu des Juifs ». Le *Talmud*, qui est un code des mœurs du Juif opérant dans la société chrétienne, est là dessus d'une précision qui ne laisse aucun doute. Car, ne n'oublions jamais, nous le redirons encore, le Juif est avant tout une religion. Individu profondément religieux, il suit du plus près qu'il peut les préceptes de ses livres et de ses prêtres. Il est tout à fait dans la doctrine de son *Talmud* (doctrine qu'il renie quand nous lui en faisons reproche, mais qu'il tient toujours cachée sous son manteau pour nous attaquer), lorsqu'il réussit à force de bassesses (1) à tromper ce que le *Talmud* a appelé *le goym*, c'est-à-dire : nous. Le Dieu du *Talmud* c'est Jéhovah, Dieu cruel, sanglant, supplantateur, exterminateur, en un mot, le Dieu des esclaves.

(1) Le Juif ne marchande pas la bassesse, dit Michelet, « parce que, gardant sa loi en lui, il ne croit pas pouvoir s'avilir au dedans. Distinction en pratique délicate et difficile : d'être par derrière un saint, par devant le souple instrument de toutes les tyrannies du monde. » (Bible de l'humanité.)

Jéhovah détient une part de responsabilité trop considérable dans toutes les actions du Juif pour que je n'escompte point aujourd'hui d'un trait, pour la clarté du présent travail, ce que je me propose de dire bientôt sur la valeur morale et immorale de Jéhovah, dieu des Juifs.

Évidemment c'est un personnage qui rentre en scène. Depuis si longtemps qu'il reste à la cantonnade dans le *Mystère* dont le Juif nous donne des représentations successives, enfin le voici qui reprend la pièce et chante au feu de la rampe son air de grand premier rôle. Nous aurons à compter désormais avec Jéhovah. Il nous faudra préciser au juste ce qu'il vaut, ce qu'il peut, ce qu'il ordonne, ce qu'il préfère, procès important, chaque peuple ayant en somme le dieu qu'il se fait.

Le dieu des Juifs est un dieu d'extermination et de meurtre, grand donneur de mauvais conseils, protecteur des indignes, des coupables, ami des odieux, déclarant lui-

même à tout instant, comme le fait remarquer Michelet, que « son peuple est indigne ».

Ne l'avons-nous pas vu déjà protégeant le paresseux Abel contre le vigoureux Caïn ? Écoutons encore, voici qui est pis. Toutes les fois qu'un Juif dans « le peuple indigne » réussit à devenir encore plus indigne, démérite en un mot, ou fait un acte qui condamne un homme, l'exécute, Dieu, le dieu des Juifs bénit ce coupable. Jacob est *élu* pour avoir fraudé son frère, trompé son père. Lévy, maudit de Jacob pour trahison et pour meurtre, est déclaré *père de la tribu sainte*. Juda, qui vend Joseph, achète sans honte les amours impurs du chemin (Thamar), est proclamé *chef du peuple* et lui donne son nom (1).

Et c'est ainsi tout au long du récit des Ecritures. Fournirons-nous d'autres exemples ? Voici Marie, sœur de Moïse. Elle fait reproche à son père d'avoir épousé une Égyp-

(1) Michelet.

tienne. Que va-t-il arriver à cette femme qui n'étant pas dans les dessous de la pensée de Moïse, croit véritablement que Moïse déshonore Israël en s'alliant à l'Égypte, d'odieux souvenir, l'Égypte, pays de la captivité?

Marie agit dans un bon sentiment. En fait c'est Moïse qui a tort. C'est Moïse que Dieu protège. Marie est frappée de la lèpre, maladie juive par excellence et toujours en puissance, d'ailleurs. Marie est chassée hors du camp.

Et encore : Phinéas, fils du grand prêtre Eléazar, ayant assassiné Zambri, chef d'une tribu de Siméon, amant d'une Madianite, apaise par ce meurtre la colère du Seigneur, et reçoit en récompense pour lui et sa postérité la promesse du sacerdoce.

Soyez assassin ou parjure, menteur ou voleur, vous apaiserez la colère de Jéhovah. Le dieu des Juifs n'est content, il n'est calme dans ses nerfs de dieu farouche, il ne se frotte les mains d'aise et de satisfaction, il n'est mis

en humeur de bonté et de petits cadeaux, de places accordées et de promesses faites que par les œuvres de carnage, de pillage, d'infamie, de trahison ou de lâcheté.

Si l'on considère la mythologie des peuples comme une manifestation particulière à une race, comme une expression de la caractéristique des tendances ou des désirs d'une certaine famille humaine, il n'est pas indifférent de savoir que notre dieu à nous habite au ciel, dans un paradis ouvert à l'ascension des âmes, où toutes les belles et nobles actions de dévouement, d'abnégation, d'humanité et de désintéressement reçoivent une récompense éternelle.

Les raisons de détail par lesquelles la France chrétienne se trouve actuellement divisée en deux camps hostiles, le camp clérical, le camp anti-clérical, ne sauraient intervenir ici. Historiquement tous les peuples sont déistes. Politiquement quelques-uns sont anti-déistes. Voilà tout ce qu'on peut faire

valoir contre les arguments empruntés à la chronologie ou à la philosophie.

L'idée de Dieu étant admise au moins autant qu'entité historique, nous voici donc avec un dieu diamétralement opposé au dieu des juifs.

Que notre dieu nous vienne des juifs, qu'il soit un dérivé de Jéhovah, voilà qui appellerait une digression beaucoup trop étendue pour le moment. Je n'ai point le loisir d'étudier aujourd'hui les transactions théogoniques des deux testaments. Je tiens seulement à faire remarquer que l'idée de l'immortalité de l'âme, idée dominante chez nous, nous est venue de la philosophie grecque, bien plus que de la mythologie juive, mythologie historiquement sans âme, sans ciel, fixée sur la terre, dans un paradis terrestre, ne disposant que des récompenses terrestres, puisqu'elle autorise tous les attentats pour le bien du présent. Jéhovah est le dieu de cette mythologie.

Il apparaît tantôt sur une montagne, tantôt sur une autre, jamais plus haut.

S'il habite dans un ciel, le Juif n'y entre jamais puisqu'il est condamné à ne jamais poser le pied sur le sol de la Terre promise. La mythologie juive n'a rien de l'audace qui est le prestige de la nôtre. Elle suit son cours en bas, très bas, à la hauteur de l'idéal du Juif. Et c'est de là que Jéhovah dirige de dos, sans même se laisser voir de temps en temps, les siens dans leur lugubre mission attentatoire et destructive de tout ce qui n'est pas juif.

Cela revient à dire que nous avons l'orgueil ou l'ambition comme on voudra, en hauteur, et que le Juif a l'orgueil en étendue.

L'orgueil en étendue c'est l'envie, les appétits du Juif-Errant éternel chasseur du bien d'autrui, poussé en avant par son instinct matériel, instinct qui le précipite quelquefois en bas des rochers qu'il gravit, ne l'élève jamais aux sommets où notre instinct à nous, qui est

de l'intelligence, de la clarté, de la hauteur de vues, nous fait monter.

Cet orgueil du Juif-Errant, qui s'allonge et rampe comme les bras de l'affamé rampent sous l'éventaire du boulanger, c'est le gémissement de la vocation d'Abraham, le cri d'angoisse, de jalousie et de haine, anathème éternel, éternellement impuissant que le Juif garotté en Abraham lance contre la propriété ou la patrie des autres peuples.

Cet orgueil en étendue, c'est encore la conquête violente de Chanaan, l'entrée traîtresse dans Jéricho, c'est la marche incessante et sournoise du Juif à travers tous les empires du monde. C'est l'absorption progressive de tout le bien que le Juif rencontre dans son chemin, c'est l'expropriation des villes qu'il traverse, c'est l'extermination des peuples qu'il coudoie, c'est en somme la ruine et la mort des cités et des peuples.

Cet orgueil qui le conduit à tout détruire, à tout anéantir c'est, il faut bien le dire, toute

la force, tout le pouvoir du Juif. Son instinct le pousse dans ce sens. Le Juif obéit à son instinct, n'obéit qu'à lui. Jéhovah n'est que son instinct passé à l'état de divinité ; c'est pourquoi Jéhovah est un dieu de carnage et d'extermination, c'est pourquoi aussi la puissance de Jéhovah est une puissance relative, bornée ; cette puissance n'existe, ne peut s'exercer qu'à condition qu'on lui laisse prendre ses ébats, qu'on ne lui fasse point d'opposition.

Elle tue, assassine, mais elle ne tue et n'assassine que les gens qui ne se défendent pas, ou qu'elle surprend par trahison, comme les habitants de Jéricho. Le Juif cesse d'être un être fort et dangereux dès qu'on lui coupe le passage. Il n'est pas fait pour se défendre. Il n'a que des moyens d'attaque. Encore ces moyens d'attaque sont-ils excessivement restreints. Ils ne réussissent que contre ceux qui ne les voient pas. Les connaît-on, le Juif est perdu.

Et alors tous ses efforts n'aboutissent qu'à

le faire expulser de la terre promise au moment où il croyait enfin qu'il allait pouvoir s'assoler. Nous verrons tout à l'heure à quel moment de son histoire, le Juif est régulièrement paralysé dans l'exercice de son attentat hypocrite.

Pour l'instant, insistons sur ceci : nous sommes une intelligence qui grandit, se développe en élévation, progresse. Le Juif est un instinct invariable, imperfectible, condamné à se répéter sans cesse : Cet instinct n'est dangereux que par son éternité, par l'éternité des opinions, des coutumes, des institutions, des idées reçues qu'il représente et dont l'existence du Juif se compose.

Ce que le juif esclave de cet instinct a fait, il le referra. Les massacres de Sichem, les mensonges de Jacob, les fourberies de Laban, l'orgueil sot de Joseph et son institution du monopole en Égypte, l'infamie du vieux Mardochée tirant bon profit pour lui et les siens des charmes morbides de la belle Esther, les

égorgements des premiers nés d'Égypte, les meurtres de Judith, de Dalila, de Déborah, l'extermination des Chananéens, la construction de la tour de Babel, tout cela constitue un ensemble éternel qui est la destinée du Juif, cette destinée du paria, voleur parce qu'il n'a rien, assassin parce qu'il a besoin de vivre, qui constitue pour nous un danger permanent.

Pourquoi Moïse est-il contraint de quitter l'Égypte à l'âge de quarante ans, et de se retirer à Madian pour fuir la colère de Pharaon? Moïse, fils adoptif de la fille de Pharaon n'avait pas abdiqué sa nationalité de Juif. Le juif reparait en lui le jour où en pleine rue il assassine un Égyptien qui maltraitait un Hébreu.

N'a-t-on pas vu tout récemment un Juif tenter d'assassiner un Aryen, un Français qui maltraitait les Hébreux?

Le duel Drumont-Meyer a ceci de très particulier qu'il établit une fois de plus combien

le Juif est toujours le même, incapable de se modifier, combien il a des procédés à lui, connus de lui seul, que lui seul peut imaginer ou oser mettre en pratique.

Au moment où cette affaire emplissait tout Paris de son scandale récent, je rencontrai un Juif, très Juif, que l'attitude de son corréligionnaire baptisé (M. Arthur Meyer serait baptisé) consternait. Le Parisien ici doublé du Juif produisait cet étrange état d'humeur mixte, qu'un juif était presque ennuyé de voir un des siens contrevenir aux usages reçus parmi les chrétiens.

— Voyez, me dit-il, décidément comme nous n'avons pas de chance : Dekeirel, vous savez le duel de Dunkerque, eh bien, Dekeirel aussi est Juif.

Le rapprochement était plaisant et ne pouvait manquer de réjouir ceux à qui je ferais part des doléances de mon Juif. Je contai l'anecdote à la conférence que je donnai à la salle des Capucines, ce fut un éclat de rire à

briser les vitres. Du coup nous avons la formule du *duel juif*.

Le duel juif est et sera désormais le duel où comme avec Dekeirel à Dunkerque avec Arthur Meyer à Paris, la main gauche jouera un rôle discutable.

Qu'en escrime comme en toutes choses le Juif ait des façons de faire qui lui soient personnelles et à l'inverse de nous, cela n'a rien pour nous surprendre (1). Nous savons qu'il pense à l'envers, et que sa vie est un attentat perpétuel contre nous.

Ce n'est pas qu'il ne multiplie les efforts pour arriver à faire comme nous. Il prend notre éducation, nos habitudes, nos principes d'humeur et nos formules sociales. Mais c'est

(1) Il serait intéressant de savoir si le maître d'armes Jacob, qui a inventé le jeu moderne de l'épée, le tir aux extrémités, qui renverse tout le système de la vieille escrime française, n'est pas juif. Cela pourrait établir une fois de plus que la race juive est incapable de rien faire comme nous.

en vain. La vocation d'Abraham est toujours plus puissante sur sa volonté.

Le pauvre Juif-Errant a beau vouloir s'assoler d'une façon quelconque, au milieu de nous, et se reposer du voyage sans fin où son destin le pousse, le voilà repris au moment où il a l'occasion de se délivrer, repris par sa terrible destinée de Juif-Errant. Sanglier de Judée, selon le mot du vieux poème, il traîne dans ses reins l'épieu du chasseur. Il cherche dans son chemin un baume pour se guérir, il trouve un venin. En se levant sur sa natte, il cherche son rêve, il trouve la blessure dans son cœur. Il sent un poison sur ses lèvres qu'il boit à chaque haleine. Sera-t-il aussi amer demain ?

« Plus amer le lendemain que la veille, le soir que le matin, plus amer au fond de ton outre que sur les bords ; plus amer en ton gîte qu'en voyage ; plus amer en voyage qu'au départ ; plus amer dans une coupe d'or que

dans le creux de ta main ; plus amer dans l'étoile que dans la tempête ; plus amer que dans l'étoile et la tempête sur les lèvres et dans les yeux de ton hôte. »

III

LA TOUR EIFFEL-LOCKROY-OLLENDORFF

Une des lois implacables de l'histoire du Juif, c'est qu'il succombe inévitablement à l'instant même où il croit enfin triompher.

Le triomphe pour le Juif c'est de penser qu'il vient enfin de rompre sa chaîne, qu'il est délivré de sa vocation. Car sa chaîne est sans fin. Jamais il n'en touche le dernier anneau. Cela il ne le sait pas. Il ne peut pas le savoir. Il est condamné à l'éprouver jusqu'à la fin de sa vie.

Aussi que d'efforts pour se libérer de cette destinée qui l'écrase, lui pèse, et fait renaître sans cesse l'obstacle qui vient de disparaître. Nous aurons l'occasion d'étudier plus loin les différents moyens dont il use, finance, science,

art, politique, religion, pour trouver sa liberté, de son instinct dans son assimilation à la vie des autres peuples qui ont le progrès pour but, l'intelligence pour moyen.

Jamais le Juif n'est apparu aussi désireux, aussi près même de son affranchissement que dans le récit mystique de la fameuse tour de Babel.

L'histoire de cette bâtisse inachevée d'ailleurs, ce qui est important, est l'exemple le plus frappant de ce que peut réaliser le Juif, et de la façon dont il sait mettre son apparente puissance en lumière.

Babel est encore un mythe dont le sens doit être pour nous très clair et très significatif. C'est le juif affirmant sa conquête en Perse, voulant à tout prix faire savoir aux gens venant de loin qu'il est là. C'est l'orgueil du Juif, cet orgueil en étendue voulant changer sa balistique et devenir une ambition ascendante. L'ambition ascendante du Juif nous savons ce qu'elle devient. La tour demeure ina-

chevée, et le Juif dégringole pour rentrer dans sa marche en long.

Tout Juif porte en soi une tour de Babel. Un moment vient toujours où il essaye de la produire. C'est le moment où sorti de l'humble condition d'usurier des boulevards extérieurs prêteur à la petite semaine sur des billets majorés, il a quitté son arrière-boutique remplie de bibelots dépareillés qui sont l'impôt du prêt et sont revendus plusieurs fois dans la semaine, est arrivé à se prendre pour un personnage.

Aussi longtemps que le Juif fait son petit métier de brocanteur usurier il est humble. C'est le Juif dans la première période de sa fortune. On le trouve généralement glissé dans les entre-deux des portes entr'ouvertes par la misère, proposant modestement ses services.

Ses habits sont crasseux et il sent mauvais.

Le Juif dans la seconde période de sa for-

tune est plus arrogant. Ses talons font plus de bruit sur les dalles du trottoir qu'il traverse en descendant de voiture. Il est ou l'ancien brocanteur enrichi, ou plus généralement le fils du vieux que nous connaissions faisant le « bedite gommerce ».

Celui-ci ne prête plus d'argent il en emprunte sous la forme de cet emprunt à fonds perdus qui a nom l'appel à l'actionnaire M. Gogo.

Il est bien mis mais il sent toujours le Juif.

Il parle haut. Il se montre. Il s'exhibe; il a besoin qu'on le voie. Il se fait décorer pour être plus remarqué. Il veut des places, il en a, il en donne même, car le Juif vend toujours de ce qui s'achète. Et surtout il corrompt.

Croyez bien que si les murailles de Jéricho se sont écroulées, sous le tapage des trompettes juives, c'est qu'apparemment le Juif y avait mis le prix, ou que les habitants de Jéricho n'étaient pas exigeants. Tout porte à

croire pourtant que cela avait dû coûter cher, car le Juif une fois maître de la ville, tout les habitants hommes furent passés au fil de l'épée.

Le juif achète, mais il a toujours son petit moyen de rentrer dans son argent.

Car il y rentre toujours, surtout lorsqu'il est de l'espèce de Juif arrivé, ou se croyant tel, le Juif riche qui nous occupe en ce moment, le Juif en vue.

Le Juif en vue, c'est le Juif édifiant sa tour de Babel. Ah! Alors c'est le Juif remuant, grouillant, encombrant au possible. C'est le Juif s'ébrouant comme un dindon sur un mur, jusqu'au moment où on lui lance une pierre pour le faire rentrer dans sa basse-cour.

Le Juif en vue, le Juif Babel c'est cette poupée sinistre qui sautille devant nos yeux depuis 1830, depuis 1870 surtout, nous étourdit de ses prétentions à des droits qui sont les nôtres, de ses usurpations et nous casse

les oreilles avec son glouglou de gallinacé en goguette.

Ce juif-là c'est, il faut bien le dire, celui qui après avoir fait main basse sur notre argent, voudrait pour avoir tout à fait bonne opinion de son habileté, nous persuader que le patrimoine de la France lui appartient autant qu'à nous, et qu'il y a autant de droits.

C'est l'odieux jongleur, sinistre thaumaturge montreur d'animaux empaillés, qui veut nous faire prendre des vessies pour des lanternes, et qui pis est, y réussit.

Oui il y réussit jusqu'à l'heure où ce pauvre Juif qui est un être tournoyant ayant parcouru le cycle défini de sa carrière, nous découvrons qu'après tout il n'est qu'un enjôleur vulgaire, un bateleur de place publique, exécutant des tours de bâton avec notre canne, profitant toujours du moment où nous sommes les plus occupés à regarder ses pitreries pour nous soustraire le portemonnaie de notre poche.

Ce qui tue le Juif alors, c'est précisément ce besoin d'exhibitionnisme, de cabotinisme à tous les degrés, besoin qui le dévore et l'enivre jusqu'à le persuader qu'il est enfin quelqu'un, quelqu'un de bien, parce qu'il se juge ainsi.

Mais rien ne dure ici-bas, pas même l'ivresse vaniteuse du Juif. A force d'agiter les bras pour qu'on le voie, pour que les marchandes des quatre saisons le nomment au passage, le Juif se démasque, et enfin on le voit.

Aussitôt qu'on l'a vu, on sait ce qu'il est, ce qu'il vaut. On n'en veut plus. On le trouve encombrant. Sa vanité creuse est insupportable; alors, on la lui retourne contre son visage, et on lui prend la tête dans son propre sac à malices.

C'est ainsi qu'il arrive toutes les fois que chez les Assyriens, comme chez nous, le Juif a fait sonner trop haut ses trompettes de victoire.

N'ayez crainte, elles sonneront toujours trop haut, les fameuses trompettes. Il est dans la destinée du Juif de devenir insupportable, encombrant. Il faut qu'on le jette à bas de sa tour de Babel pour l'écraser dessous, c'est écrit.

Il a beau faire pour modifier son allure d'esclave et prendre des airs de conquérant de haute lutte. Il veut s'élever. Il tombe. C'est inévitable.

A chacun son destin. Le jour où nous voudrions errer comme le Juif, réussir par les moyens qui lui valent des semblants de succès, notre destinée, notre orgueil, qui va toujours en montant, nous empêcherait d'errer, et nous forcerait à reprendre notre allure naturelle.

N'a-t-on pas toujours vu que c'est au moment même où la France paraissait le plus bas qu'elle repartait de plus belle vers les sommets de la grandeur et de la gloire ? C'est que notre ressort a une détente terrible. Il se peut, comme c'est le cas aujourd'hui, qu'un poids

comme le poids du Juif, l'écrase et l'abaisse. Mais méfiez-vous du ressort qui toujours descend, sans jamais se rompre. La poussée sera terrible, et tant pis pour le poids qui l'écrasait.

On dit que pendant l'édification de la tour de Babel, il y eut confusion de langues. On ne s'entendait plus.

En termes moins apocalyptiques, nous appellerons cela, si vous voulez bien, une révolution.

On ne s'entendait plus ! C'est-à-dire qu'on n'était plus d'accord. Les prétentions du Juif étaient devenues telles qu'il n'y avait plus moyen de s'entendre. Et la confusion commença. Confusion des langues en langue mystique, confusion des bras en langage courant. Comme le Juif ne cède pas aisément le terrain gagné par lui sur l'indifférence ou l'aveuglement du peuple envahi, attendu que, pour lui, céder, c'est rentrer sous le joug de sa destinée, on se battit. Et le Juif fut battu..

Et la tour de Babel demeura inachevée. Le

Juif n'achève jamais la tour de Babel qu'il commence.

Le Juif, avons-nous dit, fait ce qu'il peut, non ce qu'il veut. Son instinct le borne, l'enferme dans une activité qui se recommence sans cesse, ne se renouvelle jamais. Le Juif s'assimile, ne crée rien. Le Juif a fait Babel. Le Juif prépare Babel. Quand? Bientôt.

Paris est plein de Juifs dont la vanité est au pinacle. Les Juifs ont besoin d'un signe pour marquer cet heureux avènement de leur puissance moderne.

Vite un perchoir où le Juif pourra s'ébrouer au soleil et du haut duquel il pourra faire ses ordures sur les pauvres Français qui ne sont pas les *élus* d'Israël.

Vite un perchoir, et surtout que ce soit un perchoir commémoratif.

Quelle meilleure occasion pour ces Juifs que de violer encore la Révolution française. Déjà ils l'ont accaparée à leur profit. Voici maintenant que cette éventualité qui a nom

Exposition de 1889, sera l'exposition des Juifs.

Tout pour le Juif alors, tout pour le Juif allemand surtout. Car des gens bien informés assurent que cet Eiffel qui nous arrive de l'autre côté du Rhin avec une tour ne serait ni plus ni moins qu'un Juif.

Un de plus, à ajouter à ceux qu'on voit et aussi à ceux qu'on ne voit pas.

Donc Eiffel, l'homme de la Tour, est un Juif allemand.

Cela me chagrine mais ne me surprend qu'à demi. Il y a des idées qui ne poussent que dans des cervelles de Juifs. Il n'y avait qu'un Juif pour soumettre un projet pareil à un gouvernement quelconque ; il n'y avait qu'un Juif comme l'ingénieur Alphand pour en recommander la construction à ce même gouvernement ; il ne pouvait y avoir qu'un ministère juif, comme le ministère Lockroy-Ollendorf, pour en imposer le projet dans le projet officiel de l'Exposition de 1889.

Il faut être Juif jusqu'à la triple essence de la moëlle pour ne pas trouver folle cette idée d'une tour de 300 mètres. Et l'on veut nous persuader que ce sera très joli.

Jolie la tour en fer du Juif Eiffel, c'est impossible. Ridicule peut-être, inexécutable c'est sûr.

C'est même ce qui doit nous consoler sur l'avenir de cette tour. Elle est juive. Donc elle ne s'élèvera pas, ou du moins elle ne s'achèvera pas.

Ce n'est pas faute que les journaux ne lui prêtent leur concours. Depuis que le Juif Eiffel est venu ici, il n'y en a plus que pour lui. La France ne possède pas d'assez grands ingénieurs pour donner des consultations sur la tour Eiffel.

Lisez, lisez les journaux et vous verrez comment la juiverie entend la réclame qui doit la servir, sinon la perdre.

Et puis, comme cela est bien présenté. Vous croyez peut-être que cela nous coûtera beau-

coup d'argent, cette tour? Mais, pas du tout! Au contraire. D'abord cela fera travailler les ouvriers, les ouvriers du fer.

Comme nous n'avons aucune garantie sur l'espèce d'ouvriers que le Juif allemand Eiffel emploiera, nous ne sommes pas sûrs du tout que les ouvriers français y seront en majorité. La maison de librairie Calmann Lévy refuse tout employé qui vient demander du travail sans être Juif. Pourquoi M. Eiffel n'accorderait-il pas, sur la recommandation du ministère Lockroy-Ollendorf, ministère du Commerce d'ailleurs, la préférence à des coreligionnaires?

La nationalité? peu importe. Le Juif qui est aussi bien Allemand que Français, n'a pas absolument besoin d'être d'ici. Pourvu qu'il soit Juif, c'est l'essentiel. Serait-ce la première fois que les travaux parisiens seraient confiés à des étrangers? A-t-on compté le nombre de faux Alsaciens-Lorrains qui ont travaillé aux terrassements de la ligne des nouveaux forts?

Ce n'est pas tout. En admettant que la tour Eiffel devienne profitable pour nos ouvriers, elle sera profitable aussi pour le pays.

Les journaux qui sont tout à Eiffel comme Fahrbach était tout à la joie, nous apprennent que le sieur Eiffel avancerait au gouvernement français, comme garantie, une somme ronde de trois millions.

Timeo Danaos... disaient les Grecs, que les Talmudistes réprouvent sans doute à cause de la pénétration clairvoyante des compatriotes d'Homère. Oui, en effet, ce cadeau juif ne m'inspire qu'une demi-confiance. Un Juif qui donne un œuf, c'est sans doute pour avoir un bœuf.

Et puis, ces trois millions qui nous viennent d'Allemagne comme mauviettes en broche c'est un bloc enfariné qui ne me dit rien qui vaille. Surtout si l'on considère qu'entre autres services que cette tour Eiffel-Lockroy-Ollendorf est appelée à rendre aux savants

français, il en est de tout particuliers pour la défense nationale.

Ces Juifs allemands sont vraiment des gens précieux et qui pensent à tout. Écoutez l'Eiffel lui-même s'expliquer là-dessus à un reporter du *XIX^e siècle* (1).

Le journaliste, mon confrère, — point un Juif, celui-là, — demandait à l'Eiffel si vraiment sa tour pourrait être vue de Dijon comme on le prétendait :

— « Non, mais d'un point à choisir dans les montagnes de la Côte-d'Or. Ce point sera relié par la télégraphie optique au poste du mont Afrique, lequel est en communication avec la frontière de l'Est. Vous voyez l'importance au point de vue de la défense nationale.

« Sans compter qu'au cas d'un nouvel investissement de la capitale, on pourrait, de la coupole, à 175 mètres au-dessus du Mont-Valérien, suivre tous les mouvements de l'en-

(1) 15 mai 1886.

nemî par-dessus la ligne des nouveaux forts extérieurs. »

Ainsi tout a été prévu par le Juif allemand Eiffel, même et surtout un nouvel investissement de Paris par les Allemands. Ajoutons que cette tour, si aisément mise au service de la frontière de l'Est « pour la défendre » pourrait bien, comme le sabre de M. Joseph Prudhomme, « au besoin la combattre. »

Babel! Babel! cette tour Eiffel-Lockroy-Ollendorf.

Babel! ce monument de « l'inexorable internationalisme » du Juif, monument international comme les grammaires dont descend M. Ollendorf, précurseur de Volapûk.

Babel! Babel! ce perchoir commémoratif de la vanité juive trouvant son exutoire dans l'Exposition internationale de 1889.

Babel! Babel! Babel!

D'ailleurs, on ne le bâtera pas, ce perchoir. Si on le commence on ne l'achèvera pas.

Oh! je ne prophétise point. Je suis trop mo-

derne pour cela. Seulement, vu l'état de la question juive, il se pourrait que nous ne soyons pas aussi loin de la confusion des langues qu'on pourrait le penser.

Les prétentions du Juif sont excessives. Et le Juif entre dans la phase de son existence où l'attentat lasse, où l'attenté pourrait bien exécuter l'attentateur.

Moloch et Jéhovah sont des puissances qui dévorent leurs élus. Le Juif se croit élu aujourd'hui. Et le voilà qui monte sur Babel. C'est la fin.

Le Juif est impuissant à gagner le terme et la conquête qu'il souhaite. Il a bien le désir, comme aurait dit Shakespeare, mais non la *performance*.

Babel, c'est le désir du Juif sans la *performance*. Car Babel n'aboutit pas. Babel avorte. Et Babel avorte parce que c'est le Juif opérant à découvert. Le Juif alors ne peut plus rien entreprendre. Sa balistique est à nu. Une fois sur la tour là haut, né fût-ce qu'à

mi-chemin du perchoir, le Juif est assez haut pour que nous sachions ce qu'il fait et ce qu'il montre.

Plus le singe monte en l'air,
Plus il montre son derrière

dit un proverbe allemand que reconnaîtront sans doute les nombreux Juifs venus du Rhin chez nous (1).

(1) Dans le recensement qui vient de se faire à Paris, on a pu remarquer que, cette fois encore, cette fois surtout, la mention religion avait été supprimée, ce qui est tout à fait blâmable dans un pays qui a encore un budget des cultes. Des gens en mesure d'être informés, dont un appartenant à l'Institut, me donnèrent à entendre que les Juifs n'étaient pas étrangers à cette suppression. Les Juifs ne seraient pas fâchés qu'on ignorât combien ils sont chez nous. Il est vrai que, d'autre part, des circulaires juives sont venues à l'administration de la préfecture de la Seine, bureau de la statistique, réclamant contre cette mesure qui empêchait les Juifs de se faire compter et de se compter entre eux. Ou bien ces Juifs si désireux de se montrer appartiennent plus spécialement que les autres à la catégorie nihilitionniste du Juif-Babel, ou bien plutôt, ce sont des Juifs en sous-ordre qui ne sont pas au courant des dessous, et sont tenus à l'écart des confidences de prudence pharisaïque pratiquée en haut lieu.

CHAPITRE TROISIÈME

L'INSTINCT JUIF

I

L'ACTIVITÉ DU JUIF

Le Juif est fêtu de paille sous le doigt de la fatalité qui le pousse. Il obéit comme la feuille du chemin au vent qui l'emporte. Elle tournoie, résiste, voudrait bien demeurer, mais le souffle qui règle sa destinée est plus fort et la pauvre feuille va, va au loin, là-bas, sans savoir où, au gré d'une puissance maîtresse impérieuse.

La destinée du Juif, il le sait bien, est celle de cette feuille chassée devant elle, feuille

putréfiée, ramassée à terre pour aller porter dans d'autres champs le venin de sa sève. Et le Juif en souffre de cette destinée. Il en pleure. Depuis qu'il est au monde c'est un long gémissement, le gémissement du bouc qui ne trouve plus de grain à l'arbuste qu'il a dévoré et dont il a tué le principe de vie en l'approchant de ses lèvres où passe une haleine de mort.

La destinée du Juif c'est sa passion, sa douleur. Sa vie est un chemin de la croix. Il se relève pour sans cesse retomber. Et ce chemin est sans fin. Il ne montera jamais au Golgotha d'où nous est venu le mythe de l'ascension qui est un terme théogonique. Le Juif n'a pas de terme à sa théologie.

Il n'entre jamais dans la Terre promise que pour en sortir. Il n'y entre donc pas. Entrer dans la Terre promise serait contraire à sa destinée, qui est de la chercher sans cesse, et d'errer sans la trouver.

Le Juif est un Prométhée cloué sur un Cau-

case en mouvement. Et on ne voit nulle part dans son histoire l'Hercule qui l'a décroché. L'Hercule qui le décrochera n'existe pas. S'il existait, le Juif serait semblable aux Grecs qui ont fait de Prométhée un civilisateur.

Si le Juif pouvait rencontrer quelque part son Hercule de décrochement, il serait semblable à nous qui sommes historiquement le peuple d'un messie venu.

Le Juif est le peuple d'un messie qui ne vient jamais. « *Voilà la terre que j'ai promise à Abraham, à Isaac, à Jacob ; vous l'avez vue, mais vous n'y entrerez point* », dit Dieu parlant à Moïse sur la montagne de Nébo.

Le Juif est un pauvre être garrotté par sa vocation en Abraham. Il travaille sans relâche à s'en affranchir, mais en pure perte. Sa destinée est comme le rocher de Sisyphe. C'est l'obstacle soulevé sans cesse, qui sans cesse reparaît et écrase sans cesse les mains qui le soulèvent.

« Fils de mon aïre et de ma meule, vous

que j'ai battus en granges, c'est vous qui êtes mes fils ! » s'écrie Isaïe.

Le Juif fils de cette meule est le patient éternel, comme dit Michelet. Les coups pesants, redoublés, la grêle des outrages et des humiliations ne l'écrasent pas, le courbent seulement.

Il porte sur ses épaules le poids éternel de la meule dont Isaïe l'a chargé, poids qu'on appelle aussi le fardeau des briques d'Égypte. Oh ! ce fardeau comme il doit être pesant, à en juger par les coups de reins du Juif pour s'en défaire ! Quel soulagement pour la pauvre bête de somme le jour où elle réussirait à conquérir le dégagement de son allure ! Pour cela le Juif aurait besoin de s'assoler quelque part. Mais le Juif ne se repose pas. Le Juif s'arrêtant en un endroit quelconque de sa course lente mais sans fin, ce serait la Terre promise.

Mais le Juif n'a pas de Terre promise, nous le savons. Car le Juif dans la Terre promise

c'est le Juif au delà de sa destinée, c'est le Juif réalisant son rêve, triomphant dans sa lumière.

Le Juif n'entrera jamais dans son rêve. Il faut qu'il marche, qu'il marche dans son destin, dans sa douleur, dans son gémissement d'esclave demandant à voir luire le jour sur la nuit de sa prison. Et le destin du Juif c'est le Juif errant jusqu'à la fin du monde, plié sous le poids écrasant de sa meule.

Voyez aussi comme il a l'air malheureux, accablé, tant qu'il reste dans sa fonction d'individu appelé à servir d'appui à un terme supérieur.

Théologiquement le Juif, qui ne fait rien contre nous sans le secours de sa théologie, prétend qu'il est notre aîné. Oui, il est notre aîné, mais non avec la supériorité que ce droit d'aînesse pourrait lui donner. Il est notre aîné comme le soubassement d'un édifice est l'aîné de la bâtisse entière. Si le Juif est le soubassement de la société chrétienne, il

n'est d'ailleurs qu'un soubassement théologique, ce qui touche peu l'esprit moderne, très affranchi de toute transaction théologique. Je n'insiste sur ce point de casuistique que parce que un des principaux griefs du Juif contre nous est que nous sommes « une hérésie juive ».

Va pour le soubassement de l'édifice religieux. En tout cas le soubassement n'est jamais qu'un point d'appui. Et une fois l'édifice construit, il serait étrange de voir les caves avoir l'accès des étages supérieurs.

Aussi bien c'est la Révolution française, réaction violente contre l'empire des idées chrétiennes, qui a essayé de tirer le Juif de sa destinée religieuse, de sa destinée qui le fixe sur les plans inférieurs. Et voici que le Juif émancipé par la Révolution s'arme contre la Révolution de sa balistique caraïte et talmudique pour lui faire reproche de ses attaches avec l'Ancien Testament et souhaiter avec M. James Darmesteter qu'on en finisse bientôt avec

« cette hérésie juive » du monde chrétien.

Le Juif n'a jamais reculé devant ces contradictions. Ces contradictions il ne peut même pas les voir. Elles ne sont apparentes que pour nous. Le Juif est pris dans sa vocation religieuse. Quoi qu'on fasse pour l'en tirer, il y retombe de lui-même. C'est un être de religion et de pratiques religieuses, comme nous aurons l'occasion de le constater encore quand nous l'étudierons faisant métier de libre penseur dans la religion des autres.

Oui, le Juif est en plein dans sa fonction lorsque les sociétés étant fixes, classées, ordonnancées, chacun est à sa place et que le Juif tenu à l'écart a la mine basse et déconfite. Cette mine basse et déconfite est celle que Moïse a estampée sur nature dans le désert où le Juif était vraiment à sa place. C'est la mine qu'il avait dans l'ancienne France, c'est la mine qu'il aurait dans la France moderne, si le Juif n'y avait apporté le désordre et le tohubohu qui lui sont nécessaires, sans lesquels

il lui est impossible de s'affranchir. Car il faut bien qu'on le sache, le Juif demeure lui-même tant que les sociétés n'ont pas été désorganisées par lui. Alors la meule qu'il porte sur ses rondes épaules demeure immobile et lourde, et le Juif marche plié sous la volonté de son dieu, du dieu qu'il s'est façonné à son image, ce dieu qui lui vient de Moïse, dieu terrible.

Vouloir dégager le Juif de dessous sa meule, vouloir le soustraire à l'impulsion de son instinct, c'est risquer d'apporter des perturbations graves dont le Juif seul profite, des perturbations du genre de celles qui jettent actuellement la France dans une crise terrible dont on n'aurait point encore la raison, si Drumont ne nous l'avait fait connaître en prenant le Juif en flagrant délit de supercherie.

Le Juif a de nombreux moyens de mettre en valeur cette supercherie qui lui permet de vivre aux dépens d'autrui : nous les étu-

dierons tout à l'heure et nous les verrons se conjuguant tous dans la balistique de son système financier, la balistique de la pompe aspirante.

La mise en valeur de la balistique du Juif a pour résultat immédiat de rendre au Juif un peu de liberté d'allure, de le mettre à l'aise sous sa meule mythologique. Gare à nous alors ! Si le Juif arrive à se mettre un peu au large dans son destin où il se sent si à l'étroit, c'est que la meule pèse moins.

Le poids que le Juif perd doit fatalement aller quelque part. Il passera forcément sur le voisin. Et le voisin en ce moment, c'est le peuple français.

On s'étonne que notre activité se dépense en vain, et que toute notre initiative soit enrayée, comme écrasée. Mais c'est que le Juif a fait tourner sa meule. Son poids s'allège de la vitesse acquise. Et la meule dont le mouvement s'accélère entraîne dans son excentrique tout ce qui l'environne.

Le premier pris dans ce tourbillon, c'est toujours le peuple, le peuple souverain. Le Juif sait bien qu'on ne démolit une société qu'en faisant appel à ceux qui croient avoir un intérêt à changer l'ordre des choses, à bouleverser l'état social. L'attraction des Juifs sur le pauvre peuple est inévitable. Il lui fait des signes que le malheureux, que le déshérité comprend. Le Juif lui crie : « Mais viens donc avec moi, notre douleur est la même, notre misère est semblable. » Et le pauvre peuple séduit se laisse aller, car il croit les mensonges du Juif. Il ne sait pas que le Juif ne peut vivre que grâce à l'agitation qu'il provoque. Il ignore que le Juif sous des airs de libérateur n'est jamais qu'un faux frère qui voit dans le peuple un instrument tout prêt. Il appelle l'instrument, en use autant qu'il peut. Mais il n'en use que pour son propre service, se réservant de le briser au moment où le peuple voudra réclamer sa part.

A ce moment le Juif répondra ; « C'est moi

qui ai su gagner l'argent, je le garde. » Car le Juif ne rend jamais l'argent qu'il peut garder. Et le peuple en sera pour ses frais, il en sera pour sa vie, pour sa liberté. En changeant de directeur, il se sera donné pour maître le Juif, un maître qui ne paye pas, un maître qui n'a pas de cœur, est sans pitié, raille la misère, laisse mourir de faim ceux qui ont faim, ne fait la charité qu'aux siens, ne fera jamais l'aumône au pauvre français qu'il aura réduit à la dernière extrémité, mis sur la paille, parce que le Français, c'est l'ennemi, et qu'en bonne guerre on n'épargne pas son ennemi.

Écoutez le Juif, lorsque sa meule une fois lancée, il croit enfin toucher le terme de sa vie d'esclave. Il est insolent, arrogant, impitoyable. Il nous détache des mots comme le mot de Mirès que j'ai cité plus haut, ou comme celui de M. Stern au Jockey-Club, mot pareil d'ailleurs, et reproduit par l'auteur de la *France juive*.

Le Juif n'a qu'un but, nous empêcher de vivre, pour vivre tout seul. Qu'il agisse sur le peuple en usant de ses dons de conspirateur et d'agent provocateur, ou qu'il s'attaque à l'épargne du pays en organisant des affaires financières où la bourgeoisie se ruine, il obéit à la même préoccupation, le seule d'ailleurs qui lui permette de prendre place dans notre société : nous chasser de notre société par l'expropriation.

Lorsqu'il agit au nom du peuple, le Juif, remarquez-le bien, est toujours le plus inquiet, le plus éprouvé. Personne comme lui n'a le sens des exagérations révolutionnaires, et ne s'entend à proclamer l'insolence multitudinaire. — Il est troupeau, son cri fait chœur. Son beuglement stérile, beuglement de bœuf (Moloch a une tête de bœuf, il dévore, ne rend rien, donc stérile), est le gémissement d'une foule affamée de tout parce qu'elle est dénuée de tout. Aussi voyez comme le Juif s'entend à transformer en émeute les idées de réforme.

Y avait-il assez d'officiers du nom de Bloch dans la Commune ?

Comment les choses se passeraient-elles autrement lorsque le Juif s'en mêle ? Il est l'éternel conspirateur, et l'éternel agent provocateur de toutes les conspirations et de toutes les provocations à la paix et à la richesse d'un pays. Sa destinée est de toujours faire verser la voiture de blé qui passe pour voler quelques sacs, lui qui n'a pas de champ à ensemer, lui qui n'a pas de bras pour travailler.

Aussi comme il est heureux, comme il est content, comme il est dans son rôle lorsqu'il peut dénoncer ou calomnier quelqu'un ou quelque chose ! Rien ne discrédite et ne jette la nuit sur la probité comme la calomnie ou la dénonciation.

Voyez, par exemple, ce qui se passe aujourd'hui pour l'honorable M. Raspail, obligé de poursuivre la *Lanterne* juive devant les tribunaux pour diffamation.

M. Raspail n'est pas seulement un homme d'une honorabilité incontestable, il porte encore un nom dont la renommée est faite de sacrifices, de dévouement et de vies consacrées tout entières à l'amélioration du sort des pauvres.

Le nom de M. Raspail est un nom que la démocratie doit honorer sans réserves pour les grandes vertus civiques qu'il représente.

Eh bien, non. Voici que depuis deux ans M. Raspail est traîné dans la boue par le journal de M. Mayer. Pourquoi?

Oh ! pensez bien que ce n'est pas sans motif. Le Juif ne fait rien qui ne soit conforme à son destin, à l'exécution de sa formule attentatoire. Et lorsqu'on le gêne dans l'accomplissement de cette mission destructive, le Juif regimbe, crie, piaille ou exécute selon ce qu'il trouve de liberté d'action dans une société plus ou moins complice.

Oui, le Juif exécute. Il exécute par la dénonciation ou par la calomnie qui est une forme de la suppression directe. On ne dénonce

pas M. Raspail. Mais on peut toujours le calomnier. Mentons, mentons toujours, disait Voltaire, il en restera bien quelque chose. Et M. Raspail est abreuvé de calomnies.

C'est qu'aussi M. Raspail a proposé au Parlement un projet de loi, il y a environ deux ans, projet de loi qui ne pouvait pas laisser de gêner les manœuvres juives, manœuvres de désordre et de discrédit.

M. Raspail, qui n'est pas un tripoteur, ne veut plus que les députés ou sénateurs prêtent le concours de leur nom, de leur qualité surtout de représentants du peuple, à des affaires financières du genre de celles qu'on a vues reposer sur les brouillards de la Seine. Et M. Raspail en pensant ainsi a fortement dérangé les combinaisons du Juif qui n'entre pas au Parlement s'il n'y trouve quelque bon profit dans un délai quelconque.

En pensant ainsi, M. Benjamin Raspail suivit sa destinée d'Aryen. En lui faisant payer cher ce frein mis aux tripotages juifs,

la *Lanterne* de M. Mayer suit sa destinée de juive.

A nous d'y veiller et de savoir à l'avenir qu'il faut nous tenir en garde contre la liberté de la presse comme l'entendent les Juifs. Il en est de cela comme de la libre pensée. Ils la veulent bien pour eux, contre nous, mais non pour nous contre personne, ou contre eux s'ils nous y contraignent.

Et voilà ce qui se passe lorsque décidément le Juif a pu mettre sa meule en mouvement. Nous sommes assourdis par le bruit et le vent de ce gros poids qui tourne, tourne, au point qu'il nous faut deux ans pour découvrir les raisons de la haine de la *Lanterne* contre M. Raspail.

Et cependant les partis réactionnaires se frottent les mains devant les divisions des républicains. Ils applaudissent aux haines personnelles qui déshonorent la République et feraient le jeu de la Monarchie illégitime, si les princes d'Orléans, ces régicides, n'étaient

eux aussi fortement compromis avec leurs Juifs. Car ils ont leurs Juifs, comme la République a les siens.

En toutes choses donc, chercher le Juif, et s'en méfier. Il prend la France par les deux bouts et serre. Nous sommes au milieu. Nous serons écrasés.

C'est lui qui nous vaut cette liberté frelatée qui nous répugne et dont se dégoûtent peu à peu les meilleurs amis de la liberté. C'est lui qui, avec le tapage dont il a besoin pour opérer en sûreté finit par faire trembler le sol de France sous nos pieds français et nous donne par instants des idées de tout lâcher, de tout abandonner.

Car il a semé partout la corruption de peau et d'âme qu'il porte avec lui depuis l'Égypte. C'est lui qui jette le peuple dans des erreurs qui coûtent cher au pays, c'est lui qui, à l'heure qu'il est, a tout désorganisé chez nous, a fait de la démocratie une bouillie informe où la France a peine à reconnaître les siens.

Nous sommes tellement en proie au vertige du tourbillonnement des Juifs que nous ne savons plus où nous allons, ni qui nous sommes. Le ronflement de cette meule qui tourne, volant de mort et de ruine, nous assourdit à ce point que nous avons perdu le sens des mots et ne distinguons plus la valeur des gens. C'est la confusion partout depuis que les Juifs, sur le conseil de leur Crémieux, faisant momentanément abstraction de leur vie à part, pour mieux nous donner le change, se sont mêlés avec notre agrément à notre collectivité française.

Lâcherons-nous prise pour cela ? Non. Le Juif y compte. Il se trompe. Nous tiendrons bon. Le moment sera pénible à passer. Mais si grande que puisse être la violence du coup, nous y résisterons. Et nous devons y résister, car il arrive toujours un moment où une roue tournant trop vite, un rayon se détache et s'échappe par la tangente.

C'est justement le cas de Drumont. Nous

étions tous emportés par l'horrible courant d'air de l'excentrique de la meule juive. Soudain un de nous parvient à se dégager le premier et nous démontre le danger que nous courrions en nous abandonnant à la volée de cette rouelle folle.

D'autres ont suivi Drumont déjà ; d'autres le suivront. Le chemin est ouvert, il n'y a plus qu'à y passer. Et on y passera, car désormais nous savons ce que nous veut le Juif sous ses airs patelins de sorcier et d'endormeur.

C'est alors surtout qu'il faudra constater la vérité de cet aphorisme que le danger n'est réellement grand que pour qui ne sait pas combattre. Connaître le Juif, c'est le combattre. Dès qu'on sait ce qu'il est, on sait ce qu'il ne veut pas paraître, ce qu'il s'efforce de nous cacher sous des airs miniabiles qui donnent le change sur l'état du cœur de cet être sans âme.

Connaître le Juif, c'est se sentir du dégoût pour les manœuvres menteuses de cet être de

mensonge dont la grande arme de combat est l'hypocrisie de ses intentions à notre égard. Il nous assure qu'il nous aime, qu'il est résigné, dépourvu de toute ambition. Tout cela, c'est pour attenter plus sûrement à notre fortune, à notre richesse.

Il crie au peuple qu'il est son libérateur. C'est pour accroître ses chances de désorganiser notre France. C'est pour s'affranchir en toute liberté et en toute puissance qu'il appelle à lui la liberté et la puissance compacte du peuple qui souffre. Il affirme qu'il est prêt à tout entendre, à tout subir, pourvu qu'il vive. Mensonge ! Il n'a qu'une pensée qui le dévore au cœur, devenir notre maître et nous réduire en esclavage.

Ah ! ce gémissement de victime, ce cri d'opprimé, comme il était aisé de le faire entendre, en France surtout, où le populaire a dans le cœur tant de pitié et de compassion pour le pauvre du chemin !

Le Juif Errant qui a pour manteau « le

vent, la neige et la pluie d'une nuée éternelle », fait pitié au premier abord. Il frappe au seuil, demande asile. On lui ouvre. On le reçoit, on est bon pour lui. Chez nous le premier mouvement de la charité n'est pas de regarder si les trous de l'habit du manant qu'on héberge cachent le poignard d'un assassin.

Hélas! chaque fois que le peuple français s'est laissé prendre aux plaintes du Juif-Errant, il a constaté le lendemain matin ce que lui coûtait l'hospitalité de la nuit donnée la veille au soir à un passant inconnu. Le Juif-Errant est toujours le voyageur qui vide les armoires pendant qu'on dort, prend les clefs du secrétaire et emporte l'argenterie.

Oui, héberger le Juif Errant, c'est ouvrir sa maison à la ruine, y donner accès à la mort. Comme la fille de Pharaon sauvant Moïse des eaux, la Révolution française, en essayant de sauver le Juif de sa destinée d'esclave, a réchauffé dans son sein le serpent qui la dévore à l'heure qu'il est.

Haro ! sur ces gémissements qui ne sont que grimaces et dont le but est d'accélérer plus fort la rotation de la meule dont le Juif voudrait nous charger les épaules à son tour et nous écraser.

La meule tourne, elle est dangereuse parce qu'elle tourne. Arrêtons-la. Posons le pied dessus et rejetons le Juif dans sa destinée de paria condamné à la marche lente sous sa meule écrasante.

Cette destinée n'est pas à plaindre. C'est le Juif qui se l'est faite. Il s'est mis hors la loi, qu'il y reste.

Nous dirons plus loin comment le Juif est hors la loi par son propre fait. Pour le moment, qu'il sache bien que ce gémissement, qui n'est qu'un gémissement d'envie et de haine, ne nous touche pas, ne peut plus nous toucher. Nous sommes payés pour savoir ce qu'il cache.

C'est le gémissement d'un gredin qui implore sa victime et la supplie de ne pas trop crier

Au moins qu'il ait le temps de l'égorger sans qu'on vienne au secours.

Et il arrête nos cris. Et nous avons été assez niais pour nous laisser prendre à la complainte de ce détrousseur. Nous avons été assez naïfs pour écouter, sans voir ce qu'il y avait dessous, le récit hypocrite des histoires que nous conte ce faux pauvre, ce faux mendiant, de véritables histoires à dormir debout. Car il est temps de l'avouer, tout ce que le Juif a tenté pour nous abuser a réussi à nous abuser. Tout ce qu'il a mis en avant pour nous étourdir sur sa propre valeur, finances, sciences, philosophie, histoire, art même, nous a étourdis et nous a imposé. Et nous voilà livrés aux sortilèges de ce magicien qui nous débitedepuis cent ans son recueil effronté de sornettes. Où nous voici tout à fait stupides, c'est qu'en tout et partout, c'est la même histoire, dont le titre seul diffère.

Prenons la plus audacieuse, celle qui les contient toutes, celle dont le mécanisme est le

mécanisme des autres : la finance. Ah ! parlons-en du système financier du Juif, système imité d'ailleurs par d'autres, et qui, depuis qu'il fonctionne sous le nom de *crédits* divers, a réussi à drainer dans le dernier des villages l'épargne de la France, a vidé tous les bas de laine du pauvre laboureur et a chassé de leurs demeures tous les habitants des maisons qu'ils avaient fait bâtir sur leurs économies.

Que de bien n'en avons-nous pas entendu dire de ce système financier depuis qu'il a cours chez nous ? On va même jusqu'à nous dire aujourd'hui qu'il est la force de la France, que sans lui nous serions perdus, comme si la France n'avait pas eu un système économique avant celui du Juif, avant celui de Law surtout !

Ce système financier, qu'est-il au juste ? Comment le décrire pour en rendre claire toute l'improbité éhontée ?

Avant tout crions bien haut, pour qu'on ne s'y laisse plus prendre, que le système finan-

cier du Juif n'étant connu que du Juif, ne peut servir qu'au Juif.

Avis aux gens trop pressés de s'enrichir qui s'associent au Juif pour faire des affaires. Les affaires qu'on fait avec le Juif tournent constamment au profit du Juif. On ne sait comme cela se produit, mais on ne gagne jamais lorsqu'on joue à la Bourse avec le Juif. On perd. Et comme l'Aryen, a du bon, il paye. Il paye avec ses rentes, ses maisons, ses titres, la dot de ses enfants, avec son honneur qu'il contresigne de son nom. Bref il se ruine. Et une fois ruiné, il lui reste encore des dettes, car on doit toujours de l'argent au Juif quand on lui en a dû une fois. Personne, parmi nous, ne sait comment cela s'arrange, mais la dette qu'on acquitte envers le Juif n'est jamais acquittée. Cela dure jusqu'à la mort et au delà.

Cela tient un peu à ce que le Juif eut de tout temps l'art des faux billets. Qui ne connaît l'histoire de ce Juif qui, pendant la guerre de

Crimée, mit dans la circulation, en Russie, de faux billets et en devint baron.

Cela tient surtout, je crois, au système financier juif lui-même que nous ignorons, et qui ne nous en prend les doigts que plus aisément dans son engrenage. Une fois dans l'engrenage, on n'en sort plus qu'avec un membre de moins, si ce n'est tué tout raide sur le coup.

L'engrenage du système financier est l'engrenage sans fin, détruisant par les mêmes procédés les particuliers d'un pays qui s'y livrent et par suite le pays tout entier.

Le système financier du Juif, c'est l'art de provoquer la crise, vous entendez bien, la CRISE.

Et la crise arrive quand l'épargne d'un pays, au lieu d'aller à l'industrie, passe à l'agiotage.

C'est le cas de la France en ce moment. La France est étranglée par l'agio. Suivons l'agio dans ce qu'il a de caractéristique. L'a-

giotage, notez bien, c'est le Juif par essence, c'est le trompe-l'œil, c'est l'illusion.

L'agiotage, c'est le chiffon de papier illusoire qui fait sortir l'or de nos maisons pour aller dans celles du Juif. L'argent qu'a pris le Juif nous ne le revoyons plus. Car l'agiotage c'est tous les abus autorisés. Cette valeur en papier, qui ne sera réalisée que dans cinquante ans, dans un siècle ou même jamais (1), agit sur les peuples comme si elle était acquise au moment de l'émission. En effet, elle fait supposer présente une richesse problématique, et entraîne les porteurs de titres à escompter les succès futurs pour se livrer immédiatement à une fièvre de bien-être qui les précipite dans la plus effroyable consommation.

La consommation augmentant, c'est deux effets certains :

1° L'accroissement du travail;

(1) Lire à ce sujet : *Le Baron Jéhova*, de M. Sydney Vigneaux. On y trouvera des arguments très décisifs, plus complets que ce que l'on peut donner ici,

2° L'accroissement des produits.

Le Juif ne peut rien souhaiter de plus propre à l'enrichir. La soif de la jouissance entraîne l'épuisement du produit. Celui-ci très demandé devient cher. Le travail excite à combler les vides, exige de plus gros salaires. Les frais se multipliant ainsi dans tous les sens, tout le monde se précipite vers la hausse. Chacun peinant et vendant plus cher sa peine, achète plus cher encore le service d'autrui.

On se demande comment il arrive que la crise éclate toujours au moment où on travaille le plus.

Oh! c'est bien simple. Le Juif sait que la misère accélère le travail. Comment cela? Parce que le travail dans la direction que lui fait prendre le Juif augmente la richesse des créanciers. Les créanciers s'enrichissent à coup sûr lorsque le travail est employé à combler les vides creusés par les promesses trompeuses d'une fortune illusoire, cette fameuse fortune de papier que le Juif nous donne en

échange de nos espèces habilement soustraites.

Voilà le résultat logique du système financier du Juif.

Surtout n'oublions jamais que la finance juive, c'est :

1° La hausse indéfinie des prix ;

2° L'écart constant entre le prix de revient et celui de la vente.

Qui perçoit cet écart ? Le Juif. Le Juif seul. Car le Juif n'est pas consommateur, ou si peu qu'il est le plus faible de tous. En outre lui seul s'entend à être l'intermédiaire des transactions qu'il a rendues nécessaires.

Or dès que les transactions deviennent plus abondantes, qui gagne à cette multiplication des transactions ? Celui qui en est l'agent unique, le Juif. Si bien que pendant que tout le monde perd, le Juif qui est au milieu gagne, il ramasse ce qui tombe, ce qu'il fait tomber.

La finance juive, c'est donc la fortune de

l'intermédiaire par la crise, la crise qui vient toujours du Juif.

Autrement dit, c'est l'enrichissement du Juif par la ruine du brave citoyen français qui prend des actions d'une banque juive quelle qu'elle soit, en un mot tombe dans le piège que lui tend le Juif.

La finance juive est un piège perpétuel qui aboutit constamment à l'enrichissement du parasite par la misère du travailleur.

N'allez pas croire que ces coups-là se passent sans compensations apparentes ou du moins sans que les détrousseurs ne s'emploient à nous dissimuler leur mauvais coup. Le Juif est trop au courant de son métier pour faire crier, ou laisser le moyen de crier à ceux qu'il écorche vifs. Le Juif a des moyens sinon de panser les plaies qu'il fait, au moins de détourner l'attention de ceux qui pourraient les voir.

De temps en temps on voit apparaître dans les journaux, sous forme « d'échos » ou de

« nouvelles du jour », que le baron tel ou tel, lisez banquier juif, vient d'adresser à l'Assistance publique une somme de.... pour les pauvres 'du pays.

Cela a tout à fait bon air. Et l'on dit : « Voyez donc, comme ces Juifs qui sont si riches font du bien tout de même ! »

Au fond c'est toujours M. Gogo l'actionnaire qui parle ainsi. Il a été détroussé dans une affaire de Bourse. Mais comme il ne sait pas qui a empoché l'argent qu'il a perdu, il ne connaît jamais son voleur. La Bourse est pour lui une collectivité impersonnelle, un être sans nom qui joue à qui perd gagne, gagne plus souvent, et puis voilà tout. Les investigations du bon bourgeois ne vont pas au delà. C'est à la Bourse qu'il en veut. Et pour un peu il irait cogner de la tête les pierres de ce temple aussi laid d'ailleurs extérieurement qu'il est immonde et empuanti à l'intérieur.

La petite annonce du cadeau juif à l'Assis-

tance publique produit son petit effet, l'effet qu'on en attend, et personne, moins encore parmi les dévalisés que parmi ceux qui sont simples spectateurs, ne songe à se demander si cette petite comédie de la charité, comédie qui se renouvelle fréquemment, ne cache point quelque immondice.

« *Qui bene olet, male olet* », a dit Martial des gens qui sentent trop bon. C'est le cas des bonnes actions juives, qui sont trop parfumées pour ne point cacher quelque mauvaise odeur.

En ce qui me concerne, moi, qui n'ai jamais fait que regarder les autres se faire prendre dans le miroir aux alouettes des Juifs, je n'ai jamais cru beaucoup à la charité profonde de gens que j'ai toujours tenus pour des malfaiteurs de bas étage, dont le succès insolent est toujours en raison directe de l'imbécillité des gens qu'ils exploitent.

Sous ces générosités au droit des pauvres, j'ai toujours flairé quelque crime de vol ou

d'égorgement financier. Chaque fois que vous verrez les journaux annoncer un don du genre de celui que je viens de signaler, c'est que la veille le banquier donateur a fait quelque mauvais coup.

Et il a double raison de procéder ainsi. D'abord cela dérouté bien l'opinion de ceux qui pourraient avoir quelque soupçon. Quant à ceux qui n'ont aucun motif d'en avoir, cela leur retire toute idée d'en nourrir jamais. Bien mieux cela accélère le prestige de la marque de fabrique et entretient la confiance des alouettes pour la chasse prochaine.

D'autre part, le Juif couvrant ainsi la marchandise volée du pavillon de la charité officielle annoncée à son de trompe par la voix du canard à trois becs, cède au plus intime de son organisme exceptionnel.

Le Juif aime à rire dans sa barbe. Tout est de bonne prise pour son odieux ricanement naturel. Et vraiment est-il quelque chose de plus drôle que de payer la civière du pauvre diable

qu'on envoie à l'hôpital après lui avoir cassé les bras et les jambes en lui persuadant que c'était pour son bien qu'on le réduisait ainsi en pièces et en morceaux !

Oui, c'est vraiment drôle. Ce qui est plus drôle encore, c'est que tout le monde soit dupe de ce jeu de couverture et persiste à alimenter le dilettantisme féroce de l'impertinent, du vieux jouisseur juif, qui n'a que mépris pour le bon *goy*, lequel toujours paye les distractions et les jouissances du *ioutre*.

Pourtant voici qu'aujourd'hui nous trouvons que cette mimique du vieux pitre a un peu trop duré. Et à force de voir conduire les Français à l'hôpital, à force de nous voir tous ruinés successivement, cependant que les Juifs successivement font fortune, nous nous demandons s'il n'y aurait pas un moyen de savoir d'où tout cela provient.

En cherchant un peu, nous avons vu que toutes les diligences qui passent aujourd'hui

sont remplies des filous qui les attaquaient hier.

Eh! Eh! Mais voici que tous les honnêtes voyageurs sont à pied! Attention! Si nous attaquions à notre tour les diligences? Ce serait peut-être le seul moyen d'y remonter.

II

L'EUNUQUE JUIF

Les diligences, le Juif les attaque toutes, et celles où voyagent des Français riches, et celles où voyagent des fonctionnaires, des savants, des lettrés, des artistes. Il le faut bien. Le Juif n'a rien. Nous avons tout. Sus donc aux Français ! Et comme l'attaque se fait de nuit, pendant que les touristes dorment, vous vous voyez quelle aubaine pour le détrousseur de la route.

C'est ainsi, croyez-le bien, que le Juif est partout où nous étions jadis, moins par ses mérites personnels qui sont d'emprunt que par les nôtres qui sont réels et d'origine.

Le Juif n'a que des qualités d'assimilation, d'adaptation. Il s'approprie le génie d'autrui.

Toutes ces facultés intellectuelles se bornent là. Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, quoi qu'il écrive, quoi qu'il pense, ce n'est jamais que sur le commun qu'il opère. Dans le domaine de l'esprit comme dans celui de la vie positive, végétale, il use constamment de son droit de libre parcours et de vaine pâture. Droit qu'il ne demande jamais l'autorisation d'exercer. Droit qu'il s'arroge, parce que la vie est là et qu'il faut manger. Cela devient le droit du fait accompli. C'est au demeurant le droit du détrousseur. « Une diligence s'avance dans le chemin de la vie. Elle est à moi, se dit le Juif, tout ce qu'elle renferme est à moi, parce qu'il faut que cela soit à moi. » Et c'est à lui par la violence, par le coup de force, par le traquenard plus encore que par l'attaque ouverte, en un mot, par l'exécution de sa formule originelle, la formule attentatoire.

Le Juif, à l'heure qu'il est chez nous, est de tous les gens vivant de la France le plus favorisé. Je ne connais pas de socialiste qui ait

mieux réussi à s'approprier tout le bien d'autrui par le simple fait que, sous prétexte d'en réclamer sa part, il a tout pris.

Vous me direz : C'est un moyen, et le plus rapide. J'ajouterai même que c'est le seul qui pouvait faire réussir le Juif. C'est le moyen auquel ont recours les mendiants malhonnêtes qu'on reçoit chez soi en leur ouvrant toute la maison. Ils ont besoin de prendre. Ils n'ont qu'à prendre : ils prennent. Une fois qu'ils ont pris, ils gardent, et nous disent : « Tiens, vous n'avez plus rien. Vous êtes des imbéciles. Il fallait faire attention, et ne pas laisser les clefs aux meubles. »

En effet, nous sommes des imbéciles. Si nous sommes détroussés, c'est bien parce que nous l'avons voulu. Si imbéciles même, que lorsque Drumont produit la liste considérable encore qu'incomplète, et point si erronée que les intéressés le prétendent, des Juifs en vue à Paris, Juifs dont on ignorait la juiverie pour la plupart, il se trouve parmi nous des gens

assez gobeurs pour en tirer un argument en faveur de la juiverie triomphante.

Si les Juifs ont toutes les places, s'ils ont la haute magistrature, la haute police, les académies, l'enseignement, presque tout le ministère de l'instruction publique par les directeurs et les employés, le ministère du commerce par le ministre et le chef de cabinet, les administrations, les chemins de fer, beaucoup de librairies et plus encore de journaux, sans compter la Bourse qui relève de la finance, oui, si les Juifs ont tout cela et que nous ne l'avons plus, poursuivent nos gobeurs, c'est qu'ils sont plus forts que nous, plus capables, plus assidus, plus exacts, etc., etc.

Enfin toutes les qualités de l'armorial de la vertu défilent, pour nous conduire à ce résultat que les Juifs seuls rendent service à la France par l'emploi même de ces qualités que, paraît-il, nous n'avons pas. Libre à nous de les détester, nous en avons le droit, mais nous ne pouvons pas avoir la prétention

de les empêcher d'être plus forts que nous.

Voilà comment beaucoup de gens qui se croient sensés ont raisonné sur le livre de mon confrère Drumont, livre fort et brave.

Eh bien, non ! les Juifs ne sont pas plus forts que nous. Leur force, si c'en est une, est une autre force que la nôtre. C'est une force contraire à la nôtre, ennemie de la nôtre. Elle ne prend de corps qu'à nos dépens. Elle sert à nous violer quand nous nous laissons violer. Ce n'est même point la force de l'attaque à main armée qui risque de trouver chez l'attaqué une main non moins armée pour la défense. C'est la force de cet attentat perpétuel du Juif, attentat qui ne réussit que par la séduction ou le mensonge, le vol à la tire sans faire sonner le mannequin.

La force du Juif consiste à ne pas se laisser voir pendant qu'il fait son coup. Aussi longtemps qu'il a fait le siège de notre société, le Juif s'est abrité derrière les théories humanitaires et de pardon mutuel rempla-

çant les antipathies de race et de religion.

Nous l'avons pris au mot, nous voici condamnés à le prendre sur le fait. Il a toutes les places. Non seulement il les garde, mais encore il nous en chasse. Peu à peu le Juif partout nous remplace. La conclusion n'est pas du tout qu'il est plus fort que nous, elle est qu'il est notre ennemi et que nous faisons fausse route quand nous lui offrons l'hospitalité de l'ami.

Le Juif n'entre pas chez nous pour partager notre repas ou notre siège ou notre bien-être, il n'y entre que pour manger tout seul, avoir place tout seul au foyer de la France, finalement nous jeter par la fenêtre comme à Vilna.

Voilà toute sa force. Elle n'est pas plus grande que la nôtre, elle est autre; elle est d'une autre espèce, mais de l'espèce dangereuse; c'est une force d'expropriation et d'extermination.

Le Juif n'a rien en propre. Il nous pille

sous prétexte de nous servir. Le pillage est plus palpable dans l'ordre positif et matériel de l'argent ou des biens-fonds. Il est tout aussi perceptible dans l'ordre des idées ou des travaux qui mènent aux situations, aux fonctions, aux honneurs.

Comme dans cet ordre de phénomènes intellectuels il lui est impossible de nous mettre tout à fait nus et de nous jeter sans vêtement dans la rue, il se contente de nous emprunter. C'est là le secret de sa supériorité apparente.

S'il s'est installé dans toutes les places où il est, c'est d'abord parce que le Juif ne s'installe jamais dans les endroits où l'on est mal. Et l'on est assez bien dans les fonctions qu'il a accaparées. C'est encore parce que l'esprit du Juif n'atteint jamais au génie, à l'invention, à la création. Les limites du talent qu'on peut acquérir sont ses bornes naturelles. Il a pour arriver au talent la patience du termite, la souplesse du déshérité, la vo-

lonté de l'ambitieux, l'ambitieux qui opère en ennemi dans une terre étrangère à conquérir.

Le talent est jusqu'à un certain point quelque chose comme l'érudition. L'érudition est faite d'emprunts successifs, c'est la juxtaposition des travaux d'autrui sur une attention individuelle. Le souffle du génie si mince, si zéphyrin qu'il soit, n'est pas indispensable à la formation du talent. La volonté suffit, la volonté opérant sur un terrain plus ou moins préparé à filtrer l'emprunt, à tamiser l'acquis.

Le terrain cérébral des Juifs est particulièrement préparé pour cela. Lui seul, lui surtout, est admirablement organisé pour ce genre d'exercice intellectuel qui est l'emprunt du bien des autres. Je dirai même qu'il est mieux que tout autre peuple à même de s'approprier le bien d'autrui dans la fortune intellectuelle qu'il s'entend comme personne à substituer la fortune matérielle. En outre, n'ayant

en soi aucune vertu créatrice, aucune originalité fondamentale, il n'est pas gêné par la lutte qui peut s'établir à un moment donné dans le cerveau d'un Aryen entre les dons personnels et les dons venus de l'étude. Il n'y a jamais chez lui la rébellion de l'individualité.

Les seules vertus qui soient le patrimoine du Juif, sont ce que nous appelons ses vices. Nous lui en abandonnons volontiers les prérogatives, ces vices étant de nature délétère, contraire à la pureté de notre oxygène social.

Le Juif, détrousseur de la fortune foncière, emprunteur de la fortune intellectuelle d'un pays ou d'une race, il est facile d'établir d'où lui viennent ses succès et ses faux airs de personnage glorieux.

Eh bien, voici ce que je dirai aux admirateurs des facultés du Juif.

Le Juif occupe, à l'heure qu'il est, toutes ou presque toutes les hautes situations de la

France, non par ses mérites personnels, mais par les nôtres.

Le Juif arrive aux fonctions, aux hautes situations par les mêmes raisons que, pauvre hier, il est riche aujourd'hui.

Tout ce qu'il est, tout ce qu'il devient, il ne le devient et ne l'est que parce qu'il est financier, qu'il a des dons particuliers pour s'enrichir en quoi que ce soit. Comment s'enrichit-il ? nous ne le savons que trop. Il prend par l'agiotage l'argent dans nos poches pour le glisser dans les siennes, d'où il ne sort plus.

C'est un financier d'une nature spéciale. Il ne pose rien, retient tout, nous le savons.

Dans le domaine des sciences, des lettres et des arts, c'est encore le financier qui opère. Seulement là, ne pouvant pas tout retenir, encore qu'il ne pose rien, il est forcé d'emprunter simplement. Et nous le voyons alors dans ses livres, dans ses discours, dans ses travaux d'espèces différentes, imiter, copier,

emprunter. Sa tâche, encore un coup, lui est rendue très facile par les aptitudes simiesques et stériles propres à sa race.

Le Juif produit d'autant plus d'hommes distingués que le pays où il se fixe en produit davantage, est plus riche en hommes de génie ou en inventeurs. Le Juif canalise la gloire comme il canalise les fonds financiers, dans les bons endroits. Et on peut se le figurer se glissant, grimpant le long des grands hommes des pays qu'il exploite, fouillant dans leur poche, s'électrisant à leur contact jusqu'à nous faire un jour illusion, et pouvoir se donner comme une personnalité pour de vrai.

Voyez donc si en Pologne, pays si pauvre en génie désormais, pays dévasté dans tous les sens, il existe des Juifs capables d'être comparés à Disraéli, à Crémieux, à Mirès ou même à Polydore Millaud. Du tout. La Pologne, pays pauvre, ne produit que de pauvres Juifs; les moins pauvres d'entre eux sont ri-

ches, de la richesse de l'usurier ou du marchand d'eau-de-vie frelatée.

Voyez même en Russie, où l'accès des grandes fonctions n'est permis qu'aux Slaves et aux Allemands, si les Juifs sont dans les honneurs comme parmi nous.

Les plus importants des Juifs russes sont des banquiers ou des marchands de grains qui monopolisent le blé sur l'exemple de Joseph en Égypte, comme les Ephrussi à Odessa. Quant au reste, ils pressurent les paysans comme en Pologne, jusqu'au jour où les paysans russes, lassés d'être une chair à nourrir le Juif, le tuent ou le forcent à chercher une retraite ailleurs.

Quelques-uns de ces Juifs russes ont trouvé un asile en Hollande. D'autres se sont réfugiés ici, à Montmartre, où ils ont installé en plein vent de petits commerces dont ils vivent piètrement, cependant que le grand-duc Wladimir mange à la table de Rothschild.

Par contre, en Angleterre, en Allemagne et

en France, le Juif a trouvé maintes occasions de s'instruire, de juxtaposer les emprunts successifs et d'arriver ainsi, par une certaine culture cérébrale, à occuper des situations dont les indigènes d'ailleurs se tirent tout aussi bien que lui, lorsque les gouvernements veulent bien les employer.

En Angleterre, la situation de Disraéli a été tout à fait exceptionnelle. Ce pays renferme tant de véritables hommes d'État, qu'il eût fallu que le Juif fût un bien mauvais financier, et il ne l'est pas, pour ne pas trouver de larges emprunts à faire. Et dame ! Disraéli, qui était un bon élève, a suivi les cours de diplomatie, qui sont très forts chez nos voisins d'outre-Manche, avec une assiduité qui lui a réussi.

Son instinct juif se juxtaposant les idées de Pitt, de Fox, de Canning, de Robert Peel ou de lord Palmerston, ne pouvait pas manquer de prendre essor. D'autant qu'il n'y a pas très loin de l'instinct juif au génie anglais.

L'Angleterre représente dans notre politique moderne ce que Carthage, la sémite Carthage, représentait dans la politique ancienne.

La perfide Albion est, comme le pays punique, une nation de boutiquiers obéissant à des intérêts particulièrement rapaces, qui en font l'ennemi du genre humain.

Ainsi que le disait Jacques Bonhomme il y a trente ans, la politique de l'Angleterre c'est la politique du « ceci est à moi, » c'est-à-dire : « ce que je touche du pied ou de la main m'appartient ». C'est en tous points la politique juive. Tout y est, l'attentat perpétuel, les prétentions à l'empire du monde, l'arrogance, la haine de la France et la perfidie.

Que l'Angleterre ait fait du Juif Disraëli un noble pour de vrai, un pair, rien là pour nous surprendre. L'Anglais est, socialement parlant, un Juif blond. Il a l'héritage politique et social des sémites Carthaginois. Tout cela était à merveille pour faire comprendre

comment Disraëli a si bien réussi à canaliser le génie de l'Angleterre.

Le Juif canalise les qualités dominantes du peuple qu'il exploite.

En Allemagne, d'autres circonstances nous donnent les raisons qui ont mis en lumière quelques Juifs dans ce pays.

L'Allemagne comme l'Angleterre a favorisé le Juif en lui octroyant des titres de noblesse. Mais c'est tout simplement parce que le Juif avait des titres de rentes. De l'autre côté du Rhin, du temps de la confédération germanique, tous les petits États aujourd'hui médiatisés n'étaient pas richissimes. Les princes qui ne sont pas riches ont besoin pour faire bonne figure d'emprunter sur leur couronne ou sur leur signature. On emprunta sur des signatures mises en bas des parchemins des barons. Ces pauvres Juifs, toutes les fois qu'on les anoblit, c'est avec le dernier titre dans la hiérarchie locale.

Ils sont barons en Allemagne, et Dieu sait

quels barons ! Des barons de la finance. On sait ce que cela veut dire. Et là-bas où il existe une noblesse si hautaine, si fière de ses privilèges, personne ne prend le change sur la valeur du titre.

Nous n'avons qu'à demander au jeune baron Bleichröder si on le trouva assez noble pour demeurer dans le régiment de la garde où l'influence paternelle avait essayé de l'imposer. On le déclara plus Juif encore que baron, et il lui fallut donner sa démission.

Il est vrai que le soir même du jour où l'Empereur avait reçu dans l'avant-bras des chevrotines qui l'auraient tué sans le secours du chirurgien français Guérin, le Guérin du pansement ouaté, le jeune baron avait gravement contrevenu aux traditions de la noblesse militaire de l'Allemagne.

C'était après souper. Les officiers, réunis sous la véranda de leur pavillon ouvert sur *Unter den Linden*, causaient entre eux de l'attentat de la journée. Cependant, le petit

Bleichrøder qu'on tenait d'ailleurs déjà à l'écart, accoudé sur la balustrade, contait fleurette à une courtisane qui passait, une Dalila quelconque. D'où grand émoi dans le corps des officiers ; on se regarde, on se consulte. Bref on décide que le plus vieux major du régiment ira signaler son inconvenance au jeune homme si peu au fait des usages ! Le vieux major prend son courage à deux mains. (Il en faut toujours un peu pour faire des remontrances à un protégé de M. de Bismarck.) Et le voilà qui s'avance vers le couple amoureux, une main à la casquette, faisant le salut de l'officier à l'officier, l'autre étendue pour frapper discrètement sur l'épaule du jeune Bleichrøder : « Pardon, lieutenant, dit-il à mi-voix, mais les usages des officiers de la garde s'opposent à ce que l'un d'eux parle à une prostituée dans la rue le jour où l'on a attenté à la vie de l'Empereur. »

Et voilà comment les officiers du régiment de la garde, tous comtes ou barons pour de

bon, traitèrent en camarade le jeune baron de la finance. Camarade d'aventure, camarade pour rire, rien de plus. Tout juste le temps de lui faire sentir que les gens de notre race ont des habitudes et pratiquent des convenances qui sont étrangères aux Juifs.

Je dis « notre race », car l'Allemagne est de même race que nous. Nous sommes même assez parents pour qu'il se soit établi entre nous les terribles haines qui sont les haines de cousins-germains.

Ce que l'Allemagne a fait en répudiant pour compagnon d'armes le fils de l'usurier qui lui prêta en 1870 à hypothèque sur la France, l'Angleterre, qui anoblit Disraëli et nomma lord un Rothschild, ne l'eût jamais fait.

Ce n'est donc point par les situations d'État que le Juif s'est fait une belle place en Allemagne. L'Allemagne qui chasse encore du métier d'officier un jeune lieutenant qui épouse une Juive, comme cela s'est passé tout

récemment, ferme son monde, ne permet pas l'accès de sa société au Juif. C'est de la cour que sont parties les hautaines prédications du pasteur Stöcker contre les Juifs.

Mais le Juif ne se décourage jamais. Le frottement avec les grands hommes politiques de l'Allemagne lui est interdit, ce frottement direct, ce contact sans lequel il n'est jamais rien ; il lui reste le génie de l'Allemagne.

Cela, c'est comme l'air qu'on respire. Il suffit d'ouvrir la fenêtre pour en avoir sa part. Selon qu'on a un plus grand appartement et une plus large fenêtre, on en prend davantage. Et il faut bien le reconnaître, le Juif, si apte à imiter, a de grandes fenêtres et de larges chambres où il emmagasine le génie d'un pays.

L'Allemagne est la patrie de la musique. Le Juif n'est pas tout à fait étranger à cet art d'agrément. C'est par là qu'il canalisa la gloire dans ce pays.

Depuis David jouant de la harpe et faisant

le pitre pour égayer la folie de Saül, il a produit assez de cabotins et de saltimbanques de toute espèce, fabricants de valse pour les bastringues, chanteurs intermédiaires de la musique des autres, compositeurs contrefacteurs se taillant un peu de renommée dans la gloire de la musique allemande et aussi dans l'imbécillité d'un public complice, pour se croire quelques droits à ce qu'on discute sa musique.

Oui, c'est vrai, le Juif a de la musique en lui. En a-t-il assez pour y être original? Non; jamais le Juif n'est original. Toute sa fortune artistique ou autre, c'est toujours le bien d'autrui. C'est toujours la balistique de son système financier, la balistique de l'attentat aux capitaux d'autrui. Rien de plus.

N'allez pas me dire: Mendelssohn, Meyerbeer. Emprunt, imitation, pastiche, démarquage que tout cela, démarquage plus ou moins habile suivant que le singe fait mieux la grimace, de plus ou moins haute volée sui-

vant que le pasticheur imite Beethoven ou Schubert, ce qui est le cas de Mendelssohn.

Je n'ai point le loisir de m'arrêter à des considérations de critique musicale, considérations de détail qui m'entraîneraient trop loin si je voulais faire la preuve pièce, en mains du talent d'adaptation où se réduit toute la verve de Mendelssohn. Les musiciens me comprendront quand je déclarerai que sans Beethoven et Schubert, l'auteur du *Songe d'une nuit d'été* et de la *Création* n'existerait pas.

Il lui fallait les symphonies de Beethoven pour écrire les siennes, comme il faut au tailleur du drap pour confectionner un vêtement. Le Juif n'a pas assez de musique en lui pour trouver des formules nouvelles. Il imite, démarque, décalque, c'est tout ce qu'il peut. Mendelssohn n'a jamais été qu'un musicien très intelligent, comme le sont quelquefois les Juifs, mais d'une intelligence

qui ne va jamais au delà de l'assimilation. Et Mendelssohn s'est assimilé les procédés, les formules devenus classiques, scolaires depuis leur découverte par Beethoven et Schubert.

Mais voici Meyerbeer. Quant à celui-ci, c'est l'art juif à sa dernière puissance, imitation qui oscille entre l'Italie et l'Allemagne, mais au demeurant n'est jamais que de la musique juive, musique de reflets. Les reflets dessinés par Meyerbeer sont ceux du mélodrame et des gros effets, quelque chose comme la prose juive de M. Dennery, du romantisme surbaissé.

Surbaissé, voilà qui peut tout dire sur l'art juif.

Voyez l'architecture des Arabes, qui sont des sémites. L'arc outre-passé, l'arc où le plan cintre est baissé est la caractéristique de l'art musulman. La voûte arabe a l'aspect d'une grotte à toit plat, effet que jamais ne donne notre ogive surhaussée qui file vers

le ciel. L'arc outre-passé c'est toujours le développement en étendue de l'esprit sémitique qui gagne en longueur ce qu'il perd sur le nôtre en hauteur.

Je reviens à la musique juive sans insister plus qu'il ne convient sur deux autres célébrités musicales qui ont grandi en France, Halévy et Félicien David. L'un avec la *Juive*, l'autre avec le *Désert*, ont travaillé spécialement dans leur atavisme, à l'arrière-plan, avec moins d'intelligence que les deux Allemands, peut-être parce qu'il y a moins de musique chez nous, et sans rien modifier à ce que nous devons penser des facultés neutres de l'invention musicale des Juifs.

Vient ensuite Offenbach.

Instrumentiste distingué, le voici un jour qui se prend d'une belle envie d'écrire, non plus des ariettes ou des chansons, mais de la musique de théâtre, la moins inabordable d'ailleurs, la plus vulgaire aussi. Et un jour sur la plage d'Étretat, se promenant avec quel-

qu'un de ma connaissance, il entame ce dialogue :

« Vous savez, mon cher, je suis tout à fait décidé à révolutionner la musique.

Oui, je révolutionnerai la musique.

— Qu'entendez-vous par là, mon cher Offenbach? — Patience, patience. Vous verrez bien. »

En effet, à peu de temps de là l'opérette avec *Orphée aux Enfers* envahissait le théâtre français. Était-ce une invention? non. C'était la grimace d'une invention célèbre, la musique, la charge du génie, la caricature, en un mot le rictus du Juif qui se faisait jour non point dans une formule nouvelle, mais dans une formule déformée. Offenbach parodiait Meyerbeer en somme. Calembour d'impuissant. Assez puissant pour démolir, trop faible pour édifier même un édifice de troisième ordre comme celui de l'auteur des *Huguenots*.

Révolution, était-ce, en effet, une révolution

que le ricanement d'Offenbach? Evidemment non, c'était une singerie, une cascade, une pirouette comme le Juif sait en faire depuis le temps où pour ne pas solder le péage des ponts au moyen âge, il s'en tirait par une grimace, d'où « monnaie de singe ».

La révolution musicale tentée par Offenbach avorta en tant que réforme productive. Elle réussit par contre à ravir en tant que révolution pernicieuse. De prime abord on ne pouvait pas supposer que cela irait aussi loin, jusqu'à l'Académie dans la personne de M. Ludovic Halévy.

Le succès d'Offenbach est le succès du Gavroche des *Misérables*, qui fit rire parce qu'il allonge des pieds de nez aux gens graves, à Jupiter comme au roi Midas. Offenbach, comme un gamin qui fait une farce, avait fait une farce grossière au grand génie de l'Allemagne musicale. Il avait eu l'effronterie d'aller tirer Beethoven par les pieds dans son tombeau en l'appelant « une vieille branche ».

La boutade, pour inconvenante qu'elle était, avait paru drôle. Et l'on y applaudit à force.

On n'avait pas du tout alors le sens des convenances dans ce monde impérial, monde d'une tenue artificielle. Le jeune Bleichröder choqua les officiers allemands par son manque de tenue en un jour solennel. Offenbach ne choqua pas la France avec ses cascades et ses jongleries.

Nous entrions alors bras dessus bras dessous dans la grande guingette du second Empire, et toute la gloire appartenait aux faiseurs de chansons. L'opérette tua le vaudeville à couplets qui ne demandait qu'à se laisser mourir.

On a dit que l'Impératrice s'amusa fort des plaisanteries qui se débitèrent sous son règne sur de la musique d'Offenbach, paroles de Meilhac et Halévy. C'est possible. Je le crois même, puisqu'on le dit. J'ai même entendu la pauvre femme vigoureusement blâmée par d'austères républicains juifs de ma connais-

sance qui spontanément se sont constitués gardiens de notre morale publique.

Je me permettrai pourtant de faire remarquer à ces gens de vertu farouche que ce n'est peut-être point tout à fait à notre époque qu'il appartient de reprendre quelque chose sur la conduite plus que légère de l'entourage impérial. L'Empire n'a point en somme ouvert les portes de l'Institut à Offenbach. Et nous avons, nous républicains, passé un des quarante fauteuils de l'Académie française sous le siège orléaniste de M. Ludovic Halévy. J'ajouterai même que les plus empressés à consacrer cette apothéose furent les mêmes Juifs qui blâment l'Impératrice de ses faiblesses pour les gaudrioles du même M. Ludovic Halévy. Là, le Juif primait tout. Orléaniste, peut-être, dit-on. Mais bah, il est des nôtres : il est Juif.

Ajoutons que depuis le temps où la *Grande-Duchesse de Gêrolstein* amusait les Français à leurs dépens, comme tout ce qui amuse les Juifs amuse les Français aux dépens de la

France, l'ex-collaborateur de M. H. Meilhac s'est converti à l'*Abbé Constantin*.

Nous savons par l'exemple de la femme juive que j'ai citée plus haut, jolie petite chèvre qui se prépare à chanter sur les planches, que le Juif ne se fait jamais baptiser que si cela doit lui rapporter quelque chose.

Le baptême de M. Ludovic Halévy par l'*Abbé Constantin* rapporta au frère convers de l'argent, beaucoup d'argent, et ce qui ne gâta rien, les palmes vertes de la première section de l'Institut de France.

Pour qui les frais du baptême ? eh ! pour le brave *goyim* donc ! N'est-ce point lui qui règle de son argent et de ses institutions tous les comptes des fêtes que le Juif donne chez nous ?

Ah ! décidément il nous aura coûté bon, l'immense succès de la féerie juive ! Notez d'ailleurs que lorsque arrive l'acte de l'apothéose nous n'en sommes jamais.

Comme on comprend que le Juif ait le rire

aussi fréquent, lorsque nous lui en fournissons aussi souvent l'occasion !

Je commence à croire pourtant que l'heure n'est plus à la plaisanterie ; c'est fini de rire... pour eux. Cela recommence pour nous.

N'est-ce point vraiment tout à fait grotesque de voir qu'ils ne font rien qui ne nous rappelle la malle des *Saltimbanques* ? » Cette malle est à nous », dit Bilboquet, qui emporte la malle sans autre forme de procès.

Oui, oui, elle est à eux cette malle parce qu'elle est à nous. Ne nous étonnons pas qu'ils la volent, ils répondront avec le cynisme qui caractérise leur triomphe, qu'ils sont là pour la voler. « Ah ! vous avez une montre en or, dit le Juif ; je vous la prends, je suis là pour cela ! »

Donc à notre tour de rire un peu, car voici que nous leur demandons des comptes. Et que trouvons-nous, sinon qu'ils ne sont rien par eux-mêmes, que leur unique force consiste à canaliser les facultés dominantes d'un

pays? En Angleterre ils sont hommes d'État, en Allemagne c'est par la musique qu'ils s'en tirent. Ailleurs, en Italie, ils commencent à peine à envahir que déjà on s'en plaint.

En France, ils sont tout, ils ont tout, parce que nous avons ouvert toutes nos portes, toutes nos fenêtres, et qu'à l'heure présente la maison est pleine de moustiques, on en trouve sur les chaises, sur les tables, sur les armoires, dans les armoires surtout, au plancher, dans les plintes, dans les frises de notre bâtisse, enfin partout. On n'ouvre pas la plus petite porte dérobée qu'on n'y trouve le Juif blotti, attendant l'occasion de nous sauter à la figure.

En sont-ils plus forts pour cela? oui et non. Oui, en raison de la quantité, mais comme la qualité s'atténue quand elle est aussi diluée! Aussi les Juifs, tout en étant partout, ne sont-ils nulle part ce qu'était Disraëli à lui tout seul en Angleterre. Ici, ils sont dans les coins où ils se sont logés, ni plus ni moins que la

moyenne banale. Ils sont en tout des forts en thèmes, qui ne feront jamais avancer d'un pas le mouvement du monde, si quelqu'un de notre race ne monte sur le siège et ne prend les guides.

Mais rassurez-vous, personne de chez nous désormais ne se chargera de pousser les chevaux pendant que ces gaillards-là sont dans la voiture; au prochain fossé nous allons seulement voir si l'on ne pourrait pas verser habilement, les verser eux tout seuls.

En vérité, que de tapage ils font pour rien! C'est six cent mille mouches qui bourdonnent autour de notre coche et l'empêchent d'avancer. On dit : mais c'est la démocratie qui enraye tout. Je commence à croire que cette pauvre démocratie a bon dos. Si nous regardions un peu du côté du Juif, dont « tout le génie aboutit à la stérilité », selon le mot de Michelet, nous saurions peut-être à quoi nous en tenir sur l'arrêt forcé dont nous souffrons.

Prenons bien garde ! Plus longtemps nous

demeurerons ainsi en gare, plus le Juif aura le loisir de tripoter dans nos bagages. Il y a déjà trouvé de tout dans le fourgon qui nous précède, des brevets, des titres de rentes, des nominations à des grades de toute espèce, des fonctions élevées, des places universitaires ou académiques. Pour peu que cela dure encore, nous verrons le Juif remonter en wagon ayant revêtu tous nos uniformes, nous laissant sur le dos notre veste de voyage et notre cache-poussière.

Voyez déjà comme il est fort de sa présence aux académies, de son rôle dans les sciences; nous crie-t-il assez par-dessus tous les toits qu'il est « savant » et comme tel nous rend des services.

« Savant », oui, il l'est, mais par le titre, non par le génie. Il a les cheveux longs, la figure maigre, l'air ascétique, le col crasseux, mais il a l'œil éteint, chassieux, l'œil enlunetté du compilateur.

En vérité je le cherche à l'Institut, puisque

Institut il y a, le savant juif qui soit autre chose qu'un érudit plus ou moins patient. C'est M. Oppert !

Ah ! oui, un Allemand qui parle français avec de l'accent, et somme toute nous en fait accroire, avec ses inscriptions assyriennes, des cailloux cassés, et bons à rien. Science morte, de pur dilettantisme, et encore d'un dilettantisme essentiellement germanique.

Nous n'avons que faire de ce qui amuse les autres et n'est point partie intégrante de notre génie national. A quoi bon subventionner des Oppert pour des travaux dirigés dans l'atavisme du Juif alors que nous avons tant et de si belles inscriptions de la France d'antan qu'on ne vulgarise point assez.

Laissons, laissons ces jeux d'esprit à ceux qui sont faits pour les comprendre. Si dans un budget d'érudition universelle il est nécessaire de savoir ce qui se passait à Babylone, pensons que nous en saurons toujours assez par les traductions de l'allemand. Cessons de

nous égarer dans des recherches fructueuses surtout pour les savants en *ius* et en lunettes.

Le génie de la France, le génie du pays de Molière, n'est pas un génie en lunettes. Nous y voyons clair sans cela. Nous avons notre perspicacité d'esprit qui double toujours à temps l'acuité de notre vision. Et c'est surtout dans le monde vivant que cette perspicacité s'exerce avec profit.

Ce dilettantisme des sciences mortes, archimortes, est un plaisir de vieux qui se réjouissent l'esprit devant des photographies de jeunes filles. Nous ne sommes pas des eunuques, nous. La création est dans notre sève. A nous l'esprit de vie. A eux l'haleine qui sent le cadavre. Et l'assyriologie de M. Oppert sent le cadavre, le cadavre juif. Pouah !

Lorsque le Juif savant ne se cantonne point dans la science des lettres mortes, le déchiffrage des stèles, on le voit s'appliquant à l'étude de la philosophie. Là encore il arrive avec ses facultés de détrousseur, de compilateur.

« Il compilait, compilait, compilait », disait la devise adoptée par Girardin pour exergue de de son journal *le Voleur*.

Le Juif philosophe ! Le Juif s'élevant au niveau d'Aristote, de Platon, de Kant, d'Hégel, de Fichte, de Descartes, par pure essence de génie, par privilège supérieur de création intellectuelle, jamais, au grand jamais. Le Juif au niveau de ces penseurs, jamais. Au-dessous, oui, en tant que commentateur, que ramasseur de miettes sous la table de ces grands services de rois.

Et alors il s'appelle Averrhoès ou Spinoza, rien de plus. Et s'il a nom Averrhoès ou Spinoza, c'est qu'il y avait quelque chose à prendre dans Aristote ou dans Descartes. Averrhoès, c'est Aristote canalisé à la juive pour les Juifs, par un Juif. Spinoza, c'est Descartes canalisé à la juive pour les Juifs, par un Juif.

Averrhoès, l'auteur des *Trois Imposteurs*, Averrhoès, l'esprit de blasphème, le maudit, l'aboyeur enragé ! l'ennemi le plus acharné

des chrétiens, la figure odieuse du moyen âge qu'Orcagna a représenté dans ses *bolge* du Campo Santo couché à terre et serré dans les plis d'un serpent. Voilà Averrhoès.

Spinoza, le vieil Hollandais, polisseur de verres de lunettes dont M. Renan a écrit, pour bien caractériser la discipline obéissante de ce faux grand homme, qu'il était « admirablement sobre et bon ménager.... On ne vit jamais en effet de voisin plus affable ». Au demeurant un excellent locataire.

Eh ! pardi je crois bien bon, locataire ! Ils sont tous locataires de quelqu'un ou de quelque chose, ces Juifs qui n'ont pas de chez-soi en rien. Ils sont sans terre ici-bas pour se faire un abri. Ils sont sans génie pour se faire une demeure là-haut. S'ils s'en font une, c'est avec les matériaux des nôtres.

Bon locataire Spinoza ! Il était surtout locataire du *Discours de la méthode*. « L'univers pour Spinoza comme pour Descartes, dit M. Renan, n'était qu'étendue et pensée....

Étranger à l'idée de la vie et aux notions sur la constitution des corps que la chimie devait révéler, trop attaché aux expressions scolastiques de substance et d'attribut, Spinoza n'arrive point à cet infini *vivant et fécond* que la science de la nature et de l'histoire nous montre présidant dans l'espace sans bornes à un développement toujours de plus en plus intense. » Et plus loin : « Spinoza ne vit pas clairement le progrès universel; le monde comme il le conçoit semble cristallisé. »

C'est toujours, on le voit, à des degrés divers, la même impuissance de progrès, les mêmes facultés spéculatives exercées en dehors du monde vivant, dont ils n'ont pas le sens, qu'ils soient le Hollandais Spinoza ou tout simplement l'Allemand Oppert.

Les Juifs seuls ont assez d'aplomb pour prétendre qu'ils ont jamais été utiles au monde dans le domaine de l'esprit. M. James Darmesteter, poussé par cette vanité juive qui ne doute de rien, a écrit que « c'est au Ghetto

que le moyen âge alla puiser sa science. »

Or, voici comment M. Renan, qui n'est point pourtant un ennemi violent du monde juif, explique cette soi-disant richesse scientifique du Ghetto, dont M. Darmesteter se montre si glorieux :

« Toute la culture littéraire des Juifs au moyen âge, dit M. Renan, n'est qu'un reflet de la culture musulmane. » Et plus loin, le même auteur affirme que « la connaissance de l'hébreu rabbinique est bien plus nécessaire que celle de l'arabe pour faire l'histoire de la philosophie arabe ».

Pourquoi ? Parce que les versions hébraïques des écrits arabes ont survécu aux originaux arabes et surtout parce que le procédé suivi dans ces traductions est des plus simples : « Le texte est décalqué plutôt que traduit ; beaucoup de mots arabes sont conservés dans leur forme primitive. »

Décalqué, le mot y est. Il a son importance, aujourd'hui que la décalcomanie familière aux

Juifs les a amenés si haut et nous a relégués si bas.

« Décalqué » peut nous fournir le terme de leur puissance cérébrale. Stérile est l'esprit du Juif, comme les eaux de sa mer Morte, où aucun poisson ne peut vivre.

Eunuques donc, eunuques de la science, eunuques de la philosophie, eunuques de l'art, eunuques dans tout, hormis dans la reproduction de leur espèce, où ils sont prolifiques comme le lapin.

Les plus distingués d'entre eux ne sont, en somme, que des imposteurs faisant valoir, en leur nom propre, les mérites signés d'autrui; et les plus célèbres ne sont jamais que des appliqués, des érudits, attentifs parce qu'il est dans leur nature de déshérités, déshérités par leur faute, d'être attentifs au coin du bois où passera la malle chargée des richesses du monde.

Somme toute, c'est, en quelque endroit qu'on les étudie, l'application de leur formule

originelle : l'attentat qui les force à vivre sur le commun de par le droit de libre-parcours et de vaine pâture, l'unique patrimoine du Juif errant.

Résumerons-nous par des exemples contemporains ses formules en tout, en art, en philosophie, en sciences ?

En art, prenons la musique. Depuis Mendelssohn jusqu'aux sous-Meyerbeer, plus ou moins prix de Rome, qui nous étourdissent de leurs prétentions, c'est, à tous les degrés, l'imitation, le décalage, l'adaptation élégante et sans originalité (1) avec Mendelssohn, remplie de gros effet remplaçant toute vertu profonde et toute recherche d'invention avec Meyerbeer et sa séquelle.

Il y a bien aussi quelques grands virtuoses comme Rubinstein, Juif quoique baptisé, ou Joachim, et nombre d'autres sous-Rubinstein ou sous-Joachim violonistes, violoncellistes,

(1) Tous les Lévy et tous les Worms du salon de peinture.

vivant tous des grands exemples de Liszt ou de Paganini.

Encore faut-il répartir en tout la valeur exacte des branches d'art. Le virtuose qui gagne souvent plus d'argent que le compositeur, n'est jamais qu'un intermédiaire. C'est l'écart du prix de revient et du prix de la vente qui l'enrichit. Et cet écart, nous le savons, c'est la fortune du Juif.

Et puis, si les Juifs sont si nombreux dans la virtuosité, c'est que le virtuose participe assez volontiers du gymnasiarque. Or, le Juif qui promène, par les grands chemins, des voitures de saltimbanques sous le nom de « bohémiens », est très préparé pour tous les genres de cabotinisme et d'exhibition corporelle. Le virtuose, au surplus, c'est toujours la harpe de David dansant devant l'arche. Le Juif virtuose, en quelque genre que ce soit, opère donc dans sa nature, dans son atavisme.

Pour les lettres juives, c'est toujours le

même esprit d'imitation ou de démarquage qui domine.

Dans les gros effets si exploités par la musique juive, rentrent les pitreries de l'opérette, les malices cousues de fil blanc de ces écrivains d'art juifs dont la critique aboutit à des tombolas ou à des ventes aux enchères, les apparentes finesses d'écrivains adroits comme M. Ludovic Halévy et aussi les préciosités perverses de M. Catulle Mendès.

Oh ! ils sont jolis, très jolis même, jolis comme est jolie une jeune Juive qui est jolie, les vers de ce poète, et sa prose elle-même a des saveurs enivrantes de myrrhe et d'encens qui rappellent autant les exercices du culte en Orient que ceux des gynécées les plus affriolants. Mais supposez un moment Victor Hugo mort-né, et vous verrez ce qu'il adviendra des vers si bien ciselés de M. Catulle Mendès.

Passons aux philosophes. Un type des plus marquants est celui du Juif catholicisé

M. Jules Simon. Philosophie juive, c'est-à-dire d'emprunt. Voici bientôt cinquante ans que M. Jules Simon accomplit un voyage d'homme illustre avec la valise à la main à compartiments de Victor Cousin. Comptez encore que M. Jules Simon s'est attaqué à celui des nôtres qui pouvait le mieux servir en lui le sang juif. Il a choisi l'éclectisme de Victor Cousin, une forme de l'internationalisme.

Pour ce qui est de M. Adolphe Franck, professeur au Collège de France, le résultat est à peu près semblable. M. A. Franck est un érudit patient, un compilateur adroit. Toute sa carrière est celle de son *Dictionnaire des sciences philosophiques*, effort honorable d'ailleurs, où rien ne peut trahir le génie ni dépasser l'effort.

Quant aux érudits, nous savons où commence et où finit la gloire de M. Oppert. Ici et là, science de mort. Il en faut dire autant de ces imitateurs dont le nom m'échappe, mais qui sont tous des archéologues de vo-

lonté, dont le cerveau n'a d'aptitudes que pour ce qui nous intéresse le moins, *leur* archéologie.

Lorsque nous connaissons bien la nôtre que des folkloristes comme MM. Gaidoz, Sébillot, Girard de Rialle et tant d'autres sont en train d'exhumer, nous pourrions décider si celle des Juifs a quelque raison de nous être utile.

Je doute qu'elle nous serve jamais à autre chose qu'à nous révéler une fois de plus tout ce qu'il y a de fini, de borné dans les efforts du Juif pour échapper à sa destinée. A ce titre-là elle deviendra pour nous une arme défensive excellente, et de la meilleure trempe qu'on puisse souhaiter. On n'atteint bien le Juif qu'avec ce qui vient de lui.

Jadis il avait des savants occupés à opérer dans l'ordre des choses vivantes. Ces savants d'ailleurs n'opéraient que dans les sciences d'utilité courante, des sciences de rapport, applicables aux besoins matériels, des sciences de commerce. Les uns s'occupaient de

médecine. Les autres de mathématiques. Souvent les uns et les autres usaient de leurs connaissances pour en abuser sous le qualificatif de sorciers.

En tout cas la médecine et les chiffres sont l'une et l'autre très accessibles aux aptitudes de l'esprit juif. Avec un peu de clairvoyance et beaucoup d'assiduité, et le Juif n'en manque pas, on arrive toujours à s'en tirer.

Aujourd'hui le Juif compte beaucoup de médecins célèbres et beaucoup d'ingénieurs.

Ses médecins, comment s'en sert-il? Pour nous inoculer une médecine chimique, minérale et artificielle bonne pour lui, fils du désert où les plantes manquent, où les cailloux abondent, mais aussi opposée que possible à notre race grandie dans un pays de flore extraordinairement riche et très propre à combattre les maux qui sont le produit de notre climat.

Le fond de la médecine du Juif, c'est le métal qui guérit la syphilis. Le fond de la

nôtre, c'est la tisane des quatre-fleurs bonne pour les bronches.

Aujourd'hui aussi il compte de nombreux ingénieurs en bon rang parmi ceux qui pratiquent ce métier utilitaire de serviteurs des besoins matériels. Il ne lui suffit pas de les voir arriver et de ramener leur réputation à l'honneur d'Israël. Le Juif veut encore, toujours pour grandir Israël, les utiliser à tenter de nouveau ce qui avorta jadis.

Voici l'allemand-juif Eiffel à qui l'on redemande Babel. Babel a raté jadis. Voyons si les temps sont plus propices, se dit le Juif. Et puis, ce n'est pas tout. Car une fois parvenu à un certain degré de puissance, le Juif a le vertige. Il est insatiable.

A peine a-t-il obtenu du gouvernement républicain l'autorisation de recommencer Babel, que c'est le tour du Veau d'or.

Le Veau d'or est encore une tentative avortée, pulvérisé par la colère de Moïse, qui savait bien avoir affaire à une population d'aliénés.

Si l'on essayait de relever le veau d'or, pense le Juif, aujourd'hui que Moïse n'est plus là pour le réduire en poussière. Et il est question d'organiser dans l'Exposition de 1889, le grand objectif de la folie juive, quelque chose rappelant le Veau d'or, moins les cornes et les pieds fourchus qu'on dissimulera, car il serait imprudent de trop bien dessiner l'intention.

Et le *Figaro* annonçait ces jours derniers (1) un projet de monument pareil à la Bourse, où l'on enfermerait vingt millions en pièces de vingt francs. Le public serait admis à contempler cette merveille moyennant la modique somme de un franc, vingt sous.

N'est-ce pas exquis d'aplomb de nous montrer notre or français et de nous faire payer encore pour en avoir la vue, rien que la vue?

Ah ! décidément le Juif peut travailler, peut acquérir des places, peut se faire prendre pour un grand savant, un grand philosophe, un

(1) Jeudi 18 juin 1886.

érudit même, de premier ordre. Il n'est jamais qu'un Juif, ne sachant rien aussi bien que ce qu'il a su jadis, ce qui est de lui.

Non, non ! certes il ne fait pas ce qu'il veut. Il fait ce qu'il peut. Et ce qu'il peut, c'est toujours la même chose. Babel, le veau d'or.

Allons ! allons ! cela va bien pour nous. Le Juif en est là ! Il est perdu. C'est encore fini pour cette fois. Au revoir jusqu'au prochain voyage.

Ce sera plus dur peut-être à ce prochain voyage que cela ne le fut cette fois-ci. Lorsque le Juif se présentera de nouveau à nos portes, on pourrait bien se montrer plus exigeant envers lui qu'on ne l'a été pour ce voyage-ci. Car, si en France aujourd'hui le Juif a si bien réussi à conquérir pour lui et les siens toutes les situations, c'est bien un peu parce que la France est un pays riche en situations, riche en honneurs, riche en argent, riche en hommes de génie, riche en idées, riche en tout enfin, soit une excellente terre à mettre en

friche. Mais c'est surtout parce que les droits de la Révolution aidant, le Juif, au lieu d'être parqué dans un coin comme dans certains pays voisins, a trouvé tout ouvert chez nous, ce qui lui a permis d'exercer son attentat de tous les côtés à la fois.

Oui, de tous les côtés à la fois, sauf un pourtant, la diplomatie. Le viol par là a été tenté, mais il n'a pas réussi : c'est ainsi qu'à la suite d'efforts répétés pour introduire dans l'aréopage de l'aristocratie européenne un des secrétaires de Gambetta, M. Challemel-Lacour, ancien ministre des affaires étrangères, dut renoncer à toute tentative nouvelle et plier bagage. On ne voulait pas du Juif. Et le complot, bien ourdi cependant, échoua. Il échoua tout simplement parce que la diplomatie, ce n'est pas seulement la France, mais c'est aussi l'Europe, c'est aussi le monde, c'est la France partie intégrante de la civilisation aryenne, c'est la République en communion avec tous les États civilisés et autres.

Eh bien, l'univers, c'est-à-dire le monde diplomatique, ne voulut pas du Juif dans son état-major. Notez que l'Europe en veut si peu qu'elle nous envoie chaque jour tous ses Juifs les plus remuants, les plus encombrants, sans doute, pour charger les bras de la République que les monarchies exècrent. Nous avons gagné à cette rigueur qu'il nous soit resté au moins une institution où l'on ne peut pas transgresser certains vieux usages, fiers et hautains. Il y eut bien dans certaine presse quelque article tout récemment qui, s'appuyant de l'exemple donné par l'Angleterre élevant un Rothschild, redemandait encore la diplomatie pour le « haut sémitisme ».

Mais non ! Ce complot alla rejoindre celui de M. Challemel-Lacour. Et il demeura acquis à la dignité de notre France que si le ministère des affaires étrangères est ouvert à tous les Français de mérite, la diplomatie ne devenait pas pour cela une savonnette à Juif, si riche fût ce Juif.

Néanmoins le Juif avait le champ libre pour mettre en lumière, quelle lumière, la lumière du sépulcre, quelques-uns des siens les plus actifs, les plus rusés, les plus âpres au gain, les plus ambitieux, les plus juifs.

Toutefois, au lieu de prendre tous les prétendus mérites du Juif pour agent comptant, gardons-nous d'oublier jamais que tout cet argent, ces hommes en vue, ces Juifs en place, ces Juifs écrivant, philosophant, c'est le Juif grandi à nos dépens, aux dépens de notre patrimoine intellectuel et physique, mis en coupe réglée, exploité, subtilisé par l'éternel parasitisme juif.

Et il va vite en besogne le parasitisme juif, car le Juif n'a pas de temps à perdre. On ne dort pas lorsqu'on monte à l'assaut. Or le Juif entre chez nous par la brèche de l'assaut. Et il se remue. Et il s'agite. Et il n'hésite pas à faire les sacrifices de détail nécessaires au succès de l'ensemble.

Il sait bien qu'il n'est jamais chez lui, quoi

qu'il en infère, lorsqu'il est chez nous. Nous sommes seuls à ignorer qu'il s'est introduit dans notre maison un peu comme le voleur entré, la nuit, les souliers à la main, pendant que tout le monde dormait. Nous ne l'avons pas chassé au jour parce qu'il nous a dit qu'il venait pour réparer les serrures qui fermaient mal, et que nous l'avons cru sur parole. Notre tort fut de lui marquer de la confiance. Néanmoins, lui n'est pas tout à fait rassuré. Malgré notre candeur, il ne se sent jamais très certain du lendemain. Que quelqu'un du dehors vienne nous révéler notre bévue, et le faux serrurier est perdu.

Aussi comme le présent est le seul instant dont il dispose en toute sûreté, voyez avec quelle hâte il fait valoir ses services. Nous trouvons qu'il est actif parce qu'il nous le dit, et nous le félicitons parce que nous sommes niais. En vérité, il n'est aussi ardent que parce qu'il ne sait pas ce que l'avenir lui réserve.

L'avenir? Qui vivra, verra, se dit-il. En attendant, il fait hardiment main basse sur tout ce qu'il peut trouver. Bah! C'est toujours autant de pris, autant que les propriétaires de l'immeuble ne reverront plus.

Nous nous demandons pourquoi tout va si mal, si précipitamment, pourquoi les événements, tous plus insignifiants les uns que les autres, se succèdent avec une confusion qui bouleverse toutes les traditions de clarté et d'ordre qui sont notre caractéristique. C'est que le Juif est pressé. Vite, il faut qu'il arrive au fait accompli. Propriété vaut titre. Il le sait. Et il se hâte de devenir propriétaire.

Voyez par exemple ce que deviennent les journaux depuis qu'ils sont pour la plupart aux mains de la juiverie pour les besoins de la juiverie. Des murs à affiches, des murs portatifs où se distille de tout, la nouvelle fausse, la nouvelle vraie, la nouvelle rectificative (total trois nouvelles, donc journal informé,

bien ou mal, là n'est pas la question), de la dénonciation, du chantage (1), etc., etc.....

Et tous en viennent là. Tous sont forcés d'en faire autant. Le public prend si aisément de mauvaises habitudes ! Et puis cela fait le jeu du Juif, qui sait tuer les journaux par la concurrence des uns aux autres. Peu importe que la presse française soit morte lorsqu'il ne sera plus là. Il lui faut des affiches pendant qu'il est là. Comment lancerait-il ses affaires et ferait-il souscrire ses obligations à lots pour Panama ou pour autre chose ?

Et la littérature s'en va. Cela ne touche pas le Juif, qui ne nous en emprunte que ce qu'il en peut prendre, beaucoup plus qu'il n'en faut pour porter la déroute au sein de nos traditions ; les livres deviennent des romans faits-divers, les articles tombent à l'information,

(1) Quelle joie nous a causée le livre de mon confrère Drumont en nous apprenant que l'homme qui a le plus déshonoré la presse française, le Napolitain Fiorentino, était Juif ! Napolitain nous le savions. Juif nous aurions dû nous en douter.

les cabinets de rédaction tournent à l'agence de renseignements. Bref, il n'y a plus d'encre en France que pour écrire des potins ou des malpropretés.

Jadis encore nous avions des critiques d'art et de littérature, pris dans la corporation des lettrés. Aujourd'hui combien de journalistes sont boursicotiers de profession, payant au besoin leurs articles. Combien sont employés de ministères ne voulant pas des gens de lettres dans leurs bureaux, mais sont toujours prêts à nous empêcher de vivre de notre métier en offrant leurs services gratuits aux directeurs enchantés de n'avoir pas à bourse délier. Des Juifs !

Pour ce qui a trait aux arts, le Juif Albert Wolff a imaginé le Salon prospectus. C'est plus commode pour les marchands de peinture qui sont rarement des gens de lecture. Et puis cela donne mieux le mot de passe aux collectionneurs en vue, Juifs pour la plupart (1).

(1) Les collections des Juifs sont aussi peu sûres que

Cela est moins bon pour le livre. Car voici

possible. On se rappelle l'incident Dumas-Trouillebert. A ce moment les marchands de tableaux juifs avaient mis dans la circulation plusieurs milliers de faux tableaux de maîtres. On s'en occupa fort, et moi-même, au boulevard des Capucines, je donnai une conférence remplie de faits, dont le *Temps* du 10 décembre 1883, publia un fort long compte rendu. Ma conclusion était qu'il fallait acheter directement à l'artiste, non à l'intermédiaire trop intéressé à réaliser un bénéfice quand même. C'était bien le meilleur moyen dans un moment où toutes ou presque toutes les toiles dans le commerce, les toiles de peintres morts, étaient falsifiées. Impossible de s'y reconnaître, les Corot eux-mêmes pouvant être signés Trouillebert et réciproquement.

A ce moment nous cherchions partout le faux Corot. Un de mes amis en découvrit un ou deux dans une maison où l'on ne pensait pas qu'on en trouverait.

On connaît le Juif Hayem, amateur renommé mais plus marchand de cravates encore qu'amateur. Or, le Juif Hayem, qui n'a pas seulement que de vraies aquarelles de Delacroix dans sa collection de Paris, a de faux Corot dans sa maison de Saint-Gratien. Comme on lui en faisait l'observation, il répondit : « Cela ne fait rien à la campagne ! »

Délicieux mot de Mécène, mais qui n'est pas sans péril. Jusqu'à nouvel ordre la collection du Juif Hayem est presque de celles qui consacrent. En tout cas, celle de M. Alexandre Dumas était alors de celles qui consacrent tout à fait. Un tableau entré faux dans ces collections en sortira vrai. Le mot fut prononcé d'ailleurs au moment

la *Capitale de l'Art* qui, faisant son entrée en librairie, en même temps que la *France Juive*, a reçu le contre-coup du succès de Drumont. Celui-ci vend son livre comme des petits pâtés. Et au lieu d'acheter le Prospectus in-8 de M. Albert Wolff, le public trouve au moins drôlatique que ce soit un Juif de Berlin qui coiffe Paris d'une couronne de lauriers d'or.

Franchement, nous n'avions pas besoin que M. Wolff étendît sur nous des mains bénissantes pour savoir ce que nous valons, ni qui nous sommes.

L'opinion de mon ami M. de Fourcaud, ou de mon ami Geffroy est là-dessus plus précieuse à consulter, moins suspecte aussi. Et lorsque M. le marquis de Rochefort veut bien écrire sur les arts de mon pays, encore qu'il l'ait fait dans la *Revue d'un Juif*, cela me

où le faux Corot sortait de chez le Juif Georges Petit pour entrer dans la galerie de M. Dumas. On sait le procès et l'embrouillamini de noms qui le suivit. L'amusant de tout cela c'est que ce faux Corot fut déniché par un Juif, expert Bernheim jeune.

touche de plus près que la prose de M. Wolff, et fleur de davantage le parfum de notre terroir.

Les comptes rendus de théâtre, sauf quelques exceptions qui font encore honneur à notre pays, comme les articles de MM. Sarcey, Fouquier, Henri de Lapommeraye ou Jules Lemaître, ne sont plus, eux aussi, que des racontars du lendemain, livrés à la verve approximative de gens plus ou moins inféodés au monde spécial des affaires de la Bourse.

Vraiment, pour un pays où il y a des Lettres dans l'air, voici la presse singulièrement prostituée à des hommes qui ne sont pas de chez nous, ou, lorsqu'ils sont de chez nous, n'appartiennent pas à notre corporation.

Mais pourquoi récriminer? Le Juif fait sa besogne. Forcément il se rompra les os à ce jeu dangereux de mener trop vite son carrosse de fête.

Vite, vite, donc! Le Juif est pressé! Au diable nos articles de livres ou de sciences ou

d'art. Des nouvelles ! Des nouvelles ! Reporters, Reporters, rois du jour ! A vous l'honneur ! A nous la patience !

Mais, braves amis, je parle pour ceux qui ne sont pas Juifs, allez toujours, faites votre métier. Vivez du mieux que vous pourrez. Nous arrangerons tout cela plus tard. Seulement faites bien attention ! Ayez assez de souffle pour suivre votre nouveau patron dans sa course échevelée, car il pourrait vous laisser en chemin, et trouver mieux que vous encore. Tenez, voilà qui vous dépasse, qui est plus expéditif : Le Journal-Dépêche ! Bientôt vous ne serez plus. Voyez-vous ces petits fils télégraphiques dessinés là-haut dans les coins ? Eh bien, ça y est. La machine tuera le machiniste.

Mais vite donc, plus vite, plus vite ! Il faut que le Juif arrive. « Hein, dit-il, est-ce assez américain tout de même ? » Et voilà que le Juif, après avoir démoli notre journal, s'en prend à celui de l'Amérique. Comme cela est bien fait

pour servir nos goûts français, nos goûts de lecteurs délicats, d'écrivains raffinés!

N'importe, américaine ou juive, cette adaptation m'amuse. Là encore le Juif emprunte.

Oui, oui, il empruntera ainsi jusqu'à ce qu'il en meure. Quand il se sera gavé de tout ce que font les autres, quand il aura tellement emprunté qu'il ne trouvera plus rien à emprunter, que lui restera-t-il? La porte qu'il aura mal fermée en entrant parce qu'il était trop pressé, et qui s'ouvrira toute grande pour le faire sortir. Car il n'a pas de temps à perdre, lui qui est dans le nid des autres. Le mari pourrait bien rentrer. Et comme le mari rentre toujours plus tôt qu'on ne l'attendait, gare au Juif!

Voilà le Juif dans tout ce qu'il fait chez nous, tel que nous le retrouverons tout à l'heure dans le droit commun, constamment dans le nid des autres. Y fait-il quelque chose? Non. Il est stérile comme la poule dont l'œuf est clair.

Son œuf est clair ; bien plus, il arrive parmi nous déjà pourri. Il gâte tous les œufs dans le panier où il tombe.

Assez donc de ce parasitisme qui nous ronge comme le coquillage troue le rocher où il se colle. Ce n'est pas impunément qu'un corps engraisse un corps étranger. A la longue le ténia rend phtisiques ceux qui ne s'en défont point à temps.

A l'heure qu'il est, la France maigrit diablement. Son génie diminue, baisse, baisse. Pour preuve, voyez donc les grands hommes des Juifs. Tous plus insignifiants les uns que les autres. Des perroquets en politique, des reporters en fait d'écrivains. Des dictionnaires en fait de philosophes. En finance, des financiers de vingt-cinquième ordre dont Law ou Mirès ne voudraient pas pour petits commis.

Mauvais signe que cet affaissement du Juif. S'il dégringole, c'est qu'il nous a fameusement fait dégringoler aussi, lui qui ne vit

que sur nous, et n'est quelque chose que si nous sommes quelqu'un.

Or, ils deviennent de plus en plus rares parmi nous ceux qui sont quelqu'un. Ne cherchons plus d'où provient cette ruine morale, cette décrépitude intellectuelle. Le Juif nous a vidés, car le Juif applique à tout son système financier, le système de la pompe aspirante.

La pompe aspirante, c'est le Juif marchand de curiosités nous revendant nos meubles, nos bois de lits, nos battants de portes sculptées, nos boîtes à bijoux, nos épées, nos armures, nos bibelots. Nous les rachetons parce qu'en nous les offrant le Juif brocanteur opère sur notre atavisme. Nous ne pouvons pas ne pas les racheter ces chers bibelots, volés ou perdus on ne sait où ni quand. Nous en avons besoin pour orner nos demeures, pour mettre dans nos chambres un peu de l'esprit de la France, un peu de sa coquetterie, de sa distinction, de son goût exquis. Et puis la plupart du

temps ces objets que nous rencontrons chez les vieux Juifs, marchands de curiosités, sont à nous, ils sont marqués à notre nom, à notre chiffre, à nos armes. Il n'y a pas à dire, il faut que nous les rachetions. Souvent ils sont des bijoux de famille. Ce sont les morts de chez nous, nos chers morts qui s'appelaient comme nous, que nous retrouvons dans les pattes crasseuses du Juif.

Eh bien ! c'est l'histoire de notre génie national. Il est parti comme ces bibelots, passés un à un aux mains du Juif. Efforçons-nous d'arrêter les griffes hardies de ce brocanteur qui nous prend tout. Avant de nous dire qu'un jour ou l'autre il sera toujours temps de nous racheter comme nous rachetons nos bibelots, pensons que ces bibelots, lorsqu'ils nous reviennent, sont toujours plus ou moins détériorés, plus ou moins salis, plus ou moins déflorés.

Sommes-nous bien sûrs de nous retrouver indemnes de toute avarie morale, ou francs

de toute blessure intellectuelle, si nous attendons trop longtemps pour nous arracher des griffes du Juif?

III

LE JUIF LIBRE-PENSEUR DANS LA RELIGION
DES AUTRES

Le Juif est un être profondément religieux. Il n'obéit qu'à sa théologie. Jamais il n'ose contrevenir aux lois qui le régissent, lois théologiques, venues de Moïse, remaniées par le Talmud, mises au point par le Juif Crémieux, Moïse moderne, fondateur de l'*Alliance Israélite*. La plupart de ses traditions sont contenues dans la *Mischna*. Et rien ne se fait chez le Juif qui ne soit conforme à ces traditions.

Lorsqu'il a l'air d'y déroger, c'est pour nous donner le change. Son esprit n'est pas libéral. Il ne peut pas être libéral. Le Juif libéral, comme nous pouvons l'être, c'est le Juif hors du Juif, et le Juif ne sort pas de lui-

même. Il lui est impossible d'en sortir jamais. Juif il est né, Juif il restera, quoi qu'il fasse, ou plutôt quoi qu'il ait l'air de faire pour en sortir. Le Juif n'a jamais que l'air qu'il faut avoir pour mettre dedans l'interlocuteur, surtout lorsque l'interlocuteur est un chrétien, un *goy*.

Le Juif, d'ailleurs, nous renseigne lui-même sur les liens indissolubles qui le rattachent à sa destinée. Écoutez les *Archives Israélites*, le vade-mecum de la juiverie dans la société moderne :

« Nous acquérons le caractère d'Israélite par notre naissance et nous ne pouvons jamais perdre ce caractère ni nous en démettre; même l'Israélite qui renie sa religion, même celui qui se fait baptiser, ne cesse pas d'être Israélite. Tous les devoirs d'un Israélite continuent à lui incomber. »

Voici qui est clair, je crois, et ne laisse pas de doute sur la juiverie éternelle du Juif sorti d'une mère Juive. « Nous sommes nés Juifs,

est-il dit encore dans les mêmes *Archives*, « *natu* », parce que nous sommes nés Juifs. L'enfant issu de parents Israélites est Israélite. La naissance lui fait incomber tous les devoirs d'un Israélite. »

Les devoirs, nous les connaissons, puisque désormais nous connaissons la balistique du Juif. Nous savons aussi par le *Talmud* « qu'on peut, qu'on doit toujours tuer le meilleur des *goyms*. »

Pour nous tuer il nous exécute par tous les moyens possibles, sinon encore par la suppression directe (cela viendra), au moins par la suppression de nos moyens d'existence. Et il nous tue, il nous supprime, parce que c'est le seul moyen qu'il ait d'entrer dans la prophétie de son *Talmud* : « Je briserai vos chaînes et l'étranger ne régnera plus sur vous. » Ces chaînes qui lui pèsent et lui lient sa meule aux épaules, sont les chaînes de la Bible. Le *Talmud*, qui est le paradis du Juif, le catéchisme de leur avenir, leur donne les

moyens d'entrer dans la liberté que Moïse leur refuse, dont Moïse se déclare incapable.

Comment le Juif parvient-il à rompre ses chaînes? Par le seul moyen qui puisse le conduire à ce triomphe : à nos dépens. Le côté grotesque de cette victoire, victoire irréalisable, hâtons-nous de le dire, c'est que le Juif ne réussit à remporter sur nous quelques succès préliminaires qu'en nous combattant avec ses armes religieuses, qu'il dissimule le plus habilement du monde. Si habilement que nous le prenons pour un véritable libéral. Nous le croyons vraiment dégagé comme nous des liens théologiques qui soudaient l'ancienne patrie française à l'Église de Rome.

Ce qui le sert admirablement à nous faire prendre le change sur ses intentions, c'est qu'il entre à pleine voile dans l'esprit de nos réformes les plus hardies. Il a vu que le principe du droit populaire succédait en France avec succès au droit divin, vite le Juif a épousé le droit populaire jusque dans

ses conséquences dernières, excessives même, pour paraître plus sincère, plus dévoué.

Où passe le fleuve, le Juif va puiser l'eau. Il s'arrange seulement pour payer le moins de droits possible. Il sait comme personne porter la main au gousset pour régler une consommation qu'on lui offre, qu'on a le tort de lui offrir. « La République, s'est-il dit, bonne affaire. La République est aux Français, donc à moi la République. » Et c'était une bonne affaire, croyez-le bien. Tudieu ! quelle mine à exploiter ! Voyez donc avec quelle exaspération et quelle mimique d'enthousiasme il est entré dans nos différends intérieurs soulevés par l'entrée en scène du système républicain.

Au fond le Juif est un réactionnaire, odieux réactionnaire, si l'on songe qu'il n'agit que contre la France pour le grand bien de la religion, qui est sa nation. Suivez d'un peu près en ce moment les articles publiés par une certaine presse juive, la

presse républicaine modérée, « progressive ! » vous verrez comment ces gaillards-là entendent la liberté. Ils parlent presque en se signant de « sainte liberté » « sainte république », et cela pour demander avec M. Bozérian des lois répressives contre la presse. C'est à mourir de rire. Ces personnages, hier si empressés à demander la liberté d'écrire, qui abolissaient, par le conseil d'un des leurs, M. Lisbonne, un article de l'ancienne loi de la presse qui aurait pu nous garantir des exagérations juives, veulent aujourd'hui le rétablissement de cet article.

C'est que républicains, ils ne le sont pas autant qu'on le pense. Aussi longtemps que la liberté ouverte peut servir à l'introduction de leurs principes délétères, cela va bien. C'est nous qui payons la casse. Mais au jour où cette liberté complète étant mise dans nos mains, nous en usons avec les dons de notre race, pour réclamer la possession de nos droits violés, oh ! alors ce sont des cris de

canards pourchassés. Et la presse juive républicaine supplie pour qu'on coupe l'arbre de la liberté par la racine.

Trop tard ! Nous avons la liberté entière d'écrire et de parler. Nous écrirons et nous parlerons. Bien plus ce sera contre les Juifs que nous dirigerons nos paroles et nos écrits. Après tout, voilà assez longtemps que ces pillards font chez nous ce qu'ils veulent. A notre tour de rire un peu, et de nous mettre à l'aise.

N'ayez crainte, nous n'irons pas trop loin. Nous sommes Français d'abord. Et nous connaissons assez notre pays pour savoir ce qu'il ne faut pas faire contre lui. Nous irons simplement assez loin pour dire : Au diable les Juifs ! Au vent ces feuilles pourries tombées d'arbres qui ne poussent pas chez nous et empestent nos bois !

Assez de ces républicains à faux nez, plus républicains que la République. Assez de ces dévots, de ces cagots de Jéhovah plus libéraux avec nous que notre droit de pensée libre.

Au point où ils en sont venus, ces Juifs, rien ne les arrête plus. Ils prêchent aux ouvriers de Decazeville les doctrines allemandes socialistes autoritaires du Juif allemand Karl Marx. La grève est un système de lutte qui leur appartient. La grève est issue des prédications de ce Karl Marx. Et la grève est une idée bien Juive, allez ! C'est une idée de mort. C'est la mort du travail, sous prétexte de lutte contre le patron. L'ouvrier français qui était mécontent ne faisait pas grève avant qu'il ait subi l'influence de Karl Marx. L'ouvrier français est comme le Français, il ne fait rien que de vivant. Sa colère se traduisait, non par la grève, mais par la barricade. Et la barricade c'est encore le travail, ne fût-ce que pour fabriquer les fusils ou fondre les balles qu'on glissera dans le canon de ces fusils.

Et le conseil municipal de Paris soutient la grève de Decazeville comme si la grève n'était pas un produit allemand, qui ne naît que sous les pas des agents provocateurs que les

Juifs ou l'Allemagne lancent dans les rangs de nos travailleurs. Écoutez-les donc nos grands réformateurs socialistes du conseil municipal de Paris. Ils n'ont qu'un cri, l'action révolutionnaire, l'expropriation politique et économique, non pacifique mais violente. Et cependant les journaux juifs réclament des lois répressives contre la presse!

Où sommes-nous donc? Où allons-nous? C'est partout le tohu-bohu juif, le désordre, la folie des aliénés qui marchaient derrière Moïse dans le désert de Sur. Tout cela finira lorsqu'on saura qu'après tout nous sommes le jouet d'une mystification, et que si des réclamations sont indiquées pour améliorer le sort des travailleurs, il faut se méfier des Juifs qui prêchent la grève d'un côté, cependant qu'ils serrent la vis au peuple de l'autre.

Agents provocateurs partout! Socialistes! prenez bien garde! C'est partout et toujours où manœuvrent les Juifs le même jeu de politique de bascule. Révoltés, conspirateurs avec

vous dans vos rangs, réactionnaires autoritaires par ici, contre nous, c'est-à-dire contre vous par la voie indirecte du journal qu'on étrangle.

Je vous en prie, Français qui voulez le bien de votre pays, et souffrez de maux réels qui vous sont personnels mais qui sont aussi les nôtres, éclairez-vous sérieusement sur la nature et l'origine de ces maux, avant de vous livrer pieds et poings liés au socialisme juif venu d'Allemagne. Méfiez-vous toujours de l'Allemand, méfiez-vous plus encore du Juif. Le Juif est international. C'est lui qui a inventé pour vous séduire le libéralisme agressif et insolent. On n'arrive à rien en France par ces deux voies, sinon à provoquer des désordres, des grèves, des résistances mutuelles qui arrêtent la production, tuent le travail du pays, ruinent sa fortune.

De prime abord cela peut nous paraître de la bonne besogne, de la besogne courageuse. En y réfléchissant, on s'aperçoit que ce n'est

qu'une fantasmagorie propre à nous étourdir. Le Juif ne fait rien de si habile qu'on ne puisse un jour en percer le dessein contre lui-même.

Or aujourd'hui nous savons que cet individu agité, si révolutionnaire, si extrêmement socialiste, n'est révolutionnaire et socialiste qu'à son profit. Il en est de ses idées politiques comme de son système financier. Cela ne peut profiter qu'à lui. Et c'est nous qui, en nous laissant ruiner par lui, l'enrichissons.

A l'avenir partons de ce principe que le Juif fait en somme peu de chose pour tout le mouvement qu'il se donne. Pour peu que nous étudions sa manœuvre, nous la déclarons criminelle, une fois que nous l'avons percée à jour. En bas, dans les couches pauvres de la société, c'est la révolution, le désordre qui en résulte. En haut, dans les sphères gouvernementales, c'est une politique très tourmentée, mais en fin de compte n'aboutissant jamais. C'est toutes les questions mises

à l'ordre du jour, et finalement jamais vidées. Son intérêt est bien simple. C'est toujours l'histoire de notre serrurier qui remue tout dans la maison pour ne rien raccommoder du tout. C'est le nageur produisant beaucoup de mousse dans la vague, mais n'avancant jamais. Et notez qu'il n'a pas besoin d'avancer. Ce qu'il veut, c'est attirer notre attention sur lui, ce qui donne tout le loisir de nous battre à son complice, qui nage à côté de lui sans bruit, et avance, avance, enfin arrive au but que nous visions, but que nous avons manqué en perdant notre temps à regarder le nageur saltimbanque qui exécutait des tours dans la vague tourmentée. Peu importe que l'un ou l'autre arrive parmi les Juifs. L'essentiel c'est que le Juif arrive. Et le Juif arrive toujours. Celui qui arrive par exemple n'est jamais celui que nous avons observé : celui-ci nous occupe l'attention, celui-là passe inaperçu.

Voilà comment aujourd'hui la politique

française pour bourdonnante qu'elle soit ne change guère de place, n'aboutit pas. C'est de la politique menée par les Juifs qui cache sous son fracas l'avènement du dieu d'Israël. Cette politique juive est insignifiante au possible. Elle se déploie avec emphase dans des sphères creuses et sans but sérieux. C'est sonore, bruyant, mais c'est tout. Cela va du jeu des petits papiers à d'autres petits papiers. Et après de grands efforts apparents, cela se résume dans le déplacement de quelques virgules dans la discussion, ce qui réduit la politique de notre grand pays à une politique microphonique, une politique de petites intrigues, une politique de couloirs ayant son quartier général sous les banquettes, d'où part toute une infime stratégie d'interpellations stériles et d'incidents atomiques sur des personnes ministérielles ou autres.

C'est peu, avouez-le, pour le bien du pays, mais c'est beaucoup pour le succès du Juif, fort pêcheur en eau remuée.

Cette mêlée de soldats de plomb suffit grandement à entretenir le trouble de surface dont il a besoin pour opérer entre deux eaux, dans les eaux neutres. Elle lui permet de fourrer aussi avant qu'il veut son nez crochu dans nos affaires de famille, et de s'interposer souvent dans des querelles de race qui somme toute ne regardent que nous. Il nous tient en éveil sur des points sans importance. Notre indécision de bonne foi l'aide à profiter bientôt de notre confiante étourderie. Et le voilà prenant un jour officiellement place sur le siège qu'il nous soustrait indélicatement, cependant qu'il nous invite à bâiller aux étoiles.

Telle est la manœuvre du Juif sur tous les points de notre patrimoine physique, intellectuel ou moral, où nous lui laissons la possibilité de manœuvrer. Qu'on s'étonne maintenant de son âpreté à mettre en avant, sans les résoudre (il ne résoudra rien), des questions dont l'importance est surtout réelle pour lui.

Réelle en ce sens qu'elle lui permet d'évoluer dans son fonctionnement de conspirateur et d'agent provocateur, sachant toujours mettre à profit le moment où l'on est occupé ailleurs, où l'on ne pense pas à lui, pour faire ses coups en dessous, comme par exemple l'émancipation des Juifs en Algérie.

Le Juif est en tout un faux frère. En tout il a un faux nez, qui est la caricature du nôtre, dissimulant son rictus particulier, rictus optimiste dans la forme, pessimiste dans le fond, rictus de libéral qui cache l'autoritaire, rictus de républicain qui cache le réactionnaire, rictus du socialiste qui cache le gréviste.

La lettre que M. Adolphe Franck vient d'écrire au *Journal des Débats* (1) en réponse à l'article de M. Brunetière dans la *Revue des Deux Mondes* est un appoint sur lequel je n'aurais pas compté pour étayer mon dire.

(1) 18 juin 1886.

Pourtant je sens qu'aujourd'hui tout ce que le Juif tentera pour sa réhabilitation le desservira en nous servant. Il entre dans la phase de son histoire où quoi qu'il entreprenne lui tournera à ruine. Désormais, quoi qu'il fasse, il se découvrira. Quoi qu'il dise, il parlera trop. Nous saurons tout, nous devinerons tout, nous nous servirons de tout. Le Juif est perdu. Babel va lui tomber sur la tête.

M. Brunetière, se laissant prendre aux apparences, avait cru pouvoir insister sur l'optimisme du Juif, et le déceler comme un phénomène authentique, caractéristique, de la race juive et de son succès parmi nous. Or, voici ce que répond M. Adolphe Franck avec la gaucherie du Juif qui lie le nœud de la corde qui le pendra :

« A en croire M. Brunetière, ce qui fait que le monde est en train de devenir juif, c'est qu'il est en train de devenir optimiste et que le judaïsme est l'optimisme même. En vérité,

voilà un double paradoxe qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer chez un observateur ordinairement aussi exact et aussi fin que M. Brunetière. Le monde est en train de devenir optimiste? C'est précisément le contraire qui résulte de notre littérature, de notre politique, de nos querelles intérieures et extérieures, de nos haines de classes, de nos prédications anarchiques et antisociales. Judaïsme est-il synonyme d'optimisme? On ne s'en douterait pas non plus quand on lit dans plusieurs écrits essentiels de la Bible des paroles comme celles-ci : « La femme enfantera dans la douleur et l'homme mangera son pain à la sueur de son front. » — « L'homme est né pour souffrir comme l'oiseau pour voler. » — « Mieux vaut le jour de la mort que le jour de la naissance. » — « Vanité des vanités, tout est vanité et affliction d'âme. »

Après cela, je crois qu'il serait superflu de douter pour longtemps du pessimisme noir qui résulte, selon M. Ad. Franck, « de notre

littérature, de notre politique, de nos querelles intérieures et extérieures, de nos haines de classes, de nos prédications anarchiques et antisociales. » Car j'imagine que M. Ad. Franck, qui se fait gloire d'être d'Israël, n'est point assez libéré de sa vocation en Abraham pour pouvoir penser une minute que tout cela vient de nous et point de lui. Le Juif, fût-il M. Adolphe Franck, homme très estimé dans ses entours, paraît-il, ne sera jamais assez inféodé à l'esprit de la France pour réussir à nous insinuer que lorsqu'il écrit « nos », cela signifie autre chose que les institutions ou les procédés du Juif. Voyez, d'ailleurs, avec quel soin jaloux M. Adolphe Franck donne au pessimiste de sa race les origines religieuses de la Bible.

Le Juif n'aime pas la France. Il le nie. Mais ce n'est un secret pour personne que le Juif nous déteste. D'ailleurs, il déteste tout ce qui n'est pas lui. Il ne peut vivre qu'à cette condition. Le Français particulièrement est pour

lui méprisable. Nous sommes le peuple inconsistent, léger, sans valeur, qu'il faut supprimer et dont il faut prendre la place, ce qui, dans la pensée du Juif, est chose toute simple et très aisée. J'aurai l'occasion de revenir là-dessus plus loin, à propos du Juif citoyen français. Pour le moment je me contenterai de citer une anecdote qui peut montrer jusqu'à quel point le Juif nous méprise.

Un Juif de ma connaissance, sculpteur très répandu dans le monde juif, me disait un jour : « Je crois que je ne suis pas assez bien mis. Cela me fait du tort. Je remarque que beaucoup de gens *au-dessous* de moi, comme vous, par exemple, sont toujours très soignés. Et vous avez raison. »

Au-dessous est parfaitement délicieux. Mais cela ne m'émut pas outre mesure. Cela me prouvait que pour le Juif nous sommes tous le peuple *au-dessous*. Et puis cet *au-dessous* est bien relatif, d'autant que dans l'absolu je continue à penser que, par le simple fait que

je suis de race française, je suis *au-dessus*. Je suis d'une race qui ne donne jamais l'occasion de faire penser d'elle ou de dire d'elle-même qu'elle est sale, mais qu'elle est soignée. Soignée, parbleu, si les Juifs avaient été soignés, il est probable que Moïse ne les eût pas condamnés à la circoncision. Soignés, nous le sommes toujours plus que les Juifs, par cela seul que nous ne sommes pas circoncis. C'est qu'apparemment nous n'en avons pas besoin pour être propres.

Circoncis, eh oui, ils le sont tous, tous sans exception, « baptisés au sécateur », comme dit l'argot dans son langage imagé, « déprépucés », comme disait Voltaire. C'est là surtout ce qui nous autorise à penser que Moïse a été le pire ennemi du Juif, en le marquant ainsi d'un signe indélébile, qui nous permettra de les reconnaître partout où ils essaieraient de se cacher.

Car ils n'échappent pas à la circoncision. Si libres penseurs qu'ils soient en ce qui con-

cerne notre baptême, ils sont esclaves du leur, les esclaves de la circoncision, esclaves de leur vocation en Abraham et en Jéhovah. Avec une pareille marque distinctive, le Juif aurait tout à fait tort de prétendre à la liberté qui nous revient. Nous pouvons, nous, s'il nous plaît, nous affranchir de notre religion; lui, ne peut pas.

Voyez, par exemple, les Juifs de Bordeaux, qui retournèrent au bout d'un siècle en Espagne d'où ils venaient, pour se faire circoncire. Où qu'il soit, quel qu'il soit, le Juif a besoin de sa circoncision; cela le met en paix avec sa conscience. A un moment donné, il retourne à ce traité intime entre lui et son Jéhovah, comme le renard à son terrier. C'est vraiment là qu'il se sent lui-même, israélite, c'est vraiment alors qu'il est chez lui, dans sa nation.

Israël est une nationalité, disent les *Archives israélites*; « ce n'est pas par la circoncision que nous recevons la qualité d'Israélites, non,

la circoncision n'a aucune analogie avec le baptême chrétien. Nous ne sommes pas Israélites parce que nous sommes circoncis, mais nous faisons circoncire nos enfants parce que nous sommes Israélites. »

C'est donc quelque chose de plus encore qu'une simple mesure d'hygiène, obligatoire pour un peuple errant, une ordonnance de police, mesure salutaire dans le désert où l'eau est rare ; c'est une façon pour le Juif de se relier, de rester lié au dogme brutal et impérieux qui le soutient et dont il ne se débarrasse jamais.

Circoncis toujours et dans tous les pays, c'est le Juif ne renonçant jamais à ses traditions, c'est lui, si empressé à attiser les querelles religieuses et anti-cléricales parmi nous, n'abdiquant jamais sa religion.

Il abdique si peu que s'il pouvait nous faire adopter la circoncision, il le ferait. Et à ce propos je ne saurais penser sans gaieté à cette idée qu'émit un jour devant moi un

jeune Juif ambitieux et de marque, un Juif du « haut sémitisme » parisien, candidat aux dernières élections. Ce jeune circoncis avait un rêve, si jamais l'entrée au Parlement lui donnait l'accès des pouvoirs exécutifs; quel rêve? Oh! rassurez-vous, un rêve de Juif, et ce n'était qu'un rêve. Il voulait faire passer en France la *loi de la circoncision obligatoire*.

Ce jeune Juif a échoué dans sa candidature à la députation. Je crois même pouvoir lui assurer que désormais la Chambre est une chambre close pour lui et ses pareils qui voudraient tenter de nouveau l'aventure d'une élection. En ce qui nous concerne, c'est heureux; nous voilà sauvés de la circoncision obligatoire; c'est égal, nous l'avons échappée belle.

C'est que la circoncision est après tout une triste condition pour qui n'a pas été pris tout petit ni habitué de bonne heure aux ridicules que cela engendre; chez nous on aurait beau-

coup de mal à faire prendre l'usage d'un pareil mot qui ne manque jamais d'amuser les dames.

Dans la conférence que je donnai dernièrement à la salle des Capucines sur la *France juive*, j'eus à prononcer souvent le mot concis ; une fois même ma langue faussa et j'articulai « circonscrit ». J'eus beau insister pour déclarer qu'au fond c'était la même chose, ce fut un accès de rire fou. Et une fois je constatai au sourire de l'auditoire féminin que l'image évoquée ne venait pas sans un fort sentiment de ridicule.

Non ! non ! que les Juifs gardent leur circoncision, cela fait partie de leur bagage religieux, nous n'en avons que faire, nous voulons rester des hommes comme les autres. Il n'y a pas de place ici dans la compassion publique pour une blessure semblable.

Cette blessure-là n'est pas une blessure française.

Que le Juif s'en glorifie, c'est affaire à lui

Et d'ailleurs il serait bien empêché de penser autrement. Il est Juif même s'il n'est pas circoncis. Un ridicule de plus ou de moins ce n'est pas la mer à boire. Et puis nous savons que la circoncision n'est que le signe, la tare extérieure du signe profond, caché, qui vient de Moïse, et limite l'activité du Juif dans les bornes étroites de sa vocation religieuse.

Le Juif ne peut donc rien qui ne soit une émanation directe ou indirecte de cette vocation. Qu'il s'agisse de la Loi de Moïse ou de la Loi remaniée de la Thora, il n'est jamais libre de ses actes. Dans l'ancienne comme dans la nouvelle Bible, le Juif est dans une prison condamnée à la reclusion perpétuelle, il n'y a pas à dire ; mais il n'a pas comme nous la possibilité d'échapper aux compressions de l'idée religieuse. Le Juif a choisi comme base de la communion religieuse la pratique et non les dogmes. Les dogmes on les discute, on s'en sépare. Ils sont une croyance, on opte pour une

autre croyance, et tous les schismes entrent en scène.

La pratique, le rituel, la similitude d'observances sont des liens bien plus solides que les croyances, par ceci qu'ils ne donnent pas de prises aux disputes théologiques. « En réduisant la profession de foi au *schema*, c'est-à-dire à l'affirmation de l'unité divine et au lien extérieur du rituel, le judaïsme écarte de son sein les disputes théologiques (1). » Mais voici que ce ritualisme qui réunit si bien les coreligionnaires entre eux, les sépare des sectes du monde et les condamne à une vie séquestrée. « Les chaînes de Talmud firent celles de ghetto (2) ».

Un Juif malin, comme Crémieux, comprit qu'il y avait incompatibilité entre cette reclusion religieuse et l'émancipation que les Juifs trouvaient dans la Révolution française. Comment concilier l'inconciliable sans trop heur-

(1) Renan. *L'Église chrétienne*.

(2) *Ibid.*

ter la discipline ritualiste à laquelle le Juif doit d'avoir pu conserver son unité dans sa dispersion ? Crémieux n'hésita pas. Le Talmud est l'ennemi des Évangiles. Le christianisme est une sottise hérésique juive qui a arrêté, selon M. James Darmesteter, la croissance intellectuelle de l'Europe. Déjouons les chrétiens, abusons-les, s'est dit Crémieux. Ils nous croiront sur parole, ils sont libéraux.

Et Crémieux, président de la fameuse *Alliance Israélite Universelle*, proposa aux Juifs des bases de vie nouvelle.

Le Juif devait renoncer en apparence à vivre à part, à se différencier du reste de la nation. Désormais, il ne reculerait devant rien pour se confondre avec la collectivité de toutes les façons en faisant abstraction, toujours pour nos yeux, de ses coutumes les plus chères.

En voici le programme hypocrite, le programme à double visage proclamé par ce nouveau Moïse glabre dans une séance de l'*Alliance Israélite* : « Mes amis, ayez dans votre

maison le petit morceau de bois consacré avec le nom de Dieu (une *mezuzza*), faites-le baiser à vos enfants le matin à leur lever, le soir quand ils iront prendre le repas de la maison, mais envoyez-les dans les écoles laïques. »

« Envoyez-les dans les écoles laïques » est une perle d'infamie et de mensonge. Le baiser de Judas est un ana devenu banal. Mais je ne vois que lui pourtant pour rendre clair à tous les yeux l'odieux de ces conseils de Crémieux.

Et nous autres, bons naïfs, nous donnons tête baissée dans le piège que nous tend le Juif sous prétexte de libre pensée et d'anti-cléricalisme. Au fond, c'est la haine religieuse du Juif pour la race de religion chrétienne. Le Juif ne nous a jamais pardonné d'avoir épousé, à un moment où il croyait prendre pour lui l'empire du monde, contre sa *Thora* les *Évangiles* qui donnèrent cet empire au christianisme. Cela gênait ses prétentions et le développement de son autonomie, qui n'est

jamais, n'a jamais été et ne sera jamais qu'une autonomie religieuse, intolérante, arbitraire, vexatoire.

La haine du Juif pour tout ce qui ne pensait pas comme lui en général, et pour le chrétien en particulier, est un fait historique que les écrivassiers juifs eux-mêmes ne réussiraient point à démentir au cas où ils voudraient contrecarrer nos écrivains.

On sait le désarroi de l'autorité romaine en Judée après la mort de Tibère. Mille tyrannies locales s'emparaient des affaires à leur profit contre Rome insouciante. Les Juifs, qui n'ont jamais trouvé quelque chose à gagner que dans les époques de troubles, formaient un parti considérable dans ces moments où des pouvoirs nouveaux s'emparaient de la Judée. « Ils étaient nombreux à Damas (1) et y exerçaient en grand le prosélytisme, notamment parmi les femmes. On voulait les contenter;

(1) Rénan, *Les Apôtres*.

le moyen de les gagner était toujours de faire des concessions à leur autonomie, et toute concession à leur autonomie était une permission de violences religieuses. Punir, tuer ceux qui ne pensaient pas comme eux, voilà ce qu'ils appelaient indépendance et liberté. »

Je ferai remarquer qu'ils n'ont pas changé. Et s'ils n'en sont plus à acheter les prisonniers chrétiens des Romains pour se donner la satisfaction de les égorger, ils en sont à demander les lois répressives contre la presse, et à préconiser une république autoritaire et de mesures violentes qui ne pourra jamais servir que leurs instincts d'expropriation et d'extermination. En même temps, d'autres des leurs parcourent sans qu'on les voie, sans qu'on sache leurs noms, les rangs de nos ouvriers, y prêchent la haine et la mort du travail par la grève.

Odieuse et dégoûtante politique de bascule et d'écran que cette diplomatie religieuse qui envoie les petits Juifs dans nos écoles laïques

après qu'ils ont fait à la maison toutes leurs dévotions juives et idolâtres.

Notez qu'en ce qui me concerne je suis bien à l'aise pour défendre la religion chrétienne contre les attentats de la libre pensée juive. Je crois avoir suffisamment expliqué plus haut comment, fils d'une éducation critique, j'entends user de mes droits à la pensée libre. Si peu catholiques que nous soyons devenus par cette éducation même, nous n'en sommes pas moins fils de chrétiens, assez malhabiles en somme à réagir jusqu'au bout contre les atavismes divers qui sont le tempérament particulier de chacun de nos ancêtres. Français nous sommes, donc chrétiens. Praticiens ou non, peu importe. Nous avons le sang chrétien, moins en raison de l'empire direct des Évangiles sur nous, que parce que ces Évangiles adoptés à une certaine époque par notre race, étaient en somme, de tous les dogmes à adopter, les plus conformes à notre race.

Quoi qu'on tente, il est impossible de sortir de là. Sans quoi il faudrait supporter la pensée que c'est le hasard qui a décidé entre le choix de la *Thora*, de la *Mischna* par les Juifs, et des *Évangiles* par les nôtres.

L'hypothèse est inadmissible. A l'origine les peuples n'ont pas pour se diviser les raisons de détail et d'infinitésimalité qui nous guident actuellement. Les choses se passent plus simplement. Chacun va où sa nature l'invite. Rien de plus. Or, notre nature nous a conduits à celui de deux livres qui est « un petit chef-d'œuvre d'élégance, de légèreté, de finesse morales (1) », laissant prise au scepticisme. La nature du Juif l'a conduit à la *Mischna*, qui n'est qu'un « lourd monument de pédanterie, de misérable casuistique et de formalisme religieux (2) ». « La littérature juive, continue l'auteur de *L'Église chrétienne*, pendant des siècles, roula principalement

(1) Renan, *L'Église chrétienne*.

(2) *Ibid.*

sur des questions de sacristie et d'abattoir. »

Pour indépendant que je me sente, je n'oserai plus désormais me poser en esprit fort, ayant remarqué qu'en ce moment les esprits forts sont précisément ceux sur qui la fantasmagorie juive exerce le plus d'empire.

Républicain, critique indépendant, libre de toute attache directe ou indirecte et affranchi de toute compromission, je dirai seulement qu'il faut à tout prix se garder d'accepter pour ce qu'on nous la donne, la libre pensée officielle qui nous vient du Juif.

Les tendances de mon esprit désormais très méfiant en ce qui concerne le Juif, méfiant comme l'âme rouge de Marat, m'invitent à déclarer que si le Juif, individu religieux, profondément cagot et idolâtre, montre tant d'empressement à m'attaquer sur le terrain de ma religion, cependant que je la mets en discussion, c'est qu'évidemment il y a profit pour lui, péril pour nous. Péril, c'est sûr. Toute opération juive veut et doit aboutir à

la désorganisation de l'hégémonie française au profit de l'autonomie juive, autonomie religieuse, rien que religieuse, sachons-le bien.

A ce point de vue, je n'hésite pas à déclarer que la question de la libre pensée est un des meilleurs instruments de détraquement qu'on puisse introduire dans un organisme social. Elle repose tout entière sur un des centres nerveux les plus sensibles d'un peuple : La foi.

Dans la foi, il y a une part de vanité. La vanité propre à l'homme qui ne veut pas apprendre d'un étranger qu'il a pu faire fausse route.

Voyez alors comme il est aisé, pour tout bouleverser, d'exploiter le reliquat de nos vieilles guerres de religion. Le Juif, qui est une religion, fait tout au nom de sa religion, soumet tous ses actes à la signature de son Jéhovah, puise le mot d'ordre de sa vie à sa synagogue, se fait circoncire, ne se marie ni ne meurt jamais sans le secours de son rabbin, sait mieux que nous, qui avons pu l'ou-

blier, jusqu'à quel point ces sortes de querelles passionnent et sèment de ferment dans les masses.

Trahison, perfidie, lorsque le Juif vient à nous avec son ricanement monstrueux, nous encourageant à ne point faire baptiser nos enfants, à ne nous point marier à l'église, lui qui ne met pas un pied devant l'autre sans que ce geste si simple qu'il soit ne soit conforme aux instructions rabbiniques. Il tue encore le bétail selon son rite ; il a des jours de jeûne et de silence commercial qui sont des jours de fêtes religieuses. Il a ses pardons. Il a aussi des armoires spéciales dans sa maison pour séparer la vaisselle et les couverts destinés au poisson, de la vaisselle et des couverts destinés à la viande. Il a le pain azyme, que sais-je encore ?

Bref il a toute sa religion en lui et avec lui. C'est une religion facile à suivre, même en voyage, et toujours il l'emporte avec lui où qu'il aille. Et ce Juif pieux trouve que si nous

ne séparons pas l'Église de l'État, nous ne sommes pas conformes au principe républicain.

Eh! de quoi se mêle-t-il donc cet étranger? Est-ce que la question de la libre pensée ne nous appartient pas à nous tout seuls, qui sommes chrétiens, en ce qui concerne le budget des cultes chrétiens?

Au fond, cette discussion est entre nous, Français, républicains ou monarchistes, une querelle de famille. Si aujourd'hui nous avons des différends avec notre Dieu et ceux qui le représentent, c'est à nous de savoir comment doit se terminer la dispute.

La question religieuse, nous la réglerons entre nous. Si l'heure est venue de décider ce qu'il doit advenir de nos traditions d'antan, traditions conformes à une société qui n'a plus de raison d'être, c'est affaire à nous.

Le peuple souverain, héritier légitime des droits du monarque souverain, jugera. Mais que le peuple souverain ne se laisse pas pren-

dre aux feux tournants de la lanterne magique où le Juif tient l'emploi du singe de la fable, avec cette différence qu'il a trop éclairé sa lanterne. Le verre est transparent et nous voyons derrière le rictus du conspirateur sur le point de triompher.

Dangereux, ce rictus de singe. Il s'autorise de la Démocratie et, pour séduire le peuple confiant, il fait son boniment dans le mirage séduisant des idées nouvelles de liberté universelle.

Pour mon compte, je demeure convaincu que la guerre du Juif contre le christianisme est faite aussi bien contre les cléricaux que contre les anti-cléricaux : de part et d'autre nous sommes des chrétiens. La haine du Juif contre le chrétien a toujours été féroce, sauvage, une haine qui se terminait jadis par l'égorgement.

Ne croyez pas que cette haine soit éteinte : le Juif est trop libre penseur pour que cette exagération ne cache pas chez lui quelque

pensée odieuse. Voyez donc ce que celui de ses historiens dont il est le plus fier écrit sur les aptitudes du Juif, si expert à dresser des embûches où le christianisme militant perdra une partie de son ascendant. C'est encore M. James Darmesteter qui parle. « Le Juif s'entend à dévoiler les points vulnérables de l'Eglise, et il a à son service pour les découvrir, outre l'intelligence des Livres saints, la sagacité redoutable de l'opprimé. »

Il est clair, n'est-ce pas, que le dévot juif ne lâche jamais prise sur le terrain religieux, encore moins au moment où il recommande le plus haut la libre pensée chez nous. C'est qu'au fond il nourrit contre nous une haine de sectaire, haine féroce qui a sa raison d'être jusqu'à un certain point. La religion pour le Juif est quelque chose de plus que pour nous. Nous avons le loisir d'être Français sans religion.

La religion du Juif c'est son tout, sa race, sa famille, sa patrie. C'est surtout ce qui lui

donne les moyens de nous détruire, de nous piller, de nous plonger dans la confusion. En somme, le Juif sans sa religion n'est rien, avec elle, il est tout.

Il importe donc qu'elle triomphe, et c'est d'ailleurs son but caché, car Jéhovah, qui n'a pas de lieu d'élection comme notre Dieu à Rome, voudrait bien trouver un point du globe où s'élever un saint-siège. Paris avait quelques raisons d'être séduisant, et l'on guette fort Paris pour en faire, à un moment donné, une manière de capitale de la Juiverie, comme la Ville Éternelle fut la capitale du catholicisme.

Que le Juif, profitant du moment où nous voulons nous débarrasser de l'empire céleste de Rome sur nous, veuille nous imposer son Jéhovah, il n'y aurait rien de tout à fait improbable. Le Juif ne doute de rien ; il voulait bien nous faire une loi obligatoire de la circoncision. Pourquoi pas désorganiser l'Eglise officielle de France ? Le terrain serait déblayé

et cela faciliterait pour plus tard l'installation chez nous du Dieu des Juifs, le complice de tout ce qui déshonore parmi nous.

Pour preuve, réfléchissez sur ce dialogue recueilli à la salle des Pas-Perdus de la Chambre des députés, au moment de l'affaire de la chapelle de Châteauvillain, dans l'Isère. Cela se passait entre un rédacteur du *XIX^e siècle* qui avait fait preuve, dans son article sur cet incident, d'une tolérance sans réserve, et un rédacteur de la *République française* qui s'était montrée, elle, d'une intolérance sans épithète.

La République : — Alors vous êtes pour la liberté de toutes les Églises, sans exception?

Le XIX^e siècle : — Sans exception.

La République : — Pour la liberté des synagogues aussi?

Le XIX^e siècle : — Des synagogues aussi.

Évidemment ce : *Pour la liberté des synagogues aussi?* cache une préoccupation, préoccupation de nature religieuse. En somme,

c'est notre Église officielle qui les gêne; ils veulent la démolir d'abord. Le meilleur moyen de la démolir, c'est d'édifier la leur.

N'ayez crainte, en jouant dans le jeu des libres penseurs, ils savent bien ce qu'ils font. C'est au contraire les libres penseurs qui pataugent en passant leurs cartes aux Juifs. Les libres penseurs applaudiront le jour où ils auront obtenu la suppression du budget des cultes. Ils croiront avoir réalisé une économie. Soit jusque-là, cela m'est égal, puisque cela paraît se passer entre nous, pour nous.

Mais il s'agit là d'un simple mirage dont il ne faut pas être dupes. Le budget des cultes chrétiens supprimé, sera remplacé tôt ou tard par le budget des cultes du Juif. Cela est inévitable.

Le Juif est une religion, rien qu'une religion. Ce qu'il veut, c'est le triomphe de sa religion. Car en cherchant à triompher de nous, il ne peut pas vouloir autre chose. Il

n'a pas d'autre mobile dans la vie. *Israël est une nationalité*, dit-il. Or la nation d'Israël, à un moment donné, c'est le budget des cultes rétabli en faveur d'Israël.

Nous n'y échapperons pas. Surtout si comme aujourd'hui nous donnons en masse dans le panneau des propositions de loi du genre de celle signée, entre autres, par M. Camille Dreyfus, proposition remettant à l'ordre du jour la grosse question du Concordat.

M. Camille Dreyfus est Juif, cela va sans dire. Sans quoi soyez bien persuadés que la discussion n'eût pas été rouverte de sitôt. Il n'y a qu'un Juif pour mettre ainsi perpétuellement la sécurité publique en péril. L'eau trouble! l'eau trouble! Après une bonne pluie, quand l'eau est bien salie par la boue des talus, le goujon mord mieux.

Cette question de la séparation de l'Église et de l'État est une des plus dangereuses que la République ait rencontrées chemin faisant

depuis 1870. De toutes les réformes tentées, il n'en est pas qui ait soulevé plus de terreur et rencontré plus de résistance dans le pays. Aux dernières élections de 1885, on a pu constater que si jamais on poussait un peu trop avant les hardiesses de ce côté, on faisait courir de graves dangers à l'état de choses existant.

La France est malgré tout un pays chrétien, orthodoxe parce qu'il est indifférent peut-être, comme l'a dit M. Renan, mais à coup sûr qui n'aime pas qu'on casse, par partie de plaisir, ses bibelots de famille. La religion chrétienne est de ces objets qui nous viennent d'héritage et auxquels nous tenons. Nous avons le respect de nos morts. Nous les saluons dans la rue lorsqu'ils vont à leur dernière demeure.

Le Juif, comme l'Anglais, ne salue pas les siens. La mort est un commerçant avec lequel il n'y a pas assez d'argent à gagner.

Depuis les grosses querelles du 24 mai et du 16 mai, la discussion du budget des cultes

ne se représentait plus qu'incidemment dans les discussions générales du budget. Somme toute, après chacune de ces prises de bec entre catholiques et radicaux, la discussion s'ajournait à des temps meilleurs. La question n'étant pas mûre, mais pas mûre du tout, on l'écartait. Et on était quitte pour quelques banalités de plus débitées de part et d'autre à la tribune des deux Chambres.

Or, voilà que tout à coup, au moment où l'on y pensait le moins, sans que rien dans le pays dénonçât la présence d'un courant d'opinion favorable à galvaniser ce cadavre, une proposition surgit à la Chambre qui remet tout en question, en même temps qu'on demandait l'expulsion des princes, sans motif plus valable d'ailleurs.

Je ne suis pas pour les princes actuels. Le comte de Paris a un minois germanique qui me déplaît. Et puis lui et les siens ont mal choisi leur moment pour réclamer le retour de leurs biens. M. Thiers, pour les tours qu'il

avait joués à leur père, oncle, grand-père, grand-oncle, Louis-Philippe, fils d'Égalité, leur devait bien cette compensation. N'empêche que ces princes n'ont jamais rien su faire pour nous aider à oublier qu'ils ont sur leurs vêtements du sang de la branche aînée.

Donc voici de nouveau la République mise en péril par la discussion du Concordat. Que cela aboutisse ou avorte, peu importe. Toujours est-il que le temps employé à cette querelle qui inquiète tout le monde, serait mieux employé à faire moins de politiquaille et un peu plus de besogne.

D'où vient que les travaux du Parlement sont pour cette fois encore dirigés dans un sens où ils n'avaient que faire ? Les Juifs, les Juifs, voilà tout le secret. Pensez donc ! de la bonne besogne au Parlement, cela n'aurait servi qu'à faire avancer nos affaires. Nos affaires avançant, les leurs reculent. Or il ne faut pas que les leurs reculent. Elles ne peuvent marcher qu'à la condition que nous ne ferons

rien. Et nous ne ferons rien aussi longtemps que nous serons occupés aux bagatelles de la porte où nous retient le Juif, pendant que lui ne perd pas son temps.

L'intérêt des Juifs à réveiller ce débat? Oh! il est multiple. D'abord ce débat est périlleux pour tout le monde. Et puis il est très attachant. Pendant qu'on sera occupé à cela, on ne sera pas occupé ailleurs. On ne pensera pas au Juif surtout, idée qu'il est important en ce moment d'écarter de la circulation.

Mais pourquoi voir les Juifs dans cette affaire? Parce qu'il faut toujours chercher sa main dans les bagarres inutiles ou méchantes pour nous. Parce qu'il est dans ses habitudes d'user notre temps à faire de la politique de mouche du coche. Parce qu'enfin parmi les signataires de la proposition je vois le nom de M. Camille Dreyfus.

Cela me suffit amplement pour m'éclairer. Car cette proposition de loi a été déposée sur le bureau de la Chambre au moment même

où le livre de Drumont traversait les rues de Paris avec un bruit d'escadron de gendarmerie. En même temps M. de Rothschild multipliait les invitations aux princes. En même temps M. Bozérian reprenait son amendement à la loi de la presse. En même temps la presse juive républicaine modérée démasquait ses projets restrictifs et coercitifs.

Tout cela se tient, croyez-moi. Tout cela c'est le Juif usant à tours de bras de sa balistique de couverture et d'écran. Tout cela c'est notre attention détournée du livre de Drumont, qui se vend quand même d'ailleurs parce que nous commençons d'y voir clair. C'est le Juif emportant nos angoisses loin de l'objectif qu'il n'aime pas nous voir fixer, lui ; c'est en un mot le Juif essayant encore de parer de la main gauche.

Dans le chapitre où j'ai essayé de définir la balistique du Juif, je l'ai montré sachant toujours glisser à temps un écran entre lui et le danger. L'écran devient la cible qui reçoit

tout. Et les malheureux princes, pour peu sympathiques qu'ils soient, viennent de servir d'écran on ne peut plus à propos pour le Juif. Depuis trois semaines, la presse n'avait plus de fusils que pour tirer sur le Juif. Depuis l'ouverture du débat sur les princes, c'est sur eux que tombèrent toutes les salves de mousqueterie et d'artillerie de l'armée écrivante.

Il serait oiseux de chercher ailleurs une raison à l'entrée en scène, très inattendue, de la question du budget des cultes. Le Juif n'en est pas à son premier coup de double jeu. Et depuis le *krach* jusqu'à aujourd'hui, nous savons que les chassés-croisés lui sont un exercice où il s'entend.

D'un côté on est excessivement radical avec M. Camille Dreyfus. De l'autre on est excessivement conservateur avec le financier Rothschild. Ici, la séparation de l'Église et de l'État, là, des invitations à dîner, qui tiennent bien les princes en vue, d'autant que des notes

passent dans des journaux mondains, mais juifs, qui ont bien soin de nous tenir en éveil, au cas où cette bonne camaraderie du Juif et de l'orléaniste nous toucherait médiocrement, ou nous échapperait.

Jéhovah ne déteste pas ces manœuvres à double horizon. Nous n'y voyons pas malice; ou même nous n'y voyons rien du tout. Le contrepoids est si bien établi qu'il ne nous vient pas une minute à l'esprit que tout cela c'est jeu de Juif, ni plus ni moins. J'ai même vu nombre de gens raisonnables hausser les épaules lorsque je leur ai soumis ma manière de voir là-dessus. Le trompe-l'œil est si bien présenté qu'il faut avoir, comme on dit de Drumont dans la presse Juive, « l'obsession » du Juif pour penser autrement que tout le monde sur ce jeu des discussions parlementaires.

Je reste, quant à moi, parfaitement convaincu que la proposition où se voit le nom de M. Camille Dreyfus n'est qu'un moyen de nous faire oublier le Juif. La question de la

séparation de l'Eglise et de l'État vaut bien l'oubli du Juif, comme Paris valut bien une messe.

Allons-nous nous embarquer sur cette galère juive sans nous rendre compte de l'unité de la manœuvre qui nous jette à la côte? Non, avant de monter en bateau nous regarderons la mine du capitaine. S'il est Juif, restons à terre, et ne séparons rien du tout.

Or il est Juif, il est certainement Juif. Il y a entente absolue entre le radicalisme outré de M. Camille Dreyfus et le conservatisme de mauvais aloi du banquier ami des princes. Notre confiance est habilement surprise aux deux extrêmes de nos opinions politiques, voilà tout.

Un Juif à l'extrême gauche; un Juif à l'extrême droite: mais c'est tout le monde content au centre? Erreur. C'est tous les centres trompés, dupés, accumulant le nombre de leurs votes pour être mieux écrasés. C'est le Juif exécutant sur toute la ligne des tours

de bascule et jouant à découvert avec des cartes qui ne sont pas celles qui lui servent véritablement. Les bonnes, celles à l'aide desquelles il prend, coupe et surcoupe, sont dans sa manche.

Une fois pour toutes je dirai à mes compatriotes qu'ils ont tort d'être trop confiants lorsqu'ils jouent avec le Juif. Ils battent les cartes. Lui tient la coupe. Prenez bien garde. Cela ne se passe jamais autrement. Toutes les fois qu'il s'opère une transaction où le Juif est intermédiaire, c'est lui qui gagne, c'est nous qui perdons, parce que ce que tout le monde perd, le Juif le gagne. Le Juif a deux mains également propres à ce genre de bénéfice. Que ce soit la main droite de M. de Rothschild, ou la main gauche de M. Camille Dreyfus, c'est toujours le même résultat. Vous vous livrez au Juif, car ces deux mains en apparence ennemies sont les deux bras d'un même individu : le Juif.

Encore une fois, dans tout cela, le Juif fait

son métier de Juif. Faisons le nôtre, que diable, et ouvrons l'œil ! Ayons s'il le faut des yeux tout autour de la tête.

Ce ne sera pas trop. Ce sera même à cette condition seulement que nous pourrons nous définir son attitude dans nos querelles intérieures comme celles de la libre pensée. Ces querelles, il a trop d'intérêt à les alimenter pour ne pas les attiser de son mieux. Et il réussit trop bien à les attiser pour n'être pas satisfait. Voyez donc comme son rictus s'accentuait depuis quelque temps ! Oh ! mais c'est qu'il s'amusait, s'amusait comme un fou. Tout me réussit disait-il. Les coqs se battent. Il est le gamin qui fait *kiss ! kiss !* Et il bat des mains de joie, tant les coqs sont ardents à s'entre-déchirer la crête.

Il faut déplorer dans cette affaire la complicité un peu trop avouée de quelques protestants. De leur part, les hostilités ont un caractère plus politique que religieux, encore que

les protestants, très respectueux en général de leurs pratiques religieuses, ne trouvent pas mauvais que nous renoncions aux nôtres. L'esprit fanfaron est souvent un filon qu'il est bon d'exploiter en France. Et les protestants, comme les Juifs, s'y entendent assez bien, en se mettant d'accord.

Je répète que je ne fais point ici de querelle au nom d'une Église quelconque. Je constate seulement que, sous de grands airs d'indépendance, ce sont des gens exclusivement religieux, placés vis-à-vis de nous sur un terrain religieux, qui nous invitent le plus à n'être plus religieux. Voilà tout. Je laisse à d'autres le soin de décider si la majorité de la famille de naissance catholique a raison ou tort de se prêter à cette politique plus perfide que foncièrement française.

Je dirai encore que je ne déclare point la guerre aux protestants, surtout à ceux qui sont Français, comme ceux d'au delà de la Loire par exemple, et qui tôt ou tard feront

cause commune avec les indépendants de mon espèce, le jour où le pays de France dont ils sont aura besoin de leur concours ou de leur sang. A ces protestants français, qui servent la République et la France, j'essayerai de faire entendre qu'un rien nous sépare. Ils tolèrent le Juif par discipline. Je le déteste par esprit de race. Les protestants français et les Français tout court ne sont pas loin de se trouver d'accord.

Quant à cette famille ambulante et quelque peu nomade de protestants venus de l'étranger, de la Suisse surtout, de Genève où l'on nous hait, c'est une autre affaire. Les réfugiés n'ont jamais eu très à cœur l'amour de la France. Ils l'ont quittée à l'édit de Nantes, ont porté à l'extérieur nos industries nationales. On veut rendre Louis XIV responsable. Tâchons de ne point confondre. L'édit de Louis XIV, religieux en apparence, était politique au fond. Il voulait unifier la France et la mettre sous la vocation d'une foi unique.

C'est une idée qui en vaut une autre. Et les Huguenots, nobles ou bourgeois qui abjurèrent leurs prétentions hérétiques, devant le souci de la paix nationale et l'amour du pays, furent des Français avant d'être de simples dévots.

Les réfugiés qui sont rentrés en France depuis 1870 furent et demeurent des dévots. C'est en tant que dévots qu'ils sont de compte à demi dans la guerre religieuse et financière que nous déclare le Juif. La guerre financière de ces protestants est un fait acquis à la certitude de quiconque sait ce que nous avons pu attendre des manœuvres juives de la banque protestante franco-genevoise.

Ces gens ont formé à Paris une fausse aristocratie semi-boursière, semi-bourgeoise, prétentieuse, guindée, sèche, impertinente et hypocrite qui est bien la caste la plus désagréable qui existe. Ils ont été fortement tancés l'hiver dernier par la mise au jour d'un roman du nom de *Geneviève*, où l'auteur, une femme au cœur droit, à l'esprit bon, révélait

tout ce qu'il y a de turpitudes et de fausseté sous l'apparente bonhomie de ces faux nobles, grands monteurs de fêtes de charité, fêtes exclusivement protestantes d'ailleurs (1).

Ces protestants-là nous rappellent trop qu'au demeurant l'idée qui les anime n'est point française. Théologiquement, leur religion est issue du Juif. « Raschi et les Tosaphistes firent Nicolas de la Lire; Nicolas de la Lire fit Luther, on le sait. Historiquement le protestantisme vient d'Allemagne. Luther est le plus allemand des hommes, c'est le plus ergoteur. Ergoteur, hérésiarque. L'hérésie protestante ne pouvait guère réussir en France. Elle réussit si peu qu'elle amena des guerres cruelles, des mesures regrettables, puisqu'après tout c'est le sang français qui coula chez lui, sous des coups d'épées françaises.

C'est que la France, comme l'a fort joliment écrit M. Renan, « est le pays du monde le plus

(1) Et l'*Évangéliste* donc d'Alphonse, Daudet, est-il un livre assez significatif?

orthodoxe, *car c'est le plus indifférent en religion*. Innover en théologie, c'est croire à la théologie. Or la France a trop d'esprit pour être jamais un pays théologique. L'hérésie n'a rien à y faire ». Aussi sommes-nous très surpris et très déconcertés aussi, lorsque nous voyons quelques protestants venus du dehors s'associer à des Juifs venus de plus loin encore, nous prêcher l'hérésie de la libre pensée. Tout cela nous ennuie, braves gens, lecteurs de Bible. Laissez-nous donc la paix ! Si je vous vois insister trop longtemps, je croirai que vous travaillez à nous irriter et que vous en voulez à la quiétude de notre esprit. Nos habitudes d'indifférence vous troublent. Vous avez bien tort, grâce à elles nous vous avions oubliés. Voici que nous venons de nous apercevoir que vous étiez là. Aussitôt nous découvrons que vous nous voulez du mal. Prenez garde que notre indifférence ne se transforme en une attention très soutenue dont vous pourriez regretter d'avoir réveillé la perspicacité !

Pour perspicaces, nous qui sommes restés en France, nous le sommes. Et alors connaissant le Juif nous avertirons les protestants qui se sont faits ses alliés, qu'il pourrait leur arriver un jour de voir se renouveler à leur détriment l'histoire de Sichem. Sichem, comme les huguenots franco-genevois, était un incirconcis. Le Juif n'aime pas l'incirconcis. Et si d'aventure il conclut un pacte d'alliance ou d'amitié avec lui, c'est un pacte du genre de celui conclu entre les enfants de Jacob et ce pauvre fils du roi de Sichem.

Nous connaissons tous l'histoire pour l'avoir lue jadis dans l'histoire sainte, à un âge où aucun de nous n'y voyait malice. La voici redite avec ce qu'elle renferme de perfidie et de cruauté.

Dina, fille de Jacob, âgée de seize ans, veut aller voir les fêtes des Sichémites. Elle est enlevée et violée par le fils du roi. Le jeune homme d'ailleurs propose toutes les réparations exigées par les enfants de Jacob qui

viennent réclamer leur sœur comme c'est leur devoir. Il a une bonne position. Son père est roi, et lui très amoureux. Il est prêt à consentir à tout ce que la famille du patriarche d'Israël exigera de lui. Les enfants d'Israël exigent quoi ? que le roi de Sichem, toute sa famille et son peuple soient circoncis, attendu, disent-ils, qu'il n'est pas permis à des Israélites de s'allier à des incirconcis. La condition est acceptée. Et le roi lui-même est le premier à donner l'exemple à tout son peuple qui l'imité. Fallait-il que le jeune roi fût amoureux !

Mais voici où la trahison d'Israël reparait dans tout son éclat, et, disons-le, dans toute son éternité. Le troisième jour après cette douloureuse opération, lorsque les douleurs de la plaie sont le plus vives, ajoute le commentateur, Siméon et Lévi, frères de Dina, entrent dans la ville de Sichem, l'épée à la main, accompagnés de leurs domestiques, massacrent tous les mâles, ces pauvres frais circoncis, et emmènent Dina leur sœur avec tout ce qu'il

y avait dans Sichem, de femmes, d'enfants et de troupeaux.

On le voit, c'est la trahison, aboutissant à l'assassinat compliqué de vol. Et pourtant le roi de Sichem avait souscrit pour lui et ses sujets le pacte d'alliance conclu entre Abraham et Jéhovah sous l'arbre de Membré; ils s'étaient faits les alliés d'Israël. Et à quel prix! Conclusion : circoncis ou incirconcis, on n'est jamais pour un Juif qu'un incirconcis quand on n'est pas de la tribu! Et ceux qui ne sont pas de la tribu, on vient de voir comment les Israélites les traitent. Que les protestants qui jouent en ce moment dans le jeu des Juifs méditent un peu, je les y engage, sur ce lugubre hachis de Sichémistes!

Ils ont l'usage de la Bible. Ils comprendront peut-être.

Ceci dit pour quiconque se fait trop ouvertement un malin plaisir de nous faire des grimaces derrière un masque, des grimaces de

pasteur ou de rabbin sous un masque de libre penseur, résumons le débat sur le Juif anti-clérical en France.

Pour lui, la grave querelle de la libre pensée n'est qu'un moyen de conquête, un moyen de nous entretenir dans la perpétuelle illusion fantasmagorique dont il nous étourdit depuis tout à l'heure seize ans. Il nous sait bavards, aimant bien à pérorer, *Gallus dicendi peritus*. Et le voilà usant notre salive d'orateurs sur un sujet où lui seul gagnera quelque chose. Le sujet est assez grave pour nous permettre de laisser le Juif de côté, momentanément au moins.

Désormais nous saurons ce qu'il nous reste à faire quand le Juif nous irritera trop avec les épingles qu'il plante dans nos chaises. Pour l'heure présente, conseillons seulement à ce farouche libre penseur de cesser de jouer aussi fréquemment avec les cendres de notre foi qui s'éteint. Où qu'on le chatouille, le Français n'aime guère que la plaisanterie

dure trop longtemps, surtout lorsqu'elle prend mauvaise tournure.

Ce masque de libre penseur nous a tout l'air d'un masque d'agent provocateur. Ce masque-là nous le connaissons pour l'avoir déjà vu promener son hideux rictus parmi les socialistes. Assez ! Si nous sommes mal disposés à continuer toutes bonnes relations avec les prêtres de notre ancienne religion, nous sommes plus mal disposés encore à nous en laisser imposer par les prêtres d'une religion qui n'est pas de chez nous.

Bien plus, nous sommes tout prêts de nous fâcher contre les gens qui s'entendraient trop bien à attiser parmi nous l'esprit de révolution et de désorganisation. Nous sommes des gens courtois, bien élevés, de bonne tenue avec les étrangers, mais à la condition que les étrangers ne profiteront point de notre hospitalité cordiale pour nuire à la sécurité et à la prospérité de notre pays. La libre pensée du Juif me paraît un ingrédient tout à fait propre à

entamer la pérennité et l'inviolabilité de notre grand pays en y semant les divorces de la théologie juive.

Le Juif est une théologie. Le Juif est une religion. Si jamais nous étions disposés à l'oublier, relisons ce fragment du rapport adressé à Napoléon en 1806 par le législateur Portalis :

« La religion n'est ordinairement relative qu'aux choses intéressant la conscience ; chez les Juifs, la religion embrasse tout ce qui fonde et régit la société : De là les Juifs forment par tout une nation dans la nation, ils ne sont ni Français ni Allemands, ni Anglais, ni Prussiens, ils sont Juifs. »

La fameuse *Alliance Israélite universelle* de Crémieux ne dit pas autre chose :

« L'Alliance n'est pas une Alliance française, allemande ou anglaise ; elle est juive, elle est universelle, voilà pourquoi elle réussit. »

C'est cynique, mais c'est comme ça. Et ils viendront nous dire qu'ils sont plus spéciale-

ment Français qu'Allemands, parce qu'ils ont localisé leurs intérêts sur le sol productif de la France! Et ils viendront déclarer qu'ils ont autant de droits que nous à la patrie française!

De ceci nous nous expliquerons plus loin. Pour l'instant, disons-leur qu'ils ne sont ni Français, ni Allemands, mais qu'ils sont Juifs, rien que Juifs, et ne peuvent pas être autre chose que Juifs.

Leur religion c'est leur destinée, leur instinct, leur but, leur tout. C'est leur vocation en Abraham, c'est leur meule, qu'ils la gardent! Et surtout qu'ils renoncent à vouloir nous étourdir en s'efforçant de la faire tourner à nos dépens.

Avec son bruit de volant fou, cette meule nous irrite et nous donne des nausées. Mettons le pied dessus, arrêtons-la de nouveau comme le Moyen Age l'avait arrêtée. Il faut à tout prix qu'elle redevienne lourde de tout le poids de son immobilité.

La meule immobile sur les épaules du Juif, c'est le Juif repris par sa destinée, c'est le Juif recloué au mur mouvant de sa fatalité, c'est le Juif rentrant enfin dans sa fonction exceptionnelle de damné errant.

Le Juif Errant, c'est le Juif portant de ruines en ruines, de royaume en royaume, le fardeau de sa religion. Il est le voyageur éternel du Moyen Age, qui s'en va de peuple en peuple, de siècle en siècle, buvant ses larmes dans sa coupe, qui ne dort ni jour ni nuit, ni sur la soie ni sur la pierre, et qui ne peut redescendre par le chemin qu'il a monté.

Jehovah n'est pas assez puissant; Abraham est trop étroit pour arracher le Juif à sa vocation de misère et de haine comprimée. Nous avons essayé d'amener le Juif jusqu'à nous, de l'introduire dans notre régime de liberté et d'humanité.

Nous voici obligés de nous en défaire. On ne peut pas l'émanciper sans qu'il en coûte la vie à l'émancipateur. Le Juif, malgré tous nos

efforts, malgré les siens aussi, est ressaisi par son destin de bourdon meurtrier, inutile et destructeur. Il retombe dans sa religion. Comment y retombe-t-il? Oh! n'ayez cure, il y retombe de lui-même.

Voyez donc si cette fameuse Alliance israélite dont le Juif est si fier, n'est pas l'instrument de sa propre chute, instrument travaillé, fondu par ses propres mains.

Nous avons oublié que le Juif est un traître, un fourbe, un lutteur masqué et, qui plus est, un cosmopolite d'un « inexorable » cosmopolitisme.

Qui nous rappelle tout cela et qui précise ce souvenir retrouvé? Crémieux, oui, Crémieux lui-même, en nous disant que l'Alliance n'est pas française, mais juive, et que si d'aventure nous rencontrons des petits Juifs dans nos écoles laïques, c'est par pure supercherie qu'ils sont là, car ces petits ne sont pas laïques du tout. Ils ont fait leurs dévotions à la maison, et baisé le « petit bâton consacré à

Dieu » avant de manger et avant de venir à l'école où l'on plaisante le *Benedicite*.

Vous me direz que Crémieux n'a pas donné tous ces conseils, et les *Archives israélites* ne les ont pas publiés pour que nous en ayons connaissance. Peu importe, nous en avons connaissance. Tout est là ; Drumont les a dénichés, il a bien fait. On fait toujours une bonne action quand on sauve son pays de l'immonde duperie, d'un tour de passe-passe, où la vie d'un peuple comme le nôtre est en jeu.

L'*Alliance Israélite universelle* a voulu nous perdre, elle nous sauvera. D'où vient qu'un chicanier rusé comme Crémieux nous ait ainsi livré la clef qui ouvrira la porte de sortie où passeront tous les Juifs de France et d'Algérie ? D'où vient que cet homme d'affaires si malin se soit ainsi pris dans son propre piège ? C'est que le Juif, quel qu'il soit, Moïse ou Crémieux, n'est jamais libre de sa destinée, il est toujours dans le piège où nous croyons qu'il

tombe. Ce piège, il n'en sort jamais, il y retombe un peu plus avant chaque fois qu'il tente un effort pour s'en dégager.

Ce piège c'est sa vocation religieuse, sa damnation éternelle de Juif Errant condamné à ne jamais entrer dans la Terre promise.

Crémieux aura été le Moïse de cette promenade des Juifs en terre de France depuis près d'un siècle. Comme Moïse il aura conduit son peuple aux confins de la Terre promise sans les y faire entrer. Comme Moïse il sera mort quelques années avant la mêlée symbolique présidée par Josué.

Comme Moïse aussi, avec le programme de son *Alliance*, espèce de livre d'Écritures nouvelles où le langage imagé du vieux Testament est remplacé par la langue froide et incisive de l'homme d'affaires, il aura laissé en mourant des écrits qui sont l'estampille contemporaine du signe qui s'effaçait.

Il y avait donc lieu de dire plus haut, à propos de la lettre de M. Adolphe Franck au

Journal des Débats, que le Juif ne peut plus rien écrire ou tenter qui ne tourne contre lui.

Il est perdu à l'heure qu'il est, quoi qu'il fasse. C'est l'heure où Babel croule.

Le Juif va rentrer dans sa destinée implacable du Juif esclave de son Abraham et de son Jéhovah, étranglé, garrotté par cette vocation, Juif Errant, sans terre, sans ciel, sans patrie possible.

Le Juif sans patrie possible, c'est le Juif Errant. C'est la meule immobile écrasant les épaules de l'esclave en marche.

CHAPITRE QUATRIÈME

LA PATRIE DU JUIF

I

LE JUIF DANS LES DROITS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Pour savoir si le Juif a quelque raison de réclamer sa part des droits de la Révolution française, voyons s'il a, selon nous, une race déterminée, s'il comprend la famille comme nous, s'il a une nationalité et une patrie dans le sens attaché par nous à ces mots.

Le Juif, le vrai Juif, celui que Moïse emmena dans le désert, débarrassant ainsi le vaste empire de Cyrus du trop-plein de ses

parasites, n'est vraisemblablement pas à l'origine, comme j'ai essayé de le démontrer, une race sans mélange. Il devait compter dans ses rangs trop de récidivistes venus de tous les points de l'Égypte pour oser prétendre à des origines aussi hautes qu'il le fait sous peine de ridicule. Les vagabonds profitaient de l'occasion du départ des Israélites pour s'échapper d'un pays où ils étaient trop connus de la police, où ils n'avaient plus rien à faire étant « brûlés ». Ils s'unirent aux Juifs marchant derrière Moïse. Si bien que jusqu'à un certain point il nous est permis de penser que les Juifs d'aujourd'hui, fils du troupeau des Juifs de Moïse, viennent d'une agglomération d'individus un peu de toute provenance, groupés par les événements plus encore que par les liens naturels du sang ou du caractère qui présidèrent chez nous à la formation des familles nationales.

Voilà pour la race.

Le Juif n'est pas davantage une famille

comme nous avons l'habitude de considérer la famille et de l'établir. Après l'entrevue sous l'arbre de Mambré, Abraham renvoie Loth, son neveu, lui disant d'aller chercher fortune et pâture ailleurs.

Ceci est pour la famille de sang. Voyons la famille d'alliance. Abraham arrivant avec Sara en Égypte la présente au Pharaon comme sa sœur. Le Pharaon la trouva jolie, et la Bible nous dit qu'il tenta d'user de cette jolie personne sans y réussir. Pourtant Jéhovah s'en mêle, donne tort au monarque égyptien en lui faisant entendre qu'on ne désire pas la femme de son prochain.

Tout s'arrange; Abraham reçoit des présents pour prix de son cocuage, qu'il a placé sous le patronage de Jéhovah. Et Pharaon s'excuse comme il peut, déclarant qu'il ne savait pas Sara épouse de quelqu'un. « Il m'a dit qu'elle était sa sœur », explique-t-il pour sa défense à Jéhovah, qui ne se calme que devant l'indemnité payée par le Pharaon.

Il est vrai que Sara était en même temps la sœur d'Abraham et sa femme. Ceci n'est point tout à fait dans nos usages. Si cela se produit, c'est par un abus de bestialité que le Code, chez nous, réproouve et punit. Le Code d'Israël est là-dessus moins sévère, car on voit Abraham recommencer la même manœuvre avec Abimelech, et Abimelech, comme Pharaon, se sauve des fureurs de Jéhovah avec une forte indemnité. L'indemnité joue un rôle énorme dans ces circonstances où la femme est une marchandise destinée à constituer des revenus, des revenus par indemnités à la famille juive. Cela n'a guère changé. Nous connaissons tous un tas de vieux et de jeunes Juifs à Paris dont la fille ou la sœur sont, moyennant un petit débours, constamment disponibles.

Voici dans le même esprit de famille juive le vieux Loth, veuf, devenant le mari de ses filles. On me dira qu'il était déshonorant pour une fille de Sodome de rester vierge. Les pauvres filles de Loth, se voyant reléguées

dans une grotte, sans certitude de jamais rentrer dans le monde, eurent peur du déshonneur qui les attendait dans l'histoire. Et les voilà conjurant ce malheur par des moyens aussi naturels que peu légitimes, selon la légitimité de notre morale à nous.

Sans doute on voit tous les jours parmi nous aussi des jeunes femmes qui, passé un certain âge, estiment qu'il faut en finir avec la dent de sagesse. Mais nous en sommes, je crois, sur les institutions de la famille avec lesquelles ces déterminations féminines, qui ont du bon pour ceux qui ne sont ni du même sang ni du même nom, n'ont que je sache rien à voir. Car si c'était dans la famille d'Abraham, ou de Loth, ce qui est tout pareil, un principe de mœurs domestiques de livrer à leur père en le grisant ses filles plutôt que de les laisser filles, je déclare que la famille selon la vocation d'Abraham n'est point, mais point du tout, la famille comme nous la respectons.

Après ces alliances contre nature, mais

obligatoires, voici qui en est la conclusion logique, le divorce.

M. le sénateur Naquet est de la vocation d'Abraham. Drumont a bien fait de le rappeler. Il était nécessaire d'expliquer l'ardeur de ce chimiste politicien à nous faire adopter une loi qui est sa Loi, cette fameuse Loi que tout bon Juif porte en lui.

Lorsque Sara, femme et sœur d'Abraham reconnue stérile, ne représente plus le principe de la fécondité que les filles de Loth représentent avec un si vif empressement, Abraham imagine le divorce, et féconde Agar la servante.

Cela se voit aussi parmi nous. Mais lorsque cela se voit, c'est toujours en dehors de la famille, en dehors des lois de la famille, sinon en dehors du toit conjugal, et il est rare que la femme légitime à qui pareille injure est faite, y mette toute la complaisance, toute la bonne grâce qui dans cette affaire sont acquises à dame Sara. Le divorce est donc un compro-

mis que tout facilite chez le Juif, à qui tout résiste chez nous. Le divorce existe aujourd'hui chez nous. Soit. Ceux qui l'ont le plus ardemment recommandé sont des Juifs, comme M. Naquet, ou des moitiés de Juif, comme M. Alexandre Dumas fils. Pour le faire admettre, ils ne se sont autorisés que des faits de notre histoire qui sont des coups de force, ou reposent sur des exceptions où la masse d'un peuple ne doit pas, ne peut pas être admise. N'importe, le divorce a été voté. Il a désormais force de Loi. Et les événements sont venus au galop comme pour justifier l'utilité et l'hygiène d'une pareille mesure.

Qu'il y ait eu parmi nous beaucoup de gens mal mariés qui aspiraient après le succès de la proposition Naquet, c'est vrai. Mais cela ne prouve pas que tout le pays était dans la même angoisse. Je persiste à croire que les mal mariés ne représentent jamais que l'exception chez nous. Il faut être Juif, et désireux d'implanter chez nous de force la Loi juive, pour avoir

l'aplomb de s'autoriser de l'exception afin de formuler un principe commun à tout le monde. Et cela prouve encore que de même que le Juif cherche parmi nous les mauvais gas qui pourront l'aider à faire réussir ses mauvais coups financiers, de même, lorsqu'il veut se poser en moraliste, il s'appuie sur ce qu'il peut rencontrer chez les nôtres d'éléments morbides ou immoraux. Le divorce, encore qu'il ait conquis chez nous le caractère solennel et respectable d'une Loi, est immoral. Il est immoral à cause des enfants. Chez les Juifs cela n'a pas la même importance. Leurs enfants à proprement parler n'ont pas de nom. Tout le monde s'appelle Lévy, Bloch, Cohen, Isaac, Benoît, etc..., etc..., tous noms qui ne représentent pas un nom pour nous. Un Lévy de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire. Par contre nos enfants ont des noms. La mère a le nom de ses enfants. Donner à la mère, si indigne soit-elle, l'occasion de se débarrasser du nom de ses enfants, est immoral. Il

vaut mille fois mieux que les enfants aient à rougir de leur mère, que de savoir qu'elle n'a plus le droit de porter le nom qu'elle leur donna, le nom de leur père, en les mettant au monde. Une mère qui déshonore un nom, c'est un malheur. Nous savons compatir au malheur. Et on dit alors des enfants fils d'une mère coupable qu'ils ont perdu leur mère. La mort qui laisse un siège vide au foyer ne détruit pas la famille. Le divorce, qui dresse un autre foyer à côté du foyer des enfants, et peut faire naître d'autres enfants à côté des premiers, détruit la famille.

Les enfants sont bien plus sans père ou sans mère, lorsque l'un et l'autre sont vivants d'une autre vie et d'une autre famille, que lorsque tous les deux sont morts. La mort, je le répète, du père ou de la mère, du père même, ne détruit pas le nom. Si le nom est prostitué, souillé, déshonoré, c'est un mal qui n'atteint que le particulier. Le général reste intact. Et pour nous le général, c'est la

France. Il n'y a pas à dire, le divorce n'était pas dans notre religion, c'est qu'il n'était pas dans nos mœurs. Il est dans la religion juive, parce qu'il est dans les mœurs des Juifs. Il y est même comme un élément nécessaire constitutif de la famille juive. Car la famille juive est une famille errante, une famille sans patrie pour se raccrocher; sans nom de pays ou de nation pour se faire protéger. Dans ces conditions plus il y a de foyers juxtaposés, plus il y a d'enfants du même père, plus il y a d'Ismaëls à côté d'Isaac, plus la famille juive est forte. Elle n'existe que par la quantité. Elle ne peut opérer contre nous que si elle opère en masse. La nation juive n'existant qu'en Israël et point ailleurs, plus il y a des Ismaëls ou des Isaacs, plus la nation est nombreuse. Il importe peu que les enfants soient nés de la servante ou de madame. Toute femme juive est une servante. Sa situation est tout à fait inférieure à celle du mari. Elle joue auprès de lui le rôle de complice des jouis-

sances de la chair, rien de plus. Elle est traitée à l'orientale. Il n'y a guère qu'en France depuis très peu d'années que la femme juive occupe dans la société une place d'égale. Combien y a-t-il de temps que les femmes dans les synagogues ne sont plus séparées des hommes? Depuis quelques années à peine. Et encore dans les grandes synagogues comme celle de la rue de la Victoire. Jusque-là les femmes étaient reléguées dans une tribune au premier, où elles faisaient des prières très distinctes de celles des hommes, si j'en juge par celle où les hommes remercient Dieu de ne point les avoir fait naître femmes, où les femmes se déclarent prêtes à subir tous les maux que Dieu leur enverra. Ceci peut fournir le mot de la fin dans une discussion sur le divorce juif triomphant en France. Le divorce n'est pas fait pour nous, qui avons une patrie, une famille selon cette patrie, et un nom suivant cette famille. Nous contraindre à l'avoir dans nos lois, c'est faire in-

jure à notre patrie, à notre famille, à notre nom. C'est surtout faire injure à la femme, à la mère française que de la soumettre aux caprices d'une loi orientale écrite par Moïse pour la Juive, que le Juif considère comme une esclave.

La femme esclave, la femme menacée du divorce d'Abraham, la femme soumise à la perspective d'avoir à bercer sur ses genoux Ismaël l'enfant de la bonne comme le sien, ce n'est pas cela que nous appelons en France la famille. Il se peut que cela soit la famille juive, mais il ne faut pas confondre. Nous ne sommes pas d'Israël. Nous ne sommes pas en Abraham ni en Jéhovah. Nous ne forçons pas le Juif à épouser nos lois : qu'il y prétende, c'est à lui d'essayer. C'est à nous de décider si cette prétention est autre chose qu'une prétention. Et nous aurions peut-être aujourd'hui beaucoup de peine à lui en refuser l'accès si lui-même ne nous fournissait à chaque instant l'occasion de le prendre en flagrant

délit d'expropriation de ce qui nous appartient.

Voyez seulement le divorce ; je ne connais pas de meilleur argument pour mettre dans sa lumière naturelle la balistique du Juif, cette balistique d'attentat et de coup de force. C'est le Juif en plein dans l'exécution de sa formule attentatoire, nous imposant les lois de sa vocation en Abraham, les lois de sa théologie.

La Révolution française ouvrant notre pays à la conquête du Juif, lui ouvrirait aussi nos institutions. Voyez comment il entre dans notre famille. En la violant, en l'expropriant, en lui supplantant sa famille à lui. Car il faut désormais partir de ce principe : le divorce dans la famille française, c'est notre famille expropriée par la famille juive.

Exproprier ! Exproprier ! Voilà le terme de toute conquête juive. Le Juif épouse nos mœurs. Ne vous y laissez pas prendre. Il est en cela aussi peu sincère que dans son rôle de

laïque libre penseur. Le Juif n'épouse nos mœurs que pour mieux les briser. N'oublions pas qu'il est un être à part, constituant un monde à part, qui a son système de vie inconciliable avec tout autre système. Le Juif ne peut régner qu'au lieu et place de ce qu'il paraît si bien disposé à subir. Obéir pour lui, cela veut dire en terminer dans un délai de.... Il épouse pour donner confiance. Au fond il n'épouse que pour divorcer.

C'est pourquoi il me semble que la Révolution française a tenté l'impossible, en voulant mettre à la disposition du Juif des droits qui ne peuvent pas lui convenir. Non que, s'il s'agissait d'un autre peuple, il n'y aurait pas d'accommodement possible. Mais avec le Juif, s'entendre est de toute impossibilité. Il n'y a jamais d'accord durable avec le Juif. La confusion des langues survient toujours et disperse tout le monde, parce que le Juif qui est un individu exceptionnel, ne saurait agir autrement que dans sa destinée exceptionnelle.

Croyez bien que ce n'est pas sans motif que j'ai insisté, comme je l'ai fait plus haut, sur ce que le Juif appelle sa vocation en Abraham. La destinée du Juif est exceptionnelle, il fallait le dire, le rappeler, puisqu'on l'avait oublié.

C'est surtout en face des droits de la Révolution française qu'on s'aperçoit que cette destinée est unique au monde, et fait du peuple qui la représente un peuple à part. Écoutez donc le Juif. Vous pensez peut-être qu'il déclare qu'il est *un* peuple, *une* nation. Du tout. Il est *le* peuple de Dieu, *la* nation d'Israël. Pour nous, cela paraît aussi bizarre que si nous disions que nous sommes la nation de Clovis, de saint Louis ou de Louis XIV. Nous sommes la nation française parce que nous sommes du pays de France, et le Juif n'est pas la nation d'Israël parce qu'il est du pays d'Israël. Israël n'est pas un territoire. Israël est un mythe historique ou théologique, peu importe. Enfin, c'est un mythe,

une chose en l'air qui ne correspond à rien sur la carte politique des nations de l'univers, c'est un vocable.

Le Juif a beau dire : Israël est une nationalité. Israël est une nationalité selon lui, mais non selon nous. Une nationalité selon nous, c'est quelque chose qui a un dessin plus ou moins invariable sur le cadastre des peuples de noms différents ; c'est quelque chose qui tient à la terre, au globe. Il y a des montagnes et des fleuves qui sont en France. Il n'y a ni fleuves ni montagnes qui soient en Israël.

Israël est un mot de ralliement, un signe, un nom d'individu porté par plusieurs individus, le nom d'une famille qui sert pour se reconnaître à des gens d'une même famille, famille constituée sur d'autres bases que la nôtre, sur des bases opposées, hostiles même, parce que cette famille est sans patrie, sans ressources, sans sol pour se nourrir, sans métier, sans autres moyens d'existence que

ce qui met chez nous hors la loi : l'attentat.

Cette famille-là c'est la famille de la vocation d'Abraham. La vocation d'Abraham c'est donc le Juif sans race déterminée, comme la nôtre. La nôtre est issue de gens qui occupaient ce territoire avant nous ; gens qui nous ont laissé leur nom, qui est un nom de famille ethnique et non de famille mythique ; gens qui étaient titulaires de ce pays avant nous ; ce pays dont nous sommes titulaires aujourd'hui, nous n'en sommes titulaires que parce que les gens dont nous venons en étaient titulaires avant nous.

La vocation d'Abraham c'est encore le Juif sans famille, comme nous comprenons la famille. Notre famille à nous repose sur des mœurs qui nous viennent de nos prédécesseurs dans ce pays, mœurs soumises à des modifications, à des perfectionnements qui sont le propre de notre héritage ethnologique.

La famille du Juif qui est mythique est une famille immuable. Immuable parce que

pour qu'une famille puisse se modifier dans son fonctionnement, il lui faut un prétexte pour se modifier.

Or, la famille juive, qui est restée ce qu'elle était, une famille mythique, ne peut pas se modifier aussi longtemps qu'elle ne sera pas ethnique. Sa situation n'a pas changé, elle est toujours en quête d'un pays où elle puisse s'établir. Là où elle s'établira, elle mettra ses prétentions en avant. Et elle ne peut faire valoir ses prétentions qu'en expropriant les droits de ceux dont elle prendra la place. La famille juive ne changera donc jamais de situation, parce que personne ne peut consentir à lui donner les moyens d'exproprier ce qui la gêne, c'est-à-dire de démolir ce qui doit être démoli pour faire de la place au rêve de la famille juive. Il faudrait, pour que la famille juive cessât d'être immuable, qu'elle prît position quelque part, trouvât un territoire pour en faire sa propriété et en constituer par la suite un héritage ethnique pour les siens.

Aussi longtemps que la famille juive sera ce qu'elle est, une famille mythique et point ethnique, elle sera condamnée à rester ce qu'elle fut toujours, la famille de la vocation d'Abraham, c'est-à-dire une famille qui n'a pas de patrimoine réel et ne peut s'en constituer un que par ce qui met chez nous hors la loi : l'attentat.

La vocation d'Abraham, c'est enfin le Juif sans nationalité autre que sa religion, c'est-à-dire sans patrie selon le sens attaché par nous à ce mot qui est l'idée des devoirs compris entre le berceau et le tombeau intimement unis l'un à l'autre par l'intimité des atomes constituant le sol qui nous nourrit.

Prenant le mot de patrie dans son origine même, dans son germe, nous devrions, en ce qui nous concerne, dire que nous avons une *matricie*. Nous sortons en quelque sorte du ventre de la terre qui nous porte, qui nous donna son nom et qui nous donne le sein tant que notre vie dure.

Nous sommes les fils de générations sorties comme nous du ventre de la terre de France. Ces gens-là ont façonné notre héritage, l'ont amélioré successivement, l'ont grandi en honneur ou en dignité; ils ont fait à cette fraction du globe dont nous sommes une histoire et une gloire conformes à notre caractère, à nos espérances, à nos ambitions, à notre façon de comprendre la gloire ou le mérite. Cela s'appelle la France lorsque c'est conforme à notre esprit français, l'Allemagne lorsque cela rentre dans les conditions du caractère allemand, et ainsi pour tous les autres peuples qui sont des races ou des portions de race. Ces ancêtres qui sont nés comme nous et morts comme les nôtres sur cette partie de la terre où nous sommes classés sous une rubrique nominale, sont nos ancêtres à nous, nos morts, au même titre que les feuilles tombées l'automne dernier sont ancêtres des feuilles du printemps suivant. Ancêtres par la sève, par la vie, par la mort, les trois principes qui

ensemencent l'humus du sol et nourrissent le monde vivant. C'est pour cela que je dis que notre patrie à nous est en quelque sorte une matrice, une mère, un ventre dont nous sommes nés, un sein qui nous fait vivre.

Le Juif, lui, n'a pas de matrice. Le seul point du globe dont il puisse se recommander c'est la fameuse caverne d'Hébron. Encore il ne doit rien à ce rocher creux. Cette caverne, Abraham l'acheta à beaux deniers comptants pour y enterrer Sara. Elle appartenait à quelqu'un avant de devenir par contrat la propriété de la famille d'Abraham, et que Moïse en fît le sépulcre de toute la juiverie symbolique et officielle de la Bible. Le Juif parasite de l'univers est même le parasite de la caverne d'Hébron. Il n'en devient propriétaire que comme le locataire qui achèterait la maison de son propriétaire. Un autre que lui y est né. C'est encore l'attentat, mais sous la forme régulière de paiement comptant. Attentat néanmoins dans le sens absolu où nous entendons la pa-

trie. Il a fallu pour avoir la caverne que le Juif en délogeât le premier occupant. Qu'il l'ait délogé en lui versant quatre mille cycles d'or, peu importe.

L'essentiel c'est qu'il y ait eu délogement. Et il y a eu délogement, puisqu'il y a eu achat.

Le Juif n'a donc pas de patrie, au sens filial où nous entendons la patrie, dans les liens de chair et de sang qui nous font aimer notre pays et le défendre contre des agresseurs de son espèce. Sa patrie à lui est une chose qui n'est connue que de lui, comme son odieux système financier. Elle est un amas de pratiques religieuses, d'institutions et de traditions qui n'ont de foyer nulle part et de point de comparaison chez aucun peuple du monde, pas même chez l'Anglais dont le cœur n'est en somme qu'un cœur de touriste ambitieux, mais non d'international comme le Juif. L'Anglais en voyage, si loin qu'il soit emporté, laisse toujours un morceau de son cœur dans le sol

charbonneux de son Angleterre. Où qu'il aille, si vagabond soit-il, le plus grand reproche qu'on lui puisse adresser c'est d'emporter trop facilement sa patrie à la semelle de ses caoutchoucs.

Le Juif est le seul peuple dont on ne puisse pas dire qu'il emporte sa patrie à la semelle de ses souliers.

La patrie du Juif est sa religion. Depuis la vocation d'Abraham il n'a pas d'autre territoire que la promesse de Jéhovah lui faisant entrevoir l'empire du monde.

De la part de Moïse une telle promesse était un argument qui pouvait avoir son utilité. Elle calmait les rébellions incessantes de la multitude que le vieux pontife traînait derrière lui, en désignant une proie à une voracité bien explicable en pareil temps et en pareil lieu. Moïse d'ailleurs pouvait-il promettre autre chose que le monde pour patrie à un peuple qui n'en avait pas? Il ne pouvait pas lui en donner d'autre.

Voilà donc le Juif forcément cosmopolite. Sa patrie est celle de toutes les sociétés secrètes qui ont des ramifications dans le monde entier, qu'elles s'appellent la « maçonnerie » ou la « société de Jésus ». Encore dans ces maçonneries noires ou rouges trouve-t-on des gens qui, s'ils sont internationaux d'un côté, sont par l'autre reliés à un point du globe dont ils sont nés, où ils ont des attaches.

Des promesses du genre de celle de Moïse ne coûtent rien à qui les fait ; elles sont plus périlleuses pour qui les accepte et en cherche la réalisation. A l'époque où Moïse promettait le monde à ses Juifs, le monde était aux mains des Égyptiens, des Assyriens, des Chaldéens, des Chananéens, des Amalécites, comme il fut plus tard aux mains des Grecs, des Romains, des Celtes, des Gaulois, des Germains, des Saxons, et de toutes les nations modernes, fort peu disposées, je crois, à se laisser déposséder comme il est dans la balistique du Juif de les déposséder tôt ou tard.

Nous déposséder est le terme de la Loi de Moïse. Promettre le monde au Juif, c'était lui dire : « Tu n'as rien, ils ont tout ». C'était, en somme, lui tracer en termes très significatifs cet expédient qui, chez nous, jette hors la loi : l'attentat.

Je me demande vraiment comment concilier les principes de cette religion, qui est la vraie patrie juive, avec les droits de notre Révolution française, le droit commun, les droits de l'homme, les droits du citoyen.

Lorsque je réfléchis à ce qu'est le Juif et à quoi se réduit sa marche interstitielle, je me demande si les hommes de Quatre-vingt-neuf, qui furent, en somme, des apôtres, n'ont point été un peu vite en besogne en ce qui touche le Juif. Au vrai, je crois qu'ils ne le connaissaient pas, ne savaient pas ce qu'il est capable de faire, d'exiger, le jour où on lui applique les généreux principes d'une abolition totale.

Il me semble que la vocation d'Abraham

met définitivement le Juif hors la loi, hors notre loi à nous, puisque la loi que le Juif garde sans cesse en lui est la négation de la nôtre.

Dès les premières pages de ce livre, j'ai déclaré que le Juif s'agite impuissant sous le doigt criminel de son Jéhovah, qu'il n'est pas libre, ne fait pas ce qu'il veut, subit jusqu'au bout, jusque dans l'éternité de son néant, l'impulsion d'une vocation religieuse.

Je voulais m'en tenir aux termes mythiques de la destinée du Juif. Mais à présent que j'ai montré le Juif opérant dans ce mythe implacable et immuable, je suis autorisé à déclarer que cette destinée n'est ni plus ni moins que l'œuvre du Juif. Cette Loi de Moïse qui l'écrase, est la loi qu'il a dictée par ses actes à son législateur. Cet instinct que nous avons vu essentiellement borné, ne pouvant jamais sortir des limites de l'attentat sous forme d'emprunt intellectuel ou de dilapidation financière, est moins une fatalité mystérieuse que

la marque essentielle des capacités du Juif. Moïse nous montre le Juif comme condamné à subir un sort qu'on lui aurait jeté. Nous ne faisons point ici de sorcellerie.

Nous ne croyons point aux magiciens. Et si nous nous trouvons en face d'un habile faiseur de tours, nous entendons bien qu'à un moment donné nous aurons de toute cette magie une explication naturelle.

Or tout le maléfice qui damne le Juif, c'est tout simplement l'infériorité de son extraction. Il n'a jamais rien fait au milieu des autres peuples qui l'autorise à se prendre pour un *élu*. C'est un faible dont les plus forts ne sont que des imitateurs. Sa force est la force du faible, la duperie. Nous l'avons traité de sorcier parce qu'en effet il agit avec nous comme un sorcier en nous faisant prendre des vessies pour des lanternes.

Que cette destinée, soit triste, humiliante, peu enviable, j'en conviens. Qu'il faille la déplorer, je veux bien encore, bien qu'à mon

sens nous aurions tout à fait tort de pleurer sur les larmes des Juifs. C'est ce qu'ont fait les hommes de la Révolution ; ils se sont trompés.

On ne plaint pas le criminel qui ne veut pas être plaint, ne fait rien pour ne pas être plaint. Si le Juif est hors la loi de par sa vocation en Abraham, c'est de sa faute. Il ne fait rien pour en sortir. Il veut entrer dans notre loi, et il veut conserver la sienne. Il veut notre droit commun qui recommande le travail, la production, l'honnêteté dans les transactions de toute nature, qui règle certaines mesures de la vie familiale ou sociale, et il conserve quand même au fond de lui, traîtreusement, sa loi qui est la mort de la nôtre.

Le Juif dans le droit commun ? Mais il ne peut pas y être. Il ne travaille pas, il ne produit pas, il vit d'exploitation et de transactions déloyales. Il crie par-dessus nos toits qu'il est laïque, plus laïque que nous. Et il n'emploie contre nous que les violences et les exactions qui sont l'essence de sa loi, une loi religieuse. Il entre

dans notre famille pour la violer avec la sienne en nous imposant le divorce. Il n'a que grimaces et mensonges à notre service. Il nous demande à partager notre foyer, il nous en chasse. Il nous dit qu'il a faim. Nous lui ouvrons notre table. Le lendemain il nous pousse dans la rue et veut que nous mourions de faim. Il a froid et demande asile dans notre maison. Il y entre : c'est pour nous jeter par la fenêtre. Il nous propose de faire des affaires, du commerce. C'est pour nous vendre des marchandises frelatées ou volées. Comment nous vendrait-il autre chose ? Il ne produit pas.

Non ! non ! le Juif n'est pas dans le droit commun. Et je lui applique le mot de Mirabeau : Il n'y a que deux espèces d'hommes, ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas, ceux qui gagnent leur vie et les voleurs.

Le Juif ne gagne pas sa vie, ne travaille pas. Il vit sur le commun. Sa vie est attentat perpétuel. C'est un voleur.

Les voleurs sont hors la loi chez nous, pas chez lui. Qu'il garde sa Loi. Nous gardons notre droit commun.

Les droits de l'homme? Comment le Juif serait-il dans les droits de l'homme, lui qui n'est pas dans le droit commun, lui qui n'est pas libre.

Le Juif n'est pas libre, toujours à cause de sa vocation en Abraham. Le Juif n'est pas libre parce que cette vocation est une vocation religieuse et que le Juif ne peut pas, ne veut pas s'en défaire. Et il ne veut pas, parce qu'il ne peut rien sans elle. Elle a été écrite pour lui-même, par lui-même, comme la seule règle de conduite qu'il puisse suivre. Elle lui est si indispensable qu'au moment de faire l'assaut de notre maison qu'on ne pouvait prendre après 1870 qu'à la condition d'avoir de la liberté en soi, le Juif Crémieux recommande aux siens de se mettre le masque du libéralisme. Laïques, soyez laïques, leur dit-il. Ou tout au moins prenez-en la mine.

« Envoyez vos enfants dans les écoles laïques », mais qu'ils fassent leurs dévotions à la maison.

Voilà jusqu'où peut aller la liberté du Juif. La liberté du mensonge et de l'hypocrisie. Au delà rien qu'un Juif religieux, très inquiet de savoir s'il n'aura pas bientôt le droit d'élever dans Paris autant de synagogues qu'il en voudrait, autant qu'il y a d'églises dans Rome.

Ajoutez à cela que le Juif a la haine féroce du chrétien, haine qui remonte loin, au temps du Christ, et dure encore, puisque des historographes juifs vivants sont très empressés de nous jeter à la face notre « hérésie juive qui arrêta le développement intellectuel en Europe ». Comme si le grand mouvement païen de la Renaissance, en Italie au quinzième siècle, aurait jamais pu être un mouvement juif. Les Juifs ayant eu de tous temps l'horreur de l'antiquité grecque, et n'ayant accepté Aristote que parce que les Arabes l'ayant démarqué avant eux, ils ne reconnurent pas la

Grèce dans l'Aristote travesti par les Arabes.

Libre le Juif ! Mais il n'a pas le moyen de cesser d'être Juif s'il lui plaisait de se défaire de sa vocation en Abraham. Nous avons vu plus haut par une citation des *Archives Israélites* qu'acquérant le caractère d'Israélite par sa naissance, le Juif *ne peut jamais* perdre ce caractère, *ni s'en démettre*. L'Israélite qui renie sa religion, qui se fait baptiser, *ne cesse jamais* d'être Israélite. *Tous les devoirs de l'Israélite continuent de lui incomber.*

En cela ils sont comme les sujets prussiens ou allemands, qui ne perdent jamais leur qualité de Prussiens ou d'Allemands, quel que soit le nombre des naturalisations qu'ils prennent en chemin pour la nécessité de leurs opérations à travers le monde.

Par contre, demandez donc aux sujets nés français qui changent de nationalité, qui nous renient, s'ils sont encore Français. Ils vous répondront qu'ils ont toute liberté de sortir de France, d'en sortir par le cœur, mais qu'ils

n'ont plus la liberté d'y rentrer. Ce n'est que justice. L'homme qui abuse de sa liberté y perd tous les droits par le seul fait qu'il en abuse. Encore pour en abuser faut-il en avoir assez. Il paraît que le Prussien comme le Juif en manquent. Pour le Prussien cependant j'y verrais une mesure de police, une mesure d'ordre qui a sa raison d'être dans un pays où l'on émigre sans grande pensée de retour parce qu'on y vit pauvre. Et puis la Prusse c'est un territoire. La patrie a toujours le droit de garder les siens, fût-ce malgré eux.

Nous, nous sommes plus fiers en repoussant à jamais ceux qui nous ont repoussés une fois.

Mais en ce qui concerne le Juif c'est une tout autre affaire. Cette nationalité qui le retient aussi fort étant une nationalité mythologique, religieuse, Israël, un signe, j'ai le droit de dire que le Juif n'est pas dans les droits de l'homme. Lié à un mythe, marqué d'un signe ineffaçable même lorsqu'on l'efface, il lui manque le moyen de répondre à la pre-

mière condition que la Révolution exigeait d'un homme pour lui reconnaître des droits : La Liberté !

Encore un coup, il n'y a pas à plaindre le Juif de cette destinée qui lui pèse et l'écrase. C'est lui qui se l'est faite. Il la garde, c'est qu'elle lui plaît. Il la gardera, parce que d'abord on est ce qu'on est. Il n'appartient pas à l'homme de se changer à son gré. Le Juif est Juif, il restera Juif. Et puis veuillez bien être assuré que le Juif n'a nulle envie d'être autre chose que ce qu'il est. Il crie, il pleure, il gémit, il se lamente. Pure hypocrisie, mensonge effronté : s'il pleure c'est de rage, d'impuissance et d'envie. Le Moyen Age fut impitoyable pour ces hommes faussaires. Il savait bien que le Juif n'est misérable ainsi et condamné que par sa propre faute. A chacun le destin qu'il se fait. Si le Juif garde sa destinée telle qu'elle est, c'est qu'il espère bien qu'elle le mènera à l'extermination de la nôtre.

Le laisserons-nous réussir? Non! Et nous lui refuserons tout net les droits de citoyen auxquels il prétend en général, et les droits de citoyen français qu'il réclame en particulier.

Les droits de citoyen, il n'y a aucun droit. Il n'est pas dans le droit commun, puisqu'il veut avoir deux poids et deux mesures : sa loi et la nôtre. Il n'est pas dans les droits de l'homme, parce qu'il n'est pas libre et qu'il ne veut pas être libre.

Où sont là dedans les éléments constitutifs du citoyen?

D'autant qu'en outre le Juif n'a pas de patrie, partant pas de cité!

Pas de patrie; j'ai essayé de démontrer ce qui est sa patrie, « sa nationalité est Israël », soit un signe, un mythe, un mot, rien de réel, quelque chose en l'air comme la Kabbale.

Pas de cité, à moins qu'on prenne pour telle la cité fictive de sa Jérusalem céleste. Encore un signe, un mythe, un mot, rien de réel.

C'est de là pourtant que le Juif s'est promis la Terre, promesse en Abraham et en Jéhovah.

Pardon ! Abraham et Jéhovah, deux puissances que nous ne reconnaissons pas.

Cette promesse est donc nulle et non avenue.

En outre, c'est une promesse, ce n'est pas un droit. C'est une prétention.

Une fois pour toutes, tirons la querelle au clair.

II

LA FRANCE N'EST PAS DISPONIBLE

Que les Juifs entendent bien ce cri et le retiennent.

La France est à nous, rien qu'à nous. Personne n'a le droit d'y prétendre. La France n'est pas à promettre. Elle n'est pas comme sur un désert inhabité. Il y a en France des Français, fils de la nation française, sortis du ventre de la terre de France, fils de générations enterrées depuis des siècles dans ce sol de France, fils des livres où sont écrits les hauts faits des nôtres, fils des œuvres qui ont fait de ce pays un grand pays.

La France est à ces hommes. Personne, personne au monde n'a le droit de partager avec eux l'honneur de cette propriété, de ce patrimoine du sol dont nous sommes, qui vit

de nous comme nous avons besoin de lui pour vivre.

Ah! les Juifs, quelques Juifs se disent Français au même titre que nous parce qu'ils ont obtenu on ne sait comment des lettres de naturalisation plus ou moins bâtarde.

Du tout. Jadis il fallait produire trente-six quartiers de noblesse pour être classé parmi les nobles. Nous demanderons trente-six quartiers de France et de générations françaises pour être admis au rang de Français.

Aujourd'hui tous les Français de sang français, qu'ils descendent ou non d'ancêtres nobles, sont nobles. Les autres qui ont des naturalisations d'hier sont des vilains. Nous remontons tous, oui, tous à Azincourt. Hommes d'armes à cheval, ou simples fantassins arbalétriers sont à tous nos ancêtres.

Ils ne sont pas les ancêtres du Juif qui n'a jamais fait que suivre nos armées, comme le corbeau, pour voler les mourants et détrousser les morts.

Eh! pardieu, voyez-vous ce Juif! Il lui faut la France, rien que cela. La France lui plaît. Cela prouve que nous avons encore du bon, paraît-il, puisque ce sinistre oiseau de nuit qui s'y connaît en bonne chair nous voudrait pour royaume.

Et il dit qu'il a des droits! C'est exquis! Lesquels, s'il vous plaît? En tout cas pas ceux que la Révolution a tenté de lui octroyer. Il n'en veut pas, il n'en peut pas faire usage. Car, lorsqu'il en fait usage, c'est pour nous nuire et naturaliser les Juifs d'Algérie, dût cette mesure criminelle mettre en péril l'existence de notre colonie entière. En tout cas cela fit tuer des Français. Au lendemain de 1870, aller faire tuer nos troupiers par ceux qui venaient de se faire tuer avec eux pour nous, et cela pour les Juifs, c'est raide!

Et le Juif dit qu'il a des droits! Ah! oui, 1870, les quelques Juifs pris par le sort et enrégimentés avec les nôtres.

Vraiment ils nous font rire, ces Juifs sans

patrie, lorsqu'ils se croient citoyens de la France qu'ils habitent et qu'ils « servent » parce qu'on en a vu quelques-uns porter les armes avec nous contre l'Allemagne!

Eh mais! cela ne suffit pas. La France ne date pas de Sedan, j'imagine. Et pour avoir des droits équivalents aux nôtres, il faut montrer plus d'états de service que ces petits parchemins de seize ans de date.

Encore combien sont-ils, ces Juifs qui peuvent se recommander d'aussi loin que ces seize ans? En tout cas, combien sont-ils qui sont morts pour nous? En ce qui me concerne, je crois difficilement au Juif héros. A chacun sa nature. Mais la leur ne les porte pas souvent de ce côté des armées où vont les héros.

En tout cas, s'il en est qui n'ont pas reculé, j'en connais, moi, qui sont partis à douze et qui sont revenus à douze, pour ne pas dire à vingt-quatre. Car ils avaient des cousins germains dans les rangs allemands. Ces cousins germains, la guerre finie, rejoignirent leurs

cousins de Paris et fondèrent avec eux des maisons de commerce sous le couvert de l'Alsace-Lorraine.

Ah! le beau et noble nœud de tête de la pauvre Alsace, a-t-il assez servi à couvrir de ses plis moirés toute cette fantasmagorie de maisons de commission qui, au demeurant, n'étaient ni allemandes, ni lorraines, ni alsaciennes, étaient et sont encore juives, tout simplement, ce qui est pire.

Et puis dirai-je toute ma pensée sur ce service militaire des Juifs en 1870. Eh bien, en mettant les choses au mieux, c'était encore une duperie. Défendre la France pour eux, c'était la prendre. Ils ne se sont ainsi montrés empressés de protéger nos frontières que pour mieux les conquérir. Voilà ce que les faits ont démontré; voilà ce que la conduite de tous les Juifs en France actuellement nous aide à vérifier. Le Juif ne prête rien sans la certitude du bénéfice. C'était un bon placement que de prendre un fusil en 1870.

Croyez bien d'ailleurs qu'en cette affaire comme dans toutes les affaires juives, la mise de fonds fut modeste.

Il n'y a encore que les Juifs qui connaissent le moyen d'acquérir une maison ou un journal pour une grosse somme d'argent apparente, nulle en réalité, vu la maigreur du versement effectif. Peu payer ce qu'on achète est une maxime juive dont nous avons oublié l'éternel renouvellement. Le jour où nous aurons le temps d'examiner combien la juiverie a perdu des siens en 1870, nous découvrirons qu'en somme l'entrée en France a été une fort jolie opération. Nous verrons la sortie.

A d'autres cette misérable histoire de patriotisme à taux usuraire! C'est toujours et quand même la petite semaine. Quand le banquier Rothschild prête de l'argent pour libérer le territoire, c'est moins pour nous libérer que pour nous conquérir, pour lui et pour les siens. Ce patriotisme à la petite semaine me répugne. Car le calcul du Juif en ces

affaires est bien simple. Aussi longtemps que la France lui devra de l'argent, il sera le maître de la France. Oui, jusqu'au jour où, ayant par trop abusé de ses privilèges de créancier, le Juif se fera reconduire par les épaules à une frontière quelconque, ce qui pourrait bien lui arriver plus tôt qu'il ne le croit.

Et le Juif dit qu'il a des droits au titre de citoyen Français. Que dirons-nous, si lui a des droits, nous qui aimons notre pays, lui qui le hait du fond de son cœur de boue et de turpitudes?

L'amour du Juif pour la France c'est l'amour du renard pour le poulet. Et la Révolution, prenant pour ce qu'elles voulaient être les protestations du Juif en notre faveur, a fait une faute énorme : elle a mis des dents au renard qui n'en avait presque plus.

Nous les connaissons nous tous ces salamecs du Juif à notre endroit. Depuis tout à l'heure cent ans que cela dure, nous avons eu le loisir de remarquer que le Juif n'est

jamais ce qu'il paraît. Aussi quand nous entendons tous ces chiens errants aboyer des vivats à la France, nous leur disons : Oui! oui! comme à Vilna.

A Vilna aussi ces canailles criaient. Vive la France! mais, cette fois sans faux nez, sans pratique dans les dents. Ils criaient selon leur cœur et selon leur amour pour nous. Notez que dans toute cette campagne de Russie nous les avons protégés, ces Juifs. Leur reconnaissance se traduisit selon leur odieuse nature. Ils attirèrent nos malheureux blessés en retraite dans leurs demeures pour les dépouiller. Ensuite, à la vue des Russes, ils les précipitèrent mourants et complètement nus par les portes et par les fenêtres de leurs maisons. Ils les laissèrent impitoyablement mourir de froid et se firent aux yeux des Russes un mérite de leur vilenie. « Des crimes si horribles doivent être dénoncés aux siècles présents et à venir », dit M. de Ségur qui a écrit sur cet événement une page mer-

veilleuse d'indignation et de haut patriotisme. « Nous retrouverons notre vengeance ! » s'écrie plus loin le même auteur de la *Campagne de 1812*.

Oui, nous la retrouverons. Et déjà nous la retrouvons en recouvrant enfin le droit de parler et d'écrire ce que nous pensons sur ces monstres. Je leur conseille vraiment de venir encore crier vive la France ! sous nos fenêtres. Nous leur demanderons s'ils ont perdu autant des leurs en 1870 qu'ils ont égorgé des nôtres en 1812.

Je sais bien, les Juifs, qui nous connaissent, escomptent notre mémoire de lièvre. Et ils se croient sauvés, rachetés parce qu'ils font sonner haut, trop haut, les quelques-uns des leurs qui ont fait en 1870 un service forcé.

Au fait, s'ils veulent naître en France, qu'ils en subissent les conséquences. S'ils n'avaient point caché au fond d'eux-mêmes l'esprit de conquête et d'invasion sourde qui les anime, ils seraient moins empressés à se faire un titre

de gloire ce qui n'est pour nous qu'un simple devoir accompli. Est-ce que nous y pensons, nous autres, à ressasser les oreilles du monde avec le souvenir de nos souffrances, de nos privations pendant cette terrible guerre, faite d'ailleurs avec l'argent des Juifs allemands contre nous !

Qu'on n'exaspère pas notre patience là-dessus, sans quoi nous raconterions comment tel banquier juif, baron, fameux à Paris, mêlé aux tripotages d'une émission non moins fameuse, a fait sa fortune à cette époque en négociant des titres que les Allemands avaient emportés avec nos pendules.

Cela donnerait la mesure exacte du patriotisme des Juifs qui se disent Français.

Qu'ils se disent Français. Cela ne compte pas, cela ne compte plus. Nous avons assez d'eux. Ils commencent à le savoir.

Nous ne laisserons pas prendre notre pays par ce troupeau de nomades, qui ne sont même pas des étrangers. Ils sont Allemands

pour la plupart. Mais ils sont Allemands comme ils sont Français, pas plus Français qu'Allemands ni Russes.

Ils sont de la patrie de l'Alliance israélite, « ni Française, ni Allemandes, Juive ». C'est eux qui le disent. Nous aurions bien tort de ne pas les prendre au mot. Et comme il en est dans le comité de cette Alliance israélite qui sont plus ou moins officiers de réserve, nous leur dirons un de ces matins qu'il faut renoncer aux galons d'officier. Parce que quiconque n'est pas Français n'a pas le droit d'être officier dans l'armée française.

Oh ! nous ne leur donnerons pas à choisir entre notre patrie et la leur. Ils n'ont pas de patrie.

L'échange, cette fois encore, ne serait pas loyal. Eux-mêmes sont très empressés à nous rappeler qu'ils ne sont pas des nôtres. Qu'ils s'en aillent alors des rangs de l'armée, où il ne peut, où il ne doit y avoir que des nôtres.

Oui, oui, qu'ils s'en aillent. Il n'y a rien à

faire ici pour eux. Ils n'ont plus rien à attendre. Ils nous ont pris tout ce qu'ils pouvaient nous prendre.

En route, en marche, pour là-bas, là-bas, au loin, où ils voudront.

La France n'est pas dis—po—ni—ble (1).

Comment! toute notre gloire, toutes nos victoires, toutes nos défaites serviraient à

(1) Ceci je l'ai formulé et scandé le plus nettement du monde à la conférence que je donnai sur la question à la salle des Capucines. De nombreuses voix s'élevèrent dans l'auditoire pour crier : « Non ! non ! bravo ! bravo ! » A ce moment des coups de sifflet partirent d'un coin obscur. On se leva, on chercha le siffleur, des cris : « A la porte ! » furent proférés. Bref, le sifflet sifflait toujours et on ne découvrit personne. « Nommez-vous, montrez-vous ! » Rien. Un jeune homme s'écria : « C'est un Allemand ! » un autre : « C'est un Juif, ce qui est pire. » Un troisième : « Pour sûr que c'est un Juif ! Voyez quelle avarice : il retient même sa parole ! »

Le curieux de cela, c'est le courant français ardent que j'avais déterminé autour de moi. L'amusant fut ces siffleurs qu'on ne parvint pas à découvrir. Je crois qu'ils sifflaient dans leur poche. Avec quoi? Je le devine presque, les Juifs recevant, vers l'âge de quinze ans, leur circoncision enfermée dans une petite boîte. Il y a peut-être de quoi faire une petite flûte de poche. Et puis ça ne coûte pas cher. On peut protester à bon marché.

faire une Terre Promise aux Juifs ! Nous aurions derrière nous dix siècles de sang versé, dix siècles d'astre de première grandeur, dix siècles de littérature, d'art, de science, de génie, d'inventions ; nous aurions dix siècles d'efforts et d'apostolat pour élever l'humanité et l'entretenir dans les idées d'honneur et de dignité humaines ; nous aurions un grand ennemi comme l'Allemagne, de grands ennemis comme tous les grands peuples du monde ; nous aurions tout cela à notre acquis pour faire une patrie un peu propre à cette race supplémentaire, à ces parasites qu'on appelle les Juifs ?

Non, cela ne sera pas, cela ne se peut pas. Et j'entends d'ici les os de tous ceux qui ont donné leur vie pour la France depuis que la France existe, tressaillir dans leur cercueil. Des voix qui sortent de terre me crient que c'est impossible, et me demandent ce qu'ils ont donc fait, ces esclaves échappés de leur ghetto puant, pour arriver d'un coup à un si

grand honneur, l'honneur d'être Français.

Ce qu'ils ont fait? Ils ont été les espions de l'Allemagne pendant la guerre de France. Ils ont drainé les capitaux du pays. Ils ont corrompu l'esprit public. Ils ont abaissé le niveau de la morale en s'attaquant sans cesse aux instincts qui sont la lie de l'homme; ils ont semé la division et la discorde parmi nous le plus qu'ils ont pu, par les moyens les mieux appropriés aux circonstances. Ils nous ont chassés de partout et ont donné tous nos moyens d'existence aux leurs. Ils nous ont menacés dans notre existence et sont tout disposés à attenter demain à notre vie (1)

(1) L'un d'eux, qu'il est inutile de nommer (cela lui ferait de la réclame, pour employer un argument juif), m'a dit, parlant à ma personne : « Nous vous fusillerons, vous et les vôtres, partout où nous vous rencontrerons. Je connais trop le Juif et ce dont il est capable pour voir là un idée de folie. Le Juif, lorsqu'il est parvenu à un certain degré de puissance apparente, ne doute de rien. J'ai donc répondu et je répète encore à ce Juif qu'il ait à bien regarder comment j'ai le nez fait avant de s'imaginer qu'il pourra me fusiller moi et les miens aussi facilement qu'il le suppose. Les Français ont fait la Saint-

pour faire une place plus grande à leurs co-religionnaires. Voilà ce qu'ils ont fait !

Et ce n'est pas tout. Ils continuent encore à attenter à la majesté populaire par une fantasmagorie démocratique du dernier grotesque. En même temps, pour faire ce qu'ils appellent un coup double, un coup *géméné*, ils essayent de nous ramener au Droit divin de la Royauté, et nous proposent leur droit divin à eux, pour continuer le nôtre. « Vous n'en avez plus, disent-ils, nous en avons un : prenez le nôtre. »

Ceci c'est pour le cas, prévu déjà par les malins d'entre eux, où une ruade du peuple souverain, enfin désillusionné sur leur compte, les enverrait au diable, dans la nuit de leur caverne d'Hébron, rejoindre Abraham et sa bande.

Le Juif faisant la cour à notre principe du Droit divin n'est pas moins transparent que

Barthélemy. Ils ont fait Septembre aussi. A bon entendeur salut !

lorsqu'il fait jeu de sa Synagogue sous prétexte de libre pensée.

Ici et là d'ailleurs, cela ne nous atteint guère. Cela nous montre une fois de plus que le Juif ne se lasse jamais. En politique comme dans les relations de la vie, on le chasse par la porte à coups de pied dans les reins, et il rentre par la fenêtre le chapeau à la main, le dos plié en deux.

Prenons-le pour ce qu'il est, ou plutôt ne le prenons pas. Disons-lui comme au pauvre indiscret qui renvoie son fils dans la journée : « Mon ami, nous avons déjà donné à votre père ce matin ».

Le Juif se mêle de notre Droit divin. A propos de la libre pensée, nous lui avons déclaré que ce n'était pas son affaire. Ici, c'est la même chose. S'il nous a plu, le Roi mort sans enfants, de mettre de côté notre écu de France, cela encore ne regarde que nous. Les gens qui ne sont pas d'ici n'ont pas à se mêler de ce différend de famille. Notre écu

fleurdelisé est un bijou de famille qui n'est pas à vendre. Il est hors de service. N'en parlons plus. Que le Juif n'y porte point une main qui le souillerait. C'est le conseil que nous lui donnons.

C'est aussi toute la réponse que nous ferons au projet de l'abbé Léman qui, se disant investi par le décret de Louis XVI, veut, dans son rêve de converti, réunir les deux traditions, Jérusalem et Rome. Et il mêle Judith et Jeanne d'Arc.

Il va de soi que le rapprochement est impossible. Il peut être utile aux Juifs de le tenter. Il leur sera impossible de l'accomplir, ni au point de vue théologique, ni au point de vue historique.

Au point de vue théologique, Judith vient de Jéhovah. Elle égorge. Son mythe est un mythe sanglant. La virginité de Judith est une virginité juive. Judith passe plusieurs nuits avec Holopherne avant de mettre son projet à exécution. Elle est honorée ensuite comme pure.

Ce sont les Juifs qui le disent. Et cela nous est indifférent. Pure ou impure, elle égorge. *Voilà* ce qui nous occupe. Jehanne, au point de vue de notre théologie, vient de Dieu et de saint Michel. Historiquement, elle délivre, elle libère la France, elle chasse l'ennemi, « le boute hors de France », ne le tue pas. Il n'y a pas de sang dans l'épopée de notre Jehanne. Elle n'égorge pas l'Anglais. Elle se contentait de cogner sur son dos, à coups de plats d'épée, ou plus souvent des coups de la hampe de son étendard. « Je leur donnai de bonnes buffes et de bons torchons. » En langage moderne, cela veut dire des coups de trique.

Ainsi donc il n'y a aucun rapport entre Jehanne et Judith. Que les Juifs gardent leur Judith, une magicienne comme Dalila, comme Débora. Qu'ils nous laissent Jehanne, une vierge, une sainte à tous les points de vue, un miracle vivant, une figure unique comme la France seule pouvait en produire.

Non ! non ! Que les Juifs se gardent bien de

toucher à notre sainte Jehanne la Pucelle. Jehanne est une incarnation de l'âme française. La France disparaîtrait que la douce fille de Domrémy serait l'image éternelle de notre patrie. Son histoire est devenue une sorte de mythe humain, de mythe qu'on a vu vivre. Elle est si nécessaire à la grandeur de la France que la République, suivant en cela les traditions de la vieille France, non de la France ricaneuse de Voltaire, a adopté le culte de la noble fille.

Les Juifs ont pu emporter les vases sacrés d'Égypte. C'était de l'usure. Ils n'emportent pas le mythe de Jeanne d'Arc.

Que M. l'abbé Léman et ses coreligionnaires naturels se le tiennent pour dit, il est désormais trop tard pour nous prendre à ces attentats indirects dirigés contre l'unité de notre famille française. Les Juifs auront beau nous faire des petits signes derrière l'éventail de notre droit divin ou de notre droit populaire. C'est fini. Nous sommes

renseignés désormais sur la signification de toutes ces grimaces.

Le Juif est, a été et sera un être d'expropriation et d'extermination. Ce qu'il a fait, il le refera ; donc nous voici sur nos gardes.

Jéhu ayant reçu de Dieu l'ordre d'exterminer la maison d'Achab, tua Joram et régna à sa place. Aman une fois pendu, ses biens sont donnés à Esther et Mardochée prend sa place.

Il n'y a pas à dire qu'il y a plusieurs siècles de cela. Le Juif est invariable. Il fait aujourd'hui ce qu'il a fait hier. Et recommencera demain sans que l'écart des siècles soit pour lui un motif de ne pas recommencer.

Voici une anecdote toute contemporaine qui montrera que l'esprit de Mardochée exterminant Aman est celui qui anime les Juifs en France aujourd'hui.

Quelques jours après l'éclat du livre de Drumont, un Juif de ma connaissance, fort

connu à Paris dans le monde des tableaux, me demandait comment cela finirait.

« Voyez-vous, lui demandai-je, une solution, une solution qui vous plairait?

— Eh oui, parbleu! Nous descendrons sur la place de la Concorde. Et là nous verrons. »

Je pensai que c'était tout simplement le dénouement de *Tartuffe*.

La maison est à moi; c'est à vous d'en sortir.

Voilà où en sont venues les prétentions des Juifs. Ils ont des noms en *heim*, en *ach*, en *isch*, en *echt*, en *um*, comme Barnum, ils viennent du dehors, ils sont en France depuis hier à peine, ils n'ont travaillé qu'à la ruine et à la décrépitude du pays, mais ils ont la pensée insolente de nous faire sortir de chez nous. Ah! le Juif est insolent, agressif, menaçant, s'il n'est pas fier.

Mais nous, nous sommes fiers. Et nous n'aimons pas qu'on nous nargue à ce point de nous faire espérer le secours de M. Loyal.

Louis XIV n'est plus là pour nous envoyer M. Loyal, puisque le Juif est ministre ou grand juge au Parlement. Eh! bien, nous serons M. Loyal pour notre compte personnel. Puisqu'on nous menace, nous verrons bien où cela nous mènera. Si l'on nous force à descendre sur la place de la Concorde, nous irons. Et l'on jugera qui fera meilleure figure de nous ou du Juif.

Décidément le Juif s'est tout à fait mépris en considérant la France comme sa Terre promise. Son ambition l'aveugle. Il avait compté sans les Français. Les Français étaient là, la France pourrait bien tourner en vallée de Josaphat, la terre du jugement de Dieu.

Comptez bien que le jour où la France s'en mêlera, tout le monde s'en mêlera. Ce ne sera pas la première fois que notre pays aura donné le ton du bon goût et de la mesure qu'il faut savoir garder en tout.

Si la France déclare demain qu'elle ne peut plus garder les Juifs, je serais curieux de

savoir qui les gardera. On les chasse de partout. Les pays monarchiques qui nous entourent déversent chez nous leurs Juifs. Tout ce que M. de Bismarck peut nous envoyer de Juifs, il nous l'envoie. Cela le soulage d'autant, le renseigne d'autant, et le seconde d'autant dans son œuvre de désorganisation et de démoralisation de notre vieux pays gallo-celtique.

Voilà tout à l'heure seize ans que la France est devenue le jardin d'acclimatation où l'Europe émancipe ses Juifs; il est vraiment temps que cette situation prenne fin.

Évidemment le Juif comptait sur notre facilité de caractère, sur notre hospitalité intellectuelle et sur le caractère tout particulier de notre mission d'émancipateurs pour trouver chez nous la main généreuse qui briserait sa chaîne séculaire.

Mais sa chaîne est sans fin, et il est impossible d'en rompre un anneau. Croyez bien que si cela avait été dans la mesure des choses faisables, c'est bien nous qui étions indi-

qués pour mener cette affaire à bon terme.

Mais c'est impossible, paraît-il ; car voici qu'au milieu de la complicité de tous les Français une voix s'élève et est entendue, qui crie :

Mais vous ne voyez donc pas que vous êtes perdus. Vous émancipez le Juif ; mais c'est la fin de la France ; le Juif tue son bienfaiteur, prend sa place, accapare ses biens. Rappelez-vous le *Triomphe de Mardochée* qui est à Ferrières, chez les Rothschild.

Le Triomphe de Mardochée c'est le triomphe du Juif demain, en France, si vous ne renoncez tout de suite à votre conduite pleine de périls. Ce tableau-là, c'est le but qu'aucun Juif ne perd de vue. Il est là chez Rothschild comme l'image du Christ est chez le pape, comme l'effigie de la Liberté est dans nos hôtels de ville. C'est le symbole suprême ; c'est le mythe juif triomphant.

Dès lors c'est une menace ; et quelle menace ! Voyez la Pologne, le pays qui s'est le

plus largement ouvert à l'invasion en apparence pacifique des gens d'Israël. Hâtons-nous, et hors d'ici le Juif!

Je devine tout ce qu'une telle parole renferme de péril. Le Juif ne s'en va pas aisément du pays où il se trouvait bien, dont il se croyait maître. Nous l'avons vu sortir d'Égypte.

Or, aujourd'hui le Juif a la guerre pour mot de la fin. La juiverie est trop mêlée aux tripotages financiers de l'univers pour que ce qu'on appelle l'équilibre européen ne se trouve point désormais au service d'une opération financière. Drumont a fort admirablement expliqué le jeu du Juif Bleichröder prenant hypothèque sur la France en 1870.

L'argent porté d'un côté, les capitaux retirés de l'autre. Voilà la guerre moderne dans son organisation première. Dans ces conditions, les Juifs la feront quand ils voudront. Aujourd'hui plus que jamais les capitalistes sont les commanditaires de la victoire.

C'est, après Waterloo, Rothschild courant la poste sur Londres ; c'est, après 1870, la juiverie entrant dans Paris à cheval, derrière l'état-major allemand, pour se rendre compte par elle-même de la situation de l'affaire en train. Le cerf forcé, blessé à terre, il fallait voir s'il était bien en chair et propre à la curée qu'on s'était promise.

Dans ces sortes d'opérations, les monarchies absolues comme l'Allemagne ont des façons d'agir qui les garantissent toujours contre l'envahissement excessif du Juif. Elles se servent du Juif pour les mauvaises actions. Aussi longtemps que l'affaire est en cours, cela va bien pour le Juif et il peut se croire un allié, un égal.

Bientôt les comptes sont réglés. C'est fini pour le Juif de se croire un dignitaire. On le fait baron de la finance, quitte à le faire exterminer ensuite par la parole d'un chrétien ardent comme le pasteur Stœcker.

En république, les choses ne peuvent se

régler sur le même terrain. Le Juif le sait bien. Il sait bien qu'il sert les monarchies, et que les républiques le servent. Aussi chez nous se sent-il maître de nos destinées, maître au point de nous envoyer, par les procédés dont il a le secret, à la frontière le jour où il se sentirait menacé. Il est si facile, se dit le Juif, de tabler sur le chauvinisme du Français (1)!

Tout beau, tout beau, vieux Juif. Il y a toujours dans les relations avec nous un point presque imperceptible, comme l'a remarqué Drumont, qu'il ne faut pas franchir. Ce point est franchi. A l'heure qu'il est, nous savons à quoi nous en tenir. Quoi qu'entreprenne le Juif, nous le tenons sur l'œil.

Il est libre de nous envoyer à la frontière s'il y trouve quelque avantage. Nous irons à

(1) *La Revanche* est un mot qui revint trop souvent dans l'histoire de ces dernières années. Il était sans cesse dans la bouche des Juifs. Pourquoi cette impatience? Nous attendons bien, nous.

cette guerre juive. Oui, nous irons, parce que après tout, la France est à nous, et de quelque part que vienne le danger, nous devons notre vie à notre pays.

Mais nous n'irons pas à la frontière comme le Juif souhaitera de nous y voir aller, de nous y conduire même, car il a des généraux.

Non ! non ! nous ne serons pas les soldats de la banque juive, ni les porte-étendards du « haut sémitisme ».

Haut ou bas sémitisme, pour moi c'est tout un. Usuriers fils d'usuriers. Haut ou bas selon qu'ils sont pris avant ou après le mauvais coup dont ils sont fiers, et dont leur Talmud les absout, bien mieux, les félicite.

Non ! non ! nous ne verserons pas notre sang bleu de Français pour leur sang noir de Juifs ! Non ! nous ne prendrons pas les armes pour défendre les biens de M. de Rothschild, ou pour sauver les hôtels et les châteaux que les financiers, agents de Panama, de Corinthe, des

chemins de fer d'Algérie ou de Roumanie, ont payés avec l'argent drainé en France sur des Français.

Ce serait vraiment trop grotesque, et nos pires ennemis qui nous empêchent de leurs Juifs, auraient trop lieu de rire à nos dépens.

Les Français à la frontière, c'est le Juif maître absolu de la France. C'est la France saccagée, mise au pillage à l'intérieur, pendant qu'on la menace à l'extérieur. C'est le Juif se fourrant partout où il y aura des vides. Et il y en aura. Ce sont les Français menacés de ne jamais rentrer chez eux, tués dans le dos peut-être.

Aussi ne partirons-nous pas d'ici sans avoir pris nos mesures. Nous avons l'exemple des hommes de 92. Imitons-les. Cette fois personne n'y trouvera à redire. Car ce n'est pas le sang français qui sera versé. Oui, comme les hommes de 92, demandons des garanties contre l'ennemi de l'intérieur, et n'allons de l'avant contre l'ennemi du dehors qu'après être bien

sûrs de ce que nous laisserons derrière nous.

Voilà les précautions que nous prendrions au cas où le Juif nous mettrait dans la nécessité d'y recourir. Car désormais nous le connaissons. Et si quelqu'un l'ignorait encore, je lui conseillerais, pour le bien connaître, de toujours s'en rapporter à la pérennité de cette action figurative qui est la Bible.

Les Israélites pressés d'entrer dans la terre de Chanaan y pénétrèrent par le chemin le plus court, *le Défilé des Espions*.

Je crois qu'il ne saurait subsister aucun doute après cet aveu des Écritures juives sur la politique familière aux Juifs. Surtout quand on a la certitude, comme nous l'avons aujourd'hui, que c'est aussi par ce *Défilé des Espions* qu'ils entrèrent en France en 1870 (1).

L'Alsace et la Lorraine sont à l'heure qu'il est bien plus perdues pour la France qu'on ne saurait le croire. Elles étaient perdues avant

(1) « Pourquoi Dieu aurait-il créé le Juif, si ce n'était pour servir d'espions? » dit M. de Bismarck.

la guerre. Les Juifs y étaient maîtres, en Alsace surtout. Quand la guerre éclata, et livra ces provinces à l'Allemagne, ce n'était en quelque sorte qu'une prise de possession officielle aux yeux de l'Europe, une conquête administrative. La conquête existait en fait depuis que les pauvres Alsaciens, bourgeois ou paysans, erraient dans leur Alsace, pieds nus, sans asile, chassés de leurs demeures par les usuriers et les faiseurs d'affaires juifs.

Aujourd'hui les Juifs sont inquiets. Ils s'interrogent et se demandent ce qui se passe. Tout récemment M^{me} Adolphe de Rothschild a réuni chez elle une espèce de grand conseil, un petit sanhédrin pour établir une enquête et savoir d'où venaient les coups que l'opinion publique leur porte depuis que le livre de Drumont a réveillé en nous un monde d'idées qui sommeillait. Naturellement, on crut pouvoir affirmer que Drumont avait reçu de l'argent. Les Juifs ne pensent pas qu'on soit

capable d'un acte de sincérité et de courage sans que la corruption ait passé par là. On chercha, on ne trouva rien qui pût justifier ce soupçon. Pourtant il fut décidé qu'il y aurait un mot d'ordre. Ce mot d'ordre fut transmis par la Synagogue : Ne pas acheter le livre de Drumont, afin de ne pas faire gagner d'argent à ce *goyme*. C'est médiocre comme tendance d'esprit, mais c'est bien juif.

En même temps le grand rabbin laisse voir à ses fidèles qu'il n'avait pas, lui non plus, l'âme très tranquille devant le mouvement qui s'opère en France. « Ce livre est une prophétie et le commencement du châtiment », aurait-il dit dans son jargon de mage.

Eh oui, le livre de Drumont est peut-être à la fois une prophétie et le commencement du châtiment. Si M^{me} Adolphe de Rothschild veut savoir d'où vient ce remous qui commence à secouer la quille du yacht de plaisance sur lequel elle se promène dans les

eaux françaises depuis de longues années, elle et sa famille, je puis la renseigner.

On ne nous a pas achetés, car on n'achète pas tous les Français, surtout ceux qui ont le mépris de l'argent et de ceux qui en vendent.

Nous sommes la race qui se réveille, une race qui ne veut plus de la vocation d'Abraham. La race française est un mélange d'éléments latin, gaulois et celtique. Cela constitue un ensemble de courtoisie et de sentiments chevaleresques qui sont un excellent terrain d'exploitation pour la fourberie juive.

En outre, lorsque pour des raisons que le temps détermine, l'élément celtique arrive à se réveiller, il prend vite le dessus du caractère de la race, et alors gare ! Il n'y a plus de courtoisie ni de chevalerie, traduisons jobardise, il y a de la férocité. Le Celte c'est la bête féroce de France, le grincement de dents en est terrible, et il est prudent de ne point l'irriter.

Au demeurant, nous sommes des gens qui en avons assez et qui sommes prêts à le faire savoir !

Nous sommes une race qui va se défendre, et alors le Juif n'a plus qu'à bien se tenir. Au moindre mouvement douteux, il pourrait lui en cuire.

Aussi bien le siècle approche de sa liquidation. Cette liquidation était menaçante pour nous, et le socialisme se dressait à l'intérieur, pour réclamer son dû à la France.

Le socialisme s'est trompé : la France n'a plus rien, elle ne peut rien rendre aux pauvres ouvriers, elle ne leur a rien pris, c'est le Juif qui a tout. Et l'argent de la France est dans les mains du Juif.

Ah ! le Juif a travaillé à nous désorganiser par des agents provocateurs, par des théories destructives, par le communisme, par l'exemple du nihilisme à l'extérieur, par les exagérations de socialisme à l'intérieur.

Eh bien, cette fois encore la tour de Babel lui tombera sur la tête et l'écrasera.

Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée, est-il dit dans les Livres saints; c'est toujours la destinée du Juif marqué du signe juif.

Qu'ils prennent garde aujourd'hui, ces ardents apôtres de la discorde, que le socialisme ne devienne la version contemporaine de la parabole religieuse, et ne retourne la balistique du Juif contre sa propre effigie.

Mais ils prendront garde. Le Juif ira droit et filera doux. Car, par le seul fait que nous allons nous mettre sur la défensive et armer nos bastions (et nous y sommes d'ailleurs. Un comité existe, comité anti-sémitique où les intérêts de la France sont entre des mains françaises), il y aura du désordre dans la stratégie juive.

A dater d'aujourd'hui nous élevons une barrière entre les possessions juives et les nôtres. Nous n'avons plus, je le sais bien, en France qu'une propriété morale, ou peu s'en

faut. Raison de plus pour que cette barrière que nous élevons soit infranchissable; elle est dans notre esprit; cela suffit pour nous donner le temps d'en dresser une d'une autre espèce.

Le Juif est un être interstitiel, avons-nous dit, un parasite; il n'est entré chez nous que parce que nous avons trop ouvert nos rangs. Eh bien, ces interstices se refermeront, dès que nous aurons acquis la certitude que la France est en danger s'ils ne se referment pas.

Ces interstices se resserreront, les Juifs s'en iront, seront chassés. Nous sommes pour eux une hérésie. Ils sont pour nous des impurs. Comme tout ce qui est impur, nous les expulserons par les voies naturelles.

Déjà je la vois la sinistre caravane, là-bas, bien loin, suivant les cigognes et marchant dans les ronces, car elle ne connaît pas de chemin hors de la Palestine et de l'Égypte. Sur son passage, Babylone, Thèbes et les pays

d'alentour ramassent une pierre de leurs ruines pour la lui jeter.

Qu'elle aille où son instinct la pousse. Qu'elle prenne ses sandales et ses habits de voyage. Partout où elle passera on l'appellera la caravane du Juif Errant.

Si elle veut vivre, cette caravane, surtout qu'elle ne regarde pas derrière. Qu'elle ne cherche pas à rentrer dans la maison qu'elle quitte. Sa porte est close; elle ne la repassera plus.

Si elle veut vivre, qu'elle marche, qu'elle marche et qu'elle emporte sa meule loin d'ici.

Qu'il marche, le Juif, qu'il gémisses, qu'il crie, qu'il pleure, qu'il se lamente, c'est affaire à lui. Nous n'avons ni à l'aider ni à le délivrer en lui donnant l'occasion de s'arrêter.

Le Juif ne s'arrête pas, ne se repose pas, ne s'assoie pas, dans la Bible. Il erre.

Qu'il erre, puisque sa patrie est d'errer.

Quant à se dire citoyen français, non, le Juif ne doit plus se dire citoyen français. Le

Juif est un compatriote d'aventure. Nous n'en avons que faire du jour où il est de trop. Nous savons ce qu'il veut et ce qu'il vaut. Sa mine nous déplaît.

Et puis il est circoncis. On n'est pas de France quand on est d'Israël. La blessure n'est pas française.

Nous répondons que la France n'est pas éternellement une terre de libre parcours et de vaine pâture. Si Israël est une nationalité, que l'Israélite demeure en Israël, qu'il erre dans Israël, mais qu'il ne demeure pas chez nous.

Désormais nous l'invitons à ne pas rester plus longtemps dans une nation qui n'est point son Israël.

Israël, c'est le Juif Errant qu'on a vu déjà marcher jusqu'où la terre finit, jusqu'où commence la mer sans rive, et qu'on montre du doigt depuis qu'il parcourt l'univers en compagnie du cheval Séméhé qui erre nuit et jour depuis le matin du monde.

Israël, c'est le Prométhée juif cloué à un Caucase en mouvement.

La France ne peut pas être l'Hercule qui le décrochera.

Qu'il se décroche tout seul, s'il peut.

Il ne pourra pas.

Le Juif est le prisonnier de son instinct, l'esclave d'une vocation religieuse qui est le fonds de lui-même.

Qu'il subisse cette vocation jusqu'au bout, jusque dans l'éternité de son néant!

Hors d'ici donc le Juif, et qu'il marche!

Séparons-nous et bonne chance (1)!

(1) Les Juifs ont fait expulser les princes. Ils ont ouvert la République aux lois d'exception. C'est encore leur balistique qui se retourne contre eux. On aurait eu de la peine à obtenir des lois arbitraires contre les Juifs. Il n'y a plus de raison de n'en pas faire. La République vient d'en dresser contre les princes qui après tout sont des Français.

Paris-Montmartre, 1-20 juin 1886.

A LA MEME LIBRAIRIE

ÉDOUARD DRUMONT

LA FRANCE JUIVE

2 VOL. IN-18

Prix 7 fr.

TOUSSENEL

LES JUIFS

ROIS DE L'ÉPOQUE

2 VOL. IN-18

Prix 7 fr.

(Envoi franco contre mandat)

WIDENER



HN RQ9H

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

MAR 1 1969 H

1403890

APR 2 1969 H

1469922

FEB 6 '69 H

2291552

2494629
JUN 17 '69 H

BOOK DUE - WID

6880589

NOV 19 1977

NOV 2

BOOK DUE

JUN 16 1962

7520090

1962

